



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

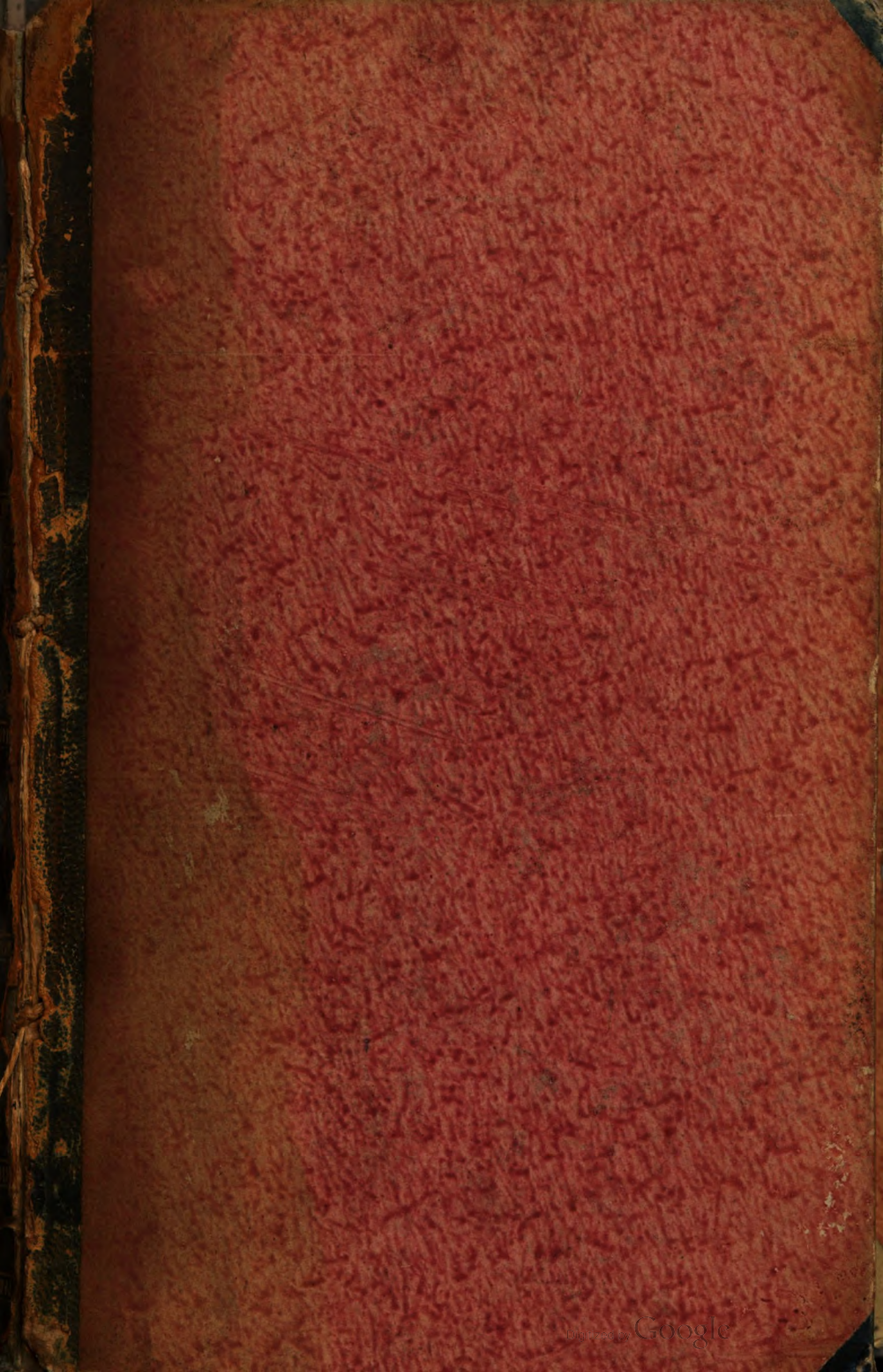
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**The University of Chicago
Library**



498

MERCURE

DE

FRANCE,



JOURNAL LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME QUARANTE-QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-
feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson*
et de celui de M^{me} V^e *Desaint*.

1810.

AP 0

.N148

..44

DE L'IMPRIMERIE DE D. COLAS, rue du Vieux-
Colombier, N° 26, faubourg Saint-Germain.



Gen. Lib.



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXXVI. — Samedi 1^{er} Septem. 1810.

POÉSIE.

LE BEAU LOÏS (1)*

Aux bords de Seine errait le beau Loïs :
Isis un jour vit sa grâce enfantine,
Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

A son retour que fit le beau Loïs ?
Naïvement il remit à son père
Les deux bouquets de l'immortelle Isis ;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

De ces bouquets le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage ;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

(1) Le nom et la fête de LOUISE viennent d'inspirer à l'un de nos poètes une romance où ce nom est consacré, et qui se trouve dédiée naturellement à celle qui le porte. Cette petite pièce a sur-tout le mérite de retracer un souvenir et de donner une espérance.

MERCURE DE FRANCE,

Un vieux druide, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola.... sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore
Et de son nom prit le doux nom de Lis:
Fleur il était et fleur, il est encore.

Gloire à ton ombre, ô jeune et beau Loïs!
Ton nom charmant est le nom d'une reine...
Beau comme toi, bientôt son jeune fils
Sera l'honneur des rivages de Seine.

M. MILLEVOYE.

FRAGMENT D'UN POÈME SUR LA MUSIQUE.

.....
QUEL être de cet art ne sent point les appas?
Voyez ce cerf agile... il mesure ses pas,
Ecoute avec transport la flûte qui soupire,
Et pour mieux l'écouter, il s'arrête, il admire,
Regardez s'animer l'éléphant monstrueux;
Il entend du clairon les accens belliqueux.
Voyez-vous ce coursier s'élancer avec grâce,
Eclatant de vigueur, de souplesse et d'audace?
On aime à contempler ses rapides élans,
Sa tête aérienne, et ses naseaux fumans.
L'harmonie enfanta l'ardeur qui le consume,
Il hennit, il s'agite, il bondit, il écumé,
Et du clairon pompeux respirant les éclats,
Il cherche les dangers, la gloire et les combats.
L'orgueil pique ses flancs, et la valeur l'entraîne,
Pour maîtriser sa fougue il demande un Turenne.

La musique adoucit le lion indompté;
Il ne se souvient plus de sa férocité,
Et laissant échapper sa victime tremblante,
Sa fureur obéit à l'appât qui l'enchaîne.
Tant la douce harmonie a des effets heureux,
Et par ses goûts charmans suspend les goûts affreux!

SEPTEMBRE 1810.

De ces monstres cruels , les fléaux de la terre ,
Ne peut-elle jamais fléchir le caractère ?
L'être même insensible a senti sa douceur ,
Le bronze prend des sens , le marbre prend un cœur.

Et vous , sophistes froids , dont les froides parôles
Rangent cet art divin parmi les arts frivoles ,
Qui voulez du génie éteindre le fanal ,
Qui couvrez le talent d'un souffle glacial ,
Qui des sentiers obscurs de la métaphysique ,
Accablez la raison d'un repos léthargique ,
Votre esprit à jamais est-il mort au plaisir ?
Et pourra-t-il nier ce qu'il ne peut sentir ?
Vos cris n'étouffent point le cri de la nature.

Il flatte par le chant le tourment qu'il endure ,
Cet homme infortuné qui chargé de douleurs ,
Vend ses jours pour cueillir un pain mouillé de pleurs.
Voyez à la charrue un laboureur paisible ;
Sa main avec lenteur trace un sillon pénible ;
Ignoré , mais content , pauvre , mais vertueux ,
Il chante encor les airs que chantaient ses aïeux ;
Et d'échos en échos sa voix qui se promène ,
Vient charmer son travail , vient égayer sa peine.
Que fait sur ces coteaux le vigneron actif ,
Dans ces vallons brûlans le moissonneur hâtif ?
Que fait le forgeron qui d'une main ardente ,
Du fer frappe le fer sur l'enclume somnante ,
Et le rameur captif qui d'un bras vigoureux ,
Fait flotter sa prison sur l'océan fongueux ?
Que font tant de mortels au sein des solitudes ,
Ou que le besoin livre aux travaux les plus rudes ,
Ou qui formant leurs jours d'un tissu de malheurs ,
Épuisent lentement la coupe des douleurs ?
Ils chantent . . . par le chant allègent la souffrance ,
Et pour eux l'harmonie est sœur de l'espérance.
Dans les fers , dans l'exil , et le jour et la nuit ,
Ils chantent , l'heure vole , et le chagrin s'enfuit , etc.

C. P. J.

ENIGME.

J'ai dois le jour à l'art , à la richesse ;
Je plais aux yeux par mes vives couleurs ;
J'embellis les palais de l'oisive mollesse ,
De ses plaisirs j'augmente les douceurs ;
Mais vois , lecteur , le cœur ingrat de l'homme !
Ses pieds poudreux me foulent sans pitié ;
De tems en tems , il me bat , il m'assomme ,
Et puis , pendant six mois je vis fort oublié.

B. D'AGEN (du cerole de la Comédie)

LOGOGRIPE.

Mon vol audacieux ,
Ami lecteur , souvent m'élève jusqu'aux cieux.
Alors , du haut des airs , considérant la terre ,
Une foule d'objets vient attrister mes yeux.
Je ne vois sous mes pieds que débris et misère.
Ce globe , des humains immense cimetière ,
De moi , de mes pareils , deviendra le tombeau.
Tout mortel y jouit d'un bonheur éphémère.

Mais sur cet affligeant tableau ,
Hâtons-nous de tirer un consolant rideau.
Occupons-nous de sujets plus aimables ;
Mon œil distingue encor des objets agréables.
J'en pourrais faire ici l'énumération ,
Mais je me borne à ceux contenus en mon nom.
Oui , lecteur , j'aperçois (et mon nom les renferme)

Deux animaux errans près d'une ferme ,
Six rivières de France et six départemens ;
Une ville française , active , industrielle ;
Un légume , un arbuste , une plante ligneuse ;
Un arbre bien connu sous deux noms différens ;
Pour guérir un malade un des meilleurs remèdes ;
Un des plus petits quadrupèdes ;
Un métal précieux ; un des quatre élémens.
Je vois un champ d'honneur où maint brave s'élance ,
Et ce poste élevé , dix ans proscrit en France ;

Deux passages très-fréquents;
 Deux insectes; deux ustensiles,
 Au jardinier, au laboureur utiles;
 Et pour les brigands déshontés
 Un supplice autrefois funeste;
 Un vase antique, une couleur agreste.
 Devine enfin, lecteur, et nomme cet objet
 Qui s'offre à mes regards, et, me cachant le reste
 Vient m'empêcher d'épuiser le sujet.

Par M. **, de Sans,

CHARADE.

VAINEMENT l'Anglais se flatte
 D'asservir seul mon premier.
 Un écolier d'Hippocrate
 S'illustre par mon dernier.
 Sans partager le délire
 Qu'excite l'amour du jeu,
 L'hiver, je m'amuse à lire
 Mon tout au coin de mon feu.

DUPONT.

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIFFE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Baromètre*.
 Celui du Logogriphe est *Trépas*, dans lequel on trouve; *repas*.
 Celui de la Charade est *Détour*.



SCIENCES ET ARTS.

RAPPORT SUR LES EFFETS D'UN REMÈDE PROPOSÉ POUR LE TRAITEMENT DE LA GOUTTE, fait à la Faculté de Médecine de Paris, au nom d'une commission nommée par ordre du Ministre de l'intérieur, par M. HALLÉ, rapporteur. *Deuxième édition.* — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Méquignon l'aîné*, rue de l'Ecole de Médecine, n° 9. (1810.)

PARMI les inventions toutes récentes, il en est une dont on a souvent entretenu le public : c'est le remède de M. Pradier contre la goutte. Les succès vrais, faux ou exagérés obtenus par ce remède l'avaient déjà rendu célèbre, lorsque le ministère a donné l'ordre de l'examiner. La faculté de médecine, jugé naturel dans les cas de cette nature, a remis le soin de toute cette affaire à M. le professeur Hallé. Cet habile et savant médecin, secondé de M. Nysten, a fait avec ce remède, composé par lui-même, un assez grand nombre d'expériences, dont les détails et les résultats sont consignés dans le rapport qu'il a publié sur cet objet l'an dernier, et dont il vient de donner une seconde édition avec un supplément.

L'administration de ce remède est une chose fort simple. On fait avec de la farine de graine de lin un cataplasme très-large, très-épais et très-chaud, dont on arrose la surface avec une liqueur d'une couleur jaune et d'une odeur spiritueuse et comme safranée. Cette préparation faite, on en enveloppe presque en totalité la partie malade, la jambe, le bras, etc. Voilà la première application. On la renouvelle au bout de 24 heures, et on la réitère plus ou moins long-tems suivant les cas. Ordinairement, après les sept ou huit premières applications, on s'arrête pour faire reposer le malade.

A la levée des appareils on voit que la peau a conservé

sa couleur et son intégrité naturelle ; elle n'a point de cloches , point de vésicules ; elle est seulement humectée et amollie ; de plus , entre elle et le cataplasme , on remarque une exsudation blanchâtre , de quantité variable , laquelle forme non-seulement une couche à la surface de la peau , mais paraît être encore profondément engagée dans les pores. Cette exsudation formée des débris de l'épiderme détrempés par le cataplasme , est d'abord épaisse , blanche , et ressemble à du suif amolli par la chaleur. A la vérité , on obtiendrait le même effet d'un cataplasme ordinaire ; mais dans les applications ultérieures , l'exsudation dont il s'agit devient beaucoup plus abondante et plus humide. Elle l'est au point que , même dans les intervalles des applications , ou malgré la viscosité du cataplasme , elle en traverse l'épaisseur pour venir mouiller et tremper les draps , auxquels elle donne , en séchant , une roideur telle que l'aurait pu faire du blanc-d'œuf ou de la gomme. Tout cela se fait , encore un coup , sans que le tissu de la peau soit le moins du monde altéré.

Telle est , en peu de mots , l'exsudation blanchâtre sur laquelle on a tant raisonné. Toute l'efficacité du remède consiste , disait-on , dans la production de cette espèce de craie. On supposait qu'elle entraînait avec elle le principe matériel de la maladie. Cependant il est probable que cette matière ne diffère pas de la matière ordinaire de la transpiration. Plus abondante peut-être par l'action du remède de M. Pradier que par celle d'un simple cataplasme , elle ne l'est d'ailleurs ni plus ni moins chez les personnes que ce remède n'a point soulagées , que chez celles qui en ont retiré le plus d'avantages ; chez les personnes non goutteuses , que chez celles qui le sont ; car , pour mieux éclairer la question , on a eu soin de faire cette double épreuve. Un autre effet du cataplasme de M. Pradier , c'est de développer , à la seconde ou à la troisième application , soit dans l'épaisseur de la peau , soit dans le tissu fibreux de la plante des pieds et de la paume des mains , soit dans les attaches ligamenteuses des articulations voisines , des douleurs plus ou moins bornées et plus ou moins vives .

quelquefois presque nulles , mais en général si étendues et si pénétrantes , que l'on a vu des malades préférer les douleurs du mal à celles du remède. Enfin , lorsque les applications ont été trop long-tems réitérées , ce remède laisse dans les jambes de la faiblesse et de l'amaigrissement , et dans la plante des pieds une sensibilité qui gêne la marche et la rend douloureuse. Quelquefois son action se réduit à causer du trouble , de l'agitation , de l'insomnie ; quelquefois , au contraire , il augmente l'activité , réveille l'appétit , rend la digestion plus rapide , et donne au malade le sentiment d'une plus grande énergie.

Du reste , il ne faut pas se mettre dans l'esprit que le cataplasme de M. Pradier soit toujours d'un effet infail-
libile. Ce qui n'est vrai d'aucun remède ne saurait l'être de celui-là. Tantôt il réussit , tantôt il échoue. C'est que les cas diffèrent ; et c'est à déterminer ceux où il est nécessaire , et ceux où il est inutile et même dangereux , que M. Hallé s'est sur-tout appliqué dans ses expériences et dans son rapport. Sur ce point , l'auteur entre dans des détails que nous devons épargner au public. En général , plus la goutte est simple , et plus le remède est favorable ; plus la goutte est ancienne et compliquée , plus elle a dénaturé le tissu des parties , plus le remède est douteux ou inutile. Entre ces deux extrêmes , telle est la proportion du bien et du mal , que sur soixante-trois observations on compte quarante-un exemples de succès évidens , dix de succès équivoques , et douze de succès nuls. En général encore , ce remède ne semble réussir qu'en accélérant la marche de la maladie. L'accès est plus court et plus complet , parce qu'il est plus rapide et plus vif. C'est du tems que l'on échange contre de la douleur.

Voilà donc un instrument de plus à la disposition des médecins. Tout simple qu'il est , il faut encore du discernement pour le manier. Du reste , si on eût traité cette invention avec le mépris ou l'enthousiasme qu'inspirent ordinairement les nouveautés , il est certain qu'on y eût beaucoup perdu. Dans toute science expérimentale , et sur-tout dans la médecine , il ne faut rien rejeter

ni rien admettre d'emblée et sans examen. Un ignorant traite un malade et réussit. Courez, vous crée le plus grand des médecins ; voyez, vérifiez ; et si ce fait est tel qu'on le dit, appropriez-vous le remède sans façon, et n'hésitez pas à l'employer dans les cas analogues. Celui de M. Pradier a déjà fait faire aux médecins quelques heureuses tentatives. La moindre substance est souvent d'un prix infini. Quels prodiges n'opère-t-on pas tous les jours avec un peu d'opium, de mercure et de quinquina ! Qui aurait osé y croire avant l'expérience ? mais l'expérience est trop familière, et le merveilleux s'est évanoui. Le fer, l'étain, le plomb, l'argent, la platine, l'antimoine, le cuivre, le zinc, tous les métaux changés, préparés, altérés par des combinaisons, et maniés avec adresse, auront peut-être un jour une action étonnante sur le jeu de nos parties. L'arsenic adoucit le cancer et guérit la fièvre. J'ai vu une épilepsie s'éteindre par des doses imperceptibles de pierre infernale. La maladie qui résiste au mercure cède à une préparation d'or. Jenner a détruit le ferment de la petite-vérole. On prévient par le feu le développement de la rage ; qui sait si l'on n'aura pas un jour quelque moyen d'étouffer cette cruelle maladie dans sa plus forte explosion ? N'y aurait-il pas un art de combattre des poisons par des poisons ? J'entends dire qu'on a maintenant un spécifique contre le croup. Quel service rendu aux hommes ! La chimie se met d'une minute à l'autre en possession de quelque nouvel agent dont les effets sur notre économie sont encore inconnus. Qui peut dire où s'arrêteront tant de progrès ? Cherchons, tentons, interrogeons la nature ; au lieu de déplorer notre indigence, augmentons nos ressources ; mais sachons choisir ; et sur des objets aussi délicats, ne soyons ni superstitieux, ni incrédules.

E. PARISET.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

DESCRIPTION DE LONDRES ET DE SES ÉDIFICES, avec un Précis historique et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les principaux objets d'art et de curiosité qu'ils renferment; par J. B. BARJAUD et C. P. LANDON. Ouvrage faisant suite à la *Description de Paris*, orné de 42 planches, de vues pittoresques, gravées et ombrées en taille-douce, avec un plan de Londres et les portraits des artistes les plus célèbres qui ont contribué à l'embellissement de cette ville. Prix, 18 fr., et 19 fr. franc de port. A Paris, chez C. P. Landon, éditeur, rue de l'Université, n° 19.

L'ÉDITEUR de la *Description de Paris* publie aujourd'hui celle de Londres; et remplit envers le public une espèce d'engagement qu'il avait contracté en faisant paraître le premier ouvrage. Celui-ci en promettait un autre; c'était un tableau que son pendant devait accompagner, et on ne pouvait faire voyager le lecteur dans la capitale de la France sans le conduire ensuite dans la capitale de l'Angleterre. L'étendue et l'importance de ces deux villes célèbres, la population et les richesses qu'elles renferment, le caractère particulier que les deux peuples rivaux ont imprimé à leurs monumens, cette rivalité même de deux nations plus divisées encore par leurs opinions, leurs goûts et leurs penchans que par l'Océan qui les sépare; tout contribue à rendre plus piquans les rapprochemens qui naissent d'eux-mêmes entre ces deux grandes capitales, et la peinture de l'une doit donner plus d'intérêt encore à celle de l'autre. Il était donc naturel et indispensable même de faire succéder la description de Londres à celle de Paris, et de transporter l'imagination des rives de la Seine sur les bords de la Tamise.

Si l'on considère simplement les détails, Paris sans doute doit l'emporter sur sa rivale ; le nombre et la magnificence de ses palais, de ses temples, de ses édifices publics ou privés le mettent nécessairement hors de toute comparaison : mais ce qu'elle perd d'un côté, Londres le regagne de l'autre ; et jusqu'à un certain point, il y a compensation. La ville de Londres est sortie neuve et florissante de ses ruines après l'incendie qui la réduisit en cendres en 1666, et elle est bâtie avec plus de régularité que Paris. Ses rues larges, bien pavées et garnies de trottoirs sont, dans toute la partie de l'ouest, tirées au cordeau, et parmi ces rues, les plus fréquentées présentent de chaque côté deux rangs parallèles de boutiques qui traversent la ville dans toute sa longueur, et dont l'éclat et la variété éblouissent les regards surpris de tant de magnificence. D'un autre côté, les places publiques sont vastes et assez multipliées pour interrompre l'uniformité un peu monotone des maisons et des rues. Il est vrai que si, de l'examen général de la ville, on passe à celui des principaux édifices qu'elle renferme, on n'en sera pas aussi satisfait. Les Anglais eux-mêmes conviennent que, sous ce point de vue, Londres laisse tout à désirer. Le palais de Saint-James a l'air d'une prison ; l'hôtel-de-ville a l'air d'une abbaye ; l'hôtel du lord maire est surmonté d'un corps de bâtiment qui ressemble à l'arche de Noé. Plusieurs églises ont plutôt l'air de granges ou de magasins que de temples consacrés aux solennités de la religion. Cependant tous les édifices de Londres ne méritent pas de semblables reproches. Il en est même qui sont dignes de l'attention des connaisseurs. L'église de Saint-Paul est citée ordinairement après celle de Saint-Pierre de Rome, et c'est le plus bel éloge que l'on en puisse faire ; le pavillon dit *banqueting-house* ou la salle du banquet, est un beau monument du talent d'Inigo Jones ; l'abbaye de Westminster et la chapelle de Henri VII sont des restes précieux de cette architecture gothique qui avait chargé le sol des grandes villes, de temples et de monumens d'une hardiesse si bizarre et d'une construction tout-à-la-fois si solide et si légère. D'ailleurs, dans cette même abbaye de West-

minster, on a accumulé les tombeaux des rois et des princes anglais, et ceux des grands hommes qui ont honoré leur patrie par leurs actions ou qui l'ont éclairée de leurs lumières. Toute la gloire de la nation anglaise semble se réfugier sous ces voûtes pour s'y défendre contre les outrages du tems et les injures des hommes; et il n'est sans doute aucun lieu dans tout l'univers, depuis la violation des tombeaux de Saint-Denis, qui rassemble, comme l'église de Westminster, la pompe de la religion, le faste de la grandeur, et le néant de la tombe, et qui soit habité, comme cette antique abbaye, par le génie, la gloire et la mort.

Mais c'est sur-tout la Tamise qui est l'ornement et l'orgueil de la ville de Londres. C'est la Tamise à qui elle doit sa splendeur, son accroissement et ses richesses; c'est elle qui lui donne une physionomie particulière, et qui la distingue de toutes les grandes villes du continent. La proximité de la mer, un port commode et sûr, des communications libres et faciles avec l'intérieur de l'île et avec les nations étrangères, tout a dû contribuer à la prospérité et à l'opulence de Londres. Ce n'est pas qu'avant de parvenir au point où nous la voyons aujourd'hui, elle n'ait subi de fréquentes et cruelles révolutions; elle semble avoir au contraire éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune. La peste et les incendies l'ont ravagée à des époques très-rapprochées les unes des autres, et l'ont souvent changée de face. Ces deux épouvantables fléaux se succédèrent quelque tems d'année en année, et à peine les habitans respiraient d'une calamité qu'ils retombaient dans une autre. Les deux dernières ont été les plus affreuses, comme si, avant de s'en voir délivrés, ces malheureux devaient en éprouver toutes les horreurs à-la-fois. La peste de 1665 a laissé dans cette grande ville des souvenirs bien douloureux : le récit des maux qu'elle a causés fait frémir. Ils sont retracés dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux d'une manière énergique et rapide.

« En 1663, la peste avait répandu le deuil et la consternation dans les villes d'Hambourg et d'Amsterdam. Sur l'avis qu'en reçut le gouvernement, on s'occupa des

moyens d'en prévenir l'introduction dans Londres. Toutes les précautions furent inutiles. Vers la fin de 1664, des caisses de marchandises hollandaises, ouvertes près de Drurylane, infectèrent deux Français qui furent les premières victimes de ce fléau. La contagion fit des progrès; mais un hiver extrêmement rude arrêta le développement de cette affreuse maladie. Au mois de mars 1665, elle prit une nouvelle activité, et se répandit dans les différens quartiers de la ville. Le nombre des morts s'augmenta tout-à-coup d'une manière si effrayante, que tous les habitans de Londres, frappés de consternation, s'empressèrent de fuir, et d'aller chercher leur salut loin de ces murs dangereux : mais comme tous à la fois et dans le plus grand désordre se précipitaient vers la campagne, les rues et les chemins publics étaient couverts et embarrassés d'un nombre prodigieux de voitures de toute espèce, chargées d'infortunés pâles, défaits, et osant à peine respirer de peur de recevoir dans leur sein le germe de la mort répandu autour d'eux dans les airs.

» En juillet la liste des morts s'élevait à deux mille dix. Alors toutes les maisons furent fermées. Les places publiques étaient désertes; l'herbe croissait dans les rues; des feux étaient allumés de distance en distance. On ne voyait plus, au milieu du grand silence qui régnait dans la ville, que des bières portées par des cadavres qui allaient tomber dans la bière à leur tour; on ne voyait que des mourans qui accompagnaient des morts. Sur presque toutes les portes à côté d'une croix rouge qu'on y avait peinte, on lisait ces mots : *Seigneur, ayez pitié de nous*, et les voix faibles et éteintes des spectres qui se traînaient dans les rues, répétaient : *Seigneur, ayez pitié de nous*, et aux fenêtres des maisons paraissaient d'autres spectres qui, levant vers le ciel leurs regards désolés, disaient : *Seigneur, ayez pitié de nous*. De tems en tems des crieurs s'arrêtaient devant les maisons marquées du sceau de la contagion, et donnaient à haute voix cet avertissement lugubre : *Faites sortir vos morts de vos maisons*. On ne répondait rien, ou, du fond de ces demeures silencieuses, on entendait une voix expi-

rante qui laissait tomber ces mots : *Nous n'avons plus la force de faire sortir les marts de nos maisons.*

» Dans les grandes calamités la religion est toujours le refuge des malheureux ; mais les ministres de la religion fuyaient les infortunés qui venaient chercher auprès d'eux des espérances et des consolations. Quelques-uns seulement, et ce furent ces catholiques romains auxquels la réforme avait interdit leurs fonctions, plus courageux et plus dignes dépositaires de la parole divine et des secours de la foi, bravèrent tous les dangers pour remplir le plus noble et le plus saint ministère. Ils rentrèrent dans ces temples d'où la puissance humaine les avait chassés, mais dont une puissance bien supérieure leur rouvrait les portes, et ils rassurèrent le peuple éperdu qui les assiégeait de tous côtés, et qui recueillait avidement chacune de leurs paroles comme si elle eût été l'annonce de la miséricorde de Dieu et de la cessation du fléau.»

L'année suivante, en 1666, un incendie terrible éclata dans un des quartiers de Londres. On n'eut pas le tems d'en prévenir les ravages. Il s'étendit de tous côtés avec une rapidité incroyable. Un vent impétueux augmenta sa furie, et en peu de tems presque toute la ville de Londres fut réduite en cendres. Ses habitans furent obligés de se répandre dans la campagne, et d'y rester en proie à tous les besoins et exposés à toutes les injures de l'air. Enfin on rebâtit la ville, et ce malheur même fut pour elle un bienfait, puisqu'il donna occasion de détruire la cause des fléaux qui l'avaient si souvent désolée. On élargit et on aligna ses rues auparavant étroites, sales et anguleuses ; on disposa les maisons d'une manière plus salubre et plus commode ; chaque étage n'avança plus comme autrefois sur l'étage inférieur, et les toits opposés cessèrent d'être contigus ; enfin l'air circula librement dans la ville, et ne fut plus exposé à se corrompre ; de même que la construction des maisons offrit moins d'alimens à la fureur des flammes et plus d'obstacles aux ravages des incendies. Depuis cette époque Londres a été à l'abri de pareils désastres, et tranquille sur le présent, elle n'a rien à craindre pour l'avenir.

Les



Les Anglais regrettent aujourd'hui que, dans le tems où Londres se releva de ses décombres, on n'ait pas profité de l'occasion qui s'offrait de la rendre la plus belle ville de l'univers. On présenta des plans, ceux du célèbre Christophe Wren et de John Evelyn furent distingués parini tous les autres. Charles II, qui avait rapporté de ses voyages en Europe un goût éclairé pour les beaux arts, ne demandait pas mieux que de les mettre à exécution ; mais, lorsqu'on voulut s'en occuper, des discussions interminables s'élevèrent. Chaque propriétaire d'une maison détruite par l'incendie réclama le terrain sur lequel sa maison avait été bâtie, et ils voulurent presque tous rebâtir sur les mêmes fondemens. Des arbitres furent nommés pour régler les contestations ; le droit de propriété parut inviolable et fut respecté. Il en résulta qu'en plusieurs endroits Londres reparut avec la même irrégularité qu'auparavant, et que l'utilité générale fut sacrifiée à des intérêts particuliers. Une économie mal entendue rendit le mal plus difficile à réparer, et on ne comprit pas ou on parut ne pas comprendre que les étrangers qui viendraient de toutes parts admirer dans Londres la plus belle et la plus régulière de toutes les villes du monde, lui apporteraient le tribut de leur industrie et de leurs richesses, et dédommageraient ainsi ses habitans des sacrifices volontaires auxquels ils auraient consenti pour la gloire et la prospérité communes. C'est dans l'ouvrage même qu'il faut lire à ce sujet des détails pleins d'intérêt ; et que les bornes de cet article ne nous permettent pas de mettre sous les yeux de nos lecteurs.

La division adoptée pour cet ouvrage est la même que celle de la *Description de Paris*. Après un précis historique dont la narration est claire, vive et rapide, M. Barjaud entre en matière et passe en revue les églises et les hôpitaux, les édifices publics, les palais et les hôtels de Londres, et les maisons de plaisance les plus remarquables de ses environs. La cathédrale de Saint-Paul à part, les édifices sacrés ne sont pas la partie brillante de Londres. Les églises de Saint-Georges de Bloomsbury, de Sainte-Marie des Arcs, de Saint-Martin, de

B

Saint-Dunstan , seraient à peine remarquées dans une grande ville du continent. Il est vrai que l'église de Saint-Paul , à elle seule , captive suffisamment l'attention , et qu'elle peut tenir lieu de plusieurs autres monumens. Elle a fourni le sujet d'un chapitre assez étendu et très-intéressant, ainsi que l'abbaye de Westminster et la chapelle de Henri VII. Parmi les édifices profanes on distingue la bourse , la banque , l'hôtel des gardes à cheval , l'hôtel du lord maire , la salle du banquet , l'hôtel de Sommerset et le *Monument*. On appelle ainsi une colonne de 202 pieds de hauteur élevée par Christophe Wren , en mémoire de l'incendie de 1666. Cette colonne ne pouvait pas être située d'une manière plus désavantageuse , tout l'effet qu'elle devrait produire est détruit par le défaut de perspective et le mauvais choix de l'emplacement. Déjà elle menace ruine, et on se propose , dit-on , de l'abattre. *Templebar*, ou la barrière du Temple , est le seul édifice de ce genre qui soit à Londres. « On ne doit guère s'attendre , dit M. Barjaud , à trouver dans une ville de commerce , chez un peuple tout entier livré aux spéculations du négoce , ces arcs de triomphe destinés à retracer les exploits d'un peuple belliqueux et sous lesquels ont dû passer des héros accompagnés de toute la pompe de la victoire et de tout l'appareil des conquêtes. C'est à Rome , si riche en souvenirs et si féconde en ruines , c'est à Paris où un nouveau siècle de gloire et de grandeur fonde des monumens dignes de l'époque qui les voit naître et du peuple qui les élève , qu'il faut chercher ces portes triomphales dont la masse imposante et les nobles décorations annoncent dignement une grande capitale, et semblent avertir le voyageur qu'il entre dans la ville des héros , dans le séjour habité par le génie de la victoire. »

C'est plus particulièrement dans les environs de Londres que s'est déployé tout le luxe , toute la magnificence anglaise. L'hôpital de Greenwich est le plus vaste et peut-être le plus superbe monument de l'Angleterre. L'hôpital de Chelsea , sans avoir la même grandeur, est remarquable aussi par de grandes beautés. Plusieurs maisons de plaisance sont des chefs-d'œuvre de goût ,

d'élégance et de noble simplicité. Les citoyens opulens craignent de déployer le faste de leurs richesses dans la capitale, où ils sont jaloux de se concilier les suffrages de la multitude pour arriver aux places et aux dignités ; mais libres dans leurs terres , ils s'y entourent d'une magnificence comparable à celle des souverains , et achètent les chefs-d'œuvre des arts au poids de l'or pour en orner des habitations délicieuses. Les connaisseurs distinguent parmi un grand nombre de charmantes maisons de campagne , celles de Foots-cray-Place , de Chyswick, de Wanstead. Le palais et les jardins d'Hamp-toncourt , et sur-tout le palais, le parc et la forêt de Windsor , achèvent d'embellir les environs de Londres et annoncent une capitale riche et florissante.

Tel est le sujet et le plan de la *Description de Londres*. Le style de cet ouvrage nous a paru généralement correct , précis , et quelquefois remarquable par la justesse de la pensée et la force de l'expression. M. Barjaud peint rapidement , et ses tableaux sont pittoresques et animés ; on en jugera par la peinture suivante de la Tamise.

« Au lieu de découvrir les rives de la Tamise , on dirait qu'on a pris toutes les précautions imaginables pour mieux la cacher. Il faut se transporter sur les ponts pour l'admirer dans sa majestueuse étendue. Rien n'égale sur-tout le spectacle qu'elle présente du pont de Londres. La petitesse des arches ne laissant pas remonter les vaisseaux plus loin , on peut juger en cet endroit de l'effet que produisent les bâtimens innombrables qui bordent ses deux rives à perte de vue. Ils sont rangés avec beaucoup d'ordre sur cinq ou six de front de chaque côté de la Tamise. On dirait une seconde ville suspendue sur les flots. Le plus grand mouvement règne sans confusion au milieu de cette ville flottante. Des vaisseaux entrent à pleines voiles , d'autres descendent vers la mer. Une multitude infinie de chaloupes , de canots de toute espèce se croisent continuellement et semblent voler sur la surface du fleuve. La rapidité de leur course , les cris , les mouvemens , les attitudes toujours nouvelles des matelots , la différence du costume des équipages ,

B 2

cette forêt de mâts surmontés de pavillons et de banderoles de diverses couleurs , cet espace laissé vide au milieu de la Tamise , et que l'on peut se représenter comme la grande rue de cette ville navale , tout contribue à donner au spectacle qu'on a sous les yeux plus de pompe , de variété , de vie et d'intérêt. »

C'est faire le plus bel éloge de semblables morceaux que de les citer. Dans un des chapitres où il passe en revue les hôpitaux de Londres , M. Barjaud fait les réflexions suivantes :

« Les indigens blessés peuvent y être admis à toutes les heures du jour et de la nuit sans avoir besoin de recommandation ; mais ils sont astreints à une formalité bizarre qui les empêche souvent d'y venir chercher les secours dont ils auraient besoin. Avant d'entrer ils sont obligés de déposer une guinée pour payer les frais de leur enterrement : précaution barbare qui est en usage dans plusieurs autres hôpitaux de l'Angleterre , et qui rend , en quelque sorte , la charité cruelle et la pitié insultante. Combien de fois , sans doute , n'est-il pas arrivé qu'un malheureux , l'imagination déjà affaiblie par ses souffrances , et l'esprit frappé de l'idée de sa prochaine destruction , a cru voir ses pressentimens justifiés par la demande de l'argent nécessaire pour les frais de sa sépulture ! Il aura cru désormais sa mort inévitable dans une maison où l'on ne paraissait plus compter sur sa vie ; et le trouble , la tristesse , l'inquiétude inséparables de cet état continuel de crainte et d'appréhension hâtant les progrès de sa maladie , l'auront précipité vers cette tombe qu'il frémissait d'envisager et qu'on a eu la barbarie de lui faire apercevoir. »

La *Description de Londres* est ornée de quarante-deux planches de vues , perspectives , représentant les principaux édifices de cette ville et de ses environs. Ces planches sont accompagnées d'une carte de Londres , et des portraits des artistes les plus célèbres qui ont contribué à l'embellissement de la capitale de l'Angleterre. Le texte est sorti des belles presses de Firmin Didot. En un mot , l'éditeur n'a rien négligé pour donner à cet ouvrage tout le luxe typographique dont il était suscep-

tible, et pour lui mériter la même faveur qu'à la *Description de Paris* et aux autres productions dont il a enrichi la littérature et les beaux arts. C. T.

DISCOURS PRONONCÉ DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, le 20 novembre 1809, pour l'inauguration du buste de NAPOLEON-LE-GRAND, Empereur des Français et Roi d'Italie ; par M. CHARLES-LOUIS DUMAS, doyen de la Faculté de médecine de Montpellier, professeur d'anatomie et de physiologie, professeur de clinique de perfectionnement, et médecin de l'hospice pour les maladies chroniques, correspondant de l'Institut national de France, etc. — Brochure grand in-4° de 20 pages, 1809. — A Montpellier, chez Jean Martel aîné, imprimeur de la Faculté de médecine, près l'hôtel de la Préfecture.

Le défaut d'espace et l'abondance des matières ont retardé jusqu'ici la mention en cette feuille, du discours remarquable dont nous venons d'énoncer le titre, et auquel l'importance du sujet conservera long-temps le mérite de la nouveauté.

Dans l'état de grandeur où est parvenu l'Empire français, parmi la foule des monumens qui ajoutent à sa gloire et en doivent faire rejaillir l'éclat sur tous les siècles à venir, qui ne distinguera ceux que notre gouvernement consacre, d'un côté, aux communications commerciales, par l'ouverture de longs canaux qui, comme autant de veines, distribuent la vie dans toutes les parties de ce vaste Empire ; de l'autre, ceux qu'il destine à l'encouragement des arts et des sciences les plus utiles à l'humanité ? Au nombre de ces derniers monumens, l'auteur du discours dont nous citerons quelques passages, a dû classer le buste envoyé par S. M. I. et R. pour décorer le temple de la médecine à Montpellier ; aussi y a-t-il puisé le motif de l'inauguration solennelle qui eut lieu le 20 novembre 1809.

La réunion des autorités locales, la présence des membres et dignitaires d'une des plus célèbres Facultés

de médecine de l'Europe, un concours d'auditeurs choisis, enfin les talens de l'orateur, ne pouvaient que donner un caractère imposant à cette touchante cérémonie.

M. Dumas a su, dans cette circonstance, former habilement son cadre. Il attache le sujet qu'il traite aux grands intérêts sociaux : il montre que l'acte de la munificence du gouvernement qu'il va célébrer doit s'apprécier, moins par le relief qu'il donne à l'école de Montpellier, que par les avantages qui en résulteront pour les progrès de l'art de guérir.

En adoptant un plan de cette nature l'orateur ne pouvait qu'augmenter l'intérêt et la noblesse de ses éloges. Tel aussi nous a paru être le véritable secret du charme qu'il a su répandre dans son éloquent discours. Voici quelques phrases de son exorde.

« Nous avons déjà, par des solennités semblables à celle de ce jour, consacré la mémoire de quelques époques glorieuses où la munificence du gouvernement à notre égard devait être regardée comme un de ces bienfaits publics, qui sont destinés pour tous les hommes et pour tous les tems. Ma voix, en s'élevant alors, fut l'interprète de tous ceux qui voyaient le perfectionnement de nos études, avec une allégresse proportionnée aux avantages qu'ils pourraient en attendre. On applaudissait à notre enthousiasme, on partageait notre satisfaction, avec cet accord unanime que la jouissance d'un même bien doit produire ; et l'expression de notre gratitude particulière, confondue avec celle de la reconnaissance générale, en devenait plus naturelle et plus vive.

» Aujourd'hui le genre de faveur que nous obtenons porte un tout autre caractère. On ne veut plus offrir seulement à notre école les moyens d'arriver à la gloire ; on veut ajouter sur-le-champ un nouveau et puissant motif à son antique splendeur. Il ne s'agit plus de favoriser simplement ses travaux par des secours nécessaires ; il s'agit de les signaler par une récompense magnifique. Ce n'est plus un de ces bienfaits communs auxquels tout le monde participe ; c'est une grace spéciale qui lui reste attachée sans partage, et dont elle ne saurait bien reconnaître tout le prix, qu'en tâchant de s'en montrer digne. C'est un témoignage authentique du rang où l'ont élevée, parmi les

institutions honorables, l'estime de la nation et la protection du souverain.

» Mais que dis-je, Messieurs.! le souverain lui-même paraît au milieu de nous. Il y paraît en simple protecteur et comme le chef du peuple le plus éclairé de l'univers, qui semble venir dans ce modeste asyle de la science, moins pour y exercer les droits de son empire, que pour nous mettre en possession de son auguste personne. Il va désormais présider en maître aux exercices de nos élèves, et animer par son aspect le touchant spectacle de nos triomphes. Il entre dans ce temple consacré à l'art sublime d'Hippocrate, et le décorant de son image, il achève de lui imprimer toute la majesté que la sainte effigie d'un grand homme (1) avait commencé d'y répandre. Ainsi, le plus grand capitaine, le monarque le plus illustre permet de placer son buste dans le même sanctuaire où le premier médecin, le philosophe le plus utile de l'antiquité, occupe déjà la place que le génie de la médecine lui a marquée, afin que ces deux objets de la vénération publique attestent aux siècles futurs l'importance et la gloire d'une étude que leur présence doit ennoblir.

» Quels engagemens heureux cette faveur singulière ne fait-elle pas contracter à chacun de nous, pour les progrès de l'instruction publique et pour l'avancement des sciences ! Si notre zèle y trouve le prix qui pouvait le flatter le plus, que de puissans motifs n'y trouve-t-il pas aussi pour se déployer avec toute l'activité, toute la constance qui assurent les plus grands succès ! Quelle généreuse ambition de gloire ne devra point enflammer nos cœurs, à présent que nos yeux pourront contempler sans cesse les traits de l'homme qui connut et qui satisfait le mieux ce noble sentiment ! Quelle émulation plus féconde pour nos successeurs, que de leur transmettre ce témoignage visible d'une bienveillance éclairée en faveur des sciences dont le dépôt leur sera confié, et qui, par l'encouragement qu'elles reçoivent aujourd'hui, verront renaître d'âge en âge des écoles jalouses de mériter une semblable distinction ! »

On voit qu'il entrait dans le plan de notre orateur de montrer que la prospérité des sciences et des arts dépend

(1) La tête antique d'Hippocrate, donnée à l'Ecole de médecine par le Gouvernement, est placée dans la salle ordinaire de ses actes publics.

(Note de l'Auteur.)

essentiellement de la protection que leur accordent ceux qui sont revêtus de la suprême autorité. Pour le prouver, et en même tems pour remplir le but de son discours, il invoque les témoignages de l'histoire ancienne et moderne ; il cite les siècles glorieux de Périclès, d'Alexandre, de César et d'Auguste, de Charlemagne, des Médicis, de François I^{er}, de Louis XIV ; il arrive enfin à notre siècle le plus mémorable de tous. Ici le souvenir du grand prince dont le buste est sous les yeux de l'assemblée, appelle de nouveaux mouvemens oratoires, et le panégyriste sentant la faiblesse de son pinceau, feint de l'abandonner à des mains plus habiles qui dessineront mieux les traits du héros.

« Les uns le représenteront comme un grand capitaine, toujours brave, toujours heureux, vaste dans ses conceptions, impénétrable dans ses vues, prompt à former ses desseins, habile à les exécuter, qui dès sa première jeunesse fit une étude approfondie de la science militaire, déploya dans ses actions, aussi bien que dans ses conseils, toutes les facultés du génie, se ressaisit en quelques jours de toute la gloire que la conquête de l'Italie promettait depuis si long-tems à nos armées, et commença son histoire en conduisant ces expéditions hardies, ces entreprises éclatantes par lesquelles les généraux les plus consommés seraient honorés de finir. Ils le feront admirer comme un héros portant sa valeur et sa fortune des contrées soumises de l'Italie aux déserts indomptés de l'Egypte, cherchant sous de nouveaux climats les trophées difficiles auxquels sa noble ambition aspire, commandant l'admiration aux peuples civilisés, donnant des ordres aux peuples barbares, et méditant les principes du gouvernement solide et formidable qu'il vient ensuite offrir lui-même à sa patrie.

« Les autres le peindront comme un souverain puissant, victorieux, magnanime, qui gouverne ses États avec sagesse, brave les efforts de l'Europe conjurée, force ses ennemis au respect, décide du sort des nations ; ils le désigneront à la reconnaissance publique, comme un homme d'état, fermé, équitable, pénétrant, qui dirige toute l'administration de son empire, préside aux délibérations de son conseil, fait servir la connaissance profonde qu'il a des hommes au choix de ses ministres, prescrit des règles

invariables à la justice, fonde le système de législation le mieux conçu, et rétablit les tribunaux et la magistrature dans leur ancienne majesté.»

L'orateur crayonne ensuite le tableau des bienfaits que l'ancienne école de Montpellier reçut à diverses époques de nos plus grands monarques.

« Cette école, ajoute-t-il, a particulièrement ressenti les effets puissans de la protection générale que le souverain accorde à tous les établissemens formés pour la culture des sciences. Elle a bien vu, de tout tems, les rois de France exciter ses travaux par des applaudissemens et par des éloges : mais Napoléon les encourage et les soutient par des réformes et des améliorations. Les autres prodiguaient à nos prédécesseurs, des honneurs, des parchemins, des privilèges ; ils décoraient leur corps antique du titre pompeux d'université de médecine. Lui, fait construire un superbe amphithéâtre à l'usage et à la gloire de l'anatomie ; il veut créer des édifices pour toutes les branches de nos études ; il nous donne une vaste et riche bibliothèque ; il commence à nous procurer quelques-unes des collections nécessaires pour nos recherches. Les premières années de son règne n'ont été marquées que par des bienfaits utiles, présage heureux de tout le bien que nous devons attendre des années qui suivront. »

Par la citation des passages qu'on vient de lire, nous croyons avoir non-seulement présenté l'esquisse du plan de l'orateur, mais encore avoir prouvé qu'il est aussi familier avec la langue de la bonne littérature qu'avec celle de la physiologie, science dans laquelle il a placé son nom à un rang si distingué.

TOURLET.

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Karl Wilhelm Ferdinand, hertzog zu Braunschweig und Lüneburg. Ein biographisches Gemälde dieses Fürsten.
Tübingen, bey Cotta.

Portrait biographique de Charles-Guillaume Ferdinand, duc de Brunswick et de Lunebourg. A Tubingen, chez Cotta.

Le dernier duc de Brunswick a joui, dès sa jeunesse, d'une grande renommée : il la devait à quelques actions d'éclat dans la guerre de sept ans, et, plus encore peut-être, aux éloges que lui prodigua Frédéric II (1). Ce monarque l'associa, en quelque sorte, à sa gloire ; et celle que put acquérir le prince, par la suite, fut toujours absorbée par l'éclat de ses débuts dans la carrière militaire. Cela est si vrai, que s'il n'eût pas possédé d'autre mérite que d'avoir déployé de l'intelligence et du courage dans ses premières campagnes, mérite si complètement éclipsé par les prodiges dont lui-même fut témoin dans ses vieux jours, à peine son nom serait-il aujourd'hui honoré d'un souvenir. Mais le duc de Brunswick eut des qualités que les hommes n'oublient pas aussi facilement que des exploits guerriers : il montra des lumières peu communes et une bonté franche dans l'administration de ses Etats : il mérita et il obtint l'amour de ses sujets, et le respect de ses contemporains. Qui eût pu prévoir que ce prince mourrait chargé d'une animadversion presque universelle ? Il faut, au reste, se hâter d'ajouter que ce changement dans l'opinion publique fut aussi passager qu'il fut brusque. La terrible catastrophe d'Jéna faisant succéder tout-à-coup l'humiliation et le désespoir aux illusions du plus fol orgueil (2), les esprits

(1) Il portait le nom de *prince héréditaire* dans cette guerre mémorable ; et Frédéric, dans l'histoire qu'il en a laissée, dit souvent, pour le désigner : *Ce jeune héros*.

(2) Un prince, général au service de Prusse, disait à des officiers français, dans l'été de 1806 : « Vous êtes assurément de fort braves gens ; mais vous ne possédez pas comme nous la théorie de la guerre, » vous ne savez pas même vous garder. Moi qui vous parle, si jamais » j'entre en campagne contre vous, je prétends vous enlever par

imités cherchèrent une odieuse mais trop commune consolation, en chargeant un seul homme d'un malheur dont tant d'individus pouvaient s'avouer coupables. Aujourd'hui que le tems a calmé les passions et permis à la vérité de faire entendre sa voix, l'observateur qui étudie les causes de la décadence de la monarchie prussienne, et l'écrivain qui trace l'histoire de la guerre qui l'a opérée, savent bien que ce n'est pas uniquement sur le duc de Brunswick que doivent s'arrêter leurs regards. Est-ce donc, d'ailleurs, un événement inexplicable que la défaite d'un vieux général de 71 ans par le plus grand capitaine du siècle, et par l'armée la plus aguerrie qui existe sur la terre ?

L'auteur de l'ouvrage allemand dont il s'agit ici déclare, dans sa préface, qu'il n'a pas eu l'intention de donner l'histoire politique et militaire du duc de Brunswick ; il le considère presque exclusivement dans sa vie privée, ou dans le cercle assez étroit des affaires de son gouvernement : et c'est ce qu'annonce le titre modeste de *portrait biographique*. Il est peint avec vérité et ressemblance ; partout l'écrivain se montre exempt de préventions pour ou contre son héros.

Le jeune prince héréditaire de Brunswick, né en 1735, n'aurait reçu que l'éducation commune alors, à toutes les personnes de son rang, et bornée à-peu-près à la connaissance profonde de l'étiquette, si un choix heureux ne lui eût donné pour instituteur un homme que ses talens et son caractère rendaient l'objet de l'estime générale : le prédicateur Jérusalem (3). Le prince ne prononça jamais son nom qu'avec attendrissement et reconnaissance. Il lui devait ce goût pour les lectures instructives et solides qui développèrent en lui un jugement si précoce. Depuis l'âge de quinze ans, Thucydide, Xénophon, Polybe, César, furent toujours entre ses mains.

Ce fut aussi d'après les sages conseils de son instituteur que le jeune prince adopta ces rigides principes d'économie

» divisions. Trois mois après, la guerre éclata, et le prince mit bas les armes avec tout son corps d'armée. L'histoire de ce prince est celle de presque tous les généraux et les officiers de l'armée prussienne : ils ne parlaient que de Frédéric-le-Grand, que de Rosbach, et croyaient marcher à une victoire certaine.

(3) Il était père de ce malheureux jeune homme que Goëthe a rendu à jamais célèbre sous le nom de *Werther*.

dont il ne s'écarta jamais, sans se priver cependant du plaisir de répandre des bienfaits toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion. Cet amour de l'ordre était poussé chez lui jusqu'à une sorte d'aversion pour ceux de ses sujets qui ne faisaient pas profession de la même vertu. Toutes les fois qu'on lui présentait ou qu'on lui recommandait un jeune homme, sa première question était : « A-t-il des dettes ? » Et selou la réponse, il accordait ou refusait la place demandée ; mais plus d'une fois on l'a entendu dire : « Eh bien ! je satisferai les créanciers, car rien ne s'oppose, plus que les dettes, au développement des facultés d'un jeune homme (4). »

Une des qualités que le biographe du duc de Brunswick se plaît à vanter en lui, avec raison, comme la première dont doive se parer un souverain, c'est une équité inaltérable. Elle faisait tellement la base du caractère de ce prince, qu'il finissait toujours par lui subordonner tous les mouvemens passionnés qui auraient pu le faire dévier de cette justice sévère. On l'a vu accorder le double de ce qui lui était demandé, en réparation d'un premier refus dicté par la prévention ou l'impatience ; on l'a vu écrire à d'anciens serviteurs pour s'excuser de quelques torts de négligence ou de vivacité ; on l'a vu enfin porter lui-même des consolations chez des personnes dont il croyait avoir causé les chagrins.

Il paraît qu'une modération naturelle, autant que des principes d'économie, inspira de bonne heure au duc un véritable dégoût pour les plaisirs bruyans et dispendieux. Ses délassemens favoris étaient la musique et les échecs ; et encore n'y donnait-il que quelques instans. Ses occupations étaient immenses : si ses États étaient peu étendus, nulle affaire, du moins, n'y était examinée et décidée que par lui ; aucune des lettres qu'on lui adressait, quels qu'en fussent l'objet et l'auteur, ne demeurait sans réponse. Et ce n'était pas, d'ailleurs, à son duché que le prince pouvait borner tous ses soins : sa qualité de feld-maréchal au

(4) Cette horreur du duc de Brunswick pour les dettes provenait, en grande partie, de la peine extrême qu'il eut à réparer le désordre causé dans ses finances par les prodigalités de son père. Il ne pouvait pas oublier, non plus, tout ce que ce prince et lui-même avaient eu à souffrir de la mauvaise humeur de Frédéric II., jusqu'au remboursement des sommes considérables qu'il avait prêtées à leur maison.

service de Prusse, ses relations intimes avec cette puissance, l'entraînaient sans cesse dans une foule de détails politiques et militaires dont lui seul portait tout le poids.

Des esprits sages ont toujours vu avec étonnement le duc de Brunswick, né prince souverain d'un Etat indépendant, condescendre à occuper un rang dans une armée étrangère. Plus d'un motif porte à croire que non-seulement le duc n'ignorait pas le blâme qu'avait encouru sa conduite à cet égard, mais que la dignité de son caractère souffrait intérieurement du sacrifice qu'il se croyait obligé de faire à la sûreté de ses possessions héréditaires. La suite des événemens lui a cruellement démontré combien son erreur était profonde, combien était précaire l'appui sur lequel il se reposait. Qui croirait, au reste, que tant de dévouement, dans un prince si recommandable, fut à peine reconnu à la cour de Berlin, où ses lumières et son expérience eussent pu être si utiles après la mort de Frédéric II ? Le duc, loin d'en être choqué, ne voulut pas s'abaisser à disputer avec des favoris la confiance du nouveau roi ; aussi Mirabeau le pressant, un jour, de questions assez indiscrettes à ce sujet, il répondit très-franchement : « Qu'il n'aurait jamais d'influence en Prusse, et qu'il était » loin d'en désirer. »

On s'est pourtant imaginé, dans l'Europe entière, qu'il avait contribué, plus que personne, à décider la Prusse à la fameuse campagne de 1792 contre la France. On lui a unanimement reproché le manifeste qui la précéda, et l'on sait aujourd'hui quel en était l'auteur. Mais on peut demander pourquoi le duc le signa, et l'on ne trouvera point d'excuse suffisante à cette faiblesse dans le degré d'obéissance qu'un prince de son rang, de sa réputation et de son âge, devait au souverain dont il commandait l'armée. Quant à cette campagne en elle-même, il n'y a plus que des esprits bien étroits ou bien prévenus qui puissent la considérer encore comme une opération véritablement militaire ; et il n'est pas plus permis de tirer de la retraite précipitée de l'armée prussienne aucune induction contre les talens du duc de Brunswick, que d'en faire honneur à ceux de Dumouriez. Cette assertion n'aura certainement rien de problématique dans l'histoire que liront un jour nos neveux.

Il serait infiniment plus difficile d'assigner avec justesse la part que le duc a pu prendre aux conseils qui ont déterminé la guerre de 1806, cette guerre qui devait en-

gloutir ses Etats et terminer son existence. Déjà toutes ses facultés morales et physiques étaient sensiblement affaiblies ; la politique insidieuse et versatile du cabinet de Berlin fut une énigme pour lui , comme pour le reste de l'Europe. Un parti de têtes ardentes cria tout-à-coup aux armes , et le duc les prit avant d'avoir pu réfléchir s'il était utile ou non de les prendre.

Les gens qui croient et veulent faire croire aux pressentimens, attacheront un grand prix à quelques anecdotes recueillies par l'auteur avec un soin particulier. Le 13 octobre, veille de la journée décisive d'Iéna, le duc dit aux personnes qui l'entouraient : « Le 14 octobre a été plus » d'une fois un jour de malheur pour moi ou pour ma » famille. » Le même soir, un de ses valets-de-chambre vint lui demander une clé qu'il portait toujours sur lui : « Tiens, lui dit-il, garde-la ; bientôt je n'en aurai plus » besoin. » Son vieil ami le lieutenant-général de Mannstaedt vint prendre congé de lui sur le champ de bataille : « La victoire ou la mort ! cria le prince en montant à cheval ; » pour obtenir la dernière il ne faut qu'une balle. » La bataille était générale, mais encore indécise, lorsque le duc reçut au-dessus de l'œil droit une balle qui lui fracassa le cartilage du nez, et fit sortir l'œil gauche de son orbite. Un soldat monté en croupe derrière lui, et deux autres marchant à côté, le conduisirent à Auerstaedt ; là, son médecin et le colonel de Kleist le déposèrent dans sa voiture ; mais les douleurs causées par le mouvement devinrent si violentes, qu'il fallut le porter sur un brancard jusqu'à Brunswick. Il y resta quelques jours ; puis il se remit en route pour gagner la rive droite de l'Elbe. Il mourut à Ottensée, le 9 novembre.

On pourra disputer un jour au duc de Brunswick une partie de sa gloire militaire ; mais l'impartiale histoire, ainsi que l'observe avec raison l'auteur de sa vie, reconnaîtra toujours en lui un prince ami des hommes, un protecteur éclairé des sciences et des arts, un guerrier plein de valeur.

Die Wahlverwandtschaften, ein roman von Goëthe.
Zwey Baende in-8°. Tübingen, bey Cotta.

Les Affinités électives, roman de Goëthe. Deux vol.
in-8°. Tubingen, chez Cotta.

Un des collaborateurs du *Mercure* a donné récemment

(N° du 28 avril) un extrait de cet ouvrage : il l'a analysé avec une clarté remarquable, et jugé selon toutes les règles du goût et des convenances. Nous nous garderons donc bien d'ajouter un mot à l'article de M. Vanderbourg ; mais il est juste de lui faire honneur de son discernement.

« On assure, disait-il, que les *Affinités électives* ont obtenu en Allemagne un succès prodigieux. Nous avons quelque peine à le croire, malgré les avantages que nous venons de leur accorder. Il y a en Allemagne trop de gens éclairés pour que cet ouvrage n'ait pas été apprécié ce qu'il vaut sous le rapport littéraire. Le sentiment moral y est trop délicat chez les gens bien élevés, pour que les détails qui nous choquent n'y aient pas excité le même dégoût. »

Il nous suffira de traduire quelques lignes d'un des meilleurs journaux littéraires de l'Allemagne (*Allgem. lit. Zeit. Halle. Jan. 1810*), pour faire voir que le succès prodigieux du nouveau roman de Goëthe n'a jamais existé que dans la bouche des traducteurs qui voulaient le vendre aux libraires, et dans les annonces des libraires qui veulent le vendre au public :

« La peinture des caractères, dit le critique allemand, ne dédommage point du manque d'action : il y avait matière à une nouvelle de quelques pages, et l'auteur a voulu absolument en faire un livre. Son Edouard n'est qu'un *Wilhelm Meister* (5) affublé du titre de baron ; la pauvre Charlotte excite quelque intérêt, sur-tout lorsqu'elle n'occupe point la scène ; le capitaine ennuye le lecteur et lui-même. Un M. Mitler sur qui tout semble devoir rouler ne dit rien, ne fait rien, ne sert à rien. Ottilie n'est pas une création de l'esprit du romancier, c'est un composé de trois ou quatre autres personnages qu'il avait introduits ailleurs. On en voit ici qui disparaissent tout-à-coup comme emportés par un tourbillon, quand l'auteur ne sait plus qu'en faire. Un jargon scientifique, des réflexions abstraites et incohérentes, des détails d'une accablante prolixité, conduisent l'auteur et le lecteur de feuille en feuille jusqu'à la concurrence de deux volumes.

« L'auteur de *Werther* et d'*Iphigénie* a-t-il voulu se moquer ici de lui-même ou du public ? Depuis long-temps tout ce qui sortait de sa plume était accueilli avec une

(5) Héros d'un autre roman de Goëthe.

admiration sans bornes ; mais qui croirait que cet enthousiasme n'a produit que lassitude et dégoût chez celui qui en était l'objet ? La littérature d'aucun autre peuple offre-t-elle l'exemple d'un homme qui , comme Goëthe , ait répondu aux témoignages d'estime de ses contemporains par l'expression la plus amère de son mépris ? Voltaire , que tous les Français civilisés regardent comme un écrivain doué d'un talent surhumain (*übermenschlich*) , se montra jaloux , jusqu'à la fin de ses jours , des suffrages du public éclairé , et ne se tint jamais pour parfaitement sûr de les avoir obtenus. Les hommes qui ont le plus honoré la littérature anglaise , ont témoigné le même respect pour leurs lecteurs. Quels efforts enfin ne faisaient pas les plus beaux génies de l'antiquité pour arracher les applaudissemens de leurs compatriotes ? Certes , si nous eussions moins prostitué nos hommages , nous serions plus considérés aujourd'hui ; et nous aurions probablement reçu , dans ces dernières années , des ouvrages moins imparfaits de l'homme dont les nouveaux écrits prouvent , chaque fois , qu'il aurait pu nous en donner de meilleurs , s'il avait cru qu'il fût nécessaire de faire mieux.

» Où en est donc réduite notre nation , si l'auteur des *Affinités électives* s'est cru autorisé à penser qu'il pouvait les lui offrir sans perdre de sa considération personnelle , ou qu'il devait même l'en gratifier pour se maintenir en possession du droit de lui fournir ses lectures favorites ? »

Ces citations prouvent , et au delà , que ce n'était pas à tort que M. Vanderbourg augurait assez bien des lumières et du sentiment moral des compatriotes de Goëthe , pour se persuader qu'ils sauraient apprécier cette étrange production à sa juste valeur. Les fragmens de critique que nous venons de rapporter pourraient , peut-être aussi , inspirer une estime un peu plus étendue pour le goût et les lumières des littérateurs allemands aux esprits superficiels ; qui trouvent très-expédient , comme le père Bouhours , de se faire certaines règles générales pour condamner toute une nation en masse (6).

L. S.

(6) Le jésuite Bouhours déclare très-sérieusement que , passé le 50°. degré de latitude , il est bien difficile d'avoir quelque chose de plus qu'un gros bon sens. Frédéric II rappelle plusieurs fois cette burlesque décision dans sa correspondance avec Voltaire et autres : « Pardonnez-moi ces réflexions , dit-il ; il me semble qu'elles ne sont

REVUE LITTÉRAIRE.

CHANTS D'HYMEN.

(DEUXIÈME ARTICLE.)



Nous avons précédemment analysé plusieurs productions poétiques, publiées à l'occasion du plus auguste hymenée (Voyez le N° du 28 juillet) : mais nous ne pouvions, dans ce premier article, faire connaître tous les chants que l'admiration et l'amour ont inspirés à nos poètes. Nous devons donc continuer aujourd'hui cette intéressante revue. Certainement aucun des auteurs qui ont paru dans la brillante carrière que le hasard des événements ouvrirait à leur zèle, aucun ne doit être oublié. C'est ici un noble concours dans lequel il est glorieux même de s'être montré.

L'un de nos poètes les plus distingués, M. Arnault, a prouvé qu'il n'abandonnait point le culte des Muses, quoiqu'il soit chargé d'importantes fonctions administratives ; il a chanté deux fois les illustres époux : la première, dans une espèce d'idylle qui s'est fait remarquer par la fraîcheur des idées et l'harmonie des vers ; une autre fois, dans une cantate qui a été chantée dans la fête donnée par la ville de Paris.

Avant lui, M. Tissot, heureux traducteur des *Eglogues*

pas si impertinentes pour un homme qui a le malheur d'être né au de là du 52^e degré de latitude.

Nous avions déjà terminé cet article, lorsque nous avons trouvé dans un journal du 16 mai une analyse des *Affinités électives*, suivie d'une dissertation sur les conséquences terribles que doit avoir ce livre. L'auteur, infiniment moins instruit que M. Vanderbourg, à ce qu'il paraît, de l'état des lettres et du goût en Allemagne, ne fait aucune difficulté d'ajouter foi au succès prodigieux du roman de Goëthe ; et aussitôt il sonne le tocsin, pour nous avertir de nous mettre en garde contre une grande conspiration littéraire et philosophique qui se forme au delà du Rhin. Ce journaliste aurait épargné à ses lecteurs une alarme si chaude, s'il eût pris la peine de s'informer, avant tout, de la réalité du succès prodigieux qui trouble sa raison. Il est à craindre que de tels articles ne donnent pas aux Allemands une idée prodigieuse de la manière dont se fait la critique parmi nous.

C

de Virgile , avait exprimé dignement les regrets des nymphes de l'Ister , en voyant la jeune princesse qu'elles chérissaient , s'éloigner de leurs climats pour aller embellir de sa présence les rives de la Seine.

Peu de tems après , M. Campenon faisait présenter par les mains des Rosières de Salenci , à la jeune impératrice , un bouquet dont les fleurs , par leur fraîcheur et leur éclat , semblaient avoir été cueillies dans les bosquets de sa *Maison des Champs*.

Pindare ne célébrait guères dans ses pompeuses odes que des vainqueurs dans les jeux de la Grèce : un plus grand sujet s'offrait au talent de quiconque sentait une étincelle du feu pindarique. Aussi MM. Esménard , Le Mercier , et Delrieu , ont-ils choisi le genre de l'ode. De hautes pensées exprimées en nobles vers ont rappelé le chantre de la *Navigation* , et les auteurs d'*Agamemnon* et d'*Artaxerce*.

M. Parceval , qui a chanté jadis avec tant de talent et de succès les *Amours épiques* , a célébré sur la même lyre un hymen bien digne aussi de l'épopée. Il n'a pas eu besoin de changer de ton , ni de couleurs.

M. d'Avrigny , auteur d'un recueil de *Poésies nationales* , dans lesquelles on remarque un enthousiasme vrai et une grande pompe de style , a été un digne interprète , dans son *Chant nuptial* , de tous les sentimens d'amour et de respect de la grande nation pour ses souverains.

MM. Le Gouvé , Aignan , Etienne , de Rougemont , tous ces noms chers aux muses , et quelques autres encore , ont retracé , les uns dans des *visions* ou prophéties , d'autres dans des allégories ingénieuses le bonheur promis à l'Empire.

Nous n'avions cité , dans notre premier article , qu'une seule femme (M^{me} la comtesse de Salm) qui eût osé mêler sa voix à celle des chantres de l'hymen. Nous aurions dû rappeler l'Epithalame qu'a publiée une autre muse , M^{me} Dufresnoy.

Si l'on ajoute à tous ces noms ceux de MM. Baour-Lormian , Michaud , etc. , etc. , dont nous avons analysé les chants dans notre premier article , on verra que de toutes parts le Parnasse français a retenti long-tems d'hymnes à l'hymen.

Et cependant voici encore quatre autres poètes , avantageusement connus , qui viennent offrir leur tribut. Comme leurs ouvrages n'ont point été insérés dans le *Mercur*,

nous devons les faire connaître par des citations. Sans doute nos lecteurs nous en sauront gré.

Le premier qui se présente est M. *Alexandre Soumet*, dont nous avons, par deux extraits différents, analysé le poème de *l'Incrédulité*. Nous citerons ici le début de l'ode qu'il vient de publier :

Le destin agitait son urne prophétique ;
Un grand événement planait sur l'univers ;
Dans le calme des nuits, l'austère politique
Méditait l'avenir des royaumes divers.

L'Europe attendait en silence.
Soudain NAPOLÉON s'élance
Du haut de son trône immortel ;
Et ce héros, roi du tonnerre,
Adresse aux peuples de la terre
Ces mots que lui dicta le ciel :

-
.....
• Vous saurez sur quel front doit siéger ma couronne ,
• Peuples, l'autel d'Hymen réclame votre roi ;
• L'épouse que Dieu même appelle sur mon trône
• Promet à l'univers des fils dignes de moi .
 • Ces fils , héritiers de ma gloire ,
 • Et qu'adoptera la Victoire ,
 • Répondront du sort des humains ;
 • Mes palmes siéront à leurs têtes ;
 • Mon sceptre , chargé de conquêtes ,
 • Ne fatiguera pas leurs mains . »

Il dit , et vers ces murs où l'attend l'Hyménée ,
Une jeune immortelle a dirigé ses pas ;
Son sourire est céleste , et sa main fortunée
Du rameau pacifique ombre nos climats.

Telle , modeste messagère ,
La colombe blanche et légère
Aborda l'arche du Seigneur ,
Quand le ciel à son vol timide
Eut confié la branche humide ,
Gage de paix et de bonheur.

Nous regrettons de ne pouvoir citer le reste de l'ode ; mais un autre concurrent nous appelle : c'est M. Brifaut.

connu parmi les hommes de lettres par une tragédie reçue, mais qui n'a point encore été représentée.

M. Brifaut a publié la *Journée de l'Hymen*. Il introduit dans ce chant, des chœurs de Français, d'exilés, d'artistes, etc., qui viennent tour-à-tour rappeler les bienfaits ou les grandes actions du souverain. Nous répéterons seulement ici le *chœur des arts*.

Accourons, célébrons ses travaux, ses conquêtes !
 Que le champ soit ouvert ! que les palmes soient prêtes !
 Que le marbre et l'airain s'animent à sa voix !
 Fatiguons nos pinceaux à tracer ses exploits !
 Chantez, fils de la lyre, au pied de ses trophées :
 La Terre des Héros doit l'être des Orphées (1).
 NAPOLÉON commande : allez jusques aux Cieux
 Porter avec son nom ses faits victorieux,
 Obélisques altiers, colonnes triomphales.
 Fontaines, jaillissez sous ses mains libérales,
 Vieux monts, qui des Romains braviez l'aigle en courroux,
 Devant l'aigle français, Alpes, abaissez-vous.
 Ouvrez-vous, longs canaux : qu'en vos rontés profondes
 De cent fleuves rivaux fraternisent les ondes.
 Que de travaux hardis, d'utiles monumens !
 Un jeune Louvre sort de ses vieux fondemens.
 NAPOLÉON nous rend une vie immortelle,
 Et révèle à la France une France nouvelle.

M. Millevoye, dont le front est accoutumé aux palmes académiques, a voulu en mériter une d'un autre genre. Il a composé une scène lyrique intitulée : *Hermann et Thuselda*, dans laquelle on voit une guerre sanglante et de vieilles haines terminées par un heureux mariage. Il faudrait insérer ici la scène entière pour que les lecteurs pussent en prendre une idée, et c'est ce que l'espace ne nous permet pas. Nous nous contenterons de citer un fragment de cette scène, où les Druides sont occupés d'un sacrifice.

LE PREMIER DAUDE aux Bardes.

Que votre hymne commence et monte vers les cieux.

(1) Nous n'avons pas besoin sans doute de faire remarquer la faute qui se trouve dans ce vers. Il fallait : *doit être la terre ou celle des Orphées*.

CHŒUR DES BARDES.

Hertha (2), divinité chérie !

Rends-nous Hermann victorieux :

Couvre du bouclier des Dieux

Le bien-aimé de la patrie.

LE CORYPHÉE.

Appui de nos autels, fondateur de nos droits,

De nos destins son ame est sans cesse occupée ;

Il agrandit son peuple, et ce roi de l'épée

Tient dans sa main le sort des rois.

LE CHŒUR.

Hertha, divinité chérie ! etc.

LE CORYPHÉE.

Filles de mort, baissez votre noir étendard ;

Assez il consterna la terre :

Au doigt des enfans de la guerre,

Assez l'anneau de sang (3) effraya le regard.

LE CHŒUR.

Hertha, divinité chérie ! etc.

LE CORYPHÉE.

Hermann ! pose le glaive ; arme-toi seulement

Du bouclier de fleurs que Thusnelda t'apprête ;

Dès époux ordonne la fête,

Et fais asseoir la paix sur l'autel du serment.

Nous terminerons cette revue par le *Chant nuptial* de M. de Treneuil, poète auquel deux éloges célèbres sont déjà fait une réputation méritée. Le poète, dans cette nouvelle production, met en scène Charlemagne, qui, touché des malheurs de la France, s'incline devant le *roi du monde*, et lui parle en ces mots :

« Dieu ! de ses propres mains la France se déchire :

» De son peuple rebelle enchaîne le délire ;

» Brise ses vils tyrans comme de vils roseaux :

» Qu'elle reste toujours chrétienne et monarchique ;

» Fais de cet arbre antique

» Revivre la racine et fleurir les rameaux. »

(2) Cette déesse était la *Cybele* des Germains.

(3) On nommait ainsi l'anneau que portaient les braves jusqu'à l'issue des combats.

Des hautes régions d'où découle la vie,
 Soudain à Charlemagne apparaît un Génie,
 En qui ce Souverain respire tout entier :
 Charlemagne se voit, se plaît dans son image,
 Du ciel bénit l'ouvrage,

Et salue, en ces mots, son illustre héritier :

« Va, sous un autre nom renouvelle ma race ;
 » Va, mon fils, de mes pas interroge la trace,
 » Et de mon vieil Empire accrois la majesté. »

NAPOLEON parut : successeur de nos maîtres,
 Il les a pour ancêtres

Dans l'ordre du Très-haut et de l'éternité.

Quelle vierge embellit l'admirable carrière

De ce monarque radieux,

Et semble précéder ses pas victorieux,

Comme l'aurore printanière (4)

Vient, par ses doux rayons, accoutumer nos yeux
 A soutenir du jour l'éclatante lumière ?

La Terre, avec orgueil, l'offre aux regards des cieux.

Ses vertus cachent une Reine :

Son port trahit la grandeur souveraine (5).

Je te salue, ô Reine des Français !

Pour sceptre elle tient une rose,

Et le joug qu'elle impose

Est un joug d'amour et de paix.

Le lis éclos pendant l'orage,

Le lis que d'une eau vive abreuve la fraîcheur,

Que de toutes les fleurs environne l'hommage,

Et qui voudrait cacher sa royale blancheur

Dans un vallon voilé d'ombrage,

(4) *Quæ est ista quæ venit quasi aurora consurgens ?* Cant. cant.
 cap. VI, v. 9.

Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore naissante ?

(5) *Quam pulchri sunt grossus tui, filia Principis !* Cant. cant.
 cap. VII, v. 1.

Princesse, que votre démarche est belle et majestueuse !

Peint l'éclat de MARIE au printemps de son âge ,
Et l'innocence de son cœur (6).

Le Ciel , qui la présente aux Français pour modèle ,
Et qui lui destina le trône le plus beau ,
Voulut que , ministre fidèle ,
Un Ange ombrageât son berceau (7) ,
Et la conduisit sous son aile.

Nous quittons avec peine M. de Treneuil au moment
où il va promettre aux époux une postérité nombreuse ,
au monde des jours de paix et de bonheur : mais nous pré-
férons de finir par un morceau où l'on retrouve la manière
du poète qui a chanté les tombeaux de Saint-Denis.

Réjouis-toi , France chrétienne !
Que n'a pas fait pour toi le premier de tes fils ?
Ta foi sera toujours la sienne ,
Et son Dieu , le Dieu de Clovis.

Tandis qu'en lettres d'or , dans les nobles annales
Qui gardent de nos Rois les fêtes nuptiales ,
L'Ange de la victoire et l'Ange de la paix
Écrivaient ce cantique et les vœux des Français ,
Je vis , de la hauteur des célestes royaumes ,
Descendre de ces Rois les glorieux fantômes ,
Et se confondre ainsi , dans ce jour solennel ,
Les pompes de la terre et les pompes du ciel.
Sous des voiles tissés d'azur et de lumière ,
Brille , en tout son éclat , leur jeunesse première.

.....

Combien de leur amour éclatent les transports !
Qu'ils se plaisent à voir par quels puissans ressorts

(6) *Lilium consallium. Sicut lilium inter spinas, sic amica mea inter filias.* Cant. cant. cap. XI, v. 2.

Elle est comme le lis de la vallée. Tel est le lis entre les épines, telle est ma bien-aimée entre les vierges.

(7) *Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.* Ps. XC, v. II.

Le Seigneur a ordonné à ses Anges de vous garder dans toutes vos voies.

Le Héros, que du Ciel inspire la sagesse,
 A relevé l'Etat perdu par la faiblesse,
 Et dont mille tyrans ou d'avides rivaux
 Dévoreraient en espoir les malheureux lambeaux !
 Quel autre, parmi nous, eût détrôné le crime,
 Et au de nos malheurs combler l'immense abîme,
 A ses desseins profonds plier tous les partis,
 Balancer à son gré leurs flots assujettis ? etc. etc.

Coup-d'œil sur quelques-uns de nos vieux écrivains.

Plus on examine les opinions de toute espèce reçues dans le monde, et plus on sent la nécessité de n'en admettre aucune sur parole. En effet, c'est risquer beaucoup de compromettre son jugement que de répéter sans réflexion les assertions et les avis des autres. Les plus grandes autorités même ne dispensent pas de la discussion celui qui veut prononcer en connaissance de cause sur un sujet quelconque. Boileau, par exemple, a dit de l'un de nos anciens poètes :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
 Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Boileau est, à juste titre, le législateur du Parnasse français. La solidité de son instruction littéraire, la gravité de son esprit, l'excellence de sa raison, la presque infailibilité de ses oracles donnent le plus grand poids à ses opinions. Avec de tels motifs de confiance, il semblerait ridicule d'hésiter à regarder Villon comme le premier fanal qui ait brillé au milieu des ténèbres épaisses dont notre poésie était environnée. Cependant, avant lui, Alain Chartier, contemporain de Charles VI, avait donné des preuves de talent en prose et en vers.

Alain Chartier, l'un des favoris de Charles VII, et surnommé le père de l'éloquence française, ne fut indigne ni de son élévation à la cour, ni de sa réputation dans les lettres. Son histoire de Charles VII, et d'autres ouvrages de moins longue haleine, attestent qu'il avait du sens, de l'élévation dans l'âme, et qu'il connaissait l'art d'écrire. On trouve souvent chez lui des morceaux très-distingués pour l'époque à laquelle il vivait. Témoin ce passage d'une lettre écrite à un de ses amis pour le dissuader de venir à la cour :

« Tu desires, comme tu dis, estre en la cour avecque moy, et je desire encore plus être priveement et singulierement avecques toy. Et se pour moi tu laissoyes volentiers ta franchise et privée vie, je deveroye plus volentiers pour l'amour de toy laisser cette servitude mortelle; pour ce qu'amour s'acquitte mieux ensemble avec tranquillité, que en cette orgueilleuse misere. Souffise à toy et à moy, que l'un de nous deux soit infortuné, etc.

« Te repens-tu d'avoir liberté? Es-tu ennuyé de vivre en paix? Telle maleurté souffre nature humaine, qu'elle appete ce qu'elle n'a pas, et se fuyt du bien qu'elle a sans aultruy danger. Ainsi mesprises-tu la paix de ton courage, et le seur estat de ta pensée.

« Tels sont les ouvrages et les manieres de la cour, que les simples y sont mesprisez, les vertueux enviez, et les arrogans orgueilleux en périls mortels, etc. Entre nous serviteurs ne faisons que vivoter à l'ordonnance d'autrui; et tu vis dans ta maison comme un empereur. Tu regnes comme un roi paisible sous le couvert de ton hostel: et nous miserables curiaux tremblons de paour de desplaire aux seigneurs des haultes maisons. Retourne, frere, à toy-mesmes, et apprens à cognoistre ta felicité par les miseres que nous souffrons.

« La cour est nourrice des gens qui, par fraude ou par saintise, se estudient à tirer les uns des autres parolles telles par lesquelles ils les puissent persécuter, etc.

« La cour, affin que tu l'entendes bien, est un convent de gens qui, sous saintise du bien commun, se assemblent pour eux entre-tromper. Nous acheptons autrui, et autrui nous, par flatterie ou par corruption, etc.

« Regarde donc, frere, regarde combien ta maisonnette te donne de franchise, et luy saches gré de ce qu'elle te reçoit comme seul seigneur. »

Toute la pièce respire la même morale. Alain y fait sur tout la peinture la plus frappante des risques de toute espèce que la vertu, l'indépendance et le bonheur courent auprès des princes. Mais cette peinture n'est pas tracée par la haine envenimée, et la mordante hyperbole d'un écrivain pauvre et mécontent qui exhale sa bile et son orgueil dans une satire. Alain laisse courir sa plume, et sa lettre n'est que l'expression naïve des sentimens d'un homme instruit par sa propre expérience; et animé du désir de persuader un ami. Cependant tel chapitre de Montaigne

renferme moins de sens et de substance que cette lettre, dont le vieux style offre déjà des traces de correction.

La prose latine d'Alain est supérieure sans doute à sa prose française; elle réunit au même mérite de pensée une élégance et une richesse d'expression remarquables. Le lecteur en pourra juger par le passage que je cite en note, et qui, pour le fonds des choses, semble extrait du sermon de Massillon sur les vices des grands (1).

Mais si l'on veut connaître dans Alain l'homme sincèrement attaché à son pays, l'ennemi des Anglais qui en étaient alors les fléaux, il faut lire la lettre dans laquelle il exprime avec toute la chaleur d'un véritable patriote son horreur pour la guerre civile, et invite à la paix le roi, les grands et le peuple. Voici un fragment de cette lettre que j'ai traduit presque littéralement :

« Ainsi donc, ô bon roi, vous que la fortune a arraché
 » dans un âge si tendre du milieu des périls, vous qu'elle
 » exerce encore par les plus rudes travaux, triomphez par
 » la patience de l'égarement général, réprimez la témérité
 » par la seule clémence. Les oiseaux de proie, les bêtes
 » féroces elles-mêmes, apprivoisées par la douceur et la
 » bonté, obéissent enfin à la voix qui les appelle. Il y va
 » de vos intérêts. Plus votre puissance doit retirer de fruit
 » de cette paix nécessaire dont vous êtes devenu comp-
 » table envers nous, plus il faut déployer d'activité pour
 » l'obtenir. Vous, grands et princes du royaume, qui
 » pressés de tous côtés par la crainte de la guerre, négligez
 » cependant les occasions d'obtenir la paix, rappelez votre
 » raison, et si vous voulez être commis au gouvernement
 » des peuples, prenez les armes pour défendre l'Etat, ou
 » venez à son secours en lui procurant la paix. Ce n'est
 » pas pour vous que vous êtes élevés au dessus des autres
 » sujets du prince, c'est pour lui obéir et servir les peuples.

(1) *Sed ridiculosa res est, et turpe reipublicæ spectaculum, si viri polluti in sublime resideant, quasi eorum vitia spectanda in circuitu populis exhibeantur. Vivit exemplo mobile vulgus, moresque et fortunam potentum prosequitur. Nec instituta tam rectè imprimunt edito, quam vita gubernantis exemplo. Quòd si majores nostri propriæ dignitatis vitiatore sint, erunt alienæ integritatis corruptores. Minus quisque qui peccat, sibi peccat : sed quorum vita cæteris imago est, quàm peccaverint, omnibus peccant. Dialog. sup. deplor. Gallicæ calamitatis, page 465.*

» Si vous méprisez ces avis , si , perfides et sans foi , vous
 » prêtez l'oreille aux mauvais conseils du siècle , bientôt il
 » ne vous sera plus permis de jouir des douceurs de la
 » paix ou d'acquérir la gloire des armes. Peut-être même
 » le Seigneur détruira votre parti dans sa colère , et vous
 » arrachera jusque dans vos racines comme des troncs des-
 » séchés qui occupent en vain une place sur la terre.»

Quel écrivain eût été, un siècle plus tard , celui qui avait cette sève dans l'esprit , cette noblesse de sentimens , et une si grande instruction ! Aucun homme , tant soit peu versé dans l'étude des lettres , ne s'attend sans doute à voir la poésie d'Alain Chartier égaler sa prose latine , et même celle qu'il a écrite dans sa langue maternelle. Mais si , quittant le jargon demi-bârbare de ses prédécesseurs , il parle un langage beaucoup plus épuré que ce fameux comte de Champagne (2) , dont les ouvrages sont devenus presque intelligibles pour nous ; s'il a déjà su faire des vers qui ne soient pas étrangers à la langue du dix-neuvième siècle et dépourvus d'agrément , on avouera qu'il ne méritait pas d'être oublié ou passé sous silence. Je choisis d'abord la citation la moins favorable à mon auteur. Elle est tirée d'une pièce intitulée : *Le Breviaire des Nobles* :

S'ils varient , ils sont désordonnez ,
 Et leurs sujets ne sont d'eux soutenus ,

(2) Thibaut , comte de Champagne et roi de Navarre , était un vrai poète erotique. On trouve des vers charmans dans ses chansons , ceux-ci par exemple :

Bien m'a amour fern en droite iceine. (le cœur)
 Par un regard plain de douce espérance ,
 Dont navré m'a la plus sage de France
 Et de beauté la rose souveraine ,
 Et m'esmerveille que la plaie ne saigne , etc.
 Si puis sentir sa douce haleine
 Et reteair sa simple contenance , etc.
 Bonne aventure amène fol espoir.

Mais quelques vers heureux et faciles à comprendre n'empêchent point que la lecture de Thibaut ne soit fatigante. Quand on l'essaye , il faut à tout moment recourir au dictionnaire des mots qu'il emploie , ou deviner des pensées agréables cachées sous des expressions vieillies dont on n'entend pas une seule à la première lecture.

Où se leur roy est d'eux habandonnez
 Par lâcheté qui les a détenuz :
 Je dy qu'ils sont plus villains devenus
 Qu'un bon bouvier qui sa rente vient rendre,
 Et qui paye pour ceux qui sont venus
 Servir leur roy et leurs sujets défendre.

Je ne donne pas ces vers comme un modèle de poésie ;
 mais assurément ils ont le mérite du sens et d'une clarté
 parfaite. Citons-en d'autres non moins bien pensés et plus
 heureux d'expression. Une dame qui ne veut point écouter
 l'amour d'un chevalier, lui dit avec beaucoup de sagesse :

Quand dame en honneur se maintient,
 Et respond ce qu'il appartient
 A qui la requiert de folie,
 Fol est qui despise la tient,
 Sans que bel parler l'amolie.
 Si n'ayez la mélancolie
 Que je sois dure ou sauvage :
 Car après assez de langage,
 Je vous dy bien ung mot pour tous,
 Qui que m'en tienne folle ou sage,
 Que je n'aurai ja le courage
 De me faire blâmer par vous.

La dame eût fort bien fait d'en rester-là, mais ce n'était
 pas son dernier mot. L'amant, loin de se laisser rebuter par
 un refus si positif, prodigue les louanges et les protes-
 tations, et obtient enfin cette douce réponse :

Mon cœur tressault, tremble et tressue,
 Et suis presque toute éperdue,
 Ne je ne sçai nulle défense :
 Car je me sens d'amour férue,
 Votre beau parler m'a vaincue,
 Qui plus me plaît tant plus y pense.
 Dieu doint (3) que cela soit sans offense.

La Fontaine et Marot son maître auraient trouvé assu-
 rément du charme à cette poésie. On lit ailleurs :

Pour oublier mélancolie,

(3) Veuille.

Et pour faire chière plus lie,
 Ung doux matin aux champs iasy,
 Au premier jour qu'amour ralye
 Les cœurs en la saison jolie,
 Fait cesser ennuy et seuey :
 Si allay tout seulet ainsi
 Que l'ay de coutume, et aussi
 Marchai l'herbe poignant menue,
 Qui mit mon cœur hors de seuey,
 Lequel avait été transy
 Long-tems par liesse perdue.
 Tout autour oiseaux voletaient
 Et si très-doucement chantaient
 Qu'il n'est cœur qui n'en fut joyeux,
 Et en chantant en l'air montaient,
 Et puis l'un l'autre surmontaient
 A l'estriyée à qui mieux mieux, etc.

Peut-on refuser de l'harmonie, de la grâce et du goût à ces vers? Non, sans doute; et jamais Villon, qui n'est pas cependant à mépriser, n'en fit un pareil nombre d'aussi purs et d'aussi agréables. De l'aveu même de Marot, cet écrivain n'avait point suffisamment observé les vraies règles de la poésie française déjà connues dans son tems, pourquoi donc lui attribuer une gloire qui n'est pas la sienne et peut appartenir à d'autres? P. F. TISSOT.

(La suite à un prochain Numéro.)

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — *L'Obstiné*, comédie en un acte et en vers de Lanoue.

Cette pièce annoncée comme un ouvrage posthume de Lanoue n'était point cependant inédit, et s'il n'avait pas été joué à Paris du vivant de l'auteur, il avait eu du moins cet honneur en province. C'est un petit acte de fort bon ton, assez bien versifié, et où l'on remarque des scènes plaisantes. La conception n'en est pas très-forte. C'est à un jeune militaire que l'auteur a donné le caractère principal. Damis revenant chez ses parents pour épouser une

cousine, dont il est amoureux, rebute et ses parens et sa cousine par son obstination ou son entêtement dans la dispute. Malheureusement on l'a rendu presque excusable en lui donnant un père et une tante qui ne sont pas plus raisonnables, et n'ont guère moins l'esprit de contradiction que lui. Cependant, comme le plus jeune, il doit être regardé comme le plus coupable, et sa famille se réunit pour lui donner une leçon. On lui persuade que son mariage est rompu, que son père va épouser Lucile à sa place, et que Lucile elle-même exige que lui Damis signe au contrat. Le dépit l'engage à le faire, et c'est-là ce que l'on voulait. En effet, l'amour prend bientôt le dessus. Il se désole, il se désespère; on le laisse quelque tems en proie à ses regrets, et l'on finit par lui faire voir que c'est son propre contrat qu'il a signé en croyant signer celui de son père.

Cette pièce n'est point assez bonne pour qu'on puisse taxer d'un excès de modestie l'auteur qui ne jugea point à propos de la donner au Théâtre français : mais elle est assez supérieure à la plupart des petites comédies qui paraissent aujourd'hui, pour que nous puissions féliciter le théâtre de l'Odéon de se l'être appropriée.

Théâtre du Vaudeville. — Le passage du Léthé, ou petite récapitulation des grands ouvrages publiés depuis dix ans.

Le petit Vaudeville qui s'est plaint quelquefois de la malignité des journaux, et qui souvent est plus malin encore, a voulu se mêler comme eux de la grande querelle des prix décennaux. Le sujet prêtait beaucoup, mais il a été traité avec peu d'adresse. Les auteurs de la pièce, dont on vient de lire le titre, supposent que pour désennuyer Pluton et sa cour, Proserpine a imaginé d'envoyer chercher en France les meilleurs ouvrages publiés depuis dix ans. Elle charge de la commission le Diable boîteux, qui la remet à son tour au dieu du Vaudeville. L'enfant malin, pour s'épargner la peine de choisir, prend tous les ouvrages qui lui sont donnés pour des chefs-d'œuvre par leurs auteurs, et sa charge devient par-là si pesante qu'elle fait pencher la barque du vieux Caron et tombe dans le fleuve d'Oubli. Un seul moyen se présente de réparer un pareil malheur, c'est de repêcher en détail toutes les pièces naufragées. On y procède en présence de la déesse et de sa cour, et cette opération donne lieu à différens jeux de mots, tantôt louangeurs, tantôt épigrammatiques. La pêche ne laisse pas d'être abondante, mais à peine en a-t-on déposé

les produits sur un brancard de lauriers, pour les porter au roi des Enfers, que l'Envie paraît armée de deux flambeaux comme une furie, et met le feu à la pile malencontreuse. Tout cependant n'est pas consumé; en quelques instans les flammes s'éteignent, et l'on voit sortir du fatal bûcher un beau transparent chargé des noms des ouvrages qui, au jugement des chansonniers à qui nous devons cette pièce, doivent aller à l'immortalité.

Ce dénouement a déchaîné tous les sifflets que la curiosité avait contenus. En effet, nos lecteurs reconnaîtront sans peine qu'après toutes les railleries, toutes les réclamations, tous les brocards qui ont assailli le rapport du jury de l'Institut sur cette matière, il était bien mal-adroit au Vaudeville de vouloir aussi prononcer son jugement. Son tort est d'autant plus grave qu'il nous eût égayé bien davantage, si, au lieu de se constituer juge, il avait su prendre à partie et les juges et les plaideurs; mais que pouvait-il espérer en se montrant bien plus exclusif que les premiers, et plus sévère même que les seconds, qui, tout en se préférant à leurs rivaux, n'ont pas prétendu livrer leurs écrits à l'oubli et aux flammes? Nous ne citerons point, au reste, le jugement de nos chansonniers et nous n'insisterons pas davantage sur les causes de leur déconvenue. Nous regretterons seulement qu'ils n'aient pas tiré un meilleur parti de leur pêche; l'idée en est heureuse; elle appartient à Lucien et il était facile en l'imitant d'en tirer des effets très-comiques.

Les auteurs n'ont point été demandés, mais l'affiche nous a appris leurs noms le lendemain. Ce sont MM. Lafortelle et Dumolard.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.* — *Séance publique du 18 mai 1810, présidée par M. PRUDHOMME.*

LA séance a été ouverte par un rapport de M. de Larivière, secrétaire, dans lequel il a analysé plusieurs mémoires de M. de Roussel, sur les moyens de subvenir à la privation des plantes exotiques; une Notice de M. Godefroy, sur la vertu fébrifuge de l'extrait de fleur de camomille romaine; deux mémoires de M. Demoy, sur la parole, et quelques réflexions du même membre sur les noms pris emblématiquement; un mémoire de M. Delarue, sur la valeur et le prix des livres dans la basse Normandie, depuis le onzième jusqu'au quinzième siècle, et sur les anciennes bibliothèques de la ville de Caen; une dis-

sertation de M. Brémontier, sur les règles à observer en raisonnant sur les effets et leurs causes. Le rapporteur a aussi donné la notice de plusieurs autres ouvrages, soit des membres, soit des associés correspondans.

Après le rapport du secrétaire, on a entendu :

1°. Deux contes de M. de Baudre, intitulés, le premier : *le Moine*; le second, *le Cardinal et son Singe*.

2°. Un mémoire de M. Thierry fils, ayant pour titre : *Coup-d'œil sur les progrès de l'analyse des corps organiques*, dans lequel il a présenté, à la suite d'une esquisse historique et théorique de cette analyse, les résultats des dernières recherches de MM. Thénard et Gay-Lussac.

3°. Deux morceaux de poésie de M. Le Prêtre, le premier, imité de la XIV^e ode du II^e livre d'Horace, *Eheu! fugaces, Posthume, Posthume*; le second intitulé : *le Bonheur de la Vie champêtre*, tableau imité aussi de la II^e ode du V^e livre d'Horace, *Beatus ille qui procul negotiis*.

4°. Une *Dissertation* de M. de Baudre, sur l'*Epigramme*.

5°. Une *Notice biographique* sur M. Hersan, médecin en chef des hospices civils, et professeur de clinique, membre du jury médical, de la Société de médecine, de l'Académie des sciences, arts et belles lettres, et de la Société d'agriculture de la ville de Caen, par M. Le Boucher.

6°. Une autre *Notice* de M. Rudhomme, sur M. Jean-Baptiste de Gaulle, ingénieur de la marine et professeur aux écoles impériales de navigation, associé correspondant de l'Institut, de l'Académie de Caen, de celle de Rome, et de la Société d'émulation de la même ville.

La séance a été terminée par la lecture du programme suivant :

« L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, invite ses associés correspondans à s'occuper spécialement des questions suivantes. Elle annonce en même tems qu'elle recevra les solutions que d'autres personnes voudront lui adresser sur ces questions; que toutes les réponses qui lui parviendront, avec un billet cacheté, renfermant le nom de l'auteur, seront examinées avec soin, et qu'il sera décerné une médaille d'argent pour chacune de celles qui auront paru dignes de cette distinction, par leur mérite absolu. Cette distribution de médailles se fera dans une séance publique, dont le jour sera annoncé d'avance aux auteurs qui devront être proclamés. Les ouvrages doivent être remis, franc de port, au secrétaire de l'Académie, avant le 1^{er} mai 1811.

T. Quelles

SEPTEMBRE 1810.



- I. Quelles sont les maladies les plus fréquentes dans la ville de Caen, et quelles en sont les principales causes?
- II. Le partage des biens communaux a-t-il été avantageux ou non à l'agriculture, dans les départemens de la ci-devant Normandie?
- III. Quels changemens la mer a-t-elle apportés sur le littoral des départemens du Calvados et de la Manche?
- IV. Quel a été l'état des arts dans cette province, depuis l'invasion des Normands? On joindra à la réponse une note indicative des artistes originaires de Normandie.
- V. Quel a été l'état des sciences dans cette province, depuis l'invasion des Normands? On joindra à la réponse une note indicative des savans originaires de Normandie.
- VI. Quel a été l'état des belles-lettres dans cette province, depuis l'invasion des Normands? On joindra à la réponse une note indicative des littérateurs originaires de Normandie.
- VII. L'art de faire le cidre en Normandie est-il porté à sa perfection? Dans le cas de la négative, indiquer les moyens de perfectionnement.
- VIII. Déterminer l'influence de la mer sur les terres qu'elle avoisine, par rapport aux phénomènes météorologiques et à la végétation.
- IX. Quelles sont les manufactures chimiques que l'on pourrait établir avec avantage dans le département du Calvados, en considération de la position physique, géographique et politique de ce département et des ressources que présente le sol?
- X. Exposer les avantages qu'apporterait à la fabrication et au commerce des eaux-de-vie, dans le département du Calvados, l'emploi des appareils distillatoires usités dans les départemens méridionaux de la France, et faire connaître quel parti on pourrait tirer du résidu de la distillation.
- XI. Qu'est-ce que la fêerie? Quelle en fut l'origine?
- XII. Quels sont les points du département, outre le territoire de Litry, qui réunissent au plus haut degré les caractères géologiques propres à indiquer l'existence du charbon de terre?
- XIII. Quels sont les effets de la terreur sur l'économie animale?
- XIV. Quelle est la nature du petit poisson connu à Caen, sous le nom de *montée*, qui se pêche dans l'Orne, à des époques périodiques?

Les membres de l'Académie, se proposant de travailler de concert

D

à un Dictionnaire des vieux mots normands , encore usités dans la province , invitent les personnes qui pourront se procurer des matériaux pour cet ouvrage , à les leur communiquer. »

MONUMENT RETROUVÉ. — *Épitaphe de Jean Racine, placée depuis un siècle dans le chœur, au-devant du maître-autel, près du premier pilier, à Magny-Lessart, paroisse dans l'étendue de laquelle sont situées l'abbaye de Port-Royal, détruite en 1709, et la Ferme-dés-Granges.*

D. O. M.

Hic jacet nobilis vir JOHANNES RACINE, Franciæ thesauris præfectus, regi à secretis atque à cubiculo, nec non unus è quadreginta gallicanæ academici viris; qui postquàm profana traggædiarum argumenta diù cum ingenti hominum admiratione tractasset, musas tandem suas uni Deo consecravit, omnemque ingenii vim in eo laudando contulit, qui solus laudè dignus. Cùm eum vitæ negotiorumque rationes multis nominibus (1) aulæ tenerent additum, tamen in frequenti hominum consortio omnia pietatis ac religionis officia coluit. A christianissimo Rege Ludovico magno selectus, unà cum familiari ipsius amico (2), fuerat, qui res, eo regnante, præclare ac mirabiliter gestas perscriberet. Huic intentus operi repente in gravem æquæ et diuturnum morbum implicitus est: tandem ab hac sedè miseriarum in melius domicilium translatus, anno ætatis suæ quinquagesimo nono, qui mortem longiori adhuc intervallo remotam valdè horruebat, ejusdem præsentis aspectum placidâ fronte sustinuit, obiitque spe multò magis. et piâ in Deum fiduciâ erectus, quàm fractus metu. Ea jactura omnes illius amicos, à quibus nonnulli inter regni primores eminebant, acerbissima dolore perculit. Manavit etiam ad ipsum regem, tanti viri desiderium. Fecit modestia ejus singularis, et præcipua in hanc Portus Regii domum benevolentia, ut in isto cœmeterio piè magis quàm magnificè sepeliri vellet, adeoque testamento cavet, ut corpus suum, juxta piorum hominum, qui hic jacent, corpora humaretur.

Tu verò quicumque es, quem in hanc domum pietas adducit, tuæ

(1) Et non pas nobilibus, comme on lit dans presque toutes les éditions où il y a plus de dix altérations de ce genre dans le texte de cette Épitaphe.

(2) Boileau-Despréaux.

per mortalitatis ad hunc aspectum recordare, et clarissimam tanti viri memoriam precibus potius quam elogiis proseguere (3).

Par M. BOILEAU-DESPRÉAUX.

L'Épithaphe qu'on vient de lire est une découverte précieuse dont les lettres ont obligation à M. M***. Il l'a trouvée, en 1808, parmi les nombreuses pierres de ce genre qui recouvrent aujourd'hui toute la surface du sol de l'Eglise de Magny-Lessart, où elles ont été transportées lors de la destruction de Port-Royal.

Elle est rapportée tout au long dans les Œuvres de Boileau-Despréaux, dans celles de Jean Racine et de Racine le fils, dans le Nécrologe de Port-Royal, et dans beaucoup d'autres livres; mais avec des omissions, changemens ou additions qui en altèrent la lettre et le sens.

On croyait, dans la République des Lettres, que la pierre sur laquelle était gravée cette inscription, ne subsistait plus depuis longtemps. Elle était cachée dans un lieu où il était difficile de la reconnaître, et où les regards du vandalisme n'ont pas pénétré.

Cependant une main impie a profané le tombeau du Grand-Homme. Tout, jusqu'aux titres et qualifications, se trouve conservé dans l'Épithaphe, excepté ce qu'il y avait de plus essentiel.

Les mots JOHANNES RACINE ont été, non pas détériorés par le temps, mais enlevés exprès, et détruits à l'aide d'un ciseau dont on aperçoit encore les traces. Cette dégradation, attribuée à l'envie ou au zèle fanatique des anti-jansénistes, a empêché de découvrir plus tôt ce précieux monument élevé par Boileau à son illustre ami.

On peut ajouter foi au texte ci-dessus. Il a été copié littéralement et collationné sur le lieu même le 17 juin 1810, par M. M***, en présence de MM. L*** et M****, tous deux amis des lettres, et en celle de Vital M***, et Eugène L***, élèves au Lycée Bonaparte, qui ont employé leurs jeunes mains à nettoyer l'inscription pour en faciliter la lecture.

D'après l'indication précise qu'on vient de donner, les amateurs et les incrédules, s'il y en a, pourront aller eux-mêmes vérifier le monument sur place; et comme il rappelle d'une manière touchante la mémoire de deux des plus grands poètes dont s'honore la France, il serait à désirer, pour la gloire nationale, qu'on le mit dans un plus grand jour.

(3) Le corps de Racine a été transporté à Paris, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont; et il y est sans épithaphe!



POLITIQUE.

On n'apprend rien sur les événemens de la guerre du Danube, qui ait un caractère décisif. La garnison de Rudschuk, vigoureusement pressée, fait une résistance opiniâtre, des sorties fréquentes, et s'affaiblit même par les moyens qu'elle déploie contre son ennemi. Sous les murs de Schumla, chaque jour voit aussi livrer des combats très-sanglans. Le général Langeron a rejoint le corps russe principal avec sa division qui avait été occupée au siège de Silistria. Des renforts considérables sont arrivés à l'armée turque; les moyens extraordinaires réservés par la loi de Mahomet, pour les cas où le territoire du prophète est dans un danger imminent, ont été employés; on a mis en usage tout ce qui peut soutenir les courages et enflammer les esprits. Le Grand-Seigneur paraît s'être mis à la tête de son armée.

Depuis quelques jours les nouvelles qui parviennent de la Hongrie donneraient lieu de croire que, devant Rudschuk, les Russes ont été forcés de céder à l'impétuosité de l'ennemi, et qu'ils n'ont gardé leurs positions qu'en recevant des renforts; on ajoute qu'ils sont affaiblis par les maladies, et que de leur côté les Serviens épuisés par l'état de guerre qu'ils soutiennent, las de lutter contre les Turcs, sans éprouver le bienfait d'une meilleure organisation intérieure, sans commerce et sans protection, aspirent au moment où, réunis sous la domination d'une grande puissance, ils serviront sa cause, et verront leur existence assurée par elle.

C'est le 11 août, qu'à Orebro, le comité secret de la diète a dû remettre au roi sa délibération sur le choix d'un successeur au trône; opération dont l'ordre des paysans a demandé que, pendant cette session, la diète s'occupât uniquement et exclusivement. Le roi doit communiquer, aux trois ordres réunis, la délibération, c'est-à-dire la proposition du comité secret. On ne peut tarder à connaître le vœu du comité. Il serait imprudent autant que déplacé de désigner, à cet égard, aucune des personnes que l'on

peut croire partager ses suffrages. La diète au surplus est tranquille, et paraît dirigée par un excellent esprit; elle semble vouloir donner à l'opération importante dont elle répond à la patrie, le cachet de la réflexion, d'une saine politique, et, s'il se peut, de l'unanimité.

LL. MM. westphaliennes sont revenues de Hanovre à Cassel, après avoir, en quelque sorte, présidé, sous les auspices de la satisfaction générale, à l'organisation militaire et administrative du pays. Une députation de Hanovre, chargée de supplier LL. MM. de passer dans cette ville une partie de l'année, a été reçue avec beaucoup de bienveillance.

A Vienne, le retour de l'Impératrice et l'amélioration de sa santé partagent l'attention publique, avec l'entrée de M. de Wallis au ministère des finances : le change s'est relevé. On attribue sur-tout ce mouvement aux projets de réduction dans les dépenses de l'armée; on parle en effet de réduire l'armée active, et d'entretenir, au grand soulagement du trésor public, une milice permanente. On parle aussi d'un impôt extraordinaire sur les biens-fonds, et d'un nouveau mode de contribution assise sur les productions industrielles.

Si, comme on le voit, les événemens politiques n'offrent que peu d'alimens à la curiosité, on suit avec un vif intérêt, dans leurs progrès chaque jour plus sensibles, les effets des mesures prises pour l'affranchissement du commerce continental. Rostock, où les troupes mecklenbourgeoises ne suffisaient pas à garantir la ligne des douanes, a été occupé par les troupes françaises; à Stettin, l'ordre est subitement arrivé de séquestrer tous les bâtimens entrés dans le port, sans exception, et de défendre toute exportation jusqu'à nouvel ordre. De pareilles mesures, d'après l'ordre de la cour de Berlin, ont dû s'exécuter dans tous les ports prussiens. Un ukase russe contient les dispositions les plus vigoureuses contre les fausses déclarations de neutralité. On annonce enfin que le fameux convoi de Ténériffe est définitivement séquestré, et que les bâtimens pourront s'en retourner en chargeant des marchandises russes.

Au midi comme au nord, le commerce anglais est épié, suivi, saisi avec la même activité, sous quelque pavillon qu'il se couvre, et de quelque autorisation qu'il se masque. Le conseil de commerce, présidé par l'Empereur, a statué sur une foule de bâtimens ottomans et barbaresques mis en séquestre dans les ports de Marseille, de Gênes et de

Livourne, comme en contravention avec les décrets de Berlin et de Milan. Il a été prouvé que tous ces bâtimens ont chargé à Malte, ou ont touché des îles occupées par les Anglais. Ils présentent de faux papiers d'origine, fabriqués à Malte, comme il s'en fabrique à Londres; ainsi, sous le nom américain, comme sous celui du turc ou de l'africain, le négociant ou plutôt le faussaire et le contrebandier anglais est atteint sur toutes les mers que sa nation prétend être son exclusif domaine, et dans ces mêmes ports qu'une arrogance dérisoire prétend tenir en état de blocus: blocus étrange, dont l'effet est de ruiner ceux qu'il prétend protéger, singulière garantie qui convertit en propriétés françaises tous les bâtimens, toutes les denrées qu'elle avait pour objet d'assurer!

Aussi écoutons des hommes impartiaux et dignes de foi, des négocians de Paris et de Caen, qui, récemment arrivés d'Angleterre, décrivent les résultats de cette situation violente et forcée, dans les liens de laquelle cette nation s'est elle-même serrée avec tant d'imprudence

La banque de Londres, disent ces voyageurs, a émis dans toute l'Angleterre une immense quantité de papiers; elle est de beaucoup plus forte qu'on ne le suppose à Paris. Tout se paie en papier; on ne voit pas une guinée dans la circulation.

Le gouvernement fait l'impossible pour se procurer des piastres espagnoles; mais les gouverneurs des colonies espagnoles s'y opposent avec le plus grand soin, et c'est à peine si les négocians anglais peuvent parvenir à faire rentrer leurs fonds de ces colonies, parce que les denrées qu'ils y ont apportées, sont tombées à un très-bas prix, que les retours ne sont pas sans dangers, que les vaisseaux de guerre seuls peuvent se charger de ces retours, parce que les gouverneurs espagnols envoient saisir et revendiquer leurs piastres à bord des vaisseaux marchands.

En revanche l'Angleterre regorge de denrées; mais cette richesse factice n'ayant pas de débouchés assurés, de circulation facile, s'avarie dans les mains de ses propriétaires. Les Anglais, à tout prix et à tout hasard, ont tenté des expéditions. Les marchandises ont changé d'entrepôts et non pas de mains; elles sont restées entassées sur le rocher d'Héligoland, ou sur les transports, comme elles l'étaient dans les magasins de Londres. L'Angleterre n'y a guère gagné que les frais de convoi, et a donné à la France un moyen d'occuper un plus grand nombre de côtes.

Les décrets de Milan et de Berlin pèsent sur l'Angleterre, de manière à l'écraser le jour où l'on pourra aller demander à la banque le remboursement d'un seul billet. Elle a eu quelques débouchés en Espagne, en Portugal, en Hollande, par la contrebande; dans le nord, par l'absence des troupes françaises. Aujourd'hui tout est changé, et les décrets de Berlin et de Milan atteignent leur but. Le change est dans un mouvement de dépréciation qui peut être rapide, et il est hors de doute que l'Angleterre doit sous peu succomber sous le poids de sa dette, de son papier monnaie et de son encombrement, si pourtant les mesures du gouvernement français sont bien exécutées, et si par-tout ses agens sont bien convaincus que les bâtimens qui y arrivent avec des denrées coloniales, ne viennent pas d'Amérique ou de Tunis et de Constantinople, mais de Malte ou de Londres.

Voici un autre témoignage non moins digne de foi :

« Le capitaine Belet, commandant le brick *le Neptunus*, arrivé le 19 août de Farsund à Dieppe, y a apporté les nouvelles suivantes : La réunion de la Hollande à la France a porté un coup terrible à l'Angleterre, et a amené la faillite de trois grandes manufactures de Manchester, qui occupaient plusieurs milliers d'ouvriers; les banques particulières cessent leurs paiemens ou faillissent; le papier monnaie se multiplie d'une manière effrayante, et fait craindre la banqueroute de la banque de Londres. On regarde au reste que cet état de choses a également pour cause la déclaration d'indépendance des colonies espagnoles du continent de l'Amérique, notamment de celles de la rivière de la Plata, où les Anglais sont admis difficilement, et paient des frais et des droits qui rendent leur commerce désavantageux, et de celles du Pérou où ils ne sont pas admis. La guerre d'Espagne et de Portugal les ruine par ses dépenses et le nombre d'hommes qu'elle moissonne; vingt bâtimens qui avaient armé pour y porter un renfort de cavalerie, ont reçu contre-ordre. D'ailleurs les têtes fermentent, l'état de crise dans lequel se trouve l'Angleterre peut amener une révolution, et même sir Francis Burdett en eût déjà fixé l'époque, s'il se fût prononcé dans les derniers troubles: aussi beaucoup de personnes quittent l'Angleterre pour n'y être pas témoins d'une grande catastrophe. »

Au surplus, rien ne peut faire connaître à quel point les décrets dont il s'agit pèsent sur l'Angleterre et hâtent sa ruine, comme le mouvement de l'opinion publique à

Londres , quand , sur une fausse interprétation de la lettre du ministre de France à M. Armstrom , et d'un tarif d'importations publié à la même époque dans quelques papiers , les Anglais se sont imaginés que les décrets de Berlin et de Milan étaient rapportés. Ils allaient jusqu'à dire qu'ils avaient vu ce tarif dans le *Moniteur* du 8 août , et il ne se trouve pas plus dans le *Moniteur* du 8 que dans tous ceux qui ont précédé et suivi. Ce fait prouve assez , sans doute , le besoin qu'éprouvent les Anglais de verser à tout prix , sur notre territoire , l'excédent des productions américaines ou de celles de leur industrie ; on reçoit ici leur propre aveu , et il est bon de le consigner , d'autant plus que l'erreur n'a pas été longue.

On a vu clairement le sens de la lettre au ministre Armstrong ; on a vu que les Américains étaient contraints par cette lettre à faire respecter leurs droits ou à risquer de payer cher leur faiblesse , et que les rapports des décrets de Berlin et de Milan ne seraient que la conséquence du rapport des ordres du consul britannique : aussi bientôt la consternation a fait place au mouvement d'une indiscrette joie.

Le ministère cherche vainement à distraire l'attention du public sur cet état de choses ; tantôt en annonçant que Cadix n'a plus que 15,000 Français occupés à en faire le siège , tantôt que nos officiers généraux dénoncent les plans de leur illustre chef , tantôt qu'officiers et soldats désertent , et vont offrir leurs services au lord Wellington et aux assiégés de Cadix.

La réponse est facile : si des rapports vous parviennent sur les mouvemens de l'armée française , pourquoi , au lieu de vous repousser de Ciudad à Almeida , et au-delà de la rivière où vous deviez tenir , n'avez-vous pas prévenu les mouvemens , et battu les corps qui ont marché sur vous ? Pourquoi le général Crawford , si bien instruit , a-t-il été écrasé par le maréchal duc d'Elchingen ? Il serait en effet commode pour les Anglais de lire les ordres secrets du général français , et de recevoir à-la-fois les confidences et les services des principaux officiers de son armée ; il serait commode que la moitié de l'armée française servît d'espion à l'Angleterre , et que l'autre moitié désertât ; la guerre alors serait finie ; voilà qui est clair , et si tel est le rêve ministériel , on ne peut nier qu'il ne soit satisfaisant : mais il n'a qu'un inconvénient , c'est d'être un rêve. A qui persuadera-t-on que des officiers supérieurs qui n'ont acquis leurs grades qu'à

force de services, de blessures, de preuves de courage, de dévouement et de fidélité, iront demander aux Anglais le prix du sang versé en les combattant, lorsque le souverain qui les a formés à son exemple, acquitte si noblement sa dette de reconnaissance et celle de la patrie ?

Dans quelques corps auxiliaires, des Anglais qui y avaient été admis imprudemment, ont pu rejoindre leurs compatriotes, et ces derniers n'ont pu se méprendre sérieusement à ce genre de désertion : mais que répondre à ce raisonnement ? Si pour la première fois depuis qu'elle a été appelée à ses nobles travaux, et à ce vaste héritage de gloire qu'elle partage, l'armée française comptait quelques déserteurs, certes les premiers seraient ces malheureux prisonniers entassés sur des pontons, mal nourris, manquant de tout, et auxquels les offres les plus séduisantes sont faites chaque jour ; mais ils restent incorruptibles, mais ils restent dans les fers, ou s'ils les rompent, c'est par une de ces tentatives hardies caractéristiques du génie et du courage français, où l'amour du pays donne des forces surnaturelles, et fait tenter et exécuter des prodiges. Certes, il y a loin du généreux complot des captifs de *la Castille* à un esprit de désertion.

Le Français n'a jamais été atteint de cette honteuse maladie ; comme elle naît toujours du défaut de courage, elle n'a jamais pu pénétrer dans nos camps. Elle y a été inconnue, même dans les tems où la monarchie française, laissant voir à-la-fois tous les signes de décadence, négligeait le plus d'élever le caractère de l'homme de guerre à la hauteur de son état, et d'entretenir en lui le principe sacré de l'honneur et de la fidélité ; même à l'époque des revers que l'impétuosité d'une cour corrompue faisait subir à une armée étonnée de n'être plus la même sous des chefs nouveaux ; et même dans les tems désastreux où la proscription allait chercher, jusque sous les drapeaux, des victimes épargnées par le fer de l'ennemi, où le père mourait sur l'échafaud le même jour que le fils sur le champ de bataille ; où le soldat français était en butte à toutes les privations ; où il était sans paie, sans nourriture, sans vêtements ; elle était inconnue ! Et les Anglais en accusent aujourd'hui les braves qu'ils ont tant de sujets de redouter, et ils y parlent de délation et d'espionnage, pour que ces deux accusations se soutiennent l'une par l'autre, à raison de leur analogie connue avec le caractère français ! Assurément l'impuissance de la haine en délire ne va pas plus loin.

Au surplus, sur les affaires d'Espagne, voici les derniers détails que donnent les papiers anglais :

« Le maréchal Masséna, disent-ils, a fait manœuvrer, dans toutes les directions, des forces prodigieuses : il n'y a pas de doute que les Français ne s'occupent sérieusement de l'invasion du Portugal. L'armée anglaise a 27,000 hommes réunis à l'armée portugaise, et soutenue de celle de la Romana; les dernières dépêches de lord Wellington sont de Célorico, le 1^{er} de ce mois. — On a reçu en même tems des gazettes portugaises du 3 août, et des gazettes espagnoles du 31 juillet.

L'infanterie anglaise, sous les ordres du brigadier-général Crawford, était portée, le 1^{er} août, dans la vallée de Mondego. Le général Regnier ayant fait un mouvement avec sa division, notre cavalerie s'est portée en avant pour surveiller l'ennemi. Le général Hill, par suite de ce mouvement du général Regnier, s'est porté à Sarzedas, et conserve sa communication avec le général Coles qui est à Gerada.

La fête de S. M. l'Impératrice en a été une véritable pour l'immense population de Paris : elle semblait s'être portée toute entière à Versailles où les eaux ont joué ; elle est de là redescendue à Saint-Cloud, où le contraste pittoresque des eaux et des illuminations dans le parc était d'un effet inexprimable. La veille S. M. avait reçu les hommages de sa cour : le dimanche elle a reçu ceux de la multitude innombrable répandue dans toutes les parties du parc. L'Empereur s'y est long-tems promené en calèche avec son auguste épouse au pas de ses chevaux. Les acclamations les plus vives ont partout accompagné leur marche, pendant laquelle quelques pétitionnaires ont été accueillis avec une touchante bonté.*

S. M. l'Impératrice, entourée des dames du palais de service, a reçu, le mercredi 29, S. Em. le cardinal Fesch, grand-aumônier, secrétaire-général de la Société maternelle.

S. Em. a présenté à S. M. la première liste des dames de la Société maternelle, et a adressé la parole à S. M. en ces termes :

« Madame, j'ai l'honneur de présenter à V. M. la première liste des mille dames qui doivent composer la Société maternelle.

« Conformément aux intentions de V. M., je ne lui présenterai l'autre partie que dans le courant du mois de décembre prochain.

» Un grand nombre d'hommes, et même de sociétés et corporations, ont voulu concourir au bien que fera la Société. Les souscriptions se montent à plus de 600,000 fr., ce qui, joint aux avantages que l'Empereur a faits à la Société, lui fournira les moyens de remplir complètement et parfaitement le but de son établissement. »

S. M. a daigné revêtir de son approbation la première liste de la Société, formée de 500 noms, à la tête de laquelle on lit ceux de S. A. I. Madame, de S. M. la reine de Naples, de S. A. I. la princesse Pauline.

Nous terminerons par donner quelques détails sur une chasse de S. M. Ils paraissent aussi authentiques qu'ils seront lus avec avidité : avec quel intérêt ne suit-on pas dans toutes les circonstances de sa vie le souverain qui, au moment où il se repose de ses immenses travaux, sait encore donner même à ses délassements un caractère d'émulation, d'encouragement et d'utilité publique !

« Le 24 à 5 heures du matin, S. M. a chassé, dans les bois de Meudon, un cerf qui, dans moins de deux heures, l'a conduit jusqu'aux tailles de Rambouillet. L'Impératrice a suivi la chasse en voiture. A 7 heures et demi, le cerf était pris.

» S. M., en revenant, s'est arrêtée auprès de Saint-Aubin, et, assise sous un arbre, a causé familièrement, pendant une heure et demie, avec deux gros fermiers des environs, sur l'agriculture et l'économie rurale.

» A 9 heures et demie, l'Empereur ayant été rejoint par l'Impératrice, LL. MM. sont entrées dans la manufacture de Jouy. L'Empereur a demandé M. Oberkampff, mais il se trouvait alors à sa manufacture d'Essone. S. M. a visité la fabrique, et a vu avec intérêt, que les cotons des Indes avaient été remplacés avec avantage par les cotons de Naples ; et que cette fabrique, qui, il y a trois ans, n'employait que des matières premières provenant des colonies, n'était alimentée aujourd'hui que par des produits du continent. Le coton de Naples est préférable aux cotons du Levant ; il remplace avantageusement les coton de Virginie ; le Fernambouc seul lui est supérieur.

» Ainsi le système injuste de l'Angleterre a produit une révolution dans l'industrie. Bientôt le sucre de raisin suppléera au sucre des colonies, et il est probable qu'avant trois ans, il ne se consommera en Europe qu'une très-petite quantité de sucre des colonies.

» Les cotons de Naples et de Rome succéderont aux

cotons d'Amérique, et le pastel et la garance remplaceront les couleurs d'Amérique avec économie et avantage.

» S. M. l'Impératrice, quoique très-fatiguée, s'étant levée à quatre heures du matin, a voulu visiter tous les ateliers.

» L'Empereur étant à table, a demandé l'âge du manufacturier Oberkampft, et apprenant qu'il avait 75 ans, a bu à sa santé.

» Il y a 50 ans que cet homme estimable est arrivé à Jouy avec 50 louis; il est riche aujourd'hui de 15 à 16 millions. Le village de Jouy, qui n'était alors que de 400 âmes, est peuplé aujourd'hui de 2000 habitans. La fortune de M. Oberkampft est honorable, car elle n'est le fruit ni de la fraude ni de l'intrigue.

» Le curé s'étant présenté sur le passage de l'Empereur, S. M. lui a demandé si M. Oberkampft faisait du bien dans le village; beaucoup de bien, a répondu le curé, car il nourrit tous les pauvres. On a remarqué que S. M. a répondu : En ce cas, il est le véritable seigneur de Jouy.»

PARIS.

Un décret impérial accorde 200 mille francs d'encouragement aux douze établissemens qui auront fourni le plus de sucre de raisin.

— Un autre décret détermine les numéros dans lesquels les régimens hollandais de différentes armes prendront rang dans l'armée française.

— Une partie de la Garde royale de Hollande est arrivée à Paris mercredi; elle est magnifique; elle a été accueillie avec un vif empressement, et magnifiquement traitée par la Garde impériale dont elle fait désormais partie. Elle paraîtra à la parade, qui aura lieu dimanche prochain, au palais des Tuileries.

— Un arrêté du préfet de la Seine ordonne l'inscription au registre de la conscription pour 1811, de tous les jeunes gens nés depuis le 1^{er} janvier 1791, jusqu'au 31 décembre exclusivement.

— La seconde Classe de l'Institut tiendra, mercredi prochain 5 septembre, sa séance publique annuelle pour la réception de MM. L. Lemer cier et de Saintange.

— La 4^e Classe de l'Institut a nommé le célèbre maître Paësiello, actuellement maître de chapelle de S. M. le roi

de Naples , à la place d'associé correspondant , vacante par la mort d'Haydn.

— M. le baron de Dreyer , ministre de Danemark en France , l'un des hommes qui ont fourni une plus longue carrière diplomatique , vient de mourir des suites de l'opération de la pierre.

— M. le baron de Menou , qui avait succédé au général Baraguay-d'Hilliers au gouvernement de Venise , est mort dans cette résidence. Le général Daurier a pris le commandement de la cité.

— M. Deguerle , censeur au Lycée impérial , va faire paraître incessamment sa traduction en prose de l'Enéide.

ANNONCES.

Tome second du Précis de la Géographie universelle , ou Description de toutes les parties du monde , sur un plan nouveau , d'après les grandes divisions naturelles du globe ; précédée de l'histoire et de la théorie générale de la Géographie . etc. ; par M. Malte-Brun. Cinq forts volumes in-8°, imprimés en grand format , sur beaux caractères neufs de philosophie , et papier superfin d'Auvergne ; avec un atlas de 24 Cartes géographiques coloriées , format in-folio ; ces Cartes , dirigées par l'auteur , sont dessinées par MM. Lapie et Poirson , gravées par d'habiles artistes , et coloriées avec grand soin.

Ce tome II^e , de 670 pages in-8°, comprend la théorie générale de la Géographie mathématique , physique et politique , et des tableaux synoptiques , analytiques et élémentaires , avec 4 planches gravées en taille-douce. Prix , 8 francs broché , pris à Paris , et 10 fr. 25 cent. franc de port. Le tome I^{er} et l'atlas coûtent 30 francs , pris à Paris , dont 6 francs à valoir sur le dernier volume , et 32 fr. 50 cent. franc de port. Le prix de l'ouvrage complet (en 5 forts volumes in-8° avec atlas de 24 Cartes coloriées) est fixé à 52 francs ; en papier vélin , le prix est double. Les tomes III et IV seront publiés ensemble et sous peu. On ne vend séparément aucune partie de cet ouvrage. A Paris , chez F. Buisson , libraire-éditeur , rue Gilles-Cœur , n° 10. On affranchit l'argent et la lettre d'avis.

Procès-criminel en faux , instruit par la cour spéciale de Paris , contre Jean-Front Herbelin jeune , notaire à Paris ; Anne-Urbain Bourget , notaire à Passy ; et Jean-Frédéric Tonniges , ancien négociant de Dantrick.

Il paraît en ce moment un volume in-8°, caractère cicéro non interliné, de 40 lignes à la page, contenant : l'Acte d'accusation, le réquisitoire prononcé les 1^{er}, 2, 3, 4. et 5 août 1810, par M. le procureur-général impérial, et l'arrêt. — Prix, avec l'Acte d'accusation et l'arrêt, 5 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port. — Le réquisitoire seul, sans l'Acte d'accusation ni l'arrêt, 4 fr., et 5 fr. franc de port.

Un autre volume paraîtra incessamment ; il renfermera les débats et les discours des défenseurs. — Le prix de ce second volume, de 6 à 700 pages, sera de 6 fr. pour les personnes qui se feront inscrire d'ici au 20 septembre, et de 7 fr. passé ce terme. — A Paris, chez Patris et compagnie, imprimeurs-libraires, rue de la Colombe en la Cité, n° 4.

La Famille du duo de Popoli, Mémoires de M. de Cantelmo son frère, publiés par Lady-Mary Hamilton. Deux vol. in-12, brochés. Prix, 4 francs, et 5 fr. franc de port. — A Paris, chez Ant.-Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55 ; et chez P. Didot l'aîné, rue du Pont-de-Lodi.

Théorie nouvelle et raisonnée du participe français, où l'on donne la solution de toutes les difficultés, d'après un seul principe, appuyé d'une foule d'exemples, puisés dans nos meilleurs auteurs, et rangés, lorsque la clarté l'exige, par ordre alphabétique ; par Bescher, maître d'étude au Lycée impérial. — Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 cent. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Morceaux choisis de Bossuet, ou Recueil des passages de cet écrivain, les meilleurs sous le rapport du style et de la morale ; ouvrage propre à former le cœur et le goût de la jeunesse. — Un vol. in-12, fig., jolie édition. Prix broché, 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 50 cent. franc de port.

Le même, de format in-18, jolie édition, fig. Prix broché, 1 fr. 50 cent., et 2 fr. 25 cent. franc de port. Chez Belin fils, libraire, quai des Augustins, n° 55 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Artaxerce, tragédie en cinq actes et en vers, imitée de Métastase, par Alexandre de la Ville, représentée pour la première fois sur le grand théâtre de Bordeaux, le 3 juillet 1810. *Seconde édition*, revue et corrigée. In-8°. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 60 c. franc de port. A Bordeaux, chez Lawalle jeune, imprimeur-libraire, allée de Tournay, n° 20 ; et à Paris, chez Blanchard et comp., libraires, Palais-Royal, galerie de bois, n° 249.

Abécédairé figuratif, orné de 26 figures, pour exciter la curiosité des Enfans, contenant : 1° les vingt-six lettres de l'alphabet; 2° des mots et petites phrases pour faire distinguer les syllabes; 3° l'explication des 26 gravures; 4° des petites histoires et des contes; 5° quelques fables; 6° des règles de ponctuation; 7° les quatre règles; 8° les chiffres romains et arabes; 9° des modèles d'écriture gravés, et des exemples formés des pensées morales. *Nouvelle édition*. Un vol. in-12. Prix, 75 c.; colorié, 1 fr.; franc de port, 25 c. de plus sur chaque prix. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

Le Nouveau Furgole, ou Traité des Testamens, des donations entre vifs et de toutes autres dispositions à titre gratuit, mis en rapport avec les principes du Code Napoléon, et dans lequel la théorie se trouve étayée des arrêts de la cour de cassation et appliquée à des formules générales, etc.; par M. A. T. Desquiron, jurisconsulte, auteur de *l'Esprit des Institutes*, etc., membre de l'Académie des sciences d'Erfurt, etc. Deux forts vol. in-4°. Prix 36 fr., franc de port. *Aux Archives du Droit français*, chez Clament frères.

Mémoire, ou Observations sur l'opinion en vertu de laquelle le jury institué par S. M. l'Empereur et Roi, propose de décerner un prix à M. Coray, à l'exclusion du traité de la chasse de Xénophon, et du Thucydide grec, latin, français, de J. B. Gail; accompagnées de remarques critiques, sur Thucydide, Xénophon, Hippocrate et autres auteurs; par J. B. Gail. Un vol in-4°.

La forme de cet ouvrage est telle que même les gens du monde pourront apprécier la réclamation. (Nous en rendrons compte.)

Decimi Junii Juvenalis satiræ, ad codices parisinos recensitæ; lectionum varietate et commentario perpetuo illustratæ. A Nio. Lud. Achaintre. Accedunt Hadr. et C. Valesiorum notæ adhuc ineditæ. Deux vol. in-8°. Prix, 18 fr., et 21 fr. franc de port. Chez Firmin Didot; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Entretiens de Madame de Gerville avec ses enfans; divisés en dix parties, et ornés de dix gravures, propres à piquer la curiosité de la jeunesse studieuse. Contenant : 1° des dialogues moraux pour exciter l'émulation; 2° des fables allégoriques pour porter les jeunes gens à la bienfaisance, avec le sens moral; 3° une relation descriptive du nouveau théâtre de Séraphin, sur tout ce qui en est moral et instructif; par P. B. Deux vol. in-18. Prix, 1 fr. 50 c., et 2 fr. franc de port.

Chez Delacour, imprimeur-libraire, rue J.-J. Rousseau, n° 14, vis-à-vis la grande porte.

Nota. Cet ouvrage a été mal-à-propos annoncé sous le titre de *Nouveau Théâtre de Séraphin* ; je me suis empressé, en m'en rendant éditeur, de l'annoncer sous son véritable titre, afin qu'il ne se trouve pas confondu avec un ouvrage intitulé, *Théâtre de Séraphin*.

Œuvres de Lesage et Prévost. Nouvelle édition, imprimée sur beau carré d'Auvergne, et ornée de cent-dix figures, 55 vol. in-8°.

Cette collection sera publiée par livraisons. Chaque livraison sera composée de quatre volumes, excepté la dernière qui ne sera que de trois. La première a paru le 1^{er} juillet, la seconde vient de paraître, et les autres suivront régulièrement de mois en mois. Prix de chaque livraison, papier fin, 24 fr. ; papier vélin, 48 fr. Chez H. Nicolle, rue de Seine, n° 12 ; Garnery, même rue, n° 6 ; et chez Leblanc, cour Abbaticale, n° 1.

Les 1^{re} et 2^e livraisons, contiennent : le *Diable Boîteux*, l'*Entretien des Cheminées de Madrid*, les *Béquilles du Diable Boîteux*, une *Journée des Parques*, *Gilblas*, et les *Aventures du chevalier de Beauchêne*, *Gusman d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque*, et le 1^{er} volume de *Roland l'Amoureux*.

Philibert, ou les Amis d'enfance, traduit de l'allemand, de Kotzebue, par M. Breton, traducteur des romans, contes et mélanges du même auteur. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. franc de port. Chez J. Chaumerot, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 188 ; et chez Chaumerot, jeune, libraire, passage Feydeau, n° 24.

Avis aux Amateurs de poésie latine.

Depuis que nous avons annoncé la traduction en vers latins de *Daphnis et Chloé*, par M. Petit-Radel, le traducteur a reçu de Florence le complément du livre premier, qui forme une addition de deux cents vers environ. Ceux qui ont acheté son ouvrage peuvent se présenter chez M. Agasse, libraire, rue des Poitevins, où ils recevront *gratis* un carton et une demi-feuille d'impression pour le compléter. L'ouvrage coûte 4 fr., broché. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

MUSIQUE. — Hommage à S. M. Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche, Impératrice des Français, et Reine d'Italie. Divertissement pour le forté-piano, composé par Holand, professeur. Prix, 4 fr. Chez l'Auteur, rue de Vaugirard, derrière le Théâtre de l'Odéon, n° 15 ; et aux adresses ordinaires.

N. B. Ce divertissement peut aussi s'exécuter sur la harpe.

ERRATA pour le dernier N°.

Page 479, ligne 15, qui s'est plus, lisez : qui s'est plu.



MERCURE DE FRANCE.

N° CCCCLXXVII. — *Samedi 8 Septem. 1810.*

POÉSIE.

NEPTUNE ET LA TAMISE,

Vers sur le Mariage de LL. MM. II. et RR.

SUR l'antique Océan, au milieu des deux mondes,
En un palais d'azur, le roi des mers profondes
Tient sa cour, entouré des déesses, des dieux,
De son liquide empire appuis chers à ses yeux.
De-là, laissant errer son immortelle vue,
Il aime à contempler la fougue et l'étendue.
De ses flots écumeux qui ceignent l'univers,
Et l'hommage bruyant de cent fleuves divers,
Qui, loin des régions que leur cours rend fécondes,
Lui portent à l'envi le tribut de leurs ondes.
Naguère, en recevant ces humides vassaux
Dont le concours ajoute à l'éclat de ses eaux,
Ce Tibre si célèbre, et plus heureux encore
Du nom, du nouveau nom dont Rome se décore,
Cet immense Danube, après de longs travaux
Souriant aux douceurs d'un illustre repos,
Ce Rhin, qui s'applaudit que sa rive guerrière
Soit le nœud des Etats et non plus leur barrière,

F

Et cet Escaut, si fier du canal fastueux
 Qui prolonge le cours de ses flots tortueux,
 Il vit au milieu d'eux s'avancer la Tamise:
 Ce fleuve, qui de l'île à ses rives soumise
 S'élançait autrefois en bondissant d'orgueil,
 Maintenant abattu, triste, couvert de deuil,
 Paraissait ne se rendre au trône de Neptune
 Que pour lui confier une grande infortune.
 « D'où vient, lui dit le Dieu, cette sombre douleur
 Qui sur tes traits flétris imprime la pâleur?
 Ton Albion, objet de mes bontés constantes,
 Fait voguer sur mes eaux des flottes si puissantes
 Et si loin de son nom y porte l'ascendant
 Qu'il semble qu'en ses mains ait passé mon trident;
 Et cet excès d'honneur me cause plus ta joie!
 De quelque adversité Londres est-elle la proie?
 Le tonnerre, contre elle envoyant ses carreaux,
 A-t-il détruit ses ports, brisé ses arsenaux? »
 « O Dieu des mers, s'écrie aussitôt la Tamise,
 Ma tristesse peut-elle exciter ta surprise?
 N'entends-tu pas ces chants partis des bords français? »
 « Eh bien! ces chants heureux, c'est le cri des succès,
 Dit Neptune. Depuis qu'en ses mains souveraines
 Le Grand NAPOLÉON de l'Etat prit les rênes,
 Et pourtant son tonnerre en des climats lointains,
 De la France étendue éleva les destins,
 Les transports qu'ont produits tant de faits héroïques
 Ont dû t'accoutumer au bruit de ces cantiques.
 Mais ton île. » « Ah! poursuit le fleuve en frémissant,
 Ce n'est plus des combats le noble et fier accent;
 Ce sont des chants d'amour, de paix et d'hyménées.
 De myrtes, de lauriers la tête couronnée,
 L'heureux NAPOLÉON, comme sous ses drapeaux
 Habile dans sa cour, actif dans son repos,
 S'unit, pour affermir les droits de sa puissance,
 Au plus grand des rivaux que dompta sa vaillance.
 Chaque fille de rois, dans le fond de son cœur,
 Briguait l'honneur si beau de plaire à leur vainqueur.
 Par toutes ses vertus, plus que par sa puissance,
 La touchante LOUISE obtint la préférence.
 Le Grand NAPOLÉON, de cette même voix

Dont le son conquérant triompha tant de fois,
L'appelle sur ce trône où le plaça la gloire :
Il semble lui prêter le char de la victoire,
Tant sa marche a de pompe, et tant sur son chemin
Eclatent les transports du Français, du Germain,
Qui, des luttes de Mars long-tems la triste proie,
Restent encor rivaux, mais d'amour et de joie !
Vienne, son lieu natal et long-tems son séjour,
De la perdre à jamais s'applaudit sans détour ;
Le Danube en bondit sur les bords qu'il inonde,
Heureux de la céder pour le bonheur du monde !
Elle arrive, au milieu de ces tributs divers,
Dans ces murs devenus maîtres de l'univers :
Elle arrive, l'orgueil de son nouvel empire ;
Elle montre ses traits où la bonté respire,
Son maintien à-la-fois majestueux et doux,
Et, recevant la main d'un invincible époux,
Elle offre, sous ce dais que le laurier ombrage,
La beauté, la vertu s'alliant au courage.
Pourrais-je ne pas voir d'un regard douloureux
NAPOLÉON former ces politiques nœuds ?
Il faut m'en alarmer plus que de ses conquêtes.
Ces exploits toujours grands, ces palmes toujours prêtes
Sans doute, de l'Europe amenant l'union,
D'y régner par le trouble empêchaient Albion ;
Mais de notre ennemi la puissance suprême
Devait, soumise au sort, finir avec lui-même,
Telle que le torrent par l'orage amassé,
Et qui n'existe plus quand l'orage a passé ;
Et mon peuple en secret conservait l'espérance
De reprendre l'Europe et la terre à la France ;
Ou du moins d'en armer encor les nations,
De souffler dans les cours l'esprit des factions,
Et d'attiser le feu des guerres renaissantes
Qui rendent d'Albion les flottes si puissantes.
Vain espoir aujourd'hui que d'un hymen altier
NAPOLÉON attend un fils, un héritier,
Qui, plein de ses leçons et sa vivante image,
D'un père si fameux perpétuera l'ouvrage.
Si la terre est unie, Albion doit périr !
Hélas ! à quels moyens peut-elle recourir

Contre un colosse immense et de force et de gloire,
Que soutient chaque jour la main de la victoire,
Et que celle des ans aspire à conserver
Dans le fils du héros qui seul sut l'élever?
Un jour de tous les deux la valeur renommée
Viendra sur Albion lancer l'Europe armée,
De ce poids formidable écraser nos vaisseaux,
Au sceptre de la terre unir celui des eaux,
Et, des peuples amis maîtresse universelle,
Assurer tous les biens d'une paix éternelle.
O Seine, fleuve heureux! fleuve, l'amour du ciel!
O destin aussi beau que le mien est cruel!
Oui, de tes dons, Neptune, obtenant mille preuves,
Je roulais dès long-tems souverain des fleuves;
La Seine recevra ce titre glorieux!
Tandis que, déployant leur tristesse à mes yeux,
Mes peuples grossiront, jouets du sort des armes,
Mes échos de leurs cris, mes ondes de leurs larmes;
Lorsque dans Londres enfin, sur ces illustres bords
Où s'épanchait mon onde au milieu des trésors,
Je ne trouverai plus qu'une ville éclipcée
Sous les lambeaux honteux de sa grandeur passée,
Cette Seine verra la superbe cité,
Que son cours à flots purs répète avec fierté,
Joignant sur les débris des haines étouffées
La pompe des beaux-arts à l'éclat des trophées,
Environnant de ponts, de palais, de canaux
Les colonnes de Mars et les arcs triomphaux,
Grâces à l'ascendant du règne d'un grand homme,
Offrir une autre Athènes, une seconde Rome;
Et ses bords devenir, pour comble de l'honneur,
Les lieux d'où partiront les torrens de bonheur
Qu'aux peuples, rassemblés sous la plus douce chaîne,
Versera chaque jour la jeune souveraine,
Qui, dans NAPOLÉON trouvant encor Titus,
Voudra d'un tel époux secourir les vertus:
Tels seront les effets d'un si grand hyménée.
N'ai-je pas, dieu des mers, droit d'en être indignée,
Puisque, ces vagues chéries, alliant sans retour
L'empire de la force et celui de l'amour,
Ils vont comme la gloire et la paix de la terre,

Eterniser l'affront de la triste Angleterre ?
Neptune, si tu plains la crainte et la douleur
D'un fleuve que toujours honora ta faveur,
Lance tes aquilons, déchaîne tes tempêtes;
Etouffe dans leur bruit ces chants d'hymen, de fêtes,
Et prouve aux nations que l'empire des mers
Du moins ne répond pas à leurs joyeux concerts. »
Neptune alors reprend : « Qui, moi ! servir ta rage ?
Non.... à NAPOLÉON j'aime mieux rendre hommage,
Mes yeux s'ouvrent enfin. Depuis que ses exploits
Portèrent ce vainqueur sur le trône des rois,
Tout de ton peuple, objet de sa trop juste haine,
Ordonna de prévoir la ruine prochaine :
Albion tomberait sous ses coups valeureux,
Quand jamais de l'hymen il n'eût formé les nœuds.
Il est vrai que, d'un fils promettant la naissance,
Son nouvel hyménée étendra sa puissance,
Et d'un sceau plus certain marquera tes revers ;
Mais cède noblement avec tout l'univers ;
Courbe-toi, comme lui, dans tes grottes profondes.
J'ai laissé tes vaisseaux dominer sur mes ondes,
Tant que j'ai cru leur gloire utile au genre humain ;
Mais puisque son bonheur dépend d'une autre main,
Puisqu'il règne un héros, que tout sert et seconde,
Qui seul saura bientôt donner la paix au monde,
Et de tous ses travaux entretenir le fruit,
Sur ce grand intérêt maintenant mieux instruit,
Je cesse de prêter mon appui tutélaire
A tes peuples qu'anime un sentiment contraire,
Et ne m'attache plus qu'au monarque indompté
Qui promet aux mortels tant de prospérité.
De baigner ses Etats mon empire s'honore ;
Loin de remplir l'espoir que tu formes encore,
J'ordonne à mes échos de redire les chants
Qui célèbrent ses nœuds par des sons si touchans.
Ses nœuds seront de biens une moisson nombreuse ;
Qu'il soit heureux le chef qui rend la terre heureuse,
Et, pour combler les vœux des peuples satisfaits,
Que ses jours en durée égalent ses bienfaits !

LEGOUVÉ.

ENIGME.

Toujours dans la même attitude,
 Et d'exacte similitude,
 Les pieds en bas, la tête en l'air,
 Mon frère et moi sommes de pair :
 Nous conservons la même longueur ;
 Nous conservons la même latitude.
 Nous avons grand nombre d'enfans :
 Pour les unir à nous on nous perce les flancs.
 Entre mon frère et moi jamais de préséance ;
 Nous nous tenons à très-peu de distance ;
 Si nous voulions plus près nous approcher,
 Nos enfans seraient là pour nous empêcher.
 Loin d'être comme nous sur une même ligne,
 Ils observent entr'eux une distance insigne.
 Quoiqu'on foule aux pieds les derniers,
 Et qu'on paraisse avoir pour les premiers
 Bien plus d'égards ; aucun d'eux ne s'expose
 A montrer de l'orgueil, et c'est à juste cause ;
 Car tel se trouve au premier rang placé,
 Qui peut au dernier rang se trouver renversé.

S.....

LOGOGRIPE.

Je suis l'effet de la magie
 Des grâces ou de la beauté.
 Si mon second pied m'est ôté
 Alors j'occupe un rang parmi ceux dont la vie
 Jadis était vouée à la religion.
 Retranche mon premier ainsi que mon second,
 Pour attaquer et pour défendre même,
 Ami lecteur, je deviens bon.
 Outre mes deux premiers, ôte encor mon quatrième
 Sans moi tu ne peux vivre. Enfin mon penultième,
 Joint avec mon dernier, composent un pronom.

NAR....., département de l'Aude.

CHARADE.

Mon premier suppose un second ,
 Mon dernier doit au moins contenir trois ou quatre ;
 Mon entier est un furibond
 Qu'anime l'ardeur de se battre.

S.....

*Mots de l'ENIGME , du LOGOGRIPE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Tapis-de-Pied*.

Celui du Logogriphe est *Aéronaute*, dans lequel on trouve, *âne*,
taure, *Var*, *Orne*, *Tarn*, *Eure*, *Tanaro*, *Arno*, *Rouen*, *rave*,
trône, *rue*, *aune* ou *verne*, *nature*, *rat*, *or*, *eau*, *arène*, *trône*, *rue*,
route, *ver*, *taon*, *raisau*, *van*, *roue*, *urne*, *vert* et *nués*.

Celui de la Charade est *Mercur*.



LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ESSAI SUR LA NATURE DE L'HOMME, ou le Philosophe aveugle qui cherche, dans le champ de l'obscurité et des doutes, les vérités qui regardent son être; par M. l'ex-marquis JEAN-BAPTISTE de RANGONI, de Marseille, originaire de Modène. — Un vol. in-8°. A Florence, de l'Imprimerie impériale.

JE n'ai jamais douté que mes confrères les animaux à deux pieds sans plume, n'eussent une ame, et que plusieurs même n'eussent beaucoup d'esprit; je suis très-convaincu qu'il existe une cause première qui ne ressemble à rien de ce que je connais, et dont la puissance imprime le mouvement, la vie, l'ordre à ces innombrables enfans de la nature dont les uns sont condamnés à l'inertie, les autres ont la faculté de végéter, quelques-uns celle de sentir, et les mieux partagés, le don de végéter, de sentir et de penser. Mais si vous me demandez quelle est l'essence de cette cause souveraine dont la volonté et l'action règlent l'Univers; quel est le principe qui fait qu'un Lapon sous sa hutte, et un docteur sous sa fourrure, s'occupent à méditer, l'un sur l'art de perfectionner ses instrumens pour pêcher la baleine et en boire l'huile, l'autre sur les moyens de serrer ses argumens pour mieux enlacer son adversaire, j'imiterai la prudence de Simonide qui, prié de dire ce qu'il pensait de Dieu, demanda un jour, puis deux, puis trois, et déclara enfin qu'il n'en savait rien; je vous dirai que ma nature est trop bornée pour satisfaire votre curiosité, et qu'il n'est ni degré ni fourrure de quel-qu'université que ce soit, qui puissent me rendre plus savant.

Interrogez, en effet, tous ces beaux génies des tems passés et des tems présens, tous ces fameux philosophes qui ont essayé de pénétrer dans les profondeurs de la

métaphysique, et qui dissertent si savamment sur l'essence de Dieu, celle de l'ame, les opérations de l'esprit, et tant d'autres nobles sujets dont le secret fera éternellement le désespoir de notre insatiable curiosité, que vous diront-ils? L'un vous enseignera que l'ame est une substance aérienne très-subtile, un souffle, un simulacre léger, une entéléchie, une quintessence, une harmonie. Platon vous affirmera que si l'ame n'est pas un petit dieu, c'est au moins une petite portion de la divinité, qui est venue se loger dans votre corps, comme une liqueur spiritueuse se loge dans un flacon, et qu'elle se réunira au grand être, dès que le flacon sera cassé. Thalès en fera un point éternellement mouvant, et tenant de lui-même la faculté de se mouvoir, Saint Thomas divisera votre ame en trois parties, la nutritive, l'augmentative et la végétative, et de ces trois ames vous composera une forme subsistante par elle-même, qui aura une mémoire spirituelle pour les objets spirituels, et une mémoire corporelle pour les objets corporels.

Ceux-ci vous assureront que l'ame est sempiternelle de sa nature, qu'elle n'a jamais eu de commencement, et qu'elle n'aura jamais de fin : ceux-là, qu'elle a eu un commencement, et que Dieu prend la peine de créer une ame toutes les fois qu'un homme se donne le plaisir de créer un nouvel homme. Nos doctes philosophes ne s'entendent pas davantage sur l'essence et les attributs de Dieu. Tantôt il vous déclareront qu'il n'existe dans la nature qu'un seul être, et que la matière et l'esprit sont deux *modalités*, deux qualités, dont il s'accommode également bien. Tantôt ils vous assureront qu'il est seul éternel, et que la matière est un produit de sa volonté. Tantôt ils lui donneront un corps et vous le peindront assis sur un trône, avec une grande barbe blanche, et faisant avec ses foudres, des expériences d'électricité. Nul docteur ne sortira des idées petites, étroites, puériles, dans lesquelles la faiblesse de notre nature nous enferme invinciblement. De tout cela que faut-il conclure? que le véritable titre à donner à un livre de métaphysique, serait peut-être : *Ignorances*.

M. de Rangoni n'en disconvient pas, et rien n'est

plus judicieux que cette réflexion par laquelle il commence son ouvrage : « L'homme ne devrait jamais entreprendre de sonder les profondeurs de l'essence divine, et encore moins se flatter de pénétrer dans le mystère de la création ; car, quelque confiance qu'il ait en ses propres lumières, il devrait sentir combien il est absurde qu'une créature finie prétende connaître la nature d'un être infini et les effets de sa puissance. Ne serait-il pas plus utile et plus glorieux pour lui qu'au lieu de perdre son tems à de vaines recherches, il se bornât à adorer des mystères qu'il ne saurait approfondir, et s'appliquât à mieux se connaître lui-même ? J'avoue qu'en voulant traiter ces matières, je m'expose au même reproche : mais au moins le titre modeste que j'ai donné à mes réflexions, en justifiant mon intention, prouvent assez que je reconnais mon insuffisance. »

- Voilà donc une question bien décidée. Si vous lisez un livre de métaphysique, ce sera pour vous amuser et non pour vous instruire ; vous occuperez votre curiosité, mais vous n'augmenterez pas d'un point vos connaissances. Vous marcherez à tâtons dans le champ du doute, comme dit fort bien M. Rangoni ; vous pourrez apercevoir de tems en tems quelques lueurs fugitives, mais vous n'en marcherez pas moins dans l'obscurité ; et l'unique avantage de vos recherches sera de vous pénétrer de la faiblesse de votre intelligence, et de vous convaincre, de plus en plus, qu'un aveugle-né ne doit pas raisonner des couleurs. Je ne sais point s'il y a des raisonneurs, des savans, des métaphysiciens parmi nos confrères les éléphans, les singes et les castors ; mais il me semble que s'ils entreprenaient, à l'aide de leurs seules facultés végétative et sensitive, de dissenter sur la faculté pensante qui distingue l'homme, ils courraient risque de raisonner comme nos docteurs lorsqu'ils se proposent d'expliquer les facultés de Dieu.

Il est probable que nous ne tenons qu'un rang très-subordonné dans l'échelle des êtres, et qu'au-dessus de nous il en est pour lesquels la plupart des mystères qui confondent notre intelligence, ne sont qu'un jeu ; il

est vraisemblable qu'au-dessus d'eux il en existe encore de plus accomplis, et qu'ainsi la perfection s'élève et croît de rang en rang, jusqu'à la cause suprême et première qui ordonne et règle tout. Qui m'assurera que ces mondes jetés dans l'espace, et dont la vue confond mon imagination, parce que mon imagination est celle d'un être très-borné, ne sont pas eux-mêmes un ouvrage d'un ordre inférieur, comme une ville est l'ouvrage des hommes; et qu'au-delà de ces mondes, il n'en existe pas d'autres d'une nature mille fois plus étonnante?

N'est-ce pas d'ailleurs une assez honnête condition que d'être placés au premier rang, dans l'ordre des créatures qui occupent notre modeste séjour? J'ai toujours pensé que nous devons tenir très-fidèlement à notre qualité de roi, et je ne comprends pas par quelle abnégation de tout sentiment de dignité, il s'est trouvé de prétendus philosophes qui ont voulu nous ravalier au niveau des bêtes; et nous donner pour ancêtres un papion ou un ourang-outang. Je sais que nous avons dans la nature un certain nombre de confrères volant, nageant, courant, rampant, qui boivent, mangent, digèrent, dorment, s'éveillent, et se reproduisent comme nous; je vois que plusieurs d'entr'eux ont des sensations, des idées, et combinent quelques opérations; que l'araignée tend sa toile pour prendre des mouches, que le fourmilion creuse son cône pour dévorer des fourmis, que le renard invente mille ruses pour saisir sa proie. Mais je vois aussi qu'aucun de ces confrères n'est capable de raisonner comme un professeur, de pérorer comme un avocat, encore bien moins d'écrire un livre de métaphysique; cette observation me console, et je me dis fièrement: je suis d'une nature fort supérieure à mes frères les animaux.

C'est aussi l'opinion de M. de Rangoni. Loin de chercher à rabaisser la nature de l'homme, toutes ses idées tendent à l'élever; il en fait une créature distincte, séparée de toutes les autres, et paraît plus disposé à le rapprocher de la divinité qu'à le confondre avec les animaux, et c'est sur-tout dans nos obligations morales qu'il trouve les preuves d'une nature élevée et d'une des-

tion supérieure : idée grande , profonde , et vraiment philosophique.

Si M. de Rangoni ne veut point que l'on confonde l'homme avec les animaux, on conçoit qu'à plus forte raison, il ne veut pas qu'on en fasse une simple machine, un automate condamné à obéir à l'action d'une force aveugle et nécessaire. Il établit qu'au-dessus de tous les mondes que nous connaissons, il existe une cause intelligente et suprême dont la puissance ne connaît pas de bornes. Il soutient que la matière est par elle-même incapable d'action ; qu'elle reçoit le mouvement d'un principe simple et immatériel doué de force et de volonté. C'est ce principe qui dispose et combine les élémens de la matière et les coordonne d'une manière appropriée à leur destination. Or, cette coordination produit les germes, et les germes en se développant, en assimilant à leur substance les parties de la matière qui leur conviennent, forment les corps organisés.

Mais, de même qu'il y a trois différentes classes de créatures vivantes et organisées, savoir : les plantes, les animaux et l'homme, il y a aussi trois genres de principes, le *végétatif*, le *sensitif* et l'*intelligent*. Le *végétatif* appartient aux plantes ; c'est lui qui règle leur mécanisme, opère le développement de leurs germes, favorise et seconde leur accroissement ; il est l'âme unique qui préside au règne végétal. Combiné avec les deux autres principes, ses fonctions consistent à leur transmettre les impressions physiques.

Le principe *sensitif* est moins borné dans ses attributions. C'est lui qui rend les animaux capables de sentiment et d'idées, et par conséquent susceptible de plaisir et de douleur. Il a besoin, dans les animaux, d'être uni au principe végétatif, parce que cette classe d'êtres a deux fonctions à remplir, vivre et sentir. Mais la nature du principe *sensitif* est beaucoup moins étendue que celle du principe *intelligent*. Il ne conçoit, ni ne raisonne, il n'a pas même d'idées distinctes ; il a seulement des idées confuses, dont le retour ne produit jamais la réminiscence. Il n'est donc capable ni de vices, ni de vertus ; il n'y a pour lui ni passé, ni avenir ; il ne

connaît que le présent. Quant à l'homme, objet d'une prédilection particulière, plus libéralement partagé que toutes les créatures qui l'environnent, il jouit, non-seulement du principe *végétatif* et *sensitif*, mais du principe *intelligent*, c'est-à-dire qu'il conçoit, juge, raisonne, analyse, et dispose à son gré de ses facultés.

Ces trois principes sont la base, le fondement de tout le système de M. de Rangoni. Mais ce n'est pas assez de proposer un système, il faut encore l'établir sur des raisons probables. Le lecteur dira à M. de Rangoni : « Vos trois principes sont une supposition ingénieuse ; mais par quels argumens en prouverez-vous l'existence ? qui vous a démontré que la Cause suprême leur a confié les fonctions que vous leur attribuez ? par quelle voie secrète et mystérieuse savez-vous que le règne végétal n'en possède qu'un, que les animaux en possèdent deux, et que l'homme les réunit tous les trois ? » C'est ici qu'il faut des preuves. Voici celles sur lesquelles l'auteur s'appuie.

La nature ne manifeste ses opérations que par le secours d'une puissance qui agit sur elle. Or, cette puissance ne saurait agir sur elle, sans être douée de force et de volonté ; la force et la volonté sont donc nécessaires à l'accomplissement des œuvres de la nature. Mais la force et la volonté ne sauraient appartenir à la matière, parce qu'elles n'ont rien de commun avec l'étendue et la solidité qui sont les attributs essentiels de la matière ; d'ailleurs on conçoit la matière sans mouvement, donc le mouvement lui vient d'une cause immatérielle et étrangère.

Cette cause immatérielle et étrangère est-elle Dieu ? M. de Rangoni ne le croit pas. Car pourquoi Dieu s'occuperait-il par lui-même de fonctions qu'il peut attribuer à des causes subordonnées ? Tout annonce, dit-il, que l'Être suprême a au-dessous de lui des agens inférieurs qu'il charge de l'exécution de ses lois ; ce sont les lieutenans-généraux, les administrateurs, les subdélégués de son vaste empire. Mais ces agens que peuvent-ils être, sinon ces trois principes simples que M. de Rangoni a découverts ? Il y a donc dans chaque corps orga-

nisé et vivant un agent qui, sans être matière, préside au jeu et aux opérations de la matière. Mais un seul agent ne suffit pas, car les créatures que nous connaissons diffèrent entr'elles de dispositions et de facultés, et tous les philosophes d'accord entr'eux les partagent en trois classes, les uns qui végètent seulement, les autres qui végètent et sentent, les troisièmes qui joignent l'intelligence à la végétation et au sentiment. Il faut donc reconnaître trois principes qui se séparent ou se réunissent suivant la nature et les proportions de l'être qu'ils sont destinés à organiser; c'est l'union de ces trois principes qui constitue éminemment l'homme; c'est par eux qu'il occupe le premier degré dans l'échelle des êtres que nous connaissons.

Mais, dira-t-on, est-il nécessaire d'instituer une sorte de Trinité pour animer l'homme? ne peut-on pas supposer que chaque classe d'être a son principe particulier, doué des qualités qui lui sont nécessaires pour accomplir sa destinée? M. de Ragoni est d'un avis différent, et voici les raisons qui le déterminent. Si chaque être était animé par un principe unique, il aurait une connaissance égale et complète de toutes ses fonctions. L'homme, par exemple, connaîtrait les mystères de la végétation et du sentiment, aussi distinctement qu'il connaît les opérations de l'esprit; or, les faits prouvent le contraire. Il est constant que nous ne savons rien de ce qui concerne le mécanisme de notre végétation, rien du système de nos sensations; d'où vient cela? C'est que les trois principes ont leurs fonctions séparées; que le *végétatif* opère indépendamment du *sensitif*, le *sensitif* indépendamment de l'*intelligent*, et que l'*intelligent* n'a que la conscience des opérations qui lui sont confiées.

Tels sont les argumens sur lesquels M. de Ragoni établit toute son hypothèse. Rien n'y est démontré; ce sont de simples probabilités que l'auteur propose à la sagacité de ses lecteurs; mais ces probabilités ont un caractère neuf, piquant et original. A quelques méditations que notre esprit se livre, il ne saurait arriver à aucun résultat positif. Par-tout des profondeurs et des mystères impénétrables. Qui pourra me définir la matière?

quelle est-elle ? de quelle nature sont ses élémens ? sont-ils matériels comme elle ? Mais s'ils sont matériels , ils sont divisibles , et s'ils sont divisibles , ils cessent d'être des élémens. Sont-ils simples ? Mais comment des élémens simples produisent-ils des substances qui ne sont pas simples ? Ou ils cessent d'être simples , et alors ils deviennent eux-mêmes de la matière ; ou ils conservent leur simplicité , et alors ils sont incapables de produire de la matière. Il est fort difficile de sortir de ce dédale , et le plus habile dialecticien y chercherait vainement un fil.

M. de Rangoni prétend que les germes ne sauraient se former , et recevoir le mouvement et la vie que d'un principe simple. Quelques philosophes ne pourraient-ils pas lui opposer que les germes reçoivent ostensiblement le mouvement et la vie d'un principe matériel , et tellement matériel qu'on peut en régler la température aux degrés du thermomètre ? Ils lui représenteraient que les œufs des insectes , ceux des oiseaux , des poissons et de quelques reptiles , n'ont besoin que d'un certain degré de chaleur pour imprimer au germe qu'ils recèlent , le principe de l'organisation ; qu'il en est à-peu-près de même de toutes les graines , dont la germination est déterminée par des causes purement physiques. Le seul argument qui puisse nous convaincre qu'il existe , en nous , un principe simple et différent de la matière , c'est que nous comparons nos sensations , et qu'il serait impossible de les comparer et d'en avoir la conscience , si notre organisation était purement matérielle. Quant aux trois principes de M. de Rangoni , on peut les regarder comme le produit d'une imagination riche , comme une invention ingénieuse et neuve , au moyen de laquelle on peut expliquer quelques phénomènes de notre existence. Mais ce n'est toujours qu'une supposition ; et de quel prix peut être une supposition pour l'homme qui cherche des notions justes , des connaissances exactes et sûres ? Au sein de cette impénétrable obscurité qui nous entoure de toutes parts , la nature ne nous a permis que de bâtir des romans. Celui de M. de Rangoni a du moins l'avantage d'être conçu avec beaucoup d'esprit , et d'offrir des aperçus neufs , curieux , et pleins d'intérêt.

Il est fâcheux seulement que son livre n'ait point été imprimé en France. La partie typographique en est très-défectueuse, A peine est-il une page qui n'offre des fautes graves et choquantes contre les règles de notre orthographe. On y trouve la *volenté* pour la *volonté*; *Marjote* pour *Marlotte*; *primier* moteur pour *premier* moteur; la *natare* pour la *nature*; *fin della seconde partie* pour *de la seconde partie*, et beaucoup d'autres fautes qu'il serait trop long d'indiquer.

M. de Rangoni est frère de M^{me} la princesse Elizabeth. Gonzague de Castiglione, connue par son esprit, son goût et ses connaissances, et par ses lettres sur la France, l'Italie et l'Allemagne; c'est à elle qu'il a dédié son ouvrage. La maison de Rangoni est depuis long-tems célèbre, par les grands hommes qu'elle a produits. Il est beau de trouver dans une même famille la gloire des talens unie à l'illustration du sang. SALGUES.

~~~~~

LE NOUVEAU FURGOLE, ou Traité des Testamens, des Donations entre-vifs et de toutes autres dispositions à titre gratuit, mis en rapport avec les principes du Code Napoléon, et dans lequel la théorie se trouve étayée des arrêts de la cour de cassation et appliquée à des formules générales, etc.; par M. A. T. DESQUIRON, jurisconsulte, auteur de l'*Esprit des Institutes*, etc., membre de l'Académie des sciences d'Erfurt, etc. — Deux forts vol. in-4°. — Prix 36 fr., franc de port. — *Aux Archives du Droit français*, chez Clament frères.

LORSQU'EN 1745, Jean-Baptiste Furgole fit hommage au barreau français de son *Traité sur les Testamens*, les journaux se hâtèrent de payer à ses rares talens leur tribut d'éloges.

Le *Mercur de France*, entr'autres, annonça (1) que ce livre était le seul *ex-professo* en cette matière; il signala son auteur au souverain, comme un sujet recom-

---

(1) Mars, 1745.

mandable ; à la patrie , comme un écrivain dont elle devait s'honorer ; aux jurisconsultes , comme un modèle qu'ils devaient suivre.

Bientôt le roi éleva Jean-Baptiste Furgole à la dignité de capitoul ; sa patrie reconnaissante lui décerna les honneurs d'une statue.

Pendant plus d'un demi-siècle , alors que la France divisée en provinces , était régie par les lois romaines ou par des coutumes , la doctrine de Furgole fut généralement suivie ; elle était presque toujours , sur-tout en matière testamentaire , la base des décisions des légistes et des arrêts des parlemens. Mais depuis que la France a reçu une législation uniforme ; depuis que les coutumes ont disparu , pour faire place à des règles nouvelles , fruit de la sagesse et de la méditation , le *Traité des Testamens* de Furgole n'était plus considéré que comme un recueil précieux , propre , sans doute , à être consulté dans certains cas , mais étranger désormais à la presque-totalité de nos usages.

M. Desquiron , ancien magistrat et jurisconsulte , que le nombre et le mérite de ses ouvrages ont justement rendu recommandable , a formé le projet utile de reproduire le *Traité des Testamens* de Furgole , en l'adaptant aux nouvelles lois qui nous régissent.

Ce livre est offert aujourd'hui au public , sous le titre de *Nouveau Furgole* , et nous avons pensé qu'il appartenait particulièrement au *Mercure de France* de rendre compte à-la-fois du plan , du style et de l'érudition du nouvel auteur.

M. Desquiron , dans un avertissement plein de modestie , annonce qu'il a considéré la doctrine de Furgole comme la base de son livre. En effet , tout ce qui , dans l'ancien *Traité* , pouvait offrir un principe utile , en le conférant avec les dispositions du *Code Napoléon* , a été scrupuleusement conservé.

Toutefois , les tems des verbes , la tournure de certaines phrases , quelques expressions *vieillies* ont été l'objet de sa sollicitude. Il a senti que Furgole , en parlant aujourd'hui de l'ancienne jurisprudence , ne pouvait s'exprimer au tems présent. Il a reconnu que , depuis l'é-

F



poque où écrivait Furgole , la langue française avait considérablement étendu son domaine. Il a reconnu enfin que le style du barreau n'excluait ni l'élégance ni la pureté.

A ces travaux , qui supposent toujours dans celui qui les entreprend une constance et une application dignes des plus grands éloges , M. Desquiron a réuni ceux que nécessitait la nouvelle jurisprudence. Partout règne l'esprit d'ordre et de méthode ; partout on reconnaît le jurisconsulte profondément versé dans la science des lois. Parle-t-il de la forme des testamens ou des donations entre-vifs ? à côté de la proposition se trouve l'exemple ; à côté de la théorie se trouve la pratique. Parle-t-il de l'origine des testamens ? il ne suit pas servilement le texte de Furgole , il s'applique à recourir aux sources , à vérifier les citations , et à relever les erreurs qui ont pu s'y glisser , non pas avec le ton de l'orgueil , mais avec ce ton de douceur et de modestie qui caractérise le vrai talent. A-t-il enfin à examiner une question douteuse et controversée ? il met à contribution tous les auteurs qui ont écrit après Furgole , et s'il s'y trouve quelque opinion hasardée , c'est toujours avec le ménagement le plus délicat qu'il se permet d'en faire la remarque.

L'ouvrage que nous annonçons se refuse de sa nature à une analyse ; il faut le lire , le méditer dans toutes ses parties. Le magistrat et le jurisconsulte y trouveront la loi expliquée par la loi. Les notaires y trouveront des règles sûres , et la jeunesse y pourra puiser , comme dans une source abondante , la connaissance des principes.

Il existe aujourd'hui , sans doute , une multitude d'écrivains , mais il en existe peu qui aient la noble ambition de se rendre utiles. Combien aussi la société doit-elle d'égarés à l'auteur studieux qui , s'arrachant au tumulte des passions pour se livrer à la méditation et aux travaux les plus pénibles , fuit ainsi le monde , dans le généreux dessein de l'éclairer par ses écrits ! M. Desquiron est du nombre de ces hommes rares qui ne comptent d'autre bonheur que celui de s'instruire , d'autre jouissance que celle qui résulte du bien que l'on a fait.

Nous pensons que son *Traité des Testamens* lui donnera de nouveaux droits à sa propre estime, et nous osons lui présager qu'il lui méritera encore la reconnaissance de ses concitoyens.

E. N.

PENSÉES, OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS MORALES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES de M. AUGUSTE DE LABOUISSÉ.  
Troisième édition, revue et augmentée.

LES hommes qui réfléchissent beaucoup et qui parlent peu, s'expriment volontiers par sentences, et aiment le langage court et rapide des proverbes et des maximes, le style vif et concis des axiomes et des pensées. Les Orientaux qui, à beaucoup d'imagination, joignent cependant beaucoup de gravité, beaucoup de penchant à la méditation et au silence qui la favorise, emploient fréquemment ces discours sententieux, ce style tout en apophthegmes; et si le caractère divin imprimé aux écrits de Salomon permettait de compter ce puissant et sage monarque parmi les écrivains ordinaires, ce serait chez ces peuples que nous trouverions le plus ancien et le plus beau monument de la philosophie et de la morale, exprimée en traits détachés qui frappent l'esprit et s'impriment dans la mémoire par la vérité des pensées, la sagesse des maximes, le tour vif et concis de l'expression. Parmi les Grecs, nation babillarde, les plus grands philosophes, un peu différens des philosophes modernes qui écrivent prodigieusement, et parlent encore davantage, adoptèrent ce langage laconique; nous ne connaissons de Socrate, de Thalès, et sur-tout de Pythagore, le plus silencieux de tous, que quelques principes fondamentaux de leur philosophie particulière, et quelques préceptes isolés de la morale universelle. Quoique la manière de Plutarque, au lieu d'être brève et concise, soit au contraire périodique, et même un peu diffuse, quelques-uns de ses traités moraux ne sont guère qu'une suite de sentences et de maximes. Les Romains, plus sérieux que les Grecs, durent goûter aussi ce langage qui semble être celui de

F 2

la sagesse et de la réflexion, avare de discours oiseux et de paroles inutiles. Quelques-uns de leurs écrivains, entr'autres Laberius et P. Syrus, nous ont laissé des essais ou fragmens d'ouvrages en ce genre. Les modernes, imitateurs des anciens, n'ont point négligé d'imiter ce style philosophique et sententieux, et les Français se distinguant dans ce genre, comme dans tous les autres, nomment, parmi ceux qui ont cultivé cette branche de la philosophie et de la littérature, trois de leurs écrivains les plus justement célèbres, Pascal, La-rochefoucauld et Labruyère.

Si dans les divers genres philosophiques ou littéraires, il est heureux d'avoir été précédé par de grands modèles qui vous indiquent la route, qui vous y guident, qui vous en marquent et les sentiers et les écueils, cet avantage a bien aussi ses inconvéniens. Les hommes aiment à juger par comparaison, parce que, de toutes les manières de juger, c'est celle qui s'accommode le mieux à leur faiblesse. Ils compareront donc les imitateurs avec les modèles, et c'est une comparaison bien redoutable. S'écarte-t-on de la manière des grands écrivains qui semblent avoir fixé les lois et les limites du genre où ils se sont exercés ? on est un génie audacieux, bizarre, qui ne connaît pas de frein, qui méprise les règles, qui manque de goût. Les suit-on avec trop de soin et de scrupule ? on est dénué d'invention, d'imagination, on est un plagiaire, un servile imitateur. Ce n'est pas tout ; les sujets s'épuisent ; les heureux génies qui, les premiers, s'en sont emparés, en ont pris la fleur, en ont saisi les rapports les plus vrais, les plus naturels, les plus agréables, en ont traité les parties les plus intéressantes ; et cet inconvénient se fait sentir sur-tout dans les genres très-bornés : tel est celui de ces ouvrages tout en maximes, en sentences, en aphorismes politiques, philosophiques ou moraux. Labruyère se plaignait déjà d'être ainsi prévenu sur tout, par les grands écrivains qui l'avaient précédé : « Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis » plus de sept mille ans-qu'il y a des hommes et qui pen- » sent.... Le plus beau et le meilleur est enlevé ; on ne » peut que glaner après les anciens, et les habiles entre

« les modernes. » Il faut avouer que si Labruyère sentait déjà l'inconvénient de *venir tard*, il l'a fort augmenté pour ceux qui, venant après lui, écrivent des *pensées*.

Le nombre des pensées justes et vraies n'est pas, en effet, très-grand, et celui des pensées qui méritent de nous être révélées, avec une sorte de prétention, et comme en style d'oracle, est très-petit. Dans un ouvrage ordinaire où tout est lié, où tout se soutient mutuellement, et a une dépendance mutuelle avec ce qui précède et ce qui suit, on n'est point étonné de trouver un assez bon nombre d'idées faibles et communes qui peuvent servir à développer, à unir entr'elles, à mieux faire ressortir des idées brillantes et élevées, dont l'éclat à son tour rejaillit sur les accessoires et sur l'ensemble; mais dans un livre de pensées, chacune d'elles étant isolée et indépendante, doit être regardée comme un petit ouvrage à part, et frapper par son mérite particulier. L'auteur se trouve sans cesse entré deux écueils; il faut d'abord que ses pensées soient vraies, c'est-là leur premier mérite et leur qualité la plus essentielle. Mais, à force d'être vraies, il est à craindre qu'elles ne soient communes et triviales. Or, elles ne parviendront jamais à contenter l'esprit par la vérité seule, si elles ne le frappent, ne le surprennent et ne le séduisent par la nouveauté. Aussi l'orateur romain, louant les pensées de Crassus, ne se contente pas de dire qu'elles sont justes et vraies, mais il ajoute qu'elles sont neuves et peu communes : *Sententiæ Crassi tum integræ, tam veræ, tam novæ*. Il est vrai qu'on peut rajeunir une vieille pensée, et lui donner tout le charme de la nouveauté par un nouveau tour et une nouvelle expression. C'est la ressource de ceux qui *viennent tard*, et lorsque le monde a déjà *sept mille ans*. Ce mérite équivaut presque à celui de l'invention. Assurément cette pensée : *La mort n'épargne personne* devait être déjà bien commune et bien usée, il y a deux mille ans, et du tems d'Horace; elle l'était prodigieusement du tems de Malherbe; lorsqu'on voit cependant la fortune qu'elle a faite, renouvelée et embellie par le tour que lui ont donné ces deux grands

poètes, et les expressions dont ils l'ont revêtue, il ne faut désespérer de rien en ce genre.

Mais M. Aug. de Labouïsse est loin de se croire réduit à cette ressource que nos devanciers, qui ont déjà tant *pensé* ; ont laissée à ceux qui veulent encore *penser* après eux. Il croit qu'il reste encore beaucoup de choses neuves à dire, et quoiqu'il le prouve rarement, je veux bien le croire avec lui et sur sa parole. « L'axiôme *tout est dit*, » est, selon lui, un arrêt dicté par la Faiblesse et signé » par la Jalousie. » Et on voit bien qu'il ne veut pas plus signer cet arrêt qu'il ne l'a dicté. C'est-là une des pensées de M. Auguste de Labouïsse, et elle est assez fière. La suivante est plus modeste : « Quand même on » aurait écrit tant de choses, qu'il en existerait peu de » nouvelles à dire, il en resterait toujours beaucoup à » répéter. » Ceci est incontestable, seulement il ne faut pas en abuser, et il faut rendre cette justice à M. Auguste de Labouïsse, il n'en a point abusé ; il a su composer son livre de manière à n'y mettre rien ou presque rien de neuf, et à ne pas trop répéter ce que les autres avaient dit : cela paraît difficile, mais cela n'est pas impossible, et j'espère qu'on verra la solution de ce petit problème, et qu'on me dispensera de la donner.

Si quelquefois cependant M. Auguste de Labouïsse répète ce que les autres ont dit, c'est justement lorsqu'il croit être le premier à le dire. Ainsi, par exemple, dans son chapitre *de la Femme*, pensée 42, il dit : « Quelques » moralistes ont tonné avec force contre la liberté accordée aux femmes..... Mais *pas un d'eux* n'a songé à » condamner ce qu'il y a de plus blâmable dans nos » mœurs. » Quel est donc cette partie scandaleuse de nos mœurs qui avait échappé à l'observation et à la censure de nos moralistes les plus attentifs et les plus sévères ? Quel est ce sujet intéressant pour les mœurs, que personne ne s'est encore avisé de traiter, et que par un singulier bonheur, le talent et le zèle de M. Auguste de Labouïsse trouvent entièrement neuf ? c'est le bal de l'Opéra. Assurément, s'il y a quelque chose de neuf dans tout cela, c'est de regarder comme neuf un sujet aussi rebattu : tout ce que nous pouvons faire en faveur de M. Auguste

de Labouïsse, c'est de ranger tout ce qu'il nous dit sur le bal de l'Opéra, non au nombre des pensées neuves que selon lui nous avons encore le droit d'espérer, mais parmi les choses cent fois dites, et que d'après lui il est encore bon de répéter. On pourra encore mettre dans la même classe la pensée suivante : « Rien n'est si difficile » à amuser qu'un désœuvré. » Et l'on choisira entre cette prose et les beaux vers de Boileau, dont il suffira de citer les deux premiers :

Mais je ne connais point de fatigue si rude ,  
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude , etc.

Il est impossible de mettre de l'ordre et de la méthode dans des réflexions sur un livre tout-à-fait dépourvu de méthode et d'ordre. On me permettra donc de faire des observations sans suite et sans liaison, comme les *Pensées* qui en sont le sujet. Trop souvent M. Auguste de Labouïsse ne voit dans les objets que les extrêmes : ce juste milieu dans lequel résident la raison et la sagesse, paraît lui échapper entièrement : « Il est, dit-il, trois » grandes époques dans la vie : celle de la confiance, où » tous les hommes paraissent bons ; celle de la défiance, » où tous semblent méchants ; et celle de l'indulgence, où » l'on reconnaît qu'ils ne sont que faibles. » Est-ce que M. de Labouïsse ne reconnaît pas une quatrième époque, à laquelle arrivent tous les hommes justes et sensés, avant même d'avoir traversé les trois autres, et dans laquelle, revenus de cette aveugle confiance, et se tenant également éloignés d'une excessive défiance et d'une indulgence banale, ils savent que parmi les hommes il y en a un petit nombre de bons, et même d'excellens, un très-grand nombre de faibles, et un trop grand nombre de méchants et de corrompus ? Il ne tiendrait qu'à moi d'appeler aussi cela une *pensée*, et assurément elle serait plus vraie et plus juste que celle de M. de Labouïsse. En voici une autre qui offre, ce me semble, le même défaut : « Enseigner la vertu sans la pratiquer, c'est la » vanité de nos philosophes ; pratiquer la vertu sans » l'enseigner, est celle des vrais sages. » Je demande à M. Auguste de Labouïsse, dans quelle classe il rangerait

ceux qui ne se contentant pas d'enseigner la vertu sans la pratiquer, ou de la pratiquer sans l'enseigner, la pratiqueraient et l'enseigneraient tout-à-la-fois : ne seraient-ils pas aussi de vrais sages ?

« Larochefoucauld a écrit : *On pardonne tant que l'on aime* ; c'est-à-dire, en d'autres termes, que la moindre faute est un crime, dès qu'on a cessé d'aimer. » Cela est vrai, et l'on ne peut nier que M. de Labouïsse n'ait très-bien entendu la pensée de Larochefoucauld ; mais nous l'entendions aussi, et était-il bien nécessaire de nous la dire *en d'autres termes* ? « Il est des femmes qui, » suivant l'expression de Juvénal, *désertent leur sexe*. » Que gagnent-elles à cela ? Elles ont beau faire, elles » seront toujours femmes *par quelque chose*. » Cela est certain. « Les hommes sont très-exigeans, et dans quelques circonstances très-dangereux ; les femmes font » donc bien de se tenir sur leurs gardes. » Cela est incontestable. « Zéphyrine est jolie, sa taille est bien prise, » ses yeux sont beaux et noirs, sa peau est douce et » fine, sa gorge est *superbe*..... Elle sort parée d'une » robe de mousseline blanche, sur un transparent rose » rosé ; une ceinture de la même couleur, un bonnet » de crêpe vert sur la tête, un schall de laine mérinos, » et un ridicule de taffetas blanc à la main. Tout le » monde la suit, tout le monde la préfère à ces Aramintes » qui n'ont pour se faire distinguer que du rouge et des » bijoux. » Cela n'est pas douteux. M. de Labouïsse dit dans une de ses pensées : *On fronde souvent faute de comprendre*. Assurément ce ne serait pas faute d'avoir compris, qu'on fronderait les pensées que je viens de citer. Mais en voici qui me paraissent moins claires : « Chez quelques peuples policés, la décence *ressemble* » *aux barrières*. Bien des gens croient qu'il suffit de » payer l'impôt pour être autorisé à les franchir. » Mais s'il s'agit de *barrières* proprement dites, ces gens-là ont raison ; s'il s'agit de barrières de la pudeur, M. de Labouïsse n'a pas su exprimer sa pensée. « On répète sans cesse » aux gens disgraciés de la fortune cet adage trivial : » pour être heureux, il faut *regarder au-dessous de soi*. » Mais si l'on regarde à côté?.... » Je ne puis deviner

ce que cela veut dire. « Le changement de fortune n'est » pas toujours honorable; il vaut mieux être tête de » fourmi que queue de lion. » Les sentimens pourront être partagés là-dessus. « Puisque la mort est une nécessité, pourquoi les médecins en sont-ils une aussi? » Je demanderai à M. de Labouisse, en quoi ces deux *nécessités-là* sont incompatibles? « Il est des médecins » qui agissent sans délibérer, c'est un attentat à la vie; » il en est d'autres qui délibèrent sans agir, *c'est une méditation sur la mort.* » Il y a plus de recherche que de clarté dans le dernier membre de la phrase. « Le médecin » qui traite un malade, me représente un enfant qui » mouche une chandelle. » L'image n'est pas noble. On voit que M. de Labouisse n'aime pas les médecins, et nous voyons, dans une autre de ses *Pensées*, qu'il n'aime pas davantage les *patineurs* et leurs dangereux exercices.

« Le doute est semblable à l'enfer, il ôte jusqu'à l'espérance. C'est *peut-être* pourquoi la foi et l'espérance » sont sœurs. » Pourquoi ce *peut-être*, etc. Il fallait éviter l'expression du *doute* dans une pensée où l'on a représenté le *doute* sous de si horribles traits; et il ne fallait pas donner l'air d'une découverte à une phrase dont le sens est très-commun, quoique l'expression et le tour aient beaucoup de recherche. « Le doute et l'incrédulité: c'est » la fleur et le fruit. » Cela est fort alambiqué; de plus *la fleur* et *le fruit* étant en eux-mêmes des objets agréables et bons sont toujours pris en bonne part, ce qui est ici contre l'intention de l'auteur; il devait donc les caractériser comme une fleur pernicieuse et un méchant fruit. « Un être bienfaisant, c'est Lysias... Dans aucune occasion, il ne détournerait rien de la fortune de son ami; » mais, s'il peut *détourner* la vertu de sa femme, il ne s'en » fera aucun scrupule. Ah! qu'il y a de Lysias dans le » monde! » Voilà encore une de ces pensées bien vraies et bien morales, mais bien mal exprimées. *S'il peut détourner la vertu de sa femme* a le triple inconvénient de former un mauvais jeu de mots, de n'être pas français; et d'offrir une amphibologie; on dirait que c'est de sa propre femme que Lysias veut *détourner* la vertu.

Voilà bien des critiques, et je pourrais en faire beau-



coup encore. Il faut , pour être juste , y mêler quelques éloges. Je louerai d'abord les bons principes et les excellentes intentions de l'auteur. Sa morale est pure et sévère. Ses opinions sur les principales questions qui intéressent la société sont irréprochables. Je sais que ces éloges ne sont pas ceux qui ordinairement flattent le plus un auteur. Je suis persuadé néanmoins que M. Auguste de Labouïsse attache beaucoup de prix à les mériter. Ceux que je donnerai à son talent , comme écrivain , et sur-tout comme *penseur* ingénieux ou profond , ne seront pas , il est vrai , sans restriction. Je reconnais toutefois , avec plaisir , que parmi les portraits qu'il a jetés en assez grand nombre dans son livre , il y en a de fort agréables et de très-bien faits , et qu'il me paraît , en général , avoir assez bien saisi le style de cette sorte de composition. J'en citerais volontiers quelques-uns s'ils n'étaient un peu longs , et si mon article ne l'était déjà beaucoup. Dans le grand nombre de ses *Pensées* , il en est aussi plusieurs qui frappent par leur justesse , par une vérité qui n'est pas trop triviale , et par un tour qui est assez heureux : telles sont les deux suivantes que je prends entre beaucoup d'autres que j'ai remarquées , et que je choisis exprès sur deux sujets bien différens.

« Une femme indifférente résiste et s'en souvient à peine.  
 » Une femme sensible s'applaudit de ses refus ; en s'applaudissant , elle s'en rappelle l'objet ; elle le plaint ,  
 » s'attendrit , et finit par se rendre. Ne pourrait-on pas  
 » en conclure que pour un cœur tendre , trop de réflexion sur la résistance est une préparation à la défaite ? » ..... « Dans une bibliothèque choisie , j'oublie avec joie qu'on fait encore des livres. » Je voudrais bien que quelques pensées choisies que le lecteur trouvera dans le livre de M. de Labouïsse , lui fissent oublier aussi que la plupart ne sont que des lieux communs que l'auteur n'a nullement rajeunis. Trop souvent ce ne sont point véritablement des pensées , ce sont des phrases très-ordinaires , isolées , et sans aucune liaison. L'on sent combien , à la longue , la lecture doit en être ennuyeuse. Il est vrai que d'après cette pensée de M. Auguste de Labouïsse , il aurait par fois le droit d'ennuyer :

« Quelquefois , dit-il , les gens d'esprit ennui-ent ; c'est » qu'ils se vengent. » Mais il ne faut pas que les gens d'esprit soient si vindicatifs. Je terminerai cet article par une pensée de M. de Labouisse , qui prouve le bon esprit de son auteur , et qu'il semble avoir jetée dans son livre tout exprès pour moi , et comme pour me rassurer sur le mauvais effet que je pourrais craindre de mes critiques : « On redoute si fort la franchise , dit-il , que » pour en déguster ceux qui la professent , on la nomme » *brusquerie , caprice , mauvaise humeur.* » Je dois espérer , d'après cette juste observation , que M. de Labouisse ne verra rien de tout cela dans la *franchise* avec laquelle j'ai dit mon sentiment sur son ouvrage. F.



ŒUVRES CHOISIES DE LESAGE , avec figures ; chez *Nicolle* , rue de Seine , n° 12 ; *Garnery* , rue de Seine , n° 6 ; et *Leblanc* , imprimeur-libraire , abbaye Saint-Germain-des-Prés.

On a beaucoup écrit sur les romans. Le savant évêque d'Avranches , Huet , a décrit l'origine et les progrès du genre , depuis les *Fables ioniennes , milésiennes et sybaritiques* , dont il ne nous reste plus rien , jusqu'à *Zayde* , roman de son amie madame de La Fayette , composé sous ses yeux , et en tête duquel son traité a toujours été imprimé. Marmontel , auteur des romans philosophiques de *Bélisaire* et des *Incas* , et des *Contes Moraux* , a , comme beaucoup d'écrivains , fait sa poétique pour ses ouvrages. Comme il avait affecté de leur donner à tous un but moral , prétention qui , pour quelques-uns , se manifestait par le titre même , il a cru devoir composer un *Essai sur les romans considérés du côté moral*. Rien n'est assurément mieux pensé ni mieux écrit que ce morceau. Il y a sur le mérite littéraire des romans les plus célèbres quelques observations rapides et judicieuses ; mais ce qui s'y trouve traité avec tout le soin , tout le développement dont la matière est susceptible , c'est la question de l'utilité ou du danger dont les romans en général , et chacun d'eux en particulier , peuvent

être pour les mœurs. Cet examen est fait avec une sévérité qui approche du rigorisme ; et l'on peut affirmer que si les *Contes Moraux* de Marmontel lui-même , surtout les premiers , étaient soumis à une censure si peu indulgente , il y'en aurait très-peu qui ne fussent pas réprouvés. Laharpe a fait aussi un morceau sur les romans , qu'il a depuis inséré par parties dans son *Cours de littérature* , et où , sans s'arrêter aux productions de l'antiquité , il passe en revue tous les romans modernes tant nationaux qu'étrangers , depuis le *Roman de la Rose* et l'*Astrée* , qu'il avoue n'avoir pas lus , jusqu'aux ouvrages de M<sup>me</sup> Riccoboni. Enfin , Hugues Blair , célèbre littérateur anglais , auteur des *Leçons sur la rhétorique et les belles-lettres* , y a consacré un assez long article aux romans , dont il retrace l'histoire , et qu'il considère sous le double rapport de l'utilité morale et du talent littéraire. Ce critique a le mérite très-rare chez les auteurs de sa nation , de rendre justice aux bons écrivains de la nôtre ; et l'on n'apprendra pas sans surprise qu'un homme qui avait *Tom Jones* et *Clarisse* à nous opposer , a dit , en propres termes , que , pour les romans , l'Angleterre le cédait à la France (1). Chacun de ces littérateurs fameux ayant envisagé les romans sous le point de vue qui lui convenait le mieux , et avec des lumières différentes , j'ai pensé qu'on pouvait , avec quelque profit , rassembler leurs idées les plus saillantes , et , osant y en joindre de nouvelles , donner , en raccourci , l'histoire savante , littéraire et morale d'une classe d'ouvrages que notre nation aime assez généralement , et qui , tant par le nombre que par le mérite , forme une partie considérable des productions du génie français. Ce tableau rapide et toutefois complet ne m'a point paru déplacé en tête d'un article où je dois annoncer la belle réimpression des Œuvres de Lesage et de Prevost , nos deux romanciers les plus célèbres et les plus féconds , tous

---

(1) « In this kind of writing , we are , it must be confessed , in » Great Britain , inferior to the French. » ( *Leet. on rhetoric and belles lettres* , tom. 3 , p. 76. )

deux véritablement classiques, tous deux excellens dans des genres opposés.

Je dirai peu de chose de l'influence morale des romans. Une réflexion toute simple me paraît prouver mieux que de longs raisonnemens, combien cette influence peut être favorable ou pernicieuse. Le roman est le genre d'écrits dont les sujets sont, pour ainsi dire, le plus populaires, qui est le plus fertile en productions, et qui compte le plus de lecteurs dans toutes les classes de la société. Fletcher de Salton, écrivain anglais, dit quelque part : « Donnez-moi le privilège de faire toutes les chansons d'une nation, et je céderai volontiers à tout autre le droit de faire ses lois. » Ce mot, plein de justesse et de profondeur, peut s'appliquer aux romans.

Marmontel prétend que la fiction a d'abord été employée à faire ce que nous appelons des romans; que ce genre, se perfectionnant, est devenu poème, et qu'ensuite le poème dégénérant, est redevenu roman à son tour. Il lui paraît probable que l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été précédées de contes en prose sur Cadmus, Hercule, Jason, Minos, les Atrides, etc., et que ces histoires, puisées dans une tradition déjà très-altérée, et surchargées d'une infinité de circonstances fabuleuses de l'invention des auteurs, ont été transmises en cet état à Homère qui, de ces matériaux grossiers, a construit l'édifice majestueux et régulier de ses poèmes; de même que dans l'Europe moderne, les aventures d'Artus, de Merlin, d'Amadis, des Chevaliers de la Table-Ronde, des Paladins de Charlemagne, etc., défigurées par l'imagination bizarre et déréglée des vieux romanciers, ont été employées ainsi par l'Arioste dans son admirable poème d'*Orlando Furioso*. Cette opinion, fondée sur l'analogie, à défaut de documens positifs, n'a rien que de très-plausible.

Lorsque la Grèce fut asservie par les Romains, et que la nation esclave n'eut plus à offrir à ses écrivains ces récompenses nationales dont l'espoir enfante ceux qui doivent les mériter un jour, le flambeau du génie, qui dès long-tems avait commencé à pâlir, jeta à peine, par intervalles, quelques lueurs faibles et mourantes. Au lieu

de ces grandes et sublimes compositions , où la fiction , parée de tous les charmes de la poésie , du sentiment , de la pensée et de l'harmonie , enchantait à-la-fois le cœur et l'esprit , l'imagination et l'oreille , on ne vit plus paraître que de froids et fastidieux romans , écrits dans une prose déjà corrompue , où les inventions les plus mesquines et les plus forcées n'avaient pour tout ornement qu'une licence sans grâce et un style maniéré sans finesse. Telle fut l'époque , tel fut le caractère des romans grecs , les premiers qui figurent dans la littérature. Les plus célèbres sont les *Amours de Théagène et de Chariclée* , d'Héliodore ; les *Amours de Leucippe et de Clitophon* , d'Achilles-Tatius ; les *Amours d'Ismène et d'Isménias* , d'Eustathius ; enfin , les *Amours de Daphnis et de Chloé* , du sophiste Longus. Ce dernier roman , traduit par Amyot , doit à quelques peintures assez agréables de la vie pastorale , et sur-tout au style naïf du traducteur , parfaitement assorti à ce genre d'images , d'avoir encore de nos jours quelques lecteurs. Les Latins ont été plus heureux. *L'Ane d'or* , d'Apulée , renferme le charmant épisode de *Psyché* , si embelli par Lafontaine ; il ne fallait rien moins que cet épisode pour lui faire pardonner le cynisme révoltant de ses narrations et la barbarie de son style. C'est à la pureté et aux grâces du sien que Pétrone est redevable du succès de son roman. Il sera toujours lu par les amateurs de la bonne latinité ; mais nous ne sommes plus au tems où , sur la foi de Saint-Evremont , on regardait ce livre , mélange monstrueux d'ordures et de moralités , de mauvais goût et de délicatesse , de sottises et de traits d'esprit , comme un tableau de la cour de Néron , tracé par un consul. On n'y voit plus , avec Voltaire , que l'ouvrage d'un jeune et obscur libertin , qui s'est amusé à décrire les aventures de quelques débauchés , suppôts de tavernes et de mauvais lieux , et voleurs de manteaux , personnages plus vils encore que ces *tireurs de laine* dont Villon nous raconte les bons tours dans ses *Franches repues*. Pétrone a eu , comme Apulée , la gloire de fournir un sujet à la Fontaine , celui du joli conte de la *Matrone d'Ephèse*.

L'Orient a passé , de tout tems , pour le berceau de la

fiction , et il a bien certainement été celui de l'apologue. La théologie des Orientaux , leur morale , leur politique étaient enveloppées de fables et de paraboles. Leur langue elle-même , remplie de figures et de symboles , était une fiction continuelle. Il était impossible que de semblables peuples ne produisissent pas un grand nombre d'ouvrages d'imagination. Les Indiens , les Persans et les Arabes ont tous écrits des contes. Le recueil le plus célèbre en ce genre est celui des *Mille et une Nuits*. A travers la féerie et le merveilleux qui y règnent , il a le mérite de retracer très-fidèlement le caractère et les mœurs des Arabes , et d'offrir une foule de traits d'héroïsme et de générosité.

Les uns veulent que les Arabes , vainqueurs des Espagnols , leur aient porté le goût des fictions romanesques , et que ceux-ci l'aient transmis aux Français leurs voisins ; les autres prétendent que les Espagnols l'ont reçu de nous. Il est très-difficile , il est plus inutile encore de choisir entre ces deux opinions ; ce qui demeure constant , c'est que les Espagnols , doués d'une imagination très-vive , que leurs mœurs tendaient à exalter encore , ont enfanté anciennement un nombre prodigieux de romans de chevalerie , tels qu'*Amadis de Gaule* , *Don Belianis de Grèce* , *Tirant-le-Blanc* , *Palmerin d'Angleterre* , *Palmerin d'Olive* , etc. Ceux qui seraient curieux d'avoir une nomenclature plus longue des romans de ce genre , fournis par l'Espagne , pourraient avoir recours au chapitre de *Don Quichotte* , intitulé : *De la revue que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre gentilhomme*. C'est à *Don Quichotte* que finit , à-peu-près , l'histoire des romans espagnols. Cervantes a guéri radicalement sa nation de l'amour effréné qu'elle avait pour les romans de chevalerie , et , depuis ce tems , ceux qu'elle a produits dans d'autres genres , n'ont point franchi les Pyrénées.

L'Angleterre a eu aussi ses romans de chevalerie ; mais ils sont en moins grand nombre et ils ont joui d'une moindre renommée. Le sujet national d'Artus et des Chevaliers de la Table Ronde , a sans doute été traité originairement par des Anglais ; mais les Français s'en

sont emparés , et les copies ont fait oublier les originaux.

Le pays qui , selon toute apparence , a produit les premiers ouvrages de ce genre , mais qui incontestablement en a le plus produit , et à qui appartiennent les plus célèbres , c'est la France. C'est d'elle aussi qu'ils tiennent leur nom. La langue des troubadours était , comme on sait , un mélange de latin et de tudesque , appelé *roman* ou langue *romane* , et les ouvrages de ces bardes provençaux et languedociens étaient des fabliaux , c'est-à-dire , des histoires fabuleuses écrites en vers. Ces histoires ont pris le nom de la langue dans laquelle elles étaient composées , et ce nom a été adopté par toutes les autres nations pour désigner ce même genre de productions.

Les romans de chevalerie ont tenu une trop grande place dans notre littérature naissante , ils ont depuis donné lieu à trop de recherches et d'écrits , pour qu'il ne me soit pas permis de jeter un coup-d'œil sur la sorte d'institution militaire , politique et religieuse dont ils retraçaient l'histoire.

On se rappelle quel était l'état de l'Europe avant Charlemagne. On sait que les grands empires qui la composent aujourd'hui étaient alors divisés en une foule de petits Etats soumis à des princes aussi barbares que les peuples qu'ils gouvernaient. Ces princes que les arts de la paix ne pouvaient occuper , puisqu'ils n'existaient pas encore , et qui n'avaient pour toute vertu , pour tout talent qu'une valeur féroce , se faisaient une guerre continuelle. Pour attaquer les propriétés d'autrui ou pour défendre les leurs , ils appelaient à leur secours ceux de leurs sujets qui , possesseurs d'une plus grande étendue de territoire et maîtres d'un plus grand nombre de vassaux , étaient plus en état de les seconder. Au retour d'une guerre qui n'avait été le plus souvent qu'un massacre ou une dévastation sans fruit , ces sujets puissans , pour se payer des services qu'ils avaient rendus à leur maître et de ceux qu'ils pouvaient lui rendre encore , s'arrogeaient de nouveaux droits , de nouveaux privilèges. Ces privilèges , ces droits étaient l'homicide , le viol , le brigandage

brigandage et l'impunité de tous ces crimes. La faiblesse et la pudeur demandèrent long-tems vengeance sans pouvoir l'obtenir. Les lois n'existaient pas, ou l'intérêt les faisait taire. Lorsque l'autorité repressive est nulle ou impuissante, il faut que la force protège ceux que la force opprime, ou bien ils demeurent éternellement opprimés; mais la nature y a pourvu: elle a mis dans le fond des cœurs ce sentiment vif du juste et de l'injuste; cet instinct de générosité qui nous porte à prendre la défense de l'être faible qu'on attaque, et qui ne peut suffire à se défendre lui-même. Lorsqu'à la faiblesse se joint la beauté, la générosité, sentiment trop souvent prompt à se rebuter et à s'éteindre, se change en un dévouement énergique et soutenu, capable de tout entreprendre et de tout exécuter. Les défenseurs de la beauté deviennent des héros, et ces héros deviennent des hommes sensibles et délicats. Ils bravent pour elle tous les dangers; mais ils croiraient imiter les tyrans dont ils la vengent, ils rougiraient à leurs propres yeux, s'ils mettaient un prix à leurs services; pour toute récompense, ils demandent qu'on leur permette d'aspirer à plaire; leur amour, exalté par la résistance des femmes, à qui ce respect des hommes donne la plus haute opinion d'elles et de leurs faveurs, est une adoration, un culte véritable; il s'éternise par les rigueurs; il survit même à l'espérance. Ce mélange d'héroïsme et de galanterie, de courage impétueux et de tendresse timide, d'un dévouement sans bornes et d'une délicatesse à toute épreuve, formait le caractère de nos anciens chevaliers, et c'est-là ce qui donne une physionomie si intéressante et si noble aux romans qui nous décrivent leurs aventures. Nous y voyons d'intrépides paladins courir nuit et jour, par monts et par vaux, à la défense des belles, les protéger toutes, n'en aimer qu'une et l'aimer toujours. Nous les voyons appeler en champ clos le chevalier discourtois qui aura osé élever un soupçon, former un doute sur la vertu ou sur la beauté de la dame de leurs pensées; nous les voyons enfin dans ces tournois, dans ces fêtes galantes et guerrières, parés des couleurs de leurs maîtresses, se disputer le





prix de l'adresse et du courage , pour aller le déposer aux pieds de celle qui , d'un coup-d'œil , a doublé leur force et décidé la victoire en leur faveur. Voilà les mœurs piquantes et pittoresques qu'offrait cette institution de la chevalerie , l'un des plus singuliers phénomènes de l'histoire moderne ; voilà ce que nos vieux romanciers nous ont retracé avec la plus rigoureuse fidélité. On pourrait leur reprocher d'avoir mêlé le naturel et le merveilleux , d'avoir placé , à côté de combats et d'aventures vraies ou vraisemblables , les enchantemens , les sortilèges , les revenans , les esprits , en un mot toutes les absurdités de la nécromancie et de la magie noire ; mais il faut se rappeler que , dans ces tems d'ignorance et de superstition , ces folies , que les tems modernes n'ont pas le droit de mépriser si fort , puisqu'il n'y a pas long-tems encore qu'elles avaient des partisans dans les classes les plus éclairées , s'étaient mêlées , confondues et presque identifiées dans tous les esprits avec les articles les plus respectables de notre croyance ; que les fées et les enchanteurs , ces puissances favorables ou malfaisantes , passaient pour des agens immédiats , les uns de Dieu , et les autres du diable ; qu'enfin les romanciers eux-mêmes , malgré tout l'esprit et le savoir qu'ils avaient pour le tems , n'étaient point affranchis du joug de la crédulité universelle , et même , en leur qualité d'hommes à imagination , devaient être encore plus disposés que les autres à s'y soumettre. Ne les blâmons donc point d'avoir introduit dans leurs ouvrages un merveilleux qui n'était point un pur jeu de leur imagination , et qui , au contraire , ayant son fondement dans la croyance générale , avait par là même une sorte de réalité. Sachons leur gré plutôt d'avoir ajouté à la peinture des événemens , des mœurs et des usages , le tableau des faiblesses et des misères de l'esprit du tems. Ce dernier objet n'est pas le moins intéressant pour le lecteur philosophe qui se plaît à étudier l'homme dans l'histoire de ses opinions et de ses erreurs.

Le plus ancien de tous les romans français de chevalerie est celui qu'on a attribué à Turpin , archevêque de Reims. Ce roman , composé dans le onzième siècle ,

raconte les exploits de Charlemagne et des douze pairs de France qui expulsèrent les Sarrazins de ce royaume et d'une partie de l'Espagne. Il a servi comme de type à tous les autres, et, ce qui est plus honorable encore, il a fourni à l'Arioste le sujet et une partie des matériaux de son poëme.

Les croisades perpétuèrent l'esprit et les mœurs de la chevalerie, et par conséquent elles soutinrent le genre et la vogue des romans chevaleresques, en y donnant une matière nouvelle. Les descendants de Charlemagne et de ses paladins allaient combattre en Asie les Sarrasins que ceux-ci avaient chassés de l'Europe. C'étaient, pour ainsi dire, les mêmes personnages, les mêmes aventures, les mêmes coutumes, et toutes ces choses donnaient lieu aux mêmes fictions. Mais, au seizième siècle, l'épidémie des conquêtes d'outre-mer avait cessé; les États dont le nombre était diminué et l'étendue augmentée, se trouvaient soumis à des princes qu'une plus grande puissance, une possession consacrée par plusieurs siècles et un commencement d'équilibre politique entre eux rendaient nécessairement plus tranquilles; l'anarchie avait disparu et le brigandage avec elle; les lois avaient repris leurs droits si long-tems méconnus, et la force, qui avait régné durant leur silence, n'avait plus de torts à commettre ou à redresser. D'un autre côté, les tournois furent abolis, et les qualités du corps, telles que la vigueur et l'adresse, ne pouvaient plus briller dans ces jeux: depuis long-tems l'invention des armes à feu les avait rendues moins utiles dans les combats, où elles étaient suppléées par le nombre et la tactique. Enfin, tandis que les progrès de la corruption avaient fait disparaître la franchise, la loyauté, l'inviolable fidélité à sa parole, la grandeur d'ame, le désintéressement, en un mot, toutes les vertus généreuses des anciens preux, le progrès des lumières avait fait évanouir les enchantemens, les sortilèges, les fées, les magiciens, tous ces fantômes dont les imaginations avaient été obsédées durant tant de siècles. Ainsi les chevaliers et leurs prouesses, le naturel et le merveilleux de leurs aventures, tout s'é-

tait anéanti à-la-fois. Les romans de chevalerie ne tardèrent point à suivre leurs modèles.

Ici paraît tout seul un roman d'une espèce nouvelle ; c'est le *Gargantua* et le *Pantagruel* de Rabelais. Je ne dirai rien de ce livre indéfinissable pour lequel on a épuisé , peut-être avec une égale justice, la louange et le blâme, l'enthousiasme et le mépris. Je ne vois dans l'antiquité, que la satire de Pétrone qui puisse y être comparée à quelques égards ; et, parmi les modernes, les seuls Anglais se vantent d'avoir produit quelques ouvrages à son imitation ; mais, quoi qu'ils en puissent dire, leur doyen Swift n'est ni aussi mauvais, ni aussi bon que notre Rabelais.

AUGER.

( La suite à un prochain Numéro. )

---

#### LITTÉRATURE ANGLAISE.

*A Voyage to the Demerary, containing a statistical account of the settlements there, and of those of the Essequibo, the Berbice, and other contiguous rivers of Guyana ; by HENRY BOLINGBROKE esq. of Norwich, deputy vendue master (1) at Surinam. London, printed for R. Philips. in-4°, with maps.*

Voyage sur les bords du Démérari, de l'Essequibo, de la Berbice, et autres rivières de cette partie de la Guyane, avec un tableau statistique des établissemens qui s'y trouvent ; par HENRI BOLINGBROKE, de Norwich, commissaire aux ventes à Surinam. Londres, chez R. Philips, 1809. In-4°, avec cartes.

CET ouvrage a reçu l'accueil le plus distingué en Angleterre ; il offre la description la plus complète qui ait paru de la côte nord-est de l'Amérique méridionale. Il présente même des parties traitées avec une si grande supériorité de connaissances et de vues politiques, que l'on peut en faire

---

(1) Le *Vendue-Master* est nommé par le gouvernement pour présider aux enchères et ventes publiques ; il prélève à son profit un droit de 10 pour 100.

l'application à tout le système des colonies des Indes occidentales. C'est ce qu'atteste une foule de lettres et de notes adressées à l'auteur par des habitans et même par des administrateurs de ces colonies.

La cinquième section est sur-tout remarquable par l'importance du sujet. M. Bolingbroke arrête ses lecteurs sur l'état actuel des noirs dans les possessions anglaises, et spécialement dans les colonies conquises sur les Hollandais; il entreprend enfin l'apologie de la traite des nègres. Cette grande question, si long-tems et si souvent débattue, n'a peut-être jamais été aussi bien approfondie ni aussi clairement exposée.

M. Bolingbroke vante la supériorité des procédés en usage à Démérari pour la distillation du rhum; conduit à parler de la culture des cannes à sucre, il dit que les travaux qu'elle exige sont réputés pour les plus pénibles auxquels soient assujettis les nègres, et il se hâte d'ajouter : « Nos cultivateurs anglais pourraient-ils s'empêcher de sourire, s'ils voyaient de leurs yeux à quoi se réduisent ces travaux pénibles ? » Ces mots semblent servir d'introduction à l'écrivain, et il entre aussitôt en matière.

De ce qu'un noir, dit-il, est acheté pour devenir, partie d'une habitation en Amérique, il résulte pour lui une sorte de droit de possession sur ce domaine. Jeune ou vieux, bien portant ou malade, il est également traité, nourri, habillé et logé. Ne voit-on pas, à chaque pas, dans les colonies, un vieux nègre assis avec sa femme devant la porte de sa case, et faisant jouer ses petits enfans, tandis que les parens sont à l'ouvrage ? Toutes les anciennes habitations peuvent se vanter d'avoir élevé trois et quatre générations de nègres. Mais l'étendue des terres défrichées dans le court espace de dix ans, n'est dans aucune proportion avec l'accroissement du nombre des noirs. Les nouveaux colons eurent besoin d'être singulièrement favorisés; commençant avec de faibles capitaux, leur attention se porta d'abord sur la culture et non sur la population; ils achetèrent donc des esclaves mâles pour abattre les forêts, dessécher les savanes, etc. Ce ne fut que par la suite qu'ils songèrent à donner des femmes à leurs noirs.

Ces mariages sont généralement heureux; le nègre met tout son orgueil à parer sa femme, et il emploie communément à cet effet l'argent qu'il retire de son travail dans les heures de repos (*over-hours*). Dans le cas fort rare

d'une infidélité, le mari porte sa plainte au propriétaire ou au gérant de l'habitation, et il en résulte un divorce qui permet aux deux parties un autre choix. M. Bolingbroke raconte, à ce sujet, que trois nègres appartenant à un de ses amis n'ayant trouvé aucune de ses négresses à leur goût, il leur fut permis d'aller jusqu'à Stabroek (2), où devait s'en faire une vente publique. Deux de ces noirs choisirent de jeunes et jolies filles; le troisième en prit une qui n'était ni l'un ni l'autre. Son maître lui en témoigna sa surprise : « Qu'ai-je besoin, répondit-il, d'une femme si jolie ? la première chose, c'est qu'elle sache bien travailler pour vous et pour moi. »

On remarque à Reyneistein (3) une grande quantité d'enfans nés dans la colonie, ce qui peut provenir de soins mieux entendus. La plupart des planteurs se font un plaisir de s'entourer d'une bande nombreuse de ces petites créatures qu'ils comblent de cadeaux de toute espèce. Les danses de ces enfans tout nus rappellent d'une manière frappante ces bas-reliefs si goûtés des anciens.

Un nègre qui a une femme et des enfans, un petit jardin, des chèvres, des cochons et de la volaille, s'estime parfaitement heureux ; et il l'est réellement beaucoup plus que ne pourrait l'espérer un Africain volontairement expatrié. Son intelligence se développe sensiblement par son séjour dans un pays plus civilisé que le sien ; il devient bientôt capable de comparer les traitemens humains dont il est l'objet, avec la féroce tyrannie des petits despotes de sa patrie. Il est même ici une importante remarque à faire, c'est que la rigueur, assurément très-blâmable, dont l'on usait jadis envers les nègres, provenait de ces Africains eux-mêmes, et des *commandeurs* noirs qu'on leur donnait. Plus le nombre des *commandeurs* blancs s'est accru, plus le régime des nègres s'est adouci.

Pendant son séjour à Démérari, M. Bolingbroke ne manquait jamais l'occasion de demander aux nègres de toutes les habitations qu'il visitait, s'ils regrettaient leur

(2) Stabroek est la capitale de la colonie de Démérari et Essequibo, sur la rivière Démérari. Elle est bien bâtie, ainsi que ses deux faubourgs de *Kingston* et *Cummingburg*. Sa population est de mille cinq-cent blancs, deux mille hommes de couleur, et cinq mille nègres. Son commerce est très-florissant.

(3) Grand plantage à sucre, au midi de Stabroek.

pays. Il affirme sur son honneur que tous lui parurent préférer infiniment leur situation présente. A cette assertion, consolante pour les amis de l'humanité, il faut ajouter que tout ce qu'il y avait de plus odieux dans la manière de gouverner les noirs est à-peu-près aboli, et ne tardera pas à l'être entièrement : il s'agit de la douloureuse flagellation appelée *la taille*, et surtout du barbare supplice du *Rab-rack* (4). Le seul exemple qu'on en puisse citer dans les colonies anglaises doit être attribué aux lois hollandaises (5), qui malheureusement sont encore en vigueur à Démérari. Un nègre avait assassiné son maître, il fut condamné au *rab-rack* ; mais le lieutenant colonel Heslop refusa de donner un détachement de ses soldats pour l'exécution, en disant qu'il ne pouvait soupçonner un Anglais capable d'assister sans horreur à cet abominable spectacle.

Quant à la punition ordinaire du fouet, il ne s'en donne pas plus de coups dans une habitation d'Amérique, que dans un *chat à neuf queues* (6) à bord d'un vaisseau de guerre : au lieu d'accabler ses nègres de châtimens, un planteur trouve plus d'avantage à exciter parmi eux une émulation dont ils se montrent très-susceptibles. L'on a remarqué mille fois que les anciens regardaient avec une sorte de mépris les nouveaux venus, parce qu'ils ne savaient pas encore parler *buckra* (c'est-à-dire anglais) et qu'ils ne connaissaient pas les mœurs et les usages des blancs. Autrefois l'on entendait claquer sans interruption le fouet du commandeur : l'on emploie maintenant des moyens de discipline qui sont à-la-fois plus humains et plus efficaces. Les fautes sont punies par des privations personnelles ; par exemple, on retient au coupable sa ration de rhum ou de tabac, ou enfin on l'exclut de la danse générale du dimanche. Si le cuisinier est surpris

(4) Le criminel est étendu sur une planche hérissée de clous, et on lui brise les membres avec une barre de fer.

(5) Il a été fait une remarque, bien singulière au premier aperçu : c'est que les peuples qui jouissaient de plus de liberté en Europe étaient ceux qui gouvernaient le plus durement leurs esclaves dans les colonies. Ainsi le Nègre Hollandais était le plus malheureux de tous ; le Nègre Anglais l'est un peu moins. Ceux des Français et des Espagnols sont les mieux traités.

(6) *Cat of nine tails* ; c'est une sorte de martinet composé de gassettes dont on se sert à bord des vaisseaux anglais.

volant la soupe destinée pour son maître, on la lui fait manger fortement assaisonnée de poivre de Cayenne. Dans d'autres cas, on donne au délinquant une once de sel de Glauber délayé dans une pinte d'eau, qu'il est obligé de prendre avec une petite cuiller à café. On voit à quoi se réduisent les traitemens inhumains dont quelques déclamateurs ont prétendu que les colons se faisaient un jeu : ces *amis des noirs*, au lieu d'aller se créer à deux mille lieues de distance des objets de pitié, n'auraient-ils pu trouver à l'exercer autour d'eux, en contemplant le sort d'une multitude de blancs incomparablement plus à plaindre que les nègres ? Pour ne parler ici que des châtimens corporels, pourquoi un Africain serait-il plus digne de compassion que l'Allemand, le Russe ou l'Anglais que la discipline militaire assujettit aux coups de bâton ou aux coups de fouet (7) ?

Les lois hollandaises semblent injustes, en un point, à l'égard des nègres ; elles ne les admettent pas comme témoins contre les blancs dans les tribunaux. Il faut convenir, cependant, que l'amour de la vérité n'est pas une vertu particulière aux noirs. Il est très-rare, lorsqu'on les interroge, qu'ils ne se fassent pas répéter au moins une fois la question, pour se donner le tems de préparer une réponse.

Une foule d'écrivains vivant en Europe, qui seraient très-embarrassés de donner une simple description de la province qu'ils habitent, n'ont point paru l'être en aucune façon, lorsqu'ils ont voulu apprendre à leurs lecteurs tout ce qui se faisait en Amérique, et tout ce qui devait s'y faire. Leur usage commun, par exemple, est de représenter les nègres des colonies réduits à une condition pire que celle des animaux. M. Bolingbroke leur oppose le tableau des procédés dont on use envers le noir, dès son arrivée sur le sol américain. Il détaille les précautions multipliées que l'on prend pour l'acclimater (8). Confié d'abord à une vieille femme dont le nom seul indique la destination bienfaisante (*nurse* ou *nourrice*), il passe en-

(7) Le soldat français est le seul, en Europe, qui ne soit point soumis au régime humiliant du bâton. Cette distinction est d'autant plus honorable pour lui, que chez les Romains mêmes les Centurions portaient un cep de vigne dont ils châtaient le légionnaire.

(8) C'est ce que les Anglais appellent *the seasoning*.

suite sous la surveillance d'un ancien nègre qui lui enseigne tout ce qu'il doit savoir ; éducation d'autant moins difficile , que la plupart de ces Africains étaient esclaves dans leur patrie , et condamnés aux travaux les plus rudes.

Lorsqu'un nègre est entièrement formé , on lui donne des poules , des cochons , des chèvres , et des graines pour ensemençer son jardin. Cette petite propriété , qu'il peut soigner pendant ses heures de repos , lui rapporte un bénéfice souvent plus considérable qu'on ne pourrait le croire. Les nègres mettent toute leur ambition à ouvrir une boutique de mercerie ou de quincaillerie , lorsqu'ils sont vieux. Il n'est pas fort rare d'en voir amasser assez d'argent pour acheter leur liberté ; mais la plupart , contents de leur sort , aiment mieux jouir d'un certain extérieur d'opulence au milieu de leurs camarades. S'ils meurent , l'argent que l'on trouve dans leurs cases , est fidèlement partagé entre leurs enfans , et cet argent , à Démérari et à Essequibo , s'est élevé plus d'une fois à 2 et 300 livres sterling.

Chaque habitation est visitée , trois fois la semaine , par un chirurgien auquel on donne annuellement deux dollars par tête de noir. Les blancs , qui ont bien plus souvent besoin des secours de la médecine , sont taxés à quarante dollars.

Après avoir décrit , jusque dans les plus petits détails , la situation du nègre dans les colonies des Indes occidentales , M. Bolingbroke aborde l'importante question de la traite des noirs. Il ne dissimule pas son dédain pour les prétendus philanthropes qui ont induit le peuple anglais à demander l'abolition de ce trafic , et il commence la discussion par poser en principe que c'était la traite des *noirs libres* qu'il fallait défendre , mais non celle des *noirs esclaves*.

« Je connais aussi bien que personne , dit-il , les moyens odieux qui sont trop fréquemment employés sur la côte d'Afrique pour se procurer des noirs. Des cultivateurs libres , et quelquefois même des individus qui occupent un rang distingué dans leur pays , sont arrachés à leurs foyers autant par la violence que par la ruse. Je possède un écrit rédigé en arabe par un nègre de la colonie de Berbice : cet homme était sans doute fort au-dessus du vulgaire parmi ses compatriotes ; il représente même son père comme une espèce de roi. Ses maîtres lui témoignaient une extrême confiance , et pendant cinq ans que j'ai été à même de l'observer , il s'en est toujours montré



« parfaitement digne. Mais, ce que je ne puis trop faire  
 « remarquer, c'est que cet Africain préférerait franchement  
 « le séjour et la vie de la colonie au précédent état de  
 « liberté qu'il avait connu dans son pays.

« Ces enlèvements de noirs par les agens des factoreries  
 « anglaises devraient être réprimés par les lois les plus  
 « sévères. Les noirs de Saint-Domingue n'auraient-ils pas  
 « le même droit de venir enlever les habitans de Démérari  
 « et de Surinam, pour les vendre à ces cultivateurs de  
 « l'Ohio, dans les États-Unis, qui achètent réellement des  
 « esclaves blancs, et les traitent beaucoup plus mal que  
 « des noirs ?

« Quant aux nègres que l'on achète en Afrique, combien  
 « la chose doit être vue différemment ! Ces malheureux,  
 « déjà privés de la liberté dans leur pays, y forment de  
 « tous les esclaves la race la plus digne de pitié, puisqu'ils  
 « sont esclaves de sauvages. Ravalés au-dessous de la  
 « brute, ils sont tourmentés par d'absurdes pratiques de  
 « sorcellerie quand leur maître est malade ; ils sont ex-  
 « posés sans défense à tous les caprices de sa cruauté lors-  
 « qu'il veut jouer le héros. Si une maladie, une blessure  
 « ou l'âge les rend incapables de service, ils sont exposés  
 « dans le désert, où ils sont desséchés jusqu'à l'état de  
 « momies ; souvent même le prix de leur fidélité consiste  
 « à être égorgés sur le tombeau de leurs maîtres. L'appât  
 « de l'or offert par les Européens a seul contribué à faire  
 « tomber ces massacres en désuétude.

« C'est donc un véritable bienfait que de transporter ces  
 « infortunés dans nos colonies. L'on peut se faire une idée  
 « de la barbarie de ces despotes africains, en observant  
 « que parmi nous-mêmes les noirs qui ont des esclaves de  
 « leur couleur sont les plus durs de tous les maîtres. Les  
 « nègres le savent si bien, qu'une des menaces les plus  
 « capables de les effrayer est celle de les vendre à un noir.

« Sir M. Wilberforce (9) et ses amis les Négrophiles  
 « formaient, à l'instar des confréries espagnoles, une asso-  
 « ciation pour la rédemption des captifs, ils ne tarderaient  
 « pas à se convaincre que leurs richesses ne pourraient être  
 « mieux employées que sur la côte d'Afrique. Les négocians  
 « de Liverpool, d'après des principes qui sont plus natu-

---

(9) Membre du Parlement d'Angleterre qui a le plus contribué à faire abolir la traite des Nègres.

« rels et plus dignes de vrais cosmopolites que ceux d'un  
 « Wilberforce (10), emploient sur la côte de Guinée des  
 « sommes infiniment plus fortes que l'on ne pourrait en  
 « obtenir de tous les efforts de la charité chrétienne. Ils  
 « délivrent annuellement plus de trente-six mille esclaves  
 « africains.

« L'acte du Parlement britannique qui réglait la traite  
 « des nègres (*the carrying-trade bill*) était une loi d'une  
 « haute utilité. Combien il serait à souhaiter qu'elle fût  
 « mise à exécution dans la traite des esclaves blancs qui  
 « sont transportés d'Ecosse, d'Irlande, et du pays de  
 « Galles dans l'Amérique septentrionale (11) !

« Qu'arrivera-t-il désormais ? Les petits bâtimens qui ,  
 « sous un pavillon quelconque , font le commerce de  
 « contrebande entre les îles anglaises et l'Amérique espa-  
 « gnole , s'empareront de la traite des noirs ; et comme ils  
 « ne sont soumis à aucun règlement de police maritime ,  
 « nous verrons revenir toutes les atrocités qui jadis dés-  
 « honoraient cette traite. »

L'auteur n'a pu se dissimuler qu'il lui serait fait une

(10) Il eût été juste d'observer que si des négocians de Liverpool  
 rendent service aux esclaves africains en les transportant dans les  
 colonies européennes, ils sont mus par des calculs d'intérêt bien plus  
 que par des sentimens d'humanité. C'est ce qu'on ne peut dire de  
 M. Wilberforce, en admettant qu'il soit dans l'erreur.

(11) Un seul exemple suffira pour faire connaître ces monstres si  
 justement nommés en Angleterre, en Hollande et en Allemagne,  
*vendeurs d'âmes ou marchands de chair humaine* : un bâtiment de  
 deux cent soixante-dix tonneaux mit à la voile, en 1791, de l'île de  
 Sky, en Ecosse, pour la Caroline. Il était chargé de quatre cent  
 passagers, hommes, femmes et enfans. Ces malheureux se trouvaient  
 tellement entassés qu'ils ne pouvaient s'étendre ; faute de place pour  
 faire la cuisine, on les nourrissait de biscuit sec. La malpropreté ne  
 tarda pas à engendrer parmi eux une horrible contagion. Une tempête  
 les força de relâcher à Greenock ; ils n'avaient été que douze jours en  
 mer, et près de la moitié périt.

Les lois anglaises permettent ce trafic d'esclaves blancs. Ces préten-  
 dus passagers sont engagés au capitaine pour sept ans ; en arrivant en  
 Amérique, il vend ses droits sur eux, et leurs nouveaux maîtres  
 prolongent leur esclavage à-peu-près arbitrairement, sous prétexte de  
 se rembourser de ses avances.

objection en faveur de M. Wilberforce et autres amis des noirs. Il avoue qu'ils n'ont peut-être d'autres projets que de délivrer les esclaves afin de leur procurer une existence plus douce. Il faudra donc chercher un pays où le travail soit moins pénible, et le salaire plus considérable, où, enfin, la subsistance de l'homme qui n'a que ses bras soit mieux assurée contre tous les événemens de la vie. Où est cet Eldorado ? demande M. Bolingbroke.

Il se hâte de revenir dans les colonies d'Amérique, et entreprend de démontrer que du moment qu'un nègre est légalement vendu, c'est à tort qu'on le nomme *esclave* ; il ne veut voir en lui qu'un homme attaché à la glèbe, comme il en existe encore en Europe. Ce nègre, dit-il, est autorisé à réclamer sa nourriture et des soins en cas d'infirmité ; il occupe un rang dans la société humaine ; par son contrat de vente, il acquiert non seulement le droit civil qui est constaté en Angleterre par l'acte d'établissement (*right of settlement*), mais encore la propriété directe des produits de son industrie personnelle. Il peut se former un pécule, et l'employer au rachat de sa liberté ou le léguer à ses enfans.

Les lois concernant l'homme ainsi attaché à la glèbe, ou serf de main-morte, demandent assurément à être perfectionnées dans plusieurs points ; mais ce système est une conséquence immédiate de l'état, hors de l'ordre social, dans lequel se trouve une contrée neuve que l'on veut cultiver. Cette servitude n'est qu'une sorte d'échange du travail contre un asyle et des alimens, dans un lieu où l'on ne peut se procurer ni l'un ni l'autre à prix d'argent, comme dans un pays civilisé ; et encore, cette servitude doit-elle avoir un terme, puisque le maître ne réclame de l'homme qu'il nourrit, qu'une portion de son tems et de ses forces. Aussi, l'auteur a-t-il soin de faire remarquer que Locke, ami de la liberté, mais également ami de la raison, avait cru devoir constater le droit du propriétaire du fonds sur les serfs ou esclaves, lorsqu'il rédigea des lois pour la Caroline méridionale.

M. Bolingbroke sait que des écrivains européens ont prétendu qu'il fallait que le ciel de l'Amérique, ou les mauvais traitemens, influassent beaucoup sur la mortalité des noirs, puisqu'on en transportait continuellement d'Afrique aux colonies, sans que leur nombre parût s'accroître. Il oppose à ce raisonnement plusieurs observations qui sont confirmées par des documens authentiques. Par

exemple, il affirme que depuis l'appauvrissement du sol de diverses îles qui ont été trop dépouillées de leurs forêts, une grande quantité de planteurs a passé sur le continent de l'Amérique, emmenant à leur suite tous leurs nègres. D'ailleurs, il faut remarquer que si le nombre des noirs proprement dits ne paraît pas augmenter, celui des hommes de sang mêlé s'accroît avec une extrême rapidité par le croisement des races. M. Bolingbroke donne un état de population de la Jamaïque, d'où il résulte qu'elle s'est fortifiée, depuis vingt-deux ans, dans cette île, de vingt-quatre mille noirs.

Quant à l'influence du climat sur la santé des nègres, l'auteur donne un contrôle fort exact des malades tant blancs que noirs qui ont été reçus dans les hôpitaux des îles anglaises, dans les sept années comprises depuis 1796 jusqu'à 1802, et l'on voit que la mortalité des blancs est à celle des noirs comme quatre est à un.

En dernière analyse, loin de consentir à l'abolition de la traite des noirs *esclaves* (car il faut se rappeler la distinction établie entre ceux-ci et les noirs *libres*), M. Bolingbroke voudrait que l'on envoyât en Afrique des nègres qui auraient fait preuve de dévouement par vingt années de service dans les colonies européennes. Il ne doute pas qu'ils n'y ramenassent des *nations entières*, qu'ils suivraient avec transport, dès qu'elles auraient connaissance des avantages réels qui les attendent en Amérique. L. S.

---

## VARIÉTÉS.

### CHRONIQUE DE PARIS.

L'ALLURE des habitants d'une grande ville peut, jusqu'à un certain point, donner une idée de leurs mœurs. En examinant la démarche des Parisiens, dans les rues, dans les promenades, il est aisé de reconnaître un peuple plus actif qu'occupé, plus curieux qu'instruit, plus avide de voir que d'entendre, plus pressé de juger que de réfléchir. On a qualifié du nom de *badauderie* cette manière d'être des Parisiens, aussi ancienne que leur histoire, s'il est vrai, comme le dit Saintfoix, que l'empereur Julien leur en ait fait le reproche. Malheur à celui qu'une affaire pres-

ante oblige de suivre le boulevard , à la chute du jour ! sa marche à chaque pas est arrêtée par des groupes de bourgeois ébahis , les uns , devant un enfant qui fait la *roue de saint Bernard* entre deux bouts de chandelle ; ceux-ci autour d'un marchand d'eau de Cologne à treize sous le rouleau ; ceux-là près d'un orgue de Barbarie qui joue faux l'air de Cendrillon ; d'autres autour d'une tireuse de cartes qui , pour deux sous , promet à tout venant de l'amour , du bonheur et des richesses ; d'autres enfin auprès d'une jeune fille , dont la tête est modestement enveloppée d'un voile sale , et qui chante en s'accompagnant d'une aigre guitare : *Rocage que l'aurore* , etc. ou *mon cœur soupire*. Examinez avec attention les gens dont se composent ces différens groupes ; avec un peu de tact , vous démêlerez facilement , au milieu d'une centaine de désœuvrés qui s'amusent à varier leur ennui , trois ou quatre filous qui épient l'occasion de savoir l'heure qu'il est à la montre d'autrui , tandis qu'une vingtaine de passans affairés s'approchent en pestant contre les badauds , et finissent par en augmenter le nombre.

— Si les spectacles sont , comme le dit Rousseau , un objet de première nécessité pour une grande ville , Paris , dans ce genre , peut se vanter d'avoir du superflu. Mais n'est-il pas un terme où devrait s'arrêter la curiosité publique , et ne pourrait-on pas la sévrer de quelques-uns des alimens qui lui sont trop communément offerts ? Quel avantage , quel plaisir trouve-t-on à la vue de ces dégoûtantes monstruosités , dont l'annonce seule soulève le cœur ? Nous le demandons à ceux qui ont visité cette espèce de bouge , à l'extrémité du Carusel , où pour quelques centimes , on met sous vos yeux une de ces productions monstrueuses , dont l'aspect inopiné ferait reculer d'horreur. On conçoit que le peuple , que les enfans s'amusent des tours de souplesse d'un singe , de l'intelligente docilité d'un chien , du langage burlesque de polichinelle ; des lazzi même de paillasse ; mais que l'on compte au nombre des plaisirs le spectacle d'un enfant à deux têtes , à quatre bras ; que des parens fondent leur moyen d'existence sur cet objet de honte et de pitié ; ce genre de cynisme est un véritable outrage à l'humanité , à la décence et aux bonnes mœurs.

— Le salon d'exposition du Muséum offre en ce moment la précieuse collection des chefs-d'œuvre que l'Ecole française a produits dans les dix dernières années , et dans ce

nombre il en est quelques-uns dont elle s'honorera dans tous les tems. Peut-être aucun de ces tableaux n'offre-t-il un ensemble parfait de beautés, mais presque tous sont recommandables par de grandes parties de talent. C'est ainsi que dans le tableau du *Couronnement*, par M. David, on peut louer sans restriction, sous le double rapport de la couleur et du dessin, toute la partie du tableau du côté de l'autel, tandis qu'on peut également critiquer sans exception les seconds plans et les tribunes où l'on ne trouve, ni fermeté de pinceau, ni connaissance de perspective, ni même correction de dessin.

Dans la *Scène du Déluge*, de M. Girodet, on a besoin d'admirer l'entente du clair obscur, la vigueur savante du dessin, l'originalité de la composition, pour pardonner la disposition des figures, la crudité de la couleur, et l'exagération peut-être un peu voisine du ridicule qui nuit à l'effet général d'une scène conçue et exécutée avec enthousiasme.

Le tableau de M. Prud'hon représentant *la Justice et la Vérité poursuivant le Crime*, est d'un très-bel effet. Les deux espèces de lumières du flambeau et de la lune, sont d'autant plus habilement ménagées, que leur ensemble offrait de grandes difficultés à vaincre; peut-être cependant peut-on reprocher à l'auteur d'avoir donné trop d'éclat à la lumière de la lune; il fait presque jour dans son tableau. Ce sujet, destiné pour la salle des audiences de la cour de justice criminelle, semble demander pour pendant, à l'auteur, *la Justice protégeant l'Innocence*. La justice ne doit pas seulement épouvanter le coupable; son premier devoir est de rassurer l'innocent.

Les beaux tableaux de *Priam*, de M. Granier; des *Marchaux*, de M. Vernet; de *la Peste de Jaffa*, de M. Gros; de *l'Arsenal d'Innsbruck*, de M. Meynier, et quelques autres également remarquables, nous fourniront un examen particulier dans un de nos prochains numéros.

— Quand l'ambition de la célébrité dégénère en manie, ce n'est plus qu'un ridicule, et depuis Erostrate jusqu'à Recrem, presque tous ceux qui ont voulu faire parler d'eux à tout prix, n'ont réussi le plus souvent qu'à s'en faire moquer. Pourquoi faut-il que cette réflexion ne se présente pas à l'esprit de tel ou tel jeune homme qui après avoir rempli les journaux et les almanachs des Muses du nom de son Eléonore, pour avoir au moins cela de commun avec M. de Parry, nous entretient aujourd'hui de son chien, de ses maximes et de ses pensées. Les petites choses n'ont

de prix que de la part de ceux qui peuvent s'élever aux grandes; et pour avoir le droit d'occuper de soi le public, il faut l'avoir occupé long-tems de ses ouvrages. Quand ce jeune écrivain aura pris un rang distingué dans la littérature; peut-être son *Eléonore*, son chien et ses pensées auront-ils quelque intérêt pour ses lecteurs; jusque-là, il est à craindre qu'il ne fasse partager à personne ses innocentes affections.

Un des hommes de France qui écrit et parle le mieux la langue anglaise achève en ce moment la traduction d'un roman en cinq volumes, intitulé *les Chefs Ecossais*. Cet ouvrage d'un genre tout-à-fait neuf, a fait en Angleterre la plus grande sensation.

Il n'y a pas deux mois que Lady Mary Hamilton a publié *la Famille du duc de Popoli*, et déjà la première édition de cet ouvrage est épuisée, et l'on en prépare une seconde. Ce roman est dédié à sir Herbert Croft, le même à qui nous devons le savant commentaire sur Horace récemment publié sous le titre d'*Horace éclairci par la ponctuation*, et dont on se propose de rendre incessamment compte dans cette feuille.

— Nous avons jeté un coup-d'œil, dans notre avant-dernier N°, sur le Palais-Royal et ses habitués; ce qui nous a valu, par parenthèse, une assez verte réprimande de la part d'un employé émérite, qui ne veut point qu'on dise que les commis déjeûnent en attendant l'heure du bureau: au risque de nous faire une querelle tout aussi bien motivée, nous continuerons notre revue des lieux publics, et nous essayerons d'esquisser le tableau du jardin des Tuileries. Cette promenade, la plus belle et la plus fréquentée de Paris, a, comme toutes les autres, ses habitués qui se succèdent à des heures différentes. Dès sept heures du matin, à l'ouverture des grilles, il n'est pas rare d'y voir arriver, deux par deux, des jeunes gens qui ont eu la veille dispute au spectacle, et qui viennent attendre leurs adversaires au café Godeau; au profit duquel tourne, le plus souvent, l'explication. A dix heures, quelques acteurs vont étudier leur rôle à l'ombre des allées latérales. Vers midi, un essaim de ces dames qui n'ont affaire que vers la brune, se dispersent dans les allées principales où elles s'asseyent négligemment, un livre à la main, attendant au passage les nouveaux débarqués dont elles méditent la conquête. A quatre heures, au retour du bois de Boulogne, les jeunes gens en habit de cheval,

et

et les élégantes en négligé, viennent attendre l'heure de leur toilette. A six heures le tableau change, les allées et les quarrés de verdure se couvrent d'une nuée de *bonnes* et d'enfans; et tandis que les marmots s'ébattaient innocemment sur la pelouse, leurs jeunes gouvernantes prêtent l'oreille aux propos galans ou gaillards des amoureux en livrée qui les accompagnent. A sept heures, tous les politiques du faubourg Saint-Germain, les rentiers de la rue de Lille, les vétérans pensionnés, se rassemblent à la petite Provence, où ils s'entretiennent, en prenant force prises de tabac, des progrès du Louvre, de la largeur du pont d'Iéna, de la hauteur de la Seine, et des variations du thermomètre de Chevallier, sans se douter qu'à neuf heures ils cèdent la place à de petites ouvrières qui viennent en quittant le magasin rejoindre quelques clercs de la basoche échappés de l'étude. Dix heures sonnent et le roulement des tambours donne à nos amoureux le signal de la retraite. Nous ne présentons ici que des masses, mais quel tableau piquant et varié, une *seule Journée du jardin des Tuileries* ne fournirait-elle pas à un autre Lesage!

— On parle beaucoup d'un fameux tableau peint sur verre et qui se trouve entre les mains d'un receveur des contributions de Meklembourg. Posé verticalement, ce tableau n'offre à l'œil qu'une simple glace, mais à mesure qu'on l'incline on voit s'y peindre un portrait d'homme, dont le costume ne se reporte pas à un demi-siècle, et dont l'exécution décèle un grand-maître. Cette glace merveilleuse, qui doit être envoyée incessamment à Paris, fournira la matière de savantes dissertations.

— Ce phénomène d'optique ne doit pas détourner notre attention d'une découverte bien autrement importante que vient de faire M. Helmann, docteur à Torgaw. Il ne s'agit de rien moins que d'une panacée universelle, d'un remède infailible pour tous les maux et qui ne laisse plus d'autre prise à la mort que la décrépitude. Le docteur Helmann ne se dissimule pas qu'un si grand bienfait envers l'humanité est un bien mauvais office à rendre aux médecins, aussi a-t-il soin dans son prospectus de prévenir d'avance ses confrères et de les inviter à *se faire restaurateurs et boulangers*: ces états sont honorables, ajoute-t-il, et il vaut mieux après tout nourrir les hommes que de les tuer.

— On répète aux Français la tragédie de *Mahomet second*. — Après la reprise de *Sémiramis* l'opéra va s'occuper d'une pièce nouvelle intitulée *Sophocle*. — *Cagliostro* ne paraîtra



que cet hiver à l'Opéra-Comique. — L'Odéon va nous donner une *Cendrillon nouvelle*. — Le Vaudeville, après la *Manufacture d'indiennes*, parodie des *Bayadères*, doit mettre à l'étude l'*Homme de quarante ans*. — Les Variétés feront suivre les *Baladines*, autre parodie des *Bayadères*, de *Va-de-bon-Cœur*. — La Gaîté prépare les *Ruines de Babylone*, et l'Ambigu la *Bataille de Fontenoy*. Il y a de quoi satisfaire à-peu-près tous les goûts; nous disons, à-peu-près, car le bon goût est bien difficile.

MODES. — La chaleur a fait disparaître les cachemires. Les femmes portent ce qu'on appelle des *robes chemises*; elles sont en percale; l'étoffe coûte dix écus, et la garniture en mousseline, en tulle, en dentelles, en broderies à points à jour, revient à dix ou douze louis: il faut de la proportion en tout. On cherche à mettre à la mode une étoffe qu'on appelle *Virginie*, et qui tient le milieu entre la levantine et le satin. On a vu des brodequins en cachemire.

Les chapeaux *bateaux* sont décidément proscrits. La forme nouvelle est en pain de sucre à très-petits bords. Ces chapeaux ont l'avantage de ne pas froter le collet de l'habit que l'on porte très-haut. Les cols des chemises ne se montrent que de quelques lignes au-dessus de la cravatte. Les pantalons du matin sont d'une longueur démesurée et doivent couvrir le talon et la moitié du soulier. Y.

SPECTACLES. — *Théâtre-Français*. — *Débuts de M<sup>lle</sup> Fabre*.

Encore un début de soubrette! disions-nous, il y a deux mois, et nous répéterons aujourd'hui avec un étonnement encore mieux motivé: encore un début de soubrette! C'est en effet dans cet emploi que M<sup>lle</sup> Fabre vient, après cinq ou six autres, capter la bienveillance du public. Elle a déjà paru dans *le Dissipateur*, dans *le Tartuffe*, dans *les Jours de l'Amour et du Hasard*; elle ne manquera pas non plus de se montrer dans *le Joueur*, dans *la Métromanie*, dans *le Légataire*, et autres pièces où ses concurrentes ont déjà paru, et cela produira, comme on voit, une admirable variété dans le répertoire. Je ne sais si les habitués du Théâtre-Français peuvent tenir à cette répétition continuelle des mêmes ouvrages, mais je sais fort bien que nos lecteurs ne tiendraient pas à les voir sans cesse commentés et analysés. Laissant donc là tout le mal et tout le bien que l'on peut dire des pièces où l'on a déjà vu M<sup>lle</sup> Fabre, nous ne parlerons que d'elle et nous le ferons en peu de mots. Cette actrice arrive de Rouen; elle n'a que vingt-trois ans et paraît un peu plus âgée. Son extérieur est agréable; elle a

de l'intelligence et de la justesse dans son débit, mais sa voix est peu avantageuse, et une excessive timidité l'a, dit-on, empêchée de développer tous ses moyens. Obtiendra-t-elle ou n'obtiendra-t-elle pas un prix dans ce concours pour l'emploi des sottibrettes qui se prolonge depuis un an ? C'est ce que nous ignorons, mais ce qui nous paraît certain, c'est que cette manière d'entasser débuts sur débuts dans le même emploi et dans les mêmes pièces est un excellent moyen de rebuter le public et d'empêcher par conséquent qu'il ne les juge.

*Théâtre de l'Opéra-Comique. — Le Crescendo*, opéra-bouffon en un acte, imité de l'italien.

L'opéra-bouffon italien a sans doute des canevas plus invraisemblables et plus absurdes encore que celui de cette pièce que l'on en dit imitée ; mais il n'en a point de plus plat et de plus ennuyeux. C'est le squelette déchamé du *Matrimonio per susurro*, joué en avril 1809 à l'Odéon, ou de *l'Hypochondre*, comédie de J.-B. Rousseau qui n'a jamais été représentée. Un vieux baron, jadis major d'un régiment prussien, s'est retiré dans sa terre ; sans être d'ailleurs trop infirme, il ne peut souffrir le moindre bruit. Il veut cependant se marier, ce qui en pareil cas n'est pas trop sage, et il s'adresse volontairement et sciemment à une jeune personne aimée et amoureuse de son neveu. Elle feint de consentir à son projet, et capte sa bienveillance en feignant d'être modeste et sur-tout silencieuse. On pousse la plaisanterie jusqu'à signer le contrat, mais c'est alors que la nouvelle épouse change tout-à-coup de caractère. Elle devient altière, impérieuse, bruyante. Un valet, qui la seconde, amène d'abord toute la jeunesse du village, puis la musique d'un régiment, sous prétexte de célébrer le mariage du baron. Le vacarme devient tel que le vieillard craint d'en mourir et demande grâce à sa fiancée. Il n'a d'autre désir que d'annuler le fatal contrat : mais on ne lui en offre qu'un seul moyen, qui est de marier, avec une dot, à son neveu, la beauté bruyante qu'il répudie. Le baron accepte, le neveu se fait prier, mais tout se termine enfin à la satisfaction générale.

Rien de gai, rien de comique dans cette mystification, sans obstacle et sans incidens ; rien de piquant, ni de capable d'en racheter l'ennui dans le dialogue ; et la musique, quoiqu'elle ne soit pas sans mérite, n'a pu seule compenser tous ces défauts. L'ouverture est extrêmement travaillée ; elle produit quelques beaux effets, et en pro-

H 2

quirit bien davantage si le travail s'y faisait moins sentir. Un air imitatif chanté par l'Hypocondre a eu du succès. On a également applaudi un duo entre lui et l'oncle de sa future; et plus encore un air du valet chanté par Martin, et dont l'intention est vraiment originale. En général, cette composition n'a point été jugée indigne de son auteur, M. Chérubini; mais, soit qu'elle n'ait pu réchauffer suffisamment les spectateurs glacés par le froid des paroles, soit que ce froid eût engourdi le génie même du musicien, il est certain que la pièce est tombée, et qu'avec la meilleure volonté du monde on aura bien de la peine à la relever.

*Théâtre des Variétés.* — Nous avons déjà laissé passer tranquillement quelques nouveautés jouées à ce théâtre, et nous serions aussi courtis, ou, si l'on veut, aussi discourtois, pour les *Rentes Viagères*, si cette pièce, donnée comme nouvelle, était vraiment une nouveauté. Le fonds en est très-comique. Un médecin a placé une somme considérable sur la tête d'un paysan très-vigoureux; mais esclave de ses préjugés, il prend, pour lui conserver la santé, des moyens qui la détruisent. Le malheureux villageois se lie alors d'intérêt avec l'amant de la fille du médecin que l'on veut marier malgré elle. L'amant se présente en habit d'officier, réclame le paysan comme déserteur, y menace de lui faire casser la tête; et le pauvre docteur, dans la crainte de perdre ses fonds, consent à donner sa fille au jeune homme et à laisser vivre le paysan à son gré.

Cette pièce a été très-applaudie et elle le méritait; l'auteur a été demandé et l'on a nommé M. Martinville. Il est vrai que les noms des personnages sont de lui; il est encore vrai qu'il a substitué un uniforme de hussard à un habit de livrée, et qu'il s'est donné la peine de refaire le dialogue de cette pièce; mais le sujet, les caractères, le plan, et la marche des scènes appartenaient à Lesage qui les avait inventés pour sa petite comédie de la *Tontine*, jouée en 1732. Nous pensons que M. Martinville aurait bien fait de ne pas se nommer seul comme auteur de l'ouvrage. Il y aurait eu de la bonne-foi et de la prudence à reconnaître de lui-même les obligations qu'il a contractées envers l'auteur de *Turcaret* et de *Gilblas*, dont quelques personnes d'un goût un peu suranné lisent encore les ouvrages: et d'ailleurs nous osons croire que, dans cette association du nom de Lesage et de celui de Martinville, l'honneur aurait été au moins égal des deux côtés.



## POLITIQUE.

Les relations ambiguës, contradictoires, et visiblement dictées par les intérêts multipliés et variables du commerce, relativement à la campagne du Danube, ne nous tiennent plus dans l'incertitude, depuis que les rapports officiels sont parvenus, et donnent avec régularité un aperçu de l'ensemble des mouvemens, et des résultats des opérations.

Les détails suivans appartiennent encore au mois de juin; ils sont publiés, à Pétersbourg, dans le *Journal du Nord*:

« Les dernières tentatives des Turcs contre les troupes russes, y est-il dit, n'ont pas été plus heureuses que les précédentes. Repoussés sur tous les points, après avoir fait des pertes considérables en hommes et en chevaux, ils se trouvent de jour en jour plus pressés par les armées victorieuses de leurs ennemis, dont la bravoure et les bonnes dispositions déconcertent tous leurs projets.

« Depuis le 14 jusqu'au 17 juin, des sorties continuelles de Rudschuck ont été repoussées avec avantage par le lieutenant-général Sass. Le 15 et le 17, les Turcs ayant rassemblé des forces considérables, redoublèrent leurs efforts pour tenter de délivrer la place; la première affaire dura huit heures, et la seconde près de cinq heures.

« Batus complètement dans l'une et dans l'autre, et poursuivis jusques et sous les retranchemens mêmes de Rudschuck, ils se retirèrent enfin dans le plus grand désordre; plus de 700 des leurs ont été enterrés après l'affaire sur le champ de bataille, et ils ont emporté leurs blessés en très-grand nombre dans la forteresse. Nous avons perdu un capitaine en second et 11 soldats, et nous avons eu un officier et 72 soldats blessés.

« Le général-major Ermolow ayant un corps d'observation devant Giurgevo, s'est emparé des deux forts de Zimniza et Slobodzea, et par le moyen de notre flottille, il est parvenu à s'ouvrir des communications avec l'aile droite du corps du lieutenant-général Sass.

« Plusieurs affaires extrêmement brillantes pour nos troupes se sont succédées dans le corps de la grande armée sous Schumla.

« Le 24 juin, le général-major Kulnew a repoussé vigoureusement une sortie faite par les assiégés sur notre aile droite. L'affaire a duré plus de quatre heures.

« Le 26, le lieutenant-général Ouwarow a eu à soutenir, avec son corps, celui du lieutenant-général Markow et une partie de celui du général d'infanterie comte Kamenskoy, un combat extrêmement opiniâtre contre les Turcs, qui au nombre de 8000 attaquèrent notre centre et le chargèrent avec la plus grande vigueur. Pendant neuf heures, le feu le plus vif continua de part et d'autre. De nouveaux renforts vinrent plusieurs fois rafraîchir les troupes de l'ennemi, dont l'acharnement ne le céda qu'à la bravoure héroïque des nôtres et aux talens de leurs chefs. Obligés de chercher enfin leur salut dans la fuite, ils furent vivement poursuivis par notre cavalerie jusque sous les retranchemens de Schumla. Leur perte dans cette occasion a été très-considérable. Nous leur avons pris trois drapeaux. Nous avons eu environ 250 hommes tués ou blessés.

« Le 27, le lieutenant-général Lewis ayant reçu ordre du général en chef de se porter en avant de Djuma, où est entré le lieutenant-général Langeron, arrivé de Silistria, s'est emparé d'Eskistambul, qui se trouve sur le chemin de Schumla à Casani. Il est parvenu en même tems à s'ouvrir, par les montagnes, une communication avec le général-major Voinow qui occupe Tseli-Kavak, ce qui achève d'assurer le blocus de Schumla.»

La note suivante est d'une date beaucoup plus récente; elle émane du comte Kamenskoy, de son camp devant Rudschuck, le 27 juillet (8 août 1810). Cette note a été publiée par le *Moniteur*.

« Le général en chef de l'armée impériale ayant laissé près de Schumla une partie de son armée, sous le commandement de son frère le comte Kamenskoy pour observer le grand-visir, s'est dirigé en personne sur Rudschuck avec le reste de ses forces pour en presser le siège déjà commencé par le général Sass.

« Le 22, l'assaut fut donné au rempart de la ville; mais la profondeur du fossé, les nombreuses palissades et les défenses élevées par les Turcs derrière leur rempart le rendirent infructueux. Notre perte a été assez considérable et serait très-sensible, si elle n'était plus que compensée par la grandeur de celle de l'ennemi. L'impossibilité d'emporter la place de vive force ayant été reconnue, l'armée est rentrée dans ses positions autour de la ville, et continue à

la tenir étroitement bloquée. Aujourd'hui l'on a intercepté des lettres du commandant de Tudschuck-Bosniak, aga, adressées au grand-visir, qui confirment ce qui a été dit ci-dessus de la perte considérable qu'il a essuyée. De son propre aveu, il a eu 3000 hommes tués et autant de blessés. Il conjure le visir de ne plus différer, au-delà de quatre à cinq jours, à lui envoyer des secours, faute de quoi il ne saurait tenir plus long-tems, ayant perdu la meilleure partie de sa garnison, et n'ayant plus de vivres que pour dix jours.

» Au départ du courrier, le général en chef avait reçu la nouvelle que son frère le comte Kamenskoy avait remporté, le 23 juillet, une victoire complète sur l'ennemi, sorti de Schumla au nombre de 30,000 combattans, commandés par le nazir de Brahiloff, et par plusieurs pachas sous ses ordres. La bataille a été sanglante et opiniâtre. L'ennemi a été repoussé avec une perte considérable, et s'est retiré dans ses retranchemens. On a fait beaucoup de prisonniers, dont un pacha, un topdgi bachi, six agas, et un grand nombre d'autres officiers. Trente-huit drapeaux et deux bâtons de commandement sont tombés en notre pouvoir. »

A ces nouvelles, la gazette de la cour de Vienne ajoute que des renforts considérables arrivent au grand-visir, qu'on y compte particulièrement 12,000 Albanais, commandés par Muchtar pacha, que les préparatifs guerriers se poursuivent avec ardeur dans Constantinople, que cependant le signal du départ du Grand-Seigneur pour l'armée n'a pas encore été donné : on présume que ce départ a eu lieu le 10 août.

De son côté, le capitán-pacha essaie de couvrir avec sa flotte les côtes de la mer Noire, depuis Warná jusqu'au Danube, pour gêner les communications des Russes, et empêcher leur armée de s'approvisionner par mer : on ajoute qu'il a fait quelques démonstrations sur la Crimée pour tenter une diversion ; mais, d'une autre part, on croit qu'une diversion plus sérieuse attire l'attention et les efforts des Russes. Des hostilités paraissent avoir commencé entr'eux et les Persans. Le schah fait déjà avancer deux armées, l'une contre la Géorgie, l'autre vers les côtes de la mer Caspienne, pour attaquer les établissemens russes, dont les forces se portent aussi de ce côté.

L'ambassadeur anglais, M. Adair, est décidément parti

de Constantinople le 14 juillet, et a mis à la voile le même soir.

Après les événemens de la guerre du Danube, l'attention du public s'est particulièrement portée sur l'élection importante qui occupe la diète suédoise, élection dont on vient enfin de connaître le résultat.

Ce résultat confirme l'opinion qui s'était répandue dans le Nord, sur cet illustre choix, sur le sentiment vraiment national qui l'a dicté, sur l'énergie que le caractère suédois a déployé dans cette circonstance, et sur les espérances que donne une telle élection pour l'indépendance et la prospérité de ce royaume. Le roi Charles XIII, indisposé de nouveau, suivant les dernières nouvelles, avait fait au comité secret de la diète une proposition secondée par les Suédois qui ont le mieux conservé le souvenir de leur ancienne existence politique et militaire, et qui, jaloux de retrouver dans leur chef quelques traits des héros sous lesquels ils ont long-tems combattu, ont cru les reconnaître dans ceux d'un capitaine, étranger à leur nation, mais digne de justifier ce noble choix.

On ne lira pas sans intérêt quelques passages de la proposition du roi à la diète, relativement au grand objet qui la tient réunie.

S. M. rappelle d'abord la perte du Prince royal, et les circonstances difficiles dans lesquelles cette catastrophe imprévue a jeté la Suède : fermement résolue, dit-elle, d'accélérer l'élection d'un successeur au trône, S. M. prête une oreille favorable à la voix de la nation, qui se déclarait hautement pour le prince de Ponte-Corvo, De brillans exploits militaires, et des qualités distinguées comme homme d'état, avaient illustré son nom, qui occupera une place éminente dans l'histoire. Sa douceur et sa loyauté l'avaient fait chérir et respecter même par des nations ennemies ; et les rapports que des guerriers suédois avaient eus avec lui, par suite des malheurs de la guerre, leur avaient fait connaître l'attachement de ce prince pour un peuple qu'il ne combattait qu'à regret. Toutes ces circonstances ne pouvaient manquer de fixer l'attention de S. M. ; elles devaient influencer sur son opinion, quant à la succession au trône.

S. M. a consulté, dans cette question importante, l'opinion du comité secret et du conseil-d'état. La grande majorité dans le premier et l'unanimité des suffrages dans le second, ont fortifié le sentiment de S. M. Elle a cru qu'en confiant les destinées futures de la Suède au prince de

Ponte-Corvo, la gloire militaire qu'il a déjà acquise assurerait d'une part l'indépendance du royaume, et de l'autre, lui ferait considérer de nouvelles guerres comme inutiles pour l'intérêt de sa renommée; que sa mûre expérience et son caractère énergique maintiendraient l'ordre dans l'intérieur et assureraient les bienfaits de la paix; que l'amour de la justice et de l'humanité, qu'il a manifesté dans les pays ennemis comme dans sa patrie, s'exercerait en faveur du bien-être et des lois de sa patrie adoptive, et enfin que son fils ferait disparaître l'incertitude de l'avenir, objet auquel l'exemple du passé donne une importance majeure.

Par tous ces motifs réunis, S. M. propose aux Etats du royaume S. A. S. Jean-Baptiste-Jules Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, comme prince-royal, et successeur de S. M. au trône de Suède.

S. M. croit devoir ajouter, comme une condition indispensable prescrite par les lois fondamentales du royaume, qu'il faut que le susdit prince, en cas qu'il soit élu par les Etats à la succession au trône, ait, avant son arrivée sur le territoire suédois, embrassé la doctrine évangélique luthérienne, et qu'il signe ensuite un acte de garantie semblable à celui qui fut dressé par les Etats pour feu S. A. R. le prince Charles Auguste.

Tous les suffrages de la diète ont suivi la proposition généreuse et vraiment patriotique du roi. Tous se sont portés sur le prince de Ponte-Corvo. Le choix de la diète a déjà été notifié par M. d'Oxenstiern à Copenhague; un courrier est sur-le-champ parti d'Orebro pour Paris, où doivent être arrivés, au moment où nous écrivons, MM. les comtes de Mørner et de Rosen, officiers au service de Suède, partis pour la même destination, avec une mission de leur gouvernement. Pendant ce tems, M. Alquier, ambassadeur de France à Stockholm, a été vu à Hambourg se rendant à son poste.

La guerre contre les Anglais prend de jour en jour un caractère plus sérieux : nous voulons parler de celle qu'il convient de faire à une marine armée pour la contrebande, et qui semble formée par des pirates, la guerre des prises et des confiscations, partout où se montre, sous quelque pavillon que ce soit, la propriété évidemment et notoirement anglaise. Les puissances du Nord reconnaissent de plus en plus l'indispensable nécessité, pour soutenir le système contre lequel l'Angleterre commence à se débattre si péniblement, d'attaquer cette puissance dans la source



unique de son accroissement, de la ruiner dans son commerce, puisqu'elle en vent un exclusif. L'affaire des bâtimens de Ténériffe est terminée comme on devait s'y attendre. Cinquante-deux ont été condamnés. C'est une perte pour le commerce anglais de 25 millions : en même tems à Stettin, encore occupé par les troupes françaises, l'ordre est venu de Paris de mettre le séquestre sur tous les bâtimens, et de saisir les denrées coloniales. Le résultat de cette mesure, ainsi que de l'entrée des Français à Rostock et à Wismar, et par suite de la confiscation de ces bâtimens, est désastreux pour le commerce anglais : voici à cet égard une sorte de notification publiée par la voie du *Moniteur*, et qui doit être lue avec intérêt.

« Les nouvelles qu'on reçoit de tous côtés annoncent les résultats de la guerre active qu'on fait au commerce anglais. Partout les denrées coloniales sont confisquées, soit qu'elles viennent sur bâtimens ottomans ou américains, soit qu'elles soient accompagnées de certificats d'origine soi-disant délivrés par les consuls français d'Amérique, de Patras, de Gothenbourg. L'éveil est donné partout ; on sait que ces papiers sont faux. En Russie, en Prusse, dans le Mecklembourg, en Italie, à Naples, les confiscations se succèdent avec activité, et le continent s'approvisionne aux dépens de l'Angleterre. La situation de cette puissance empire tous les jours. Avec l'activité que mettent les gouvernemens du continent à se saisir de toutes les marchandises coloniales, il n'est pas douteux que le commerce anglais ne sente enfin le danger de sa position.

« Nous sommes autorisés à réitérer ce que nous avons dit dans plusieurs de nos numéros précédens, qu'aucun consul français ne délivre et ne doit délivrer de certificats d'origine de denrées coloniales ; qu'ainsi tout certificat qui est présenté comme tel, est faux et fabriqué. Un navire prétendant venir de New-Yorck, vient d'arriver à Pétersbourg avec un certificat faux ; il a été confisqué.

« Les agens français et ceux des puissances alliées confisquent partout les denrées coloniales. Elles sont toutes de bonne prise, et proviennent du commerce anglais.»

Dans de telles circonstances, on conçoit bien que toute l'attention du gouvernement anglais, et toute l'inquiétude de la nation se porte sur l'état de la banque ; on commence à en être beaucoup plus inquiet encore que de celui de l'armée du lord Wellington ; on sait que ce dernier a des moyens dès long-tems préparés pour quitter le

pays qu'il ne peut défendre ; mais la banque d'Angleterre n'a pas de moyen d'évasion , il faut faire face à ses engagements ou périr, et ce moment de crise excite une vive sollicitude : Un rapport a été entendu , sur la rareté progressive du numéraire , sur la baisse aussi progressive du change , sur la suspension des paiemens en numéraire , sur l'accroissement énorme du papier-monnaie en circulation. Le comité paraît avoir envisagé toute l'étendue du mal et l'énoncer avec franchise. Il attribue les deux premiers effets qu'il a été chargé de reconnaître, aux circonstances actuelles de la guerre , et à la situation difficile où elle met le commerce anglais ; quant à l'émission du papier-monnaie , il l'attribue à la faculté qu'a obtenue la banque , faculté provisoire , de ne pas faire les paiemens en argent. Il ne se dissimule pas que supprimer cette faculté a pour la banque des dangers réels ; mais en donnant le délai de deux années , et en laissant la banque elle-même conduire cette opération , le comité pense qu'il lui sera possible de sortir du mauvais pas où elle est engagée. Il est à remarquer, que dans le cours de son rapport, le comité parle souvent de la paix, dit souvent *que si la paix était conclue, si elle ouvrait un nouveau débouché aux spéculations commerciales*, la situation serait loin d'être la même ; on peut donc apprécier ici à leur juste valeur, et d'après les aveux des Anglais eux-mêmes, les declamations des gens qui ne craignent pas d'affirmer que l'Angleterre désire soutenir cet état de guerre et que sa prospérité politique et commerciale y est intéressée. Qui donc peut-être cru en Angleterre ; sur cette question et sur ces intérêts, si ce n'est la banque , et un comité nommé pour examiner les moyens de la soutenir dans la crise où l'a jetée ce même état de guerre , qu'on prétend lui être si favorable ?

Un journal français , très-accrédité , a accompagné la transcription du rapport du comité de Notes où il expose , avec beaucoup de clarté, les principes connus et vérifiés par notre propre expérience , des effets de la progression indéterminée du papier-monnaie ; effets qui se reproduisent aujourd'hui en Autriche , en Russie comme en Angleterre, effets auxquels, par la force de sa constitution régénérée , et la sage distribution des moyens de son gouvernement , la France échappe aujourd'hui presque seule. Il examine ensuite les vues du comité relativement à la banque, les trouve très-justes, mais fait sentir combien elles sont dangereuses dans leur exécution. Dans quel état sera la banque

si on peut lui rapporter son papier ? dans quel état sera le commerce, si la banque remboursant son papier n'es-compte plus ? Les conclusions que le rédacteur de ces notes tire de sa discussion sont remarquables par leur justesse, leur précision, et le vœu qu'elles semblent renfermer.

« Nous regardons donc comme prouvé, par tout ce qui se passe en Angleterre :

« 1°. Que son immense revenu, fondé sur son courtage, ne peut se passer d'une banque qui émette du papier obligé, non en consultant les lois sur cette matière, mais en obéissant aux accidens et aux besoins du courtage.

« 2°. Que l'échafaudage du courtage de l'Angleterre s'écroulera, et avant cinq ans produira sa ruine, si pendant cinq ans elle est obligée à la même dépense, et éprouve la même gêne dans son courtage avec le continent.

« Pour soutenir ses 600 millions de dettes, ses 14 ou 1500 millions d'impôts nécessaires pour son service, ce n'est pas trop que d'avoir le commerce de toute l'Europe. L'Angleterre l'avait par les neutres ; elle l'avait, lorsque son nouveau système de blocus et ses arrêts du conseil ont porté le désordre dans ces matières, et lui ont fermé tout le continent. Le vrai remède à tous les maux qui menacent l'Angleterre, c'est de se faire rouvrir le continent, c'est de faire succéder à ses idées si exagérées de puissance, des idées plus conformes à la raison et à l'intérêt bien entendu de sa nation. »

Voici, au surplus, une preuve nouvelle de l'état de gêne et de crise où se trouvent le commerce et la banque anglaise. L'idée de tels remèdes, ou plutôt de tels palliatifs, ne peut naître que lorsqu'il y a un mal général, et que des spéculateurs particuliers cherchent à le faire tourner à leur profit.

La dernière convulsion, dit un journal anglais, qu'a éprouvée le monde commercial, a donné lieu au projet de former une nouvelle compagnie de capitalistes, dont les fonds seront de 5 millions sterl., sous le titre de compagnie de commerce, de prêts et d'intérêts. Elle doit être divisée en trois branches :

1°. La branche de dépôt, pour prêter sur propriétés immeubles, et dont le bénéfice s'accroîtra par les intérêts et les intérêts des intérêts.

2°. La branche d'intérêts, dans laquelle chaque individu

pourra déposer de petites sommes, et recevra des billets de la compagnie portant intérêts.

3°. La branche de crédit, sur laquelle les actionnaires pourront tirer à 183 jours, à 9 et 12 mois de date, pour les trois quarts du montant de leur capital, en donnant une promesse de fournir la même somme trois jours avant l'échéance de ses billets. De cette manière, son capital sera rendu actif.

Le plan contient plus de détails. L'on dit qu'il est appuyé par trois des personnes les plus distinguées de la cité.

Le *Morning-Chronicle*, le *Times*, et des extraits de correspondance anglaise, nous donnent des détails récents sur la situation des affaires en Portugal. Les lettres de Lisbonne, citées par le *Moniteur*, sont du 6 août; Almeida est assiégé par Ney, et se dispose à faire une vigoureuse résistance : les Anglais prétendent y avoir jeté un renfort commandé par le général Cox. On a tout lieu de croire qu'ils trompent les Portugais sur Almeida, comme les Espagnols sur Ciudad-Rodrigo, où ils disaient avoir aussi garnison. Leur assertion est fautive, et on peut dire qu'elle est de plus maladroite, car au moment où, suivant le destin qu'elle ne peut éviter, la garnison d'Almeida mettra bas les armes, il sera facile de reconnaître si les Portugais auront eu en effet les auxiliaires qu'on leur prête si généralement.

Au moment où l'on écrivait, de vives alarmes se répandaient à Oporto; on craignait une marche rapide du maréchal Masséna avec un corps considérable sur cette place, où l'on embarquait les effets les plus précieux. Un général anglais et quatorze mille hommes de milice portugaise étaient en marche pour s'opposer à celle du général français, et cette disposition n'était rien moins que rassurante, d'autant plus que toute l'armée de Wellington a suivi, après l'affaire d'Almeida, le mouvement rétrograde de son avant-garde. Lord Wellington se plaît à appeler cette retraite volontaire; il la nomme une retraite *de lion*; mais le lion se retire-t-il sans combattre? La chute d'Oporto et l'occupation de Lisbonne paraissent donc aussi prochaines qu'inévitables. La retraite de lord Wellington y a jeté la consternation; les Anglais, dans leur retraite, pillent et détruisent tout sur le territoire de leurs alliés.

## PARIS.

La parade qui devait avoir lieu dimanche dernier au palais des Tuileries, a été contremandée. Le soir, l'Empereur a passé la revue de sa garde et de la garde royale hollandaise destinée à en faire partie, dans la vaste plaine au-dessous de Saint-Cloud. Ce magnifique spectacle avait attiré un nombre immense de spectateurs. L'Empereur a parcouru tous les rangs aux acclamations des soldats et de la foule qui se pressait pour jouir de sa présence.

— Mardi dernier, entre six et sept heures, l'Empereur à cheval et *incognito*, a visité le monument de la colonne triomphale, la galerie du Louvre, et plusieurs autres lieux où des travaux qu'il a ordonnés pour l'embellissement de la capitale se poursuivent avec la plus grande activité. S. M. l'Impératrice accompagnait son auguste époux, dans une calèche.

— Le 5, S. M. a tenu un conseil de ministres; dans la semaine elle a tenu plusieurs conseils de commerce et d'administration.

— Par divers décrets, S. M. a déclaré les villes d'Amsterdam et de Rotterdam au nombre de ses bonnes villes; nommé M. Gohier consul général aux Etats-Unis, et M. Foureroy consul à Charlestown; M. de la Cheneide préfet du Cantal; M. Mounier, l'un des secrétaires du cabinet, maître des requêtes; MM. Appellius et Van Maanem, Hollandais, conseillers-d'état.

— Les bâtimens de Meudon sont restaurés, et on va meubler ce palais dont on avait lieu de regretter la longue dégradation.

— M<sup>lle</sup> Bourgoing est de retour à Paris: sa rentrée au Théâtre Français paraît prochaine; beaucoup de personnes pensent qu'elle fixerait l'incertitude du comité sur le choix des débutantes, si elle prenait en rentrant l'emploi auquel elle est appelée par la nature de son talent, celui des soubrettes.

— M<sup>lle</sup> Duchesnois qui a été sérieusement indisposée, et menacée d'une esquinancie, résultat du travail forcé auquel elle s'est livrée dans ces derniers tems, est en ce moment absente de la scène. Elle va mieux et ne donne point d'inquiétudes.

## ANNONCES.

**BIBLIOGRAPHIE.**—*Découverte faite par Molini, libraire, à Paris.*—

Œuvres de Cicéron ; en latin , édition très-estimée , et assez rare , laquelle a été corrigée par Pierre Victorius , et imprimée en 4 volumes in-fol. à Venise , par Lucas-Antoine Giunta , en 1534 , 1536 , et 1537 , à laquelle se trouvent 4 feuillets , ou 8 pages entières imprimées par le même Giunta en très-petits caractères italiques , et chaque page en 3 colonnes , et précisément conformes à l'index , qui est précédé de la note ci-après :

*Varius lectiones collectæ hoo anno 1538 , ex antiquis exemplaribus , in Orationibus M. T. Ciceronis , quæ leguntur in secundo tomo editionis Lucae Antonii Juntae. Quamquam non omnes quidem probamus , tamen utcumque sese habeant , ad studiosorum utilitatem edidimus , ut quam malint lectionem sequantur. Primus numerus est paginae , secundus linearum.*

Lesdites huit pages furent imprimées par Giunta , en 1538 , pour être jointes à son édition ; et aucun bibliographe n'en a parlé jusqu'à ce jour , du moins à ma connaissance. Elles manquent aux 12 exemplaires qui se trouvent à Paris , et que l'on a vérifiés très-exactement.

Le seul exemplaire que l'on connaisse jusqu'à ce jour , où lesdites huit pages se trouvent , a été acquis , le 28 mai 1810 , par M. Vauvraet , conservateur des livres imprimés pour la bibliothèque impériale , où il est déposé

*Poésies diverses de M. du Roure de Savi* , ancien officier , membre des Académies de Marseille et de Montpellier , et de la Société académiques des sciences de Paris , et autres Sociétés savantes de France et des pays étrangers. A Lyon , chez Yvernauld et Cabin , libraire ; et à Paris , chez Lenormant , imprimeur-libraire , rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois , n° 17.

*Des Erreurs et des Préjugés répandus dans la Société* ; par J. B. Salgues. Un vol. in-8° de plus de 550 page. Prix , 6 fr. broché , et 7 fr. 75 c. franc de port. En papier vélin , le prix est double. Chez F. Buisson , libraire , rue Gilles-Cœur , n° 10.

*Esiado , Ascreo ; i lavori , e le giornate , traduzione in terze rime in italiano , dal fu Luigi Lanzi , opera riscontrata con 50 codici , e emendata la versione latina , con ottime note , e varie lezioni del detto Lanzi ; 4° greco-latino-italiano. Firenze , 1808. Prix , 18 fr. , broché. L'on en trouve des exemplaires chez Molini , libraire , rue de Tournaine , n° 8 , faubourg Saint-Germain , à Paris.*

*Fêtes à l'occasion du Mariage de S. M. Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche*; recueil de gravures au trait représentant les principales décorations d'architecture et de peinture, et les illuminations les plus remarquables auxquelles ce mariage a donné lieu, avec une description par M. Goutet, architecte, membre de plusieurs sociétés des arts, adjoint maire du sixième arrondissement de Paris. Un vol in-8°, orné de 54 planches. Prix, pap. ordinaire, 10 fr.; avec épreuves sur papier Hollande pour le lavis, 12 fr.; et pap. vélin, 20 fr. Chez L. Ch. Soyer, libraire-éditeur, rue du Doyenné, n° 2, au coin de celle Saint-Thomas-du-Louvre.

**GRAVURE.** — *Inroyables et merveilleuses. Modes, caricatures parisiennes*, de format petit in-fol., gravées à l'eau forte sur les dessins d'Horace Vernet, terminées à la pointe sèche et coloriées. Prix; 1 fr. 50 c. Chez Robin, marchand d'estampes, rue Vivienne; et chez Martinet, rue du Gog.

Quatre numéros paraissent actuellement, cinq et six paraîtront au mois de décembre.

**MUSIQUE.** — *C'est pour toujours*, romance; paroles de M. Marlin, dédiée à M. le comte de Ségur fils, maréchal-des-logis du palais. *L'Amant fidèle.* — *Sans le Savoir.*

Trois romances, musique avec accompagnement de piano ou harpe, par Meissonnier. Prix, 1 fr. 50 c. chaque. Chez Japet et Cotelie, libraires et marchands de musique, tenant un cabinet de lecture, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

Trois romances. *Le Baiser du Départ*, *Rappel au bon vieux tems*, et *le Départ du Guerrier*, musique et accompagnement de piano, par le chevalier Lemierre, lieutenant-colonel, paroles de M. Auguste de Saint-Sevren. Prix, 4 fr. 50 c. Chez la veuve Naderman, rue de Richelieu, à la Clef d'or.

*Le bon Henri*, ou *l'Epicurien couronné*. Pont-Neuf. En l'honneur de Henri IV, que la Société épicurienne, séante au Caveau, a placé au nombre de ses fondateurs; parole de M. Armand-Gouffé, musique d'Alexandre Piccini, membre honoraire de la société épicurienne, et artiste de la musique particulière de S. M. l'Empereur. Prix, 1 fr. 80 c. c. franc de port. Chez Capelle et Renand, rue J.-J. Rousseau, n° 6; et chez tous les marchands de musique.

**AVIS.** C'est par erreur que l'on a annoncé dernièrement que l'*Atlas* ou *Catalogue figuré du Musée Napoléon*, que M. Landon est prêt à publier, serait gravé au trait; les planches seront ombrées, et il y aura même des exemplaires coloriés.



# MERCURE DE FRANCE.

---

N° CCCCLXXVIII. — *Samedi 15 Septem. 1810.*

---

## POÉSIE.

JULIEN ET GALLUS,

ou

REMEDE CONTRE L'ENNUI.

A la brillante cour du fils de Constantin  
De deux jeunes Césars s'écoulait le destin ;  
Julien et Gallus avaient vu par les crimes  
Leur père et tous les leurs , désignés pour victimes ,  
L'un sur l'autre égorgés , payer de tout leur sang  
L'honneur d'être placés près du suprême rang ;  
De ce carnage eux seuls , sauvés par leur faiblesse ,  
Dévaient languir oisifs dans l'ombre et la mollesse ,  
Indifférens au peuple , inconnus aux soldats ,  
Sans crainte , aussi long-tems qu'on ne les craindrait pas.

Mais dans un sort pareil , un divers caractère  
Déjà se faisait voir chez l'un et l'autre frère.

Aux erreurs du jeune âge avec ardeur livré ,  
Et de charmes trompeurs chaque jour enivré ,



En vains amusemens Gallus perdait sa vie.  
 Tantôt, un prix sans gloire excitant son envie,  
 Dans le cirque ses mains guidaient un char poudreux ;  
 Tantôt de la parure et du faste amoureux,  
 Il recherchait l'éclat d'une pourpre nouvelle  
 Ou d'un beau diamant l'orgueilleuse étincelle ;  
 Les danses et les jeux prolongés dans la nuit,  
 Les chiens et les chevaux, les fêtes et le bruit,  
 Des vénales beautés la méprisable flamme,  
 Tous ces goûts lui laissaient un vide affreux dans l'ame ;  
 Et quand tout prévenait ou flattait ses desirs,  
 Il était malheureux à force de plaisirs.

Julien, loin du monde et dans la solitude,  
 Goûtait les voluptés compagnes de l'étude ;  
 Des âges anciens il remontait le cours,  
 Sondait le cœur humain, épiait ses détours ;  
 Ce qui charme l'esprit, l'étend, le fortifie,  
 La poésie auguste et la philosophie,  
 L'art de persuader par de touchans discours  
 Étaient le noble emploi de ses nuits, de ses jours ;  
 Parmi les souverains se cherchant un modèle,  
 Il méditait le livre où s'est peint Marc-Aurèle,  
 Ou demandait, pour prix d'un travail assidu,  
 A Platon l'éloquence, à Zénon la vertu.

De son frère un matin visitant la retraite,  
 « Je vous vois, dit Gallus, l'ame bien satisfaite ;  
 Comment donc faites-vous ? et quels sont vos plaisirs ?  
 Car enfin vos travaux vous laissent des loisirs ;  
 Vous n'êtes pas toujours attaché sur un livre.  
 Pour moi, je suis bien las de ma façon de vivre ;  
 A vous ouvrir mon cœur je suis accoutumé ;  
 L'ennui règne à la cour, et j'en suis consumé.  
 C'est un supplice affreux que tous les jours j'endure ;  
 Mon frère, j'en mourrai, s'il faut que cela dure ;  
 Je bâille en y pensant. » — Julien lui répond :  
 « Je vous plains d'être en proie à cet ennui profond ;  
 Ce mal m'est inconnu ; mais j'y sais un remède. »  
 — « Ah ! Dieu ! s'il est ainsi, venez donc à mon aide,  
 Dit Gallus. » — « J'y consens, et dès demain matin  
 Je vous fais éprouver ce remède certain.  
 Venez voir avec moi mon champêtre domus,

Doux présent que m'a fait ma noble aïeule Hélène ;  
 Aux premiers traits du jour il nous faudra partir ;  
 C'est là qu'avant la nuit j'espère vous guérir.  
 Un assez court chemin tous deux doit nous y rendre. »  
 Gallus le lendemain ne se fit point attendre.  
 A l'heure dite , il vient. — Les deux jeunes Césars  
 De la riche Bysance ont quitté les remparts.  
 Le char vole ; on abrège , en causant , le voyage ;  
 Julien à Gallus adresse ce langage :  
 « Auriez-vous oublié le vieillard Nicoclès  
 Qui de nos premiers ans vit les premiers progrès ?  
 Notre père autrefois nous le donna pour maître ;  
 Il prit de nous des soins qu'on sut mal reconnaître ;  
 Son mérite à la cour était trop étranger ;  
 Souvent par sa droiture il s'y mit en danger.  
 Notre jeune raison par la sienne guidée ,  
 Fut préservée alors de toute fausse idée.  
 On redoutait pour nous de si sages leçons ;  
 On arracha le maître à ses chers nourrissons ;  
 A le revoir , mon frère , auriez-vous quelque joie ? »  
 — « Sans doute ; auprès de nous , qu'il vienne , qu'on l'emploie ;  
 J'ai su de ses leçons moins profiter que vous ;  
 Mais c'était un bonhomme ! il jouait avec nous ;  
 Sa vertu n'avait rien de triste ni d'austère ;  
 Eh ! qu'est-il devenu ? » — « Le croiriez-vous , mon frère ?  
 Depuis que de la cour il est disgracié ,  
 Moqué des courtisans et du monde oublié ,  
 Moins satisfait du sort que de sa conscience ,  
 Et dans les justes Dieux mettant sa confiance ,  
 Il vit pauvre et caché ; deux filles avec lui ,  
 De ses jours avancés faible et dernier appui ,  
 Languissent sans époux ; leur père qui les aime  
 Souffre de leur malheur bien plus que du sien même. »  
 — « O ciel ! vous m'affligez ; nous leur ferons du bien ,  
 Je veux m'en souvenir. » — Pendant cet entretien ,  
 Aux yeux des voyageurs la maison se découvre ;  
 On y touche ; on arrive , et la porte qui s'ouvre  
 Laisse voir un vieillard que deux jeunes beautés  
 Soutiennent doucement , marchant à ses côtés.  
 A ce tableau touchant , Gallus , l'ame attendrie ,  
 Reconnaît Nicoclès ; il s'émeut , il s'écrie :

« Ah ! mon frère , c'est lui ! c'est notre vieil ami ! »  
 Le vieillard s'avancant d'un pas mal affermi :  
 « Est-il vrai ? je revois mes augustes pupilles ;  
 J'espère un tems meilleur et des Dieux plus faciles ,  
 Puisque je vous retrouve , et peux vous approcher ;  
 Moi , chez César ! lui-même a daigné me chercher !  
 Son ordre auprès de lui m'appelle en ces retraites ! »  
 — « Mon père , ce n'est point chez César que vous êtes ,  
 Lui répond Julien ; ce domaine à mes yeux  
 Ne fut jamais si cher , jamais si précieux  
 Que lorsqu'il m'est permis d'en faire un digne usage.  
 De ma reconnaissance il est le faible gage ;  
 Oui , nous sommes chez vous. » — Ce discours imprévu ,  
 Par le rang au savoir cet hommage rendu ,  
 La bonté de César peinte sur son visage  
 Excitent des transports que son frère partage ;  
 Nicoclès , ses enfans , voudraient parler tous trois ,  
 Et tous trois pour parler ne trouvent point de voix.  
 Dans leurs yeux attendris , des pleurs , un doux sourire  
 Sont bien plus éloquens que ce qu'ils pourraient dire.

Julien satisfait : « Mon père , suivez moi ;  
 Venez voir votre bien ; il vous plaira , je croi.  
 Sans s'étendre fort loin , ce riant apanage  
 Peut suffire au bonheur , peut contenter un sage. »

Il leur fait parcourir le modeste logis ;  
 On n'y voit point briller l'or , les meubles exquis ;  
 L'aimable aisance y règne et l'orgueil s'en exile ;  
 De simples ornemens , dont chacun est utile ,  
 Y promettent au maître un commode séjour.

Que de reconnaissance , et de joie , et d'amour  
 S'échappe enfin des cœurs de l'heureuse famille !  
 Quels regards ! quels discours ! le sentiment y brille ,  
 Non l'esprit ; ils n'ont pas le talent des flatteurs.

On s'avance au jardin plein de fruits et de fleurs ;  
 D'une eau fraîche et limpide une source y bouillonne ;  
 Un peu de bois encor s'y joint et le couronne.

« Quoi ! disait le vieillard , tout ceci m'appartient !  
 Qu'un ayle si doux me charme et me convient !  
 Julien ! ô mon fils ! c'est toi qui me le donnes !  
 Mes filles que tu vois , si touchantes , si bonnes ,

Leur vieux père aujourd'hui les lègue à tes bienfaits !  
Tranquille sur leur sort, je puis mourir en paix ! »

Toutes deux cependant, spectacle plein de charmes !  
Sur les mains de César laissaient couler leurs larmes,  
Levaient au ciel les yeux , et d'une égale ardeur  
L'invoquaient pour un père et pour un bienfaiteur.

Gallus est pénétré d'une scène si tendre ;  
Il ne peut se lasser et de voir et d'entendre ,  
Félicite son frère , et se plaint en secret  
De n'être que témoin d'un si généreux trait.  
Il contemple ces lieux , cette aimable demeure :  
« Heureux vieillard , ici vous pourrez à toute heure  
Voir à vos pieds voler mille légers vaisseaux  
Sillonnant l'Hellespont , se croisant sur les eaux ;  
Et sur l'autre rivage à vos yeux se déploie  
La campagne du Xanthe , et la place où fut Troie.  
Ici vous goûterez le frais et le repos ;  
D'une orageuse cour vous oublierez les flots.  
Au bord d'une fontaine , aux ondes murmurantes ,  
Sur des tapis de mousse et de fleurs odorantes ,  
Vos filles quelquefois assises près de vous  
Charmeront vos loisirs , et les rendront plus doux ,  
Tantôt par leurs discours , tantôt par la lecture  
De vers qu'embellira leur voix touchante et pure.  
De l'injuste destin vous braverez les coups ,  
Mon père , et vous serez moins à plaindre que nous. »

Mais enfin au logis l'appétit les ramène ;  
La table les rassemble ; elle est frugale et saine ;  
On sert du lait , du miel , et des fruits savoureux :  
Des vases ciselés coule un vin généreux ;  
Un facile abandon , une gaité décente  
Assaisonne les mets que l'amitié présente.  
Le vieillard prend sa lyre , et ses accords touchans  
D'Aglæ , de Mysis accompagnent les chants.  
Gallus à leurs talens prodigue son suffrage.

Julien cependant veut finir son ouvrage :  
« Mon père , et vous , dit-il , vous aimables objets ,  
J'ose former pour vous encor d'autres projets ;  
De vertus et d'attraits votre jeunesse ornée  
Doit s'approcher bientôt des autels d'hyménée ;

Un père avec plaisir y guidéra vos pas ;  
 De fortunés époux vous ouvriront leurs bras.  
 Pour former cette chaîne et la rendre légère ,  
 Acceptez quelques dons de l'un et l'autre frère ;  
 Oui , Gallus avec moi veut être de moitié ;  
 Sa main dote Mysis , et la mienne Aglaé . »  
 A ces mots , des deux sœurs les chastes fronts rougissent ;  
 Leurs yeux se sont baissés , et leurs traits s'embellissent ;  
 D'un regard expressif , et lui serrant la main ,  
 Gallus a de son frère approuvé le dessein .

Bienfaiteur à son tour , de quelle jouissance  
 L'enivrent les accens de la reconnaissance !  
 Le charme qu'il éprouve est tout nouveau pour lui . . . . .  
 Mais quoi ! vers l'occident déjà Vesper a lui ;  
 Déjà montrant son disque et sa pâle lumière ,  
 Phœbé sur l'horizon vient remplacer son frère .  
 « Que vois-je ? est-ce la nuit ? qu'avec rapidité  
 Le tems dérobe ici son cours précipité !  
 Dit le prince étonné ; nous arrivons à peine ;  
 La journée est trop courte , et sa fin trop soudaine ;  
 Je n'en ai pas senti les instans s'écouler . »  
 — « C'est que le triste ennui ne vint pas s'y mêler ,  
 Lui dit alors son frère ; à cette maladie  
 Vous savez maintenant comment on remédie ;  
 Il ne tiendra qu'à vous de l'éloigner toujours . »  
 — « Oui , le remède est sûr ; j'y veux avoir recours ,  
 Mon frère , et si l'ennui revient pour me surprendre ,  
 En faisant des heureux , je saurai m'en défendre .  
 Voilà ma guérison ; vous me l'aviez bien dit . »

A ce noble discours Julien applaudit .

Les deux princes bientôt repartent pour Bysance ,  
 Pleins de joie , et laissant , grâce à leur bienfaisance ,  
 Une famille heureuse , et dont l'amour , les vœux ,  
 Les bénédictions les suivent tous les deux .

Gallus de ce beau jour conserva la mémoire ;  
 Lui-même avec plaisir en racontait l'histoire ;  
 Il sut toujours depuis , répandant les bienfaits ,  
 Tout prince qu'il était , ne s'ennuyer jamais .

Nous pouvons tous connaître un semblable délice ;  
 Dans l'état le plus humble , on peut rendre service .

Et d'un plus malheureux être le bienfaiteur.  
 Il n'est à ce plaisir nul ennui qui ne cède.....  
 Finissons. Aussi bien, je pourrais au lecteur  
 Faire éprouver le mal, en parlant du remède.

ANDRIEUX.

## ENIGME.

JE suis un être blanc et noir :  
 On m'expose au grand jour pour qu'on me puisse voir.  
 J'ordonne, on m'obéit; ou bien, incontinent,  
 La peine est infligée à tout contrevenant.  
 Je prends naissance au sein de la police,  
 Dans un conseil de guerre, au palais de justice;  
 Je me répands de-là dans tout Paris.  
 Souvent autour de moi j'attire les conscrits.  
 Je suis bien d'une autre importance  
 Lorsque je sors d'un conseil de finance.  
 Quelquefois je monte à cheval,  
 Et vais donner au général  
 L'éveil sur tout ce qui se passe;  
 Et rapporter de lui ce qu'il faut que l'on fasse.  
 S.....

## LOGOGRIPE.

JEUNES enfans, amis de la folie,  
 Que le plaisir succède à vos travaux....!  
 Vite en plein air, au gré de votre envie,  
 Je vais pour vous agiter mes grelots;  
 J'y mêlerai des sauts et des gambades,  
 Des chants, des cris, des rires, des bons mots,  
 Et force coups à tous mes camarades.  
 Mes bons amis, si pour savoir mon nom,  
 Vous disloquez ma grotesque personne,  
 Vous trouverez du grand monde le ton;  
 Un ferme appui de l'état et du trône;  
 Ce qu'à-la-fois je porte gros et rond;  
 De l'amitié le symbole fidèle;

Ce qu'au vieillard l'enfance un peu cruelle  
 Cherche toujours à faire en badinant;  
 De notre globe un vaste et vieux empire;  
 Un grand pays du nouveau continent;  
 Un noir souci qui fait que l'on soupire;  
 Deux volatils, l'un sot, l'autre bavard;  
 Ce que pratique à la guerre un hussard;  
 Un petit poids chez *Purgon* en usage;  
 Ce qui dérobe à mon œil indiscret  
 Ce joli sein qu'arrondit un corsage;  
 Ce que d'écus maint avare voudrait;  
 Deux végétaux d'éclatante verdure,  
 Jusques aux cieux élevant leur stature;  
 Fleuve africain des voyageurs vanté;  
 De l'Italie une forte cité;  
 Enfin, lecteur, cette joyeuse fête  
 Qui fait toujours rêver mainte fillette,  
 Et glisse dans son cœur la douce volupté.

B. . . . . D'AGEN ( *du cercle de la Comédie.* )

# CHARADE.

Mon premier est un cri de répétition;  
 Mon second fait au tour est parfaitement rond :  
 Mon entier équivaut à contestation.

S. . . . .

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Echelle*.  
 Celui du Logogriphe est *Charme*, dans lequel on trouve, *carne*,  
*arme*, *ame*, et *me*.  
 Celui de la Charade est *Duelliste*.



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VIE D'ULRICH ZWINGLE, RÉFORMATEUR DE LA SUISSE; par M. J. G. HESS. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr. 50 c., et 6 fr. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3; et à Genève, chez le même libraire.

La réformation du seizième siècle, qui sépara de l'église romaine une grande partie de la chrétienté, est un des événemens les plus curieux de l'histoire moderne, soit qu'on en considère les causes, soit qu'on en examine les suites. Une dispute qui, d'abord, n'avait paru intéresser que les théologiens, amène une révolution morale, dont l'influence s'étend sur le monde civilisé. Tel est le point de vue sous lequel M. Hess envisage cette époque mémorable; il pense, et avec raison sans doute, que, grâce aux principes de tolérance universellement établis, il est enfin permis de peindre les auteurs de ce grand changement tels qu'ils furent. Le réformateur dont il nous donne aujourd'hui l'histoire, a moins de célébrité que Luther et Calvin, parce que ses disciples n'ont pas été désignés par son nom. On reconnaîtra cependant qu'il ne leur fut inférieur ni en talens ni en connaissances, si l'on réfléchit que, contemporain du premier et prédécesseur du second, il ne trouva qu'en lui-même la force de s'élever au-dessus de son siècle par l'indépendance de ses opinions.

Ulrich Zwingle naquit le premier janvier 1484 (1) à Wildhaus, village du comté de Tockenbourg en Suisse. Son père était un simple paysan, mais qui ne le laissa manquer d'aucun des moyens d'acquérir une instruction solide. Le jeune Ulrich fut envoyé à Bâle, et ensuite à

---

(1) Et non en 1487, comme le dit le *Dictionnaire historique de Chaudon et Delandine*.



Berne, où une école de belles-lettres venait de s'ouvrir. Les succès qu'il y obtint fixèrent sur lui l'attention des dominicains qui cherchèrent à lui faire prendre l'habit de leur ordre. Le père en fut instruit, et se hâta d'envoyer son fils à l'Université de Vienne en Autriche, qui avait alors beaucoup de réputation. Les auteurs classiques grecs et latins lui devinrent bientôt si familiers qu'il fut en état de remplir, à 18 ans, une chaire de professeur au collège de Bâle. Il y contribua puissamment à faciliter et encourager l'étude des langues anciennes, étude qui, comme l'observe son biographe, prépara la renaissance des lettres au quinzième siècle, et qui sera dans tous les tems la meilleure base de toute éducation libérale.

Au milieu des occupations les plus sérieuses, Zwingle ne cessa pas de cultiver la musique. Cet art faisait alors une partie essentielle de l'instruction des jeunes gens destinés à l'éclat ecclésiastique; Zwingle le regardait comme une ressource faite pour reposer l'esprit après un travail fatigant, pour lui donner de nouvelles forces et adoucir la trop grande austerité du caractère.

Elu curé de Glaris, chef-lieu du canton de ce nom, Zwingle crut avoir besoin d'une instruction plus profonde et plus étendue que celle qu'il possédait déjà. Il résolut donc de recommencer ses études théologiques d'après un plan qu'il se traça lui-même. La lecture assidue du nouveau testament précéda ses nouvelles recherches. Pour se rendre plus familière les épîtres de saint Paul, il en copia le texte grec de sa main, ajoutant en marge une foule de notes extraites des Pères de l'église, ainsi que ses propres observations. Cet intéressant manuscrit existe encore dans la bibliothèque de Zurich.

Voulant connaître en détail la marche progressive du christianisme, Zwingle ne fut rebuté ni par le style barbare; ni par les absurdités des auteurs du moyen âge. D'après le même principe, il lut sans prévention les ouvrages de plusieurs écrivains accusés d'hérésie. Il distingua parmi eux Ratramne, moine du neuvième siècle, dont les opinions sur l'eucharistie, quoique conformes à celles des siècles précédens, furent condamnées par

la cour de Rome; l'anglais Wiclef, qui rejetait les vœux monastiques; enfin Jean Huss, brûlé par le concile de Constance pour s'être élevé contre l'excessive puissance temporelle des papes (2). Une aussi vaste érudition contrastait d'une manière bien frappante avec l'ignorance honteuse de la plupart des prêtres et des moines du tems. Un auteur contemporain raconte que dans un synode composé des doyens ruraux du clergé helvétique, il ne s'en trouva que trois qui eussent lu la Bible; les autres avouaient qu'ils connaissaient à peine le nouveau testament. Leurs sermons étaient de pitoyables amplifications de la légende, égayées par des bouffonneries dignes des tréteaux de la Foire.

Ce fut cependant à cette époque que Théobald, baron de Geroldseck, administrateur de la célèbre abbaye d'Einsiedeln, dans le canton de Schwitz, conçut le noble projet d'ouvrir dans son monastère un asyle aux hommes qui, par leurs lumières et leur zèle, lui paraissaient propres à répandre les connaissances utiles parmi leurs compatriotes. Il désirait agréger Zwingle à cette savante réunion, et il lui offrit la place de prédicateur de l'abbaye. Zwingle l'accepta avec empressement: il sentit que sous la protection de l'administrateur, il pourrait énoncer plus librement les opinions qu'il s'était formées dans le silence de l'étude et des méditations. Il ne se trompa point: il trouva à Einsiedeln plusieurs hommes d'un vrai savoir qui l'aiderent, dans la suite, à introduire la réforme en Suisse. Ils étudiaient ensemble les Pères de l'église, dont Erasme venait de faire paraître les œuvres à Bâle. Ils y joignaient la lecture des ouvrages de ce même Erasme et du célèbre hébraïsant Capnion (Reuchlin), tous deux restaurateurs des lettres en Allemagne.

Lorsque Zwingle crut les esprits suffisamment préparés par des instructions particulières, il résolut de frapper un coup décisif. Il choisit à cet effet un jour de fête solennelle qui attirait à Einsiedeln une foule im-

---

(2) Il est à remarquer que le *Dictionnaire historique* déjà cité déclare que Zwingle n'était ni savant, ni littérateur, ni philosophe, ni même théologien.

mense. On a conservé le discours qu'il prononça devant cette assemblée où l'on comptait les membres les plus distingués de l'Etat et du clergé ; un seul passage fera juger de l'esprit qui animait l'orateur :

« Cessez de croire , s'écria-t-il , que c'est par des vœux » stériles , par de longs pèlerinages , par des offrandes » destinées à orner des images sans vie , que vous obtiendrez la faveur divine..... Hélas ! je le sais , c'est nous-mêmes , ministres des autels , nous qui devrions être le sel de la terre , c'est nous qui avons égaré dans un labyrinthe d'erreurs la multitude ignorante et crédule. C'est pour satisfaire notre avarice et accumuler des trésors , que nous avons élevé au rang des bonnes œuvres d'innutiles et vaines pratiques. Trop dociles à notre voix , les chrétiens de nos jours ne songent qu'à racheter leurs crimes sans y renoncer. *Vivons au gré de nos désirs , disent-ils , enrichissons-nous du bien d'autrui , ne craignons pas de souiller nos mains de sang et de meurtres ; nous trouverons dans les grâces de l'église des expiations faciles.* »

La morale de Zwingle fit impression sur une partie de ses auditeurs : on vit des pèlerins remporter leurs offrandes , circonstance qui anima contre lui les moines d'Einsiedeln , en leur faisant craindre la diminution de leurs revenus. Les couvens voisins partagèrent cette animosité , et répandirent des bruits injurieux sur le compte du réformateur. Il ne paraît pas cependant que son discours lui ait attiré la disgrâce de ses supérieurs ecclésiastiques. Il est bien remarquable , au contraire , qu'à la même époque le pape Léon X lui fit remettre un diplôme qui lui donnait le titre de chapelain acolyte du Saint-Siège. Zwingle n'avait point sollicité cette distinction ; il ne la dut qu'à sa renommée qui commençait à se répandre.

La place de prédicateur de la cathédrale de Zurich lui fut offerte également sur sa seule réputation ; il l'accepta , dans l'espoir d'être plus utile que dans l'enceinte d'un monastère. Selon sa courageuse habitude , il attaqua le vice dans toutes les classes , dirigeant spécialement son éloquence contre les dissolutions du clergé.

Ce fut en cette année mémorable (1518) que Léon X envoya en Suisse le franciscain Bernard Samson, auquel il confia le pouvoir d'absoudre de tout péché les chrétiens qui, par leurs dons pieux, aideraient à l'achèvement de la basilique de Saint-Pierre. L'impudence avec laquelle ce moine s'acquittait de son ministère, se peint dans ce seul trait : pour écarter la foule des indigens qui se rassemblaient autour de lui toutes les fois qu'il paraissait en public, il faisait crier par un diacre : « Laissez approcher d'abord les riches qui peuvent acheter le pardon de leurs péchés ; après les avoir satisfaits, on écouterait aussi les prières du pauvre. » Enfin le cordelier Samson osa dire en chaire que le pécheur participait à la grâce divine du moment où *le son de l'argent retentissait dans le tronc destiné à le recevoir*. C'était à Berne que l'envoyé apostolique débitait cette étrange morale ; il se dirigea sur Zurich : Zwingle l'y attendait, et déjà il avait éclairé l'esprit de ses auditeurs par plusieurs discours remplis de raison et de force. Lors donc que Samson se présenta à Zurich, la diète lui ordonna de sortir sans délai de tout le territoire helvétique.

Plusieurs écrivains, et Voltaire lui-même qui ne peut être suspecté de partialité en faveur des papes (3), ont regardé la querelle sur les indulgences comme la principale cause de la réforme, parce que c'est elle qui donna occasion à Zwingle et à Luther de s'élever publiquement contre la cour de Rome (4). M. Hess contredit formellement l'opinion générale sur ce point ; il la réfute moins par le raisonnement que par des faits.

« On a vu, dit-il, qu'avant l'arrivée de Samson en Suisse, Zwingle avait senti la nécessité de réformer le culte, la discipline et les dogmes de l'église ; et lorsqu'on considère l'ensemble de son histoire, la résistance qu'il opposa à Samson paraît un fait isolé qui

---

(3) *Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations*, chap. 128.

(4) Le *Dictionnaire historique* dit formellement que Zwingle ne commença à déchirer le voile que parce qu'il fut *fâché* qu'un cordelier milanais lui eût été *préféré* pour la vente des indulgences. On verra qu'il y a ici autant de mots que d'erreurs.

» n'influa pas d'une manière directe sur les événemens  
 » postérieurs. Luther, de même que Zwingle, n'eut  
 » besoin d'aucune impulsion particulière, et, pour  
 » trouver l'origine de ses opinions, il faut de même  
 » remonter au delà du moment où il parut sur la scène...  
 » L'influence du nouveau système qu'il se forma se fit  
 » sentir long-tems avant la publication de ses fameuses  
 » thèses, dans les leçons qu'il donnait à l'université de  
 » Wittenberg. La vente des indulgences lui fournit seu-  
 » lement l'occasion d'éclater; mais la direction naturelle  
 » de ses idées l'aurait amené tôt ou tard à une rupture  
 » avec les partisans du pape, lors même que Tetzels (5)  
 » n'eût pas excité son indignation. Une révolution comme  
 » celle qui s'opéra dans le seizième siècle, ne saurait  
 » tenir à un seul événement, ni dépendre d'un seul  
 » homme; elle exige le concours d'une multitude de  
 » causes qui agissent long-tems en silence et préparent  
 » les esprits à des changemens importans. Avant Luther  
 » et Zwingle, plusieurs théologiens tentèrent une ré-  
 » forme; aucun ne réussit, parce qu'ils avaient essayé  
 » de guérir la maladie avant le moment de la crise. »  
 Cette manière d'argumenter est directe, positive; elle  
 nous paraît démontrer sans réplique que ce ne fut pas un  
 intérêt sordide, ni ce que l'on appelle vulgairement *jalousie*  
*de métier*, qui déterminèrent la conduite de Zwingle  
 dans cette importante conjoncture. Mais bientôt il fallut  
 qu'il songeât à sa propre défense. Léon X, en 1520,  
 avait lancé anathème contre Luther, et aussitôt les en-  
 nemis de Zwingle, presque tous moines, crurent le  
 flétrir par le surnom de *Luthérien*. Il n'y avait eu cepen-  
 dant, jusque là, aucun rapport entre le réformateur  
 suisse et le réformateur saxon. Zwingle ne répondit à

---

(5) Jean Tetzels, dominicain, fut envoyé par le pape, en Alle-  
 magne, avec la même mission que Bernard Samson le fut en Suisse.  
 La cour de Rome n'avait pu faire de plus mauvais choix. Ce Tetzels  
 tenait son bureau de vente dans un cabaret; c'est lui qui osa dire  
 publiquement, pour encourager les acheteurs: « Vous auriez violé  
 » la Vierge, mère de Dieu, qu'avec mes indulgences vous n'avez  
 » rien à craindre. »

ces persécutions secrètes qu'en sollicitant deux colloques successifs pour l'examen de sa doctrine : il y remporta un triomphe complet. Ses ennemis imaginèrent , alors , de le frapper dans la personne d'un de ses plus zélés partisans , le bailli Wirth , accusé d'avoir brûlé ou laissé brûler une image de Sainte-Anne , célèbre dans le canton. Malheureusement il n'était pas de la juridiction du sénat de Zurich : Zwingle l'aurait défendu et sauvé. Le bailli , vieillard vénérable , fut jugé par un tribunal dont le président répondit aux parens et amis du prisonnier par ces paroles , qui peignent trop fidèlement l'esprit de fanatisme et de démence que le réformateur avait à combattre : « Je n'ai jamais connu un meilleur homme , un » citoyen plus loyal que Wirth. S'il avait pillé , volé , » assassiné même , je parlerais volontiers en sa faveur ; » mais , puisqu'il a brûlé l'image de la bienheureuse » Sainte-Anne , mère de la Vierge , il ne peut y avoir » de grâce pour lui. »

Zwingle, inébranlable dans ses principes , ne se laissa point arrêter dans l'exécution de ses projets. Le jour de Pâques 1525 , il donna aux habitans de Zurich le premier spectacle de la cérémonie religieuse qu'il annonça devoir être désormais substituée à la messe. Il célébra la cène comme une commémoration , et , chose remarquable , le peuple , loin de paraître scandalisé de cette innovation que son pasteur lui représenta comme le retour des usages antiques , se porta dans les temples avec une nouvelle ferveur. La révolution s'opérait dans toutes les classes , même dans celles qui étaient intéressées à maintenir les abus. Le chapitre de Zurich remit au sénat tous ses droits politiques et la disposition de ses revenus : ce généreux exemple fut imité par l'abbesse de Fraumunster. Les moines mendiants voulaient seuls s'opposer à la réforme : l'autorité civile prononça leur suppression. Mais la cupidité n'eut aucune part à cette salubre mesure : les biens du clergé ne furent ni dilapidés par les particuliers , ni engloutis par le fisc ; seulement on leur donna une destination plus éclairée et plus véritablement pieuse , comme la dotation des hôpitaux et l'entretien des écoles publiques qui dûrent à Zwingle leur nouvelle organisation. Il y

fonda des chaires d'hébreu et de grec, dans la vue principale de faciliter la comparaison du texte de l'ancien et du nouveau testament avec les versions adoptées par l'église romaine (6).

La réforme obtenant chaque jour de nouveaux partisans, le grand conseil de Berne convoqua, en 1527, tout le clergé des états de la ligue helvétique. Zwinglése rendit à cette assemblée, dont son éloquence et sa profonde érudition le rendirent bientôt l'arbitre. Le grand conseil adopta solennellement le culte réformé; et, dans l'espace de quatre mois, toutes les communes du canton suivirent solennellement cet exemple. Zwinglé, comme on l'a déjà observé, ne devait son triomphe qu'à lui seul: loin de recevoir des instructions de Luther, la première relation directe qu'il eut avec lui fut amenée par la véhémence avec laquelle le réformateur saxon s'éleva contre la doctrine de son confrère, relativement à l'impanation et à l'involution dans l'eucharistie. Le landgrave de Hesse, l'un des princes les plus éclairés de son temps, alarmé de cette division naissante entre deux hommes sur qui l'Europe avait les yeux fixés, les invita à une entrevue dans une ville de ses états. Luther et Zwinglé se virent à Marbourg, en 1529; ils avaient amené des théologiens célèbres, tels que Mélanchton, Œcolampade, etc. Ils s'accordèrent sur tous les points, hors celui de l'eucharistie.

Au milieu de tant de travaux et d'agitations, Zwinglé composait un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels il traitait les questions les plus importantes de la morale et

---

(6) L'ignorance des langues anciennes était si profonde parmi les ecclésiastiques, qu'un moine déclamant en chaire contre Zwinglé et Luther, disait: « On a inventé, il y a quelque temps, une nouvelle » langue, mère de toutes les hérésies, le grec. C'est dans cette » langue qu'est imprimé un livre appelé le *Nouveau Testament*, qui » contient beaucoup de choses dangereuses. A présent il se forme » encore un autre langage, l'hébreu: quiconque l'apprend devient » aussitôt juif. » (Jean de Müller, *Histoire de la Suisse*, tome IV, page 455 de l'original allemand.)

de la théologie (7). Il en est un qui mérite d'être cité : c'est un précis de sa doctrine qu'il adressa à François I<sup>er</sup>. On y trouve un passage curieux sur cette opinion des théologiens qui pensaient que les vertus des païens n'étaient que des vices brillans (8), et que par conséquent l'entrée du ciel leur était interdite : « Cessons de poser » des bornes à la miséricorde divine, dit Zwingle ; je suis » persuadé qu'un Aristide, qu'un Socrate, enfin que tous » les hommes de bien qui ont accompli les lois gravées » dans leur conscience, quelque soit le siècle, quelque » soit le pays où ils aient vécu, entreront dans la félicité » éternelle. » Ce fut le dernier écrit qui sortit de la plume de Zwingle ; peu de semaines après, un coup funeste l'enleva à son pays, et termina sa carrière laborieuse.

Malgré tous ses efforts pour établir l'harmonie ou, du moins, une parfaite tolérance entre les cantons protestans et les cantons catholiques, une guerre furieuse éclata entre eux, en 1531. Le sénat de Zurich mit des troupes en campagne, et voulut que Zwingle accompagnât le commandant. Ceux qui lui étaient attachés, croyaient que sa présence électrifierait les soldats ; ses ennemis secrets connaissant son courage (9) espéraient qu'il n'échapperait pas aux périls qu'il allait courir. On se mit en marche : le bruit du canon que l'on entendait dans le lointain annonçait que les deux armées étaient aux prises. « Hâtons-nous, s'écria Zwingle ; quant à moi, je veux » aller joindre mes frères, aider à les sauver, ou périr » avec eux. » Presqu'à l'instant où il arrivait sur le champ de bataille, encourageant les siens par ses discours, il reçut un coup mortel, et tomba dans la mêlée. Des soldats catholiques, sans le reconnaître, lui offrent un confesseur. Il refuse d'un mouvement de tête : « Meurs donc, » hérétique obstiné ! » crie l'un d'eux en le perçant de sa pique.

Le lendemain seulement le corps du réformateur fut trouvé et exposé aux regards de l'armée. Une soldatesque

(7) Ses œuvres forment 4 vol. in-fol., outre un grand nombre de manuscrits.

(8) *Splendida peccata.*



effrénée s'en empare, le livre aux flammes et jette ses cendres au vent.

Ainsi se termina, à l'âge de quarante-sept ans, la carrière de Zwingle; mais l'influence de son génie lui survécut. Le court espace de onze ans lui avait suffi pour changer les mœurs, les idées religieuses et les principes politiques de sa patrie. « Une charité active, une simplification patriarcale, des lois sages, des mœurs plus fortes » que les lois, tel fut le noble legs que Zwingle laissa à sa patrie. »

La vie du réformateur de la Suisse a été écrite pour ainsi dire sur les lieux qui le virent travailler à la propagation de sa doctrine, et au milieu d'un peuple qui s'honore de la professer : mais l'on ne peut trop se hâter d'observer à la gloire de l'auteur, que si sa position et les circonstances lui ont servi pour être plus exact, jamais elles ne l'ont entraîné hors de cette impartialité rigoureuse qui doit être le guide invariable d'un historien. Sa philosophie est éclairée, et par conséquent toujours humaine et tolérante. Il rapporte les faits avec candeur, quelquefois les soumet à une discussion lumineuse, ou en tire d'utiles réflexions; mais jamais il ne déclame. Son style est naturel, correct, et exempt de néologismes. Si M. Hess est étranger, comme son nom le fait croire, la manière dont il écrit le français doit être pour nous un objet particulier de surprise et d'éloge. L. S.

---

(9) Le *Dictionnaire Historique*, qui semble avoir pris son article Zwingle dans les écrits de quelque moine du tems, dit que le réformateur n'étant pas brave, fit tous ses efforts pour ne pas aller à la guerre.

**TABLEAU LITTÉRAIRE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, ou Essai** sur les grands écrivains de ce siècle et les progrès de l'esprit humain en France ; suivi de l'*Éloge de la Bruyère*, avec des notes et des dissertations, ouvrages qui ont remporté les prix d'éloquence décernés par la Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 4 avril 1810 ; par MARIE J. J. VICTORIN FABRE. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34 ; et chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Ce double concours, ces deux prix d'éloquence remportés à-la-fois par un jeune orateur ont fait grand bruit dans le monde littéraire. Ce bruit a été couvert et comme étouffé par celui que les prix décennaux ont fait et font encore. C'est vers ce dernier objet que sont maintenant dirigés tous les regards, tous les intérêts, toutes les passions. Aussi, qui oserait maintenant prononcer sur les prix décennaux ? Ce sera quelques mois après la discussion de cette grande cause, et après le jugement porté, qu'on pourra démêler la vérité dans tout ce qu'on voit paraître aujourd'hui d'opinions contradictoires, de réclamations, de censures. De même, c'est peut-être ici le moment de juger impartialement et sainement ces deux discours qui furent couronnés, il y a quelques mois, dans la même séance académique.

Le premier partagea la couronne avec celui d'un autre orateur : le second l'obtint seul, et fut mis absolument hors de pair. L'une et l'autre de ces décisions ont été fortement attaquées. Elles l'ont été ouvertement dans quelques journaux, plus sourdement dans d'autres, où l'on veut du moins sauver les formes. Avec des formes, ou sans formes, on dirait que la plupart des journalistes se croient chargés par le public de lui cacher ce que nous possédons encore de richesses dans une décadence très-sensible, et même de courre sus à tout talent qui se montre, à tout esprit qui s'élève au dessus d'un certain

K 2

niveau , à tout génie enfin qui menace de rendre à notre patrie la gloire littéraire dont elle a joui.

On peut juger , à la manière dont l'Académie française s'est exprimée par l'organe de son secrétaire perpétuel sur le compte de l'auteur de ces deux discours , qu'elle le met dans le petit nombre de ceux qui lui donnent cette espérance. On jugerait , pour ainsi dire , encore mieux , au soulèvement qui a tout d'un coup éclaté contre lui , qu'il est destiné à la remplir.

Le *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle* , était pour la cinquième fois au concours. Il y allait de l'honneur de la littérature française du dix-neuvième siècle que cette palme fût enfin cueillie. Elle l'a été en même tems par deux rivaux , qui en ont été trouvés également dignes (1) ; mais l'un des deux paraissait pour la première fois dans l'arène , et il est dans la force de l'âge : l'autre s'y fait distinguer depuis cinq ans et il n'en a que vingt-quatre. En rendant au premier la justice qui lui était due , l'Académie n'a pu se défendre pour le second d'un mouvement d'intérêt qu'elle a cru devoir faire partager au public. Elle a remarqué que , dans cette même assemblée , *M. Victorin Fabre a déjà obtenu plusieurs couronnes pour divers ouvrages en prose et en vers* (2).... Et en parlant de l'autre prix qu'il remportait dans la même séance : *Nous n'avons pas besoin , a-t-elle ajouté , d'appeler l'attention de cette assemblée sur le phénomène intéressant que présentent les triomphes multipliés d'un écrivain de vingt-quatre ans , et sur les espérances qu'on doit concevoir d'un talent déjà si varié , si brillant et si mûr , lorsque l'âge , la méditation et le travail l'auront étendu et perfectionné* (3). Il y a longtemps , sans doute , que cette compagnie qui ne peut avoir d'autre intérêt que celui des Lettres , et dont plus des trois-quarts , peut-être , connaissent à peine de vue le jeune auteur , ne s'était expliquée sur personne avec cette équité bienveillante. Comment le souffrir ? com-

---

(1) *Rapport sur le concours des prix , etc. , page 4.*

(2) *Ibidem.*

(3) *Ibid. page 7.*

ment ne pas s'efforcer de perdre dans l'opinion publique et l'orateur qui vient d'obtenir de tels lauriers, et le tribunal qui les a placés sur sa tête ?

Ce tribunal, au reste, ne s'est exprimé sur M. Fabre avec cette prédilection honorable qu'au sujet du prix qu'il a remporté seul. A l'égard de l'autre prix, il a eu soin de tenir la balance égale dans ses expressions comme il l'avait fait dans son jugement. Il observe que le *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle* présentait de grandes difficultés, mais que ce sont les difficultés mêmes qui donnent au vrai talent l'occasion de déployer toute sa force (4) ; que plusieurs des écrivains qui avaient d'abord concouru ont publié leurs ouvrages, que presque tous avaient assez de mérite pour en justifier la publication, mais que leur publicité a aussi justifié la sévérité des juges ; et il ajoute : « C'est à cette même sévérité que le public devra les deux discours d'un mérite supérieur qui ont été couronnés. »

Pour déprécier celui des deux concurrents qu'une double victoire, précédée de plusieurs autres, rendait un digne objet de persécution et de haine, il a fallu d'abord soutenir que le partage était injuste, et relever encore M. Jay pour abaisser M. Fabre ; sauf à revenir ensuite sur M. Jay si par la suite il le méritait de même. A Dieu ne plaise que je prenne le parti contraire, pour relever à mon tour M. Fabre ! J'adopte dans toute son étendue le jugement qui a été prononcé, et tenant pour très-bien couronné l'un des deux *Tableaux*, je ne veux qu'examiner à quel titre, indépendamment de toute concurrence, l'autre a mérité le prix.

L'une des critiques que je conçois le moins parmi celles qui ont été faites de ce discours, c'est de manquer de plan, de contenir, à la vérité, de fort beaux morceaux, des caractères fort bien dessinés des grands écrivains du dix-huitième siècle, mais de ne pas peindre aussi fidèlement le siècle même, dont le *Tableau* cependant était le sujet du prix. J'y reconnais bien ces morceaux et ces caractères ; mais ce qu'il y a de singulier (et je ne puis

---

(4) *Ibid.*, page 5.

dire si la singularité est dans les censeurs qui ont fait ces critiques, ou si elle est en moi) c'est que le mérite du plan est celui dont je suis le plus frappé dans ce discours et dont je sais le plus de gré à l'auteur. Je ne puis savoir gré du plan d'un ouvrage qu'à proportion de ce qu'il y a dans ce plan une disposition des parties que l'auteur a préférée à une autre et qui lui appartient. Si, au contraire, les choses y étaient disposées dans l'ordre où elles se présentaient d'elles-mêmes, et où par conséquent tout le monde eût pu les placer, je ne verrais dans ce plan aucun mérite, ou, pour mieux dire, je ne verrais dans l'ouvrage même aucun plan.

Que fait l'auteur de ce discours? Il marque d'abord en peu de mots, mais en traits aussi justes qu'ils sont fermes et concis, le point où l'on était parvenu en France au commencement du dix-huitième siècle, et le mouvement qu'avaient successivement imprimé aux esprits le seizième et le dix-septième. Que restait-il alors à faire? Il le dit avec autant de justesse, de concision et de fermeté; ce qui restait à faire, c'est le dix-huitième siècle qui l'a fait, et c'est cette action du siècle, opérée par les grands hommes qu'il a produits, qui remplit dans tous ses développemens l'étendue entière de son discours. Et ce n'est pas au hasard qu'il marche dans les progrès de cette action : sa marche, il a commencé par se la prescrire, par la tracer d'avance à l'œil de ses lecteurs, comme pour leur donner le droit et les moyens de le reprendre s'il ne la suivait pas exactement.

« Dans ce tableau, dit-il, vont paraître d'abord ceux dont les talens ou les lumières ont embelli l'aurore de ce siècle et préparé sa splendeur ; toutes les connaissances humaines, tous les genres de littérature, s'y montreront isolés, et pour ainsi dire épars. On les verra long-temps ensuite se développer et s'étendre, enfin s'approcher et s'unir. Alors, portant nos regards sur le magnifique ensemble d'un siècle où tout s'agrandit en s'éclairant, il faudra nous efforcer de déterminer avec justesse la nature de ses travaux, de fixer avec précision l'étendue et les bornes de ses conquêtes. Ainsi, conduits par degrés des exemples qu'il nous laisse aux espérances qu'il nous donne, nous pourrions juger des secours qu'il a transmis lui-même à l'âge présent, pour le suivre, pour l'atteindre peut-être, dans la carrière illimitée du génie et de la gloire. »

Ce plan est assurément très-bon et très-beau. Si l'auteur ne l'avait pas suivi dans la composition de son ouvrage, ce serait une distraction bien extraordinaire que d'en avoir laissé subsister le projet ; et s'il l'a exécuté au contraire dans toutes ses parties, est-ce distraction, est-ce injustice, est-ce mauvaise foi que de prétendre que son ouvrage manque de plan ?

Avant d'aller plus loin, je dirai encore ce que je pense d'une autre critique, bien légère et bien décidée, mais dont la légèreté et l'assurance ont une excuse. M. Fabre, a-t-on dit et écrit, ainsi que plusieurs de ses concurrens, ont attribué aux grands écrivains du dix-huitième siècle tout ce que ce siècle a eu de remarquable et de merveilleux, tandis que l'influence qu'ils ont eue n'était qu'une réaction de celle qui avait agi sur eux-mêmes, et qu'ils n'ont fait qu'accélérer le mouvement qu'ils avaient reçu. Et là-dessus on s'est mis à tracer le plan que ces Messieurs et sur-tout M. Fabre auraient dû suivre pour exécuter cette belle idée. Elle est vraie si l'on parle de quelques esprits distingués, mais secondaires, qui semblent destinés en effet à propager et accélérer le mouvement une fois imprimé aux opinions et aux connaissances de leur siècle ; mais me dirait-on bien comment les mêmes influences avaient tellement agi sur le génie de Voltaire qu'elles y avaient formé trois ou quatre génies tout-à-fait différens, comment elles les avaient réunis en un seul, dirigeant vers un même but les créations de ces trois ou quatre différens génies, et répandant à-la-fois avec tous ces flambeaux tant de lumières que le système obscurant de plusieurs siècles ne pourrait suffire à les éteindre ? — Comment, presque dans le même tems, au milieu des mêmes sociétés, de ces sociétés frivoles de Français, si peu curieuses de savoir quelle était la nature, quels étaient les fondemens, et quelles devaient être les lois des sociétés politiques, ces mêmes influences avaient si bien agi sur le génie de Montesquieu, qu'il n'eut plus qu'à exercer une sorte de réaction pour appeler tous les esprits à ce genre d'études, et pour leur donner dans un ouvrage qui n'avait point de modèle un guide si entraînant et si sûr ? — Comment dans cet ordre

de choses où tout semblait fait pour éloigner de l'étude de la nature, ces influences avaient modifié le génie de Buffon, de manière qu'il n'avait plus eu qu'à prendre la plume et à déployer son beau style pour faire dans les sciences naturelles la révolution la plus grande et la plus marquée?—Comment enfin dans ce monde léger, infatué de ses préjugés, de ses arts, de son luxe, ces mêmes influences avaient si puissamment fermenté dans le cerveau du philosophe de Genève, que ce fut pour lui la chose la plus simple du monde de concevoir un système de philosophie absolument opposé à toutes ces dispositions du siècle, et de le développer avec une éloquence si persuasive, que le siècle fut entraîné dans un sens contraire à tout ce qu'il avait été jusqu'alors?

Non, non, et cent fois non; il n'en est pas ainsi. On aura beau vouloir niveler ce qui est au-dessus de tout niveau. Ces quatre grands hommes, et peut-être un ou deux autres encore, ont fait le dix-huitième siècle ce qu'il a été. Leurs voies avaient été préparées sans doute; mais si la nature ne les avait pas produits alors, si, par une espèce de prodige, elle ne les eût pas enfantés presque à la fois, rassemblez tous les élémens, toutes les influences, et tâchez de faire parvenir sans eux l'esprit humain du point où il était arrivé quand ils parurent à celui où il est maintenant : si vous procédez dans cet essai par une méthode vraiment philosophique, vous verrez à quelle distance prodigieuse vous serez obligé de vous arrêter. Pour bien faire connaître ce qu'a été le dix-huitième siècle, il est donc important de bien analyser et de bien peindre ce que ces quatre grands écrivains ont été. Et ce n'est point à traits épars qu'il faut les peindre : il faut montrer d'abord dans chacun d'eux ce qui le caractérise et le distingue, pour que l'esprit, par une opération alors facile, formant de ces quatre faisceaux particuliers un seul faisceau, dont il se représentera l'action simultanée, puisse bien concevoir quelle en a été la force, et quels en ont dû être les effets.

Mais ils n'ont pas été seuls à les produire : avant eux, en même tems et après, dans le même siècle, des esprits inférieurs à leur égard, mais supérieurs à tout le reste,

contribuèrent à ces effets. Il faut marquer nettement la part qu'ils y ont eue, et si bien disposer les genres où ils se distinguèrent, l'ordre dans lequel ils ont brillé, que l'on conduise insensiblement le lecteur de l'un à l'autre, et de tous à ces quatre génies suprêmes qu'on ne doit point séparer; c'est alors qu'après avoir rassemblé ce qui resterait de traits épars qui demanderaient à être signalés, et avoir fait sentir l'action exercée par tant de moyens puissans sur l'esprit du siècle, on ferait voir, dans l'ensemble de cet esprit à l'époque de la naissance de l'Encyclopédie, un spectacle qu'aucune autre époque de l'esprit humain ne présente et qu'aucune ne représentera plus.

Encore une fois, si ce n'est pas là un plan, si ce n'en est pas un très-beau, meilleur même que tout autre ne pourrait être, mais en même tems plus difficile, et qui demande, pour être bien exécuté, plus d'art et de talent, il faut refaire dans cette partie la langue de l'art oratoire, et nous dire ce qu'on doit entendre dans un discours par un bon et beau plan.

Ce que celui-ci demande sur-tout, est une des parties les plus savantes de l'art d'écrire, ce sont les transitions. Il faut, pour ainsi dire, aller et venir comme à son gré dans son sujet, et cependant y être conduit par un fil qui doit demeurer imperceptible. Si ce fil existe, s'il est tissé avec toute l'adresse que l'art exige, le commun des lecteurs est excusable de ne le pas apercevoir, et tire de cette *inaperceance* même une partie de son plaisir, mais il ne doit pas échapper à ceux qui se donnent pour juges : ils sont récusables, ils méritent d'être pris à partie s'ils ne le voient pas. Voyons si ce fil des transitions se trouve ou non dans le *tableau* tracé par M. Victorin Fabre, et comment il y est conduit.

Le passage du dix-septième au dix-huitième siècle se fait naturellement et presque nécessairement par le sage Fontenelle; l'alliance des sciences et des lettres qui se fait remarquer en lui, annonce en quelque sorte celle qui est un des traits les plus caractéristiques du siècle qu'il vit naître. Les progrès des études littéraires et de l'analyse des beaux arts, ceux de l'histoire et de l'élo-



quence philosophique étaient aussi annoncés. Massillon avait donné un nouveau caractère à l'éloquence de la chaire, quand la régence et le système viennent tout renverser dans les fortunes, dans le goût et dans les mœurs. C'est le tems des hérésies littéraires. Terrasson et Lamotte les créent, les propagent, Fontenelle les accrédite et les autorise. Racine le fils y résiste par ses préceptes et par son exemple. J. B. Rousseau, élève de la même école, le seconde dans cette entreprise, et plus grand poète, son exemple influe davantage. Ses bonnes odes, ses épigrammes, ses cantates mythologiques sont restées modèles. Il échoua dans la comédie. L'art de la comédie avait eu pour soutiens, après Molière, Regnard, Dufresny, Lesage. Destouches commença à l'altérer, Lachaussée l'altéra davantage. Bientôt la vraie comédie fut presque bannie de la scène, et n'y reparut plus que par intervalles, dans la *Métromanie*, dans le *Méchant*. Pendant qu'elle subissait cette révolution, la tragédie se maintenait avec plus de gloire, et se préparait même à s'ouvrir des routes nouvelles. Crébillon tendait avec force le ressort de la terreur, mais son faux système dramatique, et les imperfections, disons même la barbarie de son style, le rendaient aussi peu comparable aux grands hommes qui l'avaient précédé, qu'à celui auquel la haine et l'envie voulurent bientôt l'opposer. C'est par cette transition insensible et naturelle que Voltaire est amené. On entre, pour ainsi parler, par la tragédie, dans la décomposition de ce génie multiple qui lui dut en effet un des plus beaux rayons de sa gloire. La manière dont cette décomposition est annoncée est trop ingénieuse et trop vive pour ne la pas citer ici.

« Concevez, dit M. Fabre, un poète épique qui parcourt à-la-fois avec honneur la carrière de Virgile et celle de l'Arioste; un poète didactique, digne émule de Pope dans l'épître morale, digne élève d'Horace dans la Satire; un poète aimable et léger, sans modèle comme sans émule; enfin un poète dramatique, célèbre par vingt succès, illustre par six chefs-d'œuvre. Concevez encore un historien qui crée son genre et qui le fixe; un romancier qui invente sa manière, et la rend inimitable; un rival de Cicéron dans l'épître familière; un critique qui n'a point de rival. Concevez, dis-je, séparément tous

ces écrivains d'un mérite supérieur. Le siècle qui les aurait produits seuls ne formerait-il pas une époque glorieuse dans les lettres? Eh bien! tous ces écrivains divers qui seuls auraient illustré leur siècle, c'est Voltaire. »

Le développement de ce qui est si bien annoncé n'occupe pas moins de douze pages, et elles paraissent courtes. Voltaire y est analysé, y est peint tout entier, et avec des couleurs qu'il ne désavouerait pas. Cet excellent morceau se termine par le tableau de l'espèce d'empire que Voltaire exerçait dans les lettres, et de l'ascendant qu'il avait pris sur son siècle dans la plupart des objets que peut embrasser l'esprit humain. Cet ascendant, Montesquieu l'obtint en Europe sur les hommes supérieurs, dans les matières les plus importantes : et de là l'orateur trace avec non moins de talent le caractère de Montesquieu, ou plutôt celui de ses divers ouvrages. L'autorité de ce grand publiciste était établie, lorsque parut J. J. Rousseau, destiné à fournir une carrière si brillante en politique, en philosophie et en éloquence : c'est sous ce dernier rapport que M. Fabre le considère en dernier lieu; et l'éloquence de l'auteur d'Emile conduit à celle de l'historien de la nature. Buffon considéré à son tour sous tous les aspects, mais principalement comme ayant donné en France et dans l'Europe entière l'impulsion la plus puissante à l'étude des sciences naturelles, amène l'auteur à retracer cette impulsion donnée en même tems à toutes les sciences, à toutes les connaissances humaines par la philosophie et par les lettres. Parmi les phénomènes de cette époque, il n'oublie pas une dame française digne d'être l'amie de Voltaire et de commenter Newton. L'Anglais Newton, chef d'école dans les sciences, rappelle l'Anglais Locke, chef d'école en philosophie. Le second eut alors en France, comme le premier, des sectateurs et des disciples. Condillac ajouta aux découvertes et à la doctrine de Locke ses propres découvertes et sa doctrine. Il appliqua à toutes nos connaissances son excellente méthode; l'analyse de nos sensations et de nos idées conduit à celle du langage, et l'on voit s'enchaîner ici naturellement les progrès de la grammaire raisonnée, de

la critique et de l'érudition. Ainsi toutes les parties de la littérature et toutes les sciences se prêtaient un mutuel appui; elles se touchaient à force de s'étendre; il leur fallait un dépôt commun : alors naquit l'Encyclopédie.

Cette grande et célèbre entreprise et ses deux principaux auteurs, d'Alembert et Diderot, sont appréciés avec justesse et avec rapidité. L'orateur s'empresse d'arriver au point qu'il s'était fixé dès son exorde, et vers lequel il tendait par une ligne si bien tracée, dans toute l'étendue de son discours. Parvenu à cette grande explosion d'esprit public qui accompagna la publication de l'Encyclopédie, il y arrête le lecteur en s'y arrêtant lui-même.

« Ici, dit-il, se présente à nos regards un spectacle tel que n'en offrent aucun siècle, aucune littérature. Ce ne sont pas quelques sages s'appliquant dans la retraite à multiplier leurs connaissances, à éclairer leur raison; c'est une nation entière qui se livre à toutes les études, accumule tous les succès. Ce ne sont pas quelques princes favorisant la flatterie en récompensant les arts souvent introduits dans les cours sous le sauf-conduit de la louange, et payés pour prendre la livrée du maître; c'est une nation entière qui protège tous les arts. Ce ne sont pas quelques honneurs passagers, individuels, accordés par la puissance, obtenus par la faveur; c'est une nouvelle noblesse proclamée par tout un peuple, la noblesse des talents; c'est une nouvelle dignité reconnue par tout un peuple, la dignité du génie; c'est un empire nouveau, celui de la raison et des lumières.

» Cette admiration pour les talents, cette activité des esprits, se propagent dans la France entière. On dirait, à son enthousiasme, que la nation est assemblée pour discuter ses intérêts les plus chers; et les grands écrivains de cette époque se présentent à l'imagination comme des orateurs introduits dans son sein, moins pour obtenir ses suffrages que pour éclairer ses discussions. »

C'est devant ce concours de la nation que M. Fabre fait composer les grands ouvrages de tout genre qui ont le plus honoré ce grand siècle; figure vivante et animée qui garantit cette énumération de la sécheresse et de la langueur. Il continue avec chaleur ce *Tableau* que des critiques injustes prétendent qu'il n'a point tracé.

« Unissant donc leurs efforts, consacrant leurs veilles à l'étude générale de la nature, de l'homme, de la morale, de l'administra-

tion ou des lois , tous ces écrivains philosophes semblaient se proposer un but plus utile que la fortune , plus grand que la renommée. Ainsi passa dans leurs mains le sceptre de l'opinion publique. Une nation passionnée pour la gloire et pour les plaisirs , sembla l'offrir par acclamation à ceux qui faisaient alors et ses plus nobles plaisirs , et sa plus éclatante , ou plutôt son unique gloire.

» Tandis que ce peuple sensible et grand , fait pour tous les genres de triomphes , mais alors retenu par une administration faible , trop au-dessous de lui-même et de ses destinées , n'éprouvait plus que des revers , les philosophes , ses écrivains , conservaient et agrandissaient encore en Europe sa réputation , que ses généraux et ses ministres semblaient devoir avilir. En donnant tant de splendeur à son existence nationale , ils embellissaient aussi les jours de son existence civile. Ils avaient fait de Paris la véritable métropole des lettres , des connaissances humaines ; et les hommes instruits , les savans dans les genres les plus divers , qui venaient de toutes les parties du monde étudier dans son sein la philosophie ou les arts , s'y trouvaient tous dans leur patrie. »

Ces étrangers , ces savans , il les conduit aux jeux du théâtre , dont la représentation était alors parfaite ; il les conduit dans nos cercles , où ils retrouvent encore la littérature et les arts , où les nouveautés littéraires sont l'objet de tous les entretiens , où retentissent et se confirment tous les succès ; il les conduit aux séances académiques , où des sujets intéressans et nationaux ont fait naître un nouveau genre d'éloquence. Recommencant ensuite à employer l'art des transitions , il passe de ce genre d'éloquence à l'éloquence en général , et de l'éloquence à la poésie. Il s'arrête un instant à la poésie descriptive dont il signale la naissance parmi nous , les progrès et les dangers : mais celui de nos poètes qui s'y est le plus distingué avait d'abord enrichi la langue poétique par une traduction célèbre. Des traductions en vers on passe avec l'auteur aux traductions en général , qui ont pris à cette époque un nouveau caractère , de ces emprunts faits aux langues anciennes et étrangères , aux emprunts que les étrangers faisaient à la nôtre , à l'empressement qu'il avaient de s'enrichir et de notre littérature et de notre langue , de la parler , de l'écrire. Les souverains eux-mêmes montraient cet empressement : la

grand Frédéric ambitionna l'honneur de se placer parmi nos poètes, et écrivit en français l'histoire de sa maison, et celle de la guerre qu'il avait fait contre nous.

• L'admiration pour nos grands écrivains devenait universelle comme notre littérature. Les rois se plaisaient à correspondre avec eux dans leur langue : ils les appelaient dans leurs Etats comme autrefois Philippe avait appelé à sa cour le précepteur d'Alexandre, pour y présider à l'éducation de l'héritier de leur couronne. Ils leur offraient de l'estime, des richesses et des honneurs ; et quand ces hommes généreux ne voulaient accepter que l'estime, les rois se montraient assez justes pour ne pas s'étonner de leur refus.

• Ils les honoraient davantage en adoptant leurs principes, en puisant dans leurs maximes des bienfaits pour l'humanité. La servitude abolie en Danemarck par Christian VII et son vertueux ministre Bernstorff ; la tolérance proclamée à-la-fois à Stockholm et à Pétersbourg ; la législation criminelle adoucie et sagement réformée dans le Nord, et dans cette Italie où la philosophie de Montesquieu avait trouvé pour disciples les Beccaria et les Filangieri ; voilà, sans doute, les plus flatteurs, voilà les plus dignes hommages rendus aux lettres françaises ; et souvent renouvelés dans ce siècle où le génie de nos écrivains politiques parut en quelque sorte siéger dans les diètes européennes et dans les conseils des rois.

• On voyait renaitre ces jours de l'antiquité où les peuples confiaient à des sages étrangers l'édifice de la législation nationale. Un peuple voisin long-tems asservi secoue le joug de ses vainqueurs ; il veut se donner une constitution et des lois, et il les demande à un philosophe français : une nation généreuse se rend indépendante dans le Nouveau-Monde ; elle veut se donner une constitution et des lois, et elle les demande à un philosophe français. Partout s'établissent des académies françaises, partout des théâtres français. Un traité se conclut dans les glaces du Nord, entre le successeur des sultans et l'héritière des Czars, et ce traité se rédige en français. Enfin une académie étrangère propose pour sujet d'un concours *l'universalité de la langue française*, et elle couronne un Français. Quelle fut jamais la nation qui reçut tant de gloire de sa littérature ? Quel fut jamais le siècle illustre qui lui attira tant d'honneurs ?

Arrivé, par cette succession et cette gradation presque insensible, jusqu'au tems de la révolution française, l'orateur s'abstient d'entrer dans aucun détail, et il en dit rapidement les motifs : soit qu'on approuve ou que

l'on blâme sa réserve, on ne peut du moins lui reprocher d'adopter l'opinion fausse et injuste de quelques personnes et même de quelques gens de lettres, qui prétendent que pendant toute cette orageuse époque le flambeau des lettres s'éteignit entièrement. « C'est, dit-il, le prodige de notre patrie que durant la révolution la plus tumultueuse et la plus féconde en vicissitudes, les palmes de la littérature n'aient pas été brisées par l'orage, et séchées jusque dans leurs racines. Elles ont continué de croître : de nouveaux succès ont enrichi cette littérature si vaste, etc. » Enfin, une récapitulation générale, un regard jeté sur l'ensemble du dix-huitième siècle, et non plus sur les grands hommes qu'il vit naître, mais sur les progrès réels et nombreux des lettres et de l'esprit humain durant cette époque brillante, en terminent *le tableau*; et une péroraison dictée par l'enthousiasme des lettres et de la patrie, appelle à de nouveaux succès le siècle qui vient d'éclorre.

Après une simple lecture de cet exposé très-fidèle du plan que l'auteur de ce discours s'est tracé, je demande encore quelle bonne foi il peut y avoir dans les deux grands reproches qu'on lui a faits, de manquer de plan, et d'avoir peint les grands hommes du dix-huitième siècle, mais non le siècle même. Quant au style dans lequel il a exécuté ce plan, les morceaux que j'ai cités peuvent suffire pour ~~en~~ donner une idée, quoiqu'ils ne soient pas les plus brillans, et que je les aie choisis dans tout autre dessein que dans celui de faire connaître la manière d'écrire de l'orateur. Elle a un grand mérite auquel on ne paraît pas songer assez, c'est qu'elle est véritablement oratoire; que le choix de mots fait par l'auteur, la structure, et, pour ainsi dire, l'attitude de ses phrases sont appropriés au genre; que ses périodes sont tantôt vives et fortes, tantôt harmonieusement arrondies; qu'il a ce que je nommerais de l'haleine, et que sachant ménager ses repos, il arrive à la fin d'une longue période sans paraître faire d'effort et sans en faire faire au lecteur : et qu'enfin la variété qu'il a déjà mise dans trois discours qui ont obtenu des couronnes, l'éloge de Corneille, ce tableau du dix-huitième siècle, et l'éloge

de Labruyère, promet à la littérature française, non-seulement un écrivain, mais un orateur.

Je ne puis finir cet extrait sans remarquer, avec quelque surprise, que parmi les prix décennaux il n'en ait point été destiné à l'éloquence. S'il en était établi un, si le jury, si la Classe de l'Institut que cette branche de littérature intéresse particulièrement, obtenaient de S. M. la réparation de cet oubli, à quel autre qu'à l'auteur de ces trois discours ce nouveau prix pourrait-il appartenir ?

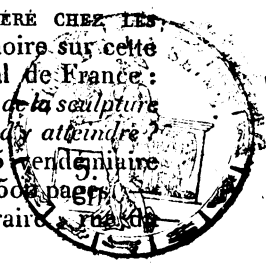
Le jury et l'Institut sont en ce moment même occupés d'un autre jugement auquel est aussi intéressé M. Fabre. Son poème de la Mort de Henri IV est sur les rangs pour un prix de seconde classe. Le jury, dans son rapport, l'a jugé seul digne d'une mention honorable ; et si on le considère sous les différens rapports de l'invention, de la conduite, mais sur-tout du style poétique, et de ce genre de style poétique qui convient à l'épopée, il paraît qu'il n'y aurait que de la justice à faire un pas de plus et à lui décerner le prix.

Mais ce double talent qu'a notre jeune orateur d'être en même tems un fort bon poète, ne doit pas m'entraîner dans cet article à parler de poésie autant que d'éloquence ; si je dois revenir à lui dans un second extrait, ce ne sera point à cause de ses vers, mais pour examiner son Eloge de la Bruyère, couronné dans la même séance que le *Tableau du dix-huitième siècle*, et que l'auteur a fait paraître en même tems.

GINGUENÉ.

RECHERCHES

RECHERCHES SUR L'ART STATUAIRE CONSIDÉRÉ CHEZ LES ANCIENS ET CHEZ LES MODERNES, ou Mémoire sur cette question proposée par l'Institut national de France : *Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens de l'atteindre ?* Ouvrage couronné par l'Institut, le 15 vendémiaire an IX. — Un volume in-8° de plus de 500 pages. A Paris, chez la V<sup>e</sup> Nyon aîné, libraire, rue du Jardinet, n° 2.



## SECOND ET DERNIER ARTICLE (1).

DANS sa troisième partie, M. Emeric David trace le rapide tableau de la renaissance des arts. Quelques-unes des causes principales qui les avaient portés dans Athènes à la plus haute perfection, les firent d'abord reparaître à Florence. On sut les y employer à nourrir l'esprit public, à l'accroître, à le diriger vers les nobles entreprises : et tant que la nation jouit de quelque ombre de liberté, les artistes y furent honorés avec enthousiasme ; on leur éleva des statues. Laurent Ghiberti, le plus grand, peut-être, des sculpteurs modernes, avait travaillé durant quarante années aux portes du Baptistère : le gouvernement lui fit présent d'une terre considérable ; et peu de tems après, il fut élu gonfalonier, c'est-à-dire, premier magistrat de la république. Quand un peuple chérit et honore ainsi les arts, il ne faut pas s'étonner de voir les arts renaître chez ce peuple, s'élever à des prodiges, et se perfectionner rapidement. Ces récompenses accordées à Ghiberti par la première ville moderne qui ait mérité le surnom d'Athènes, présageaient les nombreux chefs-d'œuvre qui devaient bientôt illustrer ses Léonard de Vinci et ses Michel-Ange.

Comme les magistrats de Florence, les papes honorèrent les arts, mais dans des vues toutes différentes ; ils les firent servir à rehausser l'éclat de la tiare, à raffermir leur puissance ébranlée. *Ils n'avaient pu soumettre les*

---

(1) Voyez le N° du 25 août.



*Romains par la force, ils y réussirent par des bienfaits ; et par l'éclat imposant qu'ils donnèrent à la ville sainte. Mais, malgré tous leurs efforts, Rome produisit peu de grands artistes ; et la plupart de ceux qui l'ont embellie étaient nés ou s'étaient formés à Florence.*

Pourquoi la statuaire, employée dans cette dernière ville à des objets d'utilité publique, honorée même et dirigée par le goût général de la nation, ne s'y élevait-elle cependant pas à la perfection antique ? M. Eméric David en donne plusieurs raisons ; entr'autres, le peu de statues et de monumens érigés aux hommes célèbres, et la nécessité où se trouvaient quelquefois les sculpteurs d'être en même tems peintres, ingénieurs et architectes. Il est d'ailleurs permis de douter qu'ils se fussent fait une théorie constante, uniforme, adoptée par les divers maîtres, et qu'ils se transmissent les uns aux autres. Leurs ouvrages sur l'art contiennent peu de principes, et l'on y découvre des contradictions. Aussi cette vive splendeur dont avait brillé d'abord la sculpture florentine, ne tarda-t-elle pas à s'obscurcir. Après la mort de Michel-Ange le goût parut dégénérer, il finit par se corrompre. On négligea l'observation de la nature et les études laborieuses qui avaient formé ce grand homme ; et les véritables beautés de l'art furent bientôt méconnues.

Cependant les arts s'étaient répandus dans toute l'Europe : la France commençait à ambitionner leur gloire durable et leurs paisibles triomphes. On ne saurait mettre en doute l'aptitude des Français à l'art statuaire, quand on réfléchit au grand nombre de sculpteurs, de peintres célèbres, qui ont fleuri parmi eux. Ce sont donc ou les faveurs ou les erreurs de nos rois qui tour-à-tour ont accéléré ou retardé les progrès de la sculpture française.

Louis XIV sentit à-la-fois l'importance et la dignité des beaux arts : il sut les encourager avec noblesse, et les récompenser avec magnificence. C'est ce qu'ont fait de tout tems, chez les nations civilisées, tous les rois grands et heureux. Sous son règne à jamais célèbre, furent instituées l'Académie de peinture et celle de

Rome. Les honneurs, les lettres de noblesse, les distinctions les plus flatteuses, devinrent le prix des talens, qu'excitait plus vivement encore l'estime particulière du monarque : mais l'effet de ses soins généreux fut affaibli par des préjugés et des erreurs dangereuses. Ce goût général dont le rapide instinct sait avertir, guider les artistes, et apprécier les productions des arts, n'existait point encore en France. Leurs succès intéressaient faiblement l'orgueil national ; et l'estime accordée à leurs chefs-d'œuvre ne parut être souvent qu'une pure ostentation.

Dans la formation de l'Académie, la sculpture fut malheureusement subordonnée à la peinture, et l'enseignement tendit bien plus à former des peintres que des statuaires. Les uns et les autres ont long-tems disputé sur la prééminence de leur art. J'aurais souhaité que le savant auteur de cet ouvrage eût balancé le pour et le contre, et qu'il nous eût donné, sur ce point de controverse intéressant, une opinion motivée. Il ne m'appartient pas de décider la question : mais je vois avec peine les statuaires, qui pouvaient faire valoir de plus justes considérations, se contenter trop souvent de repousser les prétentions de leurs adversaires par cette mauvaise défaite : « Vous ne représentez l'homme que d'un côté ; » nous le représentons sous toutes les faces. » Comme si un artiste capable de bien dessiner une des faces du modèle, ne pourrait pas également bien saisir et retracer toutes les autres, en y employant plus de tems ! Comme si l'artiste qui a su découvrir les changemens que la passion dont le personnage est animé, doit produire dans tout son système musculaire, vu d'un côté seulement, pouvait trouver plus difficile d'appliquer les mêmes combinaisons aux autres faces du corps humain !

Encore un coup, je ne veux prendre parti ni pour les sculpteurs ni pour les peintres : mais ceux-ci me paraissent alléguer de bien meilleures raisons en leur faveur, lorsqu'ils prétendent que le statuaire n'ayant à représenter, en *ronde bosse*, qu'un groupe, en *bas-relief*, que des figures rangées à la file, et tout au plus sur deux ou trois plans, n'a pas besoin, au même degré, des diverses com-

binaisons qui sont indispensables au peintre pour concevoir les plans, les masses, les oppositions variées et les contrastes d'une *grande machine*; que les difficultés du coloris n'existent point pour le sculpteur; qu'il n'a point à élever, à creuser tour-à-tour une toile pour lui donner de l'étendue et de la profondeur; et qu'enfin l'habile peintre d'histoire déroule quelquefois à nos yeux un vaste drame, dont le sculpteur ne pourrait offrir qu'une scène.

Mais doit-on conclure de là que, dans l'enseignement public, il fallût subordonner la sculpture à la peinture; qu'on voulait également encourager? Était-il donc si inévitable qu'un des deux arts fût en partie sacrifié aux avantages de l'autre? Et ne pourrait-on pas avoir une Ecole particulière de sculpture, où tout serait disposé pour l'avancement de ce bel art?

Louis XIV commit encore une faute moins excusable, en nommant son premier peintre, Lebrun, *inspecteur-général de tous les ouvrages de sculpture*; place dans laquelle Girardon lui succéda. Ils exigeaient l'un et l'autre que les sculpteurs travaillassent d'après leurs dessins; et l'on ne peut disconvenir que cet asservissement ne fût extrêmement nuisible aux progrès et au développement de l'art statuaire.

D'ailleurs, les élèves en sculpture ne modèlent à l'école publique que des bas-reliefs: ils doivent exécuter leurs figures en trop peu de tems: ils ne peuvent changer de place, pour mieux juger des plans et des formes: toutes ces causes réunies retardent leur avancement.

M. Emeric David s'était plaint aussi que les sujets des grands prix de sculpture fussent uniquement des bas-reliefs: et c'est peut-être à cette plainte fondée, que nous sommes redevables d'une innovation salubre adoptée dans ces concours où, depuis quelques années, le sujet doit être une figure de ronde bosse, ou bien une tête aussi de ronde bosse et un bas-relief; changement dont les heureux effets ne tarderont pas sans doute à se faire sentir, et dont on ne saurait, dès aujourd'hui, révoquer en doute la sagesse et l'utilité. On ne saurait non plus nier l'utilité des conseils que M. Emeric

David donne à nos jeunes artistes, vers la fin de son ouvrage. Il leur trace la bonne route, leur indique les moyens de s'y maintenir toujours, d'y accélérer leur marche, de connaître les écueils dont est semée leur carrière, de les éviter souvent, et de savoir aussi les franchir. Fidèle aux principes des Grecs, ce sont leurs exemples qu'il invoque sans cesse à l'appui de sa théorie, presque toujours aussi sage que savante.

Son livre est heureusement terminé par un résumé substantiel de ce qu'il renferme de plus utile, et par des vœux adressés au gouvernement pour la prospérité des arts. L'auteur y propose divers moyens d'encouragement ou d'instruction, parmi lesquels il demande un nouveau mode d'enseignement pour les statuaires, et des concours pour les monumens publics. Veut-on que les arts s'élèvent, et prennent un noble essor? Eh bien! il faut les diriger vers un but d'utilité nationale. C'est donc du gouvernement que dépend leur destinée. Aussi, M. Emeric David termine-t-il son livre en y attachant l'inscription qu'il avait tracée sur le frontispice :

*Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre?*

*C'est au législateur à opérer ce prodige.*

Je crois avoir donné de ce livre une analyse fidèle; seul parti, selon moi, qu'ait à prendre un critique, lorsqu'il veut sincèrement faire connaître le travail d'un auteur, et se mettre lui-même à l'abri du soupçon de partialité, soit dans l'éloge, soit dans le blâme. C'est maintenant au lecteur à juger, sur cette même analyse, de la régularité du plan que s'est tracé M. Emeric David, de l'ordre et des rapports de ses différentes parties qui, fortement enchaînées l'une à l'autre, me semblent se prêter un mutuel appui. Pour moi, je ne crains point d'ajouter que la question proposée par l'Institut, est traitée dans cet écrit d'une manière très-satisfaisante; que ses divers points y sont vus de haut, et souvent présentés, discutés et appréciés avec autant de finesse que d'exactitude.

Le style est, en général, travaillé, animé et harmonieux. On pourrait cependant y relever des défauts de plus d'un genre; de l'exagération dans les formes, de la

brusquerie dans les mouvemens, de l'emphase dans certains morceaux ; dans quelques pensées un peu d'affectation, et enfin, un petit nombre de constructions et de tours embarrassés. Je crois aussi qu'en revoyant son ouvrage, M. Emeric David lui-même pourrait le trouver un peu diffus en quelques endroits, et y faire un certain nombre de coupures, sans trancher dans le vif. Mais ces défauts, (en les supposant aussi réels qu'ils me le paraissent), sont rachetés, et presque effacés, même sous le rapport du style, par des beautés très-nombreuses, et dont quelques-unes sont d'un ordre fort distingué. C'est, en total, un très-bon livre. Il en est peu de ce genre, qui réunissent, au même degré, l'utilité et l'agrément, le talent et la science, l'imagination et le goût.

Vinckelman, dans son ouvrage si célèbre, et si justement célèbre, s'est cependant peu occupé des recherches sur les procédés de l'art, et sur les principes des grands artistes. Il avait donc laissé à côté de lui une lacune à combler et une place à prendre : M. Eméric David me paraît avoir rempli l'une, et par conséquent, mérité l'autre.

Il a traité avec plus d'étendue et d'originalité qu'on n'avait fait jusqu'à lui, la plus importante de toutes les questions qui se rapportent aux arts ; je veux dire celle qu'il pose lui-même en ces termes : « Si les chefs-d'œuvre » de la sculpture antique ne sont qu'une imitation de la » nature, pourquoi paraissent-ils la surpasser ? » En cherchant à présenter une solution exacte de cette intéressante question, il a donné l'analyse de ce qu'on nomme *le beau idéal*, sujet de tant de vaines et vagues disputes. En se rendant utile aux artistes, il s'est encore attaché à éclairer les amis de l'art, à rendre agréables aux gens du monde jusqu'aux descriptions anatomiques, soit de l'homme vivant, soit des statues antiques, qu'il a dû prendre tour-à-tour pour sujets de ses observations ; genre de mérite très-rare, et qu'apprécieront sur-tout les gens de lettres, qui n'ignorent point combien il est difficile de donner à des préceptes didactiques, à des recherches scientifiques ou d'érudition, des formes nobles et élégantes.

VICT....

FÊTES A L'OCCASION DU MARIAGE DE S. M. NAPOLEON, EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE, AVEC MARIE-LOUISE, ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE; recueil de gravures au trait représentant les principales décorations d'architecture et de peinture, et les illuminations les plus remarquables auxquelles ce mariage a donné lieu, avec une description par M. GOULET, architecte, membre de plusieurs sociétés des arts, adjoint-maire du sixième arrondissement de Paris. Un vol in-8°, orné de 54 planches. Prix, pap. ordinaire, 10 fr.; avec épreuvessur papier Hollande pour le lavis, 12 fr.; et pap. vélin, 20 fr. Chez *L. Ch. Soyer*, libraire-éditeur, rue du Doyenné, n° 2, au coin de celle Saint-Thomas-du-Louvre.

Si les fêtes publiques, quoique passagères, laissent souvent des souvenirs durables dans la mémoire des hommes, c'est sur-tout lorsqu'à la pompe et à l'éclat des réjouissances d'une grande nation, se joignent de vifs sentimens d'amour et de reconnaissance pour celui qui en est la cause et l'objet, et lorsque les regards éblouis du présent se reportent avec confiance vers l'avenir où ils ne découvrent que des motifs d'espérance et de bonheur. Une victoire imprévue et décisive, la paix conclue après une longue suite de triomphes, un mariage qui réunit deux grands peuples long-tems divisés par des intérêts politiques, et qui assure à l'un et à l'autre tous les avantages de la victoire et de la paix, sans périls et sans combats, voilà sans doute de grandes occasions de fêtes et de réjouissances, et de justes sujets de déployer, dans les jours consacrés à l'allégresse publique, cette magnificence qui frappe les yeux, étonne l'imagination, et laisse une profonde impression dans l'esprit parce qu'en même tems elle parle au cœur et l'intéresse vivement. Tel est l'effet qu'ont produit sur tous les habitans de cette capitale les fêtes par lesquelles on a célébré le mariage de S. M. l'Empereur et Roi, et l'arrivée de son auguste épouse dans une ville où tous les vœux l'appe-

laient , où tous les yeux se sont tournés sur elle lorsqu'elle a paru , où elle a été accueillie avec tout le respect et l'amour que ses nouveaux sujets portaient d'avance à leur jeune souveraine. Les arts se sont réunis pour l'environner de leurs prestiges ; la poésie , la peinture , l'architecture ont multiplié leurs hommages et les ont variés sous toutes les formes ; des hymnes de paix et de bonheur ont été chantés ; des tableaux aussi rapidement exécutés que rapidement conçus ont présenté des allégories aussi justes qu'ingénieuses ; des arcs-de-triomphe se sont élevés comme par enchantement sur le passage des augustes époux ; sur quelqu'endroit que leurs regards se soient arrêtés en entrant dans Paris , ils ont dû être frappés par la richesse des décorations qui les environnaient , par le luxe que tous les arts avaient déployé , en un mot par la magnificence du triomphe que leur avait préparé la reconnaissance et l'amour de la grande capitale. La splendeur du jour a été effacée par celle de la nuit qui lui a succédé. L'illumination la plus brillante a donné le spectacle d'une ville toute de feu au milieu des ténèbres , ou plutôt les ténèbres avaient disparu , et les feux innombrables qui dessinaient la surface et les lignes de chaque monument , avaient chassé l'obscurité remplacée par une clarté vive et éblouissante. Le talent avait présidé à l'ordonnance , à l'arrangement , à la distribution de toutes ces lumières. Elles obéissaient aux lois de l'architecture , s'étendaient , se développaient à volonté , suivant les proportions les plus nobles et les plus élégantes , et ces édifices de flamme avaient toute la régularité des monumens plus durables dont ils couvraient la superficie. Les plus habiles architectes avaient donné des dessins dont l'exécution a justifié la haute idée que l'on avait déjà de leur science et de leur goût ; et les noms de MM. Percier , Fontaine , Célérier , Chalgrin , Poyet , Benard , Rondelet , etc. , étaient d'un heureux augure pour les décorations et les embellissemens projetés

Sans doute , tous les Français qui ont pu être témoins de ces fêtes magnifiques , ont partagé l'admiration qu'elles ont inspirée aux habitans de la capitale ; mais

combien d'autres, trop éloignés de Paris, n'ont pu que s'en former une idée imparfaite sur des récits peu fidèles, ou sur les descriptions qu'en ont données les journaux ! C'est pour leur offrir un dédommagement que M. Soyer a entrepris de publier un recueil de gravures au trait, représentant les principales décorations d'architecture et de peinture, et les illuminations les plus remarquables, auxquelles le mariage de S. M. a donné lieu. D'ailleurs, ceux même qui ont pu voir tout l'appareil de ces têtes triomphales sont souvent bien aises de pouvoir se rappeler ce qui a le plus étonné leurs regards et frappé leur imagination. Ils trouveront dans l'ouvrage de M. Soyer tout ce qui peut réveiller leur attention et fixer leurs souvenirs. Les planches de cet ouvrage sont précédées d'un texte explicatif rédigé par M. Goulet, architecte, et les descriptions qui répondent à chaque monument ou à chaque décoration, en donnent une idée claire et précise. Quoique ce genre paraisse d'abord étranger à l'architecture, on a pu juger, dans cette circonstance, par le mérite des conceptions qu'elle a fait naître, combien il serait nécessaire qu'on l'y rattachât toujours ; nul doute que le dessin de ces décorations momentanées ne puisse offrir aux jeunes gens qui étudient ce bel art, des occasions utiles d'essayer leurs forces et de perfectionner leur goût. C'est encore là un des motifs qui ont déterminé M. Soyer à la publication de ce recueil : il mérite ainsi beaucoup d'attention sous le rapport de l'utilité qu'il peut avoir pour les progrès de la science ; et il peut satisfaire également ceux qui recherchent de semblables ouvrages par le seul attrait de la curiosité, et ceux qui veulent trouver dans leurs lectures l'instruction qu'ils ont droit d'en attendre. Les planches de ce recueil sont exécutées avec une netteté, une finesse et une précision qui ne laissent rien à désirer. Quelques-unes sont vraiment charmantes, et M. Normand qui les a gravées, leur a donné une grace toute particulière.

B.



## VARIÉTÉS.

A M. GINGUENÉ, membre de l'Institut de France.

MONSIEUR, je vous prie d'agréer mes remerciemens sur la manière flatteuse dont vous avez bien voulu rendre compte de mon Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique, dans les numéros du *Mercur* du 12 mai et du 18 août. Votre suffrage est infiniment précieux pour moi, et je serais trop heureux si mon ouvrage pouvait ressembler à l'idée que vous en donnez. J'ai voulu peindre un événement important, et faire en même tems quelque chose d'utile à cette belle langue d'Italie, qu'un trop grand nombre de ses enfans même semblent se plaire à dénigrer tous les jours. Dans cette noble entreprise, la seule bonne volonté est un mérite, et il ne m'appartient pas de juger si j'ai pu acquérir celui d'avoir réussi. Je vous dois encore des remerciemens pour l'occasion que vous me fournissez de justifier l'emploi de quelques mots, qui vous ont paru ou inconvenans dans le style de l'histoire, à cause de leur trivialité, ou pris dans une acception qui ne serait pas autorisée par les pères de la langue. Le premier et le plus important de tous ces mots est celui de *libertini*, que j'ai adopté pour désigner, dans tout mon ouvrage, ceux qui aimaient ou faisaient profession d'aimer la liberté. Vous pensez que ce mot ne signifie qu'un affranchi. Il est très-vrai que le Vocabulaire de la Crusca, qui, malgré les clameurs des novateurs inconsidérés, sera toujours la source la plus pure de la langue italienne, ne rapporte le mot de *libertino* que dans le sens d'affranchi. Mais vous savez, Monsieur, que j'ai déclaré dans l'Avertissement que j'ai mis en tête de l'ouvrage, que je m'étais servi aussi de quelques mots, et j'aurais dû ajouter de quelques acceptions de mots, qui ne se trouvent pas dans le Vocabulaire, et qui cependant sont employés par les auteurs dans lesquels ses rédacteurs ont puisé les mots et les exemples dont il est composé. Le mot de *libertino* est de ce nombre. En effet, j'ouvre le quatrième volume de la *Storia Fiorentina di messer Benedetto Varchi*, de l'édition des *Classici Italiani*, faite à Milan, et je trouve cette phrase à la page 46: *Lodovico prese per suo compagno Dante di Guido da*

*Castiglione, il quale solo si mise a cotal rischio per amor della patria, come quegli, che era libertino, e di gran coraggio.* Ce Dante da Castiglione était un des principaux chefs de ceux qui s'opposaient au rétablissement des Médicis à Florence, et qui s'appelaient du nom d'amis de la liberté. *Libertino* est donc pris ici évidemment dans le sens que je lui ai donné moi-même. Voici encore un autre exemple. Lorsque les troupes de l'empereur Charles V, après un siège de seize mois, s'emparèrent de Florence pour y remettre les Médicis plus puissans que jamais, on commença à y persécuter les défenseurs de la république; entr'autres choses on forçait, sous les peines les plus sévères, les débiteurs de la ville à payer, et on ne payait pas ceux qui en étaient les créanciers. Varchi, à la page 324 du même volume, s'exprime ainsi : *Dall' altro lato coloro, i quali.... avevano avere dal comune, non solo non erano pagati come libertini, ma ripresi.* Dans l'index du troisième volume de cette même histoire de Varchi, on lit les mots *insolenze de' libertini*. Ceci se rapporte à la page 175, où l'auteur raconte les insultes que ce Dante da Castiglione et ses amis faisaient éprouver aux partisans des Médicis dans le tems du siège. Désire-t-on encore quelque chose de plus clair et de plus précis? Ouvrons le huitième volume de l'histoire de Guicciardini, même édition, et nous lirons à la page 178 ces mots : *Quegli che per fare professione di desiderare la libertà si chiamavano volgarmente i libertini.* Je suis sûr que ces exemples suffiront, Monsieur, pour vous persuader que j'étais assez autorisé à user du mot de *libertini* dans le sens dont il est question. Il est vrai que quelques Italiens, qui aiment mieux les alliages étrangers, que l'or pur de l'Arno, ne se rendront pas pour cela : mais ils me permettront de croire que Varchi et Guicciardini en savaient autant, en fait de langue italienne, qu'ils en savent eux-mêmes.

Passons maintenant aux autres mots qui ont paru vous faire de la peine. *La sedizione aveva più gran barbe messe.* Racines au lieu de *barbe* vous paraîtrait plus noble. Et moi je puis vous assurer, Monsieur, qu'*aveva più gran barbe messe* est plus noble qu'*aveva più gran radici messe*. Ce sont-là certaines nuances, certaines propriétés qui se trouvent dans toutes les langues, et que les étrangers saisissent difficilement. Les autres acceptions, que le mot *barbe* peut avoir, ne font rien à la chose. D'ailleurs cette phrase est tirée de l'histoire du concile de Trente par Paolo

*Sarpi.* L'auteur parle d'une province d'Allemagne, où l'hérésie avait fait plus de progrès, *aveva più gran barbe messe.*

*Una gran battisoffiola*, pour dire une grande frayeur, une forte alarme, ne paraît pas de votre goût. Je vous prie, Monsieur, de faire attention que je me suis servi de ce mot à l'égard d'un général anglais, qui fut fortement alarmé des progrès de l'armée du général Washington dans le Jersey. Ce mot qui, à la vérité, est un peu dérisoire, ne vous paraîtra pas mal employé, si vous voulez bien vous rappeler les ridicules bravades de quelques généraux anglais de ce tems-là, qui allaient disant à tout le monde, que les Américains n'auraient pas osé seulement regarder en face les troupes britanniques. Le mot *battisoffiola* est là exprès. Ce serait bien malheureux si nous voulions nous priver de ces ressources de la langue. Mettez *paura* à la place, et la phrase n'aura plus la même énergie. D'ailleurs vous savez aussi bien que moi, que le mot *battisoffiola* est employé plusieurs fois par Davanzati dans sa traduction de Tacite. Je vois ici quelques Italiens jeter les hauts cris : mais moi, je persiste à croire, que Davanzati connaissait très-bien les convenances et les propriétés de la langue italienne. Il vaut bien la peine de faire édition sur édition du Tacite de Davanzati, si on croit que ce traducteur n'avait pas le sens commun !

Passons au mot *bordaglia*, pour signifier le bas peuple, la canaille. Certes, si j'eusse mis ce mot dans la bouche d'un membre du congrès, qui aurait parlé du peuple américain, j'aurais commis une grande inconvenance : mais c'est un ministre anglais, qui s'en sert en parlant des insurgens d'Amérique, et sur-tout de ceux qui avaient commis des excès condamnables aux yeux de tout le monde. Il n'y a pas de terme de mépris assez fort, dont un ministre anglais n'eût pu se servir dans une pareille situation.

*Repubblicone largo in cintura* vous a paru renfermer quelque chose de dérisoire et peu digne du style historique. Mais il est clair que j'ai voulu me moquer un peu de M. Wilkes, qui agissait en Angleterre, et dans ce tems-là, c'est-à-dire à l'époque d'un gouvernement régulier et établi depuis long-tems, comme s'il eût été au tems de la rose blanche et de la rose rouge, ou bien à celui des derniers Stuarts. Si on avait fait ce que Wilkes voulait faire, non pas relativement à l'Amérique, mais relativement à l'Angleterre, cette dernière aurait eu encore une fois des

siècles d'anarchie. Je n'aime pas ceux qui se plaignent, pour le dire avec le proverbe italien, *di gamba sana*. Le mieux est l'ennemi du bien. Ainsi l'expression, quoique dérisoire jusqu'à un certain point, ne me paraît pas au-dessous de la chose. Je me trompe peut-être dans ma manière de voir sur Wilkes; mais, en voyant de la sorte; je pouvais, je devais même me servir d'une pareille expression.

Au reste, permettez-moi, Monsieur, de faire ici une observation générale; c'est qu'il n'y a dans aucune langue du monde aucune expression quelque triviale qu'elle soit, qu'un auteur judicieux ne puisse placer convenablement, même dans les compositions du genre le plus élevé; ou s'il y a de ces expressions, elles sont du moins en très-petit nombre, sur-tout dans la langue italienne, qui heureusement a conservé une variété prodigieuse de tons et de couleurs. Le mot anglais *whores* se trouve dans les vers sublimes de Dryden, et celui de *whoremonger* dans les sermons de Tillotson. Cependant ces deux mots sont tels que je n'oserais les traduire par leurs synonymes en français. Et ne croyez pas que ce soient là des gentillesse exclusivement réservées au sol britannique. Pétrarque, poète si élégant, si réservé, si divinement pur, n'a-t-il pas *putta sfacciata* dans un de ses plus beaux sonnets? Traduisez cela mot à mot en français, si vous l'osez. Et le Dante ne se sert-il pas du mot *bordello* dans un moment où sa muse est montée sur le ton le plus épique? Vous me dites que les oreilles françaises ne peuvent pas supporter ces licences. Il ne s'agit pas de cela, mais bien si elles sont autorisées dans la langue italienne. Toutefois voyons. Je crois que le mot *chien* n'est pas trop noble. Cependant Racine a dit dans *Athalie* :

..... Que de lambeaux affreux  
Que des chiens dévorans se disputaient entr'eux.  
.....  
Les chiens sont à ta porte, et demandent leur proie.  
.....

*Bourreau*, pris sur-tout au sens propre, est assez mal sonnante. Malgré cela, je trouve dans les *Templiers* de M. Reynouard :

Les bourreaux interdits n'osent plus approcher,  
Ils jettent en tremblant le feu sur le bûcher.

Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini, si je le voulais. Vous croyez certainement comme moi, que *chiens*, *bourreau*, *putta*, *whores* et *whoremonger* valent bien *bordaglia* et *battisoffiola*, et que les styles épique, lyrique, tragique et religieux, doivent être pour le moins aussi élevés que le style historique. Vous m'objecterez, sans doute, qu'il faut une grande autorité et un pouvoir plus qu'ordinaire pour ennoblir un mot, et le faire entrer dans la bonne compagnie. Vous ajouterez que ce qui a été accordé à Racine et à Pétrarque, n'est pas donné à tout le monde. Vous me rappelleriez peut-être le vers du Dante :

*Or chi sei tu, che vuoi seder a scranna,*

si vous ne craigniez pas ce mot très-trivial de *scranna*. Je vous accorderai tout cela bien volontiers ; mais il sera toujours vrai que les mots dont nous parlons, et dont je me suis servi dans mon histoire, s'ils sont jusqu'à présent vraiment indignes du style historique, ne sont pas tels par eux-mêmes, mais seulement parce que mon autorité n'est pas suffisante pour les y faire adopter. J'espère pour la gloire de l'Italie, que quelque grand pouvoir s'élèvera un jour dans la république des lettres, qui leur accordera le droit de cité malgré leur ignoble physionomie. Je dois cependant remarquer qu'on ne peut faire usage de pareilles expressions qu'avec beaucoup de ménagement ; elles sont à la langue ce que les dissonances sont à la musique ; elles ont besoin d'être préparées et sauvées. On ne saurait user de trop de précaution et d'art dans leur emploi. Il faut bien faire attention à ce qui précède, à ce qui suit, et au ton général du morceau où l'on veut les placer.

Il me reste, Monsieur, à parler du mot *garzonissima*, que vous n'aimez pas. Vous croyez qu'on ne peut s'en servir au sujet d'une jeune femme mariée. Vous le passeriez à l'égard d'une jeune demoiselle. Cette opinion ne m'aurait pas étonné dans un Français qui n'eût pas fait une étude approfondie de la langue italienne : mais vous, Monsieur, qui la connaissez aussi bien et même mieux que beaucoup d'Italiens, comment ne vous êtes-vous pas aperçu que c'est la signification du mot français *garçon* qui vous a induit en erreur ? *Garçon* en français se dit ordinairement d'un jeune homme qui n'est pas marié. Mais *garzone*, dont *garzonissima* n'est qu'un dérivatif, signifie en italien un jeune homme quelconque, marié ou non. Ainsi, quoique Bembo ne se soit servi du mot *gar-*

*romissima* que pour dire une très-jeune fille, j'étais autorisé, en suivant l'analogie du mot principal *garzone*, à m'en servir pour signifier une jeune femme mariée.

Je vous demande la permission de profiter de cette occasion pour répondre à quelques reproches que des Italiens, d'ailleurs très-instruits et très-bien intentionnés, ont fait au système que j'ai suivi dans le style de mon ouvrage. Ils ont cru y trouver beaucoup de mots et d'expressions surannées, que l'usage actuel de la langue n'admet plus. Ils disent que l'usage est le maître absolu des langues. Ils citent contre moi les fameux vers d'Horace :

*Multa renascentur, quæ jam cecidere, cadentque,  
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,  
Quem penes arbitrium est et vis et norma loquendi.*

Je réponds à cela, qu'il y a, dans la période que chaque langue parcourt, une époque de perfection, un apogée, s'il m'est permis de me servir de ce mot, dont on ne peut s'écarter, qu'au grand préjudice de ces mêmes langues; que le latin de Cicéron et de Virgile ne vieillira pas plus que le français de Fénelon et de Racine; et que si Horace avait pu soupçonner que la langue latine dût devenir autant corrompue qu'elle l'a été trois cents ans après lui, il n'aurait pas dit d'une manière aussi générale ce qu'il a dit. Car il serait absurde de supposer qu'Horace eût pu donner la préférence au latin qu'on parlait et qu'on écrivait au tems d'Augustule, et même au tems de Constantin, sur celui de Virgile, de Cicéron, et sur le sien propre. Ce qu'Horace a dit ne peut s'appliquer qu'aux langues qui sont en état de progression, et non à celles qui sont en état de décadence. Or, je ne crois pas qu'il se trouve parmi les Italiens d'aujourd'hui un seul qui ose soutenir que la langue italienne soit en état de progression, hormis qu'on veuille appeler du nom de progression le grand nombre de mots et de locutions étrangères qu'on y introduit tous les jours. Je pose en fait que la langue italienne est corrompue aujourd'hui. La corruption n'avait gagné jusqu'ici que la prose; elle commence à se glisser dans la poésie. Il faut bien que le danger soit réel, puisque l'auguste dispensateur de toutes les récompenses a daigné établir un moyen digne de lui pour l'arrêter. Pourquoi les Italiens ne sont-ils pas aussi jaloux, aussi soigneux de la pureté de leur langue que les Français le sont de la pureté de la leur? Si un Français s'avisait un jour de se servir du mot *strage* pour dire massacre, il serait hué d'un bout de la France à l'autre. Cependant les

Italiens d'aujourd'hui disent et écrivent tous les jours *massacro* au lieu de *strage*, quoique *massacro* ne soit pas plus italien que *strage* n'est français. Je prévois, si on n'y prend garde, que *massacro* chassera *strage*, et que ce dernier mot sera suranné dans dix ans d'ici. Je pourrais rapporter des milliers d'exemples semblables, et puis, qu'on cite l'usage ! Si beaucoup de mots et d'expressions sont devenues surannées, il faut s'en prendre à l'insouciance des Italiens eux-mêmes, et cette insouciance ne peut, en aucune manière, faire loi. Oui, monsieur, si des hommes courageux ne s'opposent pas au torrent, la langue italienne est perdue ; elle ne sera plus, bientôt, qu'un jargon ridicule ; qu'un français macaronique. Cela peut être commode pour les paresseux qui ne veulent pas se donner la peine de l'étudier ; mais aussi c'est un véritable scandale, et une grande soustraction de plaisir pour tous les hommes faits pour sentir le prix de l'élégance et de l'harmonie.

Quant à moi, je persiste à croire que la langue dans laquelle ont écrit Boccace, Villani, Pétrarque, Macchiavelli, Guicciardini, Bembo, Varchi, Annibal Caro, Tasse et Arioste, vaut bien celle de certains novateurs qui préfèrent un alliage sans couleur à l'or le plus brillant, et la bourse d'un pauvre au plus riche trésor d'un grand prince. Sur quoi se fonde-t-il le dix-huitième siècle d'Italie, quant à la langue et à la littérature, pour parler si haut contre le seizième ?

Ceux qui pendant le premier de ces deux siècles ont fait des ouvrages dignes de passer à la postérité, se sont rapprochés, tant qu'ils ont pu, des grands modèles que nous venons de citer. Quant aux autres, qu'ils me montrent des ouvrages écrits dans leur jargon, qui puissent soutenir la comparaison avec un *Décameron*, une *Histoire de Florence*, une *Histoire d'Italie*, une *Arcadia*, une *Jérusalem délivrée*, un *Roland furieux*, et je changerai peut-être d'avis.

Je vous demande pardon, monsieur, de vous avoir entretenu si long-tems d'un objet que beaucoup de monde pourra regarder comme peu important ; mais je l'ai fait parce que vous m'y avez invité, et parce que les intérêts de la langue et de la littérature italienne vous sont aussi chers qu'ils vous sont connus.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

CHARLES BOTTA.

Paris, 5 septembre 1810.

BEAUX

**BEAUX-ARTS.** — Une réunion de professeurs et d'amateurs zélés pour l'honneur de l'art musical, a exécuté, il y a quelques semaines, dans l'église de Boulogne, près de Saint-Cloud, une messe solennelle, composée de morceaux de choix de Jomelli et Haydn; l'*Élévation*, par M. P. Porro; le *Domine salvum*, par M. Martini; le premier Kyrie, par M. Bertin, ci-devant maître de chapelle. M. Rigel, pianiste des concerts de S. M. l'Empereur et Roi, en a dirigé l'exécution. Un auditoire nombreux d'auteurs et de professeurs distingués a paru pleinement satisfait, tant du choix de la musique que de la pureté de son exécution. On ne saurait trop encourager la musique religieuse; ce genre contient le type des premières beautés de l'art; et les Conservatoires d'Italie lui ont toujours accordé, avec raison, la prééminence, sur-tout en exigeant de leurs élèves un chef-d'œuvre de musique sacrée, qui réunit les trois qualités fondamentales de l'art, c'est-à-dire, création, simplicité et convenance.



— On vient de placer sur le monument de la place Saint-Sulpice les bas-reliefs qui lui étaient destinés; ils ont été exécutés par M. Espercieux. Ils sont en marbre, et représentent l'Agriculture, la Paix, le Commerce, les Sciences et les Arts.

Le premier offre Cérès instruisant Triptolème. Deux bœufs attelés à une charrue de forme antique servent à caractériser ce bas-relief, qu'on pourrait croire, en effet, être un ouvrage du ciseau grec, tant la composition est à-la-fois simple, élégante et pleine de grace.

Le second, la Paix et l'Abondance protégées par la Victoire, qui les enveloppe de ses ailes.

Dans le troisième, le Commerce est représenté par Mercure, unissant les quatre parties du Monde, lesquelles sont caractérisées par des végétaux indigènes de chaque partie; le chêne est l'attribut de l'Europe, la canne à sucre de l'Asie, le dattier de l'Afrique, et le maïs de l'Amérique.

Ces figures sont différenciées tant par leurs costumes que par leur caractère. L'Europe est vêtue de l'habit que portaient dans l'antiquité les personnes de distinction: son caractère indique la reine de l'Univers. L'Asie est représentée indolente et voluptueuse, l'Afrique sauvage et indomptée, l'Amérique jeune et timide.

M



Le quatrième bas-relief est composé de la peinture, de l'architecture, des mathématiques dont la figure donne la main à celle de la sculpture, et enfin, de l'astronomie et de la navigation; au milieu est la statue de Minerve, déesse tutélaire des sciences et des arts.

**SOCIÉTÉS SAVANTES.** — L'académie des Belles-Lettres, Sciences et Arts de la Rochelle, avait annoncé dans sa Séance publique du 13 décembre 1809, et par un programme inséré dans les journaux, qu'elle décernerait au mois de juillet 1810 un prix consistant en une médaille d'or, de la valeur de trois cents francs, au meilleur Discours sur les questions suivantes :

*Quel est le genre d'éducation le plus propre à former un administrateur ?*

*A quel degré les Sciences et les Lettres lui sont-elles nécessaires ?*

*Quels secours l'administrateur et l'homme de lettres peuvent-ils et doivent-ils réciproquement se prêter ?*

Huit Discours ont été adressés à l'Académie. La plupart lui ont paru d'un grand intérêt : quelques-uns annoncent des vues utiles et des talents très-distingués ; mais elle a remarqué dans le Discours qui a pour épigraphe : *Orābunt causas melius, etc.*, que l'auteur s'est mépris sur le sens de la troisième question. L'Académie y considère l'administrateur et l'homme de lettres comme deux personnes distinctes.

Elle a trouvé des longueurs dans le Discours qui a pour épigraphe : *L'Etat doit recueillir les fruits, etc.* La digression qui le termine a sur-tout paru étrangère au sujet.

L'Auteur du Discours ayant pour épigraphe : *Cum vir ille verè civilis, etc.*, a fait des belles-lettres un éloge trop étendu et n'a pas suffisamment répondu aux questions. Cette dernière observation s'applique également au discours qui a pour épigraphe : *Conabor...*

Ces considérations ont déterminé l'Académie à remettre le prix qui ne sera décerné qu'au mois de mai 1811. Les mémoires devront être envoyés, franc de port, avant le premier avril, terme de rigueur, à l'adresse de M. le secrétaire perpétuel.



## POLITIQUE.

APRÈS les notes officielles que nous avons publiées sur la guerre du Danube, aucune autre n'a paru depuis, présentant le caractère d'authenticité que nous exigeons avant de les consigner dans cet aperçu des événemens politiques et militaires. Les journaux allemands affirment et démentent tour-à-tour les nouvelles qu'ils ont données, en prévenant leurs lecteurs de n'y ajouter qu'une foi très-moderée.

L'empereur de Russie était le 28 juillet à Cronstadt. S. M. a visité sa flotte dans le plus grand détail ; et a fait manœuvrer quelques troupes formant un camp près de ce port ; elle a ordonné des distributions aux soldats et aux marins, et est retournée le même jour à Péterhof. Le cours du change est toujours très-bas.

En Suède, toutes les classes ont témoigné la joie la plus vive et la plus franche de l'élection du prince de Pontecorvo ; le plan du comité de constitution relatif à cette élection, est déjà remis à la diète ; on attend le prince à Stockholm vers les derniers jours d'octobre ; le roi et la reine sont dans une terre située à deux lieues de la capitale. En Danemarck, on apprend journellement des prises faites sur les Anglais. Le roi de Prusse est en route pour la Silésie. A Vienne, tout se dispose pour le prochain voyage de l'empereur dans la Styrie, la Carinthie, et une partie de la Croatie ; l'impératrice se rendra en Hongrie, où elle sera rejointe par son auguste époux ; on croit que leur séjour dans ce royaume sera de quelque durée. Le système de la plus exacte neutralité est observée sur les frontières turques, et ce n'est que pour le faire observer strictement que quelques corps ont reçu ordre de se porter de ce côté. Le nombre n'en excède pas celui de six régimens. Les grandes routes de la monarchie sont couvertes de séquestriers, ou de porteurs de congés retournant dans leurs foyers. Le nouveau ministre des finances comte de Wallis, s'occupe sans relâche des nouvelles mesures, dont on attend l'entier rétablissement du crédit public.

Pendant que le prince vice-roi visite Venise et les côtes de l'Adriatique, inspecte la flottille qui y protège utilement

le commerce, celle du roi de Naples continue à se signaler contre les Anglais : dans la nuit du 18 août, elle a eu l'heureuse audace d'aller couvrir de mitraille le camp assis sur la rive opposée, et d'y porter le désordre et l'alarme. L'ennemi se voyant menacé d'un débarquement, a repris à la hâte la ligne d'emboisement qu'il avait imprudemment quittée. Les deux flottilles se sont alors engagées pendant six heures ; il a été tiré plus de 4000 coups de canon. La ligne ennemie, sillonnée par les divisions napolitaines, a dû beaucoup souffrir. Toute l'armée était témoin du combat, S. M. a parcouru les rangs, et un enthousiasme général a mêlé aux cris de *vive le Roi*, celui-ci, *en Sicile, en Sicile*, unanimement répété par les marins et les soldats.

Almeida, attaquée par l'armée française, assiégée, et non secourue, a vainement imploré l'assistance du général anglais qui, suivant une expression piquante, semble avoir amené ses troupes en Espagne, pour leur apprendre avec quelle activité et avec quel ensemble de talents et de moyens les Français font les sièges et emportent les places. Voici la lettre du maréchal prince d'Essling au prince major-général :

« Monseigneur, par ma dernière dépêche, j'avais eu l'honneur de vous prévenir que, dans la journée du 26, le feu de la place d'Almeida avait répondu au nôtre jusqu'à quatre heures du soir ; qu'alors il avait cessé entièrement ; qu'à sept heures, une explosion considérable s'était manifestée dans la place, et que les incendies furent entretenus toute la nuit par nos bombes et nos obus. Cet état de choses me détermina à sommer, hier matin, le gouverneur de se rendre. Il m'envoya des officiers pour parlementer : je leur fis connaître les conditions de la capitulation que je leur offrais. Plusieurs heures de la journée furent employées à une négociation qui ne produisit pas le succès que je désirais. Je fis donc recommencer le feu à huit heures du soir, et ce ne fut que trois heures après que le gouverneur de la place signa la capitulation dont j'ai l'honneur d'envoyer copie à V. A., ainsi que de ma sommation. Almeida se trouve de cette manière au pouvoir de S. M. l'Empereur et Roi. Nous y sommes entrés ce matin à neuf heures. La garnison est prisonnière de guerre, et sera conduite en France. Nous avons trouvé dans la place 98 pièces en batteries, 17 à réparer ; trois cent mille rations de biscuit, 100,000 rations de viande salée, et une grande quantité d'autres munitions de bouche qu'on inventorie en ce moment, et dont une note approximative est ci-jointe.

« Je crois devoir dire à V. A. quelque chose de l'esprit de la garnison. M. le marquis d'Alorna , général de division , Portugais , et plusieurs autres officiers-généraux ou supérieurs de sa nation , employés dans l'armée française , s'approchèrent de la place pendant que l'on négociait. Ils furent reconnus du haut des remparts par une grande partie de leurs compatriotes , qui démontrèrent bien vivement leur satisfaction d'être bientôt débarrassés du joug des Anglais ; satisfaction qui s'accrut encore lorsqu'ils apprirent que S. M. l'Empereur avait attaché à son service , et dans leurs grades , les officiers portugais qui se trouvaient en France , et que bien loin de les avoir réduits à l'état d'humiliation que les Anglais leur font éprouver aujourd'hui , il les a admis à l'honneur de combattre à ses côtés dans les grandes campagnes.

« Les horreurs que commettent les Anglais sont déplorables ; ils coupent les blés , détruisent les moulins , les maisons , et font un désert de cet infortuné pays qu'ils sont appelés à défendre : ils violent ainsi le droit des gens et de la guerre. Cette nation est accoutumée à ne rien respecter ; son intérêt du moment est sa seule loi.

« C'est la division Loison , du corps du duc d'Elchingen , qui a fait le siège de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida. Les deux autres divisions de ce corps , les trois divisions du corps du duc d'Abrantès , et les trois divisions du 2<sup>e</sup> corps n'ont pas encore tiré un coup de fusil. Le duc d'Abrantès est à Ledesma ; le général Reynier , commandant le 2<sup>e</sup> corps , est à Zarza-Mayor. Le soldat est bien portant , l'armée approvisionnée , et pleine du désir de faire éprouver à l'armée anglaise ce que nous avons déjà fait éprouver à la division Crawford. L'Empereur peut compter sur la bravoure et les bonnes dispositions de l'armée , comme sur mon zèle et mon respectueux dévouement. »

Aux termes de la capitulation , la garnison est prisonnière de guerre ; les milices rentreront chez elles après avoir déposé les armes , et s'être engagées à ne pas servir contre la France et ses alliés.

Pendant ce siège , les autres corps distribués en Espagne y suivaient leurs opérations , et y repoussaient avec avantage toutes les tentatives ennemies. Une division espagnole , commandée par Balleystaros , s'était présentée devant Cordoue pendant que le 5<sup>e</sup> corps manœuvrait sur la Guadiana. Le général Girard a marché à lui pour lui couper la retraite. Ce mouvement a été bien exécuté. Le général Girard a fait prisonnière presque toute la division ennemie , lui a pris toute son artillerie et ses munitions , lui a tué beaucoup de monde , et a poursuivi ses débris jusqu'à

Zafra. A Cadix les travaux du blocus ont continué. L'armement et l'approvisionnement des immenses batteries de la rade se sont perfectionnés. On construit sans relâche des chaloupes et autres bâtimens pour la flottille. Tous les débarquemens ennemis ont été repoussés, et les habitans font eux-mêmes la guerre aux brigands. Le général Sébastiani a mis en bon état le fort de Malaga : la garnison de Tortose a fait une sortie malheureuse pour elle. Le siège de cette place avance.

Voilà quant aux détails militaires ; voici maintenant, quant aux détails politiques, ce que les papiers anglais ajoutent eux-mêmes aux détails que nous connaissons sur la situation intérieure de l'Espagne, les divisions qui y règnent, le peu d'ensemble dans les mesures, et les sentimens qu'on porte à l'autorité qui a succédé à la Junte.

« La régence, écrit-on de Cadix, est aussi détestable et encore pire que la Junte qui l'a précédée. La jalousie, de vaines distinctions et étiquettes, la crainte qu'elle a des Cortès, la terreur que lui inspire le peuple, occupent toutes ses pensées et troublent ses conseils ; elle n'a de confiance en personne ; elle-même n'inspire de confiance à personne ; même dans ce coin de terre, les autorités sont en opposition, et il règne des animosités entre la régence et la junte de Cadix.

» Notre dernier gouvernement a du moins échappé aux princes étrangers et à leurs prétentions ; il a déjoué les efforts qu'avaient faits la reine de Naples et la princesse du Brésil, pour s'immiscer dans nos affaires ; mais la régence, dans sa sagesse, a envoyé chercher un prince pour nous secourir, et cela, dit-on, sans avoir même consulté le ministère anglais. L'ancienne Junte avait tout fait pour nous tenir liés aux Américains : la régence veut leur faire la guerre. Dans la Junte il y avait ce qu'on appelle une opposition, à la tête de laquelle étaient même des hommes de talent et de caractère ; mais, dans ce nouveau comité, nous ne voyons qu'imbécillité, préjugés, inexpérience et intrigues. Si nos quarante tyrans manquaient de courage pour punir le crime, nos cinq directeurs manquent de bonne foi et de discernement pour récompenser le mérite ; la manière dont on affecte d'employer Albuquerque et Blake, et leur bannissement réel, en sont la preuve. Ces directeurs n'ont pas non plus mieux traité les grands que l'ancien gouvernement ne l'avait fait. Ceux qui ont suivi le parti des patriotes, sont méprisés et négligés par la

régence, et proscrits par les Français; pendant que ceux qui se sont soumis à Joseph, sont caressés, et n'ont pas même été mis en jugement par un gouvernement qui prétend représenter le souverain que ces traîtres ont abandonné. Aucune amélioration ne se fait dans l'armée. Elle est encore dépourvue de bons officiers et sans discipline, tandis que plusieurs centaines d'officiers se promènent dans les rues de cette ville, sans avoir d'autre service à faire que celui de recevoir une portion de l'argent qu'envoient ici les Américains, auxquels nous allons chercher querelle. »

Après ces détails, il est difficile qu'on ne lise pas avec un vif intérêt un aperçu récemment publié sur la conduite des Anglais en Espagne et en Portugal; écrit très-remarquable, où l'on trouve à-la-fois, et au plus haut degré, connaissance parfaite de l'ensemble des événemens, exactitude dans les faits, étonnante fidélité de mémoire, et sur-tout un grand talent de peindre en écrivant, et de caractériser avec précision les époques, les hommes et les lieux. L'auteur partage en trois époques le séjour des Anglais en Espagne.

Dans la première, le général Moore avait 25 mille hommes de bonnes troupes; il n'a rien fait pour les Espagnols alors forts de 300 mille hommes sous les armes et de leurs troupes de ligne, détruits à Spinosa, à Burgos, à Tudela. Le général Moore pouvait défendre Madrid, il l'a laissé prendre sans faire un pas. Madrid pris, les armées espagnoles rejetées en Andalousie, le général Moore se met trop tard en mouvement de Salamanque. Il voit qu'il donne dans un piège qui lui était tendu; il se retire précipitamment, ses débris s'embarquent à la Corogne en abandonnant son artillerie et ses hôpitaux; telle avait été aussi sa conduite lors de la guerre de la Finlande, car ce fut une fatalité attachée aux armes du général Moore d'assister à la ruine des armées suédoises et espagnoles sans les secourir.

A la seconde époque, la guerre de la cinquième coalition était allumée. Si les Anglais eussent pu ressaisir la supériorité en Espagne, c'était à ce moment; mais le cabinet français ne retira d'Espagne que la seule garde impériale. Lord Wellington occupe le Portugal, évacué sans bataille et sans combat, mais bientôt son imprudence le conduit à Talaveyra, où il n'échappe que par miracle à une destruction totale; il revient sur Lisbonne, refait son armée,

tandis que 30,000 Anglais vont périr dans les marais de Walcheren. Séville et l'Andalousie tombent au pouvoir des Français; Cadix est attaquée sans que le général anglais fasse un mouvement. Ainsi les Anglais prennent à tâche de prouver qu'ils ne sont venus en Espagne que pour égarer un peuple malheureux, pour exciter ses fureurs, et non pour le seconder dans son aveugle résistance.

A la troisième époque, la paix de Vienne était faite; au lieu de recevoir quelques lumières de ce nouveau résultat des combinaisons du génie et du courage français, le ministère anglais continue la lutte, il veut faire ce que n'avait pas même tenté Moore, secondé par toutes les forces de l'insurrection, dans le tems que les armées françaises étaient à Vienne et en Hongrie. Mais ce ministère ne s'engageait à rien par ses promesses. Ici, l'écrit que nous analysons, prend un tel caractère d'intérêt qu'il faut le transcrire.

« Ciudad-Rodrigo fut investie; la Romana et les colonels espagnols accoururent du fond de l'Estramadure, les larmes aux yeux, se jetèrent aux pieds de lord Wellington, et le conjurèrent de secourir la brave garnison de Ciudad-Rodrigo, où 8000 hommes d'élite étaient renfermés.

» Lord Wellington, qui avait tout promis lorsqu'il avait été question de faire enfermer les 8000 hommes dans la place, se rétracta lorsqu'il fallut en venir au fait; et, poussé à bout, il montra en plein conseil une lettre du roi d'Angleterre, qui lui défendait de rien hasarder. La place de Ciudad-Rodrigo fut prise; 8000 Espagnols d'élite y furent faits prisonniers. A cette nouvelle, les Anglais assurèrent qu'il n'en serait pas de même d'Almeida, et persuadèrent les Portugais de s'enfermer dans cette place. « Mais à quoi sert, disaient les Portugais, que nous nous enfermions dans Almeida, puisque les Français ont un équipage de siège? Si vous ne voulez pas livrer bataille, faites sauter la place. Si vous voulez la secourir, pourquoi n'en avez-vous pas donné l'exemple à Ciudad-Rodrigo? » — « Le cas est différent, disait lord Wellington: j'avais des ordres contraires pour l'Espagne, je n'en ai pas pour le Portugal. D'ailleurs, je ne pouvais pas m'engager dans les plaines de Ciudad-Rodrigo contre une cavalerie quintuple et meilleure manœuvrière que la mienne; mais Almeida est un pays coupé de rochers. Quand la place sera assiégée, et que les Français seront fatigués du siège, je la dégagerai. » La garnison se laissa renfermer dans la place. Le général Craw-

ford; par la plus sotte des manœuvres, fit écraser les régimens de sa division. La tranchée fut ouverte devant Almeida; les Anglais, de leur camp, en voyaient le feu. Les Portugais vinrent trouver lord Wellington, et le sommèrent de tenir sa promesse et de dégager leurs compatriotes. « Je ne puis rien, répondit-il; mes ordres sont contraires. » Peu de jours après, Almeida fut pris. On raconte qu'un général portugais dit à cette occasion au général Wellington : « Si vous ne pouviez pas nous défendre, pourquoi nous exciter à la résistance, et couvrir de ruines et de sang notre malheureuse patrie? Si vous êtes en force, livrez bataille; si vous êtes trop faible, et que vous ne puissiez pas faire venir de plus grandes forces, retirez-vous, et laissez-nous nous arranger avec les vainqueurs. »

« Pour toute réponse, lord Wellington fait sonner la retraite; et par une barbarie inconnue chez les nations civilisées, il ordonne que les moulins, les fermes, les maisons soient détruits; que les champs soient brûlés, et qu'un vaste désert sépare l'armée anglaise de l'armée française de plusieurs marches. Cette conduite est atroce et sans exemple dans les annales modernes. Les Turcs et les Tartares seuls agissent ainsi.

« Si les puissances européennes adoptaient ces principes, tout serait dévasté sur le continent; les provinces de la Prusse, de l'Autriche, seraient des déserts : tout y aurait été livré aux flammes et à la dévastation. Les Français, les Prussiens, les Autrichiens, les Russes, n'ont jamais usé de ces moyens atroces dans des pays ennemis. Comment excuser un général qui, dans un pays ami dont il se déclare le protecteur, qui doit lui être sacré comme le sien propre, ne pouvant le conserver, le brûle, le ravage, le détruit? C'est bien là la conduite d'une nation pour qui rien n'est sacré, et dont la férocité se fait sentir dans tous les lieux où elle exerce son pouvoir.

« Quand la France sera maîtresse de la mer, ses lois se ressentiront de la générosité de son caractère. La libéralité de ses principes maritimes sera la même que sur terre. Les marchands ne seront pas prisonniers; les matelots ne seront point ennemis, s'ils ne sont point armés; tout bâtiment sera couvert par son pavillon.

« Concluons donc que dans la première expédition des Anglais, ils pouvaient être utiles aux Espagnols, mais qu'ils ne leur furent d'aucun secours par malhabilité et par égoïsme; que dans la seconde expédition, ils se com-



portèrent sans savoir à qui ils avaient affaire, et abandonnèrent impitoyablement leurs alliés, voyant la lutte sérieuse où ils étaient engagés; que dans la troisième, ils suivirent les mêmes errements, ne faisant que ce qui pouvait accréditer des libelles et des calomnies, distillant le poison sur la péninsule, et attisant le feu de la discorde et de la guerre civile; enfin; qu'ils n'ont aucun respect pour le droit des gens; que rien n'est sacré pour eux; que s'ils étaient sur terre aussi puissans qu'ils y sont malhabiles, s'ils avaient l'ombre de la puissance de France, le continent porterait les fers dont sont chargés les malheureux Indiens. Le droit des gens et la libéralité du Code continental sont dus à la France; la barbarie du Code maritime est due à l'influence de l'Angleterre sur mer. »

Dans ces circonstances, on a dû lire aussi avec un intérêt qui tenait en quelque sorte de l'avidité, un parallèle entre la situation de la France et celle de l'Angleterre, morceau piquant et curieux, que nous ne pouvons attribuer qu'à l'auteur de celui sur la conduite des Anglais en Espagne; mêmes connaissances générales, même précision dans les faits, même exactitude dans les détails, même sagacité dans les rapprochemens, même justesse dans les conséquences. Nous ne l'abrégeons qu'à regret, tant il est curieux; et ce n'est pas sans difficulté, tant il est substantiel! L'auteur y examine et y oppose successivement la situation de l'Angleterre et de la France, sous le rapport des finances, du commerce et de la politique; nous suivons cette division en la citant.

*Finances.* — L'Angleterre ne peut avoir plus de 300 millions de revenu; elle en a 1500 millions, mais 300 millions représentent sa richesse réelle, et 1200 millions le revenu de son monopole.

D'où il résulte que pour peu que l'Angleterre soit gênée dans son courtage, le change est contre elle; elle ne peut plus se soutenir, et elle a besoin d'un papier-monnaie.

L'Angleterre a 600 millions de rentes de dettes; c'est le double de son revenu réel et raisonnable.

La France a 800 millions de revenu en tems de paix. Ce n'est que les deux tiers de celui qu'elle peut se procurer en tems de guerre. En mettant 30 centimes sur tous les tarifs, son revenu est porté à 1200 millions. Ce revenu est tout entier le revenu de son territoire. Elle a 50 millions de dettes, c'est-à-dire, le 16<sup>e</sup> de son revenu ordinaire. On

sent par-là que la France n'a et ne doit avoir aucun papier-monnaie.

La banque escompte le double de ce qu'escomptait, en 1780, la caisse d'escompte. Elle a 120 millions de billets en circulation; ce sont de vrais billets de banque libres, échangeables à volonté, et non forcés. Les monnaies de la France sont les plus parfaites de l'Europe: l'argent y est abondant; l'intérêt est à 4, et au plus à 5 pour 100. Ses manufactures sont dans un état de prospérité tel, qu'elles fournissent non-seulement à sa consommation, mais encore à celle de l'Italie et de l'Allemagne. Les fabriques de France n'ont jamais tant prospéré.

*Commerce.* — Comme la puissance de l'Angleterre consiste dans son courtage, son commerce consiste dans l'exploitation des denrées du Nouveau Monde. Nous avons prouvé que les  $\frac{4}{5}$ <sup>es</sup> de son revenu provenaient du courtage: c'est donc le café, le sucre, l'indigo, le bois de teinture, la mousseline des Indes, qui forment sa fortune; toute sa prospérité consiste à tirer les productions des deux Indes, et à en favoriser l'introduction en Europe.

La France a un intérêt tout continental; son revenu consiste en elle-même, dans les produits de ses champs, de ses vignobles, de ses huiles, de ses savons, de ses tabacs, de ses fabriques de soie, de lin; dans les cotons de ses provinces méridionales. Comme le continent; elle a intérêt à repousser les marchandises des deux Indes et à profiter du bienfait de la nature, qui a mis dans l'ancien continent de quoi se passer du nouveau. Aussi les entraves qu'elle a mises au courtage anglais sont telles, que la consommation du sucre, du café et des denrées coloniales a, depuis trois ans, diminué de moitié en Europe. Les découvertes qu'elle a faites mettent à même de suppléer aux productions des colonies.

Voilà une des plus grandes raisons de la diminution du courtage de l'Angleterre; ces effets seront plus efficaces que les décrets de Milan et de Berlin. Que ces décrets continuent à être en vigueur encore quelques années, et ils se feront sentir cent ans après qu'ils auront été révoqués.

*Politique.* — L'alliance de l'Angleterre a causé la ruine des puissances qui l'ont recherchée: témoin le stathouder

de Hollande , les rois de Sardaigne et de Naples , et les autres princes qui s'y sont abandonnés.

L'Angleterre est, dans son intérieur , intolérante : une population de plus de 6 millions de chrétiens ne peut professer sa religion ; elle ne peut occuper des emplois dans l'administration et dans l'armée , sans renoncer à sa croyance.

L'Angleterre opprime les nations qu'elle réunit , puisqu'elle porte l'oppression jusqu'à ne point leur laisser le libre exercice de leur religion.

Le roi d'Angleterre n'oserait sortir seul de Londres ; il a failli dix fois être assassiné ; il se garderait bien d'aller dans la foule ; il est probable qu'il ne le ferait pas impunément.

Pour avoir des matelots , on les presse , on les enlève dans tous les lieux publics , sans règles et comme des sauvages. On se bat , on se tue dans les expéditions ; par-tout l'autorité agit avec violence.

Toutes les puissances alliées de la France sont agrandies ; tous les pays réunis sont traités en frères ; la tolérance y est entière et absolue : dans l'enceinte du Louvre est la chapelle de Saint-Thomas , où officient les protestans. L'Empereur nomme et solde les évêques et les curés , les présidents de consistoire et les ministres , organise les séminaires et les écoles de Genève et de Montauban. L'autorité civile n'a pas le droit de gêner les consciences ; c'est le principe de la monarchie française.

Aucunes troupes ne sont nécessaires , même dans les pays réunis. Le Piémont , la Toscane , Gênes , n'avaient pas 1500 hommes de troupes dans le tems que l'Empereur était à Vienne. Il n'y avait que 1200 hommes de garnison à Paris. La conscription se levait ; les impositions se payaient avec scrupule , et tout était plus tranquille.

Nulle part la force armée n'a été employée depuis la fin de la révolution ; et l'Empereur se promène au milieu de la foule qui couvre le Carrousel , ou dans le parc de Saint-Cloud , dans une calèche à quatre chevaux au pas , avec l'Impératrice et un seul page , et au milieu de cent cinquante mille spectateurs environnant sa voiture , et bénissant le père de la patrie.

Tout est opinion en France , depuis la dernière classe jusqu'à la plus haute ; tout entend raison , et marche quand la trompette sonne.

La conscription est réglée comme les impositions ; elle

se lève sans émeute, sans désordre; les magistrats du peuple président à tout; il n'y a de violence, de tumulte nulle part.»

C'est par de tels écrits, par de tels rapprochemens, dont l'évidence existe pour tous les yeux, et la justesse pour tous les esprits, qu'il est beau de pouvoir répondre aux assertions mensongères d'un impuissant ennemi, et de désabuser la crédulité qui pourrait encore être dupe de son langage.

---

### PARIS.

L'EMPEREUR a tenu, lundi dernier, un conseil de commerce.

— Un assez grand nombre de décrets instituent des majorats et des dotations en faveur de divers fonctionnaires de l'Empire; plusieurs ont reçu récemment de la faveur de S. M., et le titre de baron et la décoration de la légion d'honneur.

— S. Ex. le ministre des finances, duc de Gaëte, a fait à S. M. un rapport sur les pièces d'or de 48 et de 24, et sur les pièces d'argent de 6 et de 3 liv., qui dans leur valeur réelle offraient quelque différence avec leur valeur nominative, et qui, dans leur change ou leur appoint avec le franc, présentaient sans cesse des difficultés. Il était nécessaire de ramener le système monétaire à cette unité précieuse qui en est la base, unité qui dans quelques années sera européenne, et l'un des plus heureux résultats pour les étrangers de l'adoption des lois françaises. Le franc demeure seule et unique monnaie, et pour être reçus dans la circulation, tous les autres signes doivent s'élever à sa valeur.

Les pièces de 48 liv. et de 24 liv. continueront de circuler, les premières pour 47 fr. 20 c., et les secondes pour 23 fr. 55 c.

Celles de 6 liv. et de 3 liv., les premières pour 5 fr. 80 c., et les secondes pour 2 fr. 75 c.

Au premier aperçu, ces pièces paraissent perdre 20 et 25 c.; mais il n'en est rien: la différence entre leur ancienne valeur nominale en livres tournois, et celle qu'elles conservent en francs, doit être diminuée de un quart pour cent qu'il fallait précédemment ajouter à chaque pièce, pour la porter à la valeur du franc.

Ainsi, par exemple, la pièce de 6 liv. étant tarifiée à 5 fr.

80 c., ou 5 liv. 16 s., la différence apparente est de 4 s.; mais en faisant la déduction de 1 s. 6 d. pour équivaloir à la valeur du franc, la différence réelle résultant du tarif et provenant de la diminution du poids par le frai, ne se trouvera réellement que de 2 s. 6 d.

Un article particulier du projet de décret détermine le taux auquel ces pièces seront reçues au change des monnaies pour être converties en monnaies nouvelles.

Ce taux est; par kilogr. pour l'or, de 3,094 fr. 43 c.

Et pour l'argent, 198 fr. 31 c.

« Je dois observer, ajoute S. Ex., relativement à l'or, qu'en suivant la proportion réglée par l'arrêté du gouvernement du 16 germinal an XI, les pièces de 48 liv. et de 24 liv. sont reçues aujourd'hui comme contenant 901 millièmes de fin, tandis que les expériences faites depuis ont prouvé que leur titre réel n'était qu'à-peu-près 900 millièmes : ce qui occasionne au gouvernement une perte d'environ un millième par kilogramme. Cette perte calculée sur la masse des pièces d'or réputée en circulation ferait un objet de 6 à 7 cent mille fr.

» Pour prévenir cette perte, il faudrait ne fixer le prix du tarif pour les monnaies d'or qui seront portées aux Hôtels des Monnaies qu'à 3,091 fr. par kilogramme, au lieu de 3,094 fr. 43 c. que l'on donne aujourd'hui.

» Mais on ne peut se dissimuler, 1° que ce serait un changement dans ce qui s'est pratiqué constamment depuis l'an XI; 2° que le résultat de ce changement serait une perte pour les particuliers qui porteraient leurs monnaies d'or aux hôtels des monnaies.

» Cette considération me donnerait à penser que la différence ne pouvant être sur l'ensemble de la refonte de l'or que de 6 à 700,000 fr. qui se répartiront sur au moins dix années, il pourrait être préférable de supporter cette perte, plutôt que de ralentir la refonte qu'il importe d'accélérer.

» J'ai en conséquence porté provisoirement, dans le décret ci-joint, le prix du kilogr. à 3094 fr. 43 c., sauf à le réduire à 3091 fr. si V. M. jugeait à-propos de l'ordonner.

L'Empereur a rendu un décret conforme à la proposition de son ministre, en fixant le prix du kilogramme pour les pièces d'or à 3094 fr. 43 c.

Ce décret a été publié, le 13, dans le Bulletin des Lois, et affiché dans tout Paris, par ordre de la préfecture de police. Il a été sur-le-champ mis à exécution dans toutes

les transactions de la journée avec une facilité égale à la clarté de ses dispositions.

— Un autre décret porte que les propriétaires ou consignataires de denrées coloniales qui ont été soumises en Espagne au droit de 40 et de 50 pour cent de la valeur, devront, avant le 1<sup>er</sup> octobre prochain, payer lesdits droits, soit en espèces, soit en obligations valablement cautionnées.

— S. A. S. la princesse de Neufchâtel et de Wagram est accouchée d'un prince.

— M. Spontini est nommé directeur-général de la musique de l'opéra Seria et de l'opéra Buffa, réunis au théâtre de S. M. l'Impératrice.

— Le Conservatoire de musique est en ce moment occupé des exercices pour la distribution de ses prix annuels. Mercredi dernier les élèves ont concouru pour le piano et le chant. Aujourd'hui, vendredi, ils concourent pour la déclamation tragique et comique ; demain, samedi, pour la déclamation lyrique. On voit que cet établissement remplit ainsi le double but de son institution, améliorée par la munificence et la protection éclairée du gouvernement.

— L'Opéra prépare *Sophocle*. Les *Bayadères*, dont nous n'avons encore pu annoncer que le succès, continuent à attirer la foule. Déjà les parodistes s'en sont emparés, mais ce qui constitue le succès durable de cet opéra est tout-à-fait hors de leur domaine. *Par ordre* on annonce la remise de *Sémiramis*, l'un des ouvrages qui concourent aux prix décennaux, et pour lequel le jury a proposé une mention honorable.

— Le *Crescendo*, élégant badinage musical, échappé à la plume savante de Chérubini, a d'abord été entendu avec une extrême défaveur ; aujourd'hui il est écouté, et le compositeur a obtenu grace pour le canevas. *Cendrillon* est à sa 72<sup>e</sup> représentation, le *Diable à Quatre* revient lui disputer la propriété d'attirer la foule. M<sup>me</sup> Gavaudan vient de reparaitre dans cet ouvrage fort amusant ; elle y est parfaite, et a reçu l'accueil le plus brillant dans *Margot*, après avoir été charmante dans *Euphrosine*.

## ANNONCES.

*Le guide du voyageur à Paris*, contenant la description des monumens publics les plus remarquables et les plus dignes de la curiosité des voyageurs; des réflexions critiques sur leur architecture; des notes historiques sur les églises; l'explication des ouvrages de peinture et de sculpture exposés dans les Musées et autres édifices publics; l'indication des cabinets curieux, des écoles et des sociétés savantes, des bibliothèques, des hôtels des ministres, de toutes les autorités civiles et militaires, et des jours de leurs audiences; enfin, des détails de tous les établissemens qu'on a cru dignes d'attirer l'attention et de piquer la curiosité des étrangers. Nouvelle édition enrichie de figures, représentant l'arc de triomphe du Carrousel, la fontaine des Innocens, avec les changemens et les additions que nécessitent les circonstances. Prix, 3 fr., et 3 fr. 60 c. franc de port. Chez Gueffier, éditeur, rue Galande, n° 61; Delance et Belin, imprimeurs-libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, hôtel Cluny; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Cette deuxième édition, qui est augmentée de plus d'un tiers, rend ce petit livre très-intéressant; aussi l'éditeur peut être assuré d'avance du succès de son ouvrage et de la nullité de tous ceux qui ont copié ou imité son titre depuis sa première édition, publiée en l'an 10. C'est lui rendre justice que de le féliciter sur les soins qu'il a pris à rendre son ouvrage utile par la quantité de notes historiques, savantes et critiques dont il est rempli. La partie des Musées sur-tout y est traitée avec un soin tout particulier; la description en est faite de manière à trouver sous sa main tous les objets de peinture et sculpture sans avoir recours aux numéros, ce qui le rend d'une grande utilité. Toutes les autres parties de l'ouvrage nous ont paru de même très-soignées. Ce livre surpasse son titre en ce qu'il offre aux personnes éloignées de la capitale et aux étrangers une nomenclature exacte de toutes les richesses qui composent nos Musées, et généralement tous les objets d'arts, d'antiquités et d'agrémens que renferme cette immense Cité.

*Morceaux choisis de Fénelon, Fleury, Rolin, Dupuy, Hallifax, et Mme de Lambert*, pour servir à l'éducation des jeunes personnes, auxquels on a ajouté l'ouvrage intitulé : *Instructions d'un père à ses filles*, traduit de Grégory, par Bernard, sur la sixième édition anglaise, corrigé et augmenté, in-12, divisé en deux parties, et orné d'une jolie gravure. Imprimé sur pap. fin d'Auvergne. Prix, 2 fr. 25 c., et 3 fr. franc de port. Chez Laurens jeune, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n° 61.



# MERCURE DE FRANCE.

---

N° CCCCLXXIX. — *Samedi 22 Septem. 1810.*

---

## POÉSIE.

### LE NAVIGATEUR.

ODE.

« J'ENVAHIRAI la plaine humide ,  
» Malgré les vents , l'onde et les dieux .  
» Loin de moi , cette ancre timide !  
» La rive importune mes yeux . »  
Il dit . . . fier d'un nouvel empire ,  
Le nocher qu'Uranie inspire  
Sur les flots s'est précipité .  
Ainsi l'aiglon fuyant son aire ,  
Jouit du ciel héréditaire  
Que son vol superbe a tenté .

Gloire au Génois vainqueur des ondes ,  
Et des dieux long-tems obstinés ,  
Qui cherche et trouve enfin les mondes  
Que son génie a devinés !  
Un peuple ingrat en vain l'outrage .  
Froid aux cris d'un aveugle rage

N



## MERCURE DE FRANCE,

Qu'il repousse d'un front serein ;  
 Sur l'Océan qu'il étudie ,  
 Il poursuit sa course hardie ,  
 Le cœur armé d'un triple aïrain.

Le génie a soumis Neptune ;  
 Qu'il nous livre enfin l'univers !  
 Tes ennemis , avengle fortune ,  
 D'un monde à l'autre sont ouverts !  
 Le commerce étendant ses ailes ,  
 S'élance aux régions nouvelles  
 Qui ignorent nos simples aïeux ;  
 Et revient , conquérant utile ,  
 De son urne immense et fertile  
 Nous verser les dons précieux.

Mais quels flots de sang et de larmes  
 Ces trésors si chers ont coûté !  
 Fiers mortels ! par combien d'alarmes ,  
 Ce grand triomphe est acheté !  
 Les vents , les écueils , le naufrage ,  
 Les cris assidus de l'orage ,  
 Le calme homicide des airs (1) ,  
 La faim sur sa proie attachée ,  
 Et la soif vers l'onde penchée  
 Qui brûle au sein trompé des mers.

Quels cris ont déchiré mon âme !  
 D'où partent ces tristes sanglots ?  
 Tout fumée , pétille , et la flamme  
 Couvre les pâles matelots.  
 Parmi ces feux qui les embrasent ,  
 Sous ces débris qui les écrasent ,  
 Neptune ! ils courent t'implorer.  
 Mais variant leur long supplice ,  
 Dans ses flancs le gouffre complice  
 Les reçoit , pour les dévorer.

Dieux implacables ! mer perfide !  
 En est-ce assez , pour les punir ?

---

(1) Le calme plat.

Non, non; que la guerre homicide  
 Aux feux, aux vents vienne s'unir!  
 Elle vient, de torches armée,  
 Allume la foudre enflammée  
 Au fond de ces Etnas mouvans;  
 Et l'orgueil, l'intérêt, la haine  
 Luttent sur la planche incertaine  
 Qu'assiégent les eaux et les vents.

On se joint... le fer étincelle...  
 Le bronze tonne à coups pressés.  
 Le sang confondu qui ruiselle  
 Abreuve les ponts fracassés.  
 Des flots de cendre et de fumée  
 Roulent sur la nef consumée,  
 Que tourmente une onde en fureur;  
 Et le bord qu'en vain l'on regrette  
 N'offre qu'un écueil, pour retraite,  
 Aux vaincus glacés de terreur.

Les voilà, trompeuse Uranie,  
 Les dons amers que tu nous fais!  
 Quel! toujours les arts, le génie  
 Marchent entourés de forfaits?  
 Quoi! n'est-il rien dont l'avarice,  
 La fourbe, l'orgueil, le caprice,  
 L'ambition n'ait abusé!  
 O gloire, ô crime inséparables!  
 Est-ce à nous rendre misérables.  
 Que le talent s'est épuisé?

Pourquoi donc franchir la barrière  
 Qu'en vain nous opposent les dieux?  
 Or trompeur, gloire aventurière,  
 Séduirez-vous encor mes yeux?  
 N'ai-je pas le champ de mon père?  
 Quel désir m'abuse, et qu'espère  
 Mon cœur au trouble abandonné?  
 Que me font les rives de l'Inde!  
 L'air est-il plus doux à Mélite,  
 Que dans ces bois où je suis né?  
 Quelle est cette gloire bizarre  
 Dont les humains sont enivrés?

## MERCURE DE FRANCE,

Eh quoi ! d'un Cortez , d'un Pizarre  
 Les crimes seraient admirés !  
 Non , non , le meurtre et le ravage  
 Ont marqué le sanglant passage  
 De ces cruels navigateurs.  
 Partout leur rage fut semée :  
 Partout leur honte est imprimée  
 Sur des débris accusateurs.

Leurs enfans seront plus coupables ,  
 Plus altérés de sang et d'or :  
 Ils vont , de pudeur incapables ,  
 Souiller vingt mers vierges encor.  
 Du haut de leur poupe insolente ,  
 Sur l'Afrique à leurs pieds tremblante ,  
 Le crime avare est descendu ;  
 Et corrompt ces rives ingrates ,  
 Où le père à l'or des pirates  
 Vend son fils qui l'aurait vendu.

Malheureux ! . . . mais un jour peut-être  
 Sur ces bords de pleurs arrosés  
 Ces esclaves , contre leur maître ,  
 S'armeront de leurs fers brisés.  
 Un jour , Européen sauvage ,  
 Tes os blanchis sur le rivage  
 Diront à tes neveux errans :  
 « Vois , race impie et turbulente ,  
 » Vois l'hospitalité sanglante  
 » Qu'ici l'on réserve aux tyrans. »

Ah ! si des ondes menaçantes  
 Nous bravons encor les rigueurs ,  
 Suivons les traces innocentes  
 De ces utiles voyageurs.  
 Ils partent . . . leurs mains révérees  
 N'envahissent point les contrées  
 Que mesurent leurs longs regards .  
 Ils vont , philosophes paisibles ,  
 Porter à des peuples sensibles ,  
 Des talens , des lois et des arts.

Qu'avez-vous fait, astres de l'ourse,  
De ce Cooek de nos bords parti ?  
Hélas ! les dieux bornant sa course,  
Près du Pôle l'ont englouti.  
Ah ! si l'Europe gémissante  
Ne peut, sur ta poussière absente,  
Lapeyrouse, semer des fleurs,  
Reçois du moins, cendre égarée,  
Ces chants qu'une muse ignorée  
Laisse couler avec ses pleurs.

LÉON DUSILLET.

*STANCES sur une solitude connue à Vienne en Autriche,  
sous le nom de VALLON SAINTE-HELENE (1).*

A ton aspect, célèbre solitude,  
Tous mes esprits se trouvent étonnés.  
Et j'étudie avec inquiétude  
Le sentiment qui les tient enchainés.

Pins élevés ! vos fronts jusqu'aux nuages  
Vont fièrement étaler leur beauté.  
Vous nous offrez les plus vives images  
De la grandeur et de la majesté.

Rocs solitaires, monument des années  
Qui du soleil ont fatigué le cours !  
J'honore aussi vos cimes ruinées ;  
L'aigle y plaça le fruit de ses amours.

(1) Le lieu qui fait le principal sujet de ces stances est véritablement très-pittoresque. Il se trouve à l'entrée de quelques montagnes dépendantes de la chaîne par laquelle est coupée la Stirie.

Le joli village de Baden, renommé pour ses bains chauds, n'en est éloigné que d'un quart de lieue. La famille impériale d'Autriche s'y réunit, tous les ans ; et la solitude, dont il s'agit, paraît faire alors ses délices.

L'Empereur des Français lui-même, pendant la dernière campagne, a eu la curiosité de la voir ; tous les journaux l'ont annoncé en septembre dernier.

## MERCURE DE FRANCE,

De ces rochers toi qui parcoures les veines,  
 Soufre exhalé de leurs noirs souterrains,  
 Avec ton feu, l'eau jaillit vers les plaines :  
 BADEN te doit ses salutaires bains.

Sur ce gazon, tout au repos invite ;  
 Un tapis d'or aurait moins de douceur ;  
 Chaque arbrisseau du zéphyr qui l'agite  
 Semble vers moi renvoyer la fraîcheur.

Grande Thérèse ! ici, sur ta mémoire  
 Qu'avec plaisir se repose l'esprit !  
 Ces lieux encore instruisent de ta gloire :  
 Ton ombre auguste y règne et les remplit.

Je vois ton âme et forte et magnanime  
 Qui, s'échappant du creuset des revers,  
 Prend aussitôt ce vol ferme et sublime  
 Dont, malgré lui, s'étonna l'univers.

O femme roi ! modèle des grands hommes,  
 Qui nous montras tant d'aimables vertus !  
 Ton souvenir, même au siècle où nous sommes,  
 De tous les cœurs exige des tributs.

Toujours célèbre et toujours cher au monde,  
 Il passera chez nos derniers neveux.  
 O providence ! O sagesse profonde !  
 Quelle lueur vient caresser mes yeux ?

On voit partout le bien que l'on désire :  
 M'abusez-vous, éphémères clartés ?

Non ; sur le sort du plus superbe Empire  
 Les vœux du ciel se sont manifestés.

Le Dieu qui veut que, par une merveille,  
 De ta carrière on compte chaque pas,  
 NAPOLÉON, ce Dieu tout-puissant veille  
 Sur tes destins, au-delà du trépas.

Connais pour toi sa prévoyance extrême :  
 Une princesse enchantant tes longs jours,  
 Et rehaussant ton double diadème,  
 Doit de ton sang éterniser le cours.

Des rois Lorrains elle a toute la grâce,  
 Et de Thérèse elle est un rejeton.  
 Nulle princesse en beauté ne l'efface :  
 Nulle n'éclipse un si glorieux nom.

Mille vertus la rendent adorable :  
 Mille talens décorent ses attraits ;  
 Et la nature à son regard aimable  
 D'un divin charme attachait tous les traits.

Vers toi son cœur, du Danube à la Seine,  
 Vole et triomphe, en se voyant conquis ;  
 Heureux d'unir par une sainte chaîne  
 Deux souverains trop long-tems ennemis.

Comble ses vœux ! Cette brillante tige  
 Ne peut donner qu'un fruit digne de toi.  
 Elle est aussi dans son saxe un prodige ;  
 Rome en attend un héros et son roi.

Sois enfin père et cesse de combattre :  
 Le myrte ajoute à l'éclat des lauriers.  
 De ton pouvoir que la France idolâtre  
 Transmets le droit à beaucoup d'héritiers.

La paix se plaît aux fêtes d'hyménées !  
 Toujours leur joie exerce ses desirs :  
 Elle y viendra contente, environnée  
 De tes guerriers, de rois et de plaisirs.

Lieux fortunés ! rives silencieuses !  
 Par ces accens qui vous sont consacrés,  
 Vous deviendrez peut-être plus fameuses ;  
 Vos charmes seuls me les ont inspirés.

A. J. DELLARD, Professeur au Lycée de Gand.

## ENIGME.

Nous sommes deux frères jumeaux,  
 Destinés à servir deux sœurs aussi jumelles.  
 Les frères sont plus ou moins beaux,  
 Et les sœurs sont plus ou moins belles.  
 Lorsqu'avec leurs cinq doigts elles nous font visite,  
 Avec cinq doigts aussi nous leur donnons le gîte.

Quand certain chevalier d'honneur  
 Jette l'un de nous sur la place,  
 S'il s'y trouve un homme de cœur,  
 Tout aussitôt il le ramasse,  
 Et contre l'ennemi qui l'ose défer  
 Signale sa valeur, en combat singulier.

S.....

### LOGOGRIPE.

De ce sphinx redoutable et fameux dans l'histoire,  
 Veux-tu, nouvel Œdipe, effacer la mémoire,  
 Fais qu'un infinitif en son inversion  
 Offre le même mot qu'en sa construction.  
 Il n'est besoin, je crois, de faire une harangue  
 Pour prouver que ce mot est unique en la langue.

S.....

### CHARADE.

Mon premier est criminel ou sublime ;  
 Mon dernier vient avec le tems :  
 Aux belles mon entier peut offrir son encens,  
 Mais il ne peut prétendre à leur estime.

S.....

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Ordonnance*.  
 Celui du Logogriphe est *Polichinelle*, dans lequel on trouve, *poli*,  
*loi*, *échine*, *chien*, *niche*, *Chine*, *Chili*, *peine*, *ois*, *piq*, *pille*, *once*,  
*pli*, *pile*, *chêne*, *pin*, *Coni*, *Nil*, et *noce*.  
 Celui de la Charade est *Bisbille*.



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

OBSERVATIONS SUR LES MŒURS DES INDIENS QUI HABITENT LA PARTIE SUPÉRIEURE DU MISSOURI, d'après un manuscrit de JEAN TRUPEAU, communiqué au docteur MITCHILL.

( Extrait du *Medical repertory* d'Amérique. )

Tous les peuples sauvages qui habitent la partie supérieure du Missouri ne connaissent ni obéissance, ni subordination : ils n'ont ni lois régulières, ni juges, ni prêtres, et les conventions en usage parmi eux ne sont pas assez compliquées pour servir d'instrument contre le faible ou contre l'indigent.

Ils ont l'habitude de se donner mutuellement des vivres, des ustensiles, ou de se faire des présents en chevaux, ou autres objets estimés parmi eux, et de se porter des secours réciproques dans leurs besoins. Il n'entre jamais dans leurs calculs de s'enrichir ou d'accumuler des propriétés. Pour acquérir de la considération, il faut être brave, généreux et actif. Il est rare que le petit nombre d'objets qu'ils possèdent soit une cause de dispute parmi eux. La médisance, la fourberie, ainsi que les procédures civiles et criminelles, leur sont presque inconnues. Les fautes sont punies par l'opinion qui prononce que le délinquant est un insensé ou un homme sans cœur ; et celui qui commet un vol est excusé, parce qu'on suppose qu'il y a été entraîné par un besoin pressant. Le meurtre et l'assassinat sont extrêmement rares, ainsi que le vol, quoique leurs cabanes restent ouvertes jour et nuit, et qu'il soit permis à chacun d'y entrer à toute heure. Si ces nations que nous appelons sauvages, connaissaient tous les crimes dont les peuples civilisés se rendent coupables les uns envers les autres, elles cesseraient d'avoir une si haute



opinion des hommes blancs, et regarderaient les efforts que nous faisons pour assouvir notre avarice et notre ambition comme une marque caractéristique de barbarie.

Ils sont tous également juges et médiateurs des disputes qui surviennent parmi eux; leur décision est toujours conforme à la justice, et étrangère à tout esprit de parti. Celui qui a évidemment tort, est contraint par la raison ou par les reproches de céder; mais s'il persiste dans son opiniâtreté, et qu'il ne veuille pas se rendre à l'équité, il est banni de la société.

Les sauvages ne connaissent que le moment présent, sans penser au passé ou à l'avenir. Ils exercent peu leurs facultés intellectuelles; et ils emploient tout le temps qu'ils restent dans leurs villages à manger, à boire et à dormir. Ils préparent les viandes en les faisant bouillir ou rôtir, et ils aiment beaucoup le bouillon qui en provient. Ils ne font usage ni de sel, ni d'épicerie, parce qu'ils ne peuvent s'en procurer. Ils n'ont point d'heures fixes pour leurs repas, la faim seule les porte à prendre de la nourriture. Ils se réunissent ordinairement pour se réjouir et pour manger. Ils sont d'une si forte constitution, qu'ils peuvent supporter une faim violente pendant un long espace de temps, ou prendre une quantité prodigieuse d'alimens sans en être sensiblement incommodés. Ils offrent communément à manger aux personnes qui les visitent dans leurs huttes, et un refus est considéré comme un acte de faiblesse et d'incivilité; on doit prendre quelques bouchées, soit qu'on ait besoin ou non. Lorsqu'on est invité à un repas, invitation qui se réitère dans quelques circonstances plusieurs fois le même jour, on est obligé de s'y rendre, afin de ne point faire injure à celui qui vous prie; mais on ne mange que ce qu'on veut. L'usage est d'emporter avec soi les mets qui vous ont été servis et que vous n'avez pu achever. On regarde comme une impolitesse de laisser des restes. Après qu'ils ont fini le repas, ils causent ensemble, et passent le temps à fumer du tabac.

Une personne de la compagnie prépare une pipe, et la présente pour être allumée à celui de l'assemblée qui

jouit d'une plus grande considération. Ce dernier, après avoir pris un charbon qui est apporté par un jeune homme, se lève, allume la pipe, et invite celui qui la lui a donnée à fumer le premier. Celui-ci fait trois aspirations, la passe à son voisin, ainsi de suite et à la ronde. Ils lui font faire le tour de droite à gauche, parce que, disent-ils, le soleil fait sa révolution dans ce sens. Ce serait manquer au cérémonial que d'en agir autrement. On doit ôter les cendres avant de donner la pipe à son voisin.

La haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, est la passion dominante de ces sauvages; sentiment qui entretient continuellement dans leur cœur le désir de se venger. Ils sont fiers de leur bravoure, quoique indolens sous tous les autres rapports.

Ils ont un caractère de gravité qui les rend circonspects dans leurs paroles et dans leurs actions; leurs réponses sont courtes, et ordinairement monosyllabiques. Lorsqu'on leur parle sur un sujet quelconque, ils font brièvement leurs observations en ce genre, *c'est bon; cela ne convient pas; admirable; la chose est juste; ce n'est pas mauvais*, etc., et ils écoutent sans en dire davantage jusqu'à la fin du discours. Il est à remarquer que lorsqu'ils tiennent conseil, ils raisonnent très-juste sur les affaires qui concernent leurs intérêts communs, et qu'ils montrent une profonde sagacité sur ce point. Ils ont aussi le talent de parler longuement sur divers sujets, quoiqu'ils n'aient reçu d'autre éducation que celle qu'ils ont puisée dans les lumières de la nature. On ne peut nier que plusieurs ne soient doués d'un esprit sain, et qu'ils ne prononcent avec beaucoup de jugement sur leurs propres affaires. Quant aux autres matières, ils les conçoivent avec difficulté, et restent opiniâtement attachés à leur opinion. Ils sont incapables de discerner un sophisme d'un principe vrai, une conclusion fautive de celle qui est juste.

Ils sont doués de la plus heureuse mémoire; j'ai entendu parler à tous les vieux Indiens, avec une grande exactitude, et sans omettre la moindre circonstance, des présens qu'ils avaient faits anciennement aux étrangers.

Ils honorent la vieillesse, la considèrent comme un oracle, et lui prodiguent des soins assidus. Les vieillards hors d'état de se livrer aux fatigues de la chasse ou de la guerre, sont occupés à inspirer à la jeunesse des principes d'ordre, et à la former pour la société dans laquelle elle doit entrer. Assis sur le sommet de leur hutte, ils passent une partie de la journée à parler à leurs jeunes élèves. Ils donnent des éloges à ceux qui se conduisent d'après les usages reçus dans la nation, ou les maximes transmises par leurs ancêtres. Ils blâment publiquement la conduite de ceux qui négligent ou qui violent ces principes. Ils encouragent les jeunes gens à s'adonner à la chasse et les femmes à s'appliquer au travail. Ils ne cessent de leur recommander une bienveillance réciproque et une union constante. Ils répètent continuellement que le maître de la vie, ou le *grand esprit*, aime l'homme raisonnable, libéral, paisible, généreux envers ses amis, intrépide contre ses ennemis, qui respecte la vieillesse, qui ne prend pas pour lui les meilleures provisions, mais qui les livre pour qu'elles soient mangées en commun, et qui offre fréquemment au maître de la vie, de la chair de vache grasse. Ils condamnent ceux qui séduisent les femmes mariées, comme la cause des plus grands désordres. Ils conseillent aux jeunes gens de se marier de bonne heure, afin qu'étant attachés à une femme, ils ne cherchent pas à se procurer celles des autres.

De tous les préceptes de morale enseignés par ces vieux orateurs, le dernier est le moins suivi. Je serais trop long si je voulais parler de tous les sujets dont ces prédicateurs entretiennent leur auditoire : mais j'en ai assez dit pour prouver l'erreur grossière dans laquelle tombent toutes les personnes qui croient que ces Indiens sont stupides, sans idées, et incapables de penser et de réfléchir. Je me rappelle d'avoir lu dans ma jeunesse des relations sur les mœurs et les usages des sauvages, écrites par des prêtres, et remplies d'absurdités et de contradictions, quoique leurs auteurs se fussent acquis une réputation de sainteté ; j'aurais ajouté foi à tout ce qu'ils racontaient, si je n'avais pas compris la langue des Indiens, et que je n'eusse

pas observé par moi-même, dans le cours de mes voyages, les usages de différentes nations indiennes. Mais je me suis bien désabusé depuis que j'ai résidé chez ces nations, et que je me suis aperçu que les jésuites et les récolts, les plus célèbres parmi ces auteurs, avaient intérêt à écrire comme ils l'ont fait. On sait que ces illustres personnages, ainsi que plusieurs autres revêtus du même caractère, et qui habitaient parmi différentes nations, ne s'accordent pas mieux entr'eux que les jansénistes et les molinistes.

Quoique les Indiens soient aussi peu versés dans la géographie que dans les autres sciences, ils tracent cependant sur des peaux, avec toute l'exactitude possible, les pays qui leur sont connus, et il ne manque rien à ces cartes que les degrés de latitude et de longitude. Ils désignent le nord d'après l'étoile polaire, et en partant de ce point, ils tracent les sinuosités des rivières, la position des lacs, des marais, des montagnes, des bois, des prairies et des sentiers. Ils comptent les distances par journée ou par demi-journée. Ils partagent l'année en quatre saisons et donnent un nom à chacune, mais ils ne connaissent pas la division du tems en heures et en semaines. Comme ils n'ont jamais eu d'horloges ou de montres pour régler cette division, ils se contentent de la faire par moitié et par quart; c'est-à-dire, le lever du soleil, son coucher, le soir et le matin. Ils possèdent un genre d'habileté qu'on ne peut acquérir que par une longue expérience, celui de faire des voyages de cent lieues et même plus, à travers les forêts et les prairies, sans crainte de s'égarer. L'organe de la vue est si parfait chez eux, qu'il peuvent suivre plusieurs jours de suite, sans se tromper, les traces que les hommes ou les animaux laissent après eux sur l'herbe ou sur les feuilles. Ils ont acquis une telle sagacité pour reconnaître les instans du jour ou de la nuit, qu'ils les indiquent avec une grande précision, malgré que le soleil ou les étoiles soient cachées.

Quoique j'aie dit que les sauvages vivent sans lois et sans subordination, je ne prétends pas cependant affirmer qu'il n'ayent ni organisation, ni police, ni usages propres.

à maintenir l'ordre parmi eux ; je veux seulement faire entendre qu'ils n'ont ni despote ni gouvernement absolu. Chaque tribut a ses chefs et ses notables. Ceux-ci, joints aux vieillards, composent le conseil, qui délibère et prend des décisions. Après qu'une question a été approuvée ou rejetée, un orateur en proclame le résultat dans le village, et chacun se soumet. Lorsque tous les habitans d'un village partent pour la chasse du Bison, le conseil désigne un certain nombre des plus braves jeunes gens pour former la garde durant l'expédition. Les chefs et les vieillards désignent les distances et les lieux où l'on doit camper, les limites auxquelles doit se borner la chasse de chaque jour, et ces réglemens sont communiqués aux chasseurs, afin que personne n'ait un prétexte de les transgresser. Si un sauvage, par esprit d'entreprise ou d'ambition, franchit ces limites, et qu'il soit découvert par les soldats de garde, on lui donne la bastonnade, on déchire ses habits, on brise ses armes, on détruit sa maison, et on tue ses chevaux et ses chiens. Cette punition est infligée même aux guerriers les plus braves. Ces lois sont établies afin d'empêcher que ceux qui sont les plus agiles à la course, ou qui ont de meilleurs chevaux, ne devancent les autres, n'épouvantent le gibier, et qu'après en avoir tué quelques pièces, ils ne mettent ceux qui viendraient après eux dans l'impossibilité d'en trouver de nouveau, et ne les exposent ainsi à mourir de faim ; tandis qu'en s'avancant lentement, et réunis les uns aux autres, ils n'effrayent pas le gibier, et en tuent une assez grande quantité pour leur subsistance, chacun ayant une portion égale dans les prises.

J'ai dit que les distinctions n'étaient pas connues chez ces peuples ; mais j'ai seulement voulu parler de celles que l'intrigue ou le hasard ont introduites parmi nous, telles que la naissance, les titres, les honneurs et les richesses. Les sauvages ont leur manière d'estimer un individu qui a montré de la bravoure ou d'autres qualités militaires, de la libéralité envers les étrangers, du zèle pour le bien public, soit dans les conseils, soit dans toute autre circonstance ; qui a donné des preuves d'un bon jugement,

de modération et de droiture. Un homme de ce caractère est toujours admis dans les assemblées ou dans les fêtes, quoiqu'il ne soit chef ni par naissance ni par élection ; ses discours et ses opinions ont souvent plus de poids que celles des hommes qui peuvent compter un grand nombre de chefs parmi leurs ancêtres , mais qui lui sont inférieurs en mérite ; celui à qui l'on confère ces marques d'estime , ne possède aucune autorité ni aucun privilège au détriment des autres , et il n'en éprouve même aucun sentiment d'orgueil ou de vanité , car son habitation est continuellement remplie de personnes qui fument , qui boivent et qui mangent avec lui aussi long-tems qu'il peut satisfaire leurs goûts et leurs besoins.

Les Indiens sont sujets à peu de maladies , et ils en méconnaissent un grand nombre auxquelles nous sommes habituellement exposés. La paralysie , la goutte , la pierre et d'autres maladies sont extrêmement rares parmi eux ; leur vie est souvent très-prolongée , quoique plusieurs abrègent leurs jours par leur intempérance. Le suicide est assez commun , sur-tout parmi les *Sioux* ; ils se tuent avec un poignard , ou se pendent.

Un singulier genre de polygamie est en usage parmi ces nations. Lorsqu'un homme prend une femme qui a plusieurs jeunes sœurs , il les épouse communément toutes les unes après les autres à mesure qu'elles deviennent nubiles. J'ai vu plusieurs Indiens qui avaient six femmes , sœurs les unes des autres.

Il est rare cependant qu'un jeune homme vive long-tems avec toutes ses femmes ; car il arrive souvent qu'à l'âge de trente ans , après avoir habité avec dix femmes , il les abandonne toutes. Passé cet âge , ils montrent plus de constance dans leurs liaisons. Les hommes ont , en général , la liberté de divorcer lorsqu'ils le jugent à propos , et de se marier de nouveau ; les femmes ne jouissent de ce droit qu'après avoir été délaissées par leur premier mari. Alors elles ont le pouvoir de faire , sur ce point , ce qu'elles veulent. C'est en raison de cette faculté qu'elles changent de maris aussi souvent qu'elles y sont excitées par un sentiment de curiosité , ou par leur convenance. Lorsqu'une femme avance en âge ,

elle s'attache à un homme, et c'est ordinairement à celui dont elle a eu le plus grand nombre d'enfans. Lorsqu'un homme se sépare d'une femme qui lui a donné des enfans, il ne prend pour lui que ses armes; mais les chevaux et autres objets restent en propriété à la femme.

Si une jeune femme perd son mari à la guerre ou de toute autre manière, et que celui-ci laisse des frères après lui, l'un d'eux épouse la veuve, ou, pour parler plus exactement, il a le droit de l'épouser; car cet ancien usage n'a lieu aujourd'hui que parmi les sauvages qui sont strictement attachés aux pratiques de leurs ancêtres. Lorsque nous leurs expliquons la nature des liens qui unissent, chez les blancs, l'homme et la femme, ils ne conçoivent pas comment avec toute notre intelligence et nos connaissances nous ne comprenons pas que le mariage est une source de peines et de tourmens. Un mariage indissoluble leur paraît une monstruosité; et l'on a beau leur dire à ce sujet tout ce qu'on veut, ils sont convaincus que les blancs sont les esclaves des femmes. Il y a peu d'Indiennes qui soient constantes et fidèles à leurs maris. Elles sont très-adonnées à l'intrigue et à l'incontinence. Cet esprit ne règne cependant pas généralement parmi toutes ces nations, on en trouve où les femmes sont chastes et réservées.

Les Panis, les Mandanes, les Ricaras et les Bigbellies montrent une assez grande indifférence pour leurs femmes. Jamais le sentiment de jalousie n'est entré dans leurs cœurs. Ils disent à ce sujet que lorsqu'un homme meurt, il ne peut emporter sa femme avec lui dans la région des morts, et que ceux qui se disputent, se battent et se tuent pour la possession d'une femme sont des insensés. Ils sont si fortement imbus de ce principe, que plusieurs d'entre eux se font une gloire de livrer leurs plus jeunes et leurs plus jolies femmes aux personnes qui jouissent d'une grande considération parmi eux. Cela est si vrai que les maris, les pères et les frères sollicitent avec importunité les blancs qui leur rendent des visites, de jouir de leurs femmes, de leurs sœurs et de leurs filles; ils acceptent même, en reconnaissance, diverses bagatelles. Les femmes et les filles sont, en effet, si  
libres

libres dans leur conduite qu'elles semblent être un bien en communauté, et qu'il est facile de jouir de leurs faveurs en leur présentant un peu de vermillon ou un ruban bleu. Ce genre de commerce est bien connu par nos marchands du Canada. Les maladies vénériennes sont la suite de cette intempérance, et elles règnent fréquemment parmi les Indiens, qui les guérissent avec la décoction de certaines plantes. J'ai vu des personnes qui en étaient infectées se guérir par ce moyen dans l'espace de six mois.

Les femmes sortent hors des huttes à l'époque de leurs infirmités périodiques, font du feu, et cuisent leurs alimens pour elles seules. Personne n'ose prendre de leur feu pour un emploi quelconque, même pour allumer une pipe, dans la crainte de s'attirer quelque malheur. Elles évitent alors, avec grand soin, d'entrer dans une cabane où se trouve un blessé ou un malade, dans la persuasion qu'elles retarderaient sa guérison. Lorsqu'une femme est grosse, elle s'éloigne de son mari, et ne revient auprès de lui que trente jours après ses couches. On conçoit qu'il peut se trouver des exceptions à cet usage ; mais on pense qu'une femme qui en agit autrement est une insensée qui expose sa vie et celle de son enfant. Lorsque les douleurs de l'enfantement se font sentir, elles se retirent dans une hutte construite pour cet objet dans tous les endroits où l'on forme une station, et les vieilles femmes les accompagnent dans ce lieu afin de leur donner tous les secours dont elles sont capables. Mais elles n'ont pas besoin de sages-femmes, car elles accouchent avec une facilité qui n'a pas d'exemple parmi les femmes du monde civilisé. Elles sortent de leur retraite au bout de deux jours ; et lorsque une peuplade juge à propos de changer de lieu, elle ne retarde son départ que d'une demi-journée pour leur donner le tems de se mettre en marche. La mère, après avoir accouché, dispose son enfant, et suit la peuplade avec le secours de quelques-unes de ses amies. Dès le lendemain de ses couches elle plonge et lave son enfant dans l'eau, l'hiver comme l'été. Elle l'enveloppe ensuite dans une peau de bison, l'attache sur une planche longue de





trois pieds , et le met sur son dos. Les femmes nourrissent elles-mêmes leurs enfans, et comme elles ne sont pas dans l'habitude de les sevrer, ils têtent aussi long-tems qu'ils veulent.

C. P. DE LASTEYRIE.

ŒUVRES CHOISIES DE LESAGE, avec figures; chez *Nicolle*, rue de Seine, n° 12; *Garnery*, rue de Seine, n° 6; et *Leblanc*, imprimeur-libraire, abbaye Saint-Germain-des-Prés.

(DEUXIÈME EXTRAIT.)

ENVIRON un siècle après le roman de Rabelais, parut l'*Astrée* : d'Urfé en est l'auteur. « C'était, dit Boileau, un homme de fort grande qualité dans le Lyonnais et très-enclin à l'amour, qui voulant faire valoir un grand nombre de vers qu'il avait composés pour ses maîtresses, et rassembler en un corps plusieurs aventures amoureuses qui lui étaient arrivées, feignit que dans le Forez, petit pays contigu à la Limagne d'Auvergne, il y avait eu, du tems de nos premiers rois, une troupe de bergers et de bergères qui habitaient sur les bords de la rivière du Lignon, et qui, assez accommodés des biens de la fortune, ne laissaient pas néanmoins, par un simple amusement et pour leur seul plaisir, de mener paître eux-mêmes leurs troupeaux. » Tous ces bergers et toutes ces bergères étant d'un fort grand loisir, l'amour avait pris soin de leur donner de l'occupation et de susciter parmi eux beaucoup de troubles et d'événemens. C'est à la faveur de cette fiction, que d'Urfé amena dans son récit ses propres aventures et y enchâssa tous ses vers galans. Boileau, naturellement peu disposé à goûter ces fadaises amoureuses; convient pourtant que l'auteur les mit en œuvre avec beaucoup d'art, et que son roman fut fort estimé même des gens du goût le plus exquis. Il en publia quatre volumes qu'il intitula *Astrée*, du nom de la plus belle de ses bergères; étant mort sur ces entre-faites, Baro, son ami, et, selon quelques-uns, son domestique, en composa sur ses Mémoires un cinquième tome, qui formait la conclusion de l'ouvrage, et qui

fut presque aussi bien reçu que les quatre premiers volumes.

D'Urfé fut le chef d'une école long-tems fameuse : ses nombreux imitateurs , comme il arrive presque toujours , voulurent enchérir sur leur modèle et lui restèrent inférieurs. Il avait choisi l'espèce de personnages à qui convenaient le mieux les aventures et les conversations amoureuses. Dans la nature de convention que les poètes se sont créée à beaucoup d'égards , les bergers ont de tout tems passé pour faire de l'amour leur principale occupation : témoin les idylles , les églogues et les pastorales tant anciennes que modernes. Mais la foule des romanciers qu'engendra le succès de l'*Astrée* , imaginèrent qu'ils donneraient un fort grand relief à leurs fictions amoureuses , s'ils prenaient leurs acteurs dans un ordre plus élevé. Les personnages les plus fameux de l'antiquité et du moyen âge ne leur parurent pas trop grands pour figurer dans leurs romans. C'étaient Cyrus , Tomyris , Juba , Cléopâtre , Horatius-Coclès , Brutus , Pharamond , etc. A défaut de héros historiques , ils en choisissaient de fabuleux , ou bien ils en créaient eux-mêmes , mais toujours sur le modèle imposant des premiers. Rien n'était plus absurde. L'esprit se prête assez facilement à voir des bergers dans l'aisance et dans le repos , passant les jours entiers à faire l'amour sous l'ombrage ; mais il se révolte justement quand on lui montre des rois , des princes , de grands capitaines , de sévères Romains des premiers tems de la république , qui abandonnent le soin de leur empire ou de leur gloire , pour soupirer comme Sylvandre ou Céladon. Le plan et l'exécution de ces romans répondaient au choix des personnages. Ce n'était point assez d'avoir indignement dépouillé ceux-ci du caractère que leur donne l'histoire , on ne les faisait pas même agir dans les règles de la nature et de la vraisemblance. La tendresse sottement timide des amans , la fierté plus sottement scrupuleuse de leurs maitresses faisaient durer les préliminaires d'une passion au-delà du terme que comporte la persévérance ordinaire du cœur humain , et ce n'était qu'après des siècles de basses soumissions et de folles rigueurs ,

que le lecteur fatigué voyait arriver la conclusion de leur amour et du roman. Le récit de ces éternelles intrigues était entre-mêlé de conversations interminables, où l'on soutenait thèse sur l'amour avec toute la subtilité de l'ancienne scolastique, et de portraits où les auteurs peignaient, sous des noms réels ou supposés, les personnages célèbres de leur tems et même ceux qui ne l'étaient pas. MM. de Port-Royal (qui le croirait ?) furent peints dans la *Clélie* de M<sup>lle</sup> de Scudéry. Malgré leur aversion pour ces livres pernicieux, ils firent venir au désert le volume où l'on parlait d'eux ; il y courut de main en main, et tous les solitaires voulurent voir l'endroit où ils étaient traités d'*illustres*. Pascal rendit même à M<sup>lle</sup> de Scudéry ses louanges dans une des *Provinciales*.

Malgré tous leurs défauts, les ouvrages de cette infatigable romancière et de ses dignes rivaux La Calprenède, Somberville et Desmarets obtinrent d'abord un succès universel : il était dû aux circonstances. On sortait de la Fronde où l'amour s'était mêlé à la faction et l'avait dirigée ; où les femmes, à la faveur du trouble, avaient étendu jusqu'aux affaires publiques une domination bornée auparavant aux intrigues et aux plaisirs de la société. Sur le trône était assis un jeune roi qui, doué d'un penchant très-vif pour l'amour et de toutes les qualités propres à l'inspirer, semblait déposer aux pieds des femmes la puissance qu'elles venaient de lui disputer à main armée. Les romanciers, frappés de l'éclat de leurs triomphes et jaloux de leur plaire, ainsi qu'au monarque qu'elles commençaient à subjuguier, firent de tous leurs ouvrages autant de monumens à la gloire du sexe féminin. Les femmes lisaient avec délices et prônaient avec enthousiasme des écrits qui flattaient leur vanité, celui de leurs penchans qu'on dit être le plus vif et le plus durable ; de leur côté, les hommes, livrés à la galanterie dans un siècle où tout l'inspirait, applaudissaient volontiers à des fictions qui retraçaient leur histoire et autorisaient leurs faiblesses.

Observés sous le point de vue moral, ces romans héroïques et galans étaient loin de valoir les romans de

chevalerie. Ceux-ci inspiraient la valeur, la générosité, la fidélité dans l'amitié et dans les engagements, en un mot, toutes les vertus publiques, sociales et privées; les autres ne respiraient que l'amour; l'amour y était le sujet de tous les entretiens, le but de toutes les entreprises, et le plus beau titre qu'un héros pût y mériter, était celui d'amant soumis et constant. Dotant tous leurs personnages d'une perfection chimérique de corps et d'esprit, et mettant à la place de tous les intérêts divers qui se partagent nos instans, un intérêt unique, celui de l'amour qui ne doit qu'amuser nos loisirs, ils donnaient aux jeunes gens de l'un et de l'autre sexe les idées les plus fausses sur l'homme et sur la société; et lorsque ceux-ci venaient à tomber de la sphère imaginaire des romans sur celle où ils devaient habiter, détrompés de toutes leurs douces illusions, ils se vengeaient sur la réalité en la ravalant, prenaient en dédain un monde où l'on faisait autre chose qu'aimer et plaire, et finissaient par inspirer aux autres tout le dégoût qu'ils ressentaient pour eux.

Boileau, en guerre contre tous les abus qui infestaient la littérature, en garde contre tous ceux qui la menaçaient, ne tarda point à s'élever contre ce goût épidémique pour des romans où l'histoire, la nature, la raison et la morale lui semblaient également outragées. Il employa contre eux le ridicule, seule arme qu'en France on puisse tourner avec succès contre la mode et l'engouement. Les romans héroïques furent enveloppés par lui dans une même proscription avec ces ennuyeux poèmes épiques que ses satires ont rendus fameux, et qui n'étaient eux-mêmes que de mauvais romans. De cette foule prodigieuse de romans en vers plats et d'épopées en prose ampoulée, les deux seuls ouvrages qui se fassent excepter un peu, et dont les littérateurs de profession osent quelquefois entamer la lecture, sont le *Saint-Louis* du P. Lemoine et la *Cléopâtre* de La Calprenède : il y a dans tous les deux de l'élévation, de la verve et de l'imagination. M<sup>me</sup> de Sévigné ne haïssait pas les grands coups d'épée de la *Cléopâtre*; mais c'était aux Rochers, et à la campagne tous les livres sont bons; du reste, elle

en trouvait le style détestable : c'est un des meilleurs jugemens littéraires qu'elle ait rendus.

Tandis que Boileau livrait une si rude guerre aux mauvais romans , une femme en composait de bons , et ce n'était pas un genre d'hostilité moins funeste pour eux : cette femme est M<sup>me</sup> de la Fayette. « *Sa Princesse* » de *Clèves* et sa *Zayde* , dit Voltaire , furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens » et des aventures naturelles décrites avec grâce. Avant » elle on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables. » M<sup>me</sup> de la Fayette donna à ses ouvrages une forme ou plutôt une dimension qui dut contribuer à leur succès. Quelque goût que l'on eût alors pour les fictions romanesques , quelque loisir que procurassent aux lecteurs une distribution plus profitable des heures de la journée , et l'absence de mille expédiens imaginés depuis pour consumer le tems , on devait être un peu rebuté de l'excessive étendue des romans , d'autant qu'à cette longueur se joignait le vide de l'action , très-mal rempli par des incidens oiseux et des entretiens gravement futiles , qui en éternisaient le cours en le ralentissant. M<sup>me</sup> de la Fayette sentit qu'il fallait serrer les événemens , donner à chacun d'eux sa juste mesure , bannir les épisodes parasites , et arriver au dénouement dès qu'il serait suffisamment préparé. Un nouveau nom était en quelque sorte nécessaire pour ce genre nouveau. Celui de *Roman* ne pouvait convenir alors : un ouvrage n'en était pas digne à moins de huit ou dix gros volumes. M<sup>me</sup> de la Fayette donna aux siens le titre plus modeste de *Nouvelle* , emprunté des Espagnols. Elle crut s'apercevoir aussi que des personnages historiques ou imaginaires , placés dans des tems et dans des lieux très-éloignés de nous , n'étaient susceptibles que d'un intérêt médiocre. Elle se fit donc des héros modernes et français ; elle revêtit de noms illustres pris dans nos annales , des personnages de son invention , et les plaçant à une époque quelconque de notre histoire , les entourait de circonstances véritables puisées dans cette même époque , mais sans confondre la réalité et la fiction , sans corrompre l'une par le mélange de l'autre. La supério-

rité des romans de M<sup>me</sup> de la Fayette , sur tous ceux du même tems , est incontestable , et immense du côté de l'art et de l'intérêt : sous le rapport de la morale , elle est peut-être plus grande encore. Ils ont pour but de nous montrer l'amour aux prises avec la vertu , qui tantôt remporte sur lui une pénible et glorieuse victoire , tantôt lui fait expier par de longs et cruels remords l'avantage passager qu'il a obtenu sur elle. Telle est la route nouvelle qu'a ouverte M<sup>me</sup> de la Fayette , et elle y a été suivie par un grand nombre de femmes. Ses plus célèbres imitatrices sont M<sup>me</sup> de Tencin , auteur du *Comte de Comminges* , du *Siège de Calais* , etc ; M<sup>me</sup> de Fontaines , auteur de la *Comtesse de Savoie* ; dans ces derniers tems , M<sup>me</sup> Cottin , auteur de *Claire d'Albe* et de *Malvina* , et M<sup>me</sup> de Genlis , que la seule nouvelle de *Madame de Clermont* place tout à côté de son modèle et fort au-dessus de la plupart de ses rivales.

Jusqu'ici , à deux ou trois exceptions près , l'amour ; comme on a pu le remarquer , a fait le fond de tous les romans , ou du moins il y a joué le principale rôle. Les romanciers pensaient avec les poètes tragiques , que la peinture de cette passion

Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

L'amour , en effet , est une source inépuisable d'intérêt : en vain dans les ouvrages de tout genre que vingt siècles ont enfantés , on en a développé tous les mouvemens et toutes les formes , il semble toujours qu'il y a quelque effet qu'on n'a pas remarqué , quelque nuance qu'on n'a pas saisie , et lors même qu'on ne fait que le reproduire sous des traits déjà tracés mille fois , l'image de l'amour , comme l'amour même , a toujours pour nous le charme de la nouveauté.

Scarron , qui paraît ne l'avoir guère ressenti , et qui bien certainement ne l'a jamais inspiré , n'a jamais entrepris non plus de le peindre. Avant lui , les héros d'un roman étaient des personnages d'une condition relevée , qu'une grande délicatesse de mœurs et de sentimens , les avantages de la fortune et le loisir qui en résulte , rendaient tout propres à figurer dans une intrigue amou-

reuse. Scarron, qui n'avait de talent que pour les grotesques, s'est bien gardé de prendre ses héros dans la bonne compagnie; il est allé les chercher dans une misérable troupe d'histrions ambulans, et il leur a prêté des aventures, des discours et des mœurs parfaitement assortis à leur état. On sent qu'au milieu des scènes burlesques que jouent de tels personnages, il n'y a point de place pour les raffinemens et les mystères de l'amour; mais on y trouve en revanche des caractères originaux et divertissans, tracés avec une grande vérité, et nombre de traits d'un gaieté vive et franche, bien que souvent un peu trop bouffonne.

Scarron a peut-être créé Lesage; il y a du moins un rapport très-sensible entre le *Roman comique* et plusieurs productions de l'auteur de *Turcaret*, telles que *Gusman d'Alfarache*, *Estevanille*, etc.; c'est la même nature, la même vérité, le même enjouement. Mais Lesage est bien autrement moral et observateur: il a porté dans le roman le talent de la comédie; Scarron n'avait que celui de la farce, et il a peint des ridicules si bas, qu'il n'y a pour les honnêtes gens aucun profit à tirer de cette peinture. Lesage fronde les travers de toutes les classes de la société, depuis les ministres jusqu'aux valets, depuis les duchesses jusqu'aux courtisanes; chacun de ses romans est, comme La Fontaine le dit de l'apologue,

Une ample comédie à cent acteurs divers.

Mais dans aucun il n'a porté aussi loin que dans *Gilblas* le talent d'observation qui le distingue. « *Gilblas*, dit « Laharpe, est l'école du monde, le tableau moral et « animé de la vie humaine. » Qui n'a pas lu vingt fois *Gilblas*? qui ne désire pas de le relire encore? *Gilblas* est le roman français par excellence; et s'il est convenu que le roman de mœurs et de caractère l'emporte sur le roman pathétique, autant que la comédie sur le drame, *Gilblas* qui, dans ce genre préféré, est au-dessus de tout ce que les autres nations pourraient vouloir y opposer, suffit pour nous assurer sur les Anglais cette supériorité qu'un de leurs meilleurs critiques s'est empressé de reconnaître.

Il faut applaudir sans restriction à la grande et belle entreprise qui a pour objet la réimpression des *OEuvres choisies de Lesage*, et ensuite des *OEuvres choisies de l'abbé Prevost*. L'ancienne collection, formant cinquante-quatre volumes in-8°, était entièrement épuisée ; quoique rare et chère, elle était loin de satisfaire les amateurs, à cause de son exécution très-négligée, principalement sous le rapport de la correction. La nouvelle, faite sur du beau papier, avec de très-beaux caractères, et ornée des mêmes figures que la précédente, dont on a habilement retouché les planches, offre un texte pur, résultat d'une soigneuse confrontation entre les éditions les plus estimées. A tous ces avantages se joint celui d'une rapidité soutenue dans l'émission des livraisons : commencé depuis quelques mois seulement, l'ouvrage est déjà à son douzième volume, et il n'en faut plus que quatre pour compléter les œuvres de Lesage, qui en auront un de plus que dans l'ancienne collection. Ce qui forme la valeur de ce volume, ce sont trois comédies imitées de l'espagnol, *Le Traître puni*, *Don Félix de Mendocce*, et *Don César Ursin* ; *La Valise trouvée*, sorte de cadre où l'auteur a fait entrer, en forme de lettres, des critiques vives et ingénieuses de tous les états de la société, et enfin un *Mélange amusant de saillies d'esprit et de traits historiques des plus frappans*. Ces deux derniers ouvrages sont attribués à Lesage par les plus habiles bibliographes, et le premier a même été réimprimé sous son nom en 1779. L'omission que le précédent éditeur a faite de ces divers écrits, et notamment des trois comédies jouées ou destinées au théâtre français, est d'autant moins raisonnable, que tout ce qu'il a cru devoir admettre dans sa collection du théâtre de la foire de Lesage, est d'un intérêt et d'un mérite beaucoup moindre. Dans la nouvelle édition, cette partie des œuvres de Lesage sera précédée d'une notice sur les théâtres forains, depuis leur origine jusqu'à leur entière subversion en 1802.

Je reviendrai sur cette précieuse collection, quand la première livraison des œuvres de l'abbé Prevost aura paru, et j'aurai peut-être occasion alors de comparer



les deux genres très-différens , dans lesquels se sont exercés avec un succès presque égal , ces deux célèbres romanciers.

AUGER.

DES ERREURS ET DES PRÉJUGÉS RÉPANDUS DANS LA SOCIÉTÉ ;  
par J. B. SALGUES. Avec cette épigraphe :

*Benè adhibita ratio cernit quid optimum sit ; neglecta multis implicatur erroribus. CIC. TUSCUL.*

— Un vol in-8°, de plus de 550 pages. — Prix 6 fr. broché , et 7 fr. 75 c. franc de port. — A Paris , chez F. Buisson , libraire , rue Gilles-Cœur , N° 10.

Je croirais assez volontiers l'auteur de cet écrit descendu en ligne directe du railleur Démocrite. Ce philosophe qui riait de si bon cœur et de si bonne grâce des folies humaines , maniait aussi habilement , quand il le voulait , l'arme du raisonnement que celle du ridicule. L'héritier de son talent sait aussi attaquer les erreurs humaines avec une égal succès , soit qu'il les plaise très-agréablement , soit qu'il les poursuive avec une dialectique très-serrée et très-lumineuse. Ce pauvre genre humain est voué de sa nature à l'erreur. Les passions humaines ne s'alimentent que de faussetés. Nous sommes disposés à accueillir le charlatan lorsqu'il nous présente des mensonges qui nous plaisent , et à repousser le sage qui veut nous morigéner. L'erreur et la folie règnent sur ce globe , et ce tribut qu'il faut leur payer , il est bien peu d'ames assez fortes pour s'en affranchir. Ce même César qui , se moquant des prédictions de *Spurina* , alla se faire assassiner le 1<sup>er</sup> mars , en plein sénat , ne montait jamais dans son char sans réciter un vers grec auquel on attribuait la vertu de préserver de tout accident pendant les voyages ; il ne cessa de le reciter depuis le jour où l'essieu de sa voiture s'étant rompu il avait manqué être tué.

On n'a pas toujours pu attaquer impunément ces erreurs et ces préjugés dont l'empire est si étendu et si puissant. Bien en prend à M. S. que la raison ait rompu

ses langes , et lui ait préparé des protecteurs , car dans un autre tems son œuvre aurait senti tant soit peu le fagot , et on a mis à l'*Index* plus d'un livre moins redoutable pour les apôtres de l'ignorance ; mais aujourd'hui que les sciences naturelles et la philosophie ont fait de rapides progrès , il aura les rieurs de son côté.

Cet ouvrage badin et léger suppose cependant une érudition aussi étendue que piquante ; il est plein de recherches très-curieuses , et plusieurs chapitres sont des modèles de discussion et de logique ; de sorte que le tout compose une lecture à-la-fois très-instructive et très-amusante. Il nous a paru que ce livre se place très-bien à côté de celui qu'a publié , il y a quelques mois , un célèbre médecin , pour dénoncer et combattre les erreurs et les préjugés en médecine , d'autant plus que celui de M. S. renferme plusieurs articles qui ont aussi le même objet , et qu'il parle la langue du médecin comme un homme du métier. La différence qui se montre le plus entre les deux ouvrages , c'est que celui-ci est plus gai , et doit trouver par conséquent plus de lecteurs. Mais il ne suppose pas moins dans son auteur des connaissances très-variées en physique , en histoire naturelle , et la forme de controverse qu'il a adoptée plusieurs fois , lui donne occasion de faire un double plaidoyer pour et contre l'erreur qu'il attaque , et il y remplit avec une égale bonne foi le rôle de deux avocats. On en verra un exemple remarquable dans l'examen des vertus de la baguette divinatoire. Qui ne lirait que la première partie de ce chapitre , serait fort tenté d'y croire ; mais ensuite les faits et le raisonnement viennent vous détromper complètement , et vous n'êtes plus disposé à croire qu'on puisse par le mouvement d'une baguette de coudrier , trouver des sources , des trésors et découvrir des voleurs ; sur-tout quand le malin auteur vous cite sa propre expérience , en vous déclarant « qu'il a présenté » plusieurs fois la baguette à la surface de l'eau , et sur » son petit coffre-fort , qu'il l'a passé vingt fois sur la » tête de son tailleur , sans que jamais elle ait donné » d'elle-même le moindre signe de sensibilité. »

Un autre préjugé , maintenant rejeté par le plus grand

nombre des gens sensés et éclairés , mais qui a encore des partisans même parmi les médecins , savoir que l'imagination des femmes enceintes a le pouvoir de déformer leur fruit , ou de l'orner des apparences bizarres qui occupent leur fantaisie , est ici attaqué avec beaucoup de force ; et je ne sais trop ce que ceux qui voudraient encore le soutenir , pourraient répondre à ce dernier argument : ce n'est jamais qu'après la naissance de leurs enfans que les femmes expliquent par leurs *envies* les singularités qui se trouvent sur les corps de ces enfans ; mais on ne peut citer un seul fait semblable qui ait été annoncé d'avance par la mère ; on n'en a encore trouvé aucune qui ait dit avant l'accouchement : mon enfant aura une cerise au bout du nez , parce qu'ayant eu fortement envie d'une cerise , j'ai porté la main à mon nez.

Une réflexion que ne peut manquer de suggérer la lecture de cet ouvrage , c'est la différence de notre siècle avec les tems anciens. Les plus beaux génies de l'antiquité , s'ils n'ont pas été tout-à-fait les esclaves de l'opinion , se sont soumis cependant à son sceptre avec une grande docilité. Ils rapportent les contes populaires sans en rire ; ce qui peut faire soupçonner que s'ils ne croyaient pas toutes les absurdités répandues dans la multitude , ils pouvaient bien avoir aussi leurs erreurs favorites. La doctrine de l'influence des nombres a eu pour auteur le sage Pythagore ; le divin Hippocrate et le savant Gallien confirmèrent par leur autorité la croyance du pouvoir de l'imagination des femmes sur leur fruit , et d'autres sottises ; Aristote et Pline racontent gravement les choses les plus ridicules. Le dernier , en parlant de la longévité des arbres , dit , je crois , qu'il avait vu , ou qu'on voyait de son tems l'arbre auquel le satyre Marsias avait été attaché pour être écorché , et bien d'autres folies. Tite-Live et Tacite lui-même racontent sérieusement mille extravagances : ce sont des pluies de laine , des pluies de sang , etc. On ne trouverait pas aujourd'hui un écrivain de cet ordre qui rapportât sérieusement de pareils contes. C'est que les lumières sont plus répandues , et que si les classes élevées de la

société donnent encore asile à une sotte crédulité , il y a , en général , plus d'instruction et plus de solide raison dans les classes moyennes. L'ouvrage de M. S. est fait pour en étendre l'empire ; il sera lu avidement , parce qu'il offre une lecture très-variée et remplie à-la-fois de connaissances positives. Les gens de lettres qui laissent trop souvent apercevoir dans des pages d'ailleurs bien écrites , dans des vers bien tournés , une ignorance parfois honteuse des premières notions de l'astronomie et de l'histoire naturelle , cesseront d'y répéter les présages fâcheux dont les comètes sont accusées de nous menacer , l'effroi qu'inspire le cri de l'oiseau de la nuit , etc. Et les gens du monde quand ils entendront des histoires de revenans , pourront rapporter celle de ce bon curé qui , voulant inspirer à ses paroissiens une tendre pitié pour les âmes souffrantes de leurs pères , et les faire recourir à lui pour obtenir le secours de ses *oremus* , s'avisa de faire paraître la nuit , dans le cimetière , des lumières errantes qui n'auraient pas manqué de produire un effet fort utile au pasteur , si malheureusement il n'eût négligé de retirer une des écrevisses chargées de petites bougies qui s'étaient si merveilleusement promenées : elle fut trouvée le lendemain par un mécréant qui éventa la mèche et ruina les espérances du saint homme.

M. B. R.

---

LITTÉRATURE ALLEMANDE.

*Iphigenie auf Tauris, ein Schauspiel, von GOETHE.*

Iphigénie en Tauride , drame par Goëthe.

LE roman des *Affinités électives* , dernière production d'un des écrivains les plus distingués de l'Allemagne , a ramené l'attention sur ses premiers ouvrages. « Est-il » croyable , se sont écriés plusieurs critiques justement » célèbres , qu'un roman qui ne se distingue de la foule » que par l'extravagance du plan et la puérile bizarrerie des » détails , soit sortie de la même main à laquelle nous » devons *Werther* et *Iphigénie* ? » De quelque censure

que Werther ait pu être l'objet, du moins est-il permis de croire qu'un livre traduit dans toutes les langues de l'Europe, et réimprimé dix fois depuis vingt-cinq ans, n'est pas un livre ordinaire : l'auteur y avait donné le droit à ceux dont cette lecture a fait les délices, de se montrer plus difficile envers les *Affinités électives*. Quant à son *Iphigénie*, dont on vient de renouveler le souvenir, malgré le peu d'analogie qui semble exister entre un roman et une pièce de théâtre, comme elle est à-peu-près inconnue en France, et qu'il peut être, d'ailleurs, de quelque intérêt de voir quel parti a su tirer un écrivain étranger d'un sujet si fameux dans l'antiquité et chez les modernes, nous allons entreprendre un extrait de la pièce allemande.

L'on a dû déjà observer que l'auteur l'a nommée *drame* (*schauspiel*), et non tragédie (*trauerspiel*) : ce serait lui prêter cependant des intentions trop profondes que de voir dans cet intitulé une distinction subtile. Il est peu probable que, dans un pays où le joug des règles est si léger, Goëthe ait adopté la première de ces dénominations pour se soustraire aux conditions que lui eût imposées l'autre ? N'est-il pas bien plus naturel de penser qu'il appelle son ouvrage un *drame* et non une *tragédie*, tout simplement parce que la scène n'y est point ensanglantée ?

Contre la coutume du théâtre allemand, et celle même de l'auteur, en particulier, qui a mis près de trente personnages en mouvement dans sa tragédie de *Goëtz von Berlichingen*, on n'en compte que cinq dans son *Iphigénie en Tauride* : encore l'un d'eux (Arcas) n'est-il qu'un confident de Thoas. Une autre particularité non moins remarquable, c'est que la scène ne change point dans le cours des cinq actes : ils se passent tous dans le bois sacré qui entoure le temple de Diane.

Iphigénie ouvre le premier acte par une longue prière à la déesse ; elle la remercie de l'avoir sauvée de la mort en Aulide, et elle la conjure de la sauver de sa vie actuelle, qui est une seconde mort. Arcas vient la préparer à recevoir la visite du roi. Ce n'est point ce Scythe farouche, cette espèce d'anthropophage que nous sommes accoutumés à voir sur nos théâtres ; c'est un prince encore plus débonnaire que le Thoas d'Euripide. Iphigénie, reconnaissante des bienfaits qu'elle en a reçus depuis qu'elle vit sous ses loix, le comble de bénédictions, auxquelles il se montre fort sensible dans une réponse qu'il termine par l'offre de sa main. La prêtresse se récrie sur l'excès d'honneur qu'il veut

lui faire : le roi lui reproche de n'avoir point eue encore assez de confiance en lui, pour lui révéler le secret de son origine. « Grand prince, lui dit-elle, ce n'est point méfiance, mais » embarras, si je ne me suis pas fait connaître plus tôt. Hélas ! » si vous saviez à quelle tête maudite vous accordez un » asyle, au lieu de me faire partager votre trône, vous me » banniriez de vos Etats avant le tems. » Thoas la rassure par les sermens les plus solennels, et aussitôt elle entreprend l'histoire généalogique la plus complète de sa maison, depuis Tantale jusqu'à Oreste. Après avoir entendu très-patiemment cet énorme discours, le bon roi de Tauride lui dit avec toute la simplicité de son pays : « Viens, suis-moi, » et partage ce que j'ai. » (1) La prêtresse s'excuse sur la sainteté de ses devoirs envers la chaste Diane ; mais sa résistance ne tarde pas à indisposer le monarque, dont le dépit se manifeste, d'ailleurs, avec une retenue que l'on ne saurait trop admirer dans un Scythe. Il regarde comme indigne de lui d'employer la violence pour arracher du sanctuaire la fille d'Agamemnon ; mais il déclare que, si par égard pour elle, il osa trop long-tems priver la déesse du sang des étrangers qui abordent en Tauride, il va, dès aujourd'hui, apaiser son courroux, en envoyant à l'autel deux victimes trouvées sur le rivage. Iphigénie adresse au ciel les vœux les plus ardens pour leur salut.

ACTE II. Oreste et Pylade, dans la tragédie française, arrivent successivement après avoir échappé à la tempête, où chacun d'eux croit avoir perdu son ami : l'auteur allemand, comme Euripide, les amène ensemble, non poussés par les vents, mais conduits par l'espoir d'accomplir l'oracle d'Apollon, qui a marqué en Tauride la fin des tourmens d'Oreste. Il est cependant ici une différence essentielle à faire : dans le grec, Apollon a formellement demandé que le meurtrier de Clytemnestre enlevât de Tauride la statue de Diane ; dans l'allemand, les paroles du Dieu sont, à dessein, extrêmement ambiguës ; le poète, qui voulait y trouver son dénouement, s'est bien gardé d'y placer le mot de statue ; et, par une tournure propre à sa langue, il a fait qu'Oreste ne peut vraiment savoir, d'abord, s'il s'agit de sa sœur ou de celle d'Apollon. (2)

(1) *Komm, folge mir, und theile was ich habe.*

(2) Tout l'art de Goëthe a consisté ici à éviter d'employer le pronom possessif qui eût fait disparaître toute équivoque ; voici sa phrase,

Les deux amis ont ensemble une scène qui remplit presque en entier le second acte. Oreste, déchiré par ses remords et poursuivi par les Euménides, se réjouit d'avoir trouvé la mort; mais Pylade préfère vivre, et il songe à mettre leur disgrâce même à profit pour enlever la statue. « Oui, dit-il » à son ami, quand la prêtresse leverait déjà la main pour » nous couper les cheveux, ton salut et le mien serait » encore ma seule pensée. » — Il me semble entendre Ulysse, dit Oreste. — « Ne badine pas, réplique Pylade; » la ruse et la prudence ne me paraissent point déshonorer » l'homme qui se voue à des actions hardies (3). » Oreste remarque qu'une femme ne pourra pas les soustraire à la fureur du roi. Pylade lui répond qu'ils doivent, au contraire, bénir le ciel de tomber entre les mains d'une femme, parce qu'un homme ferait de nécessité vertu, et ne les épargnerait pas. Il aperçoit la prêtresse, et presse aussitôt son ami de le laisser seul avec elle, en lui promettant de le rejoindre avant qu'elle l'interroge à son tour.

Fidèle à son plan de dissimulation, Pylade répond aux questions d'Iphigénie par une fable dans laquelle il prend le nom de Céphale et donne à Oreste celui de Laodamas, tous deux fils d'Adraste et nés dans l'île de Crète. « Laodamas, ajoute-t-il, irrité des prétentions hautaines de » notre frère aîné, lui arracha la vie. Depuis ce jour fatal, » poursuivi par les furies, il venait chercher dans le temple » de Diane le repos que lui a promis l'oracle d'Apollon. » Iphigénie le prie d'oublier pendant quelques instans les malheurs de sa famille, pour lui donner des nouvelles du siège de Troie et de tous les héros de la Grèce. Pylade lui fait le récit détaillé de l'assassinat d'Agamemnon; elle l'écoute avec calme, mais elle se voile le visage, et se retire en disant : « C'est assez : vous me reverrez. » Pylade reste

---

à laquelle on ne pourrait conserver en français ce sens amphibologique :

- « Bringat du *die Schwester*, die an Tauris ufer
- » Im heilighume wider willen bleibt,
- » Nach Griechenland; so loeset sich der fluch. »

(3)

OREST.

Ich hoer' Ulyssen reden.

PYLADES.

Spotte nicht, etc.

NR

un peu étonné de la part que prend la prêtresse au destin du roi d'Argos.

ACTE III. Iphigénie reprend avec Oreste l'entretien où elle l'avait laissé avec Pylade. Elle demande si Oreste et Electre vivent encore ; elle est transportée d'apprendre qu'ils respirent. Mais le jeune prince lui fait observer qu'elle ne sait pas tout encore, et il lui raconte la mort de Clytemnestre, il lui fait la peinture des tourmens d'Oreste.

Comme c'est dans cette scène que se fait la reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie, nous allons traduire ce morceau pour donner une idée de la manière du poète allemand.

IPHIGÉNIE.

Malheureux ! qui peut mieux que vous exprimer tout ce que ressent Oreste ? Vous qui, depuis le meurtre d'un frère, accablé des mêmes maux.....

ORESTE.

Que voulez-vous dire ?

IPHIGÉNIE.

Votre jeune frère m'a tout confié.

ORESTE.

Ah ! je ne puis souffrir que votre grande ame soit trompée par une parole insidieuse. Que l'étranger accoutumé à l'artifice tende un piège sous les pas de l'étranger ; mais entre nous, rien que la vérité. Je suis Oreste : cette tête criminelle se penche vers l'abîme, et cherche la mort ; sous toutes les formes, qu'elle soit la bien-venue. Prêtresse, qui que vous soyez, je fais des vœux pour votre salut ; pour celui de mon ami, et je n'en fais aucun pour le mien. Fuyez, et laissez-moi ici. (*Il s'éloigne.*)

IPHIGÉNIE. (*Elle adresse une invocation au ciel.*)

ORESTE (*revenant sur la scène.*)

Si vous invoquez les dieux pour vous et pour Pylade, au moins ne prononcez point mon nom avec les vôtres, vous ne sauveriez pas le coupable, et vous partageriez sa malédiction et sa misère.

IPHIGÉNIE.

Ma destinée est étroitement unie à la vôtre.

ORESTE.

Non : laissez-moi marcher seul au trépas. Quand même vous couvririez le parricide de votre voile, vous ne le déroberiez pas aux regards des sœurs qui veillent toujours ;

P



votre présence, ô fille du ciel, pourrait les écarter un instant, mais non les mettre en fuite. Elles n'osent fouler de leur pied d'airain le sol du bois sacré, mais j'entends dans le lointain leurs ris féroces. C'est ainsi que des loups attendent au pied de l'arbre sur lequel s'est réfugié un voyageur. Les Euménides sont là; si je quittais cet asyle, aussitôt agitant les serpens de leurs têtes, et faisant de toutes parts voler la poussière, vous les verriez chasser leur proie devant elles.

IPHIGÉNIE.

Oreste, peux-tu entendre un mot de consolation?

ORESTE.

Garde-le pour un ami des dieux.

IPHIGÉNIE.

Ils font briller à tes yeux un nouveau rayon d'espérance.

ORESTE.

A travers de noires vapeurs je ne vois briller que le feu des enfers, je ne découvre que la rive du fleuve des morts.

IPHIGÉNIE.

N'as-tu d'autre sœur qu'Electre?

ORESTE.

Je n'ai connu qu'elle; l'aînée dut à son heureux destin, que nous trouvâmes si cruel, d'être soustraite avant le tems aux maux qui accablèrent notre famille. Mais cesse de m'interroger et de t'unir contre moi aux filles du Styx; remplies d'une joie maligne, elles soufflent la cendre de mon ame; elles ne veulent pas que les derniers charbons de l'incendie qui a dévoré notre maison s'éteignent dans mon sein. Ah! faudra-t-il que ce feu nourri du soufre des enfers me consume éternellement?

IPHIGÉNIE.

Je verse un doux encens sur ces flammes : que la pure haleine de l'amitié rafraîchisse l'ardeur qui te brûle ! Oreste, mon cher Oreste, ne peux-tu rien pressentir ? La poursuite des terribles déesses a-t-elle déjà desséché tout ton sang dans tes veines ? Un charme pétrifiant comme la tête de la Gorgone s'est-il emparé de tous tes membres ? Oh ! si le sang d'une mère versé par tes mains t'appelle d'une voix formidable dans les gouffres du Tartare, les vœux d'une sœur innocente ne peuvent-ils faire descendre à ton secours les dieux de l'Olympe ?

ORESTE.

Oui, on m'appelle.... On m'appelle !.... tu veux donc me perdre sans retour ? La déesse de la vengeance est-elle cachée sous tes traits ? Qui est-tu, toi dont la voix agit si puissamment sur tout mon être ?

IPHIGÉNIE.

Et cette voix ne m'a-t-elle pas déjà nommée dans le fond de ton cœur ? Oreste, c'est moi ! vois Iphigénie ! je vis encore !

ORESTE.

Toi !

IPHIGÉNIE.

Mon frère !

ORESTE.

Va, retire-toi ! je te le conseille, ne touche pas à mes cheveux. De même que de la robe nuptiale de Creuse, il sort de moi un feu inextinguible. Laisse-moi ! tel qu'Hercule, je veux, tout indigne que j'en suis, souffrir, renfermé en moi-même, une mort pleine d'amertume.

IPHIGÉNIE.

Non, tu ne périras point.... une force insurmontable m'entraîne vers mon frère.

ORESTE.

Est-ce ici le temple de Bacchus ? une sainte fureur s'empare-t-elle de la prêtresse ?

IPHIGÉNIE.

O entends-moi ! la source éternelle qui, du sommet du Parnasse, s'élance de rocher en rocher jusque dans la vallée d'or, n'est pas plus pure que la joie qui s'écoule à grands flots de mon cœur, et qui m'environne de toutes parts comme une mer de félicité. Oreste ! Oreste ! mon frère !

ORESTE.

Belle nymphe, je ne me fie à toi ni à tes flatteries. . . .

Cette scène, que nous avons abrégée et dont nous supprimons même la fin, se termine par le délire complet d'Oreste. Iphigénie court appeler Pylade à son aide. Celui-ci presse son ami de reprendre ses sens, parce qu'il n'y a pas un instant à perdre s'ils veulent se sauver ; et il l'emmène.

ACTE IV. Iphigénie, dans un long monologue, informe le spectateur qu'enfin Oreste est à bord d'un petit bâtiment caché sous les rocs, et prêt à mettre à la voile. Elle se lamente de ce qu'elle, qui n'a jamais menti, sera forcée de répondre au roi Thoas par des mensonges. Arcas vient demander le prompt sacrifice des deux étrangers : la prêtresse demande la permission d'aller d'abord purifier dans les eaux de la mer la statue de la déesse, souillée par les fureurs de l'un des captifs (4). Arcas va prendre les ordres de Thoas. Pylade accourt plein de joie ; il annonce qu'Oreste est déjà dans le vaisseau, et que, quant à lui, il vient chercher la statue de Diane, qu'il est assez fort pour porter seul sur ses épaules bien exercées (5). Iphigénie tressaille : Pylade lui reproche très-vivement son incertitude, et la blâme sur-tout de ce qu'elle n'a pas su s'envelopper dans son caractère de grande prêtresse, pour fixer à son gré l'époque du sacrifice. Il sort, mais en déclarant qu'il va revenir prendre la statue. Iphigénie, restée seule, gémit de n'avoir pas le cœur d'un homme : elle se reproche d'avance sa fuite et l'enlèvement de l'image sainte comme une trahison envers Thoas, qui a été pour elle un second père. Dans son chagrin, elle répète la chanson que chantaient les Parques lorsque Tantale fut précipité dans les enfers, chanson que dans son enfance sa nourrice lui avait apprise.

ACTE V. Thoas, qui n'a point reparu depuis le premier acte, témoigne à Arcas de violens soupçons sur la conduite de la prêtresse : il donne l'ordre de la faire venir en sa présence, et de saisir les deux étrangers par-tout où on les trouvera. Iphigénie paraît. Thoas la somme de déclarer qui sont ces captifs auxquels elle prend un si tendre intérêt. Elle réfléchit un instant, puis tout-à-coup elle confesse, sans nul détour, que l'un de ces Grecs est Oreste son frère, que l'autre est Pylade son ami, et que tous deux sont envoyés par Apollon pour enlever la statue de Diane. Le roi fait éclater une violente surprise : « Ah ! donnez-moi la main en signe de paix ! lui dit la prêtresse. C'est beaucoup demander en peu de tems, répond Thoas. » Oreste survient tout armé pour emmener sa sœur ; il ne regarde pas même le roi qu'il ne connaît point. Iphigénie

(4) La prêtresse, dans Euripide, se sert du même prétexte pour différer le sacrifice.

(5) *Auf wohl geübten schultern.*

le lui nomme : « Eh bien ! dit Oreste , veut-il nous laisser » partir tranquillement ? » Pylade et Arcas arrivent ensemble l'épée à la main : les Grecs ont été découverts , leur vaisseau est sur le point d'être attaqué. Thoas commande aux siens de ne point bouger ; Pylade va porter le même ordre aux Grecs. Oreste , resté en présence du roi de Tauride , lui demande de le faire combattre contre le plus vaillant de ses guerriers. « Si je suis vaincu , dit-il , le ciel » aura prononcé mon arrêt et celui de tous les étrangers » qui aborderont sur ce rivage ; mais si je triomphe , que » cette barbare coutume soit à jamais abolie. » Thoas loue son courage , et s'offre lui-même pour le combattre. Iphigénie se jette entre leurs épées ; mais le roi prétend absolument tirer vengeance du sacrilège qui voulait lui ravir la statue de la déesse. « Ce ne sera point cette image qui nous » divisera , s'écrie Oreste ; l'oracle m'est expliqué maintenant ; *c'est ma sœur , et non la sienne* , qu'Apollon » m'envoie chercher ici. Souffre donc , ô roi , qu'Iphigénie » me suive à Argos. » La princesse lui représente qu'il n'aura pas souvent l'occasion de faire une action aussi belle : « Eh bien ! partez , dit Thoas. — Non , réplique Iphigénie , » ce n'est pas ainsi que nous voulons partir , puisque ce » n'est qu'à regret que tu y consens. Tu m'es aussi cher » que me le fut Agamemnon lui-même. Fais-moi donc » entendre une parole consolante en nous séparant , et » donne-moi ta main en gage de notre ancienne amitié. » — Adieu ! dit Thoas. Ce mot finit la pièce , et la toile tombe.

Telle est la marche et tels sont les traits saillans de cette *Iphigénie en Tauride* , dont les partisans enthousiastes de Goëthe ont voulu faire un des ses principaux titres de gloire. Les personnes qui se croiront assez éclairées par cet extrait pour asseoir leur jugement sur le mérite de l'ouvrage , auront déjà fait , sans doute , les observations suivantes :

Dans la longue scène d'Oreste et Pylade au second acte , l'auteur allemand ne leur a point mis dans la bouche un seul mot qui rappelât ce combat d'amitié si célèbre dans l'antiquité (6) , combat à peine indiqué , il faut en convenir ;

---

(6) *Ire jubet Pylades charum moriturus Orestem ;*

*Hic negat ; inque vicem pugnat uterque mori.*

*Exstitit hoc unum quod non conveniret illis :*

*Cætera pars conors et sine lite fuit.*

OVID. de Pont. III.

dans Euripide , mais si pathétique , si sublime dans Guymond de la Touche.

La double reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie , telle que le poète grec l'a traitée (7) , paraîtrait peut-être un peu trop brusque à des spectateurs modernes , mais elle nous semble encore préférable à celle de l'auteur allemand. Il est d'autant moins excusable de l'avoir ménagée avec si peu d'art qu'il pouvait profiter du modèle que lui offrait encore , à cet égard , le poète français.

Thoas est presque étranger à l'action dans la pièce allemande , moins peut-être encore , il est vrai , que dans la pièce grecque où il ne paraît qu'au cinquième acte. Guymond de la Touche l'emporte également en ce point ; mais il est juste aussi d'observer que seul il a jeté très-gratuitement une teinte odieuse sur le beau caractère d'Iphigénie , en la représentant comme réduite à égorger elle-même les victimes humaines. Euripide et le poète allemand , d'après lui , font dire positivement à la prêtresse que le sang des hommes n'a jamais souillé et ne souillera jamais ses mains.

Les Allemands admirent extrêmement le style de leur *Iphigénie en Tauride* , qui est , en effet , d'une pureté et d'une élégance rares ; or , il faut convenir que le charme des vers de l'auteur n'a pu entrer pour rien dans l'exposé que nous venons de faire de son ouvrage. Quoi qu'il en soit , nous pensons que nos lecteurs sont maintenant assez éclairés à cet égard , pour croire que si Goëthe a fait *Iphigénie en Tauride* , ce n'est pas une raison pour qu'il n'ait pu faire les *Affinités électives*. L. S.

## VARIÉTÉS.

### CHRONIQUE DE PARIS.

Les fêtes champêtres (et sous ce nom , nous n'entendons pas parler de celles qui se donnent au milieu de Paris , dans des jardins de 50 perches carrées ) se disputent les derniers jours de la belle saison. Chaque village des environs de

---

(7) Iphigénie remet à Pylade , qui va partir , une lettre pour Oreste. Pylade la donne sur-le-champ à son ami , en disant : *Recevez , Oreste , la lettre de votre sœur.*

Paris jouit du privilège d'attirer périodiquement toutes les classes des habitans de la capitale. Quelques-unes de ces fêtes patronales, et principalement celles de Saint-Maur, de Vincennes, de Meudon, de Choisi, se distinguent par une réunion plus nombreuse ; mais il en est une sur-tout, qui l'emporte sur toutes les autres par son éclat et sa durée, c'est la fête de St-Cloud. La raison de cette prédilection des Parisiens, se trouve naturellement dans l'espoir qu'ils ont de jouir, en ce lieu, de la vue de LL. MM. II. qui daignent ordinairement se montrer dans cette réunion de famille. La foire de Saint-Cloud dure un mois entier, et la multitude qui s'y porte pendant les quatre dimanches consacrés à cette joyeuse solennité, est elle-même le plus agréable des spectacles. Rien de plus riant et de plus varié que le tableau du départ et du retour. Des centaines de charrettes couvertes s'acheminent sur le pavé de la grande route, chargées jusqu'au sur le brancard, de trois ou quatre générations d'une même famille de bons artisans qui s'en vont gaiement passer leur journée dans les allées du parc. Sur les deux côtés du chemin, trottent, au milieu d'un nuage épais de poussière, les petites voitures appelées *coucous*, dont les conducteurs trouvent le moyen, avec un seul cheval (et quel cheval encore !) de transporter, en une heure de tems, à deux lieues de distance, huit personnes ; en comptant les *lapins* et les *singes*, c'est-à-dire, ceux qui vont sur le siège et derrière la voiture. Ces carrossées se composent ordinairement d'employés subalternes, de commis-marchands, de clercs de procureurs et de jolies grisettes qui se distribuent dans toutes les guinguettes de Saint-Cloud, et reviennent à pied le soir, au son mélodieux des *mirlitons*. Entre les carioles et les charrettes, circulent avec la rapidité de l'éclair, les légers bockys, les brillantes calèches, les jolis char-à-bancs, où se cachent sous leur ombrelle les élégantes dont le dîner s'apprête chez le fameux Griel. Distingués sur la route, tous les rangs, tous les états sont gaiement confondus dans le cours de la fête ; on y jouit péle-mêle de cette foule de jeux, de spectacles que l'on rencontre à chaque pas, et au milieu desquels s'écoule la plus grande partie de la nuit.

— Les tableaux exposés au Louvre continuent à attirer la foule, et soit instinct naturel, soit opinion communiquée, les ouvrages d'une supériorité reconnue par les amateurs, jouissent du privilège de fixer, de préférence, les regards de la multitude. De ce nombre, et en première

ligne, sont les *pestiférés de Jaffa*, de M. Gros : ce tableau remarquable à tant d'égards a commencé la réputation de cet artiste, et suffirait pour justifier la célébrité qu'il s'est acquise. La composition en est originale et hardie ; des scènes épisodiques pleines d'intérêt et de vérité, attirent tour-à-tour l'attention, sans la détourner entièrement de l'action principale, l'une des plus belles sans doute que l'héroïsme ait jamais offertes au génie de la peinture. Tout le monde sait que le sujet principal de ce tableau est l'Empereur dans un hôpital de pestiférés, touchant un bubon pestilentiel pour encourager les malades en leur prouvant que le mal n'était point contagieux. Le ton rougeâtre et vapoureux du ciel ne vous transporte pas seulement sous le brûlant climat de l'Afrique, vous craignez de respirer au milieu d'une atmosphère qui semble imprégnée de miasmes putrides. Nous ne parlerons pas de la couleur générale, on sait combien est riche et brillante la palette de M. Gros, auquel il ne manque peut-être pour remporter aujourd'hui le prix de son art, qu'une plus grande correction de dessin et une plus grande connaissance des effets et des lois de la perspective.

L'art avec lequel les costumes français sont employés dans ce tableau, ne se fait pas remarquer dans celui qui se trouve en face, *le passage du Mont Saint-Bernard*, par M. Thevenin. Ce tableau, remarquable par un grand mouvement dans la composition, par une couleur sage, par un grand soin dans les accessoires et dans les détails, pêche par un asservissement beaucoup trop scrupuleux à la vérité du costume : tout est exact, mais rien n'est pittoresque ; et Vander-Meulen, sur les traces duquel M. Thevenin paraît marcher, n'ajuste pas ses soldats comme pourrait le faire un major d'infanterie.

Le sujet du tableau de M. Vernet, (*l'Empereur donnant des ordres à ses maréchaux*) est vague, et le motif principal n'en est pas suffisamment arrêté, mais ce défaut est racheté par des beautés du premier ordre. Les attitudes sont nobles et variées, les portraits d'une ressemblance parfaite, sans la moindre recherche, et l'effet général on ne peut plus satisfaisant. Les dimensions des figures et le genre même auquel appartient ce tableau, ajoutent au mérite de son exécution de la part d'un artiste dont les études et les travaux avaient eu jusque-là une direction toute différente.

*L'arsenal d'Inspruck*, par M. Meynier, nous a paru

digne de la mention honorable qu'il a obtenu ; le sujet si noble et si pathétique est traité avec un véritable talent ; l'action est simple , bien indiquée , et tous les personnages concourent à l'effet. Le dessin est correct et la couleur agréable ; les têtes sont étudiées , mais au premier coup d'œil on serait tenté de croire qu'un seul modèle a servi pour toutes , tant les figures ont un air de famille : quelques expressions outrées , quelques pauses théâtrales déparent encore cette belle composition.

— On se propose de recueillir en un volume et d'imprimer avec beaucoup de luxe les nombreuses pièces de vers composées à l'occasion du mariage de S. M. l'Empereur : il en est quelques-unes qui , ne pouvant se passer de la représentation théâtrale , n'ont pu être prêtes pour l'époque brillante qu'elles étaient destinées à célébrer , et de ce nombre est un intermède , intitulée : *Europe, fille d'Agenor*, par l'auteur des *Bayadères*.

— Il ne fallait rien moins pour consoler l'Allemagne de la perte du bienheureux Kotzebue , décidément retiré du monde , que l'apparition d'un autre phénomène littéraire , signalé dans la personne du jeune Witte , lequel , avant l'âge de dix ans , entend , parle , écrit toutes les langues mortes et vivantes , et trouve presque autant de plaisir à réciter Homère qu'à enlever un cerf-volant.

— On répare en ce moment le portail de l'église de *Saint-Etienne-du-Mont* , dont la première pierre fut posée par Marguerite de Valois , première femme de Henri IV. Cette église où se trouvent plusieurs morceaux de Jean Goujon et de Germain Pilon , ces restaurateurs de la sculpture dans le seizième siècle , regrette les restes de Blaise Pascal et d'Eustache Lesueur , dont on l'a déshéritée. Nous avons déjà témoigné le désir de voir quelques-uns de nos savans s'occuper de rechercher les lieux où reposent les cendres de nos grands hommes. Cette partie de notre histoire , un peu trop négligée peut-être , fournirait des rapprochemens curieux , et donnerait quelquefois lieu à de singulières réflexions. On ne reconnaîtrait pas sans quelque émotion dans le marché Saint-Joseph , sous l'établi d'une marchande de marée , ce petit coin de terre , obtenu par prière , où fut enseveli sans monument et sans honneur l'un des plus grands hommes dont s'honore la France.

— Aujourd'hui que les artisans se nomment des artistes , que des cordonniers font des pièces de théâtre et que des tailleurs soupirent des élégies , on ne sera pas surpris d'ap-



prendre que M. Michalon vient de quitter le fer à toupet pour le ciseau de Praxitèle, et de transformer en bosses toutes ses têtes à perruques.

— On assure que deux libraires de la capitale s'occupent d'une nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie, en attendant celle que l'Académie prépare elle-même depuis vingt ans, et qui ne peut tarder à paraître puisqu'on en est déjà à la lettre D. S'il était vrai, comme on l'annonce, qu'un académicien coopérât à ce travail, il serait à craindre que l'on ne vît se renouveler la querelle de Furetière. On dit encore qu'un des principaux collaborateurs de ce Nouveau Dictionnaire français, est un de nos plus savans héliénistes.

— Le concours des élèves du Conservatoire pour le prix de déclamation a eu lieu jeudi dernier. Plusieurs talens se sont fait remarquer dans ces exercices et promettent à la scène des sujets distingués en plus d'un genre. La palme tragique a été remportée par M<sup>lle</sup> Boisseroise qui se destine à l'emploi des reines : cette jeune personne nous a paru avoir plus d'étude que de naturel, plus de force que de chaleur, et plus de mémoire que d'intelligence. M. Dumilatre nommé après M<sup>lle</sup> Boisseroise, a fait preuve, du moins à notre avis, d'un talent plus vrai, plus arrêté, plus susceptible de paraître dès aujourd'hui sur la scène. M<sup>lle</sup> Dumerson, déjà connue par ses brillans débuts, aux Français, dans l'emploi des soubrettes, a remporté tout d'une voix le premier prix de comédie : on ne peut que féliciter la comédie française de l'acquisition d'un sujet qui ne tardera pas à être mis au rang des Bellecour et des Joly. M<sup>lle</sup> Minette a obtenu un second prix dans le même emploi; nous lui reprocherons cependant de jouer les Lisettes en Colombine; il est vrai qu'au Vaudeville elle joue les Colombines en Lisette pour faire plaisir aux journalistes qui lui ont persuadé qu'elle devait débiter aux Français. Nous serons plus francs, et nous l'inviterons à ne point quitter un théâtre où elle a été élevée, et à profiter des exemples qui se sont passés sous ses yeux.

— M<sup>lle</sup> Bourgoin va reparaitre incessamment aux Français, dans les rôles de grandes coquettes dont s'est emparée M<sup>lle</sup> Levert; voilà vos successeurs, Comtat ! etc... Clozel, dans les premiers rôles, et Firmin dans les jeunes premiers vont aussi être admis aux débuts.

Julien, qui a quitté l'Opéra-Comique, entre à l'Odéon.

où il jouera l'emploi des petits maîtres dans lequel il s'était fait, sur un autre théâtre, une réputation bien méritée.

Le Vaudeville, obligé de fermer sa *Manufacture d'Indienne*, que tout son crédit ne saurait soutenir, prépare une nouveauté très-originale, à en juger par le titre, *les Deux Lions*. On assure qu'un de nos meilleurs auteurs comiques n'a pas dédaigné d'entrer pour un quart dans cette folie.

Le Théâtre des Variétés qu'enrichissent ses *Baladines*, ne nous montre de nouveautés que dans le lointain. On parle cependant d'une *Cendrillon* pour Brunet.

L'administration du théâtre des Jeux Gymniques annonce toujours l'*Homme du Destin*; cette pièce qui sera montée, dit-on, de la manière la plus brillante, offrira dix décorations neuves.

Le théâtre des *Fabulistes* jouit en ce moment d'une sorte de vogue. Nous souhaitons qu'il la conserve aussi long-tems que le *bon homme* qui lui fournit ses pièces.

MODES. Un cachemire n'est cher que le jour qu'on l'achète; c'est une vérité reconnue de toutes les femmes. Ne peut-il plus servir en schall, on en fait une robe, puis un canezou, puis un gilet pour monsieur, puis des brodequins pour madame, puis des ceintures, puis enfin des cordons de montre pour tous les habitués de la maison. Une femme élégante ne s'habille, pour le moment, que chez sa lingère: une capote de mousseline, une robe de percale, un fichu guimpe en tricot de Berlin, rien de plus pour la toilette de madame. Son équipage est une calèche très-enfoncée, couleur serein; sa promenade, la vallée de Montmorenci, et son spectacle l'opéra Buffa.

Un chapeau à la magicienne, une chemise en oreille de lièvre, une cravatte à l'artiste, un pantalon à l'américaine, un gilet à la matelotte, et un habit on ne sait trop comment; tel est, depuis quelques jours, la mise des jeunes gens qui se plaignent avec raison que la mode manque de régulateurs.

Y.

SPECTACLES. — *Académie impériale de Musique*. — Les *Bayadères*.

Transplantées du climat voluptueux de l'Inde sur ce théâtre magique où se succèdent avec un si brillant prestige, et les grandes scènes de l'histoire, et les ingénieuses fables de la mythologie, où tous les arts se réunissent pour

reproduire l'image fidèle de tous les peuples et de toutes les contrées, les *Bayadères* étaient sûres de l'accueil qui leur a été fait; elles rentraient en quelque sorte dans leur patrie, et se trouvaient, en arrivant, naturalisées.

On ne pouvait imaginer un plus heureux sujet pour l'Opéra. M. de Jouy avait bien assez de goût pour le choisir, mais il est remarquable que c'est lui qui devait être choisi pour le traiter; en effet, il a visité les contrées où il place la scène; les tableaux qu'il a dessinés, il les a vus; les mœurs qu'il a décrites, il les a étudiées; les enchanteresses qu'il nous présente, ont pu le séduire lui-même: en écrivant, il peut être sous le charme des souvenirs; sa mémoire est une partie de son talent, et le poète est animé, secondé, éclairé par le voyageur. Aussi ce qu'on remarque d'abord dans les *Bayadères*, c'est la fidélité locale: Solvyns n'a pas mieux vu, et n'est pas plus exact.

L'action est simple, claire et naturelle: un Nabab endormi dans le sein des voluptés, est tout-à-coup réveillé par les cris d'un vainqueur furieux, déjà maître de sa capitale; la mollesse le perdit, elle va perdre son rival. Les *Bayadères* ont d'autres armes que les faibles soldats du Nabab; c'est de la coupe du plaisir qu'elles vont enivrer les Marattes; ces guerriers redoutables succombent avec plaisir dans cette guerre nouvelle; ils reçoivent les chaînes qu'ils allaient donner: une *Bayadère* fidèle, amante généreuse, a tout conduit; elle sauve son prince et son amant, et pour prix de son amour, plus encore que de son bienfait, elle s'assied avec lui sur le trône.

Les *Bayadères* avaient de nombreux garans du succès qui les a couronnées: c'étaient le talent déjà éprouvé de M. de Jouy, dans un art plus difficile qu'on ne le croit vulgairement, mais qui l'est assez pour qu'un petit nombre de noms y ait acquis de la gloire, et pour qu'on lui ait décerné une des palmes décennales; l'élégance et la correction du style du compositeur, M. Catel, la science éclairée par le goût chez ce professeur auquel les théories musicales doivent de profonds traités, et la scène lyrique *Sémiramis*; la nouveauté, la variété des tableaux que devaient animer l'imagination inépuisable et le crayon gracieux de M. Gardel; enfin, ce jeu passionné, cette voix dramatique, cet accent pénétrant et pathétique d'une actrice qui nous reproduirait toute M<sup>me</sup> Saint-Huberti, si M<sup>me</sup> Saint-Huberti avait chanté comme elle.

Je ne dissimulerai pas que beaucoup de personnes,

sur le titre, attendaient un autre plan ; elles espéraient un ouvrage demi-sérieux, genre trop négligé sur notre grand théâtre lyrique, où l'on semble toujours craindre de déroger à la majesté de la tragédie ; dans ce système que j'expose, sans dire que je le partage, le bruit des armes n'aurait pas troublé la paix du sérail, une intrigue piquante y eût été l'objet de l'amusement du maître, et parmi les Bayadères, le motif d'une rivalité, où elles auraient fait assaut de leurs talens divers ; mais l'auteur a tenu à des idées dramatiques d'un ordre plus élevé, et au risque d'offrir au troisième acte, avec une seconde action, un dénouement trop prévu, il a combiné son sujet de manière à obtenir des effets vigoureux et des scènes voluptueuses, c'est-à-dire, des contrastes frappans et agréables. Il a peut-être crain, avec raison pour le spectateur, les langueurs du sérail, et l'ennui qui trop souvent préside à ses fêtes ; il a mieux aimé tenir toujours le public en haleine, par une succession rapide d'événemens dont chacun est un tableau. Celui du second acte ne peut se décrire ; c'est à l'imagination qu'il faut s'adresser pour se figurer cent beautés captives, épuisant tous leurs moyens de séduction et faisant tomber leurs maîtres à leurs pieds : ajoutez sur-tout à cette scène d'ivresse et presque de délire, l'intérêt qui naît en même-tems du péril qui croît, de l'événement qui se prépare, du réveil qui va suivre ce songe voluptueux ; de cette conjuration qui s'ourdît au milieu des combats amoureux, et dont l'éclat va interrompre le cri du plaisir ; et vous reconnaîtrez que le second acte est un des chefs-d'œuvre du genre. Les autres l'amènent et lui succèdent bien ; mais il est hors ligne dans l'ouvrage, ainsi qu'il l'est comparativement à beaucoup d'autres ; il en assurera constamment le succès.

Le musicien a donné une preuve rare de talent en s'attachant à rendre par-tout l'intention du poète, et à revêtir l'ensemble de sa composition de cette couleur locale, dont le charme et l'effet se sentent mieux qu'ils ne peuvent s'exprimer ; le ton varie bien avec les personnages ; le rôle de la Bayadère est écrit avec une passion et une énergie entraînantes ; le voluptueux Nabab n'exhale que des soupirs ; le farouche Marate ne profère que des cris de guerre et des accens de fureur. Les hommes de l'art regardent la partition des Bayadères comme un ouvrage d'une correction parfaite, le public y reconnaît de l'élégance, de la grâce et une expression juste, en y désirant quelquefois plus

d'imagination et d'originalité. Les chœurs décèlent un harmoniste habile, les marches et les mouvemens de scène ont des motifs heureux, et les airs du ballet sont *dansans* : singulier éloge, dira-t-on ; oui, singulier, car il est assez rare qu'on le mérite.

Quant aux décorations, et à tout ce qui est accessoire, l'Opéra a déployé toute sa magnificence ; les décorations sont d'une variété égale à leurs richesses, et les costumes d'un éclat qui ne le cède qu'à leur fidélité.

Voilà bien des titres à un succès aussi durable qu'il est brillant ; mais les Bayadères en ont encore un autre fort nécessaire à l'Opéra. Elles sont un cadre toujours prêt pour épuiser, s'il était possible, l'imagination du chorégraphe, et pour défier le nombre et la variété de talens des Bayadères de l'Opéra. Parmi elles, des noms fameux sont encore restés étrangers au succès de l'ouvrage ; on peut dire, les Bayadères ont paru à l'Opéra, et les Gardel, les Clotilde, les Saulnier n'y étaient pas ! Elles y seront un jour sans doute, près des Chevigny, des Bigotini, des Millière, conduisant cet essaim de jeunes et légères beautés au milieu desquelles Terpsicore elle-même a fondé sa séduisante école.

*Sémiramis* vient d'être donnée par ordre. Proposé pour une mention honorable par le jury des prix décennaux, ce bel opéra a reçu de nouveaux témoignages de toute l'estime qui lui est due : il a commencé la réputation de M. Catel ; c'était s'annoncer en effet d'une manière très-brillante. Le premier acte paraît pouvoir être compté parmi les meilleurs qui existent ; les autres ont des beautés réelles, mais l'éclat du premier est trop vif pour qu'ils puissent le soutenir. L'auteur du poème, d'ailleurs, en arrangeant la tragédie de Voltaire pour la scène lyrique, a moins pris la partie pathétique du sujet, que la partie théâtrale ; il eût pu mieux servir le génie du compositeur. Quel que soit à l'avenir le sort de cette production, il en restera toujours quelques morceaux comme classiques.

L'entrée d'Arsace, le chœur qui l'accompagne, le pas des Scythes admirable après celui de Gluck même, l'air d'Azéma à Assur, un duo du troisième acte sont des morceaux du premier rang. Peut-être dans quelques parties de cette composition y a-t-il surabondance et exagération de moyens ; peut-être l'orchestre, déjà si colossal, y est-il trop constamment en action : un tel système ne saurait

être trop souvent l'objet d'une critique officieuse : les chanteurs de l'Opéra crient d'une manière horrible , mais ne les force-t-on pas à crier ? Nourrit , M<sup>me</sup> Branchu et M<sup>lle</sup> Maillard font dans *Sémiramis* une épreuve souvent cruelle de l'étendue de leurs moyens. M<sup>me</sup> Branchu surtout paraît avoir besoin de ménagemens ; un zèle louable l'emporte peut-être au-delà des bornes ; il faut l'y retenir pour l'intérêt d'une scène à laquelle elle est si nécessaire , et d'un art dont elle peut si bien seconder les progrès.

*Théâtre de l'Opéra-Comique. Le Crescendo* ne remplit pas précisément son titre ; le succès ne va pas en croissant ; mais après la chute complète de la première représentation , c'est beaucoup que d'en avoir obtenu quelques autres. M. Cherubini doit cette faveur à son nom , à ce nom qui promet toujours une composition originale , ingénieuse , piquante et correcte à-la-fois , et qui tient constamment parole. Nous renverrons pour le sujet du *Crescendo* à ceux qui désertaient la salle , quand *le Matrimonio per susurro* réussissait à faire tomber la musique de Cimarosa : quant à celle du *Crescendo* , on ne peut que regretter qu'elle soit adaptée à une telle rapsodie , d'autant plus que ce qu'elle offre de plus saillant est trop inhérent au sujet pour en être facilement détaché. On ne peut en effet entendre qu'à la scène l'excellent duo où un valet , décrivant une bataille , est forcé de parler bas , et ne hausse la voix que par distraction et par habitude. Ce morceau était piquant , il était facile d'y réussir ; mais M. Cherubini y a réussi en maître ; dans le reste de l'ouvrage on ne fait que le reconnaître , et l'on désire ou que le théâtre consente à remettre ses chefs-d'œuvre , ou qu'il ne prodigue pas ainsi , même les fruits les moins précieux d'un talent tel que le sien.

*Montano et Stéphanie* , joué par ordre , et précédé d'*Aline , reine de Golconde* , a mis récemment dans une heureuse évidence le talent si distingué de M. Berton. Il est difficile de mieux saisir la couleur de deux sujets si différens : Aline a des morceaux charmans marqués au coin de l'originalité et de la grâce , mais ils y sont en petit nombre ; dans Montano un homme nourri à une grande école musicale se fait remarquer par l'ensemble de sa composition , par une distribution très-dramatique de ses morceaux , par la chaleur et l'énergie du style. Le bel air de Stéphanie semble un hommage à Sacchini rendu par son

habile élève ; les morceaux finals du premier et du second acte sont d'un effet théâtral auquel on ne peut résister. La pantomime d'un acteur comme Gavaudan y ajoute sans doute, mais la part du musicien, dans cet effet, est encore bien honorable. On ne saurait trop regretter qu'un tel ouvrage ne soit pas lié par un récitatif, et ne fasse pas partie du domaine de l'Opéra ; car c'est par un étrange abus de mots qu'on l'intitule opéra-comique. On nous promet bientôt du même musicien un ouvrage rempli de gaieté, en communauté avec un auteur dont le nom promet au moins cette précieuse qualité.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* La réunion vraiment extraordinaire de trois femmes, douées d'autant de talents, et de talents aussi différens que M<sup>mes</sup> Barelli, Festa et Correa, a singulièrement servi parmi nous l'établissement de l'opéra italien. En entendant chanter ensemble deux de ces sujets justement célèbres, dans les *Finte rivali*, on ne se rappelle pas avoir eu l'idée d'un accord de voix si brillant et si parfait. Il paraît que cet hiver nous n'aurons pas seulement l'opéra bouffon italien, mais que sous la direction de M. Spontini, nous aurons aussi un opéra sérieux. Il est difficile de présager quel sera le succès parmi nous d'une telle innovation ; mais il est évident que ce succès ne sera certain que si de très-habiles sujets exécutent de véritables chefs-d'œuvre : c'est dans ce genre sur-tout que la médiocrité serait insupportable. Toutefois c'est un essai qui peut être heureux, et qui aura sans doute un résultat utile. L'opéra bouffon a exercé sur nos compositeurs, sur nos chanteurs, sur nos orchestres *comiques* une influence très-remarquable. L'opéra *Seria* italien viendrait-il nous prouver qu'on peut déclamer juste et chanter bien, exprimer sans exagération, et trouver sans cris et sans efforts des accens pathétiques ? Que d'obligations nous aurions alors à l'*Opéra Seria* !

*Théâtre de l'Impératrice.* — *Rouffignac*, ou le *Donneur de Conseils*, comédie en un acte et en vers, de M. Maurin.

C'est une chose convenue, peut-être sans trop de raison, que les gascons jouent sur nos théâtres le rôle de parasites : mais plus adroits et plus délicats que ceux de l'ancienne Grèce et de Rome, ce n'est que rarement qu'ils emploient la flatterie pour obtenir un dîner. Des contes amusans, d'ingénieux mensonges, un peu de fanfaronade, des inventions

lions plaisantes, tels sont leurs moyens, que l'accent du pays assaisonne plutôt que d'y nuire; aussi les rôles de ce genre ont ils été employés plus d'une fois par nos faiseurs de comédie, et le plus souvent avec succès. Nous nous contenterons de citer pour exemple *le Cousin de tout le Monde*, de M. Picard, pièce que lui a fournie une anecdote du *Tableau de Paris*, et dont le rôle du cousin gascon qui donne à tout le monde des avis ou des conseils, fait le principal mérite. Roufignac gascon, donneur de conseils, n'est donc pas une invention très-nouvelle; et l'intrigue où ce personnage figure n'offre pas non plus beaucoup d'innovation. Roufignac ayant besoin d'un dîner apprend que M. Dumont, riche banquier, doit marier sa fille Emilie avec une dot de cent mille francs, et aussitôt il se présente chez lui pour lui proposer une affaire où il gagnera la moitié de cette somme. Dumont que cet appât séduit invite le gascon à dîner, et en sortant de table Roufignac lui propose d'épouser lui-même Emilie avec cinquante mille francs au lieu de cent. Cette ruse est fort innocente, mais celle qui suit et qui fait le dénouement de la pièce, l'est un peu moins. Ce n'est point à Charles, amant d'Emilie, que Dumont veut la marier; c'est à un jeune fou, nommé Floridor. Le sage banquier est même assez imprudent pour lui remettre d'avance une somme considérable, et alors Roufignac qui protège Charles s'empare du jeune étourdi; il le conduit dans une maison de jeu et ne l'en laisse sortir que les mains vides. A cette nouvelle, Dumont retire la parole qu'il lui avait donnée et unit sa fille au protégé de Roufignac. . . . . Quelque louable qu'en soit le but, on trouvera sans doute que la gasconade était un peu forte.

Cette pièce a eu, dit-on, beaucoup de succès en province. Elle en a eu fort peu à l'Odéon. Des marques d'improbation assez vives en ont troublé la représentation, et l'on a eu quelque peine à faire nommer l'auteur.

*Théâtre des Variétés. — Le Mariage par demandes et par réponses*, vaudeville épisodique de M. Georges Duval.

Encore une pièce nouvelle dont le sujet et l'intrigue n'offrent presque rien de nouveau. Nos petits théâtres avaient déjà donné un *Mariage par les Petites affiches*, et c'est un moyen très-usé à celui-ci que les travestissemens. Voici comment le nouvel auteur les met en usage. Isidore, jeune commis voyageur d'une maison de Senlis, est amoureux de Laurette, fort jolie personne, dont l'oncle tient, à Paris,





un bureau général de mariages. Cet oncle malheureusement veut lui-même l'épouser, et Isidore n'osant pas s'introduire ouvertement chez lui, se sert du prétexte de son entreprise pour s'y présenter sous divers déguisemens. Il paraît ainsi successivement en peintre, en comédien, en auteur, mais il est toujours reconnu par le maudit oncle. Enfin un travestissement plus adroit lui réussit. Il prend le nom, l'habit et la figure d'un vieillard qui a déjà donné vingt-cinq louis à l'entrepreneur pour qu'il lui procure une femme, et se montre fort en colère de n'avoir pas encore celle qu'il lui fait : l'oncle craignant de perdre une aussi bonne pratique, et n'ayant pas pour le moment de jeune femme à marier sous la main, engage sa nièce à en jouer le rôle. Il s'imagine que Laurette refusera la main du vieillard, mais Laurette a été prévenue; elle accepte sans la moindre difficulté; tous les intéressés signent au contrat; et un mariage très-sérieux et très-réel est le fruit de cette indiscrete fourberie. On voit qu'il n'y a pas plus de vraisemblance que d'originalité dans cette intrigue. Quelques détails heureux, quelques jolis couplets, et sur-tout la manière modeste dont la pièce avait été annoncée, lui ont cependant procuré un modeste succès.

**SOCIÉTÉS SAVANTES.** — *Programme de la Société des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.* — Séance publique du 8 septembre 1810.

I. La Société avait remis au concours, pour la quatrième fois, la question suivante : *Quel est le moyen le plus simple de saisir et de soulever les corps submergés à une profondeur déterminée, quelle que soit leur pesanteur, dans un endroit où le flux et le reflux se font sentir ?*

Aucun des mémoires qui lui sont parvenus cette année ne lui ayant paru digne d'être couronné, elle a arrêté que la question serait retirée du concours.

II. Pour sujet d'un second prix, qui devait être décerné dans la séance de ce jour, la Société avait demandé : *Quels seraient les moyens de tirer des pins des landes de la ci-devant province de Guienne un goudron aussi parfait en qualité que peuvent l'être ceux du Nord, et particulièrement ceux que l'on fabrique en Suède ?*

N'ayant rien reçu sur cette question, elle a arrêté qu'elle serait aussi retirée du concours.

III. Pour sujet d'un troisième prix, la Société avait demandé :

*Quels seraient les moyens de rétablir et perfectionner l'éducation des abeilles dans les landes situées entre l'Adour et la Garonne?*

Aucun des mémoires qui ont concouru ne lui ayant paru mériter le prix, elle a arrêté 1° que la question serait retirée; 2° qu'il serait fait une mention honorable du mémoire coté A, n° 1, ayant pour devise : *Contra tanti fortis io debore saro*. METASTASE;

3°. Que si, d'ici à l'année prochaine, il lui était adressé quelque travail intéressant sur ce sujet, elle accorderait à son auteur une médaille d'encouragement.

IV. Enfin, pour sujet d'un prix d'éloquence, la Société avait demandé : *Quels sont les moyens de faire concourir les théâtres à la perfection du goût et à l'amélioration des mœurs?* Aucun des discours qui lui ont été adressés ne lui a paru mériter d'être couronné; mais elle a distingué celui qui a pour épigraphe : *Panem et circenses*. L'auteur paraît bien posséder son sujet, mais on peut lui reprocher d'avoir trop négligé son style, qui tantôt s'élève jusqu'à la hauteur de la belle éloquence, et tantôt descend au-dessous de la simple dissertation.

En conséquence, la Société a arrêté que le concours serait prorogé d'une année.

Les auteurs qui voudront concourir, devront faire parvenir leurs mémoires à la Société avant le 1<sup>er</sup> juillet 1811; ce terme est de rigueur.

V. La Société n'a rien reçu cette année qui lui ait paru mériter la médaille d'encouragement pour l'agriculture. Elle a décerné celle pour la littérature à un recueil d'apologues, ayant pour devise : *L'apologue est un don qui vient des immortels*. LAFONT. L'auteur est M. Caillaud, médecin, à Bordeaux.

VI. La Société, désirant encourager le zèle de ses correspondans, a annoncé, dans un de ses précédens programmes, qu'elle décernera chaque année une médaille à celui qui lui aura fait l'envoi du travail le plus important. A la tête des ouvrages que ses correspondans lui ont fait parvenir cette année, on doit placer celui de M. Parmenier, sur la fabrication du sirop de raisin; la Société a pensé qu'elle ne pouvait rien ajouter aux distinctions honorables par lesquelles le Gouvernement a récompensé le zèle et les talens de M. Parmenier.

Parmi les autres ouvrages, la Société en a distingué trois :

1°. La traduction de Saluste, par M. Mollevaut, professeur au lycée de Nancy;

2°. Le recueil des monumens anciens et modernes, gravés par M. Lacour fils;

3°. Des observations et expériences sur l'épizootie, par M. Frédéric Da Olmi, professeur de physique au collège de Serres.

La Société a arrêté qu'il serait décerné, dans la séance de ce jour, une médaille d'or à M. Mollevaut, et une à M. Lacour fils, et qu'il serait fait une mention honorable de l'ouvrage de M. Da Olmi.

VII. Le défrichement et la culture de nos landes ont été souvent l'objet des sollicitudes de la Société; c'est dans les vues d'atteindre ce double but, qu'elle propose aujourd'hui les deux questions suivantes:

*Quelle serait la meilleure charrue qui, supplant à la houe ou à la bêche, pourrait être employée à moins de frais au défrichement des landes?* Le prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 fr., sera décerné dans la séance publique du mois d'août 1812.

Les mémoires, dessins ou modèles des charrues, doivent être parvenus à la Société avant le 1<sup>er</sup> juillet de la même année; ce terme est de rigueur.

Pour sujet d'un second prix, la Société demande : *Si les landes, situées entre l'Adour et la Garonne, sont susceptibles d'être converties, en tout ou en partie, en prairies artificielles?* Le prix consistant en une médaille d'or de 300 fr., sera décerné dans la séance publique du mois d'août 1813.

Les mémoires doivent être parvenus à la Société avant le 1<sup>er</sup> juillet de la même année; ce terme est de rigueur.

VIII. La vigne était autrefois une source de richesses si grande pour le département de la Gironde, que les cultivateurs ont négligé les autres produits territoriaux, pour s'occuper exclusivement de la culture de cet arbuste précieux. Mais depuis que la guerre a interrompu nos relations commerciales, les produits des vignobles ont été, pour ainsi dire, nuls, et l'agriculteur industriel a dû chercher de nouvelles ressources dans d'autres branches de culture. Ce n'est en effet que depuis cette époque que la funeste habitude des jachères a été abandonnée, que les prairies artificielles ont été introduites dans presque tous les cantons; que l'on a cultivé la pomme-de-terre pour la nourriture des hommes et des animaux; que les plantations d'acacia se sont multipliées; et qu'enfin l'on a songé à améliorer nos races de bêtes à l'aine, par leur croisement avec celles d'Espagne, dites Mérinos. C'est ainsi qu'une nation industrielle et agricole profite de ses malheurs pour se créer de nouvelles ressources. Mais que d'obstacles ont à vaincre les hommes qui veulent s'écarter des sentiers de la routine! qu'il faut de courage pour surmonter les difficultés sans cesse renaissantes qui les entravent à chaque pas! Convaincue de ces vérités importantes, la Société s'est fait un devoir, non-seulement de secondar leurs efforts, mais encore de les aider de ses conseils et de récompenser leurs travaux. Dispensatrice de la munificence du conseil gén-

ral du département et de la ville de Bordeaux, chaque année elle consacre plusieurs prix à encourager l'industrie agricole, et alors même qu'elle n'a pas de succès complet à couronner, elle saisit avec empressement toutes les occasions qu'elle trouve de récompenser de louables efforts. Mais la Société a sur-tout pris à tâche de leur indiquer les nouvelles branches d'industrie agricole qui peuvent augmenter les produits de leurs terres : c'est dans ces vues qu'elle appelle aujourd'hui leur attention sur la culture de quelques plantes qui peuvent atteindre ce but, telles que le *colza*, le *navet de Suède* et la *soude*. La première de ces plantes, si généralement répandue dans le nord de la France, et sur-tout en Flandre, où elle est une source de richesses, est à peine connue des agriculteurs de ce département ; et, si l'on en excepte quelques cantons de l'arrondissement de la Réole, on n'en voit pas un pied dans tout le reste du pays. Cependant qu'elle offre de ressources ! Sa culture, peu dispendieuse, la met à la portée de toutes les classes de cultivateurs ; sa récolte ne gêne pour aucun des autres travaux agricoles, puisqu'elle se fait en mai ; l'huile qu'on en retire est toujours d'un débouché assuré ; enfin, les débris de la plante sont une bonne litière pour les animaux et un engrais excellent pour les terres.

Le navet de Suède, *rutabaga*, n'est pas moins important : sa multiplication est prodigieuse ; il est plus succulent que le navet ordinaire, et peut servir à la nourriture des hommes et des animaux ; il procure un fourrage dont les bœufs et les montons sont très-avides ; enfin, il a sur le navet ordinaire le grand avantage de résister aux fortes gelées.

La soude (*salsola soda*, Linn.) croît naturellement et en très-grande abondance sur toutes nos côtes ; on n'en tire aucun parti. Elle offrirait cependant de grandes ressources aux habitans de ces contrées, sur-tout depuis l'interruption de nos relations commerciales avec l'Espagne. Non-seulement ils devraient exploiter celle qui croît spontanément, mais même la cultiver habituellement : elle formerait un très-bon assolement des terres situées le long du bord de la mer, et lorsque la crue de ses eaux a détruit les semences des plantes céréales, comme cela arrive fréquemment, on pourrait, en donnant un simple labour aux terres qui ont été inondées, y semer cette plante précieuse.

Convaincue de tous ces avantages, la Société propose une médaille d'or de la valeur de cent francs, qui sera décernée dans la séance publique du mois d'août 1811, au cultivateur du département de la Gironde qui aura fabriqué la plus grande quantité de soude. Cette quantité ne pourra être moins d'un quintal métrique. Les auteurs devront faire parvenir à la Société, avec la note des procédés qu'ils auront

employés pour la fabrication, un échantillon du poids au moins de 5 kilogrammes, et un certificat du maire du lieu, qui attestera la fabrication.

La Société décernera aussi dans la même séance une médaille d'or de cent francs au cultivateur qui aura ensemencé la plus grande quantité de terre en colza ou en navets de Suède : cette quantité ne pourra être moins de deux hectares (trois journaux bordelais), et le fait devra être constaté par le maire du lieu.

IX. La Société, désirant accélérer le perfectionnement des races de bêtes à laine dans le département de la Gironde, a délibéré, sur le rapport de la commission spéciale chargée de ce qui est relatif à cette branche de l'industrie agricole; que, dans sa séance publique de 1811, il serait accordé une médaille d'or, du prix de 200 fr., à celui des agriculteurs qui aurait vaincu le plus d'obstacles et obtenu le plus de succès pour l'introduction et l'éducation des mérinos dans un des arrondissemens communaux de la Gironde.

X. La Société rappelle, qu'indépendamment des prix proposés, elle décerne chaque année des médailles d'encouragement aux agriculteurs, aux artistes et aux littérateurs qui se rendent recommandables par d'utiles travaux : les gardes des forêts impériales, qui, par des plantations utiles, auraient amélioré leur triage, ont également droit à ces récompenses.

MM. les sous-préfets et maires sont invités à faire connaître à la Société les agriculteurs et les artistes qui leur paraîtraient mériter ses encouragemens.

*Conditions générales à remplir par les aspirans aux prix, quel que soit le sujet qu'ils traitent.*

Les personnes de tous les pays, les membres résidans de la Société exceptés, sont admises à concourir.

Aucun ouvrage envoyé au concours ne doit porter le nom de l'auteur, mais seulement une sentence : on joindra au mémoire un billet cacheté, portant la même sentence ou devise, et renfermant le nom et l'adresse de l'aspirant. Ce billet ne sera ouvert par la Société que dans le cas où la pièce aurait remporté le prix.

Les mémoires doivent être écrits en français ou en latin.

Les ouvrages destinés au concours doivent être adressés, franc de port, au secrétaire de la Société, hôtel de l'Académie, rue Saint-Dominique, n° 1, avant le 1<sup>er</sup> juillet; ce terme est de rigueur.



## POLITIQUE.

DES pièces très-importantes relatives aux dispositions de l'Amérique méridionale, viennent d'être rendues publiques par les journaux anglais. La régence d'Espagne établie ou plutôt réfugiée à Cadix, autorité qui succède à la fameuse junta de Séville, a adressé en Amérique son décret sur une prétendue réunion des cortès. Il est à remarquer que ce décret, et la proclamation qui l'accompagne, n'ont ni signature ni marque quelconque d'authenticité. C'est une manière nouvelle et réservée à la régence royale, de publier les actes qui émanent d'elle. Mais la junta américaine paraît être formaliste; elle a demandé en vertu de quel ordre légitime elle devait reconnaître la régence; elle a demandé qu'on lui citât un exemple d'une reconnaissance d'une autorité souveraine, et d'une prestation de serment, en vertu d'un simple imprimé, dénué de formes authentiques. Les actes d'un gouvernement, dit la junta de Buénos-Ayres, doivent avoir pour base des principes reconnus. Sur la pièce présentée, elle ne peut reconnaître la représentation du souverain légitime, elle n'a aucune preuve de ce caractère de légitimité: ainsi, tout en protestant de sa fidélité à une représentation souveraine, légitimement établie, termes qui laissent, comme on le voit, une grande latitude aux événemens qui peuvent décider de l'attribution de cette souveraineté, la junta remet à délibérer sur la question de la reconnaissance qui lui est demandée, au moment où elle recevra des pièces officielles et authentiques.

La province des Carracas manifeste le même esprit, et le témoigne dans des termes moins ménagés. « L'Amérique, est-il dit dans une déclaration publiée à Venezuela, voit s'affaiblir de jour en jour l'espoir qu'elle concevait sur le sort de l'Espagne; elle la voit se précipiter de malheurs en malheurs; elle ignore l'emploi que l'on fait de ses trésors; elle voit débarquer chez elle des hommes nommés pour être à la tête du pouvoir suprême, et ces hommes sont accusés de perfidie; ils sont souillés de vénalités, ignorans et despotes; on les questionne sur le sort de l'Es-

pagne, et ils ne disent jamais rien en faveur du peuple qu'ils sont venus représenter. »

C'est ainsi que sont désignés en Amérique les envoyés ou les émissaires de la régence de Cadix. Au dehors de l'Espagne, ajoute l'écrit que nous citons, nous ne voyons qu'oppression; au dedans, que des factions, des armées dispersées ou détruites, un manque général de confiance, et enfin un gouvernement publiquement détesté; et c'est dans cette circonstance, pendant que les Français occupent l'Andalousie, qu'on nous demande de reconnaître un prétendu gouvernement formé dans l'île de Léon, auquel aucun Américain ne peut prendre part ! La conclusion est facile à deviner, c'est un refus de reconnaissance. « Les lois, » disent les Américains, n'ont plus d'autres protecteurs que nous-mêmes. La province des Carracas fait un appel aux peuples du continent d'Amérique; elle leur demande s'ils veulent mériter l'estime de leurs contemporains et la reconnaissance de la postérité, ou s'ils veulent accorder une soumission servile à une ombre de puissance qui promet des avantages si fort au-dessus de son pouvoir. » Ces actes et ces déclarations s'accordent très-bien, comme on voit, avec la nature de la mission du dernier envoyé de Buénos-Ayres en Espagne; sa commission est seulement, et les Anglais en conviennent eux-mêmes, de traiter avec tout gouvernement légitime qui serait établi dans la mère patrie au moment de son arrivée, et l'on ajoute qu'on lui laisse à décider s'il doit regarder ou non la régence comme gouvernement légitime; d'où l'on doit conclure que la décision de l'envoyé s'établissant, sur l'étendue du territoire occupé, sur la nature des forces qui y sont établies, sur l'usage qu'on y fait de l'autorité, sur l'avenir que cette autorité promet aux Espagnols, cet envoyé pourrait bien se rendre à Madrid, et s'y ranger aux pieds du trône, au lieu d'aller s'enfermer à Léon avec une autorité assiégée et méconnue.

Les relations officielles sur la campagne des Russes en Bulgarie, nous tiennent toujours à une date très-éloignée. Les lettres de Moldavie continuent à annoncer qu'on se bat avec acharnement; la garnison de Rudschuck, forte de 18000 hommes, se défend avec constance, et le camp du grand-visir à Schumla oppose toujours aux généraux russes une résistance opiniâtre. Une armée turque se rassemble à Nissa; son dessein est de se porter sur les derrières des Russes, et de les forcer ainsi à rétrograder. Ce

mouvement a rapproché des frontières autrichiennes le théâtre de cette guerre sanglante, et la ligne de neutralité a été renforcée. D'une autre part on commence à reconnaître que les Turcs ne trouvent plus dans les Serviens de si dangereux ennemis, ni les Russes de si secourables alliés, depuis que cette nation, fatiguée de la guerre dont elle est depuis si long-tems victime, a manifesté l'intention de se jeter dans les bras d'une grande puissance voisine; mais ce qui paraît positif, c'est la résolution du Grand-Seigneur de s'ensevelir sous les ruines de l'Empire plutôt que de consentir aux cessions exigées par la Russie. Il est sorti de Constantinople, avec les solennités accoutumées, à la tête d'une armée dont l'avant-garde a déjà joint celle du grand-visir; il est précédé dans sa marche par une proclamation de la main même de sa Hautesse; elle est conçue dans les termes les plus énergiques; c'est un appel à tous les sectateurs de la foi de Mahomet; on y signale le danger qui menace le territoire du prophète: « Dieu s'est un peu » retiré de vous, dit le sultan à ses peuples, parce qu'il y » avait faiblesse en vous; mais pour peu que vous comp- » tiez parmi vous une centaine d'hommes constants, vous » battriez deux cents ennemis avec la permission de Dieu. »

Le sultan invoque le secours du Très-Haut, l'influence spirituelle de son prophète; il s'élance dans le champ de la victoire, et est prêt à faire l'avant-garde de l'armée musulmane. Cette proclamation et les ordres pour une levée générale d'hommes et de munitions ont été portés jusqu'aux confins de l'Empire par des Tartares. On s'attend incessamment à un engagement général qui déciderait du sort de la campagne.

L'acte d'élection du prince de Ponte-Corvo a été publié à Orebro le 21 du mois dernier; on connaît les motifs de cette élection donnés par la diète, adoptant ceux exposés par le roi. Un gentilhomme suédois, le général major de Tibell, a développé ces motifs dans son vote à la diète; ce discours a fait une vive sensation. L'orateur a d'abord examiné la situation politique de l'Europe, et les rapports de la Suède avec elle. Le tems n'est plus où tous les Etats de l'Europe, grands et petits, se contre-balançaient réciproquement; il n'y a plus que trois puissances qui, entourées de leurs alliés, se disputent la prépondérance exclusive, ou contre-balancent réciproquement leurs forces. L'empire britannique a soumis la mer; la Russie s'étend de Tornea aux bouches du Danube; la France embrasse l'Europe



occidentale toute entière, depuis l'Océan jusqu'au Niémen, depuis le cap nord jusqu'à la Calabre. Dans sa position géographique, et vu le nombre de ses habitans, la Suède ne peut espérer de garder cette indépendance parfaite dont jouissaient les États secondaires dans l'ancien système d'équilibre : cette vérité est désagréable, mais la Suède elle-même a failli en faire la triste épreuve; sans la révolution qui l'a sauvée, elle périssait; c'est donc cette révolution qu'il faut consolider. Pour cela la Suède doit embrasser franchement le système de la puissance dont elle a le plus à espérer et le moins à craindre; cette puissance ne peut être que la France. L'élection d'un prince français est la conséquence naturelle de cette vérité.

Ici l'orateur observe que l'unanimité de la voix publique en faveur du prince de Ponte-Corvo, le dispense de faire l'éloge de ses qualités personnelles.

Il retrace cependant celles que le prince a déployées dans les camps, dans les ambassades et dans les cabinets. Il le peint tour-à-tour général, ambassadeur, ministre, gouverneur des pays conquis par les armes françaises. Il cite même jusqu'à cette faveur de la fortune qui récompensait le mérite l'a élevé des grades subalternes à la dignité éminente de maréchal et prince de l'Empire français. Sa manière de vivre est simple, sans faste, elle conviendra à un peuple frugal et sévère. Dans la paix il saura gouverner la Suède, et dans la guerre la défendre. Il a constamment professé les principes sur lesquels reposent les constitutions d'un peuple libre. Un fils de onze ans assure sa succession et augmente les espérances de la patrie. Voilà les motifs de l'orateur, et ceux qui ont été partagés et sanctionnés par le vœu général. Bientôt le prince royal de Suède recevra lui-même l'expression de ces sentimens; on assure qu'il se rend incessamment à Stockholm.

Il est inutile d'ajouter à l'analyse de ce discours la réfutation de quelques écrits qui ont circulé en Suède. Il est faux qu'on y ait reçu par courrier exprès, soit des nouvelles, soit le portrait du prince de Ponte-Corvo. « Quant aux autres nouvelles, porte la réfutation que nous citons d'après le *Moniteur*, c'est-à-dire, quant aux avantages promis au royaume par ce prince, dans le cas où il fût élu successeur au trône, le public éclairé jugera lui-même du degré de foi qu'elles méritent, lorsqu'il apprendra qu'en éloignant toute ombre d'influence, l'Empereur Napoléon a laissé au roi et à la diète le choix entièrement libre; qu'en

choisissant le prince de Ponte-Corvo, les Etats n'ont été influencés que par ses qualités brillantes et généralement reconnues, et nullement par l'espoir de quelques avantages dont un bruit vague flattait le peuple; qu'enfin il aurait été au dessous de la dignité et du caractère de ce prince de promettre à notre commerce des bénéfices que peut-être il lui serait impossible d'obtenir, quelque grand que puisse être son désir de contribuer à la prospérité de la Suède. »

Mais il est un autre bruit répandu dans le Nord, et que confirment les lettres de Vizmar, de Rostock et de la Baltique; si l'on y ajoutait foi, le port suédois de Gothenbourg servirait d'asile et de point de réunion à des convois anglais. Trois cents bâtimens en seraient sortis dans les premiers jours de septembre; deux cents devaient les suivre. Le *Moniteur* se refuse à croire à de tels bruits: «Ce qu'ils annoncent, dit-il, serait trop contraire à ce que l'on connaît du traité de paix entre la France et la Suède: si cependant le port de Gothenbourg est ouvert aux Anglais, il faut l'attribuer à l'espèce d'interrègne qui a eu lieu. La nation suédoise est trop loyale pour ne pas tenir les engagements qu'elle prend.»

Les nouvelles de Londres les plus récentes, relatives aux affaires d'Espagne et de Portugal, sont du 11 septembre. Voici les détails qu'elles renferment; ils sont datés du quartier-général de Celorico le 14 août, sept jours avant la prise d'Almeida:

«La cavalerie est en avant de l'armée qui s'est retirée de quelques lieues depuis la prise de Ciudad-Rodrigo. L'ennemi a ouvert aujourd'hui ses tranchées devant Almeida. Il occupe Pinhel, Valveida, Carvallas, Serepeiro et d'autres villages des environs. Nous occupons une chaîne de villages exactement opposée; et il ne se passe pas trois heures que quelque canonnade n'ait lieu. Notre cavalerie s'attend toutes les nuits à être attaquée, et n'a pas derrière elle un seul homme d'infanterie à douze milles à la ronde. L'ennemi a quinze mille hommes sous les ordres de Loison, destinés à investir Almeida, et qui font partie du corps du maréchal Ney, dont le reste, d'environ dix mille hommes, est au fort de la Conception; vingt-cinq mille sous les ordres de Juuot, à Saint-Felices; et ces corps sont à deux jours de marche de notre armée, et quelques-unes de leurs divisions n'en sont qu'à huit milles. Massena est à Val de Mula, village situé près de

Ciudad-Rodrigo, que nous occupions il y a trois semaines. Regnier, à la tête de dix-huit ou vingt-mille hommes, menace la province d'Alentejo. Telle est l'armée de Portugal; on dit qu'elle sera renforcée par deux autres corps de l'armée d'Espagne, qui sont en marche, l'un de Valence et l'autre d'Andalousie. Notre cavalerie ne cesse d'être sur le qui vive. Il y a trente-trois nuits que les officiers et les hussards et dragons de nos 14<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> régimens ne se sont déshabillés. La cavalerie ennemie est au nombre de dix-mille hommes dans notre voisinage. »

On connaît, depuis cette date, la prise d'Almeida, et le mouvement de retraite des Anglais. D'autres lettres contiennent de nouveaux détails sur les terreurs éprouvées à Oporto, où l'armée française semble attendue, et d'où sortent de nombreuses embarcations pour l'Angleterre; sur les pertes qu'éprouve la garnison de Gibraltar par la maladie apportée de Walcheren; sur la Hollande, où l'on fait monter à plus de 50 millions le produit de l'impôt de 50 pour cent; sur Dantzick, qu'on sait avoir été occupée par les troupes françaises, et avoir sur-le-champ armé des corsaires; sur l'anniversaire de la fête de l'Empereur, que l'armée anglaise crut bien être signalée par une attaque de Masséna; sur les crises des banques de provinces, sources continuelles de craintes et de malheurs dans le commerce; sur les alarmes qu'inspirèrent, à Londres, les bruits d'une sortie de la flottille de Boulogne; enfin sur l'état de pénurie extrême qu'éprouve l'armée anglaise en Espagne, et particulièrement la brigade du général Hill, opposée au général Reynier.

Les Anglais, toutefois, se trompent relativement au produit du droit de 50 pour cent sur les denrées coloniales, établi en Hollande; ils l'évaluent à 30 millions, mais on écrit d'Amsterdam même, en date du 17 septembre, que les déclarations vont déjà à 40 millions, sans y comprendre la valeur des marchandises de fabrique anglaise qui ont été confisquées. Il en résulte pour les Anglais une perte bien considérable, car une grande partie des denrées coloniales appartenait au commerce anglais, et avait été envoyée à Amsterdam en *compte courant*, et non à la charge des négocians hollandais. En même tems un embargo général a été mis par les Danois dans tous les ports du Holstein et le long des côtes de l'Elbe; on y saisit les marchandises anglaises, et on ne laisse sortir que les corsaires armés contre le commerce de l'ennemi. Les mesures de saisie et

de confiscation se poursuivent en Russie et en Prusse avec la même activité. Les corsaires danois, particulièrement, font des prises considérables. Les gouvernemens de Vienne et de Berlin continuent à s'occuper presque exclusivement du rétablissement de leurs finances. Il est question de séculariser, en Silésie, les domaines ecclésiastiques, pour les employer au paiement de la dette de l'Etat. Ces biens sont évalués à 30 millions d'écus. Les contrats pour l'approvisionnement des garnisons françaises, et des hôpitaux à Stettin et à Custrin, sont renouvelés pour un an. Le grand quartier-général de l'armée française en Allemagne, a dû être rendu, le 10 septembre, à Hanôvre, sous les ordres du général Compans.

C'est peut-être ici le cas de faire remarquer quel effet produit sur l'opinion en Angleterre cette réunion de la Hollande à la France, dont le commerce anglais a déjà tant souffert. Elle est l'objet de considérations politiques développées dans le *Political register*, avec autant d'étendue que d'intérêt. Selon cet écrivain, l'Empereur Napoléon, à peine débarrassé des affaires du continent et des soins pénibles de la guerre, devait tourner les yeux sur la Hollande; il avait toujours dû vouloir conserver une grande influence sur ce pays pour l'accomplissement de son système. Du moment où l'on a vu que le roi Louis était trop porté à s'appitoyer sur des malheurs particuliers devenus nécessaires à l'ensemble des opérations, on a dû prévoir ce qui est arrivé. La conduite de l'Empereur envers toute sa famille, prouve qu'il a eu le désir constant de l'illustrer, et qu'ici sa politique a dû être plus forte que ses inclinations naturelles. En Hollande la masse du peuple sera probablement satisfaite du changement qui vient de s'opérer. Aujourd'hui c'est à l'Angleterre à envisager elle-même, et pour son propre intérêt, les conséquences de cette réunion. Ces conséquences sont le débarquement possible et probable de 50 mille hommes, transportés en Angleterre en huit ou dix heures de tems. Dans un an l'Empereur peut avoir en Hollande, à Boulogne, à Rochefort, au Ferrol, à Lisbonne, des bâtimens qui peuvent partir à un moment donné, et partir avec des troupes à bord. Cet événement est encore plus probable que ne l'était la bataille de Wagram, et la paix et le mariage qui l'ont suivie. Quels seraient les résultats d'un débarquement en Angleterre? Ils peuvent se prévoir; mais en Irlande ils ne peuvent se calculer. L'écrivain que nous citons termine d'une manière

dont l'exemple peut enhardir les discoureurs politiques, et qui fut en effet une réponse du célèbre Fox : vous me demandez le remède, dit-il, moi je vous indique le mal ; trouvez-le, ou c'est votre faute plus que la mienne. A cet égard, le *Political register* nous semble avoir pris le parti le moins embarrassant ; il semble trop oublier pour les intérêts de son pays, que la déclaration d'un mal que tout le monde peut voir, et en quelque sorte palper, est la moindre preuve de discernement que puisse donner un médecin. Ce mal, l'Angleterre entière le connaît, elle l'éprouve, elle en voit les progrès, elle en sent les résultats prochains. Ce ne sont pas à cet égard les lumières et l'expérience qui lui manquent, ce sont des préservatifs, et nous devons voir avec quelque plaisir que l'écrivain anglais que nous citons, ne se donne même pas la peine d'en chercher. Il est clair qu'il n'en indiquerait qu'un seul, mais la haine et l'orgueil défendraient de l'entendre.

Cet orgueil et cette aveugle haine viennent encore de trouver une victime assez aveugle elle-même pour se dévouer à en être le vil instrument.

Un nommé Pagowski, se disant comte polonais et chevalier de Malte, a été condamné à mort le 13 de ce mois, par une commission militaire formée à Paris, en vertu d'un décret impérial, par le général comte Hulin, commandant d'armes, et de la première division militaire. L'exécution a suivi le même jour.

Le *Moniteur*, qui a imprimé le texte du jugement, a publié une note qui fait connaître quel était ce misérable, nouvel et triste exemple du délire qui préside à de telles combinaisons, de la bassesse qui attache un honteux salaire aux plus honteuses manœuvres. Voici cette note :

« Le nommé Pagowski, se disant comte polonais et chevalier de Malte, condamné le 13 de ce mois, par une commission militaire, à la peine de mort, avait été chassé de France en 1802, de Russie en septembre 1805 ; il passa en Angleterre, d'où il fut jeté de nouveau sur le Continent à la fin de mai 1807.

» Il revint à Paris, où il subit une condamnation juridique pour délits de faux et escroquerie, et, après deux ans de détention à Bicêtre, il fut conduit par la gendarmerie hors des frontières de France, au mois de mars dernier.

» En même tems, les journaux français, par des avis bien circonstanciés, prémunirent le public contre les

manœuvres de cet individu , qu'on ne regardait alors que comme un vil escroc.

„ Mais bientôt changeant de masque et de noms , il prit pour base de ses escroqueries , des suppositions et même des propositions de crimes de lèse-majesté ; à cet effet , il écrivit de Francfort et de Hanau , directement et sous des noms différens , à plusieurs souverains , sous la date des 8 et 9 mai , 5 et 24 juin ; le même jour 24 juin , il écrivait à l'amiral Saumarez dans la Baltique , sous le nom d'un personnage qui se serait évadé des prisons de France avec le baron de Kolli ; et c'est sans doute d'après une semblable autorité que les derniers journaux anglais sont pleins de l'arrivée de Kolli en Angleterre.

„ Les cabinets indignés ont procuré l'arrestation de Pagowski ; et éclairés par ces nouvelles trames sur des accélératesses antérieures du même homme , ils en ont envoyé officiellement les preuves , qui , en ne laissant à l'accusé et à son défenseur aucun moyen possible de défense , ont porté au plus haut degré l'horreur et la conviction des juges. » S.

#### PARIS.

L'EMPEREUR a tenu , lundi , un conseil de commerce. S. M. a chassé plusieurs fois cette semaine dans les environs de Versailles. Ses chasses l'ont conduit aussi à Sceaux , dans les bois de Verrières et d'Aunay ; par-tout la population s'empressait de se porter sur les pas de LL. MM. , et de saluer leur présence par ses acclamations. S. M. dans ces différentes courses a reçu , avec une extrême affabilité , diverses pétitions.

— Un décret impérial détermine la division de la Hollande en départemens.

— Les élèves des Lycées de l'Académie de Paris rentreront en classes le 8 octobre prochain.

#### ANNONCES.

*Bienfaits de la Religion chrétienne , ou Histoire des effets de la religion sur le genre humain , chez les peuples anciens et modernes , barbares et civilisés. Ouvrage traduit de l'anglais d'Edouard Ryan , vicaire de Donoghmore. Un vol. in-8°, de 670 pages. Prix , 6 fr.*

## 256 MERCURE DE FRANCE SEPTEMBRE 1810.

50 c., et 8 fr. franc de port. Chez Garnery, libraire, rue de Seine ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Lettres sur la route de Genève à Milan par le Simplon, écrites en 1809.* Un vol. in-12. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. A Paris, chez J. J. Paschoud, libraire, rue des Petits-Augustins, n° 3 ; et à Genève, chez le même libraire.

*Extraits de Tacite et remarques sur plusieurs passages du texte,* par N. S. Anquetil. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 60 c. franc de port. Chez Charles Bârois, libraire, place du Carrousel ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Le Lycée de la Jeunesse, ou les Etudes réparées, nouveau cours d'instruction à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe, et particulièrement de ceux dont les études ont été interrompues ou négligées. Troisième édition, augmentée d'une nouvelle partie relative à la philosophie,* par M. Moustalon, auteur de *la Morale des Poètes*, du *Notionnaire*, de *la Géographie historique*, etc. Deux forts vol. in-12. Prix, 5 fr., et 7 fr. franc de port. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Histoire des généraux Français depuis 1792 jusqu'à nos jours ;* par A. Châteauneuf. *Sixième édition*, revue et corrigée. Le prix des dix-huit parties de cet ouvrage qui forment à-présent 6 gros volumes, brochés ou reliés, est de 20 fr., et 24 fr. franc de port. Ceux qui ont acheté les douze premières parties, paieront les sept dernières qui ont paru depuis et qui complètent cet ouvrage, 10 fr., et 12 fr. 50 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, n° 34 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Tableau-barème de la réduction des pièces d'or et d'argent livres-tournois en francs.* Précédé des décrets des 18 août et 13 septembre 1810, sur les monnaies d'or et d'argent, et de billon, dites pièces de six liards. Ouvrage indispensable à tous les receveurs généraux et particuliers, aux banquiers, agens de change, notaires, négocians, et généralement à toutes les personnes qui ont à payer ou à recevoir. Prix, 20 c., et 25 c. franc de port. Chez Gueffier, rue Galande, n° 61.

*Histoire des Wahabis, depuis leur origine jusqu'à la fin de 1809 ;* par A. L. A\*\*\*, membre de la Légion-d'honneur. Un vol. in-8° de 230 pages. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Crapart, libraire, rue et hôtel Serpente, n° 16 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.



# MERCURE DE FRANCE.



---

N° CCCCLXXX. — *Samedi 29 Septem. 1810.*

---

## POÉSIE.

### LE PRIX.

\* QUELLE est la femme dans Paris  
La plus digne d'un pur hommage,  
Et qui toujours aimable et sage,  
Sur son sexe obtiendrait le prix,  
Si ce doux prix était d'usage? \*

Ainsi le puissant Obéron,  
Des sylphes le premier, dit-on,  
Parlait à ses quatre confrères,  
Qui sur notre ingrate cité,  
Où leur nom n'est plus répété,  
Etendent leurs soins tutélaires.

Celle que je couronnerais,  
Dit l'un d'eux, sévère pour elle,  
Fuirait cette palme nouvelle.  
La douceur est dans tous ses traits.  
Elle a reçu de la nature  
Cette grâce, noble parure  
Que l'art jaloux n'imité pas.  
Son rire n'a jamais d'éclats.

R



## MERCURE DE FRANCE,

Des beaux arts amante timide,  
 Dans l'âge encore où de plaisirs  
 Son sexe léger est avide,  
 Loin d'un monde bruyant et vif  
 Elle se fait d'heureux loisirs.  
 Ses discours au bon goût fidèles  
 N'ont point de vaine ambition ;  
 Mais son imagination  
 A la raison donne des ailes.

Le second s'exprime en ces mots :  
 Je pense qu'à votre suffrage,  
 Une autre a des titres égaux.  
 A ses enfans elle partage  
 Son amour, ses soins, son repos.  
 Surdeurs penchans qu'elle redresse  
 Veille incessamment sa tendresse.  
 Son exemple éloquent instruit  
 Leur cœur et leur raison novice ;  
 Mais étrangère à l'artifice,  
 Pour eux elle redoute et fuit  
 Ces éclairs d'un esprit factice  
 Qui souvent présagent la nuit.

Obéron gardait le silence.  
 Une autre encore à votre choix,  
 Dit le troisième, aurait des droits.  
 De l'amitié sa bienveillance  
 Exagère les douces lois.  
 Par leur sort qui change et varie  
 Ses amis tourmentent sa vie.  
 Elle adopte tous leurs destins,  
 Pour eux elle craint, elle espère,  
 Et quand se lève un jour prospère,  
 Prévoit des orages lointains.  
 O combien cet exode l'honore !  
 Elle gémit sur leurs malheurs ;  
 Mais le tems a séché leurs pleurs,  
 Lorsque des siens coulent encore.

Une autre, disait le dernier,  
 Présente un modèle aussi rare,  
 Le destin pour elle est avare.

De la santé, ce bien premier  
Dont jamais rien ne dédommage,  
Sur-tout dans le printems de l'âge  
Que seul il ferait envier.  
Sans soins pour elle et sans alarmes,  
Sa souffrance est calme toujours :  
C'est pour d'autres qu'elle a des larmes,  
Des plaintes, de touchans discours.  
Sa voix douce et pure console ;  
Son sourire est une leçon ;  
Ce monde si froid, si frivole,  
Sur sa bouche aime la raison.  
Ainsi la rose bienfaisante  
Que battent les vents importuns,  
Peuchant sa tête languissante,  
Exhale encor ses doux parfums.

« A ces femmes, dit le génie,  
Il faudrait un prix glorieux.  
Au moins que l'équité publique  
Leur exemple si précieux.  
Prenez ce soin ; et qu'un poète,  
Expiant de vaines chansons,  
Dans ses vers proclame leurs noms. »  
Tous répondent : c'est Antoinette.

ÉVARISTE PARNY.

*VERS mis au bas d'une statue de l'Amour placé sur un autel, et prêt  
à lancer une flèche.*

DANS l'âge d'or l'Amour sans ailes et sans armes  
Était toujours le même ; il se vit délaissé.  
En vain, il prodigua les caresses, les larmes,  
Par les Ennuis enfin il fut chassé.  
Le Dépit lui donna l'aile de l'Inconstance ;  
La Vengeance l'arma d'arc et de traits cruels ;  
Faire des malheureux devint sa jouissance. . . . .  
L'homme aussitôt lui dressa des autels !

S. DE LAM<sup>\*\*\*</sup>.

## QUATRAIN.

LE plaisir que cherche l'oisif  
 Pour tromper l'ennui qui l'obsède,  
 N'en est que le palliatif :  
 Le travail en est le remède.

KÉRIVALANT.

## ENIGME.

SELON qu'en ma première enfance  
 Je fus ou de bure ou de lin,  
 Je deviens, à ma renaissance,  
 Objet plus commun ou plus fin.  
 Ce n'est pas sans de justes causes  
 Que je crains les métamorphoses,  
 Elles n'ont rien d'heureux pour moi,  
 Ce que je vais dire en fait foi.  
 Dans l'origine arraché de ma mère,  
 Ou bien tondu sur le dos de mon père,  
 Je fus battu, noyé, rompu,  
 Echarpé, comprimé, tordu,  
 Mis en pièces enfin. On me vend, on m'achète,  
 Je sers à table, au lit, à la toilette,  
 En hiver, en été, de jour comme de nuit,  
 Et quand un long service à la fin m'a réduit  
 A l'état le plus pitoyable,  
 On m'abandonne à quelque misérable  
 Qui me met en lambeaux, me porte au chiffonnier,  
 Qui me livre à vil prix. Bientôt sur un fumier  
 Je vais périr. Tu présumes, peut-être,  
 Qu'après de tels affronts je ne puis reparaitre;  
 Lecteur, détrompe-toi : si ce n'est à rôtir,  
 Je suis encor bon à bouillir.  
 On m'empâte ; je prends certaine consistance,  
 Et plus important que jamais,  
 Peut-être un jour j'aurai ta confiance,  
 Et deviendrai de tes secrets  
 Le dépositaire fidèle.

Mais, hélas ! pour prix de mon zèle,  
Un moment de dépit te fait me mutiler ;  
Et tu finis souvent par me brûler.

S.....

## LOGOGRIPE.

Je suis un idole trompeur  
Qui conduit rarement l'auteur à la fortune ;  
On me cherche croyant rencontrer le bonheur ,  
Et j'entends des mortels la demande importune.  
J'éternise l'éclat du plus rare talent ,  
Le favori de Mars me voit dans sa conquête.  
Lecteur , si tu m'ôtes la tête ,  
Je me jette dans l'Océan.

A. F. de l'Ecole militaire de Saint-Cyr.

## CHARADE.

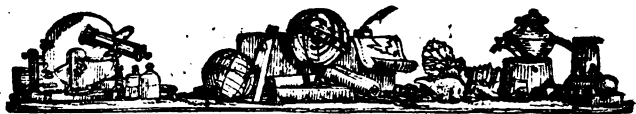
Pour enchaîner la fortune volage ,  
L'homme ici-bas , dans son pèlerinage ,  
Ne se lasse jamais de faire mon premier ;  
Son trop fragile cœur , jouet de mon entier ,  
N'a que douleur pour apanage ,  
Jadis en proie à ce triste partage ,  
De l'Orient un souverain , un sage ,  
Déplorant ses erreurs qu'il voulait expier ,  
Fit de ses dons touchans retentir mon dernier.

B..... D'AGEN ( du cercle de la Comédie. )

---

*Mots de l'ENIGME , du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Gants*.  
Celui du Logogriphe est *Rêver*.  
Celui de la Charade est *Volage*.



## SCIENCES ET ARTS.

*Dizionario ragionato di libri d'agricoltura, veterinaria, etc.*  
ou Dictionnaire raisonné des livres d'agriculture, de  
vétérinaire, et des autres parties de l'économie rurale,  
à l'usage des agronomes et à celui de la jeunesse ;  
par FILIPPO RÉ. — Quatre vol. Venise, 1808—1809.

M. Ré, professeur d'économie rurale à l'Université de Bologne, agriculteur aussi distingué dans la théorie que dans la pratique de l'agriculture, s'est fait connaître depuis quelques années par plusieurs bons ouvrages sur diverses parties de l'économie champêtre. On remarque parmi ces écrits un *Traité sur le jardinage*, des *Elémens d'agriculture*, une *Physiologie des plantes*, et le Dictionnaire dont nous allons rendre compte.

Le grand nombre d'ouvrages publiés dans le dernier siècle sur l'économie rurale, démontre que cette science a fait des progrès, ou du moins que le nombre des personnes qui s'en occupent s'est accru dans une égale proportion ; car les auteurs n'écrivent que lorsqu'ils espèrent trouver des lecteurs ; mais, si cette richesse littéraire étend le domaine de la science, il n'est pas moins certain qu'elle la rend plus pénible et plus difficile à acquérir. Celui qui veut en connaître toutes les parties et ne rien ignorer des nouvelles découvertes qu'elle présente chaque jour, se trouve obligé de tout lire ou de tout examiner, et de perdre ainsi un temps précieux à parcourir des écrits qui souvent ne renferment que des notions déjà connues, des faits hasardés ou controuvés. De là résulte la grande utilité des journaux qui, dépourvus de tout esprit de parti ou d'intérêt, présentent aux lecteurs des jugemens dictés par une critique saine et éclairée : mais les jugemens des journaux s'effacent promptement de la mémoire, et il est souvent impossible de les consulter lorsqu'on veut lire un ouvrage que les circonstances nous mettent sous la main. Il est donc très-utile aux progrès des sciences, et même indispensable pour en faciliter la route, de donner, sur les diffé-

rentes parties qui les composent, des bibliographies où l'on puisse non-seulement trouver le titre de tous les ouvrages publiés sur une matière, mais encore un jugement propre à guider dans le choix qu'on doit faire, et dans la confiance qu'on peut accorder à un auteur.

Les Italiens ainsi que les Allemands ont senti l'importance de ce genre de publication. Les derniers ont donné des bibliographies sur toutes les parties dont se compose le vaste champ de la littérature et des sciences. Il nous suffit de citer ici, pour ce qui concerne l'économie rurale, l'ouvrage de M. F. B. Weber, publié en 1803 et composé de trois volumes in-8°. Les Français semblent dédaigner ce genre utile de littérature, ou plutôt ils ne sont pas doués en général de la constance nécessaire pour suivre les recherches qu'il exige.... L'Italie offre quelques essais bibliographiques moins complets que ceux des Allemands; mais où l'on trouve cependant des renseignements toujours utiles aux bibliographes et aux agriculteurs.

M. Lastri, savant aussi recommandable par ses qualités sociales que par la variété de ses connaissances, a publié en 1787 une *Bibliothèque Géorgique*, en un volume in-4°, où il donne le catalogue de la grande majorité des ouvrages agronomiques publiés en langue italienne jusqu'à l'époque où il a écrit. On regrette qu'il n'ait pas porté son jugement sur tous les ouvrages dont il cite les titres. Il s'est contenté de prononcer sur un petit nombre. C'est dans le dessein de suppléer à ce qui manque à la Bibliothèque de M. Lastri, que M. Ré publia, en 1798, à la suite de la première édition de ses *Elémens d'agriculture*, un *Essai de Bibliothèque Géorgique*, où il fait le recensement d'un petit nombre d'ouvrages, en indiquant la matière dont ils traitent et l'utilité qu'on peut retirer de leur lecture. Mais cet essai était trop incomplet pour servir de guide aux personnes qui désirent de connaître en détail les productions agronomiques des Italiens. Aussi M. Ré a publié nouvellement son Dictionnaire dans lequel il cite 1400 ouvrages, dont mille italiens, tandis que la Bibliothèque de M. Lastri n'en contient que 800. Il donne son opinion sur les auteurs anciens, grecs et latins, et sur les principaux ouvrages français et anglais, sans oublier les traités de chimie ou de botanique qui ont du rapport avec l'agriculture. L'auteur a lu ou examiné tous les ouvrages dont il parle, et nous ne pouvons mieux faire connaître les principes de sa critique qu'en citant un passage dans lequel il les manifeste lui-même.

même. « J'ai porté mes jugemens sans me laisser entraîner  
 » par la passion de la haine ou de l'amitié. J'ai préféré de  
 » me tromper par excès de modération ; c'est pour cette  
 » raison que je n'ai pas cité les mauvais ouvrages ou que  
 » j'en ai parlé très-brièvement , afin de ne point m'em-  
 » porter contre leurs défauts. J'ai loué ceux qui m'ont été  
 » profitables , et qui ont ainsi contribué à mes jouis-  
 » sances. »

M. Ré a mis à la tête de son Dictionnaire une préface assez longue , dans laquelle il donne des règles sur la manière de lire avec profit les ouvrages d'agriculture ; puis il trace le caractère des auteurs grecs et romains ; il passe ensuite en revue les écrits peu nombreux qui ont paru du cinquième au quinzième siècle ; il consacre un paragraphe à ceux du seizième et dix-septième , et donne de plus grands détails sur les écrivains du dix-huitième siècle ; enfin il emploie le reste de sa préface à caractériser les auteurs italiens , français , allemands , suisses , suédois , danois , etc , espagnols et anglais.

Il conseille , avec raison , de se défier des écrivains systématiques , qui , au lieu d'étudier les lois de la nature , s'efforcent de les plier au caprice de leur imagination ou de leur amour propre : mais , en rejetant ce genre d'ouvrages , il exhorte les amateurs de la science agricole de joindre à l'étude de la pratique celle de la théorie qui doit servir de guide dans les applications , et sans laquelle on ne deviendra jamais un cultivateur consommé. Il en démontre l'importance en faisant observer que les nations chez lesquelles elle a fait des plus grands progrès , sont aussi celles qui ont porté la pratique à un plus haut degré de perfection ; il cite à l'appui de cette vérité la Toscane , le Milanais , les Etats Vénitiens , etc. Il prémunit les personnes inexpérimentées contre deux écueils également dangereux dans la lecture des ouvrages agronomiques. Le premier est relatif aux traités qui renferment parmi un grand nombre d'erreurs quelques bonnes pratiques , ou des principes fondés sur les lois de la nature ; il faut être doué d'un jugement sain , et avoir des connaissances pour discerner les parties de ces écrits auxquelles on peut ajouter foi , de celles qu'on doit rejeter. Le second est relatif aux ouvrages dont les principes et les conseils sont basés sur l'expérience et l'observation , mais qui souvent induisent en erreur les personnes qui veulent les suivre sans apporter un examen assez réfléchi sur la différence des sols , des

climats, des circonstances, etc. « Je sais qu'il arrive quelquefois, sur-tout parmi les ultramontains, ajoute M. Ré, que des auteurs renommés prêtent leur nom à certains ouvrages, soit par bonté, soit par ambition, soit par d'autres motifs, et que ces mêmes personnes, ou quelques écrivains faméliques, ne cessent de donner des éloges à la médiocrité. » Les lecteurs ne sauraient donc se tenir trop en garde contre cette espèce de vénalité. L'agronome italien, fidèle aux principes d'une critique saine et équitable, éloigné de cet esprit de coterie et de charlatanisme qui déshonore trop souvent les sciences et ceux qui les professent, a porté sur les ouvrages dont il parle dans son Dictionnaire, un jugement qui fait honneur à son caractère et à ses lumières, et qui doit servir de guide dans le choix et la lecture des ouvrages économiques écrits en langue italienne.

C. P. DE LASTEYRIE.

---





## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

**MORCEAUX CHOISIS DES LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES**  
ÉCRITES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES SUR LA RELIGION , LES  
MŒURS ET LES USAGES DES PEUPLES VISITÉS PAR LES MIS-  
SIONNAIRES , suivis de Fragmens de nouvelles lettres  
édifiantes et d'un coup-d'œil général sur les missions ;  
par A. C\*\*\* , avec gravures. — Paris, chez *Brunot-  
Labbe* , libraire de l'Université impériale, quai des  
Augustins , n° 33.

S'IL fallait venger l'humanité des outrages de quelques moralistes atrabilaires qui méconnaissant tout ce que le cœur humain renferme de noble et de généreux, font de notre intérêt personnel le principe exclusif de toutes nos actions, il suffirait de leur opposer le dévouement de ces héros de l'évangile, qui, sans autre motif que l'amour des hommes et le zèle de la religion, sans autre espérance que les dangers, les souffrances, les persécutions et le supplice, vont à travers les mers, au sein des forêts et des déserts, chercher, dans des terres inconnues, des nations sauvages et barbares, pour leur porter les bienfaits de la civilisation et les lumières de la foi.

Est-ce donc par les vues d'un vil et méprisable intérêt que ces hommes extraordinaires renoncent à leur patrie, à leur famille, à leurs amis, à tout ce que leur éducation, leurs connaissances et leur talent peuvent leur promettre de jouissances et de bonheur?

Est-ce par intérêt personnel qu'ils vont s'ensevelir sous la hutte d'un sauvage, partager ses alimens grossiers, braver ses caprices féroces et ses mœurs farouches?

Qu'ils sont à plaindre ces esprits froids et méthodiques qui, se dépouillant eux-mêmes de leurs plus belles prérogatives, renoncent à tous les avantages de l'imagination et du sentiment, pour se réduire au triste et glacial exercice de la raison géométrique!

Transformez tous les hommes en métaphysiciens, en calculateurs exacts; supposez qu'ils n'entreprennent rien sans consulter leur intérêt personnel, sans s'interroger eux-mêmes sur les motifs qui les animent, quels sentimens, quelles résolutions, quelles entreprises grandes et magnanimes pouvez-vous attendre d'eux? Pensez-vous que le guerrier se précipite au milieu des bataillons ennemis, brave le fer et le feu, verse son sang, sacrifie ses jours pour la patrie? Pensez-vous que Codrus se dévoue pour les Athéniens, que Curtius s'ensevelisse dans les entrailles de la terre, que d'Assas livre sa poitrine au fer de l'ennemi? Et s'il arrive qu'une contagion meurtrière désole une contrée, qu'un incendie dévore une cité, que des torrens débordés ravagent les campagnes, sera-ce par égoïsme que Belsunce, Dapchon et le duc de Brunswick affrontent les flammes, les flots et le trépas pour la cause commune? Est-ce l'intérêt personnel qui anime ces filles vertueuses dont les mains délicates et compatissantes vont, dans l'asyle de la misère et de la douleur, panser les plaies et soulager les infirmités du malheureux?

Ne détruisons donc pas ces inspirations du cœur, ces mouvemens irrésolus qui portent l'âme à de grandes entreprises et nous font oublier nos propres intérêts pour ceux de l'humanité.

Ne craignons pas d'admirer la sainte audace de ces hommes apostoliques dont les généreux travaux ont déjà répandu tant de bienfaits sur la terre. Honorons leurs vertus, et ne leur ravissons pas la gloire d'avoir bravé tant de dangers, subi tant de souffrances, méprisé les fers et la mort pour l'intérêt seul du genre humain.

Cette gloire appartient toute entière au christianisme et à nos siècles modernes. Les âges antiques ne sauraient en rien réclamer. Jamais ni les Grecs ni les Romains ne la connurent, et c'est d'eux peut-être qu'il est possible de dire avec quelque justice, que tout ce qu'ils entreprirent fut conçu, dirigé, exécuté par le motif exclusif de l'intérêt personnel.

Le recueil des lettres édifiantes est donc un des beaux monumens de notre histoire; ce n'est pas seulement un

livre de religion, c'est encore un dépôt précieux de sciences, d'observations et de recherches importantes. C'est l'ouvrage d'hommes également remplis de science et de vertu, également animés de l'esprit de Dieu et de l'amour de leurs semblables. Depuis long-tems on désirait qu'un écrivain judicieux fit un choix parmi les quarante-deux volumes qui composent cette collection; car il est des lettres qui n'offrent qu'un intérêt momentané, local, isolé; il en est qui sont toutes remplies de sentimens ascétiques, de détails sur la marche, les progrès et les obstacles de la prédication évangélique. Celles-là seront toujours chères aux âmes pieuses, mais elles ne seront pas également recherchées des savans et des gens du monde. Il fallait donc qu'un juge éclairé se chargeât de distribuer les parts. Ce travail est fait depuis deux ans, et c'est ici le lieu de rappeler un choix de Lettres édifiantes et curieuses, publiées en huit volumes in-8°, chez Maradan.

Sans doute l'auteur du nouvel abrégé aura cru qu'on pouvait encore réduire cette collection, et se sera flatté de plaire en n'offrant à ses lecteurs que des morceaux variés, courts et piquans. On ne saurait nier que la lecture de son ouvrage, toute superficielle qu'elle est, n'offre de l'intérêt, et ne soit de nature à plaire à tout le monde. Les hommes instruits préféreront l'édition en huit volumes; les esprits légers, qui lisent plus pour s'amuser que pour s'instruire, se contenteront de l'édition en deux. Le choix en est fait avec discernement; on y trouve des détails curieux, des observations d'histoire naturelle intéressantes, des anecdotes propres à amuser. Voulez-vous savoir de quelle manière les prêtres syriens administrent l'eucharistie et l'extrême-onction? un des missionnaires va vous en instruire:

« Les prêtres grecs, en Syrie, font faire un grand pain le jeudi saint. Ils le consacrent lorsqu'il est encore tout chaud, le trempent dans du vin consacré, et l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher; après quoi ils le pulvérisent dans un petit moulin, et en conservent la poudre dans un sac assez mal propre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint viatique

» aux malades , ils prennent un peu de cette poudre avec  
» une cuillère , et la font tomber doucement dans la bou-  
» che du malade.

» Pour ce qui est de l'extrême-onction , ils préparent  
» et administrent ce sacrement de la manière suivante :  
» ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur  
» pain ; ils la mettent dans un plat ; ils versent de l'huile  
» sur cette pâte ; lorsqu'elle est pénétrée de l'huile qui  
» l'environne , ils y enfoncent un bâton auquel ils atta-  
» chent trois mèches allumées ; ils récitent ensuite de  
» longues prières et lisent quelques endroits de la sainte  
» écriture. Les prières et les lectures finies , ils s'appro-  
» chent du malade , et prenant un peu de l'huile qui est  
» dans le plat , ils lui en font des onctions au visage , à  
» la poitrine et aux mains ; ils font les mêmes onctions  
» aux habitans. »

C'est ainsi que les usages , les opinions , les dogmes même , changent avec le tems , les lieux , les hommes. Quelle idée aurions-nous de nos pasteurs s'ils prétendaient nous donner l'extrême-onction quand nous nous portons bien ?

Quoique les idées de tolérance ne soient guère répandues parmi les Turcs , il arrive cependant que le besoin , la crainte et l'intérêt leur inspirent quelquefois des sentimens d'union et de bienveillance. Des nuages de sauterelles ayant désolé les environs de la ville d'Alep , on crut qu'il fallait pour s'en délivrer recourir à un moyen extraordinaire. On conçut le projet d'une procession dans laquelle les Turcs , les chrétiens et les juifs seraient réunis , et demanderaient tous ensemble à Dieu la cessation de ce fléau. L'expédient fut adopté et le jour de la procession fixé. Tel fut l'ordre de la marche :

Les Mahométans s'avançaient les premiers , portant l'alcoran , et invoquant la miséricorde du ciel , avec un chant et des cris qui tenaient un peu des hurlemens. Les chrétiens grecs et leurs papas suivaient avec l'évangile , la croix , les images sacrées , les prêtres en chappe , chacun d'eux faisant leurs prières en langues grecque , syrienne et arménienne. Les juifs venaient les derniers avec le pentateuque , chantant à leur manière. Ces diffé-

rens chœurs étaient éloignés les uns des autres pour éviter la confusion et la cacophonie. Malgré la solennité du jour, la gravité de la fête, et l'importance de son objet, la discorde se mit parmi les assistans. Les juifs se crurent méprisés en voyant marcher les chrétiens avant eux, et comme ils sont les aînés, ils entreprirent de se ressaisir de leurs droits de primogéniture. Les chrétiens voulurent conserver leur préséance et défendre le terrain; on en vint aux mains, le combat fut opiniâtre, mais le bâton des Turcs intervint, et la paix fut rétablie. Ces dispositions n'étaient pas propres à attirer la faveur du ciel. Aussi les sauterelles continuèrent-elles de manger les moissons des Turcs, des juifs et des chrétiens, et le territoire d'Alep n'en fut délivré que lorsqu'une multitude d'oiseaux venus de Perse, et ennemis irréconciliables des sauterelles, les eurent toutes dévorées et exterminées.

Les missionnaires, auteurs des lettres édifiantes, n'étaient pas seulement des apôtres zélés, des théologiens érudits, des prédicateurs fervens; plusieurs d'entr'eux étaient encore des physiciens, des naturalistes, des géomètres distingués et des orateurs éloquens. Je ne sais s'il serait facile de mieux peindre le caractère et les mœurs du célèbre Thamas Kouli-kan; le portrait suivant est digne de nos grands écrivains :

« Le fameux Thamas Kouli-kan, la terreur de l'empire ottoman, l'usurpateur du trône de Perse, le conquérant de l'Inde, était d'un tempérament fort et robuste, d'une taille très-haute et d'une grosseur proportionnée. Il avait le visage basané et un peu allongé, le nez aquilin, la bouche assez bien fendue, la lèvre inférieure un peu excédente, les yeux petits et perçans, le regard vif et pénétrant; la voix rude et forte, mais il en savait adoucir le son, suivant son caprice et son intérêt.

» Seul artisan de sa fortune, il ne dut son élévation qu'à lui-même. Malgré la bassesse de son extraction, il semblait né pour le trône; la nature lui avait donné toutes les qualités qui font les héros, et une partie de celles qui font les grands rois. On aura peine à trouver

» dans l'histoire un prince d'un génie plus vaste , d'un  
» esprit plus pénétrant , d'un courage plus intrépide. Ses  
» projets étaient grands , ses moyens bien choisis , et  
» l'exécution était préparée avec une rare prudence ,  
» avant que l'entreprise éclatât. Ses regards se portaient  
» sur toutes les provinces de son royaume ; rien ne lui  
» était inconnu et il n'oubliait rien. Les travaux ne l'abat-  
» taient point ; il ne s'effrayait pas des dangers ; les diffi-  
» cultés et les obstacles même entraient dans l'ordre de  
» ses projets. Il n'avait point de demeure fixe. Sa cour  
» était son camp ; une tente formait son palais ; son trône  
» était placé au milieu des armes , et ses plus chers conf-  
» dens étaient les meilleurs guerriers. Les froids rigou-  
» rieux de l'hiver , les chaleurs excessives de l'été , la  
» neige et les pluies , la faim et la soif , les travaux et les  
» dangers irritaient son courage et n'étonnaient point sa  
» fermeté. On l'a vu souvent passer d'une frontière à  
» l'autre ; dans le tems qu'on le croyait occupé dans une  
» province , il remportait une victoire dans celle qui en  
» était la plus éloignée. Intrépide dans les combats , il  
» portait la bravoure jusqu'à la témérité , et se trouvait  
» toujours au milieu du danger , à la tête de ses braves ,  
» tant que durait l'action , et à leur suite , quand il fallait  
» se retirer. Le premier et le dernier sur le champ de  
» de bataille , il ne négligeait aucun des moyens que la  
» prudence suggère ; mais il dédaignait les ressources  
» qu'elle se ménage , et ne comptait que sur son cou-  
» rage et sa fortune. C'est par là que dans les actions  
» d'éclat et dans les batailles importantes , il décidait la  
» victoire en sa faveur. Tant de brillantes qualités au-  
» raient fait oublier sa naissance , et à force d'admirer le  
» monarque , on se serait accoutumé , peut-être , à excu-  
» ser l'usurpateur ; mais son avarice sordide et ses  
» cruautés inouïes qui fatiguèrent sa nation et occasion-  
» nèrent sa perte , les excès et les horreurs où se porta  
» son caractère violent et barbare , le rendirent la ter-  
» reur et l'exécration des peuples. Il serait difficile de  
» dire de quelle religion il était ; plusieurs de ceux qui  
» pensent l'avoir bien connu , prétendent qu'il n'en avait  
» aucune. Il disait quelquefois assez publiquement , qu'il

» s'estimait autant que Mahomet et Ali ; qu'ils n'étaient  
 » si grands que parce qu'ils avaient été bons guerriers ;  
 » et qu'après tout, il croyait avoir atteint le degré de  
 » gloire auquel ils étaient parvenus par les armes. »

Ne serait-il pas fâcheux que des morceaux aussi bien  
 écrits , restassent ensevelis et ignorés dans une collec-  
 tion trop volumineuse pour être lue , et ne faut-il pas  
 convenir que le travail des compilateurs a aussi quelque-  
 fois son mérite ?

SALGUES.

RECUEIL DES OUVRAGES DE PEINTURE, SCULPTURE, ARCHITECTURE, GRAVURE EN TAILLE-DOUCE, EN MÉDAILLES ET EN PIERRES FINES, cités dans le rapport du jury sur les prix décennaux, exposés le 25 août 1810, dans le grand salon du MUSÉE NAPOLEON ; volume in-8°, contenant, avec l'explication des sujets, quarante-cinq planches gravées au trait ; publié par C. P. LANBON, peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, auteur des *Annales du Musée*. A Paris, chez l'auteur, rue de l'Université, n° 19 ; et chez les principaux libraires. Prix, 9 fr., et 10 fr. franc de port.

De toutes les institutions qui ont pour but de faire fleurir les sciences et les arts chez une nation, il n'en est pas de plus grande, de plus importante, de plus digne d'un puissant empire et de son souverain, que celle des prix décennaux. Elle encourage tous les genres de talens, elle promet toutes les espèces de gloire, et les récompenses sont proportionnées aux efforts que le génie ou le talent ont faits pour les mériter. La solennité du triomphe doit ajouter encore un nouveau prix à la victoire, et il n'est peut-être rien de plus capable d'exciter l'émulation et de donner à l'ame une activité nouvelle, que l'attente d'une couronne décernée, si j'ose m'exprimer ainsi, en présence de tout l'empire, par l'auguste monarque qui le représente. Cette publicité de la victoire, cette pompe, cet appareil qui doivent l'environner, sont autant d'aiguillons puissans qui réveillent l'esprit

l'esprit et l'imagination. Celui qui entrevoit l'espérance de paraître à son tour sur un si grand théâtre, redouble d'efforts pour y parvenir. Le spectacle imposant qu'il a sous les yeux, sera toujours présent à ses regards ; le bruit des applaudissemens qu'il vient d'entendre retentira toujours à son oreille , et troublera son repos dans le silence et l'obscurité de la nuit , jusqu'à ce qu'il ait travaillé pour en obtenir de semblables. C'est ainsi que les trophées de Miltiade poursuivirent Themistocle dans son sommeil , et donnèrent un héros de plus à la Grèce. Qui ne sait d'ailleurs combien sont profondes les impressions que l'ame reçoit dans les grandes solennités , dans les assemblées publiques ; en un mot , au milieu de la multitude dont la présence électrise , et dont les marques d'approbation sont si flatteuses ? En France sur-tout, où peut-être on est plus avide que par-tout ailleurs de captiver ses suffrages , on a toujours recherché les moyens de briller à ses yeux. C'est ce qui a fait , c'est ce qui fera long-tems encore la prospérité de son théâtre , parce que les triomphes de la scène sont plus éclatans et la gloire qu'elle donne plus immédiate ; et enfin parce que le jugement rendu par le public à la représentation d'un ouvrage dramatique est un avant-coureur de celui de la postérité aux yeux de l'homme propre , qui se fait quelquefois illusion à lui-même , qui se plaît à jouir d'avance des éloges de l'avenir dans ceux de ses contemporains , et qui prend pour la justice des siècles l'enthousiasme et souvent la prévention du moment.

Mais ce que sont les couronnes dramatiques pour les poètes qui font des tragédies et des comédies , les lauriers décennaux le seront désormais pour tous ceux qui cultivent le domaine si varié et si inépuisable des beaux-arts et des sciences utiles. L'impulsion qui n'était donnée qu'à une seule espèce de talent , étant communiquée à tous les talens à-la-fois , les efforts seront par-tout les mêmes ; les succès se multiplieront comme les récompenses qui doivent les encourager. C'est l'avenir sur-tout qui verra les avantages , qui éprouvera tous les bienfaits de cette belle institution. On ne fait que semer





maintenant , on recueillera plus tard , et comme un champ fertile devient plus fertile encore par la culture , ainsi les moissons de gloire et de lauriers deviendront plus belles , à mesure que les semences fécondes , confiées aujourd'hui par le législateur au sol le plus heureux , se développeront sous les mains qui doivent en recueillir les premiers fruits.

Si , comme tout donne lieu de le croire , les avantages de cette grande institution vont toujours en croissant , on peut juger de l'avenir par le présent , et se faire une idée des richesses qui seront l'orgueil de la postérité par celle que l'âge actuel met sous nos yeux. Sans vouloir examiner ici sur quels titres peuvent se fonder aujourd'hui les espérances de la littérature et des sciences exactes , nous nous contenterons de tirer le plus heureux augure de ce que les beaux arts ont produit de plus remarquable depuis dix ans.

Les monumens des beaux-arts , c'est-à-dire , de la peinture , de la sculpture et de l'architecture , frappent tous les yeux , et peuvent être jusqu'à un certain point jugés par tout le monde. Nous entendons par-là que qui que ce soit peut donner son avis sur une statue , sur un tableau , sur un édifice , et le motiver par des raisons plausibles , sans avoir fait aucune des études qui y sont relatives , parce que , dans les arts d'imitation , il est plusieurs sortes de beautés dont la simple raison naturelle est juge. Il suffit d'avoir des yeux pour les apercevoir ou pour découvrir les défauts qui leur sont opposés. On a donc pensé que rien n'était plus convenable , avant de prononcer un jugement définitif , que d'exposer aux regards du public les ouvrages qui pourraient prétendre à des distinctions particulières , et paraître avec avantage dans un concours où les chefs-d'œuvre seuls doivent être couronnés. Un ordre émané de l'Empereur a fait transporter ces ouvrages dans le grand salon du Musée Napoléon , et sans doute s'il est un spectacle digne de l'attention de l'Europe savante , c'est celui que présente aujourd'hui la réunion des objets qui y sont exposés. On y embrasse d'un coup-d'œil les progrès de l'école moderne des beaux-arts. On

peut y comparer les diverses productions dont elle s'est enrichie pendant les dix années qui ont précédé cette exposition , et peut-être prévoir avec quelque certitude , comme je l'ai déjà dit , les succès qu'elle obtiendra pendant le cours d'une nouvelle période décennale.

Il était , sans doute , intéressant de reproduire par la gravure ces productions capitales de nos grands maîtres , afin d'en donner une idée aux étrangers , ou même aux Français que leur éloignement de Paris , ou tout autre cause , empêchent de jouir de la plus belle exposition qui ait jamais appelé les regards des connaisseurs. C'est ce que M. Landon a fait avec succès dans un ouvrage que tout le monde peut se procurer facilement , et où il donne la gravure de presque tous les ouvrages dont il a été fait mention dans le jury de l'Institut , avec un texte peu étendu , parce qu'il est facile au lecteur de recourir aux explications raisonnées qu'il a données de ces mêmes objets dans son recueil périodique des annales du Musée. Nous pensons que ce nouvel ouvrage ne pouvait paraître dans une circonstance plus favorable qu'au moment où les prix décennaux sont l'objet de tant de discussions différentes. Nous hasarderons à cette occasion notre sentiment sur quelques-unes des productions dont il a publié la gravure.

La peinture occupant la première place dans les décrets de S. M. relatifs aux prix décennaux , le même ordre a été suivi par le jury de l'Institut dans le rapport qu'il a publié , et M. Landon s'est également conformé aux divisions établies. Il a donc d'abord donné la gravure au trait des tableaux de l'exposition décennale. Ces tableaux qui ont été choisis parmi tout ce que l'école française avait produit de plus parfait pendant la première période des dix ans , ont été le sujet de louanges et de critiques souvent exagérées. Des discussions , nous pourrions même dire des disputes très-vives , se sont élevées sur le mérite des ouvrages et des auteurs , elles se renouvellent chaque jour , et il résultera du moins de ce choc d'opinions et de jugemens , une lumière qui rejaillira sur les beaux-arts eux-mêmes , et qui , éclairant

ceux qui les cultivent , hâtera leurs progrès et assurera le succès de leurs travaux. C'est ainsi que :

De deux cailloux frottés il sort des étincelles.

Le tableau du déluge, par M. Girodet, est celui qui, réunissant presque tous les suffrages, a paru le mieux mériter d'être placé au premier rang. Je dis presque tous les suffrages, car il est encore bien des personnes qui donnent la préférence au tableau des Sabines. Dernièrement on a publié, dans un journal, une lettre où l'on s'exprime à ce sujet d'une manière très-nette et très-positive, et où, sans chercher de détours ni de ménagement, on décide d'un ton très-affirmatif que le tableau des Sabines vaut beaucoup mieux que celui du déluge, et doit l'emporter dans la balance du concours. Sans relever ce que cette opinion exprimée d'une manière si tranchante peut avoir d'inconvenant aux yeux des personnes modérées et impartiales, nous appuyerons de quelques observations l'espèce de jugement qui a été prononcé par l'opinion publique sur ces deux ouvrages, non que nous prétendions trouver le tableau du déluge à l'abri de toute censure; nous pensons au contraire qu'on peut lui faire quelques reproches mérités. Ils portent sur la composition plutôt que sur le dessin, sur l'ordonnance du tableau plutôt que sur son exécution. Cette bourse que le vieillard emporte a paru un accessoire au moins inutile; nous le croyons même déplacé. Dans un désordre semblable, causé par le bouleversement de tous les élémens, un vieillard, quelle que soit d'ailleurs son avarice, ne s'occupera jamais de sauver ses trésors, sur-tout quand sa vie est exposée à un péril si imminent. Il eût été plus convenable, suivant nous, de représenter ce vieillard, qui va périr avec toute sa postérité, levant ses regards vers le ciel dont il implore la protection pour ses enfans, et mêlant à ce sentiment de piété une noble résignation et toute la confiance d'un homme juste dans la bonté de la providence. L'espérance et la prière eussent été dans ses yeux, le calme et la piété sur son front, et cette expression sublime eût été le plus beau contraste avec l'expression terrible de la figure de son fils.

On se demande aussi comment ce fils qui porte son père sur ses épaules, et qui est chargé du poids de tout le reste de sa famille, a pu parvenir sur le rocher très-élevé où il saisit la branche d'arbre qui se brise dans ses mains.

Enfin on a reproché au peintre de n'avoir pas mouillé ses draperies pendant un orage épouvantable, et lorsque l'eau s'écoule par ruisseaux du haut des rochers. Il est clair que si la représentation fidèle des effets de la nature est l'unique but qu'il doive se proposer, il a eu tort ; mais si quelquefois la vérité de détails peut être sacrifiée à l'effet pittoresque du tableau, il a eu raison, et on ne peut le blâmer d'avoir pris une licence que des beautés du premier ordre doivent faire excuser.

Mais si l'esprit a quelques objections à faire contre ce chef-d'œuvre, les yeux s'y arrêtent toujours avec un nouveau plaisir. La beauté, le grand caractère, et la pureté du dessin, l'expression des deux figures principales, le charme du coloris et du clair-obscur, ne laissent rien à désirer. Nous joindrons à notre opinion celle qui est consignée dans le recueil bien connu des annales du Musée, où les jugemens nous paraissent toujours dictés par l'impartialité la plus sévère et la justice la plus scrupuleuse.

« Si le but le plus sublime de l'art est d'agrandir la nature, en représentant l'homme dans des situations où il puisse déployer toute la force physique et morale dont il est doué, M. Girodet peut se flatter de l'avoir atteint. En effet, cet homme qui seul chargé du poids de quatre individus et dans le bouleversement de la nature, ne s'occupe que de la conservation de ceux qui lui sont chers, présente une conception qui, par l'effet que produit toujours l'élévation des idées, doit plaire également au philosophe et à l'artiste. D'après la disposition des figures, on voit que l'auteur s'est ménagé l'occasion de montrer toute sa science dans le dessin ; aussi semble-t-il s'être inspiré des ouvrages de Michel-Ange ; il y a puisé la hardiesse du style et la pureté des contours ; on n'aperçoit aucun mouvement, aucune articulation qui ne soient en rapport avec l'intention, l'âge ou le sexe de chaque

figure. Cet accord se retrouve dans la manière savante dont ce groupe est peint et dans l'effet du coloris : la touche est facile, large et nerveuse ; et la pâle lueur que la foudre répand sur cette scène de désolation a mis l'artiste à même de déployer une intelligence parfaite du clair-obscur. »

Tel est le jugement de l'auteur des annales du Musée sur ce chef-d'œuvre, que la France peut opposer avec orgueil aux plus beaux ouvrages des écoles d'Italie.

Le tableau des Sabines avec des beautés du premier ordre, et telles qu'un grand maître peut seul les avoir conçues et exécutées, n'a pas été placé sur le même rang que le tableau du déluge, et cette différence mise entre eux nous paraît juste. Il n'est personne qui n'admire dans le tableau des Sabines la pureté et l'extrême correction du dessin, auquel la critique la plus sévère ne pourrait reprendre qu'un peu de sécheresse et de froideur ; mais on désirerait dans le tableau plus de feu, de vie et de mouvement. Hersilie, dont la pose et si gracieuse et le dessin admirable, manque d'expression. On peut faire le même reproche à Romulus et même à Tatius. Il y a un trop grand repos, un calme trop uniforme dans cette composition. Les personnages semblent attachés à la place qu'ils occupent, et paraissent peu disposés à se mouvoir : en un mot, ce sont de belles académies, mais ce ne sont pas encore des Romains ni des Sabines. L'auteur des annales du Musée s'explique ainsi sur ce tableau.

« La correction du dessin, la vigueur des caractères et la sévérité du style, constituent le principal mérite du tableau des Sabines. Sous ce rapport, l'école moderne offre peu d'ouvrages qui puissent lui être comparés.

» Il n'y faut pas chercher ce qu'on appelle, en termes de l'art, clair-obscur, effet, harmonie. Ou cette partie de la peinture n'est pas familière à M. David, ou il n'a pas jugé à propos de s'en occuper ; il a pu croire qu'une scène vive et pathétique ne requerrait pas impérieusement ces moyens secondaires de l'art, et qu'un peintre ne doit les employer qu'avec beaucoup de dis-

création dans les sujets d'un grand caractère, pour ne pas en affaiblir l'expression.

» Mais la vérité de la couleur n'est pas une vérité de convention, elle est nécessaire; et le coloris des Sabines manque de chaleur, de ressort et de variété. Cependant les carnations (le sujet se compose presque entièrement de nus) sont peintes avec une certaine vigueur de ton. D'où viennent donc cette monotonie, cette pâleur répandues sur la masse générale du tableau? Nous croyons pouvoir en expliquer la cause. Une vapeur grisâtre qui affadit toutes les parties du fond, ainsi que les groupes des deuxième et troisième plans, détruit les lumières des figures placées sur le premier, et se confond avec leurs demi-teintes.»

Nos lecteurs ne seront peut être pas fâchés de connaître l'opinion du même auteur sur un autre tableau de M. David, celui du couronnement.

« Après avoir reconnu la disposition historique de ce tableau, qui porte en général un caractère de magnificence et de solennité, s'il fallait émettre une opinion précise sur son effet pittoresque, écartant toute prévention, résumant avec la plus exacte impartialité les différentes observations des connaisseurs, ne pourrait-on pas dire qu'il se compose de deux moitiés très-dissimilaires pour le mérite de l'exécution; que la droite est, dans plusieurs parties, comparable à ce que l'artiste a produit de meilleur; que la gauche est inférieure à ce qu'on est en droit d'attendre d'un talent consommé, mais que les beautés et les défauts sont tellement compensés que les unes ajouteront peut-être à la réputation du peintre, sans que les autres puissent lui porter un grand préjudice?

» Le côté principal, celui de l'autel, est rempli de groupes disposés avec goût, savamment dessinés, et touchés d'un pinceau brillant et animé. Le côté opposé offre peu de mouvement dans les plans et dans les lignes. Cette partie considérable du tableau, noyée dans un reflet dont rien ne motive la teinte verdâtre et uniforme, est terne, monotone, et manque d'air et de relief. La tribune du milieu où plusieurs rangs de spectateurs sont

placés verticalement les uns au-dessus des autres, coupe désagréablement la composition; les figures n'y paraissent ni dans le clair, ni dans l'ombre, ni dans la demi-teinte; le ton en est lourd; elles offrent un dessin faible, une touche irrésolue, mais qui probablement n'est pas celle du maître. »

Les tableaux dont nous venons de nous occuper, sont sans doute les plus importants de l'exposition, mais il n'en est aucun qui nous paraisse réunir, au plus haut degré, toutes les espèces de mérite, sans aucun mélange de défauts, comme celui d'Atala, par le peintre du Déluge. La composition en est simple, noble et touchante; le dessin d'une pureté et d'une correction admirables; l'expression plus admirable encore, et le coloris d'une suavité enchanteresse. Quelle figure que celle d'Atala! quelle expression angélique et céleste répandue sur tous les traits de cette vierge du désert! Il n'était pas possible de présenter la mort sous une apparence si douce et avec un charme si attendrissant. On se rappelle, en la voyant, ce passage du *Génie du Christianisme* : « Si on eût ignoré que cette Vestale avait joui de la lumière, on l'aurait prise pour la statue de la Virginité endormie. » Que l'on cherche dans l'immense galerie remplie des chefs-d'œuvre de toutes les écoles de peinture, et on ne trouvera pas une seule tête à laquelle on puisse comparer celle d'Atala, pour la beauté du caractère et de l'expression. C'est-là une de ces scènes calmes et tranquilles qui conviennent plus particulièrement à la peinture, et qui sont plus propres que toute autre à faire illusion. Si on ajoute au mérite de la pensée celui d'une exécution parfaite, on conviendra avec nous que ce tableau est peut être le chef-d'œuvre le plus accompli de l'école moderne. C'est de tous les tableaux de l'exposition celui devant lequel on s'arrête le plus longtemps, c'est celui vers lequel on revient le plus volontiers et dont on a le plus de peine à s'éloigner. B.

LES ANTIQUITÉS D'ATHÈNES, mesurées et dessinées par J. STUART et L. REVELT, peintres et architectes, ouvrage traduit de l'anglais par L. F. FEUILLET, bibliothécaire adjoint de l'Institut, et publié par C. P. LANDON, peintre, auteur et éditeur des *Annales du Musée*. *Seconde livraison*. Prix, 20 fr. ; avec épreuves sur papier de Hollande propre au lavis, 25 fr. ; papier vélin, 40 fr. ; et papier vélin, épreuves coloriées, 50 fr. : 2 fr. de plus pour le port par la poste.

Les anciens sont parvenus, dans les beaux-arts, à une perfection souvent désespérante pour les modernes. Les Grecs sur-tout, placés dans un des climats les plus favorisés de la nature, respirant un air pur sous un ciel presque toujours serein, environnés de tout ce qui pouvait donner une activité nouvelle à leur brillante imagination, ont dû produire nécessairement plus de chefs-d'œuvre que les autres peuples. Rien n'arrêtait chez eux l'essor du génie. Les mœurs, la religion, le gouvernement contribuaient au contraire à lui faire prendre un vol plus élevé; il était donc naturel qu'il sortît des limites resserrées où l'ignorance, les préjugés, les vices des institutions sociales l'ont si souvent retenu chez les autres nations. D'ailleurs, il ne suffit pas qu'il n'y ait point d'obstacles, car ce n'est pas ce qui effraie le génie, il en triomphe presque toujours; mais il ne faut pas sur-tout qu'il manque d'encouragemens et de récompenses; il faut qu'il ait l'espoir d'être jugé et apprécié; il faut qu'il puisse compter sur des suffrages éclairés, et qu'il soit sûr d'être loué de ses beautés comme blâmé de ses défauts. Cela suppose un peuple poli, civilisé, plein de goût pour les arts, les cultivant avec passion, les admirant avec enthousiasme. Or, tel était particulièrement le peuple d'Athènes. Athènes devait donc renfermer dans son sein une foule d'artistes et de chefs-d'œuvre des arts. Les hommes périssent, les ouvrages restent, ou plutôt ils périssent de même, car tout ce qui sort d'une main mortelle est mortel aussi; mais ce n'est qu'après bien



dès siècles : ils subsistent long-tems pour servir de règle et de modèle à la postérité. Athènes, qui n'est plus comptée parmi les nations de l'Europe, existe encore par sa gloire, et, outre celle qui est toute entière dans la mémoire des hommes, et qui ne consiste qu'en souvenirs, il en reste encore des monumens réels, qui frappent les yeux et parlent à l'imagination. Athènes avait excellé dans la peinture, dans la sculpture et dans l'architecture. Les tableaux ont péri; les statues, moins fragiles, n'ont pas toutes été brisées par le tems, et celles qui ont survécu aux autres suffisent pour attester que jamais on n'approchera plus près de la perfection. Les monumens de l'architecture qui sembleraient devoir résister plus long-tems, et se défendre par leur masse et leur solidité, n'ont guère été plus épargnés que les chefs-d'œuvre sortis du ciseau des sculpteurs. C'est que les ravages de l'homme sont souvent plus terribles que ceux du tems, et que rien ne résiste à cette double cause de destruction. Cependant tout n'a pas été anéanti. Des portions entières de palais, de temples, d'édifices publics sont restées debout. On a pu admirer dans chacun de ces monumens la beauté de l'ordonnance, la sagesse et la régularité du dessin, la noble simplicité du plan, l'élégance des détails et le choix heureux des ornemens. On a pu reconnaître dans ces restes précieux le type véritable du beau dans les arts, et observer, par comparaison, combien on s'en est éloigné chez les autres peuples dans les tems qui ont suivi les siècles florissans de la Grèce. Cependant ces monumens, qui se dégradent chaque jour davantage, n'étaient connus que du petit nombre de curieux ou d'amateurs qui entreprenaient un voyage périlleux et difficile pour aller admirer de près les magnifiques débris de la gloire de Périclès. Leurs récits et des descriptions imparfaites en donnaient une idée souvent peu exacte à leurs lecteurs : il manquait un ouvrage où on les fit véritablement connaître au public éclairé qui aime et juge les beaux-arts. Deux Anglais Stuart et Revett osèrent l'entreprendre; leurs talens déjà connus dans le dessin et dans l'architecture, leur zèle et leur persévérance à sur-

monter tous les obstacles qui les arrêrèrent, la sagesse de leur goût et l'étendue de leurs connaissances; tout devait assurer le succès de cette belle entreprise. Ils passèrent trois ans entiers à examiner, mesurer et dessiner les ruines d'Athènes. De retour dans leur patrie, ils publièrent en 1762 un premier volume qui reçut l'accueil le plus favorable. On espérait que les volumes suivans ne tarderaient pas à paraître, un événement malheureux en éloigna cependant la publication. Stuart mourut le 2 février 1788, avant d'avoir mis la dernière main à son second volume, dont l'impression était commencée depuis un an. Mais ses nombreux amis fournirent à sa veuve tous les secours nécessaires pour la continuation d'un ouvrage si long-tems attendu. La société des *Dilettanti*, qui a rendu de si grands services aux arts et aux artistes, fit graver plusieurs dessins à ses frais, et le deuxième volume des antiquités d'Athènes parut en 1790, vingt-huit ans après la publication du premier. De nouveaux obstacles retardèrent encore celle du troisième volume. Enfin, les soins réunis de MM. Revelay et Revelt, du savant docteur Chandler et de la société des *Dilettanti* mirent au jour ce troisième volume digne des deux précédens, et qui obtint le succès le mieux mérité.

Ce bel ouvrage était peu connu en France. L'intervalle qui s'était écoulé entre la publication des différens volumes, le défaut de traduction, la difficulté des communications entre les deux nations rivales, toutes ces causes réunies l'avaient empêché de se répandre en France, où on l'aurait tout-à-fait ignoré sans les réponses de M. Le Roi, souvent cité et toujours critiqué dans l'ouvrage de Stuart. Cependant on se plaignait de la rareté d'un ouvrage qui reproduisait dans tout leur éclat les beautés de l'architecture grecque. Le retour des écoles françaises de peinture, de sculpture et d'architecture aux véritables principes du beau, le rendait indispensable pour tous ceux qui suivent la carrière des beaux arts, et ceux même qui cultivent les diverses branches de la littérature ancienne éprouvaient chaque jour le besoin de le consulter.

Dans ces circonstances , M. Landon a pensé qu'il serait utile de publier une traduction française des antiquités d'Athènes. Il a confié le soin de cette traduction à une plume habile et exercée , et le traducteur n'a rien négligé pour rendre avec fidélité le texte original. La gravure des planches a été aussi l'objet d'un soin particulier. On n'a omis aucun des objets représentés dans l'ouvrage anglais. Tous les dessins ont été relevés par M. Clémence , et gravés par M. Normand , l'un et l'autre architectes et anciens pensionnaires de l'académie de France , à Rome , et qui ont fait preuve , dans cet ouvrage , de goût , d'intelligence et de talent. M. Landon a adopté la gravure au trait pour les planches d'architecture et de sculpture , non-seulement comme la plus expéditive et la moins dispendieuse , mais encore comme la plus agréable pour les artistes et les vrais amateurs , qui , dans la représentation des monumens , recherchent principalement la justesse des proportions et la pureté des formes , difficiles à saisir dans les masses d'ombre et les effets de clair-obscur. Voici comme il s'explique lui-même à cet égard : « On a ombré et terminé avec goût les vues pittoresques qui représentent les monumens d'Athènes dans leur état actuel de dégradation ; un simple trait eût été sans intérêt et sans effet. On a conservé à tous les détails d'architecture l'exacte grandeur des planches originales , avec les cotes qui y sont jointes en très-grand nombre , et qui donnent la facilité de déterminer les plus petites parties d'un monument. Mais pour mettre l'ouvrage à la portée d'un plus grand nombre de personnes , on a réduit d'un quart et quelquefois de moitié la dimension de quelques figures que l'on peut sans inconvénient présenter sur une moindre échelle , telles que les plans , les élévations et les coupes ; par des réductions semblables , on a réuni et présenté sous un même aspect les différens morceaux de sculpture qui décorent un même monument , ce qui , sans rien ôter à l'intérêt et à la fidélité de leurs détails , procure au lecteur l'avantage d'en saisir l'ensemble et les rapports ; enfin , on trouve rassemblées dans des planches particulières les vignettes qui se trouvent au commence-

ment et à la fin des chapitres de l'ouvrage anglais, et qui ont des rapports plus ou moins directs avec les sujets traités dans ces chapitres. » Stuart s'était contenté de coter ses monumens en pieds et en pouces anglais, le nouvel éditeur y a ajouté trois échelles comparatives qui représentent le pied français, le mètre et le module.

Telle est la manière dont M. Landon a conçu et exécuté une entreprise qui doit intéresser tous les vrais amis des beaux arts. On peut juger, par ce qui est terminé, de ce qui ne l'est pas encore. Il a paru de cet ouvrage un volume en deux livraisons. La première comprend une vue générale d'Athènes; la vue pittoresque d'un temple dorique dans son état actuel, ses plan, élévation et coupe, et les divers détails de son architecture; une mosaïque, des médailles et des fragmens tirés de ses ruines; la vue pittoresque d'un temple ionique sur l'Ilyssus, ses plan, coupe, etc.; la vue pittoresque de la tour des vents, ses plan, coupe, élévation et les huit figures des vents sculptés en bas relief sur la frise qui se développe autour de la partie supérieure du monument. La seconde livraison contient la vue pittoresque, les plan, coupe, élévation et les divers détails du monument choragique de Lysicrates, vulgairement appelé la lanterne de Démosthènes, et du stoa ou portique pris communément pour le temple de Jupiter olympien, édifice remarquable par son étendue et par le caractère de son architecture. D.

## REVUE LITTÉRAIRE.

LE CHANSONNIER DES GRACES, avec la Musique des airs nouveaux. — Un vol. in-18. — Paris, chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n° 6.

EN ouvrant le *Chansonnier des Graces*, je tombe sur ces couplets :

Des couplets qui ne disent rien,  
Sont la chose la plus facile;  
Maint auteur les rime assez bien.

On chante , même au Vaudeville ,  
Des couplets qui ne disent rien.

Plus d'un recueil nouveau contient  
Fades couplets , tous uniformes ;  
A plus d'un éditeur il vient ,  
Port affranchi , paquets énormes  
De couplets qui ne disent rien.

Après avoir lu le *Chansonnier des Graces*, je trouve un nouveau mérite à ces couplets ; ils pourraient me dispenser de pousser plus loin cet article. Je l'avouerai, cependant, l'application serait trop sévère. Parmi beaucoup de *couplets qui ne disent rien*, dans ce recueil tout comme ailleurs, il s'en trouve aussi un certain nombre qui disent quelque chose, et qui le disent avec esprit, ou même avec délicatesse : telle est sans doute cette romance de M<sup>me</sup> Dufresnoy, qu'on nous saura gré de citer. Nous n'en condamnerions que le titre ; c'est :

#### LE PERFIDE CHÉRI.

AIR : *Ah ! pour l'amant le plus discret.*

Objet de mon plus tendre amour ,  
De mon amitié la plus tendre ,  
Charmant , quoique parjure Alcandre ,  
Reviens embellir mon séjour !  
Reviens ; de ma flamme trahie  
Ne crains point les jaloux éclats ;  
Ose m'ouvrir encor tes bras ;  
Pardonne-moi ta perfidie !

Quand tu me ravis le bonheur  
Par ton inconstance fatale ,  
Il est vrai , contre ma rivale  
Je laissai parler ma douleur.  
J'ai dit à la nature entière  
*Le malheur de ton premier choix :*  
J'aimais pour la dernière fois ;  
Je haïssais pour la première.

O Dieux ! que j'ai souffert de maux !  
Combien j'eus de pensers terribles !  
Par combien de veilles pénibles  
J'achetai mon triste repos !

Mais je me suis accoutumée  
 A ne plus être tout pour toi ;  
 Et je dis, presque sans effroi :  
 Une autre d'Alcandre est aimée...

Viens donc essayer les douceurs  
 D'une passion sans orage ;  
 Que tu sois fidèle ou volage ,  
 Rien ne désunira nos cœurs.  
 Pour te plaire, mon ame ardente  
 Découvre un nouveau sentiment ;  
 Oui, sans t'aimer moins vivement,  
 Je t'aimerai mieux qu'une amante.

Ce n'est pas de la délicatesse, mais un tour facile, une originalité plaisante, qui distinguent quelques couplets d'une chanson de M. Pain, intitulée *le Ménage du Garçon* : deux fautes de convenance ou de goût nous empêchent de citer les autres.

Je loge au quatrième étage,  
 C'est là que finit l'escalier ;  
 Je suis ma femme de ménage,  
 Mon domestique et mon portier.  
 De créanciers quand la cohorte  
 Au logis sonne à tour de bras,  
 C'est toujours, en ouvrant la porte,  
 Moi qui dis que je n'y suis pas.

.....  
 Gourmands, vous voulez, j'imagine,  
 De moi pour faire certain cas,  
 Avoir l'état de ma cuisine ;  
 Sachez que je fais trois repas.  
 Le déjeuner m'est très-facile,  
 De tous côtés je le reçois ;  
 Je dine tous les jours en ville,  
 Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche, et j'ai pour campagne  
 Tous les environs de Paris ;  
 J'ai mille châteaux en Espagne,  
 J'ai pour fermiers tous mes amis,  
 J'ai pour faire le petit-maitre,

Sur la place un cabriolet ;  
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,  
Et mes rentes dans mon gilet.

Encore une citation qui ne sera pas longue. On voit trop clairement aujourd'hui que la plupart des chansonniers, en célébrant la *liqueur divine de Bacchus*, préfèrent le thé et le café ; ils chantent le vin en buveurs d'eau. Ce n'était pas ainsi que nos pères, buveurs dans la véritable acception du mot, et buveurs déterminés, vantaient leurs plus chères amours. La passion leur prêtait des expressions vives, des tournures heureuses ; ils trouvaient toujours de nouvelles formes pour honorer dignement ce qu'ils aimaient de si bon cœur.

Tems malheureux ! tout est dégénéré !

Les panégyristes de Bacchus ne sortent plus depuis longtemps des ornières de la routine. C'est donc un grand mérite à M. Boutroux de s'en être écarté dans cette *Complainte bachique* :

Je veux du plus grand des malheurs  
Vous faire la peinture.  
Amis, vous verserez des pleurs  
Sur ma triste aventure.  
Quand j'y songe, rempli d'effroi,  
Ce souvenir toujours en moi  
Fait frémir la nature.

Dieux ! comment raconter les traits  
D'une pareille histoire ?  
Races futures, non, jamais  
Vous ne pourrez y croire ;  
Mais, puisqu'il faut le dire enfin,  
J'ai vu... j'ai vu... mon verre plein...  
Et je n'ai pu le boire.

Nous avons cité des exemples des divers genres de mérite qui recommandent ce recueil ; et s'ils ne suffisaient point encore pour attirer les acheteurs, nous ajouterions que ce petit volume, imprimé sur bon papier et en fort beaux caractères, est enrichi d'une jolie gravure, d'une vignette de Lambert, et de la musique gravée de trente-trois airs nouveaux, dont plusieurs sont agréables et adaptés aux paroles avec goût.

ŒUVRES

ŒUVRES CHOISIES DE DESTOUCHES, édition stéréotype, d'après le procédé de FIRMIN DIDOT. — Deux vol. in-18. — A Paris, chez *Didot aîné*, et chez *Firmin Didot*. — 1810.

APRÈS avoir donné des éditions stéréotypes des œuvres complètes de nos classiques, MM. Didot recueillent aujourd'hui, dans celles des écrivains du second ordre, les productions qui ont mérité de prendre place à la suite des chefs-d'œuvre de notre littérature. « Le genre dramatique, disent-ils dans un court Avertissement, a d'abord fixé nos regards..... Après les maîtres de la scène, il est beaucoup d'écrivains trop féconds qui n'ont légué à la postérité qu'un petit nombre de pièces dignes d'elle. Ces pièces, nous les avons réunies, non point dans une même collection, sous le titre de *Théâtre* ou de *Répertoire*, mais dans des recueils séparés, et sous le nom de chaque auteur. Nous ne nous sommes pas bornés rigoureusement aux ouvrages restés en possession du théâtre : nous avons admis un petit nombre de ces pièces que le vice du sujet, le défaut d'action, ou quelque autre cause, privent aujourd'hui des honneurs de la représentation, mais que de véritables beautés recommandent encore à l'estime des connaisseurs. » MM. les Editeurs affirment ensuite que le goût du public éclairé et l'opinion des plus judicieux critiques ont été consultés sur ces différents choix, dans lesquels, ajoutent-ils, ils ont incliné plutôt vers un peu d'indulgence que vers une excessive sévérité.

Voilà réellement dans quel esprit a été fait ce choix des comédies de Destouches. Ce serait ici, sans doute, une belle occasion pour un critique, de répéter encore sur la personne et sur les ouvrages de ce poète, ce qu'on en a dit vingt fois, et déjà répété mille. Mais nous ne ferons pas à nos lecteurs l'injure de penser qu'ils l'ignorent, et nous leur épargnerons l'ennui de relire ce qu'ils savent. Toutes les pièces que renferme ce recueil leur étant depuis long-temps connues, il leur suffira, pour juger eux-mêmes du mérite de ce recueil, d'avoir le titre de ces pièces. Ce sont *le Philosophe Marié*, *le Glorieux*, *le Triple Mariage*, *le Dissipateur*, *la Fausse Agnès* et *le Tambour nocturne*. Ces différentes comédies sont précédées des préfaces de l'auteur ; et en tête des unes et des autres est placée une notice sur Destouches et sur ses écrits. L'exécution typographique est soignée, et d'une correction très-rare. Déjà plus

T



de deux cent cinquante volumes, du même caractère et du même format, sont sortis des presses stéréotypes de MM. Didot.

---

## ALDINO ET LILLA.

### NOUVELLE (1).

APRÈS avoir long-tems porté les armes dans les guerres sanglantes que se livrèrent les maisons d'Aragon et d'Anjou pour la possession du royaume de Naples, un vieux chevalier s'était retiré dans les environs de Bénévent. Marco Bertoldi avait versé son sang, épuisé sa fortune pour des maîtres qui n'avaient fait que passer sur le trône, et il fut trop heureux de trouver un asyle dans les ruines d'un antique château bâti par ses aïeux. Une femme aimable et belle promettait de consoler ses vieux ans : une mort prématurée la lui ravit. Bertoldi, inconsolable, n'eût jamais conçu l'espoir de remplacer sa douce Agnesilla ; mais le petit Aldino, seul gage d'une union si chère, semblait réclamer les soins d'une femme, et Bertoldi laissa, presque machinalement, mettre sa main dans celle d'une veuve, renommée dans tout le canton.

Le premier époux de M<sup>me</sup> Béatrix était un riche propriétaire qui lui avait abandonné la direction exclusive de toutes ses affaires. Pour les simplifier, elle avait imaginé de convertir ses prés et ses vignes en riches bijoux, en ducats de bon aloi ; la cassette qui les contenait ne connut plus d'autre maître qu'elle, dès que ce mari débonnaire eut fermé les yeux. Il ne manquait à son ambition que de se voir la femme d'un gentilhomme. Lorsqu'elle sut que le bon chevalier avait perdu la sienne, elle décida que c'était à elle à occuper le château. Son premier soin fut d'en faire rétablir le pont-levis et les girouettes. Elle ne se rendait jamais à l'église, qu'un ancien valet de ferme, affublé du titre d'écuyer, ne portât devant elle un faucon sur le poing, selon l'antique usage de la chevalerie. Eblouie elle-même de ce faste nouveau, elle s'habitua facilement à se regarder comme la bienfaitrice du modeste Bertoldi ; et

---

(1) Cette nouvelle a été composée d'après une anecdote du seizième siècle.

bientôt le bon chevalier se vit admis , comme par grâce , à la table d'une maîtresse impérieuse.

Béatrix avait amené à sa suite deux enfans , fruit de son premier mariage. Tous ses soins leur étaient prodigués , tous les respects des vassaux étaient exigés pour eux ; tandis que l'héritier légitime languissait dans une espèce d'abandon. Les grâces précoces , les caresses mêmes d'Aldino ne purent lui faire pardonner d'être né d'une autre mère ; et la mémoire d'Agnesilla fut d'autant plus abhorrée par la nouvelle épouse de Bertoldi , que le vieux chevalier ne pouvait , sans un soupir ou une larme , entendre prononcer un nom qui lui rappelait l'époque de son bonheur. Ces souvenirs étaient un crime aux yeux de l'altière Béatrix ; elle s'étudiait à en faire disparaître successivement tous les objets. Agnesilla consacrait à la culture des fleurs les instans qui n'étaient pas réclamés par son époux ou par ses devoirs. Béatrix ne passait jamais devant le parterre orné par ses mains , sans éprouver un dépit secret. Un jour , enfin , elle surprit le chevalier jetant , tour-à-tour , de tendres regards sur ces fleurs , sur Aldino et vers le ciel. Son cœur jaloux en frémit , et dès la nuit même , sous prétexte de donner une nouvelle forme au jardin , tout fut arraché , bouleversé. La furie n'épargua pas même un jeune palmier qu'Agnesilla avait planté en mémoire de la naissance de son premier enfant. A son réveil , le malheureux Bertoldi , témoin de l'outrage fait à son amour et à ses regrets , prit son fils dans ses bras ; il le pressait sur son cœur ; il semblait lui dire : « Que deviendras-tu , pauvre enfant , lorsque j'irai rejoindre ta mère ? »

Depuis ce jour , le chevalier semblait avoir redoublé d'affection pour son Aldino. Quelle fut sa surprise , sa douleur , quand Béatrix vint lui déclarer qu'il était tems d'envoyer aux écoles de la ville un enfant que l'excessive tendresse de son père , plus encore que l'oisiveté de la campagne , ne pouvait manquer de perdre entièrement ! Mais bientôt l'indignation rendit le courage à son cœur paternel. « Non , s'écria-t-il , non ; mon fils est ma consolation , ma joie ; il ne me quittera que lorsqu'il sera d'âge à porter une lance , à entrer dans la carrière que lui ont tracée ses aïeux. C'est de son vieux père qu'il doit recevoir les premières leçons de la chevalerie. » L'accent mâle dont Bertoldi prononça ces paroles , le feu dont ses yeux étincelaient , firent une impression aussi forte que

nouvelle sur l'astucieuse marâtre : elle ne répliqua point , et il ne fut plus question du départ d'Aldino.

Il grandissait rapidement : une âme sensible , un caractère noble se développaient en lui avec ses facultés. Les deux enfans de Béatrix , loin d'exciter sa jalousie , devinrent pour lui les objets d'une amitié véritablement fraternelle. Lilla , plus jeune que lui de quelques années , se montra de bonne heure reconnaissante des soins qu'il prenait d'elle. Chargé de l'accompagner , ou plutôt de la servir , il s'acquittait de ce devoir , bien moins par la crainte d'attirer sur lui le courroux de sa belle-mère , que pour obéir au mouvement de son cœur qui lui faisait sentir le besoin d'aimer et d'être aimé. Point de jeu qui pût lui plaire si Lilla ne le partageait pas ; point de fleurs , point d'oiseaux qui pussent l'intéresser si ce n'était pour les offrir à sa jeune sœur ; et Lilla ne se montrait sensible aux présens dont l'accablait une mère extrême en tout , que dans l'espoir secret d'en faire le partage avec l'ami de son enfance. Ces prévenances mutuelles n'échappèrent pas à la surveillance de Béatrix ; mais loin de savoir quelque gré à l'aimable Aldino de ses attentions pour Lilla , elle n'éprouva qu'un violent accès d'humeur en voyant sa fille démentir la haine qu'elle avait jurée au fils d'une autre mère. Aldino ne tarda pas à s'apercevoir que Lilla était moins caressée par Béatrix , et elle lui devint encore plus chère. Lilla , accablée d'un refroidissement dont son jeune cœur ne pouvait soupçonner la cause , s'accoutuma sans peine à placer toute sa confiance , tout son espoir dans le sensible Aldino.

Il n'en était pas de même de Stéfano , le second des enfans de Béatrix ; dès ses plus jeunes ans , il semblait avoir deviné l'aversion de sa mère pour le fils d'Agnesilla. La candeur , les procédés touchans d'Aldino ne purent désarmer sa jalousie ; sournois et lâche , il épiait toutes ses actions , il savait les envenimer dans ses rapports à sa mère ; il jouissait déjà de pouvoir ajouter à ses préventions haineuses.

Plus la raison d'Aldino se forma , plus il sentit profondément toute l'amertume de sa destinée. Son malheureux père , en proie à d'éternels soucis , ne pouvait lui offrir de consolations ; il n'en puisait qu'auprès de Lilla , et bientôt elles lui furent ravies par son implacable marâtre. Béatrix interdit à sa fille les doux entretiens où son cœur et celui de son jeune ami , dans un épanchement mutuel , trouvaient l'oubli de leurs peines ou se communiquaient la

force de les supporter. Aldino, condamné souvent à la solitude, allait pleurer en silence sur le tombeau de sa mère. Trop jeune encore, quand elle lui fut ravie, pour apprécier dignement ses soins et sa tendresse, c'était d'après les rigueurs d'une marâtre qu'il cherchait à se peindre la félicité des enfans qui croissent sous les yeux d'une mère digne de ce nom.

Chaque jour lui offrait l'occasion de faire ce douloureux rapprochement. Il en gémissait sans se permettre un murmure; mais un événement imprévu vint mettre sa résignation à une épreuve dont elle ne put triompher. Stéfano, élevé dans tout l'orgueil de sa mère, prétendait exercer un empire absolu sur les vassaux des modestes domaines du chevalier. Ses exercices, ses jeux mêmes, avaient un caractère de despotisme et de méchanceté. Un jour de fête avait rassemblé les habitans du village sur la place du château. Non content des saluts respectueux des garçons, et des révérences timides des jeunes filles, Stéfano imagine, pour faire mieux éclater son pouvoir, d'interrompre la danse au moment où elle était le plus animée. On rit de ce bizarre caprice: il menace, il s'emporte, il pousse la fureur jusqu'à briser les instrumens dans la main des musiciens. Accoutumés à trembler devant l'altière Béatrix, la plupart des villageois restaient interdits; mais les jeunes gens ne virent dans Stéfano qu'un petit tyran dont, depuis long-tems, ils désiraient châtier l'insolence. Ils le poursuivirent jusque dans la cour du château, où il se réfugia transi de frayeur, en appelant à son secours. Aldino entendit ses cris, et il vola généreusement à sa délivrance. Stéfano alla se cacher dans un souterrain, et Aldino resta seul en présence des nombreux assaillans. Malgré l'amitié qu'il portait à ces compagnons de son enfance, il leur déclara qu'il traiterait en ennemis tous ceux qui oseraient attaquer le fils de Béatrix. Béatrix, en cet instant, parut elle-même à une fenêtre; elle se hâta d'y amener son faible époux. « Voyez, » lui dit-elle, voyez votre cher Aldino, ce modèle de sagesse » et de douceur! le voilà poursuivi par ces villageois dont » vous le disiez adoré! quelle honte pour nous! nos vassaux révoltés pénétrant audacieusement jusque dans la » cour de notre château! » Bertoldi fait entendre sa voix: Aldino s'arrête immobile, les jeunes villageois reculent et s'inclinent; un profond silence succède au tumulte.

Sur l'ordre de son père, Aldino monte auprès de lui. Béatrix se rend son accusatrice et son juge; elle le peint

comme le provocateur de cette scène scandaleuse. En vain le jeune homme tente d'exposer qu'il n'y a pris part que pour dégager Stéfano : la marâtre lui coupe impérieusement la parole, empêche son père de la prendre, et prononce cependant, en son nom, la sentence du prétendu coupable. Elle déclare qu'Aldino quittera dès le lendemain la maison paternelle. « Vous avez toujours désiré de porter les armes, lui dit-elle, avec un sourire amer et des regards où se peignait une joie farouche ; on fait la guerre dans toutes nos provinces, les jeunes gens de votre mérite sont faciles à placer. » Aldino, avant de pouvoir répliquer, se trouva déjà hors de la chambre de son père.

Résolu à braver tous les maux auxquels il semblait dévoué depuis sa naissance, le fils de Bertoldi ne put cependant soutenir l'idée qu'il allait être contraint de s'éloigner avant d'avoir reçu les derniers adieux de l'auteur de ses jours. Il rêvait aux moyens d'arriver encore une fois jusqu'à lui, lorsqu'un vieux serviteur vint lui dire avec précaution qu'il avait l'ordre de le conduire secrètement chez son maître, à l'entrée de la nuit.

Le jeune homme attendit ce moment avec impatience ; introduit par le fidèle Giacomo, il se vit enfin seul en présence d'un père qui, devenu en quelque façon étranger pour lui, n'avait jamais cessé cependant d'être l'objet de son respect et de son amour. Le bon chevalier lui tendit les bras, et l'ayant fait asseoir sur un tabouret en face de son grand fauteuil : « Ecoute-moi, mon cher fils, lui dit-il, la paix de ce séjour exige que tu t'éloignes ; mais mon Aldino, mais l'enfant de ma tendre Agnesilla, ne doit pas être banni de la maison où elle lui donna le jour. Tu vas marcher au champ d'honneur comme tous tes ancêtres ; voici une lettre pour mon ancien frère d'armes don Pedro d'Almazar, qui tient un des premiers rangs sous les drapeaux du célèbre Gonsalve de Cordoue. Va trouver ce digne ami au camp d'Aquila ; tu rompras ta première lance sous ses yeux. Mais la bravoure n'est pas la seule qualité que mon cher fils doit posséder ; songe dans toutes les actions de ta vie que ton vieux père a les yeux sur toi. Ne l'oublie jamais : quelque jour peut-être..... » Le bon chevalier avait le cœur plein, il eût voulu l'épancher ; mais sa profonde émotion lui ôta l'usage de la voix ; il se leva pendant qu'Aldino tombait à ses genoux. Posant sa main tremblante sur la tête du jeune homme, il implorait pour lui la bénédiction du ciel.

Aldino, suffoqué par ses pleurs, se retira en faisant les mêmes vœux pour son père.

En traversant la longue galerie du château, il rencontra sa persécutrice; son cœur se serra. « Madame, lui dit-il, je viens de faire mes adieux à mon père; voulez-vous recevoir les miens, et m'accorder mon pardon, si jamais j'ai pu me rendre coupable de quelque offense envers vous? » La marâtre rougit; elle ne put se défendre d'un mouvement de honte et d'embarras. « Adieu, Aldino, lui répondit-elle, en lui présentant froidement sa joue. Conduisez-vous bien, et soyez sûr que vous trouverez, un jour, dans mon fils assistance et protection. »

Aldino, en la quittant, passa devant la chambre de Lilla; il sentit ses forces défaillir; il s'arrêta. La journée entière s'était écoulée sans qu'il fût parvenu à se trouver un seul instant auprès de sa consolatrice, de son unique amie. Pouvait-il se résoudre à croire que Lilla aussi fût indifférente à son éloignement? Encore quelques heures, et il allait la quitter, peut-être pour jamais. D'une voix basse et suppliante il l'appela; elle ne répondit point. Il l'appela encore; même silence. Il prêta l'oreille, il crut entendre des gémissemens, des sanglots étouffés : son cœur se brisa, ses larmes arrosèrent le seuil de la porte.

Le fidèle Giacomo vint l'arracher à sa douleur, pour achever les apprêts de son départ. Il lui fit observer qu'il cachait dans un coin de sa valise une petite bourse d'or, dernier présent que lui faisait son vieux père, à l'insu de son avare épouse.

Le jour n'était pas encore levé, que déjà l'infortuné jeune homme était revenu à la porte de Lilla. Il frappa doucement, la conjura de lui répondre.... Vains efforts ! un sombre désespoir s'empare de son ame; il s'élance hors du château; il jette de sinistres regards derrière lui, il envisage son exil avec moins d'effroi : les hasards qu'il va courir peuvent lui faire trouver la fin d'une existence flétrie par l'ingratitude de Lilla.

Sa marche était rapide, ses yeux étaient égarés. Une haie se présente devant lui, il veut la franchir; il se sent arrêté par son habit, il se retourne... C'était Lilla. Il pousse un cri : elle était dans ses bras. « O mon ami, mon frère ! » lui dit-elle; l'as-tu pu croire, que ta sœur te verrait s'éloigner d'elle sans recueillir tes dernières paroles, sans te faire répéter encore que ni le tems ni l'absence n'altèrent les doux sentimens qui nous lient ? ah ! j'en prends à

« témoin le Dieu que je ne cesse de prier pour ta conservation depuis que je sais qu'on t'arrache de ton amie : il sait, ce Dieu mon seul espoir, que la vie qu'il m'a donnée n'est qu'un don cruel, puisqu'il ne m'est plus permis de t'en consacrer tous les instans. Aldino, et tu as pu trouver la force de m'abandonner, de me fuir... ! » Elle ne se soutenait plus, il la déposa mourante au pied d'un arbre. Il serrait ses mains dans les siennes ; des larmes brûlantes sillonnaient ses joues : il gardait un morne silence.

Lilla rouvrit les yeux, et faisant sur elle-même un pénible effort : « Tu rougis de ma faiblesse, reprit-elle, je le vois. Pardonne à mon sexe, à mon âge, pardonne, hélas ! à ma tendresse, je ne serai plus auprès de toi, et tu vas exposer tes jours dans les combats. Mon frère, accomplis le dernier de mes vœux ; reçois de mes mains un gage qui me rappelle quelquefois à ta pensée. Un pieux chevalier rapporta jadis de la Terre-Sainte cette petite croix d'émeraude : c'est en elle que j'ai mis toute mon existence ; puisqu'elle va me répondre de la tienne. Ce cordon est tissu de mes cheveux : il ne sera pas sans prix pour toi. » — « Objets de mon culte et de mon amour ! s'écria Aldino, pendant que Lilla passait la croix à son cou ; non, vous ne me quitterez ni à la vie ni à la mort ! Adieu, ma sœur, adieu. Loin de moi tu seras toujours ma bienfaitrice ; n'est-ce pas toi qui vas consoler mon père de l'absence de son fils ? Adieu encore, Lilla, ma sœur, ma douce amie... » Nous nous reverrons. »

En achevant ces mots, il s'efforça de sourire ; mais il sentait chanceler son courage : il s'arracha des bras de la triste Lilla ; elle ne fit pas même d'efforts pour le retenir ; accablée par l'excès de sa douleur, elle semblait pétrifiée.

Lorsqu'elle reprit ses sens, Aldino était déjà hors de sa vue ; elle se traîna vers le château, s'inquiétant peu d'être aperçue par sa mère. Béatrix ne la vit point rentrer ; mais sa pâleur, les larmes qui malgré elle s'échappaient de ses yeux, n'étaient que des indices trop certains de ce qui se passait dans son âme, et Lilla ne tarda point à se convaincre qu'on ne regretterait pas impunément Aldino en présence de sa belle-mère.

Le jeune homme, armé de cette force inconnue qui semble naître du sein de la douleur même, quand on a combattu son premier accablement, traverse avec rapidité le chemin qui le sépare du camp espagnol. Il demande qu'on le conduise à la tente de don Pedro d'Almazar ; mais ;

depuis un an, ce guerrier n'existe plus; il a péri au siège du château de Naples. Voilà donc Aldino sans protecteur, sans appui, au milieu d'une armée étrangère ! Il était beau, grand et vigoureux : dix capitaines lui proposèrent à-la-fois l'honneur d'être admis au nombre des soldats de Ferdinand. Le fils de Bertoldi, doué naturellement d'une ardeur guerrière, prit sans hésiter l'arme qu'on lui mit dans les mains. Il se disait : « Si je n'étais pas un bon soldat, serais-je » digne de l'estime de mon père, et de l'amour de Lilla ? » Dès la première action, il prouva qu'il n'avait pas dégénéré de ses aïeux.

La campagne finie, les troupes furent envoyées en quartier d'hiver dans les riches environs de Molise. Aldino, pendant la marche, traversait un bois peu éloigné du chemin. Une bourse se rencontre sous ses pieds : elle contenait 300 pièces d'or, mais aucun indice qui pût faire découvrir à qui elle appartenait. Le premier mouvement du généreux jeune homme fut de songer au regret de celui qui avait perdu cette bourse; le second au plaisir qu'il aurait à la lui rendre. S'il la cacha soigneusement, ce ne fut que pour la soustraire à l'avidité de ses camarades; il leur avait partagé libéralement l'or qu'il avait apporté en prenant parti parmi eux; mais ne se regardant que comme dépositaire de celui que le hasard avait mis entre ses mains, il n'attendait que l'instant d'en rendre compte.

A la fin du jour la colonne s'arrêta dans un bourg au pied des Apennins; la compagnie à laquelle appartenait Aldino fut logée dans la principale hôtellerie de l'endroit. Le vin, le jeu, captivèrent bientôt entièrement les enfans de Bellone. Aldino fut le seul qui fit quelque attention à l'entrée d'un religieux, qui, paraissant effrayé de ce tumulte, alla s'asseoir dans un coin retiré, où il gardait un profond silence. Le fils de Bertoldi ne tarda pas à observer que de tems en tems il essayait des larmes qu'il semblait craindre de laisser apercevoir. Sous un prétexte honnête il s'approcha de lui, et s'informa d'un ton si affectueux du sujet de son chagrin, que le religieux éprouva bientôt lui-même le désir de le lui confier. « Je suis, lui dit-il, l'économe d'un couvent de Franciscains, situé au-delà des » montagnes; je revenais d'une quête longue et pénible » avec une somme qui devait fournir à notre subsistance » pendant plusieurs mois. En traversant la forêt de San- » Giuliano, j'ai perdu, par je ne sais quel funeste événement, cette bourse notre unique espoir. Comment ren-



« trer au monastère ? Tous mes confrères m'y attendent  
 « comme leur ange tutélaire. Que leur dirai-je ? Que vont-  
 « ils croire ? Ah ! bon jeune homme , vous semblez digne  
 « de compâir à mes peines..... » — Je les termine , dit  
 Aldino à voix basse , reprenez votre bien ; et il disparut.  
 Le religieux restait immobile : il considérait sa bourse , il  
 la serrait dans ses mains pour s'assurer que ce n'était pas  
 une illusion. Dès qu'il eut la force de se lever , il demanda  
 instamment qu'on lui fit connaître son bienfaiteur. Aucun  
 des militaires espagnols n'avait remarqué son entretien avec  
 Aldino ; toutes ses recherches furent vaines. — « Ah ! qui  
 « que tu sois , s'écria le bon Père , ame généreuse et noble ,  
 « tu n'échapperas point à ma reconnaissance ; le ciel dai-  
 « gnera s'en charger. Si tu es une créature humaine , les  
 « traits de ta physionomie , le son de ta voix ne me per-  
 « mettront pas de méconnaître mon bienfaiteur en quelque  
 « lieu que le sort le ramène devant moi. » Le lendemain  
 au point du jour , le religieux reprit le chemin de son cou-  
 vent , et la troupe se remit en marche.

Le retour du printemps fut aussi le retour des hostilités.  
 La victoire fut fidèle au *grand capitaine* (1). Il pénétra  
 dans l'intérieur du royaume. Quel saisissement de joie ,  
 de crainte , s'empara d'Aldino , quand il apprit que l'armée  
 se portait sur Bénévent ! Bientôt tous les objets qui se pré-  
 sentent à ses regards lui deviennent moins étrangers : ils  
 se mêlent à quelques souvenirs de son enfance. Enfin du  
 haut d'une colline il découvre le vallon qui enferme dans  
 son enceinte tout ce qu'il a de cher au monde ; mais à  
 peine ose-t-il en croire ses yeux épouvantés. De la plupart  
 des chaumières du hameau s'élèvent des tourbillons de  
 flamme et de fumée. Aldino précipite ses pas , son cœur  
 était déchiré ; par-tout il eût voulu porter du secours ; mais  
 son père , mais Lilla réclamaient ses premiers soins. En  
 approchant du château , il aperçoit une troupe d'Espagnols  
 qui en sortaient chargés du butin qu'ils venaient d'y faire :  
 il dédaigne de le leur arracher , et il s'élance dans l'in-  
 térieur.

Quel spectacle d'horreur et d'effroi ! Un vieillard traîné  
 par ses cheveux blancs ; une jeune fille se débattant avec  
 des cris lamentables contre des soldats qui se la disputa-  
 ient. Aldino paraît , et déjà tout ce qui se trouve devant  
 lui est renversé ; il délivre son père , il enlève Lilla des

---

(1) Surcouf donné à Gonsalve de Cordoue par les contemporains.

bras de ses ravisseurs. Mais furieux de se voir arracher leur proie, tous les Espagnols se réunissent et fondent sur l'intrépide jeune homme. Le désespoir lui fait trouver des forces surnaturelles; son père, encore sans connaissance, était couché à ses pieds; d'un bras il soutenait sa sœur défaillante, tandis que de l'autre il écartait les assaillans à grands coups d'épée. Peut-être allait-il succomber dans une lutte si inégale, lorsqu'un capitaine de l'armée de Gonsalve survient tout-à-coup: son aspect intimide les Espagnols. « C'est contre les soldats de votre roi, lui dit Aldino, » que son soldat moi-même je défends mon père et ma » sœur. » — Jeune homme, répond froidement l'officier; tu étais digne d'être Castillan; et il s'éloigne. Aldino courait çà et là cherchant du secours pour les deux êtres chéris qu'il voyait privés de sentiment: il trouva Béatrix et son fils Stefano cachés et tremblans dans un réduit obscur. Egarée par sa frayeur, la marâtre ne le reconnaissait pas; elle voulait se jeter à ses pieds. « Allez soigner votre fille, » lui dit-il, et ne craignez rien d'Aldino. »

Il s'occupe seul de son vieux père; à genoux près de lui, il baisait ses mains et les arrosait de ses larmes. Le vieillard ouvrit les yeux. « Est-ce toi, mon cher enfant, » lui disait-il? le ciel a béni ta piété filiale, il a voulu que » tu fusses le sauveur de ton père. » Aldino ne sortit de ses bras que pour se jeter dans ceux de Lilla, qui, promptement revenue à elle, accourait pour revoir ce frère qu'elle croyait à jamais perdu, ce frère à qui elle était présentement redevable de la vie et de l'honneur. Eût-elle jamais pu penser, lorsque pour la première fois il se sépara d'elle, qu'il fût possible d'ajouter à la vivacité de l'attachement dont elle se sentait pénétrée pour lui? Et cependant, ce qu'elle éprouvait en le considérant, lui semblait un sentiment nouveau qu'elle ne pouvait définir. Dans sa naïve innocence, elle se complaisait à observer que l'habit militaire et la tournure martiale de son frère formaient un heureux contraste avec la douceur de ses traits. Aldino la surprit plongée dans une sorte d'extase en le contemplant; elle s'en aperçut elle-même, tressaillit, et baissa les yeux; ses joues se colorèrent d'une rougeur subite. Pourquoi rougit-elle? se dit Aldino, en rougissant lui-même. Depuis cet instant, ils se regardèrent beaucoup et se parlèrent peu. Le bon Bertoldi allégea leur embarras en adressant mille questions à son fils sur tous les faits d'armes auxquels il avait pris part. La soirée n'avait pas suffi pour satisfaire la

curiosité du vieux chevalier; Aldino remit au lendemain le récit de ses aventures.

Mais, à minuit, tout-à-coup une alarme générale se fait entendre; Aldino saisit ses armes; il trouve son corps prêt à marcher, l'honneur lui fait une loi de le suivre: la voix même de Lilla ne peut le retenir. A peu de distance on rencontre l'ennemi qui, ayant reçu un puissant renfort, s'avancait rapidement dans l'espoir de surprendre Gon-salve. Le combat s'engage avec une fureur réciproque.

La malheureuse Lilla, restée seule et frémissant d'épou-vante, se réfugie dans l'antique chapelle du château; elle implorait le Dieu des armées pour son frère. Chaque coup de canon qui faisait trembler les vitraux était pour elle l'annonce de la mort d'Aldino, et le signal de la sienne. Un lugubre silence succéda au bruit de l'artillerie. Lilla tomba évanouie au pied de l'autel.

C'est là que le fidèle Giacomo vint la trouver au point du jour. « Les ennemis sont repoussés, lui dit-il, et Gon- » salve est à leur poursuite. Nos villageois sont com- » mandés pour relever les blessés. » — « Juste ciel ! s'écrie » Lilla, les blessés ! si Aldino était du nombre ! cher » Giacomo ; je connais tout ton attachement pour ton » jeune maître ; viens, suis-moi, je t'en conjure. Un ins- » tant de plus, et peut-être arriverons-nous trop tard. » Et sans daigner remarquer si le vieux serviteur accom-pagne ses pas rapides, elle vole vers le champ de bataille. L'aspect effroyable qu'il présente n'est point capable d'ar-rêter son généreux élan ; errante au milieu des vestiges du carnage, elle ose parcourir de ses regards inquiets, et les figures où la mort est empreinte sous mille traits divers, et celles où les convulsions de la souffrance attestent en-core la vie. De quelque côté qu'elle entende des voix gémissantes, elle y porte ses pas ; mais peut-elle les arrêter avant d'avoir retrouvé l'unique objet qui occupe toutes ses pensées ? Déjà elle a parcouru en tout sens ce théâtre d'horreur, et ses recherches ont été vaines. Giacomo, qui est parvenu à la rejoindre, s'efforce de l'entraîner. Elle résiste, et au même instant aperçoit étendu, près d'un buisson, un soldat dont une main cachait le visage, tandis que l'autre comprimée sur sa poitrine serrait fortement un cordon auquel était suspendu quelque chose de brillant. Elle approche : la croix d'émeraude qu'elle avait donnée à son frère frappe ses yeux. « C'est lui, s'écrie-t-elle, c'est » lui ! Ils l'ont égorgé, les barbares ! qui me rejoindra au

« bien-aimé de mon cœur ? » Sa douleur va remplir ses vœux. « Il n'est point mort , il respire ! dit tout-à-coup » Giacomo ; Dieu soit béni ! il nous sera rendu. » Lilla tombe à genoux auprès de ce corps immobile et glacé ; elle épie sa respiration , elle l'appelle , elle lui prodigue les noms les plus tendres , mais sa voix n'est pas entendue. « Il faut l'enlever d'ici , dit Giacomo , ou nous le perdons » à jamais ; » et il essaye de le charger sur ses épaules tremblantes. Courbé sous le fardeau , il s'achemine d'un pas chancelant vers le village , tandis que Lilla , soutenant la tête de l'infortuné jeune homme , essuyait le sang qui inondait sa figure. Aucune de ses blessures n'est déclarée mortelle ; Lilla semble recevoir elle-même la permission de recommencer à vivre. Aldino ouvre enfin les yeux , et ses regards disent qu'il reconnaît sa sœur. Ce retour inespéré fait sur l'âme de Lilla une impression si vive qu'elle semble oublier en un instant et les angoisses qu'elle a souffertes , et les dangers mêmes qu'a courus l'objet de sa tendresse. Bientôt enfin elle l'entend prononcer son nom ; elle sent sa main serrée par la sienne ; elle ne se fait pas l'idée d'une félicité plus douce.

Quelle force est comparable à la force de la femme qui aime ? Nuit et jour , à toute heure , Lilla prodigue à son frère chéri des soins que le cœur seul peut suggérer , que le cœur seul peut apprécier. Leur persévérance est couronnée par des succès au delà de son espoir ; Aldino revenait rapidement à la vie ; il semblait qu'il puisât sa guérison dans le plaisir de voir sans cesse Lilla près de lui. Légèrement appuyé sur elle , il essayait quelques pas mal assurés ; elle le conduisait au jardin respirer un air plus pur.

Un jour qu'assis l'un près de l'autre dans un bosquet , Lilla travaillait à une écharpe dont avait encore besoin un des bras d'Aldino , il la considéra long-tems en silence ; un profond attendrissement semblait s'être emparé de lui ; elle s'en aperçut , et sans lui parler , elle lui serra la main : elle la sentit frémir dans la sienne ; Aldino l'attira doucement vers lui. Il était de plus en plus agité ; elle ne voyait que trop qu'une pensée secrète pesait sur son cœur , et la parole expirait sur ses lèvres. « Aldino , lui dit-elle enfin » d'une voix timide , vous vous taisez : auriez-vous des » reproches à me faire ? — Un reproche ! à toi , Lilla ? » lis-tu si mal dans mon âme ? — C'est que vous.... c'est » que tu me regardais avec des yeux si extraordinaires....

» Cher Aldino , explique-toi donc bien vite , où je te croirai  
 » vraiment fâché contre moi. — Que je m'explique ! oh !  
 » oui , Lilla , il le faudra bien , et je cherche.... mais j'ai  
 » des idées si délicieuses , si ravissantes ! — Et c'est ce  
 » qui te donne l'air si soucieux ? — Hélas ! c'est que si tu  
 » ne pensais pas comme moi ? — Que penses-tu donc ? —  
 » Ah ! Lilla , ma chère Lilla , ma tendre amie.... — Eh  
 » bien ! mon cher Aldino... — Lilla , réponds ; voudrais-tu  
 » être ma femme ? — Ta femme ? moi ! qu'as-tu dit ? ah  
 » Dieu ! Aldino... ! » Elle le regardait fixement ; un rouge  
 de feu , une pâleur mortelle se succédaient sur son visage ;  
 elle brûlait et frissonnait tour-à-tour. « Aldino , dit-elle  
 » enfin d'une voix entrecoupée , songez-vous que je suis  
 » votre sœur ? — Ma sœur ? non , tu ne l'es pas ; non ,  
 » Lilla , je ne suis pas ton frère. Nous ne sommes pas du  
 » même sang ; rien ne s'oppose.... — Ciel ! il se pourrait.. ?  
 » Aldino , pourquoi m'avoir fait entrevoir tant de félicité ,  
 » si nous ne sommes pas assurés d'y parvenir ? — Repose-  
 » toi du succès sur mon amour , chère Lilla , et garde un  
 » profond secret. »

Ils reviennent tout pensifs s'asseoir auprès de Bertoldi ;  
 quelque tendre affection qu'ait Aldino pour son père ,  
 n'ose l'interroger sur le doute qui l'occupe , tant il redoute  
 une réponse qui trahisse son espoir ; tant il craint sur-tout  
 que le trop faible vieillard n'instruise Béatrix d'un projet  
 que son inimitié se plairait à confondre.

Le jeune homme sent qu'il lui en coûtera moins de s'ou-  
 vrir au fidèle Giacomo. Le vieux écuyer trouva la question  
 trop au-dessus de son savoir , mais il promit de la soumettre  
 sans délai à un pieux ermite dont toutes les décisions étaient  
 des oracles. L'anachorète répondit que la pensée seule d'un  
 tel mariage devait attirer sur toute une famille la malédic-  
 tion du ciel. Les deux amans saisis d'effroi n'osaient plus  
 se regarder ; ils se fuyaient , et , pour comble d'infortune ,  
 ils sentaient que chaque jour ils s'aimaient davantage. L'im-  
 placable marâtre avait redoublé de haine pour le fils de son  
 époux , depuis qu'elle lui devait la conservation de ses  
 biens , et peut-être de son existence. Elle frémissait de rage ,  
 en songeant qu'Aldino son bienfaiteur pouvait se croire  
 indépendant de l'autorité qu'elle avait usurpée dans la mai-  
 son paternelle. Ses mauvais traitemens , ses outrages n'eus-  
 sent plus de bornes : Lilla les partageait tous. Cette mère  
 dénaturée pouvait-elle lui pardonner de ne point haïr celui  
 qu'elle abhorrait ? De leur commun désespoir naquit une

résolution commune. Aldino n'avait plus d'autre désir que d'aller braver de nouveau la mort dans les combats ; Lilla n'aspirait plus qu'à ensevelir ses éternels regrets dans un cloître. Le vieux Bertoldi, accablé par l'âge, et victime lui-même de la tyrannie de Béatrix, ne pouvait les protéger ; il ne leur restait plus qu'une consolation : celle de partir ensemble. Aldino savait que près de Viterbe était un monastère célèbre dont l'abbesse appartenait à sa famille : il offrit à Lilla de la conduire dans cet asyle.

Combien de fois, pendant la route, se dirent-ils intérieurement que le dernier jour de leur voyage serait le dernier où ils devaient se voir dans ce monde ! rien ne les détournait du sentiment profond de leurs peines, rien ne troublait le morne silence qui régnait entre eux.

Rome se trouvait sur leurs pas : leur unique désir, en arrivant dans cette ville fameuse, fut de visiter la basilique de Saint-Pierre qui s'achevait alors, et dont toute la chrétienté vantait déjà les merveilles. Une madone révérée, objet de leur dévotion dès l'enfance, venait d'être placée dans une chapelle. Aussitôt que leurs regards l'aperçoivent, ils tombent à genoux d'un commun mouvement. Sans s'être communiqué leurs pensées secrètes, ces deux amans infortunés imploraient le ciel l'un pour l'autre. Leur esprit absorbé dans la prière, leurs yeux attachés sur l'image vénérée, rien ne pouvait distraire leur attention. Un cardinal s'était arrêté dans la même chapelle : l'habit militaire du jeune napolitain, son attitude, la mélancolie empreinte sur sa figure, le frappent involontairement. Il le considère, et se sent agité de souvenirs vagues ; tourmenté du désir d'éclaircir ses soupçons, il fait appeler le jeune couple dans un endroit écarté. Malheureuse dès ses premiers pas dans le monde, Lilla tremblait : Aldino la rassura. Il se présenta avec une modeste assurance. « Vous avez servi dans les troupes de Gonsalve ? lui dit le cardinal. — Je vais rejoindre son armée. — Et cette jeune fille ? — Elle est ma sœur : je la conduis au monastère de Viterbe. — Ne pourriez-vous pas vous rappeler qu'étant un jour en marche avec votre corps, vous rencontrâtes dans une hôtellerie des Apennins un religieux qui avait perdu une bourse de 300 ducats ? — Oui ; c'était, à ce que me dit ce bon père, le produit de la quête qu'il venait de faire pour son couvent ( le prélat levait tour-à-tour les yeux au ciel et les rabaisait sur Aldino ). — Jeune homme, vous serait-il possible de vous remettre les traits de ce

« religieux ? — J'ai peine à le croire ; je ne le vis qu'un instant. — Et cet instant a décidé de ta destinée. Oui » c'est toi, oui, voilà le brave soldat qui fut mon bien- » faiteur. Le ciel a exaucé le plus cher de mes vœux : il t'a » ramené devant moi : il lui a plu de m'accorder les gran- » deurs, les richesses de ce monde : sans doute, c'était » pour me donner les moyens de te mieux prouver ma » reconnaissance. » En achevant ces mots il le pressait dans ses bras, et se tournant vers les assistans, il leur fit le récit de la noble action du jeune militaire. C'était la première fois que Lilla l'entendait : Aldino la trouvait si simple qu'il avait dédaigné de la lui raconter.

Le cardinal voulut que son jeune ami le suivît à son palais. Dès la première question qu'il lui adressa, l'amant de Lilla, trop plein de ses peines pour les déguiser, lui fit l'aveu sincère de la situation déplorable où les avaient réduits une passion mutuelle et les rigueurs d'une marâtre. Après les avoir paternellement exhortés l'un et l'autre à ne pas se livrer au désespoir, il ordonna que, le soir même, Lilla fût conduite dans un couvent du même ordre que celui où elle voulait se réfugier. Vous vous reverrez un jour, leur dit-il, mais il refusa de s'expliquer davantage.

Depuis trois mois Aldino était privé de la vue de tout ce qu'il aimait ; un noir chagrin le dévorait, et il n'osait interroger son protecteur. Un jour qu'accablé de ses réflexions sinistres il se proposait d'annoncer au cardinal sa résolution de rejoindre ses drapeaux, il voit le prélat s'avancer vers lui d'un air empressé : une douce satisfaction brillait dans ses yeux. « Félicitez-moi, mon jeune ami, » lui dit-il, je puis enfin m'acquitter envers vous. Le » souverain pontife a daigné exaucer ma prière : voici la » dispense qui vous permet de devenir l'époux de Lilla. »

Oppressé par l'excès d'une joie subite, Aldino semblait ne pas entendre. « Oui, mon ami, reprit le cardinal, elle » est à vous. Demain je célèbre moi-même votre union. » Vous ne retournerez plus à l'armée d'Espagne : sa sainteté vous admet au nombre de ses écuyers. »

La cérémonie eut lieu devant une grande réunion de personnages illustres qui voulurent être témoins du bonheur des deux amans. Le généreux prélat conduisit les jeunes époux dans une maison agréable qu'il les contraignit d'accepter pour présent de noces. Tous leurs vœux étaient comblés ; il ne manquait plus à leur contentement que de revoir les auteurs de leurs jours. Bertoldi et Béatrix quittèrent

lèrent leur antique manoir , et vinrent rejoindre leurs enfans. Aldino soigna les vieux ans de son père , il protégea la jeunesse de Stéfano , et ne voulut voir en lui que le frère de sa Lilla. Il fit plus : il chercha à se faire aimer de Béatrix ; mais ses attentions les plus délicates ne produisaient chez cette marâtre que le dépit secret de l'envie humiliée. Pour toute vengeance , Aldino se disait quelquefois tout bas : « Elle doit être bien à plaindre , car je suis bien heureux. »

L. DE SEVILLANGES.



## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Opera Buffa*. — *L'Impressario in Angustie*.

La nouvelle direction de ce théâtre qui de jour en jour perd sa qualité d'étranger , et que chaque représentation naturalise parmi nous , avait désiré signaler sa prise de possession par un beau succès , et elle n'avait à cet égard rien négligé ; un opéra de Cimarosa , deux acteurs nouveaux , venus exprès d'Italie , M<sup>me</sup> Festa remplissant le principal rôle , tels étaient les élémens du succès espéré ; le public en avait agréé l'augure , car il s'était porté en foule à la première représentation de la reprise de *L'Impressario in Angustie* ; mais cette représentation a déçu l'attente générale. M. Boggia était chargé du rôle difficile du poète ; il est assez bon acteur et sa voix est agréable ; mais dénué de moyens , il a été , dès la première scène , jugé avec sévérité ; il parle plus qu'il ne chante , et bien nous prend que le mélodieux Cimarosa soutienne son virtuose en traçant dans son orchestre le chant principal , car avec un autre système de composition devenu très à la mode , M. Boggia ne se faisant pas entendre , laisserait son orchestre dans l'embarras , et n'offrirait , dans le morceau exécuté , qu'une composition sans ensemble et sans liaison. Son concurrent n'est pas même son rival : M. Botticelli n'a pas un moment fixé l'attention du public , trop juste et trop prompt appréciateur de la force et de l'étendue des moyens de ce bouffon un peu sérieux. Fiorini , qui n'est encore ici considéré que comme un débutant , a une méthode sage et de la justesse ; mais une certaine uniformité d'expression , et une langueur dans l'exécution , qui ne contribuait pas à réchauffer la

V



scène ; aussi Madame Festa s'est-elle trouvée placée comme dans un cercle étranger à son talent : frappée de la froideur inattendue et inaccoutumée du public, elle-même a eu de la peine à ressaisir ses moyens visiblement altérés. La voix de cette cantatrice, d'ailleurs, est d'un timbre admirable, le son en est beau, naturel, égal et d'un effet ravissant ; mais elle manque, jusqu'à un certain point, de facilité, et même quelquefois de justesse ; pour peu que le trait ait de la hardiesse et de la difficulté, il manque de cette inaltérable pureté, de cette correction exquise à laquelle M<sup>me</sup> Barelli nous a comme habitués. Mais un défaut beaucoup plus sensible chez M<sup>me</sup> Festa, c'est l'oubli trop fréquent du rythme, de cette fidélité à la mesure sans laquelle il n'y a ni charme, ni effet musical, ni entraînement. Son succès dans *le Molinara*, malgré ce défaut qui y est si sensible, ne doit pas l'avengler. Il n'y a pas de musique, si l'on ne sent pas un rythme vivement et également prononcé : il n'y a plus qu'une déclamation notée, ou une vague psalmodie.

Le mauvais accueil fait à l'*Impressario* a tenu uniquement à la faiblesse de l'exécution ; aux représentations suivantes, il y a eu plus d'ensemble, plus de sûreté, plus de chaleur comique, plus de verve musicale ; on s'est rapproché du compositeur, de son esprit, qui vit par la mélodie, de son originalité qui ne se sépare jamais de la grace. Quelques amateurs qui ne semblent être heureux que de leurs souvenirs, et qui les opposent toujours à leurs jouissances du moment, comme pour se donner le plaisir de diminuer celui qu'ils éprouvent, nomment encore Raffanelli, Rovedino ou Martinelli, Lazzarini, et M<sup>me</sup> Bolla : nous nommerons nous, les sujets que nous possédons, ceux qui leur seront réunis bientôt, et peut-être à des yeux non prévenus, la balance sera-t-elle presque égale. Un fait incontestable est qu'à aucune époque l'Opéra Buffa n'a réuni trois femmes telles que celles qu'il possède aujourd'hui ; bien placées, elles sont inappréciables, et elles peuvent l'être, si l'*Impressario*, trop souvent *in Angustie*, parvient, par l'influence inséparable d'un grand talent, et les moyens de persuasion qui secondent si bien l'autorité, à triompher de ces sortes d'incompatibilités dramatiques, qui entretiennent sur la scène de perpétuels divorces, et font, du temple de l'harmonie, d'éternels foyers de discorde.

Nous avons cru devoir assigner la cause véritable du peu

de succès de l'*Impressario* : cette cause n'est ni dans les morceaux retranchés ni dans ceux ajoutés, quoique nous regrettions le joli air *Che dice mal d'amor*, et le duo magnifique, *che l' alma mia discacci*, que Lazzarini et M<sup>me</sup> Bolla chantaient avec une si grande et si belle expression. Cette cause n'est pas sur-tout, quoiqu'on le prétende, dans la faiblesse de l'ouvrage, et dans le mérite de ceux que nous avons entendus depuis. A force de nous parler de Mozart comme de l'incomparable, on finirait par nous faire désirer son ostracisme. C'est, il est vrai, un admirable génie, un homme à part ; mais il n'est pas vrai qu'il écrase tout, qu'auprès de lui tout paraisse faible ; cela est vrai dans son école ; cela n'est pas vrai dans l'école italienne, dont le style, la marche, le but et les effets diffèrent essentiellement de la sienne. L'*Impressario*, par exemple, a toujours été regardé comme une des compositions les plus spirituelles et les plus piquantes de Cimarosa ; c'était un choix non pas avoué, mais dicté par le goût, et il y a lieu de croire que M. Spontini n'en fera jamais d'autres. Qu'il nous ramène tout-à-fait en Italie, qu'il nous y maintienne ; c'est la patrie de l'art. Quelques excursions sont permises ; mais il faut rentrer dans la terre natale, et quoi qu'on en dise, je ne puis croire que les Sarti, les Paësiello, les Cimarosa, les Fioravanti, soient déjà trop vieux ; je croirais plutôt trop jeunes ceux qui les croient surannés, et trop pauvres ceux qui ne les trouvent pas assez riches.

*Parodies.* — Si une parodie contribue toujours, en quelque manière, à constater le succès d'un ouvrage sérieux, on peut dire que deux parodies sont une preuve de son triomphe : les *Bayadères* ont obtenu cet honneur. On a parodié cet opéra au *Vaudeville* et aux *Variétés*, mais avec des intentions un peu différentes. Les auteurs qui ont fait jouer sur le théâtre de la rue de Chartres la *Manufacture d'indiennes* ou le *triomphe des schalls et de la Queue du Chat*, avaient pour but principal la critique, et même une critique amère ; ils ont moins songé à être gais qu'à être méchants. Les parodistes qui ont introduit les *Baladines* sur le premier théâtre des boulevards, ont eu pour première intention de nous faire rire ; ils n'ont été malins que pour être gais. Il y a d'ailleurs beaucoup de ressemblance dans le plan des deux ouvrages, également calqués sur le poème original. Ce sont plutôt des travestis-

semens que des parodies. Au Vaudeville le Rajah Démaly est représenté par un bas-normand, nommé Fadoli, propriétaire d'une manufacture d'indiennes. L'oncle qui la lui a léguée, ne l'a fait qu'à condition qu'il épousera, dans le terme d'un an, une vieille couine, et il en a trois à choisir. Aux Variétés, c'est un marquis italien qui représente un peu plus dignement le Rajah des Bayadères, et s'il est comme Fadoli obligé par un testament à se marier, c'est entre trois jeunes et jolies personnes qu'il doit choisir son épouse. La même différence de couleur continue à se faire sentir dans les deux copies : Laméa et ses compagnes ne sont plus dans *la Manufacture d'indiennes* que des marchandes de chansons à-peu-près aussi grivoises que leur marchandise, et dont le costume n'a rien d'agréable : dans *les Baladines*, ce sont des danseuses italiennes fort lestement vêtues, mais qui ne disent rien de trop leste, attendu qu'elles ne parlent pas. Les deux parodies ont chacune leur caricature, et si celle du Vaudeville est plus originale, l'autre nous a paru beaucoup plus plaisante : la première est un rôle de jockey nommé Pupo, que Joly joue en imitant tous les mouvemens d'une marionnette ; la seconde est le rôle de Laméa elle-même, joué par Brunet. Nous ne pousserons pas plus loin le parallèle. Il suffira de dire à la louange du public qu'entre des auteurs dont les uns avaient compté sur son goût pour les méchancetés, et les autres sur son penchant à la gaieté, c'est à ces derniers qu'il a donné hautement la préférence. Le succès des *Baladines* a été complet ; on a demandé et applaudi le nom des auteurs, MM. Merle et Ourry. *La Manufacture d'indiennes* a été sifflée, et ce n'est que deux jours après qu'ont paru sur les affiches les noms de MM. Dieulafoy et Gersin.

Le théâtre des Variétés a été beaucoup moins heureux dans sa parodie des *Deux Gendres*, que le Vaudeville n'a point encore parodiés. Ce serait une belle occasion pour celui-ci de prendre sa revanche. *Cadet-Roussel beau-père* est un long travestissement, en deux actes, de la pièce de M. Etienne. Nous ignorons si l'auteur a eu pour but principal d'être méchant ou d'être plaisant, mais il paraît qu'il a eu, par-dessus tout, le talent d'être ennuyeux : sans le jeu original de Brunet et de Pothier, la représentation de sa pièce n'aurait point été achevée. Cependant les amis qui s'étaient obstinés à l'applaudir, malgré les sifflets, se sont opiniâtrés de même à demander l'auteur, mais l'auteur plus sage ne s'est pas fait connaître sous son

véritable nom. Il n'a livré aux sifflets et aux applaudissemens que celui de M. Duran, de la rue de la Lune, et nous sommes trop édifiés de cet acte de modestie pour chercher à le découvrir sous l'incognito.

*Théâtre du Vaudeville. — L'Homme de Quarante-ans, ou le Rôle de Comédie, vaudeville en un acte, de M. Jos. Pain.*

Les événemens sur lesquels cet ouvrage est fondé sont un peu romanesques. Germeuil amoureux de Laure, et agréé par ses parens, a cédé généreusement ses droits à Mainval qu'elle préférerait; il est allé porter ses chagrins en Amérique, et est revenu en France après s'être ruiné. Laure, devenue veuve, en est à peine instruite qu'elle l'appelle auprès d'elle en lui offrant sa fortune et sa main : on trouve rarement dans la société tant de générosité et de reconnaissance. Les incidens qui suivent et qui forment l'intrigue de la pièce, sont un peu plus communs. Germeuil sans fortune, est lui-même un peu étonné de se voir aimé à quarante ans de la même femme qui le rebutait à trente. Il craint que l'offre qu'elle lui a faite ne soit que le sacrifice d'un cœur reconnaissant, et il veut savoir à quoi s'en tenir avant qu'un tel sacrifice se consomme. Au lieu d'arriver au château de Laure par la grande route, il s'y rend par un chemin détourné, s'introduit dans le parc dont il connaît les issues et s'y procure bientôt un espion dans la personne du jardinier. Quoique Laure aime Germeuil de bonne foi, non d'amour à la vérité, mais de l'amitié la plus tendre, les apparences confirment d'abord tous les soupçons du futur époux. Laure veut célébrer son retour par une petite fête dont le principal ornement doit être une comédie composée par Emile son jeune cousin. Elle en a fait un secret à tout le monde afin de surprendre Germeuil, et l'on conçoit aisément combien la nécessité de s'entretenir solitairement, tête-à-tête, avec Emile, fournira de rapports pénétrés au jardinier, qui croit ne pouvoir pas mieux gagner l'argent que Germeuil lui donne. Un autre personnage contribue encore à alimenter sa jalousie. Juliette, jeune sœur de Laure, est sortie tout récemment de sa pension. Comme toutes les petites filles, elle brûle d'être mariée. Son cousin Emile lui plaît fort; elle craint que sa sœur ne l'épouse, et pour l'en empêcher, elle luit de vigilance avec le jardinier et raconte tout à Germeuil. Leurs efforts réunis ont tant de succès qu'enfin celui-ci se décide à épier.

un rendez-vous donné par Laure à son cousin. Que devient-il lorsqu'il entend l'aimable veuve déplorer l'hymen qui va faire son malheur, Emile lui proposer de s'y soustraire par la fuite et Laure enfin y consentir ! Germeuil ne peut se contenir davantage, il se montre, il fulmine, mais Laure lui dit et lui prouve aisément que la conversation qu'il vient d'entendre n'est qu'une scène de la comédie qu'il verra jouer le lendemain. Nos lecteurs devinent le reste, mais ce qu'il faut leur dire, parce qu'ils ne le devineraient pas, c'est que si cet ouvrage pèche contre la vraisemblance, si l'intrigue en est faible et prolongé avec trop peu d'art, il rachète amplement ces défauts par des caractères bien choisis et bien tracés, par le bon ton dont il est écrit, par des couplets ingénieux. Très-peu ont obtenu les honneurs du *bis*, trop souvent réservés aux pointes, aux jeux de mots, et même à des amphigouris dignes des *Précieuses* de Molière, mais presque tous ont été vivement applaudis. En dépit de quelques sifflets qui ont troublé le dénouement de cet ouvrage, nous croyons qu'il suffirait de quelques légères corrections pour le placer honorablement à côté de ceux dont le même auteur a déjà enrichi ce théâtre.

---

**SOCIÉTÉS SAVANTES.** — *Programme d'un prix proposé par l'Athénée de Vaucluse.* — M. de Stassart, préfet de Vaucluse et président de l'Athénée, jaloux de voir célébrer dignement la mémoire de Pétrarque, se propose de décerner une médaille d'or de la valeur de 300 fr. à l'auteur qui, au jugement de l'Athénée, aura composé, soit en vers, soit en prose, le meilleur éloge du poète vauclusien. Le vainqueur sera proclamé dans la séance publique qui aura lieu à Vaucluse même, le 20 juillet 1811, jour anniversaire de la naissance de Pétrarque. Les poèmes ne doivent point excéder 200 vers, ni les discours une demi-heure de lecture.

L'Athénée désire que les auteurs analysent et fassent ressortir les différens mérites de Pétrarque. L'amant de Laure n'était pas seulement un grand poète ; il était encore un moraliste profond. Sous ce double rapport, on doit marquer l'influence de cet écrivain sur son siècle et sur la langue italienne.

Les ouvrages destinés au concours doivent être adressés, avant le 20 mai, à M. Morel, secrétaire-perpétuel de l'Athénée de Vaucluse, à Avignon ; le terme est de rigueur.

Tous les Français et étrangers sont admis à concourir, à l'exception des membres résidans de l'Athénée.

Les noms, qualités et demeure des auteurs seront consignés dans un billet cacheté qui renfermera pareillement une devise ou sentence analogue au sujet, laquelle sera placée en tête de l'ouvrage. On brûlera les billets des discours ou poèmes qui n'auront pas été couronnés.

Le prix ne sera remis qu'à l'auteur couronné ou au porteur de sa procuration.

L'Académie de Bordeaux, dans sa séance publique du 8 septembre, a décerné une médaille d'or à M. C. L. Mollevaut, pour sa traduction de Salluste. (1)

La troisième édition de la traduction en vers de Tibulle, par le même auteur, et sa traduction en prose de l'Enéide, paraîtront dans quinze jours.

*Aux Rédacteurs du Mercure de France.*

MESSIEURS, vous annoncez comme devant paraître incessamment, la traduction en prose de l'*Enéide* par M. De Guerle : seriez-vous assez complaisans pour me permettre d'annoncer aussi, par votre organe, que depuis plus de dix-huit mois j'ai terminé moi-même la traduction complète des *Œuvres de Virgile* en prose poétique, à laquelle j'ai consacré dix ans de travail, que plusieurs littérateurs distingués ont honorée de leurs suffrages, et qui n'attendrait, pour être publiée, qu'un imprimeur qui voulût risquer les frais de l'impression, parce que ma fortune actuelle ne me permet pas de les faire moi-même ?

Comme il est très-possible que cette nouvelle concurrence d'un littérateur aussi distingué que M. De Guerle, condamne tout-à-fait à l'oubli ma traduction, donnez-moi du moins la consolation d'en dire un mot, et de répéter, dans votre journal, l'offre désintéressée que je fais à tout imprimeur ou libraire qui voudra se charger de l'impression, de lui en abandonner entièrement la propriété, comme de lui laisser la chance du profit.

Agrez, je vous prie, l'assurance et les témoignages de l'estime la plus distinguée,

DE LA CHABEAUSSIÈRE.

Eaubonne, vallée de Montmorency, 18 septembre 1810.

(1) Salluste. Seconde édition. Un vol. in-12. Prix, 3 fr. Chez Kœnig, libraire, quai des Augustins; et Debray, libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq.



## POLITIQUE.

LES nouvelles du camp russe devant Rudschuck , et de l'armée qui attaque le camp turc de Schumla , annoncent peu de progrès ultérieurs : il serait même à croire que les Russes ont fait un léger mouvement rétrograde. Un bulletin officiel a été colporté dans Constantinople, le titre et le style sont également curieux, et nous le mettrions sous les yeux des lecteurs, s'il ne fallait remarquer que ces relations ne vont que jusqu'à la fin de juillet, et que celles des Russes annonçant la conservation de leur position sont postérieures.

S. M. le roi de Prusse est rentrée à Berlin après son voyage en Silésie, voyage dont le but paraît être la sécularisation d'un grand nombre de couvens, et la réunion de leurs domaines à celui de l'Etat, dont ils acquitteront en partie la dette. Les opérations financières se suivent aussi à Vienne. Les lettres-patentes relatives à l'impôt pour l'amortissement des dettes publiques et du papier-monnaie, viennent de paraître. En Danemarck la sévérité des mesures continentales a été portée au point de défendre absolument l'entrée de tout navire soit neutre, soit ami, portant des denrées coloniales. En Westphalie le système de la conscription s'établit et s'applique aux provinces du Hanovre; un autre soin occupe en même tems le monarque, celui de protéger l'instruction, d'enrichir ses bibliothèques, de faire prospérer ses universités, qui ont déjà reconvré tout l'éclat dont elles jouissaient en Allemagne. Les Etats de Prague doivent se rassembler au commencement d'octobre. Le mariage du prince de Bavière est fixé au 12 octobre, et sa résidence à Inspruck. On croit que la réunion du pays de Salzbourg et de l'Innwertiel a dû être effectuée dans le cours de ce mois, en même tems que quelques cessions au grand duc de Wurzburg. Les lois bavaeroises sont toutes en vigueur à Ratisbonne. La marine napolitaine continue à se couvrir de gloire en tenant en échec celle que les Anglais occupent à la défense de la Sicile; ces engagemens ont plus ou moins d'importance.

mais celui du 4 de ce mois a été général. Trois fois la ligne ennemie est revenue à la charge, et trois fois les bâtimens anglais, écrasés par le feu des canonnières et des batteries, ont été obligés de se retirer et de gagner promptement le port de Messine. Ces combats sont devenus le spectacle du peuple de Naples qui y prend une juste idée de la véritable force des Anglais, et de celle que le courage et le zèle patriotique peuvent donner. La présence de S. M. anime chaque officier, chaque soldat, chaque marin; tous cherchent à se distinguer sous ses yeux.

Les Anglais ont reçu la nouvelle de la capitulation d'Almeida; ils insinuent que cette reddition est l'effet de l'explosion du magasin à poudre; ils savent bien que cet accident, qui a coûté la vie à plus de 500 hommes, n'a fait que hâter la chute de la place. Ils se vantent de compter le général Cox au nombre des blessés; cela n'est point exact, cet officier n'a ni ce chagrin, ni cet honneur. Seul de sa personne dans Almeida, où les Anglais l'avaient jeté, et où sa nation n'a combattu que par ce représentant, il a capitulé pour les Portugais renfermés avec lui : les Anglais tenaient la campagne en arrière et en vue de la place, mais ils ne s'y étaient point hasardés; prisonnier au quartier-général français, on a pu se convaincre que M. Cox n'avait pas été blessé, et qu'il se porte très-bien. Les mêmes nouvelles annoncent que le maréchal duc de Trévise aurait battu l'armée de la Romana : cette nouvelle n'est point jusqu'à présent officiellement confirmée, et ce n'est encore qu'un bruit qu'accrédite sa vraisemblance. En voici un autre, dont les vœux d'un bien grand nombre de familles appelleraient la confirmation : on écrivait de Londres, en date du 8 septembre, que la réponse définitive du gouvernement anglais au gouvernement français, relativement à l'échange des prisonniers, avait été envoyée la veille du bureau des transports à M. Mackensie à Morlaix. On ne sait rien de la nature de cette réponse, et si elle est dictée par un esprit qui mette fin à toutes les difficultés.

Mais il est d'autres bruits que le besoin de diviser et celui de nuire engagent les Anglais à répandre. Les brandons de discorde sont toujours préparés dans ce pays, et ce n'est pas la production nationale que le ministère cherche, avec le moins de soins, à jeter sur le continent. Sur cet étrange objet de contrebande, les douanes continentales sont en effet, jusqu'à un certain point, impuissantes; mais il est



des moyens certains d'étouffer ces machines incendiaires que d'autres Congrèves viennent lancer parmi nous; ce sont des déclarations franches de sentimens et de principes. La publicité est souvent un des secrets les plus heureux de la politique : la franchise est sur-tout le plus noble de ses moyens, quand elle repose sur la justice et qu'elle est garantie par la force.

Or voici la nouvelle *machine* que les Anglais promènent en quelque sorte dans la Baltique, et dont ils ont sans doute tenté l'introduction dans les ports de cette mer sévèrement fermés à leurs vaisseaux.

« Ils ont reçu, disent-ils, des lettres particulières de Saint-Pétersbourg qui vont jusqu'au 23 août. L'élection de Bernadote au titre de prince royal de Suède, a fait dans ce pays la plus vive sensation. On y craignait généralement que le gouvernement français n'insistât sur la restitution du territoire acquis par les Russes sur les Suédois, dans la dernière guerre; on s'attendait aussi à un prochain changement dans le ministère; on avait contremandé, pour le moment, la marche d'un corps de 15,000 hommes destiné à renforcer, en Turquie, l'armée du comte Kamenskoï. »

Voilà la version anglaise, et la manière dont on fabrique à Londres les nouvelles de Pétersbourg. Le *Moniteur* s'est chargé de répondre à une insinuation que l'on pourrait trouver dangereuse, si on n'en sentait trop facilement la perfidie; mais le génie du mal y est empreint; laissons-en parler un autre; c'est-à-dire, ce génie qui a combattu pour la paix, et qui a vaincu pour elle; celui dont l'alliance a toujours été efficace, protectrice et fidèle, qui, vainqueur rapide et négociateur généreux, n'a jamais stipulé que pour le bonheur des peuples et le repos du monde, et qui va, telle est sa prévoyance, trouver dans le sujet même de l'alarme qu'on veut répandre, le motif de la sécurité qu'il va rétablir. Voici la note du *Moniteur* :

« La nomination du prince de Ponte-Corvo à la dignité de prince royal de Suède est un vaste champ d'espérances pour les Anglais. Vain espoir ! cet événement inattendu pour les deux Empereurs de France et de Russie, n'est point une cause de refroidissement entr'eux. La Finlande a été cédée par la Suède à la Russie; cette province est russe, et c'est un des avantages que ce grand Empire a retiré de son alliance avec la France. La Finlande était une des provinces nécessaires à la Russie pour centraliser son Empire. Le comte Kamenskoï a les troupes nécessaires

pour se maintenir dans les provinces qu'il a conquises sur le Danube. Si l'Empereur Alexandre juge convenable d'y envoyer de nouvelles troupes, qui peut l'en empêcher ? L'Empereur Napoléon est sûr de la Russie, comme la Russie est sûre de la France. Nous sommes bien aises d'avoir sujet de donner cette explication ; car depuis quinze jours on n'entend parler en Europe que d'apparence de guerre. Ces bruits sont répandus pour encourager le peuple anglais et lui donner des motifs d'espérance pour sortir de la situation malheureuse où il se trouve. Les mouvemens de troupes dans le Mecklembourg ont pour but d'empêcher la contrebande anglaise.

« Nous disons que l'élection du prince de Ponte-Corvo est un événement qui n'a pas été calculé. Le roi et le peuple ont choisi ce prince spontanément en haine de l'Angleterre, et en opposition du roi *anglais*, qui, quoique depuis son malheur il ait été, selon l'usage, désavoué et abandonné par l'Angleterre, a cependant perdu son royaume pour être fidèle à la politique insensée et furibonde qui distingue aujourd'hui l'Angleterre. »

Peut-être est-il convenable de rapprocher de cette note si importante et si historique, celle-ci qui a paru dans la gazette de Berlin du 14 septembre.

« Les deux prétendus couriers russes que les feuilles allemandes ont fait arriver ici étaient simplement deux couriers expédiés de Colberg, pour rendre compte de l'attaque des Anglais contre des bateaux chargés de sel près de Brodenhagen : on a donné également un air de mystère à la mission du prince Gagerin, qui n'était chargé que de faire à S. M. des complimens de condoléance sur la mort de la reine. »

Les contestations entre la junte américaine de Buenos-Ayres et les membres de l'ancien gouvernement, ont eu le résultat auquel les actes de cette junte, ses restrictions et ses protestations avaient dû préparer depuis long-temps. Elle a fait transporter en Espagne les membres de l'audience royale et le dernier vice-roi. Les Anglais, qui avouent cet événement et le reconnaissent authentique, ont, disent-ils, des raisons pour ne pas donner à cet égard tous les détails dont ils sont en possession ; on en peut seulement conclure que l'esprit d'indépendance se manifeste et se propage de plus en plus dans ces contrées, et que la régence espagnole usera vainement, dans ses proclamations, du lan-

gagé qu'elle a déjà si inutilement tenu aux peuples des Carracas.

Les Anglais qui observent ces mouvemens avec une inquiétude égale à l'ambition, qu'ils dissimulent trop peu, de substituer, dans ces riches domaines, la domination britannique au joug espagnol, ont cependant des raisons puissantes de ne pas chercher à étendre trop au loin leur empire; qu'ils regardent près d'eux; le germe d'une vieille haine, nourrie par l'injustice, aigrie par le tems, et devenue un sentiment national, se fortifie et se développe par la fermentation: Dublin ne lève point un étendard séditionnel, l'Irlande n'est pas en proie à la révolte; mais les armées employées sont plus fortes, car elles sont légitimes; plus irrésistibles, car elles sont constitutionnelles. On a publié, dans les journaux d'Irlande, en gros caractère et sous ce titre remarquable, TRIOMPHE DE LA JUSTICE ET DU PEUPLE D'IRLANDE, la note que l'on va lire, en date du 8 septembre:

« Les shérifs de la ville de Dublin viennent de répondre à la longue attente de ceux qui avaient demandé une convocation des bourgeois et des francs-tenanciers. L'influence du *château* a cédé à la fermeté des magistrats de notre pays. Les hommes vendus à l'administration ont épuisé vainement toutes les ressources de leur malignité, et le secrétaire lui-même a perdu ses moyens ordinaires de persuasion; ni les menaces, ni la calomnie, ni les caresses, ni les séductions de la cour n'ont pu ébranler l'intégrité de nos vertueux et honorés *shérifs*. En conséquence, ils ont désigné le.... de.... pour le jour de l'assemblée des bourgeois et francs-tenanciers, afin de préparer une pétition à l'effet d'obtenir la révocation de l'acte d'union.»

Mais ce n'est pas seulement en Irlande que le despotisme anglais compte des hommes et des nations disposés à s'y soustraire: l'Inde est encore un théâtre où des princes opprimés et non soumis, s'agitent pour recouvrer leur indépendance, ou combattent pour ne pas la perdre. Les forces anglaises sont en mouvement sur divers points, pour combattre des chefs que l'on annonce aussi entreprenans qu'habiles, et des rajas dont les révoltes successives attirent et distraient continuellement les troupes peu nombreuses que les Anglais ont dans ces contrées.

Un autre mal y existe, et y appelle au plus haut degré l'attention des ministres; ce sont les prétentions des chefs de l'armée, et leur opposition presque constante aux ordres

de la cour, des directeurs de la compagnie des Indes, l'insubordination d'une partie des officiers, leurs plaintes constantes sur la modicité de la paie, sur le défaut d'avancement, la longueur du service dans ce pays, si contraire à la constitution des Anglais. Les correspondances et les actes qui renferment l'expression de ces diverses plaintes, ont été l'objet d'une publication où la compagnie les discute, et les établit à leur juste valeur; mais ces réfutations n'empêchent pas que les plaintes n'existent, et que pour assurer sa domination dans l'Inde, outre les naturels du pays, toujours prêts à abandonner leur cause ou à la mal servir, les Anglais entretiennent et soldent dans l'Inde une armée mécontente de son sort, qui obéit mal, parce qu'elle n'obéit qu'à regret, et qui doit finir par défendre avec peu de chaleur le pouvoir britannique, dans un pays où elle ne reste qu'avec peine, et s'acclimate difficilement. S.

#### PARIS.

SAMEDI dernier LL. MM. II. et RR. ont assisté à une représentation de *Mahomet* : le lendemain elles ont honoré de leur présence celle des *Bayadères*. L'enthousiasme du public était à son comble. Dans la matinée du lundi, l'Empereur et son auguste épouse ont visité le Musée. L'Empereur est ensuite allé visiter plusieurs des travaux publics, à l'avancement desquels il imprime tant d'ensemble et de rapidité.

— LL. MM. sont parties mardi pour Fontainebleau; elles ont passé par Grosbois, où elles ont daigné nommer le fils dont la princesse de Neuchâtel et de Wagram vient d'accoucher.

— Un décret impérial, du 5 août 1810, a ordonné le remboursement de la dette publique des Etats romains, montant à 2,500,000 fr. de rente. Un capital de 50 millions en domaines nationaux est affecté à ce remboursement, et ces biens sont mis à la disposition d'une administration composée d'un directeur, de deux adjoints, et d'un conseil de trente membres, tous créanciers de la dette publique des ci-devant Etats romains, et présidée par l'intendant du trésor dans les départemens de Rome et de Trasimène.

— La garde impériale a donné un repas de corps à la légion portugaise. Les Portugais montrent le plus grand

enthousiasme à l'idée d'aller en Portugal ; battre les Anglais, détromper leurs compatriotes et payer le tribut de leur reconnaissance et de leur admiration pour l'Empereur, qu'ils ont suivi sur le champ de bataille, où ils ont partagé les succès des armées françaises.

Cette légion est composée des corps d'élite de l'armée de Portugal. Les officiers appartiennent, pour la plupart, aux familles les plus considérées du pays. L'arrivée de cette légion en Portugal sera la meilleure réponse aux atroces libelles et aux calomnies, armes favorites des Anglais, qui n'ont pas manqué de présenter ces braves gens à leurs compatriotes comme ayant tous été empoisonnés ou assassinés.

— S. Exc. le ministre de l'intérieur, voulant presser la construction des greniers d'abondance sur le terrain de l'Arsenal, vient d'ordonner que les travaux de maçonnerie, qui devaient être exécutés par les soins d'un seul entrepreneur, seraient partagés en trois entreprises différentes.

— Le ministre directeur de l'administration de la guerre a ordonné la fabrication d'une quantité considérable de sirop de raisin pour le service des hôpitaux militaires de l'intérieur.

— Par décision de S. Exc. le ministre de la police générale, un aubergiste de Strasbourg a été condamné administrativement à un mois de détention, qu'il subit en ce moment, pour s'être permis, contrairement aux réglemens de police, de fournir une voiture attelée à un courrier non muni de passe-ports, et auquel les chevaux avaient été refusés à la poste.

— Le fronton du péristyle du palais du Corps-législatif est achevé : il offre cent douze pieds de développement, et sa grande dimension de hauteur est de dix-sept pieds ; il représente S. M. l'Empereur à cheval, faisant présent au Corps-législatif des drapeaux pris sur l'ennemi. Les deux figures personnifiées placées aux angles du fronton, ont quatorze pieds de proportion : elles représentent la Seine et le Danube. Feu M. Chaudet, membre de l'Institut et de la légion d'honneur, est l'auteur de ce bas-relief.

— Les examens pour l'admission des élèves de l'école polytechnique et les opérations du concours sont terminés. Cent soixante-sept élèves sont admis. Le Lycée Napoléon en a fourni à lui seul cinquante-trois.

## ANNONCES.

*Les Incas*, ou la Destruction de l'Empire du Pérou, par Marmontel. Trois vol. in-18. Prix, 4 fr., et 5 fr. 50 c. franc de port. Le même avec 12 jolies figures, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port. A Lyon, chez M<sup>me</sup> Buynaud, née Bruyset; et à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Simplex notices historiques sur les généraux étrangers les plus célèbres, depuis 1792 jusqu'à nos jours*; par M. de Châteauneuf.

*Nota.* C'est la troisième édition de cet ouvrage, depuis 4 mois : le prix de ce volume, bien imprimé sur papier vélin, est de 4 fr., et 4 fr. 40 c. franc de port. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfants, n° 34.

*Dictionnaire de Chimie*, par MM. M. H. Klaproth, professeur de chimie, membre de l'Académie des Sciences de Berlin, associé étranger de l'Institut de France, etc.; et F. Wolff, docteur en philosophie, professeur au gymnase de Joachimsthal. Traduit de l'allemand, avec des notes, par E. J. B. Bouillon-Lagrange, docteur en médecine, professeur au Lycée Napoléon et à l'Ecole de pharmacie, membre du jury d'instruction de l'Ecole vétérinaire d'Alfort, de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères; et par H. A. Vogel, pharmacien de l'Ecole de Paris, préparateur général à la même Ecole, conservateur du cabinet de physique au Lycée Napoléon, et membre de plusieurs Sociétés savantes. Tome II, in-8° de plus de 500 pages, imprimé sur caractères neufs de philosophie, et papier carré fin d'Auvergne, avec des planches. Prix, 6 fr., br., et 7 fr. 50 c. franc de port. Les deux premiers volumes 12 fr. et 15 fr. franc de port. Le Tome III<sup>e</sup> paraîtra le 1<sup>er</sup> novembre prochain, et les tomes IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et dernier suivront de près. Chez J. Klostermann fils, libraire-éditeur des *Annales de Chimie*, rue du Jardinnet, n° 13.

*Tobie*, ou les Captifs de Ninive. Poème qui a obtenu la mention honorable au concours de l'Athénée de Nîort, le 14 juin 1810. Suivi d'un choix de poésies, par P. J. Charrin (de Lyon), membre-correspondant de la Société des sciences et arts du département des Deux-Sèvres. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez Hocquet et compagnie, imprimeurs, rue du faubourg Montmartre, n° 4; Barba, libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre-Français; Martinet, rue du Coq-Saint-Honoré; Jh. Chaumerot, Palais-Royal, galerie de bois, n° 188,

*Io*, poëme en cinq chants, suivi de poésies fugitives; par Adolphe Rossolin, in-18, grand-raisin. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 25 c. franc de port. Chez Michaud frères, imprim.-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Horace éclairci par la ponctuation*, par le chevalier Croft. Un vol. petit in-8°. Prix, 3 fr. 75 c., et 4 fr. 50 c. franc de port. Chez Ant. Aug. Renouard, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

*Nouvelle Bibliothèque d'un homme de goût*, entièrement refondue, corrigée et augmentée; contenant des jugemens tirés des journaux les plus connus, et des critiques les plus estimés, sur les meilleurs ouvrages qui ont paru dans tous les genres, tant en France que chez l'étranger, jusqu'à ce jour; par A. A. Barbier, bibliothécaire de sa majesté impériale et royale et de son conseil-d'Etat; et N. L. M. Descsarts, membre de plusieurs académies. — TOME V<sup>e</sup>. — Un vol. in-8°. Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Daminil-le-Sueur, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n° 78.

Les 5 volumes se vendent 25 fr., et 32 fr. 50 c. franc de port. Les tomes 4 et 5 se vendent séparément.

Il y a des exemplaires en papier fin, qui se vendent 30 fr.

---

*AVIS aux amis de l'Agriculture et des Arts.*

Le sieur Tripet, fleuriste, à Paris, au bout des Champs-Élysées, avenues de Neuilly, n° 20, prie les personnes auxquelles il reste des billets de loterie de fleurs, de vouloir bien envoyer chercher les Jonquilles et autres objets qui leur reviennent. Il offre en même-temps des trésors de la nature, aux prix ci-après; savoir, les Jacinthes et les Tulipes les plus riches et les plus rares, à 3 fr. pièce; celles du second ordre, aussi très-jolies, à 1 fr. 50 c. la pièce. Le tout, avec leurs noms, couleurs et auteurs, et le beau mélange, 50 fr. le cent. Les Anémones et les Renoncules de tous les pays, du plus riche émail, à 40 fr. le cent, et le mélange ordinaire, à 20 fr. le cent, et à chaque lot de 50 fr. il ajoutera, gratuitement, deux oignons de Jacinthes inappréciables; savoir, la dorure impériale jaune cœur vert, et le tombeau d'une mère, velours pourpre noir violeté, bordé de vert, plus de la graine de Pied d'allouette julienne pyramidal, *idem*, de Coquelourde et de Pavot double de toutes couleurs.

On est prié d'affranchir les lettres et l'argent.

---

**AVIS.** — MM. les Abonnés au *Mercur*e de France, sont prévenus que le prix de leur souscription doit être payé en francs et non en livres jurnois.



# MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCLXXXI. — Samedi 6 Octobre 1810.

## POÉSIE.

ÉPÎTRE A M. RAYNOUARD, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE ;

*Ouvrage qui a remporté le prix de la Violette aux Jeux  
Floraux, le 3 mai 1810.*

*Adhuc sub judice lis est.*

Si mon goût, Raynouard, n'a trompé ma raison,  
Parmi tous les Français estimés d'Apollon,  
Racine, au premier rang élevé sans partage,  
Doit des siècles futurs emporter le suffrage.  
Ce début te surprend. Je sais qu'un autre choix  
Signala dans Paris ton éloquente voix,  
Et qu'on t'a vu, pressé d'un nombreux auditoire,  
A l'auteur de Cinna décerner la victoire.  
Mais je ne prétends pas, m'érigeant en frondeur,  
D'un parti contre toi réveiller la fureur ;  
Et d'un schisme nouveau désolant le Parnasse,  
Préparer à ma muse une haute disgrâce.  
Amoureux de la paix, craignant de m'égarer,  
Avec toi, Raynouard, je cherche à m'éclairer.

X



Corneille, j'en conviens, est un rare génie.  
 J'admire en tressaillant cette touche hardie ;  
 Soit qu'il peigne le Cid par l'honneur combattu ,  
 Et de Chimène en pleurs la cruelle vertu ;  
 Que dans ses vers romains le fils du vieil Horace  
 Repousse en furieux le tendre Curiace ;  
 Soit que, de Nicomède étalant les mépris,  
 Ce même auteur insulte à ses Romains chéris ;  
 Qu'avec Sertorius, dans les champs de l'Ibère,  
 D'un sénat méprisable il brave la colère ;  
 Soit qu'enfin, sous le joug pliant la liberté,  
 Et d'Auguste vieilli célébrant la bonté,  
 Il me fasse oublier tous les crimes d'Octave,  
 Et pardonner à Rome alors qu'elle est esclave.  
 Mon âme s'agrandit à ses mâles accens.  
 Il impose, il m'étonne, il subjugué mes sens ;  
 Et lorsque, remontant à ces jours d'ignorance,  
 Où, brut et menacé d'une éternelle enfance,  
 Le théâtre français languissait ignoré,  
 Je verrai tout-à-coup cet astre inespéré,  
 Ouvrant comme un soleil sa brillante carrière,  
 Jeter dans ce chaos une vive lumière ;  
 Aux pieds du grand Corneille humiliant mon front,  
 Comme toi, jusqu'aux cieux j'élèverai son nom.

De quelque éclat pourtant que ce nom resplendisse,  
 Près de lui ne crois pas que Racine pâlisse.  
 Du théâtre à son tour fondateur et soutien,  
 Au talent d'un rival son talent ne doit rien ;  
 Et dans l'art dont tous deux ont enrichi Lutèce,  
 Corneille n'a sur lui qu'un faible droit d'aïnesse.  
 Par le dieu de Délos l'un et l'autre inspirés  
 Prirent vers l'Hélicon des chemins séparés.  
 Mais l'un, trompé d'abord par d'infidèles guides,  
 Surpassa vainement ses modèles perfides.  
 Le goût en l'admirant avait trop à blâmer ;  
 Trop de vices encor restaient à réformer ;  
 Melpomène hésitait, et le nouvel athlète  
 N'arrachait point aux Grecs l'aveu de leur défaite.

Racine seul, Racine, à leur école instruit,  
 De ses heureux travaux obtint ce digne fruit.

Les limites de l'art devant lui reculèrent.  
 De Corneille en sa fleur les amis s'alarmèrent.  
 Pour venger, soutenir ce génie immortel,  
 On crut avoir besoin de cabale et de fiel.  
 Racine, réprimant sa muse trop féconde,  
 Fesant du cœur humain une étude profonde,  
 Apprécia son siècle, et de ses auditeurs  
 Sut par des passions rapprocher ses acteurs;  
 Des héros de son choix conserva la figure;  
 Peignit en traits de feu l'homme de la nature;  
 Emprunta de l'amour le charme tout-puissant,  
 Et de la vérité le langage et l'accent.  
 L'action fut restreinte et remplit mieux la scène,  
 Se noua sans effort, se dénoua sans peine;  
 Avec plus de richesse et de simplicité  
 Montra dans ses détails plus d'ordre et de clarté.

Notre langue enhardie, à son faite montée,  
 Souple, mélodieuse, à l'oreille enchantée  
 Déploya des trésors jusqu'alors inconnus,  
 Et des charmes secrets qu'on ne retrouva plus.  
 Mais ne comptons pour rien cette grâce ineffable,  
 Ce style harmonieux, rapide, inimitable,  
 Qui peut-être sera pour la postérité.  
 Du premier des beaux-arts la première beauté.  
 L'auteur des Templiers est digne de l'entendre.  
 De louer ces beaux vers tu n'as pu te défendre;  
 Et dans ce grand procès où j'ose m'engager,  
 Ce n'est point, Raynouard, ce qu'il reste à juger.  
 Voyons si la vigueur manque à ce beau génie,  
 Ou si la force en lui se joint à l'harmonie.  
 Mais par où commencer? comment peindre à-la-fois  
 Ce groupe de héros, cette foule de rois  
 Qui viennent à l'envi s'offrir à ma mémoire,  
 Et fiers de leur poète en publier la gloire?

Entends-tu ce vizir, qui, d'Amurat vainqueur  
 Osant donner le trône et jurer le malheur,  
 Maudit de deux amans le funeste caprice;  
 Se plaint qu'à leurs destins la fortune l'unisse;  
 Reste seul sous la foudre; et loin de reculer,  
 Court au devant des coups qui viennent l'accabler?

X 2

Ecoute ce Burrhus , modèle des ministres ,  
 Qui , combattant Néron dans ses projets sinistres ,  
 Des soupçons qu'il partage excusant l'Empereur ,  
 Souffre la calomnie , et va droit à l'honneur ;  
 Cet Hébreu , qui d'Esther ranime la constance ,  
 Et , du Dieu d'Israël proclamant la puissance ,  
 Aux pieds du fier Aman refuse de tomber ;  
 Ce roi , que sous le joug Rome n'a pu courber ,  
 Dévoilant , sans rougir d'une horrible disgrâce ,  
 Les projets qu'en fuyant a conçus son audace ,  
 Expirant en vainqueur sur ses derniers confins ,  
 Et de ses yeux montrans insultant aux Romains .

Ne tressailles-tu point quand la tendre Monime  
 Immoie à la vertu sa flamme illégitime ,  
 L'hymen d'un roi jaloux qui surprend cet amour ,  
 Et va sans murmurer s'immoler à son tour ;  
 Lorsque dans Bajazet la sultane indignée ,  
 Etouffant dans son cœur une ardeur dédaignée ,  
 Et vengeant sur l'ingrat ses complots avortés ,  
 Prononce froidement le terrible : sortez ?  
 Lorsque dans son espoir Hermione déçue ,  
 Par l'amour et l'orgueil tour à tour combattue ,  
 D'Oreste chancelant arme le bras vengeur ,  
 Le retient , le renvoie , accuse sa lenteur ;  
 Et de Pyrrhus bientôt redemandant la vie ,  
 Outrage en ses regrets le bras qui l'a servie ?  
 Quand ce monstre embelli , dont nos yeux délicats ,  
 Sans craindre pour les mœurs , souffrent les attentats ,  
 Phèdre , par les remords loin du crime entraînée ,  
 Par un transport jaloux au crime ramenée ,  
 Au nom de ses aïeux rougissant de son cœur ,  
 Maudit l'affreuse CEnone et se prend en horreur ?

Mais tout cède et se tait devant Iphigénie ,  
 Monument immortel , chef-d'œuvre du génie ,  
 Plus durable cent fois que le marbre et l'airain ,  
 Et que la faux du Temps attaquerait en vain ;  
 Où les scènes toujours , l'une à l'autre enchaînées ,  
 Sont par nos sentimens , par nos pleurs dévinées ;  
 Où chaque personnage avec soin retracé ,  
 Et pour un même objet sans cesse intéressé ,

Me parle son langage , et passe sans contrainte  
De la joie à l'horreur , de l'espoir à la crainte.

Athalie , il est vrai , partageant les esprits ,  
Long-tems à ce chef-d'œuvre a disputé le prix.  
J'admire , Raynouard , cette pompe magique ,  
Ce spectacle imposant , ce luxe poétique ;  
Cet enfant , digne objet de tant de soins divers ,  
Tige auguste d'un Dieu promis à l'univers ;  
D'Achab , de Jésabel la sanguinaire fille ,  
En haine de David reniant sa famille ;  
Ce pontife tranquille au milieu du danger ,  
Se confiant au Dieu qu'il aspire à venger ,  
De sa sainte fureur foudroyant un infâme ,  
Conspirant sans détours , sans déguiser sa trame ,  
Aux yeux d'un peuple entier qu'il ne veut point gagner ;  
Instruisant son élève au grand art de régner ,  
Excitant au combat sa phalange sacrée ,  
Et voyant sans remords sa reine massacrée.

J'admire ; cependant soit que le grand Joad  
De tout ce qui l'entoure affaiblisse l'éclat ,  
Soit qu'enfin par mon cœur ma raison se décide ,  
Un penchant plus heureux m'attire vers l'Aulide.  
Le cœur de l'homme ici se montre tout entier ;  
Modeste , ambitieux , noble , jaloux , altier ,  
Plein d'amour , d'intérêt , de tendresse , de haine ;  
L'Aulide est le tableau de la nature humaine.  
Tout m'y plaît , tout m'y charme ; à force de grandeur ,  
D'un sacrifice horrible on m'y cache l'horreur.  
Si d'une trahison Eriphile est noircie ,  
Son Ilion l'excuse et son trépas l'expie.  
Que j'aime Clytemnestre , et ce noble courroux  
Qu'oppose cette mère à l'orgueil d'un époux !  
Quand les Dieux de ses bras arrachent la victime ,  
Camille en ses fureurs est-elle plus sublime ?  
Quel monarque ou héros , par Corneille chanté ,  
Egale en sentimens , surpasse en majesté  
Ce père , roi des rois , qui , domptant sa tendresse ,  
Va payer de son sang le sceptre de la Grèce ;  
Cet Achille qu'à tort un envieux parti  
En chevalier français a cru voir travesti ?

On a trop répété cette sentence inique.  
 Je reconnais par-tout cet Œacide antique,  
 Qui s'en va, pour venger son amour et ses droits,  
 Bouleverser un camp à l'aspect de vingt rois;  
 De gloire insatiable, impatient, colère,  
 Tel que le veut Horace ou que l'a fait Homère.  
 D'orgueil en l'écoutant mes sens sont transportés.  
 Et ces traits ravissans, ces austères beautés  
 Ne sont point des éclairs dans une nuit obscure;  
 C'est un astre sans tache, une lumière pure,  
 Qui, croissant par degrés son éclat radieux,  
 Aux rayons les plus vifs accoutume nos yeux.

Oui, Raynouard, tel est le poète que j'aime,  
 Que je voudrais te rendre aussi cher qu'à moi-même.  
 Lui seul peut aujourd'hui, sur le Pinde français,  
 Arrêter du faux goût les rapides succès.  
 Ramenons à son culte un public infidèle;  
 Fesons de ses écrits une étude éternelle.  
 Si jamais de l'atteindre on ne doit espérer,  
 Sur ses traces du moins on ne peut s'égarer.  
 Honorons ses rivaux; mais quand l'art dégénère,  
 Quand César veut le rendre à sa splendeur première,  
 N'offrons à nos auteurs qu'un modèle achevé.  
 Que Racine triomphe, et le goût est sauvé.

Toi-même, tu l'as dit, et j'aime à le redire :  
 « Racine dans Paris doit prétendre à l'empire. »  
 Et tu veux aussitôt, par un choix inégal,  
 Sur le trône du monde élever son rival!  
 Quels peuples, Raynouard, prends-tu donc pour arbitres?  
 Des Grecs et des Romains je reconnais les titres:  
 Eux seuls aux lois du goût ayant voulu céder,  
 Ils ont seuls avec nous le droit de décider,  
 Et je les vois, instruits par le fils de Latone,  
 Au vainqueur d'Euripide adjuger la couronne.  
 Que nous importe après que des peuples nouveaux  
 Du Parnasse et de nous se déclarent rivaux?  
 Faut-il qu'un peuple né pour servir de modèle,  
 Des lois de Melpomène observateur fidèle,  
 Suive dans leurs erreurs des esprits égarés,  
 Qui, dans cet art divin loin de nous demeurés,

Prodiguant leur hommage à des monstres bizarres,  
 Soutiennent par orgueil leurs spectacles barbares?  
 Non, non; puisqu'un Français leur doit faire la loi,  
 Du théâtre français qu'ils adoptent le roi.  
 Sur des titres certains notre estime se fonde;  
 L'idole de Paris le doit être du monde;  
 Le tems fera sa gloire, et la postérité  
 S'étonnera qu'un jour le monde ait hésité.

Mais que dis-je! est-ce ainsi que le doute s'annonce?  
 Ma muse veut plaider et ma muse prononce.  
 Pardonne, à mon amour je me laisse emporter.  
 D'un tribut, d'un devoir j'avais à m'acquitter.  
 Racine, m'enflammant de la plus noble audace,  
 M'entraîna le premier aux bosquets du Parnasse :  
 Dans mes travaux obscurs lui seul est mon soutien.  
 Que de jours fortunés m'a faits son entretien!  
 Que d'ennuis m'a charmés sa lyre enchanteresse!  
 Ma mémoire en est pleine, et j'y reviens sans cesse.  
 Depuis vingt-ans enfin, *chaque jour je le vois,*  
*Et crois toujours le voir pour la première fois.*

J. P. G. VIENNET.

### IMPROMPTU

*A Madame de Gr\*\*\*, qui s'arrêtait devant un buisson de fleurs où  
 bourdonnaient des abeilles.*

DE ces abeilles, ô Sophie,  
 N'allez pas trop vous occuper:  
 La rose en est la fleur chérie,  
 Elles pourraient bien s'y tromper.

PH. DE LA MADELAINE.

---

### ENIGME.

MA sœur et moi formons une paire d'auteurs  
 Lesquels mis en avant d'une double fenêtre,  
 La préservent des accidens  
 Que le hasard peut faire naître :

Ma sœur et moi sommes en mouvement,  
Tant que l'une et l'autre est ouverte :  
Se ferment-elles ? à l'instant  
Par ma sœur et par moi l'une et l'autre est couverte.  
S.....

---

LOGOGRIPE.

SUR mes six pieds j'accélère la marche ;  
Otez mon chef, on me voit dans les cieux,  
Ou sur la terre où pesamment je marche,  
En faisant peur aux plus audacieux.

J. D. B.

---

CHARADE.

MON premier est un futile ornement ;  
Mon second est un utile élément :  
Heureux qui peut porter mon tout patiemment !

S.....

---

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Papier*.  
Celui du Logogriphe est *Gloire*, dans lequel on trouve : *Loire*.  
Celui de la Charade est *Passion*.



## SCIENCES ET ARTS.

**LA BOTANIQUE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE**, contenant tous les traits, toutes les anecdotes et les superstitions relatives aux fleurs dont il est fait mention dans l'histoire sainte et profane, et des détails sur quelques plantes singulières ou qui portent le nom de personnages célèbres, et sur celles qui servent au culte religieux et dans les cérémonies civiles des divers peuples et des sauvages; avec les devises, les proverbes, etc., auxquels les végétaux ont donné lieu; suivie d'une nouvelle intitulée, *les Fleurs ou les Artistes*, par M<sup>me</sup> de GENLIS.

Voici proprement un ouvrage de femme. Il est fait et taillé avec des ciseaux. La *Botanique historique et littéraire* devant contenir, comme son titre l'annonce, tous les événemens, toutes les circonstances, toutes les anecdotes où il a été question des plantes, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, on comprend qu'une pareille collection n'était pas une petite besogne. Il fallait, selon l'expression de l'auteur, « relire tout ce qu'on avait » lu, pour extraire des auteurs anciens; des voyages, » de l'histoire des cérémonies religieuses, etc. quelques » traits dispersés dans une infinité de volumes, et que, » sans le projet de faire cet ouvrage, on avait à peine » remarqués. » Aussi, M<sup>me</sup> de Genlis assure-t-elle qu'il lui a coûté d'immenses recherches, et qu'elle a passé beaucoup d'années à en rassembler les matériaux.

Ceci réfute, d'une manière péremptoire, l'opinion de quelques personnes qui trouvent les derniers ouvrages de M<sup>me</sup> de Genlis trop peu travaillés, qui les accusent même d'être fort négligés; et au-dessous de la réputation de leur auteur. Puisqu'elle a consacré des années entières à composer la *Botanique historique* et la *Nouvelle Maison rustique*, il n'y a pas moyen de lui reprocher



trop de précipitation. Au reste, pour de gros livres comme pour un sonnet, le tems n'est rien et l'ouvrage est tout; il ne s'agit pas de savoir si on l'a fait vite, mais si on l'a fait bien.

D'après le nombre et l'étendue des objets que celui-ci embrasse, on me demandera combien il a de volumes. En a-t-il un, ou dix, ou vingt, ou cent? Cela dépendra entièrement de la volonté de l'auteur, de la sévérité plus ou moins grande qu'il aura mise dans ses choix, des limites qu'il se sera prescrites pour distinguer ce qui est insignifiant et futile, de ce qui mérite d'être retenu; voyons donc quels choix a faits M<sup>me</sup> de Genlis, voyons quels traits elle a cru devoir conserver.

A l'article du *palmier*, on trouve que la prophétesse Débora, quand elle jugeait le peuple juif, s'asseyait sous un *palmier*. A l'article du *sycomore*, on trouve que le jour de l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, Zachée monta sur un *sycomore*, et il n'est pas du tout question du *sycomore* pour autre chose. A l'article du *chêne*, on trouve qu'Abraham allait souvent se reposer sous un *chêne*, que l'ange du Seigneur qui apparut à Gédéon, s'assit sous un *chêne*, que la nourrice de Rébecca fut enterrée sous un *chêne*, que le lit d'Endymion, suivant la fable, était placé sous un *chêne*, que Milon de Crotone périt pour avoir voulu entr'ouvrir un *chêne*, qu'il y a dans le comté de Kent une petite ville appelée *Seven oaks*, à cause du voisinage de sept vieux *chênes*; que Lafontaine a fait une belle fable sous le titre du *Chêne et du Roseau*; enfin, et c'est tout ce qu'il y a d'intéressant dans cet article, il y est parlé du vieux *chêne* sous lequel saint Louis rendait la justice dans le parc de Vincennes, et du *Royal oak*, le *chêne* royal, sous lequel se réfugia le roi d'Angleterre Charles II.

De même, à l'article de l'*orme*, on trouve que selon la fable, Orphée, après la mort d'Eurydice, chanta d'abord ses malheurs sous un *orme*; que, selon la fable, Achille, près d'être englouti par les eaux du Xanthe, se sauva sur un *orme*, dont il se fit un pont. A l'article du *myrte*, on voit que Phèdre s'asseyait sous un *myrte*, pour regarder de loin Hippolyte sur son char, quand il allait

à la chasse. En général, quand un personnage, ancien ou moderne, historique ou fabuleux, s'est assis sous un arbre quelconque, si cet événement s'est transmis jusqu'à nous, M<sup>me</sup> de Genlis ne manque pas d'en tenir registre; sa fidélité va même beaucoup plus loin. Par exemple, au commencement de l'article *saule*, on trouve ce passage : « Dans la troisième églogue de Virgile, un » berger dit : la jeune et folâtre Galatée me jette une » grenade; mais en fuyant elle désire qu'un coup-d'œil » découvre son badinage. » On ne voit pas d'abord pourquoi cela vient à propos de *saule*, puisqu'il n'est pas question du tout de cet arbre. Mais doucement, en voici le fin. Il y a, dans le latin, le mot *salix* qui signifie *saule*; et *fugit ad salices*, elle fuit vers les saules; c'en est assez pour que ce passage doive entrer dans la Botanique historique et littéraire, même sans qu'il soit besoin de parler du saule dans la traduction. Il est aussi fait mention à l'article du saule, d'une propriété merveilleuse de cet arbre, laquelle, je crois, n'avait jamais été jusqu'à présent soupçonnée : « *C'est que son bois, quoique tendre,* » *a la propriété d'aiguiser les couteaux, comme le pourrait* » *faire une pierre à aiguiser.* » M<sup>me</sup> de Genlis ayant toujours soin d'avertir quand les choses sont *selon la fable*, il faut croire que celle-ci est *selon l'histoire*, mais j'admire comment les bûcherons et les rémouleurs ont eu la simplicité de négliger un procédé si commode.

M<sup>me</sup> de Genlis ne s'est pas bornée à recueillir les particularités relatives aux plantes véritables; elle a fait un chapitre des plantes fabuleuses. On y lit que la plante *achéménis* avait la propriété de jeter la terreur parmi les ennemis; que la plante indiquée à Ulysse par Mercure, comme un préservatif contre les breuvages de Circé, s'appelait *molly*. Il y est aussi question de la plante *baaras*, qui passait pour être possédée du démon. On y parle du *teti-potes-iba*, plante produite par la fiente de certains oiseaux, qui déposée sur des orangers, s'unit intimement à leur substance, et les transforme en une autre plante. Je n'ose pas continuer les citations de ces noms barbares; tant j'ai peur de les estroper et de me perdre dans toute cette érudition. J'aime mieux revenir

à saint Nicolas que l'on représente tenant *trois poignées d'or* dans la main pour rappeler le souvenir d'une libéralité par laquelle il sauva l'honneur à trois jeunes filles. L'auteur rappelle également que Mercure portait un roseau d'or, que pour descendre aux enfers il fallait cueillir un rameau d'or, que Jupiter, après l'enlèvement de Ganimède, donna au père de cet enfant une superbe vigne d'or, etc., etc. Tout cela se voit au chapitre intitulé, *les fruits et les végétaux d'or ; d'autres de métaux ; de pierreries*, etc. On y trouve aussi un fait historique : « c'est qu'en 948, Luitprand étant ambassadeur près de » Constantin VII, vit près du trône un grand arbre de » cuivre doré, dont les branches s'étendaient sur le » trône. » Voilà, en effet, qui est curieux ; et cela méritait bien d'être remarqué.

L'érudition répandue dans cet ouvrage, n'est pas toujours aussi sévère ; l'auteur ne dédaigne pas de descendre jusqu'aux *rébus*, quand ils ont rapport à la botanique. Par exemple, elle rapporte que *Cotier*, médecin de Louis XI, ayant été disgracié, et se trouvant fort satisfait d'avoir quitté le séjour périlleux de la cour, fit sculpter sur la porte de sa maison, un *abricotier*, avec cette inscription : *à Pabri cotier*. L'auteur cite aussi, à la vérité comme un mauvais rébus, cette devise d'une maison de Savoie, qui portait dans ses armes une espèce de chou, que l'on appelle le chou *cabus*, avec ces mots *tout n'est*, qui joints avec le nom du chou, signifient, *tout n'est qu'abus*. M<sup>me</sup> de Genlis paraît affectionner singulièrement les devises et les emblèmes ; elle en cite une foule, mais seulement de ceux qui ont été pris dans le règne végétal, afin de ne pas sortir de son sujet. Par exemple, un jeune peuplier, *en peu de tems il s'élèvera* ; une ortie, *brûlant dès la jeunesse* (celui-ci ressemble un peu à un calembourg) ; un encensoir fumant, *c'est un feu sacré qui l'embrase* ; ou bien, *il honore le ciel*.

On doit bien s'attendre que dans la botanique historique, M<sup>me</sup> de Genlis n'a point oublié les miracles qui ont été opérés avec des arbres ou avec des fleurs. À l'article du faux pistachier, nommé vulgairement bois de saint Edem, elle rapporte l'origine de cette dénomi-

nation. « Saint Edem, dit-elle, avait en voyageant un bâton du bois de cet arbrisseau : un jour il le piqua en terre, et il y prit racine. » Elle rapporte également la vision de sainte Catherine de Sienne. Notre Seigneur lui offrit en songe deux couronnes, l'une d'épine, l'autre d'or; la sainte choisit la première, et c'est pourquoi la voilà aujourd'hui dans la Botanique historique. A l'article *roses* on trouve qu'un ange offrit à sainte Dorothee un bouquet de *roses*, et qu'une *palme* sortit de la bouche de saint Julien après sa mort; mais ce fut une *rose* qui sortit de la bouche de saint Louis l'évêque. Tout à côté de ces passages on trouve les fictions de la mythologie sur la *rose*; on voit qu'elle naquit du sang d'Adonis, ou d'une piqure de Vénus; que Rhodante fut métamorphosée en *rose* par Apollon, et d'autres fables semblables. On sait que les anciens avaient élevé un autel au dieu inconnu : de même, pour que rien n'échappe à la botanique historique, M<sup>me</sup> de Genlis a consacré un chapitre *aux fleurs et aux végétaux vaguement indiqués, c'est-à-dire, qui ne sont point nommés*. C'est là qu'elle raconte l'histoire de sainte Casilde, fille d'un roi Maure qui, portant à manger secrètement à des prisonniers chrétiens, malgré les défenses sévères de son père, fut surprise un jour par le roi en personne sur le chemin qui conduisait aux prisons. Il voulut voir ce qu'elle tenait caché dans un pan de sa robe, sainte Casilde le découvrit en tremblant; mais les alimens se trouvèrent changés en fleurs. Elle raconte aussi, d'après d'anciennes chroniques, que « Bayn doin, frère du fameux Roland, ayant été blessé à mort dans un combat, se confessa publiquement, puis arracha trois brins d'herbe en l'honneur de la sainte Trinité, et les avala au lieu de viatique, se commaniant ainsi lui-même. » M<sup>me</sup> de Genlis est beaucoup moins forte sur l'histoire profane que sur les miracles. En parlant du cerisier, elle ne daigne pas dire qu'il fut apporté d'Asie en Italie par Lucullus; ce qui pourtant eût été un trait d'érudition gastronomique fort convenable. En revanche elle suppose que les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois pour avoir des figues qui étaient excellentes en Afrique. Ce serait un trait de

gourmandise un peu fort ; mais la chose n'est pas tout-à-fait ainsi. Caton ayant rapporté des figues d'Afrique les présenta au sénat romain, pour l'engager à la guerre, et lui montrer la nécessité de détruire un ennemi redoutable, assez voisin pour que les fruits cueillis sur son territoire arrivassent encore frais à Rome. Autre inexactitude. M<sup>me</sup> de Genlis à l'article du *noisetier* parle de la baguette divinatoire, et se moque avec raison de cette superstition ridicule, aujourd'hui méprisée de tous les vrais savans : mais ce qui est plaisant, c'est qu'elle reproche aux savans de soutenir cette superstition et de l'accréditer. « On se moque de ces folies, dit-elle, on » les trouve absurdes et on a raison ; cependant à la honte » des sciences elles ont été dans tous les tems protégées » et soutenues par les savans mêmes ; car on abuse de » tout, et des sciences humaines comme de toute autre » chose. » Certes, voilà une inculpation que l'on n'aurait guère prévue. M<sup>me</sup> de Genlis a-t-elle vu jamais l'Académie des sciences, l'Institut de France ou la Société royale de Londres défendre et protéger la baguette divinatoire ? S'il a plu à quelque charlatan de revêtir ces absurdités du nom de *physique, occulte*, si quelque cerveau exalté s'est frappé de ces imaginations, M<sup>me</sup> de Genlis peut le prêcher tout à son aise, elle fera très-bien, et les savans lui en sauront beaucoup de gré ; mais qu'elle ne s'en prenne pas à eux. Bien loin de favoriser les adeptes de la rhabdomancie, ils ont pris quelquefois la liberté de s'en moquer. M<sup>me</sup> de Genlis n'est pas plus équitable envers le Régent, quand elle avance que ce prince et toute sa cour, qui, dit-elle, ne croyaient pas en Dieu, furent émerveillés des miracles opérés avec la baguette divinatoire, par un charlatan nommé Jacques Aymar. Je ne sais si le Régent croyait en Dieu ou non ; mais il est de fait que la cour ne fut point du tout la dupe des miracles de Jacques Aymar. Le prince de Condé le fit venir exprès pour savoir à quoi s'en tenir sur ses qualités merveilleuses qui faisaient grand bruit alors. Il fut examiné par un membre de l'Académie des sciences, on ne tarda pas à le convaincre de tromperie ; lui-même finit par avouer qu'il n'était qu'un charlatan ;

et le détail de toute cette aventure fut imprimé, par ordre du prince, dans le *Journal des Savans* et dans le *Mercur Galant*. Voilà la vérité telle que M<sup>me</sup> de Genlis aurait dû la dire. Il faut être juste envers tout le monde, même envers ceux qui font du scandale.

La botanique historique est terminée par une nouvelle intitulée : *Les Fleurs ou les Artistes*. C'est un petit roman dont tous les incidens sont causés par des fleurs. Il fallait tout l'esprit de M<sup>me</sup> de Genlis pour imaginer un pareil sujet ; il fallait tout son talent pour le rendre supportable et même attachant. Un jeune peintre de fleurs vient à Paris pour se perfectionner dans son art et acquérir de la célébrité. Introduit par un hasard extraordinaire chez un fameux peintre d'histoire appelé Mélidor, il devient éperdument amoureux de sa fille Emma, et celle-ci, selon l'usage, le trouve aussi fort à son gré ; mais malheureusement ce Mélidor s'est mis dans la tête une idée assez bizarre. Il ne veut donner sa fille en mariage qu'à un homme de génie, et la preuve de génie qu'il exige, c'est qu'on lui fasse un tableau de fleurs naturellement toutes blanches, comme des muguets, des narcisses, etc., et dont cependant la moitié soit d'un superbe violet foncé. Le jeune homme prend cela pour une mauvaise plaisanterie, il se désespère ; enfin, un hasard heureux lui donne le mot de l'énigme. Emma faisait une neuvaine pour la réussite de leur amour. Elle priait dans une chapelle, et elle avait placé sur l'autel des roses blanches et des narcisses dans un vase de cristal bleu. Une partie de ces fleurs était tombée sur l'autel, et se trouvant éclairée par la lumière transmise à travers le vase, était colorée d'une superbe teinte de pourpre. Alors le jeune homme ravi comprend le secret de cette merveilleuse composition. Il fait son tableau, épouse Emma, devient jaloux, et bientôt la croit infidèle, parce qu'il trouve dans son sac à ouvrage un anneau de fleurs, qui porte le nom d'un jeune musicien dont il la soupçonnait d'être éprise. Dans son désespoir il part sans demander aucune explication, s'en va aux Pyrénées, y retrouve son musicien déguisé en vieillard, reconnaît son erreur, et revient près de sa femme à la-

quelle il annonce encore son retour par une guirlande de fleurs , dont les noms , ou plutôt les premières lettres de ces noms forment un sens qui exprime le repentir dont il est pénétré. La jeune femme pardonne et voilà le roman fini. Tout cela n'est guères naturel , ni vraisemblable. On ne conçoit pas comment ce jeune peintre a pu faire le plus petit tableau de fleurs , sans s'apercevoir que les ombres qu'elles portent les unes sur les autres , modifient leurs couleurs propres , et que la lumière transmise à travers les pétales d'une rose , teint en rose tous les objets qu'elle éclaire. Il est impossible qu'il n'ait pas souvent remarqué et imité ces effets , à moins que ses tableaux n'aient pas plus de perspective aérienne que ceux des Chinois. Ce peintre d'histoire qui regarde la connaissance des reflets comme un trait de génie , et qui veut pour gendre un Œdipe , est aussi un original tel qu'il n'en a jamais existé. Mais malgré toutes ces invraisemblances , cette petite nouvelle se fait lire avec plaisir ; la manière agréable dont elle est racontée , le style facile et négligé qui est si naturel à l'auteur , et qui convient si bien à ce genre , tout cela plait et attache malgré qu'on en ait. Pourquoi toute la botanique historique n'est-elle pas une jolie nouvelle ? Comment , lorsqu'on s'est fait une juste célébrité par des ouvrages d'éducation aussi intéressans qu'utiles , par des romans pleins d'élégance et de grâce ; enfin , lorsqu'on s'est placé tout près de l'auteur de la *Princesse de Clèves* , et qu'on est si riche de son propre fonds , comment peut-on prendre la peine et l'ennui de rassembler çà et là des lambeaux épars pour les coudre ensemble sans ordre et sans choix , en faire un volume , et enfin les donner au public sous son nom ? Une fatalité pareille semble attachée aux derniers ouvrages que M<sup>me</sup> de Genlis vient de publier. Il suffit d'avoir habité quelque tems la campagne et d'avoir la plus légère connaissance des occupations rurales , pour sentir que sa *Nouvelle maison rustique* est un ouvrage superficiel qui ne peut avoir aucune utilité. On en peut dire autant des *Arabesques mythologiques* , ouvrage moral destiné à l'enfance , dans lequel on lit en toutes lettres : « Que Myrrha ayant conçu une passion incestueuse pour » Cynire

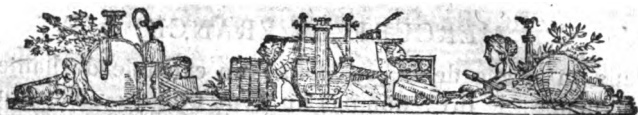
» Cynire son père , trouva le moyen , à l'insçu de Cynire , de se substituer la nuit dans son lit à la place de sa mère , » et tout ce qui s'ensuivit. C'était bien la peine de proscrire tous les autres livres de mythologie , et même le *Petit Dictionnaire de la fable* , comme *pouvant pas avec bienséance être présentés aux jeunes personnes*. Dans ce même ouvrage , M<sup>me</sup> de Genlis a imaginé de composer , pour chaque divinité de la fable , un petit trophée allégorique , formé de ses attributs principaux. Le nom du dieu fait partie du tableau. Il se trouve gravé , non pas de gauche à droite , dans l'ordre ordinaire de l'écriture , mais de bas en haut , de manière qu'il faut retourner la page en travers pour le lire ; et afin d'augmenter la difficulté , chaque nom est accompagné de sa contre-preuve , lettre par lettre , comme lorsqu'on plie sur lui-même un papier où l'on vient d'écrire un mot , ou comme les écoliers impriment des têtes de mouches au collège. L'enfant est supposé ne pas pouvoir lire ces noms sans tourner l'image , il faut qu'il les devine d'après les attributs ; mais au moins il serait juste que ces attributs ressemblassent aux objets qu'ils doivent exprimer ; or c'est ce qui n'arrive presque jamais , sans doute par le défaut de la gravure , car je n'oserais rejeter de telles incorrections sur l'auteur des dessins originaux. Par exemple , dans l'arabesque de Jupiter et de Junon , on voit une guirlande ou un rameau que l'on serait tenté de croire de chêne , parce que le graveur y a figuré des façons de glands de son invention ; mais les feuilles ne sont pas des feuilles de chêne , elles ressemblent plutôt à celles du peuplier. L'aigle de Jupiter tient dans ses serres une couronne dont le feuillage ressemble à tout ce qu'on voudra. Dans l'arabesque de Pluton et de Proserpine , on a figuré une branche de grenadier dont ni les feuilles , ni les fruits , ni les fleurs n'ont aucun rapport avec la nature. Ailleurs on trouve des narcisses à cinq pétales , des roses qui ressemblent aussi bien à des œillets. En un mot , la plupart des plantes et des fleurs que M<sup>me</sup> de Genlis a voulu représenter , n'ont aucune vérité d'imitation. Elle n'a pas été plus heureuse pour les emblèmes pris dans





d'autres genres. Elle n'a pas voulu figurer Janus avec son double visage , parce que ces deux visages ne pouvaient pas entrer à son gré dans un arabesque , et elle s'est décidée à le désigner par un figuier chargé de fruits. Mais le premier emblème peut seul faire reconnaître Janus , et le dernier n'a aucun rapport avec ce dieu. L'arabesque de la Pauvreté est encore plus curieux. Dans quelques collections iconologiques on trouve la Pauvreté représentée par une femme très-maigre , à peine couverte de vêtemens en lambeaux. M<sup>me</sup> de Genlis a mieux aimé la figurer par un pot ébréché , dans lequel est un chardon , et auquel est suspendu un panier vide. De bonne foi , peut-on espérer que de pareils ouvrages seront utiles aux jeunes personnes ? quels fruits tireront-elles de ces mignardises , de ces collections d'idées superficielles , apprêtées et hors de la nature ? quelles leçons y trouveront-elles qui puissent former leur jugement , développer leur esprit ou habituer leur cœur à la vertu ? Pour moi , quand je lis quelque ouvrage de ce genre , de ceux que l'on annonce ordinairement comme destinés pour la jeunesse , je me les représente toujours mis en pratique. Je me figure que le jeune homme , ou la jeune fille ; auxquels on les destine s'en sont pénétrés , et je me demande quel profit ils en retireront , si cela leur fera bien ou mal , s'ils en sortiront meilleurs , plus heureux ou plus instruits , et ainsi j'estime autant que je peux le mérite du livre par les effets qu'il produira. En supposant que quelques personnes voulussent appliquer cette méthode à la *Botanique historique* , à la *Nouvelle Maison rustique* et aux autres ouvrages d'éducation que M<sup>me</sup> de Genlis a donnés récemment , je suis persuadé que nous rappelant tout le charme de son talent , et tant d'écrits pleins d'intérêt qu'elle a publiés dans le genre où elle excelle , nous lui dirions d'un commun accord , comme autrefois à M. Galland : M<sup>me</sup> de Genlis , si vous ne dormez pas , dites-nous donc un de ces contes que vous contez si bien.

BROT.



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

ŒUVRES DE MASSILLON, évêque de Clermont. A Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, libr., rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.

M. le cardinal Maury qui, toute sa vie, a fait et défait des réputations, qui s'imagine avoir créé celle de Bossuet, et qui n'a pas, à beaucoup près, aussi bien réussi à faire un grand homme de l'abbé de Radonvilliers, a voulu, dans son *Essai sur l'Eloquence de la Chaire*, réduire à moitié la réputation de Massillon, en lui refusant le titre de grand orateur, pour ne lui laisser que le titre de grand écrivain. Il va jusqu'à l'accuser d'avoir corrompu l'éloquence de la chaire : il en veut sur-tout au *Petit Carême* qu'il appelle *la plus faible de ses productions oratoires*, quoiqu'on l'ait, dit-il, long-tems cité comme son chef-d'œuvre.

De tous les ouvrages de Massillon, le *Petit Carême* est celui qu'on lit le plus sans doute, et cela tient à ce que l'auteur s'y est attaché plus qu'ailleurs à développer ces éternelles vérités morales qui intéressent le plus grand nombre, et à parer de tous les charmes de la diction les maximes sévères qu'il devait faire entendre à l'oreille d'un enfant-rôî ; mais je ne sache pas qu'aucun littérateur de quelque autorité ait affirmé la prééminence du *Petit Carême* sur toutes les autres compositions de l'évêque de Clermont. Dans l'éloge de ce prélat, d'Alembert, qui ne dissimule point sa prédilection particulière pour le *Petit Carême*, reconnaît que *les grands sermons du même orateur ont plus de mouvement et de véhémence* ; il lui semble seulement que l'éloquence du *Petit Carême* est *plus insinuante et plus sensible* : c'est-là établir une différence et non pas une supériorité. Voltaire qui avait toujours le *Petit Carême* sur sa table de nuit, comme il le plaçait sur la toilette de M<sup>me</sup> Gertrude, voulant donner

dans un article de l'*Encyclopédie* un exemple de haute éloquence, le tire, non pas du *Petit Carême*, mais du sermon sur le petit nombre des élus, lequel appartient au *Grand Carême*. Enfin, Massillon lui-même, en tête du *Petit Carême*, avertit que les sermons qui le composent, ne sont que des *entretiens particuliers*; c'était assez dire qu'il n'y avait point affecté les grands mouvemens de l'éloquence évangélique, et qu'il y avait pris au contraire le ton simple et affectueux d'une instruction, pour ainsi dire, paternelle. Si donc Massillon a fait et bien fait tout ce qu'il devait et voulait faire, si ses *lecteurs* (il ne peut plus avoir d'*auditeurs*) préfèrent, pour le fond et pour la forme, ces *entretiens particuliers* aux discours plus mâles, prononcés devant un nombreux auditoire d'hommes faits, sans pour cela comparer mal-à-propos deux genres si différens et plus mal-à-propos encore placer l'un au-dessus de l'autre, je ne vois aucun motif pour reprocher à l'orateur d'être resté inférieur à lui-même, et au public de préférer ce qui est le plus propre à lui plaire, ni sur-tout pour appeler, avec une dureté très-inutile, la plus faible des productions oratoires de Massillon, une production qui, de sa nature et d'après la volonté même de l'auteur, ne devait pas être oratoire. Si les successeurs de Massillon, imitant plus volontiers son *Petit Carême* que ses grands sermons, avaient par-là, comme le dit M. le cardinal Maury, *énervé l'éloquence évangélique*, il faudrait s'en prendre à leur jugement, qui n'aurait pas su distinguer des circonstances diverses, et y appliquer le genre d'éloquence convenable : Massillon ne serait en rien comptable de leur faute. Mais serait-ce véritablement à une imitation indiscrete du *Petit Carême* qu'il faudrait imputer l'affaiblissement de l'éloquence évangélique? Je crois qu'on pourrait y assigner des causes plus réelles; mais il serait trop long de les exposer ici.

En général, Massillon paraît à M. le cardinal Maury, trop souvent inférieur à sa renommée, comme orateur. Cette disproportion entre sa renommée et son mérite, n'avait encore frappé personne. Il est clair que M. le cardinal Maury, toujours en extase devant la figure coles-

sale de Bossuet qu'il se flatte d'avoir placée sur un piédestal plus solide et plus élevé, n'est ni au point de vue, ni dans la disposition convenable pour juger des dimensions réelles de toutes les figures qui l'entourent ; à côté de ce géant de la chaire, les autres orateurs lui semblent des pygmées. Pour lui, Bossuet est le Jupiter de Phidias ; cela est fort bien ; mais il ne faudrait pas que ce Jupiter, parce qu'il avait soixante pieds de haut, empêchât de reconnaître dans l'Apollon du Belvédère, qui n'en a guère que six ou sept, un modèle parfait de pureté et d'expression dans les traits, d'élégance et de proportion dans les formes. Mais laissons-là les comparaisons, plus souvent faites pour abuser l'esprit que pour l'éclairer. Il me semble que Bossuet et Massillon ont peu de chose à démêler ensemble : leur genre et leur mérite sont très-distincts. On les appelle à la vérité tous deux du nom générique d'orateur ; mais ils ont divisé entre eux le domaine de l'éloquence sacrée, de manière à prévenir toute discussion sur leurs droits mutuels. Bossuet règne dans l'oraison funèbre, et il y règne sans rivaux : il est reconnu que des talens fort élevés y sont restés à une prodigieuse distance de son génie. Massillon compte à peine dans ce nombre de panégyristes qui semblent ne servir qu'à la gloire de Bossuet, et sa place n'y est restée marquée que par ce trait sublime qui commence l'oraison funèbre de Louis-le-Grand : *Dieu seul est grand, mes frères*. Mais Bossuet, à son tour, perd dans le sermon cette immense supériorité ; quelques efforts que M. le cardinal ait faits pour la lui conquérir, elle est demeurée à deux autres orateurs qui se la partagent plus ou moins inégalement. Bourdaloue et Massillon, par la masse et le mérite de leurs compositions, sont les deux premiers sermonaires français. Je doute que M. le cardinal Maury parvienne à les déposséder de ce titre en faveur d'un autre, malgré toute l'autorité qu'il reçoit en cette matière, et de ses succès dont a retenti cette capitale, et de ses méditations attestées par son *Essai sur l'éloquence de la Chaire*.

Nous devons assurément de la déférence à l'opinion des personnes du métier, lorsqu'elles nous assurent que

Bourdaloue possède mieux que son rival la science de la religion , qu'il traite avec plus de profondeur le dogme et les mystères , qu'il est plus nourri des saintes écritures et des pères de l'Eglise , que son argumentation est plus serrée et vigoureuse , que son style même , simple et sévère , est plus approprié au caractère de la véritable éloquence évangélique. Mais voilà encore un de ces points sur lesquels le public mondain , se reconnaissant indigne d'avoir un sentiment et plus encore de combattre celui des maîtres de l'art , élude toute controverse et ne prend d'autre parti que de céder à son penchant. Si , pour l'honneur de la doctrine , quelque écrivain didactique s'irritait de cette disposition des esprits , il aurait tort ; car enfin , si le talent du prédicateur diffère à quelques égards de celui de l'écrivain et peut en être séparé , les sermons que distingue l'un ou l'autre de ces mérites , ne peuvent avoir une même fortune : le grand prédicateur a reçu le prix de ses travaux en effets produits et en conversions opérées sur des auditeurs ; il faut bien que le grand écrivain trouve la récompense des siens dans la préférence et le suffrage des lecteurs.

De ce que Massillon , plus qu'aucun autre des sermo-  
naires français , mérite de faire aujourd'hui nos délices , en faut-il donc conclure qu'il n'a pas produit de bien vives impressions sur ses contemporains qui l'entendaient ; en un mot , qu'il n'a pas été un grand orateur ? M. le cardinal Maury qui semble affecter de ne lui donner jamais ce titre , et qui ne le qualifie que de grand écrivain , ne dit pas positivement que Massillon n'a pas obtenu d'éclatans succès dans la chaire ; mais on pourrait le conclure de sa réticence et d'une certaine profusion de louanges sur les qualités du style , qui a l'air de faire diversion aux autres genres de louanges. Au total , il est assez difficile , non pas de démêler , mais d'extraire , non pas de connaître soi-même , mais de faire connaître textuellement aux autres la véritable pensée de M. le cardinal Maury sur Massillon : ce ne sont pas précisément des contradictions ; ce sont des modifications perpétuelles , des sévérités et des douceurs sans cesse tempérées les unes par les autres , enfin une combinai-

son constante des ménagemens dûs à une gloire consacrée et des insinuations les plus propres à l'affaiblir. Ce qu'on en peut tirer de plus positif, c'est, comme je l'ai déjà cité, que Massillon est souvent inférieur à sa renommée comme orateur. Que quelques sermons plus faibles aient fait dire qu'il y est inférieur à lui-même, à son talent, je le conçois sans peine; mais, sa renommée de grand orateur ayant pour base la totalité de ses discours, il faudrait, pour qu'il y fût inférieur, qu'il n'eût réellement pas fait un assez grand nombre de bons discours pour la mériter. Si cette conséquence est juste, comme je le crois, la sentence prononcée par M. le cardinal Maury ne l'est pas, et lui-même me fournit les moyens de le prouver. Comment pourrait-on n'être pas à la hauteur de la plus haute renommée oratoire, lorsqu'on a fait des sermons, comme dit M. le cardinal, « aussi parfaits que » ses *Conférences ecclésiastiques*, ses discours sur le » *Petit nombre des élus*, sur le *Pardon des ennemis*, sur » la *Mort du pécheur*, sur la *Confession*, sur l'*Aumône*, » sur la *Divinité de Jésus-Christ*, sur le *Mélange des bons* » et des *méchans*, sur le *Respect humain*, sur l'*Impénitence finale*, sur la *Tiédeur*, sur les *Injustices du monde*, ses homélies de l'*Enfant prodigue*, du *Mauvais riche* et de la *Samaritaine*, etc., etc., et presque tous » les sermons de son *Avent* et de son *Grand Carême*? » Il me semble qu'une renommée fondée sur tant de chefs-d'œuvre, ne peut pas être accusée d'un excès d'élévation: deux seuls sermons, au jugement de M. le cardinal Maury, suffisent bien à Fénelon pour s'associer à la prééminence de nos trois immortels prédicateurs et marcher leur égal. M. le cardinal qui raconte complaisamment et quelquefois un peu longuement des anecdotes à la gloire de nos plus célèbres orateurs sacrés, devait peut-être, lorsque Massillon est jugé si rigoureusement par lui, faire preuve ou du moins montrer d'impartialité en rappelant le souvenir de ce qui lui arriva la première fois qu'il prêcha son sermon du *Petit nombre des élus*. « Il y eut, dit Voltaire de qui l'on tient le fait, il y eut » un moment où un transport de saisissement s'empara » de tout l'auditoire; presque tout le monde se leva à

» moitié par un mouvement involontaire ; le mouvement  
 » d'acclamation et de surprise fut si fort qu'il troubla  
 » l'orateur , et ce trouble ne servit qu'à augmenter le  
 » pathétique de ce morceau. » Voilà sans doute un des  
 beaux triomphes de l'éloquence : Bourdaloue , avec sa  
 dialectique et sa théologie , n'en eût jamais obtenu un  
 pareil ; tout ce qu'il put faire , ce fut d'arracher un jour  
 au comte de Grammont , pressé par la force de ses ar-  
 gumens , cette exclamation un peu cavalière : *mordieu !*  
*il a raison.* Cela produisit une scène d'un genre moins  
 sombre qu'au sermon de Massillon. « MADAME éclata de  
 » rire , dit M<sup>me</sup> de Sévigné , et le sermon en fut telle-  
 » ment interrompu , qu'on ne savait ce qui en arrive-  
 » rait. » Rollin raconte quelque part qu'ayant conduit  
 les écoliers du collège de Beauvais à un des sermons  
 de Massillon , il les en ramena si profondément touchés ,  
 que pendant plusieurs semaines , le recueillement rem-  
 plaça la dissipation dans tout le collège , qu'il n'y eut  
 pas un devoir négligé , pas une faute commise , pas une  
 dispute élevée , même entre les plus indisciplinés. Frap-  
 per vivement de jeunes esprits est un succès facile et  
 commun ; mais produire sur eux une impression dura-  
 ble est une gloire singulière qui ne peut appartenir qu'à  
 l'éloquence la plus persuasive , la plus pénétrante , à  
 celle qui , semblable au Dieu dont elle est l'organe , tient  
 les cœurs dans sa main et les change comme il lui plaît.  
 Telle était l'éloquence de Massillon.

Les œuvres de ce grand orateur , de cet écrivain vrai-  
 ment classique , n'avaient point encore été imprimées  
 d'une manière tout-à-fait digne de leur mérite et de leur  
 célébrité : la seule édition qui se recommandât du moins  
 par la correction , était la première de toutes , celle de  
 1745 , en 15 volumes in-12 ; mais elle était devenue exces-  
 sivement rare , et il fallait se contenter de réimpressions  
 qui enchérissaient toutes les unes sur les autres , pour  
 la mauvaise exécution typographique et sur-tout l'altéra-  
 tion du texte. M. Rénouard , libraire justement renom-  
 mé par la perfection qu'il a su procurer à toutes les édi-  
 tions sorties de ses mains , vient de signaler encore une  
 fois son zèle par une réimpression très-soignée et très-

belle des œuvres de Massillon. Il a préféré l'in-8°, afin qu'elle pût s'associer dans les bibliothèques à la nombreuse et brillante collection de nos chefs-d'œuvre, pour la plupart imprimés de ce format. Elle se publie, à des distances rapprochées, par livraisons de trois volumes chacune, et déjà il a paru deux de ces livraisons qui contiennent l'*Avant*, le *Grand* et le *Petit Carême*. Le treizième et dernier volume sera accompagné d'un portrait de Massillon, gravé par M. Roger, d'après le dessin de M. Guérin, et de son éloge par d'Alembert, chiffré à part, pour qu'on puisse, si l'on veut, l'attacher en tête du premier volume. L'édition sort des presses de M. Crapelet, et la très-grande beauté du papier fait ressortir agréablement la netteté et l'élégance de l'impression. M. Rénouard a remarqué que ces avantages captivaient le lecteur, et souvent même, sans qu'il s'en doutât, lui faisaient trouver plus agréable une lecture qu'elles lui rendaient plus facile : le nouveau Massillon fait sentir parfaitement la justesse de cette observation.

AUGER.

---

#### LITTÉRATURE ANGLAISE.

##### APERÇU DE L'ÉTAT ACTUEL DU PORT JACKSON, DANS LA NOUVELLE-HOLLANDE.

(Tiré de l'*Eclectic Review*.)

DES considérations d'une haute importance ont déterminé les Anglais à transférer leurs établissemens de Botany-Bay au port Jackson, situé à peu de distance au nord de cette colonie. Animé par le plus noble et le plus pur des motifs, par le désir de se rendre utile à ses semblables et à sa patrie, un homme arrive des extrémités de la terre à Londres, et parvient à y faire entendre au gouvernement le langage de la vérité qu'on lui dissimulait.

Par les statuts mêmes de la fondation du port Jackson, il était sévèrement défendu aux officiers, qui passaient d'Europe dans cette partie du monde, de s'y faire accompagner par leurs femmes. Les lois étaient si rigoureuses à cet égard, qu'un capitaine de vaisseau ayant découvert



sur son bord la femme d'un officier, qu'un ardent amour avait portée à se déguiser en matelot pour suivre son mari jusque dans la nouvelle Galles du sud, il la renvoya sans pitié en Angleterre, quoiqu'elle eût déjà fait plus de la moitié de ce long et pénible trajet. Que résulta-t-il de cette mesure générale ? ce qui devait infailliblement arriver, et ce que le ministère semblait n'avoir aucunement prévu. Dès que ces jeunes militaires furent rendus à leur destination, leur premier soin fut de se procurer des compagnes pour adoucir l'ennui de leur exil dans ces régions lointaines. Ils s'étudièrent à séduire les femmes et les filles de leurs compatriotes de la colonie, et furent souvent eux-mêmes l'objet de toutes les séductions d'un sexe très-flatté de captiver des hommes qui, arrivant directement d'une patrie qu'elles avaient perdue de vue, leur paraissaient véritablement appartenir à une espèce supérieure.

Il est facile de se peindre les désordres qui naquirent en foule d'une cause sans cesse renaissante, puisqu'elle tenait à l'organisation même de la colonie. C'est du sein de ce trouble même que s'éleva l'homme dont nous venons de faire mention. M. Marsden était simple aumônier d'un régiment d'infanterie anglaise. La droiture de son caractère et la pureté de ses mœurs lui concilièrent l'estime et le respect des colons les plus indisciplinés : il fut unanimement élu juge de paix. Mais que pouvait tout le zèle dont il était animé, contre les obstacles presque insurmontables qui s'opposaient au rétablissement de l'ordre et de la justice ? La Nouvelle-Galles du sud est, par sa destination même, le réceptacle des criminels les plus abjects qui aient souillé le sol des îles britanniques. Cette race endurcie dans le crime était parvenue à faire du lieu même de son exil et de son châtimement une espèce de refuge, où elle bravait toutes les lois. Les scélérats les plus audacieux, portés par les suffrages de leurs complices, étaient impudemment assis au rang des magistrats de la colonie. Le malfaiteur paraissait sans nulle crainte devant un tribunal, où il était assuré de trouver plutôt des protecteurs que des juges. Voilà, sommairement, dans quelle anarchie était tombée cette espèce de république, lorsque le courageux Marsden osa concevoir le projet d'y rétablir le règne des lois, et même d'y faire fleurir la civilisation. L'assistance du gouverneur lui était absolument inutile ; son autorité était tellement déchuë, que les officiers militaires donnaient eux-mêmes l'exemple de la désobéissance.

Marsden voulant d'abord essayer les moyens que lui fournissait son caractère ecclésiastique, adressa aux colons les exhortations les plus touchantes : la plupart les reçurent avec indifférence, les plus farouches avec emportement. La vie du vertueux réformateur fut menacée ; ceux même qui applaudissaient à son zèle, lui annonçaient que ses efforts seraient vains : dans cette extrémité, il tourna ses regards vers la mère-patrie ; il résolut d'aller implorer ses secours pour sauver la colonie, s'il en était tems encore. Le gouverneur lui procura la facilité de s'embarquer.

C'est en 1808 que M. Marsden revint en Angleterre. Il fut assez bien servi par quelques amis pour obtenir une audience de lord Castlereagh, ministre de la guerre. Il peignit avec sa chaleur accoutumée la situation déplorable du pays dont il voulait prévenir la ruine ; ses discours ne se trouvèrent que trop tôt et trop fortement confirmés par les dépêches qui arrivèrent de la Nouvelle-Hollande. Quelques-uns des colons les plus puissans par leurs richesses et leur influence s'étaient réunis à des officiers mécontents : le gouverneur, homme faible et irrésolu, avait été arrêté, toutes les autorités légales déposées ; la révolution était complète.

Le gouvernement se hâta d'y envoyer de nouvelles troupes pour remplacer ou combattre celles qui venaient de se rendre coupables de révolte. L'expédition fut mise sous les ordres du colonel Mac Quarrie, homme d'une valeur et d'une intelligence éprouvées. Il devait prendre le commandement de la colonie, et renvoyer en Europe les chefs de la rébellion : mais le digne Marsden représenta avec une nouvelle ardeur que la force des armes serait insuffisante pour maintenir dans l'obéissance un établissement situé à l'extrémité du globe ; il démontra que la métropole ne pouvait se fier que sur de bonnes lois de l'obéissance de ses colons, et il proposa d'introduire dans leur régime les changemens suivans :

« Loin de défendre aux officiers et soldats anglais d'emmener leurs femmes et leurs enfans avec eux, leur en procurer toutes les facilités et les y exhorter par l'entremise de leurs chefs. Suivre la même conduite envers les criminels même condamnés à la déportation ; enfin ne laisser porter à aucune magistrature quelconque que des hommes mariés ou veufs. »

On reconnaîtra la sagesse de ces mesures en apprenant que l'on ne comptait généralement dans toute la Nouvelle-

Galles du sud qu'une seule femme pour huit ou dix hommes. Il est vrai que les bâtimens qui se rendent présentement dans la colonie n'y débarqueront pas moins de trois cents femmes d'officiers ou de soldats.

Marsden a proposé, en second lien, que trois nouveaux pasteurs et autant de maîtres d'école fussent placés et entretenus par le gouvernement dans les trois chefs-lieux de Sidney, Paramatta et Hawkesbury, en observant que ce nombre devra être augmenté par la suite, vu l'accroissement continuel que reçoit la colonie. Il y arrive journellement de toutes les parties du monde des individus qui demandent de la terre et du travail. Le digne Marsden, pour sa part, a fondé deux écoles publiques, une pour chaque sexe, sans demander la plus légère indemnité de ses frais. Il a étendu ses vues plus loin, en songeant aux moyens de soutenir ces enfans par leur travail même, lorsqu'ils seraient sortis des écoles. Il offrit, en conséquence, au gouvernement d'établir deux grands ateliers, l'un de fabrique d'étoffes, et l'autre des principaux arts mécaniques. La première de ces propositions fut d'abord rejetée comme pouvant nuire, par ses résultats, aux manufactures de la mère-patrie; mais Marsden représenta que l'Etat ferait l'économie des sommes considérables que lui coûtait l'habillement des déportés, si on voulait permettre qu'ils travaillassent à se vêtir eux-mêmes avec la laine que leur fourniraient abondamment les bergeries appartenant à la couronne dans la colonie, et, en outre, les troupeaux sauvages. Ces sages remontrances eurent leur plein effet.

Pendant le séjour que cet homme aussi intelligent que vertueux avait fait dans la Notasie (1), il avait souvent jeté ses regards vers la Nouvelle-Zélande. Tippa-Hee, que l'on peut considérer comme le chef suprême ou roi de ces îles, a déjà fait deux voyages au port Jackson. Il s'y est montré fort avide d'acquérir des connaissances relatives aux arts d'Europe. M. Marsden le reçut plusieurs fois chez lui, à Paramatta; il commençait à s'exprimer intelligiblement en anglais, et même à écrire dans cette langue. Encouragé par tout ce qu'il lui entendit raconter de son pays, M. Marsden crut devoir appeler spécialement sur la Nouvelle-

---

(1) Les Anglais emploient assez fréquemment, pour désigner l'Asie méridionale, cette expression de *Notasie*, comme plus concise. (*Notos*, midi.)

Zélande l'attention de la compagnie qui s'est chargée d'envoyer des missionnaires en Afrique et en Asie. La compagnie a accordé à ses prières un excellent charpentier qui est doué d'un talent naturel pour la prédication. Tipa-Hee a emmené cet homme avec sa femme ; il a obtenu aussi un habile cordier, qui doit enseigner à ses sujets l'art de mettre en œuvre le chanvre si abondant dans la Nouvelle-Zélande.

Avant que M. Marsden quittât sa patrie pour la seconde fois, il eut recours au gouvernement, mais moins encore qu'aux amis de l'humanité, pour former une bibliothèque qu'il destine à bannir de chez ses colons l'ignorance et le désœuvrement. Les personnages les plus distingués de l'Angleterre se firent un devoir de lui procurer les ouvrages les plus importans sur la religion, la morale, la mécanique, l'agriculture, l'histoire, la géographie et le commerce. Des mesures sont prises pour que cette bibliothèque publique s'accroisse progressivement.

Le roi lui-même ayant appris que M. Marsden cherchait quelques moutons de race pure, ordonna à sir Joseph Banks de lui composer un choix des plus beaux mérinos. Ils n'arrivèrent à Portsmouth que peu d'heures avant que le digne envoyé ne mît à la voile.

On attend beaucoup en Angleterre des travaux et du génie de cet homme de bien. On y sent parfaitement que ces établissemens de la Nouvelle-Hollande qui n'étaient destinés, dans l'origine, qu'à recéler des criminels rejetés du sein de la société, peuvent former un jour des colonies d'autant plus précieuses, que leur influence s'étendra par degrés sur toute la Polynésie (2). L. S.

---

(2) On comprend sous cette dénomination toutes les îles du grand océan appelé vulgairement mer du sud.

## BEAUX-ARTS.

*Sur les fontaines publiques.*

L'EAU de la rivière qui baigne une cité suffit aux besoins des premiers habitans ; mais lorsque la ville s'est agrandie, que les citoyens deviennent plus délicats, plus industrieux, l'éloignement de la rivière, quelquefois le peu de limpidité de ses eaux, la crainte d'un incendie, tout fait sentir la nécessité d'amener au sein des différens quartiers les eaux des sources voisines.

Telle a dû être chez tous les peuples l'origine des fontaines publiques. D'abord grossières, elles ont pris peu-à-peu un caractère plus noble, à mesure que les arts ont été mieux cultivés. Au tems d'Homère leur simplicité devait être extrême, si l'on en juge au moins par la manière peu détaillée dont le poète parle de celles qu'on voyait dans le palais du bon roi Alcinoüs : « l'une dit-il, servait à l'arrosement des jardins, et l'autre élevée jusqu'à la maison passait sous le seuil de la porte, où les citoyens venaient puiser l'eau qui était nécessaire. »

Quand les Grecs furent plus policés, ils regardèrent les fontaines comme des édifices publics dont l'objet sert à la salubrité des villes et la décoration à leur embellissement. Quoique les descriptions que nous en ont laissées plusieurs auteurs ne soient pas bien d'accord entre elles, on peut conjecturer avec toute vraisemblance, que les fontaines, comme tous les autres monumens de la Grèce, étaient décorées avec autant de raison que de goût. Je n'en veux pour exemple que celle dont parle Pausanias et qu'on voyait près de Corinthe. Pégase prêt à s'élever vers l'Olympe frappait du pied le roc sur le sommet duquel il était placé, et il en jaillissait une source qui retombait en cascade. Il était difficile d'imaginer pour les Grecs une composition plus pittoresque et à-la-fois plus ingénieuse.

Les Romains avaient encore porté plus loin le luxe des fontaines, sinon pour le goût de la décoration, du moins pour l'abondance des eaux. Le consul Frontin qui, sous Nerva, était chargé de l'inspection des aquéducs, a compté jusqu'à 13594 tuyaux d'un pouce. Bon nombre, à la vérité, servait à l'entretien des bains particuliers des Thermes des Naumaches : mais combien il devait en rester encore

pour l'aliment des fontaines ! On avait sur-tout multiplié ces monumens dans les marchés , dans les places , près des portiques ; on en comptait plusieurs sous celui de Pompée : la plupart étaient d'eau jaillissante , sorte de fontaine très-convenable dans un pays dont l'atmosphère est sans cesse embrasée.

Le tems n'a pu détruire de si solides travaux : il n'en a coûté aux papes que le soin de relever et d'entretenir quelques-uns des anciens aqueducs , pour faire jouir la Rome moderne d'une abondance d'eau considérable. On en reçoit encore plus de 1500 pouces dans cette ville. La fontaine de Trevi , celle de la place de Navone , bien moins remarquables , malgré l'opinion générale , par la beauté de leur disposition , que par le volume d'eau qu'elles fournissent , sont des fleuves en comparaison de nos fontaines.

Concentré dans son origine entre deux bras de la Seine , Paris fut long-tems privé de monumens si utiles. D'après nos anciennes chroniques , on ne peut guère faire remonter l'établissement des fontaines au-delà du 13<sup>e</sup> siècle. La première fut construite à la Léproserie de St-Lazare : elle s'alimentait des eaux amenées de Belleville par un aqueduc souterrain. Le fait est constaté par une permission que saint Louis accorda aux Filles-Dieu , le 5 juillet 1265 , de faire venir dans leur maison une partie du superflu que laissait échapper la fontaine de la Léproserie de Saint-Lazare. On a bien répété plusieurs fois , et sans trop de fondement , que l'empereur Julien avait fait élever un aqueduc à Arcueil ; mais en admettant que ce rapport soit exact , ce n'eût été toujours que pour le service de son palais , qui alors était hors de Paris.

Quant à l'aqueduc de Belleville , il servit peu après à l'entretien d'autres fontaines , et principalement à celui de la fontaine des Innocens , monument qui n'était pas alors aussi célèbre qu'il l'est devenu , depuis que Jean Goujon s'est plu à l'orner de bas-reliefs.

Depuis François I<sup>er</sup> jusqu'à nos jours , et sur-tout sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV , Paris s'agrandissant chaque jour , on multiplia les fontaines et on les décora avec plus de magnificence. Cependant , malgré les soins et les dépenses de différens monarques , il s'en fallait de beaucoup que l'on possédât à Paris la quantité d'eau nécessaire à une ville aussi populeuse. On a évalué à un pouce d'eau , et cela en ne donnant rien au superflu , la

consommation journalière de mille habitans. Or toutes les conduites, dans le meilleur état, n'en fournissaient pas cent, lorsque l'on comptait déjà plus de 600 mille citoyens.

Mais le puissant génie qui ne néglige rien de ce qui peut contribuer à la salubrité et à l'embellissement de la capitale de son vaste Empire, a ordonné, par un décret du 2 mai 1806, qu'à l'avenir toutes les machines hydrauliques seraient soigneusement entretenues, que l'eau coulerait jour et nuit dans toutes les fontaines, et qu'on en élèverait quinze nouvelles sur les emplacements suivans, savoir :

Dans le marché des Jacobins ; au Château-d'eau, place du Tribunal ; au-dessus de l'égoût de la place des Trois-Maries ; sur la place et en face du portail Notre-Dame ; à l'extrémité du Pont-au-Change ; au pied du Regard, rue des Lions-Saint-Paul ; rue de Popincourt, vis-à-vis la caserne ; sur la place du Palais des Arts ; rue de Sèvres, près des Incurables ; sur la place Saint-Sulpice ; au coin des rues du Regard et de Vaugirard ; à la façade du Lycée Bonaparte, rue de Caumartin ; rue Mouffetard, et au carrefour qui termine la rue du Jardin des Plantes.

Presque toutes ces fontaines sont déjà achevées, et l'on commence à jouir des avantages qu'elles procurent, tant pour la consommation domestique que pour la salubrité générale. Empressons-nous donc de témoigner ici, avec tous les citoyens de Paris, notre reconnaissance au gouvernement protecteur qui s'occupe si constamment du soin d'embellir et d'assainir cette grande ville. Nous lui devons bientôt encore de nouvelles actions de grâces, car en augmentant ainsi le nombre des fontaines, il a en probablement l'intention d'accroître de beaucoup les moyens d'y amener de l'eau. L'embranchement du canal de l'Ourc qui est destiné à l'irrigation d'un des quartiers les plus peuplés, ne laisse même aucun doute à cet égard.

Toutefois il eût peut-être été à désirer, pour l'intérêt de l'art, qu'on songeât en premier lieu à construire des aqueducs. C'est sur-tout la disette d'eau qui rend chez nous les fontaines si mesquines, si ridicules. Mettons à part, pour un moment, le mauvais goût qui a présidé à la décoration de la fontaine de Grenelle, n'est-ce pas encore un spectacle assez bizarre que celui de ce mince filet d'eau qui sort comme à regret d'un bâtiment aussi vaste ? Combien le manque de cet élément a dû d'ailleurs embarrasser les architectes dans leurs compositions ! En vain ils ont cherché à y suppléer par des flots de marbre, nous ne sommes point

point aussi crédules que la nymphe de la fontaine des Innocens (1).

Loin donc, dans les nouvelles fontaines, de blâmer celles qui se rapprochent le plus de la simplicité, nous pensons que ce sont les seules qui méritent quelques éloges. Quel monument pouvait convenir à tant de misère ? le plus simple était encore le moins discordant. Sous ce point de vue la fontaine dite du Marché aux Chevaux, et qui termine la rue du Jardin des Plantes, est peut-être la meilleure de toutes. Elle se compose d'une borne antique au haut de laquelle est un aigle sculpté en relief dans une couronne de lauriers au bas un mascaron par lequel s'échappe un jet d'eau qui tombe dans une cuvette carrée, et en retombe ensuite par deux gueules de lions placées de chaque côté.

Peut-être n'aurait-on aucun reproche à faire à l'auteur de cette fontaine, si, au lieu d'une petite cuvette carrée, il avait placé sa borne au milieu d'un vaste bassin de forme ronde ou ovale, afin que les chevaux pussent venir s'y abreuver en plus grand nombre, sans gêner les habitans qui ont besoin de puiser continuellement aux goulottes. Il faut d'ailleurs faire observer ici, et cela pour toutes les fontaines, que le récipient du jet-d'eau ne saurait être trop grand ; il doit servir de réservoir en cas d'incendie, car le jet ne suffirait point pour alimenter les pompes.

Malheureusement parmi les nouvelles fontaines, il en est trop peu d'aussi sagement composées que celle du Marché aux Chevaux ; presque toutes au contraire se distinguent par leur bizarrerie. Parlerai-je de celle qu'on voit sur la place du Châtelet ? Ah ! sans doute, si c'est un moyen d'empêcher qu'on en élève de semblables à l'avenir. Que signifie une colonne qui n'est d'aucun ordre, d'aucune proportion, dont le sommet est surmonté d'une Renommée du plus mauvais style, et dont la base est entourée de quatre figures allégoriques qui ont l'air de danser en rond ? Le tout est supporté par un piédestal carré ; aux quatre angles, sont des dauphins dont la queue se termine en corne d'abondance, et qui font jaillir de l'eau par leurs nappes.

Certes, si l'on en excepte les trois ou quatre petits jets-

---

(1) Santeuil avait proposé, pour cette fontaine, les deux vers suivans :

*Quos duro cernis simulatos marmore fructus ,  
Hæc nus nympha loci credidit esse suos.*



d'eau, qui encore ne coulent pas toujours, rien dans ce monument ne rappelle l'objet de sa destination. C'est une colonne triomphale, c'est tout ce qu'on voudra, mais ce n'est point une fontaine.

J'en signalerai encore deux autres, dont la disposition est peut-être moins vicieuse, mais dont la décoration n'est pas moins ridicule. C'est celle de la rue du Regard et celle de la rue Censier. La première est ornée d'un bas-relief représentant Lédà aux bords de l'Eurotas. Jupiter sous la forme d'un cygne s'est approché de Lédà, il est déjà sur ses genoux.... et que croit-on qu'il y fait? l'oiseau divin y lance tout bonnement par le bec l'eau qui sert à alimenter la fontaine. Le bas-relief qui décore la seconde, représente un faune tenant entre ses bras une outre pleine de raisin; il la presse, elle crève, et c'est de l'eau qui en sort : en vérité ce miracle ne vaut pas celui qui eut lieu aux noces de Cana.

Mais c'est pousser la plaisanterie assez loin; ces monumens sont aujourd'hui terminés, et toutes les critiques n'y changeront rien. Profitons, tels qu'ils sont, des commodités qu'ils procurent. Désirons seulement qu'on y fasse quelques améliorations qui coûteraient peu.

Ne pourrait-on pas, par exemple, au lieu d'adosser les fontaines à d'autres édifices, les isoler totalement, afin d'en rendre les abords plus faciles? Qui empêcherait aussi de planter des arbres tout autour? ce moyen offrirait à-la-fois l'avantage de donner aux fontaines un aspect plus pittoresque, d'abriter ceux qui viennent y puiser, et d'y conserver l'eau plus fraîche et plus pure? Pour la commodité des habitans, qu'on les garnisse toutes d'un vase quelconque, soit en terre, soit en bois, soit en métal : c'est une précaution que les anciens ne manquaient jamais d'avoir. Souhaitons enfin qu'au lieu de laisser perdre l'eau nuit et jour, ce qui, excepté dans les chaleurs excessives, ne fait que rendre plus boueuses les rues de Paris, on fasse échapper le trop-plein pendant le jour par un tuyau sous terre, qui irait aboutir à l'orifice d'un égout, et que pendant la nuit seulement on laisse couler l'eau pour laver les ruisseaux sans incommoder les passans.

A. M. G.

## VARIÉTÉS.

## CHRONIQUE DE PARIS.

LES travaux de la nouvelle rue qui doit, en rejoignant celle de Tournon, se prolonger jusqu'au palais du Luxembourg, se poussent avec la plus grande activité. Cet édifice, commencé en 1615 sous la régence de Marie de Médicis, fut exécuté sur les dessins de Jacques Desbrosses, et l'on court encore y admirer cette belle galerie où Rubens peignit l'histoire entière de cette reine, dont le titre le plus glorieux est d'avoir été l'épouse d'Henri IV. Construit sur le terrain où fut autrefois l'hôtel de Luxembourg, ce palais en a conservé le nom. Après avoir été successivement habité par Marie de Médicis, par cette belle duchesse de Berri, de scandaleuse mémoire, et par le comte de Provence, à qui Louis XVI en avait fait don, le Luxembourg a reçu depuis quelques années une destination digne de sa magnificence en devenant le palais du Sénat Conservateur. Entr'autres embellissemens exécutés depuis peu, on admire le superbe escalier qui conduit à la salle des séances, où se trouvent les statues des généraux Kléber, Hoche, Desaix, Dugommier, Joubert, Caffarelli et Marceau, et celles de nos plus célèbres orateurs. Cet escalier est l'ouvrage de M. Chalgrin, et quelque critique qu'il ait essuyée, nous pensons qu'il fait honneur au talent de cet habile architecte.

Les jardins augmentés des terrains provenant du cloître des Chartreux, sont aujourd'hui, par leur étendue, leur disposition, et la grande quantité de statues qui les décorent, au nombre des plus beaux jardins de l'Europe : ce sont les Tuileries du pays latin. Les élèves de l'école de droit viennent s'y délasser, auprès des jolies et modestes bourgeois de la rue de Vaugirard et de l'Estrapade, des fatigantes études de Cujas et de Justinien; quelques étudiants en médecine, pressés d'obtenir le funeste diplôme, y commentent dans la solitude des allées latérales les aphorismes d'Hippocrate ou la pharmacopée de Baumé; les rentiers de la rue d'Enfer viennent y prendre le frais, et quelques choristes des bouffons y fredonner à jeun *le finale d'el Matrimonio secreto, ou de Nozze di Dorina.*

— On a fait dernièrement sur le bassin de la Villette l'essai d'un vaisseau de nouvelle construction ; s'il faut s'en rapporter aux promesses de l'auteur et aux résultats des expériences faites sur le modèle en petit, ce vaisseau doit avoir sur les autres des avantages inappréciables : d'abord il tire moitié moins d'eau, (on ne dit pas s'il tient aussi bien le vent), ses dimensions lui permettent de porter deux mille hommes, (il ne s'agit pas seulement de les porter, mais de les transporter.) L'établissement de sa voilure lui permet de pincer le vent de plus près, et sa forme, qui est la même à l'avant et à l'arrière, ne le met jamais dans la nécessité de virer de bord ; ici les objections se présentent en foule, mais on peut se dispenser de les faire aussi long-tems que ce vaisseau restera dans le bassin de la Villette.

— Les décorations extérieures des boutiques acquièrent chaque jour un nouveau degré de recherche et d'élégance ; aussi, lorsqu'il arrive qu'un marchand fait de mauvaises affaires, l'huissier qui vient pour saisir, dresse dans la rue la plus grande partie de son procès-verbal. Au nombre des magasins qui se distinguent par ce luxe d'étalage, nous citerons la parfumerie de M. Teissier, la pharmacie de M. Lescot, la distillerie de M. Fargeon, et la manufacture d'armes de M. Pirmet, que l'on décore en ce moment. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus élégant, de plus riche et de meilleur goût que les ornemens extérieurs de ce magasin ; tous les attributs de la guerre et de la chasse y sont ajustés et distribués de la manière la plus ingénieuse. Mais tout ce faste des magasins modernes obtient à peine quelques regards de la multitude, tandis qu'elle se presse autour du modeste étalage du libraire de la rue du Coq. Cette boutique a ses habitués, qui n'ont jamais mis le pied dans l'intérieur, et se contentent d'examiner à travers les vitres toutes les belles choses offertes à leur curiosité ; de passer en revue les caricatures nouvelles, les costumes de théâtre, les portraits d'acteurs et de musiciens, les uniformes des troupes françaises et étrangères, les mises de bon goût, les meubles de bon genre, et nous citerions telle personne de bon ton qui, de son aveu, passe plus agréablement une heure devant la boutique de Martinet, qu'à la représentation d'un des chefs-d'œuvre de Molière.

— On aurait de la peine à nombrer les travaux publics qui s'exécutent en ce moment à Paris, avec une activité

que l'œil a peine à suivre. De quelque côté que l'on porte ses pas , on est sûr d'y trouver des preuves matérielles de l'infatigable sollicitude du gouvernement. Il n'est pas un quartier , nous dirions presque , pas une rue , où ne s'élève un monument utile , agréable , ou glorieux ; le pont d'Jéna , le Louvre , l'obélisque du Pont-Neuf , la Bourse , le Châteaueau-d'eau du boulevard du Temple , la fontaine de la Bastille , les abattoirs de la barrière de Rochechouard , l'aqueduc du canal de l'Ourq , le temple de la Gloire , le palais du Corps-législatif , l'arc de triomphe de l'Etoile , et beaucoup d'autres monumens d'un intérêt moins grand , mais tous remarquables par un but d'utilité publique. C'est au nombre des travaux seulement utiles qu'il faut citer ceux qui s'exécutent aux environs du cimetière de Mont-Louis , et qui ont pour objet d'en rendre les avenues plus belles et plus commodes. Ce vaste terrain , consacré aux sépultures , est tout-à-la-fois remarquable par son étendue , son exposition , et par la beauté de quelques-uns des monumens qu'il renferme. Le fastueux palais de l'implacable confesseur de Louis XIV ne tardera pas à être abattu , et l'on doit élever ; sur le terrain qu'il occupe , une pyramide sépulchrale de 100 pieds de haut.

Pourquoi n'ornerait-on pas la demeure des morts ? pourquoi ne chercherait-on pas à vaincre , en partie , la répugnance qui éloigne les vivans de ces lieux où chaque pas leur offre de si touchantes leçons de morale ? Que celui que sa douleur ne conduit pas dans cette triste enceinte , examine avec quelqu'attention les tombes qui l'entourent , elles lui découvriront les secrets des familles. Voyez ce simple mausolée , la pierre indique qu'il y a quarante ans qu'une tendre mère y repose ; mais les fleurs y croissent encore , le mousseron , les ronces , n'en dérobent pas la vue ; au retour du printems une main pieuse vient y semer les premières violettes ; ne craignez pas de prononcer que cette tombe appartient à une famille de gens de bien. Entre beaucoup d'épitaphes remarquables par la délicatesse du sentiment qui les a dictées , nous avons distingué celle-ci , gravée sur un modeste cippe de pierre de liais : LA PREMIÈRE AU RENDEZ-VOUS.

— L'exposition des ouvrages de sculpture qui ont concouru pour les prix décennaux , offre plusieurs morceaux remarquables. Celui que l'on aperçoit le premier , est une statue du député Vergniaux : cet ouvrage est beau d'aspect , la pose est énergique , la figure expressive et bien modelée ,

mais le corps et les extrémités ne nous ont pas paru étudiés avec assez de soin. Les draperies en quelques endroits cachent trop le nud, et ne le laissent pas assez sentir dans d'autres : la coiffure est ajustée sans goût, et quelque peu favorable que soit à l'art du sculpteur celle de cette époque, nous sommes autorisés à croire qu'on en pouvait tirer un meilleur parti, témoin le tableau du serment du jeu de paume, par M. David. Malgré ces légers défauts, cet ouvrage n'en est pas moins un de ceux qui font le plus d'honneur à M. Cartelier. Nous devons encore à cet artiste la statue de la Pudeur qui décore les jardins de la Malmaison, et à laquelle on n'a peut-être d'autre reproche à faire que de rappeler trop fidèlement la charmante Baigneuse de M. Julien, placée sous la rotonde du palais du Sénat.

On ne peut parler de M. Julien sans songer à sa belle statue du Poussin. Ce grand peintre est représenté le corps en partie couvert d'un ample manteau, et concevant l'idée de son tableau du *Testament d'Eudamidas*. La pose est aussi simple qu'élégante, et la figure pleine de génie et d'expression joint au mérite de l'exécution celui d'une ressemblance parfaite. C'est une des plus belles productions de l'école moderne.

La belle statue de l'Empereur, placée dans la salle des séances du Corps-Législatif, doit ajouter aux regrets causés par la mort prématurée de M. Chaudet. Cet ouvrage où respire le sentiment de l'antique, n'est pas moins remarquable par la grande correction du dessin que par l'élégante simplicité de l'ensemble et le fini des accessoires.

— Tous les talens ont des envieux, toutes les jolies femmes font des mécontents; c'est à l'une ou l'autre de ces deux espèces d'eunemis qu'une de nos plus jolies actrices doit attribuer la petite espièglerie dont elle vient d'être l'objet. A son lever, M<sup>lle</sup>.... reçoit la visite d'un de nos plus célèbres médecins, qui s'informe de sa santé avec toutes les précautions, toute la délicatesse d'un docteur de cour; très-surprise des questions qu'on lui adresse, la jeune élève de Thalie va répondre, lorsqu'un second docteur se présente et procède avec elle de la même manière que le premier; M<sup>lle</sup>.... qui commençait à soupçonner la vérité, n'a pas eu besoin d'attendre la douzième visite pour s'apercevoir du tour qu'on lui jouait; elle a pris le parti très-sage d'en rire, et réunissant à table les douze suppôts d'Hippocrate, les a forcés de convenir qu'ils n'avaient jamais assisté à une aussi agréable consultation.

— On s'entretenait dernièrement, dans une société, de la sentence du tribunal de Montauban, qui condamne une femme à deux ans de détention pour fait d'adultère; un pareil sujet est la ressource des mauvais plaisans; l'un d'eux prétendit qu'il y aurait un moyen simple d'appliquer cette sentence, dans Paris même, à tous les délits de la même espèce, et qu'il suffirait pour cela, de fermer pendant deux ans les barrières.

— Les grands théâtres ne font jamais de meilleures affaires que lorsqu'ils jouent peu de nouveautés; car il est clair alors que les anciennes pièces leur suffisent. Les Français, au moyen des reprises, des rentrées, et des *Deux Gendres*, croient pouvoir se passer encore quelque tems de *Mahomet II*, qui ne sera pas joué avant un mois, à ce que l'on assure du moins.

Eydeau, pendant l'absence d'Elleviou, se tire d'affaire avec *Cendrillon*. L'Odéon ne fait point d'argent, mais il commence à s'y habituer, et l'*Opera Seria* achèvera, suivant toute apparence, de familiariser ce théâtre avec ce régime diététique.

Le Vaudeville prépare une pièce où M<sup>me</sup> Hervey doit encore jouer un rôle d'homme, mais on nous fait espérer qu'elle et Brunet reparaitront bientôt dans les habits de leur sexe.

Le théâtre des Fabulistes a fait baisser les actions de celui de M. Pierre, et recevra probablement le même échec d'une nouvelle troupe de Beaujolais qui va s'établir au Palais-Royal, dans le local de l'ancien théâtre de Montansier.

**MODES.** — Les toiles de Perse, dessins de cachemire, sont en grande vogue, et s'emploient concurremment avec la percale pour robes du matin. La forme de toutes ces robes est à peu de chose près la même; elles se croisent sur la poitrine comme les douillettes, et ne diffèrent que par les garnitures qui se varient de mille manières. Les calèches à liserés tranchants, sur la couleur principale, qui doit être rose, jonquille ou lilas, sont en négligé la seule coiffure de bon genre. Quelques femmes qui ne font point autorité se sont permis d'y adapter quelques fleurs, mais cette innovation n'a pas eu la sanction des oracles du goût. En parure, la coiffure à l'enfant a succédé aux *Titus*, qui ne tarderont pas à être entièrement bannies.

Nos élégantes, à l'imitation de leurs adorateurs, portent au col des charivaris de breloques; les *sentimens* et les

*étincelles* circulent des doigts de Madame à la chaîne de montre de Monsieur ; cette mode est un véritable état comme celui des cabriolets ou des chevaux de selle , et depuis qu'on est convenu de juger des succès d'un jeune homme par le nombre et l'espèce de ses breloques , c'est à qui affichera le plus de ces bonnes fortunes qui n'en sont véritablement que pour le bijoutier.

Les culottes de peau ne sont plus indispensables pour monter à cheval ; on y a substitué une étoffe de coton et de soie croisée : ces culottes doivent être très-larges du haut et très-serrées du genou. Les gilets à bouton de métal sont toujours croisés sur la poitrine ; il n'y a de préférence ni pour l'étoffe, ni pour le dessin. On voit encore quelques longnons en acier de Berlin , mais ce qui distingue pour le moment l'homme véritablement à la mode , c'est la cravatte et la chemise en mousseline, dite Cambrick. Les chapeaux *en bateau* ont déjà fait place aux chapeaux *à la magicienne*, auxquels on parle de faire succéder les chapeaux *à la victime*. Il ne faut rien moins que l'œil d'un habitué du café Tortoni , ou celui d'un membre de la troisième classe de l'Institut pour assigner la différence qui existe entre la coiffure à la François I<sup>er</sup> et la coiffure à la Charles XII. Y.

#### ESSAI SUR LES SOTS.

IL faut savoir vivre avec les sots , ou renoncer à la société qu'ils inondent. Si ce dernier parti n'est pas toujours le plus facile à prendre , il est au moins le plus sûr. Grâce à mon goût pour la solitude , je me suis , en quelque sorte , affranchi , et je me sers de mon heureuse indépendance pour me tenir aussi éloigné que je le puis de certains individus dont la présence m'importune , et que je n'aime pas même à savoir près de moi.

Il est des sots de plus d'un genre , et il me paraît que si l'on pouvait les définir exactement , il en résulterait un avantage réel pour ceux qui se laissent aisément tromper à l'apparence , et sont sujets à prendre l'ombre pour la réalité.

Il est des sots qui éblouissent , et ce ne sont peut-être pas les moins dangereux. Il est des sots de bonne foi , espèce de niais dont on rit et dont on ne se méfie point , parce qu'ils font rarement du mal , à moins qu'on ne leur en fasse. Les sots à prétention sont le plus à redouter : ils sont le fléau de la société ; ils sont sur-tout celui de l'homme

qui pense, qui réfléchit. De quel fonds de modestie et de patience ne faut-il pas être doué pour les entendre, d'un air doctoral, et d'un ton tranchant, prononcer sur les choses mêmes dont ils ont le moins de connaissance, juger un poème, un tableau, une sonate ? Quelle complaisance il faut avoir pour les écouter ! quelle politesse pour ne pas les contredire ! quelle faiblesse pour les approuver, et sur-tout quel courage pour se taire lorsqu'ils outragent à-la-fois le bon goût, la raison et le talent !

On n'est guère un sot de l'espèce dont je parle ici sans être un impertinent, et l'on n'est guère un impertinent si l'on ne se croit autorisé à l'être. L'homme riche et puissant qui n'a jamais été qu'un sot, mais qui n'a pas été toujours dans l'opulence, devient plus sot et plus orgueilleux au milieu de la prospérité. On l'entoure, on le flatte, on l'accoutume à prendre la profusion pour le goût et le brillant pour le beau. Le choix qu'il fait est toujours le meilleur ; l'estampe qu'il vient d'acheter et qu'il a payée le double de sa valeur, est toujours l'épreuve la plus parfaite. L'in-folio qu'il étale à vos yeux, avec emphase, est toujours l'édition la plus soignée et la plus précieuse. Malheur à vous si vous osez dire qu'il en existe une plus belle ! il a dans l'instant cent louis à parier contre vous, et comptez bien, si vous êtes homme à accepter la gageure, qu'il ne la soutiendrait point, et qu'il vous aura invité à dîner pour la dernière fois.

Il est des sots beaux esprits. Ceux-là, avec quelques connaissances superficielles, une idée légère de quelques ouvrages de littérature, dont le journal leur a appris le contenu, ceux-là, avec un fonds inépuisable d'impudence et de vanité, s'imaginent occuper une place dans le monde et paraissent déplacés par-tout. Toujours contents d'eux-mêmes, toujours satisfaits de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont dit ou de ce qu'ils vont dire ou faire, ils ne vous abordent que le sourire sur les lèvres et le quolibet à la bouche. L'insipide calembourg, la froide équivoque, les jeux de mots de toute espèce, ce sont-là les armes dont ils se servent pour attaquer ou se défendre. On les voit se tourmenter sans cesse pour plaire ou pour briller ; enfin ils passent leur vie à poursuivre l'esprit aux dépens du sens commun.

Il existe une autre classe de sots, et ce n'est pas la moins nombreuse. Je veux parler de ces êtres oisifs autant qu'ignorans qui, aussi à charge à la société qu'à eux-mêmes, por-



tent par-tout l'ennui qui les accable. A leur approche le plaisir fuit, la gaieté cesse, un léger frisson vous saisit, et de longs bâillemens annoncent l'engourdissement et le silence qui vont suivre. Tel est l'effet que produit la présence de cette espèce de sots, importuns, indiscrets et fâcheux que l'on n'évite ici que pour les retrouver un peu plus loin, et dont on est obsédé comme par ces fantômes de la nuit qui ne s'évanouissent un moment que pour reparaître et nous poursuivre encore. Toujours semblables à eux-mêmes et l'esprit aussi vide que le cœur, ces ennemis de notre repos ne se lassent pas de nous fatiguer. On sait d'avance ce qu'ils vont dire, et l'on est trop heureux quand ils se bornent aux variations du baromètre, et que, grâce à leur paresse, ils ne lisent pas les papiers publics. Il est tels de ces êtres-là à qui l'on voudrait n'avoir à pardonner que leur inutilité, leur ineptie et leur sottise, mais qui y joignent encore toute l'arrogance et toute la dureté de l'égoïsme.

Dernièrement, nous nous entretenions, M<sup>me</sup> de... et moi, de la misère publique. Son cœur ne paraît jamais plus rempli que lorsqu'elle s'occupe de cet objet, et qu'elle peut en parler avec ceux qui savent l'entendre. Un de mes plus grands chagrins, me dit-elle, est de ne pouvoir faire tout le bien que je voudrais. Si ma santé n'exigeait pas que je prisse des soins particuliers de ma personne, je me reprocherais le morceau plus délicat dont je me nourris, en pensant au malheureux qui peut à peine se procurer du pain. Pourquoi donc n'ai-je qu'une fortune si bornée avec une ame si sensible? — Sa cuisinière entra toute éplorée, pour lui demander d'aller recevoir la bénédiction de son pauvre père expirant. — Porte-lui donc, lui dit M<sup>me</sup> de..., ma dernière bouteille de vin d'Alicante, et elle joignit à la bouteille un écu de six francs. Mariane sortit en bénissant sa bonne maîtresse. Le beau-frère de M<sup>me</sup> de... parut dans le même instant. Qu'est-ce donc, madame, dit-il? cette fille est toute en larmes. Son père est mourant, répondit-elle, il va laisser à la mendicité une femme et dix enfans dont il était presque l'unique soutien. — Tant pis, reprit M. de..., d'un air tranquille et sec. Quant au père, il est bien heureux; il va cesser de souffrir. La vie n'est-elle pas un fardeau pour de pareils êtres? Et puis l'on a beaucoup fait pour ce veillard; cela devient importun à la fin. Ce propos m'indigna, et je lui demandai s'il avait à se plaindre d'avoir accordé à cette famille quelque secours dont elle eût abusé. Je ne donne rien, me répondit-il durement, et je n'en vis que

plus tranquille. Personne ne me demande, et ce sont des ingrats de moins. — Au risque d'en faire quelques-uns, dit M<sup>me</sup> de..., que je voyais s'échauffer par degrés, et dont les joues se couvraient d'une vive rougeur, il me paraît qu'il est toujours bien doux de donner, et que le plaisir que l'on goûte à soulager l'indigence, dédommage assez de l'idée que le bienfait peut être oublié. A votre place, ajouta-t-elle, j'en ferais l'épreuve, et vous en avez une belle occasion. Eh bien ! dit-il froidement, j'y penserai. J'appris le lendemain qu'il avait envoyé au moribond une pièce de douze sous. — Sans doute, il est permis d'être un sot, et c'est un tort que l'on serait plus disposé à pardonner à M. de..., s'il n'ajoutait l'égoïsme, l'insensibilité, la méfiance et l'avarice.

Il est une espèce de sots incivils, grossiers, maladroits et bourrus, dont on craint la rencontre et l'approche, qui blessent en caressant, offensent quand ils croient obliger, emploient le mot qui insulte au lieu de celui qui pourrait flatter, agissent tout de travers, et vous disent une injure du même ton et du même air dont on dit une politesse. Etre singuliers, gâtés par la fortune et la mauvaise société, également susceptibles d'une bonne et d'une mauvaise action, et n'attachant pas plus d'importance à l'une qu'à l'autre ; rebutant la vertu humble et soumise, pour accueillir et favoriser le vice audacieux ; humains et durs tour-à-tour ; accordant un jour le bienfait qu'ils avaient refusé la veille ; êtres indéfinissables, mais toujours dominés par l'orgueil, ils ne se croyent tout permis que parce qu'on leur permet trop. Malheur à la femme timide et modeste qui a fixé leur attention, ou que le hasard place près d'eux ! Malheur à celle dont ils ont surpris le secret ou la confiance ! Mais sur-tout, malheur à celle que le sort ou les circonstances leur ont associée !

Je pourrais parler de plusieurs autres espèces de sots que chaque jour on rencontre sur son chemin, mais je ne fais ici qu'un essai, j'effleure le sujet. Je ne finirai pas cependant sans faire une réflexion.

En fait de choses de goût, j'aime à consulter les personnes dont je crois les lumières supérieures aux miennes, le tact plus délicat et plus sûr. Je m'éclaire de leur avis, je m'applaudis de leur suffrage et cherche rarement à en appeler quand elles ont prononcé ; mais je ne puis souffrir qu'un sot, de quelque espèce qu'il soit, ose me juger, et que sur-tout, il ose, au gré de son caprice, et sans m'avoir compris, ou m'élever jusqu'aux nues, ou me traîner dans la fange.

CÉSAR-AUGUSTE.

SPECTACLES. — *Théâtre Français. — Les Templiers.*

Le succès des *Templiers* dans leur nouveauté est un des plus brillans et des mieux constatés qu'ait jamais obtenus une tragédie. Après avoir eu de nombreuses représentations suivies par le public avec enthousiasme, ils ouvriront à l'auteur les portes de l'Institut; le jury des prix décennaux vient de leur décerner une de ses palmes, et il semble que rien ne pût ajouter à de si flatteuses distinctions. Cependant, nous devons le dire, la fureur, l'acharnement de certains critiques nous paraît une preuve encore plus convaincante de leur mérite et de leur succès. Non-seulement ces critiques se déchaînèrent contre eux dans le moment de leur premier triomphe, mais ils redoublèrent leurs attaques à l'époque où il s'agissait de leur en décerner un second. On vit paraître alors ces *Lettres Champenoises*, froide plaisanterie dont l'auteur, en se montrant très-habile à découvrir les moindres défauts, semble avoir pris à tâche de prouver qu'il n'a point de sentiment pour les beautés les plus sublimes. La représentation *par ordre* qui donne lieu à cet article vient encore de réveiller les premiers détracteurs des *Templiers* : mais ces nouveaux efforts tourneront, comme les premiers, à la gloire de l'ouvrage. Les beautés ne sont pas détruites par les défauts, et les apologistes de M. Raynouard peuvent avouer ceux-ci sans craindre de compromettre ni la juste réputation de cette tragédie, ni le jugement favorable qu'ils en ont porté.

Et en effet, il y a long-tems que les connaisseurs éclairés et de bonne foi sont d'accord sur les reproches que l'on peut faire à cet ouvrage. Ils conviennent que les deux premiers actes sont assez froids, que l'action paraît languissante, attendu qu'il ne s'opère aucun changement dans la fortune des principaux personnages, qu'on n'y éprouve aucune de ces alternatives qui font passer de l'espoir à la crainte et de la crainte à l'espoir; ils conviennent encore que cette même action est cependant si précipitée, qu'il est impossible qu'elle se soit passée dans l'espace d'un jour; car comment supposer qu'en un jour les *Templiers* aient été arrêtés, interrogés, confrontés, jugés et livrés au dernier supplice? Ils ne s'empresseront pas non plus de justifier la faiblesse de certains caractères. Ils avoueront que Marigny père joue un rôle si odieux, qu'on ne le plaint pas un instant lorsqu'il voit son propre fils victime

de son ambition démesurée, et si nul que sa punition n'est même pas pour le spectateur une jouissance. Ils reconnaîtront même l'inutilité du rôle de la reine et le vague qui enveloppe le caractère du roi. Mais en dernière analyse quel avantage pourra tirer la critique de toutes ces concessions ? Le même qu'elle a déjà pu tirer de pareilles concessions qu'on est bien obligé de lui faire dans plusieurs tragédies de Corneille. La duplicité d'action dans les *Horaces*, le chaos des trois premiers actes de *Rodogune*, toutes les coupures qu'il a fallu faire au *Cid* pour continuer à le jouer, n'ont point affaibli notre admiration pour ces chefs-d'œuvre, et l'on ne voit pas avec moins de plaisir *Cinna* et *Polyeucte*, depuis qu'on a bien reconnu l'odieux du rôle de *Maxime* et la bassesse de celui de *Félix*.

Je n'ignore point ce que les critiques pourront me répondre. Corneille a trouvé l'art dans son enfance ; il est excusable d'avoir commis des fautes qui ne peuvent plus trouver grâce depuis que l'art s'est perfectionné ; et d'ailleurs il rachète ses défauts par des beautés du premier ordre. Rien de plus juste ; et nous ne prétendons point justifier M. Raynouard des fautes qu'il a faites dans ses *Templiers* ; mais le succès même de cette tragédie ne nous met-il pas en droit de croire que ces défauts sont sans doute moins saillans, puisqu'ils n'ont pas révolté un public bien plus difficile qu'au tems de Corneille, et qu'ils sont rachetés, comme dans Corneille, par des beautés qui en affaiblissent l'impression ?

Il nous paraît impossible, en effet, de méconnaître ces beautés supérieures des *Templiers*, lorsqu'on examine sans prévention cette tragédie. On l'a déjà dit ; elle ne ressemble à aucune autre. « On n'y voit, comme le jury l'a observé, ni tyrans, ni usurpateurs, ni conjurations, ni rivalité d'ambition, ni les fureurs de la jalousie ; toute l'action porte sur de vagues accusations intentées contre un ordre célèbre, défendu par son chef ; et c'est presque uniquement du caractère de ce chef que découle le grand intérêt de la pièce. » Mais pourquoi ce caractère est-il si grand, si noble, si imposant ? pourquoi obtient-il sur le spectateur une influence analogue à l'empire qu'il exerce sur les chevaliers du Temple ? c'est qu'en lui l'auteur a personnifié la vertu luttant contre la fortune, non pour conserver des biens périssables, tels que la puissance, les richesses, les honneurs, mais seulement sa propre dignité. On a détruit l'ordre dont Jacques de Molay était le grand maître ; on est

venu l'arrêter au milieu de ses chevaliers armés ; on l'a interrogé, jugé comme un vil criminel ; on l'a condamné sur de faux témoignages. A-t-il opposé la moindre résistance ? en a-t-il même conçu l'idée ? non, elle est un crime à ses yeux. On veut enfin lui faire grâce, on veut qu'il demeure à la cour, que ses chevaliers rentrent dans les rangs de la noblesse française ; on demande seulement qu'il s'avoue coupable, qu'il confesse les crimes dont l'ordre est accusé. Là commence sa résistance : il aurait fait sans murmurer tous les autres sacrifices ; il ne peut faire celui de l'honneur. Son exemple entraîne ses généreux frères, et tous meurent au milieu des flammes, en témoignage de cette loi fondamentale de toute morale et de toute vertu : que l'homme ne possède qu'un seul bien véritable, un seul auquel il ne doive jamais renoncer, le témoignage de sa conscience.

Nous ne rappellerons point ici les diverses situations où l'auteur a mis en action ce principe sublime ; elles sont trop généralement connues. Nous ajouterons seulement quelques mots sur le rôle du jeune Marigny. On a cru faire un reproche bien grave à l'auteur, en disant que ce rôle n'est qu'un accessoire de celui du grand-maître ; et nous dirons, à sa louange, qu'il en est le complément. Le grand-maître seul pouvait nous montrer le sacrifice de la grandeur et de la puissance fait à l'honneur et à la vertu ; mais ce grand-maître ne pouvait pas être un jeune homme, il ne pouvait plus avoir l'amour à sacrifier ; il fallait cependant que la vertu triomphât de cette passion pour que sa victoire fût complète, et c'est le spectacle qu'elle nous offre dans la personne du jeune Marigny.

Il serait sans doute inutile de discuter plus long-tems le mérite de cet ouvrage ; on est d'accord sur ses défauts, et quant aux critiques qui en nient les beautés, c'est qu'ils ne les ont point senties, ou qu'ils ne veulent pas les sentir ; et dans ces deux cas, il est également impossible de les convaincre. Laissons agir le tems ; seul il a le pouvoir de dissiper les préventions, d'éteindre les petites passions, qui ne prennent sur nos jugemens que trop d'influence ; seul il met à leur véritable place toutes les productions des arts.

*Les Templiers* ont été joués assez faiblement à cette reprise. Damas sur-tout a rendu le récit du dénouement de manière à en détruire tout l'effet. Le public, qui n'a pas laissé une place vide dans toute la salle, a écouté, d'un bout à l'autre, avec une attention extrême, et qui avait une sorte de solennité ; ses applaudissemens tenaient plus

de l'approbation que de l'enthousiasme. Il semblait avoir moins l'intention de jouir des beaux effets de cette tragédie que de revoir le jugement qu'il en a porté ; mais cette réserve même, hors de laquelle il s'est vu d'ailleurs entraîné plus d'une fois , ne donnera que plus d'autorité à l'arrêt conforme au premier qu'il a prononcé en seconde instance.

*Rentrée de M<sup>lle</sup> Bourgoing dans Eugénie et l'Epreuve nouvelle.*

On a dit que M<sup>lle</sup> Bourgoing arrivant de Pétersbourg, après une assez longue absence, avait choisi le rôle d'*Eugénie* pour sa rentrée, parce qu'elle y a obtenu de grands succès dans l'étranger, et aussi parce que cette pièce est un drame, genre dans lequel elle n'avait point encore exercé ses talens à Paris. Si cela est, elle sait maintenant par expérience qu'elle n'aurait pu que difficilement faire un plus mauvais calcul. On est un peu dégoûté du drame, et le rôle d'*Eugénie* n'est pas très-avantageux. Que peut y faire la meilleure actrice ? Ce qu'y a fait M<sup>lle</sup> Bourgoing. Baisser les yeux, parler peu et d'une voix mourante, se jeter à genoux, sanglotter, se laisser tomber à terre comme la Zaire du théâtre anglais, embrasser son frère, sa tante et son père ; tout cela n'est guères que de la pantomime que plus d'un actrice exécute à merveille même sur les théâtres des boulevards. M<sup>lle</sup> Bourgoing n'a cependant pas porté la peine de ce mauvais choix dans toute son étendue, elle avait à faire à un public trop galant. On l'a applaudie très-vivement et à plusieurs reprises lorsqu'elle a paru, quoique sa jolie figure fût à moitié cachée sous son chapeau anglais. On l'a applaudie de nouveau au troisième acte lorsqu'elle a reparu débarrassée de ce maudit chapeau. La naïveté, la grâce, la sensibilité qu'elle a mises dans le rôle d'Angélique de l'*Epreuve Nouvelle*, lui ont valu l'honneur d'être demandée à la fin du spectacle. Mais toute la politesse du public n'a pu empêcher qu'il ne s'ennuyât pendant les cinq actes d'*Eugénie*, et il l'a quelquefois témoigné. On est vraiment étonné lorsqu'on se rappelle le succès qu'eut autrefois ce drame tiré d'une nouvelle du Diable Boîteux, transporté d'Espagne en Angleterre, et enrichi seulement de deux rôles, le baron et sa sœur, copiés de deux originaux de Tom-Jones, M. et M<sup>me</sup> Western. Il est vrai que les événemens ne manquent pas dans cet ouvrage, que ces événemens produisent même quelquefois des situations, qu'il y a beaucoup d'appareil et de jeu de théâtre, et qu'on

n'était pas blasé sur toutes ces ressources du drame lorsque celui-ci parut. Mais, hélas ! le drame, fils naturel de la tragédie, a depuis engendré le mélodrame, qui prétend être son fils légitime et qui a recueilli sa succession. Que sont toute spectacle, toute la pantomime, tous les événemens romanesques, toutes les exclamations et déclamations d'Eugénie et de tant d'autres ouvrages, auprès de ce que nous présente dans le même genre le moindre mélodrame de l'Ambigu-Comique ou de la Gaïeté ? C'est là que les véritables amateurs iront chercher ces belles choses, laissant les places du Théâtre-Français à ceux dont le goût suranné est resté fidèle à la tragédie, et qui préfèrent le développement des caractères, les combats des passions et les charmes de la poésie à tout le fracas des événemens. Sous ce point de vue, je ne sais trop si les gens de ce goût ne devront pas quelque reconnaissance au mélodrame. On avait pu craindre un moment qu'il ne fit tort à la tragédie dont il semblait vouloir usurper le domaine ; mais il n'a dépouillé que le drame, ennemi bien plus dangereux, parce qu'il gardait quelque mesure ; et pour comble de bonheur il l'a tué.

#### SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT POUR L'INDUSTRIE NATIONALE.

— La Société d'Encouragement a tenu, le 8 d'août, à l'hôtel de Boulogne, rue du Bac, sa séance générale d'été, consacrée, d'après son règlement, à la distribution des prix proposés l'année précédente, et à la détermination des nouveaux sujets de prix à proposer.

Plusieurs nouveaux objets d'arts rangés avec ordre, et réunis à ceux que la Société possède dans sa collection, offraient un spectacle très-intéressant. On y a remarqué de très-beaux meubles en bois indigènes, présentés par MM. Burette, ébéniste, et Frichot, fabricant de marquetterie, à Paris ; les gravures en relief de M. Duplat, et celles en bois de M. Bougon fils ; un modèle fonctionnant, de la machine à vapeurs de MM. Charles Albert et Louis Martin, couronnés en 1809 par la Société ; une feuille de zing laminé, ayant quatre pieds carrés, et des feuilles de cuivre présentées par M. Gédéon de Contamine, propriétaire de la belle manufacture de Fromélanes, près de Givet, département des Ardennes ; des fils de lin, provenant de la filature mécanique établie à la Flèche par M. de la Fontaine, et une pièce de toile écrue fabriquée avec ces mêmes fils, etc., etc.

La séance s'est ouverte à sept heures et demie, sous la présidence de M. le sénateur Chaptal, comte de Chanteloup.

M.

OCTOBRE 1810.



M. Claude-Anthelme Costaz, l'un des secrétaires, a pris la parole pour exposer les résultats généraux du concours sur lequel l'assemblée avait à prononcer, et pour lui soumettre différentes propositions au nom du conseil d'administration.

Le grand nombre de lectures qui ont été faites par les membres du comité, sur chaque prix en particulier, ne nous permettant pas d'entrer dans tous les détails, nous nous bornerons à rendre compte sommairement des prix, médailles et mentions honorables qui ont été décernés dans cette séance, comparable à celle du mois de septembre 1809.

Des deux prix de 4000 fr. chacun, proposés pour la découverte d'un moyen d'épurer en grand le fer cassant à froid et le fer cassant à chaud, celui qui avait pour objet la première de ces qualités de fer, a été décerné à M. Dufaud, propriétaire de forges à Nevers (Nièvre.)

Le prix de 3,000 fr. pour la meilleure construction des fours à chaux, à tuiles et à briques, a été décerné à MM. Donop, professeur de mathématiques, et de Blinne, architecte, demeurant à Paris, rue de la Bouclerie, n° 9.

M. Bonnet, faïencier à Apt (Vaucluse) a obtenu pour le même objet l'accessit de 300 fr. annoncé dans le programme.

Le prix de 2,000 fr. pour la gravure en taille de relief, a été adjugé à M. Duplat, graveur à Paris, rue du Marché-Palu, n° 26, auteur d'un procédé de gravure susceptible de joindre l'économie à la perfection.

Une médaille d'argent, de la valeur de 400 fr., a été accordée à M. Bougon fils, graveur en bois, demeurant à Paris, rue de la Vieille-Bouclerie, n° 22, comme ayant présenté, dans ce genre de gravure, des ouvrages extrêmement soignés.

Il a été accordé une médaille d'argent et un encouragement de 400 fr. à M. Jullien, marchand de vin à Paris, rue Saint-Sauveur, comme ayant inventé une machine à extraire la tourbe sous l'eau, qui réunit plusieurs avantages constatés par un commencement d'expériences.

Un encouragement de 400 fr., y compris une médaille d'argent, à M. de Manrey, d'Incarville, département de l'Eure, pour avoir fourni d'excellentes vues, et même des résultats importants sur la filature en général, et notamment sur le peignage de la laine.

*Idem* à M. Burette, ébéniste à Paris, rue de l'Echelle, comme ayant présenté au concours un fort beau meuble fait en loupe d'orme tortillard, et comme ayant imaginé des moyens mécaniques pour diminuer la main-d'œuvre de ses sortes d'ouvrages.

Aa



Une mention honorable à l'auteur du mémoire n° 3 , sur le prix relatif à la teinture de la laine et de la soie avec la garance , ayant pour devise : *Parvis quoque rebus magna juvari.*

*Idem* à l'auteur du mémoire n° 3 , sur le prix relatif au collage du papier , ledit mémoire portant pour épigraphe : *L'amélioration dans les arts est le résultat des expériences.*

*Idem* à M. Gabriel Bernard , demeurant à Dijon , auteur du mémoire n° 4 , sur le même sujet de prix.

*Prix remis au concours.*

Pour 1811. — Prix pour le cardage et la filature par mécanique , des déchets provenant du tirage de la soie , 1500 fr.

Pour la construction de machines à peigner la laine , au lieu de 2000 fr. , 3000 fr.

Pour les machines à filer la laine peignée pour chaîne et pour trame , 2000 fr.

Pour la découverte d'un procédé propre à donner à la laine , avec la garance , la belle couleur rouge du coton d'Andrinople , 6000 fr.

Pour la purification des fers cassant à chaud , 4000 fr.

Pour la détermination des produits de la distillation du bois , 1000 fr.

Pour la fabrication de vases de métal revêtus d'un émail économique , 1000 fr.

Pour la découverte d'un moyen d'imprimer sur étoffes , d'une façon solide , toute espèce de gravures en taille-douce. ( Prix proposé par M. de Paroy ) , 1200 f.

Pour la fabrication du cinabre , 1200 fr.

Pour la fabrication du sirop et du sucre de raisin , 2400 fr.

Pour un meuble dans lequel on n'aura employé que du bois d'arbres indigènes ou acclimatés en France , 1200 fr.

Pour 1812. — Prix pour la fabrication des fils de fer et d'acier propres à faire les aiguilles à coudre et les cardes à coton et à laine , au lieu de 3000 fr. , 5000 fr.

Pour 1813. — Pour une machine à extraire la tourbe sous l'eau , 2000 fr.

*Nouveaux prix proposés.*

Pour 1811. — Prix pour une machine à pétrir le pain , 1500 fr.

Pour la fabrication des ouvrages en plaqué d'or et d'argent , 1500 fr.

Pour celui qui indiquera le moyen le plus avantageux d'employer en grand l'acide muriatique et le muriate de chaux provenant de la fabrication de la soude , 2000 fr.

Pour 1812. — Prix pour la fabrication du sucre de betterave, 2000 fr.

*Idem*, second prix, 1000 fr.

Pour la purification du miel, 1000 fr.

Pour un moyen prompt et économique d'arracher les joncs et autres plantes aquatiques dans les marais desséchés, 1200 fr.

*Programme d'un prix pour la fabrication du sirop ou du sucre de raisin.*

La Société d'Encouragement propose un prix de 2400 fr. à celui qui aura fabriqué cette année en plus grande quantité et avec plus d'économie, le sirop ou sucre de raisin le plus parfait.

Les concurrents enverront un mémoire détaillé des procédés et de l'espèce de raisins employés. Ils auront soin de noter avec exactitude la quantité fabriquée et le prix auquel leur revient le kilogramme.

Elle offre pareillement un prix de 600 fr. à celui qui, n'ayant pu se livrer à une grande fabrication, aurait trouvé des procédés faciles et peu dispendieux pour obtenir le sirop ou sucre de raisin le plus analogue à celui qu'on retire de l'*arunde saccharifera* ou canne à sucre.

Il devra prouver en avoir préparé au moins trente kilogrammes.

Tous les faits énoncés dans les mémoires des concurrents seront attestés par les autorités du lieu, et les échantillons qui doivent être envoyés à la Société seront pris, par ces mêmes autorités, dans la masse générale du sirop ou sucre fabriqué, et revêtus de leur sceau.

Les échantillons à envoyer ne pourront être moindres que du poids de deux kilogrammes.

Le tout sera adressé, franc de port, au secrétariat de la Société, avant le 1<sup>er</sup> mai 1811, et le prix adjugé dans la séance générale du mois de juillet suivant.



## POLITIQUE.

IL était aisé de prévoir qu'en essayant de lancer sur le continent la nouvelle machine incendiaire dont nous avons parlé, les Anglais ne se borneraient pas à une tentative. La première mine a été éventée ; voici la seconde :

Nous apprenons, dit un correspondant de Londres qui s'empresse d'écrire ces belles nouvelles, le 17 septembre à *sept heures du soir*, nous apprenons, par des lettres de Pétersbourg, qu'il vient de s'y opérer un changement considérable dans le cabinet.

« Le parti français a été éloigné du pouvoir, et le parti opposé à la France est rentré en faveur. Les lettres qui donnent ces nouvelles sont très-récentes ; elles sont du 31 août. L'annonce de l'élection du général Bernadotte comme prince royal de Suède a produit cette révolution, et la plus grande activité règne dans toutes les branches du département de la guerre, afin de se préparer à tout événement. Un corps considérable de troupes a déjà marché sur les frontières pour agir, selon l'occurrence, offensivement ou défensivement.

« On s'était trompé en disant que les Français n'avaient que 25,000 hommes en Pologne. Cette assertion est basée sur les fausses déclarations du gouvernement français. Dans le fait, il a 50,000 hommes en Pologne, et 50,000 hommes dans le nord de l'Allemagne, qui se tiennent tout prêts à marcher contre la Russie au premier signal.

« Alexandre connaît enfin le danger de sa situation, et les mêmes lettres portent qu'un armistice a été conclu entre le général Kamenski et le grand-visir, afin de traiter de la paix, et qu'en conséquence les Russes ont levé les sièges de Rudschuck et de Schumla.

« Ces lettres portent encore, que des ordres avaient été donnés pour suspendre provisoirement l'exécution du décret relatif à la séquestration des bâtimens de Ténériffe et de leurs cargaisons.

« On dit qu'indépendamment des motifs de plaintes que la Russie a, à cause de la nomination de Bernadotte et de

la demande de la Finlande, Napoléon veut que tous les ports russes soient gardés par des troupes françaises.

» Il est arrivé ce matin des lettres de Gothenbourg du 8 du courant. Une de ces lettres porte que l'on venait d'y recevoir l'ordre de mettre sous le séquestre toutes les propriétés anglaises. Cet ordre est venu de Stockholm, et est un effet de l'influence de l'ambassadeur français.»

Le *Moniteur* veut bien donner une licence d'introduction à ces nouvelles anglaises : il y reconnaît l'esprit constant qui en anime les auteurs ; mais il note avec soin ce qu'elles présentent de faux, ce qu'elles renferment de vrai.

Voici le faux : le décret relatif à la séquestration des marchandises provenant de Ténériffe et des bâtimens qui en étaient chargés, loin d'être rapporté, est exécuté ; ces marchandises et bâtimens n'étaient pas neutres, tout était Anglais, tout a été confisqué, et si les négocians anglais comptent sur le produit de ces denrées, sur leur restitution ou sur leur vente, ils compromettent gravement leur crédit et doivent en toute hâte chercher d'autres moyens de faire face à leurs engagemens.

Actuellement voilà le vrai ; il est contenu dans le dernier paragraphe de la lettre du 17 septembre. « Gothenbourg et la Baltique, dit le *Moniteur*, vont donc être fermés aux Anglais. Des flottes françaises sont entrées dans le Jahde et l'Ems. Des batteries et des nombreux détachemens de douaniers français garnissent les côtes de la Hollande et celles de l'Allemagne jusqu'à la Baltique. Les magasins d'Héligoland, où il y a pour 200 millions de marchandises anglaises, ne pourront plus avoir de débouchés. Il faudra reporter en Angleterre ce qui ne sera pas avarié. Mais, pour étourdir le peuple, on fait voir à leur imagination le continent en feu et couvert d'une mer de sang. Nous en sommes fâchés pour les Anglais, le continent est et restera en paix. »

Nous ajouterons ici que la nouvelle relative à Gothenbourg et aux dispositions où l'on y est à l'égard des Anglais, se trouve pleinement confirmée par un événement qui a dû faire sensation parmi les Anglais. Il est arrivé le 14 septembre. Un corsaire danois poursuivi par un brick anglais s'était réfugié dans le port suédois de Marstrand. Des chaloupes anglaises y pénétrèrent pour prendre le corsaire de vive force. Un combat s'en est suivi entre les Anglais et la garnison suédoise. Un Anglais a été tué, plusieurs blessés, le reste a été fait prisonnier.

Les Anglais, au reste, ne sont pas heureux sur cette côte ; le continent les repousse, et la mer leur est fatale. Trente-cinq voiles, faisant partie d'un convoi venant d'Angleterre, paraissent avoir péri corps et biens près de Marstrand : on croit cependant que quelques-uns ont pu se sauver et trouver dans leur détresse les secours dûs à l'humanité. Une partie de leur grande flotte est toujours à l'ancre non loin de Carlskrone, mais elle manque d'eau fraîche, de bestiaux et de légumes. Toutes les côtes sont dans l'état de surveillance le plus rigoureux ; les corsaires danois harcèlent les convois anglais, et par-tout le sequestre les atteint où ils se réfugient.

Les confiscations dans les ports, et les sequestres des denrées coloniales dans l'intérieur du pays où elles peuvent être saisies, continuent avec une activité, un ensemble et une vigueur qui doivent assurer le succès du système. Des saisies considérables ont été faites à Léipsick, le long de l'Elbe et dans les départemens italiens de l'Adige. D'autre part on annonce à Paris la prochaine arrivée de nombreux transports de ces denrées qui ont acquitté les droits fixés pour l'importation après leur première saisie.

Les nouvelles d'Irlande continuent d'être alarmantes pour le ministère.

Il est bien question, dit-on, de rendre plus commodes les communications entre l'Angleterre et l'Irlande, entre Londres et Dublin ! ces communications devront s'établir par le nord-ouest de l'Ecosse ; quelques ports seraient rendus plus profonds et plus faciles. Certes, l'Irlande doit applaudir à ce trait de prévoyance du ministère, mais elle demande d'autres preuves de protection, d'autres garanties. Les corporations se réunissent, les pétitions se multiplient ; on y demande à grands cris la révocation de l'acte d'union, on y proteste d'un attachement respectueux à la personne du roi, d'une fidélité à toute épreuve à son gouvernement ; mais l'Irlande veut son parlement, sa représentation, ses lois, ses privilèges, pour prix de son association au royaume uni ; elle les demande au nom de sa prospérité anéantie, de son industrie étouffée, de ses manufactures détruites.

Les nouvelles de l'Inde continuent aussi à être défavorables à la puissance anglaise dans ces contrées livrées depuis quelque tems à une vive fermentation. Les Marattes ont assez de confiance pour faire des préparatifs, les An-

glais assez de faiblesse pour chercher à les acheter, au lieu d'aller les combattre. Les deux côtés de la Péninsule sont agités par l'esprit de révolte ; la domination britannique y est minée par le sentiment de haine qu'inspirent les violences, les exactions, et tous les actes tyranniques auxquels est soumise l'Inde, tributaire et asservie ; mais elle l'est sur-tout par les idées qu'éveille au sein de ces peuples le récit des grandes actions de l'Empereur des Français, le tableau de sa vaste puissance, de l'immensité de ses vues, de sa résolution d'atteindre les Anglais partout où ils ont étendu leur commerce. Les Wahabis, qui depuis long-tems entretenaient des relations avec les Anglais, viennent de les rompre subitement, avertis par une demande indiscrete des Anglais de ce qu'il faut attendre de tels alliés ; ceux-ci ont des intelligences plus heureuses avec les beys d'Egypte, et pour que leur commerce dans la mer Rouge ne soit pas inquiété par le pacha du Caire, ils ont réussi à armer, contre lui et contre le gouvernemanf ottoman, quelques beys, qui, dit-on, ont déjà ouvert la campagne près de Gisch.

Ainsi, voilà la Porte attaquée en Egypte par les instigations de ces mêmes Anglais qui prétendent la défendre aux Dardanelles, qui se vantent de passer le détroit, de naviguer dans la mer Noire, tandis que le capitán-pacha ferme rigoureusement le passage à tout vaisseau anglais, tandis que M. Adair a eu toutes les peines du monde à obtenir l'entrée de la frégate qui devait le reconduire en Angleterre. Ces rapprochemens suffisent pour faire apprécier à Constantinople et reconnaître dans toute l'Europe quelle est cette alliance que les Anglais semblent offrir à tous les peuples, comme pour les entraîner dans l'abîme, si dès le premier moment ils n'ouvrent pas les yeux sur le but secret de l'offre, sur la vanité des promesses et la stérilité des effets.

Les dernières nouvelles de Constantinople ne parlaient que de l'immensité des préparatifs faits pour continuer la guerre avec vigueur, et pour forcer les Russes à la retraite. Le grand-seigneur était arrivé à Andrinople avec une garde de dix-huit mille hommes ; les Serviens, attaqués par le pacha de Trawnich, ne pouvaient soutenir les Russes, et la marche des renforts des deux côtés faisait présager un grand événement. Des détails officiels d'une haute importance viennent à cet égard d'être publiés à Vienne.

Les premiers sont relatifs aux opérations du général Ka-

menski, pour réunir autour de lui toutes les troupes disponibles, et les opposer aux Turcs, dont il savait les forces considérablement augmentées. Nous suivons ici la relation qui, ainsi qu'on le va voir, nous conduit à une date assez récente.

« Après avoir laissé devant Rudschuck le lieutenant-général comte de Langeron pour en continuer le siège, le général en chef marcha en personne contre l'ennemi, le 5 septembre; il arriva, le 6 au soir, avec l'armée formant cinq colonnes, dans le voisinage des Turcs, et ordonna pour le lendemain une attaque générale. Elle commença à dix heures du matin, et à sept heures du soir l'armée des Turcs n'existait plus. Une position qui paraissait inexpugnable, des retranchemens défendus avec opiniâtreté, rien n'a pu résister à la bravoure et à la persévérance des troupes russes. Cette journée mémorable les a couverts de nouveaux lauriers. En voici les détails.

» Le lieutenant-général Wainow arriva à Rudschuck le 3 septembre. Après avoir fait reposer sa division toute la journée du 4, le général en chef s'achemina le 5 avec ce corps, et quelques troupes prises parmi celles du siège, vers le général d'infanterie comte Kamenski, auquel s'était réunie notre flottille aux ordres du colonel Berlire. Après sa jonction, il divisa l'armée en cinq colonnes, dont il donna le commandement au lieutenant-général Suwaroff, et aux généraux-majors Jlowaiski, comte de Saint-Priest, Sabanejeff et Kulnew.

» Le 6, le général en chef se porta avec les trois dernières colonnes vers le flanc gauche de l'ennemi, dans l'intention de tourner sa position, pendant que le général d'infanterie comte Kamenski marcherait droit à lui avec les deux autres. Ces deux corps s'établirent durant la nuit à peu de distance de l'ennemi, qui avait trois camps séparés et bien fortifiés.

» On apprit par des prisonniers faits dans cette journée, qu'Achmet-Pacha, arrivé de Schumla avec six mille hommes, venait de se réunir à Koubandjali-Halil-Pacha, et que par cette réunion et celle des Ayans de Sistow, Pirnowa, Nicopolis, et de tous les autres districts de la Bulgarie, les autres troupes turques montaient à quarante mille hommes. On sut en même tems que leur flottille était très-nombreuse.

» Le 7, le général en chef fit attaquer à dix heures du matin. Le général-major Jlowaiski prit d'assaut trois reg-

doutes, et s'empara de tous les retranchemens qui couvraient le camp de l'ennemi sur son flanc gauche placé près du Danube. Pendant ce tems, le général-major Kulnew ayant fait le tour de l'autre côté, et étant également arrivé au Danube, occupa un camp turc qui s'y trouvait. De cette manière, l'ennemi vit ses retranchemens entourés de tous côtés par nos troupes. Néanmoins, et malgré une canonnade très-vive de notre part, il continua à se défendre avec opiniâtreté.

» Une tentative sur son flanc gauche n'ayant point eu de succès, le général en chef prit le parti, pour terminer cette affaire, d'ordonner au général d'infanterie comte Kamenski d'ouvrir à cinq heures et demie une forte canonnade, et d'envoyer tout de suite après douze bataillons pour prendre ce retranchement d'assaut, pendant que, de son côté, il détachait le général-major Sabanejeff avec 10 bataillons pour s'emparer par derrière du camp de l'ennemi. Ce général entra bientôt dans le camp turc, et cette attaque inattendue et opérée avec toute la rapidité imaginable, décida de la victoire. Une grande partie de la cavalerie ennemie prit aussitôt la fuite, et fut sabrée par la nôtre qu'on envoya à sa poursuite.

» Le général en chef, sans perdre de tems, ordonna au général-major Sabanejeff de conduire une partie de ses troupes vers le dernier et le plus fort des retranchemens turcs pour coopérer à l'attaquer; mais voyant que l'obscurité empêchait nos troupes d'agir, il remit cette attaque au lendemain, et les fit retirer. Pendant ce tems, le colonel Berlira attaqua la flottille, prit quelques bateaux, en coula à fond un grand nombre, et dispersa le reste.

» Dans la nuit, les Turcs se voyant entourés de tous côtés, envoyèrent un digaitaire pour demander à capituler, et bientôt après ils se rendirent à discrétion. De cette manière, une armée de 40,000 hommes fut dispersé et détruite en neuf heures de tems. Tout le camp, armes, bagages et artillerie, trois bâtons de commandement, 178 drapeaux, 3 pavillons, et plus de 5000 prisonniers, parmi lesquels Achmet-Pacha à trois queues, le commandant de la flottille, pacha à deux queues, et un grand nombre d'autres officiers de marque, sont tombés entre nos mains.

» Le séraskier Koubandjali-Halil-Pacha a perdu la vie. Tous les retranchemens et les environs ont été couverts de cadavres ennemis. La perte des Turcs monte, en tués, à plus de 5000 hommes; la nôtre a été insignifiante.



« Le général en chef a reçu du général-major comte de Saint-Priest un rapport dans lequel il annonce que la ville de Sistow, vers laquelle il avait été envoyé avec quatre bataillons, s'est rendue par capitulation. Les troupes ennemies ont eu la liberté de quitter la ville en nous abandonnant leurs armes, leurs bagages et toute l'artillerie. La reddition de cette ville, qui est une suite de la victoire décisive remportée le 7 de ce mois, a mis en notre possession toute la flottille turque avec une grande quantité de munitions et de provisions. »

Le ci-devant roi de Suède voyageant en Allemagne sous le nom du comte de Gottorp, a un peu déconcerté les journalistes allemands qui ont pris à tâche de le suivre : il n'est pas exact qu'il ait eu à Berlin une communication avec le roi ou avec un prince de sa maison. Il y a passé incognito. A Dischen, il a été suivi par un envoyé du cabinet prussien, venu pour observer sa marche. Il paraît vouloir se rendre en Russie et passer en Angleterre. Le prince royal de Suède, parti de Paris dans les derniers jours de septembre, est attendu à Stockholm, où tout est préparé pour le recevoir. M. le baron Alquier, ministre de France, y est déjà arrivé. En Bavière, l'organisation départementale est achevée, ainsi que celle ministérielle dans le grand duché de Francfort. Le roi de Saxe est rétabli. L'Empereur et l'Impératrice d'Autriche étaient, aux dernières nouvelles, à Clagenfurth, l'objet de fêtes brillantes. Le ministère autrichien s'occupe sans relâche de l'exécution des patentes impériales, et des mesures générales prises pour le rétablissement du crédit et l'extinction successive du papier monnaie. On va procéder à la vente des domaines ecclésiastiques ; ils seront payés en espèces sonnantes, ou en billets à raison de trois capitaux pour un, le gouvernement se réservant les moyens d'amortir, par ces rentrées, la masse des billets en circulation. On remarque, en général, un assez grand empressement à se rendre adjudicataire de ces domaines. Un Irlandais s'est rendu soumissionnaire, pour une somme très-considérable, de l'abbaye dite des Ecosais. On cite aussi un des ci-devant électeurs, celui de Hesse, comme disposé à retirer ses fonds de la banque d'Angleterre, pour se rendre adjudicataire des domaines dont il s'agit. Probablement l'Angleterre trouvera piquant d'être forcée à une telle restitution, et pour un tel objet : si cet exemple salutaire est imité, voilà pour elle une

branche nouvelle de crédit qu'elle était loin d'imaginer. Les mêmes mesures et les mêmes résultats s'effectuent en Silésie, où le voyage du roi avait ces aliénations pour objet.

Voici sur la situation actuelle des affaires en Espagne et en Portugal des détails qui ne sont pas officiels, mais qui paraissent avoir un degré d'authenticité auquel ajoute leur vraisemblance : ils sont donnés à Paris d'après des journaux de Hollande.

« Le bombardement de Cadix n'a point encore été commencé, mais on a tiré vivement sur les forts qui l'entourent. Les Français continuent à travailler avec ardeur à l'équipement de chaloupes canonnières et de petites embarcations ; on tire le bois des forêts près de Séville, et on le transporte par la Guadalquivir à San-Lucar-di-Barrameda, où on a établi un atelier. Les différentes divisions de matelots français qui ont traversé dernièrement l'Espagne pour se rendre devant Cadix, servent sur les chaloupes et embarcations dont on vient de parler ; plusieurs marins andalousiens sont enrôlés dans le nouveau corps de marine, qui sera composé uniquement d'Espagnols. On continue avec beaucoup de zèle à équiper des vaisseaux-corsaires : ceux qui ont déjà mis en mer ont fait des captures très-considérables ; ce qui contribue infiniment à encourager les autres. Les officiers-généraux anglais et espagnols paraissent espérer beaucoup, pour la levée du siège de Cadix, des diversions qui se font sur différents points, mais qui jusqu'ici ont été infructueuses. Les troupes du corps du général Sébastiani occupent toujours le royaume de Grenade, et travaillent aux fortifications de Malaga et de la ville de Grenade. Des partis qui s'étaient introduits de Murcie dans l'Andalousie orientale, ont été repoussés avec perte par les troupes françaises. S. M. se trouve encore à Madrid, où on a entièrement achevé le fort de Retiro.

« Depuis l'investissement d'Almeida, on a été dans l'attente d'une grande bataille entre les armées française et anglaise. Lord Wellington avait pris une forte position avec son aile gauche près de la Duero, et avec son aile droite près de Guarda. Depuis la retraite de la division de l'aile gauche, qui occupait les environs de Pinhel, cette position formait une ligne oblique ; car les troupes les plus éloignées s'étaient retirées jusqu'à Villa-Nuova-de-Foscia. On croyait en attendant qu'Almeida ne serait point totalement abandonnée à son sort, et que les Anglais auraient

fait quelque tentative pour secourir cette forteresse ; ce qui cependant n'a pas eu lieu, car le général anglais a jugé à propos de retirer ses troupes. Une partie de l'aile droite du corps d'armée du prince d'Essling a passé la Duero près d'Hermosilla, et s'est portée du côté de Torre-de-Mencorvo ; le corps du général Regnier qui était venu d'Estramadure a passé le Tage près d'Alcantara, et s'est rendu à marches forcées par Idanha-à-Veilha en Portugal, pour pénétrer par Belmonte jusqu'à Guarda. Cette marche n'a pu être empêchée par les Anglais ; le général Regnier s'est joint à l'armée du prince d'Essling, et menace de déborder les ailes de l'armée anglaise. Le général Hill, qui avait observé avec sa division près d'Elvas les mouvemens des Français en Estramadure, reçut l'ordre de se poster sur la rive droite de la rivière de Zezere, afin d'empêcher le général Regnier de pénétrer plus avant en Portugal : la position des Anglais étant cependant exposée à beaucoup de dangers, ils vinrent se poster entre Vizeu et la Zezere, pour couvrir les chemins qui conduisent à Coimbra et à Lisbonne. Un détachement de troupes anglaises et portugaises était resté près de Guarda, pour défendre, autant que possible, cette place. L'armée française s'est mise à la poursuite de l'armée anglaise qui faisait sa retraite, et a fait nombre de prisonniers et pris plusieurs canons ; toute la contrée entre Guarda et Pinhel, où l'armée anglaise a été campée durant le siège de Ciudad-Rodrigo, se trouve actuellement occupée par l'armée française. Un corps français, sous les ordres du général Clauzel, s'est mis en marche de la rive droite de la Duera contre Villa-Réal, et fait de grands progrès de ce côté-là. Le corps d'observation sur la rive gauche de ladite rivière est commandé par le duc d'Abrantès."

A l'occasion des affaires d'Espagne, nous remarquerons que les papiers anglais donnent une description curieuse des médailles qui viennent d'être accordées aux officiers et soldats *qui se sont trouvés* aux différentes batailles livrées en Espagne et en Portugal. Cette expression, *qui se sont trouvés*, diminue quelque chose de l'étonnement qu'inspire cette distribution de médailles, car au moins on l'avoue par elle, on n'ose pas dire qu'elle soit faite à des vainqueurs. Mais la face représente l'Angleterre assise dans la péninsule de l'Espagne et du Portugal, se reposant après une victoire ; le défaut de désignation conduit naturellement à demander laquelle ; le médailliste n'a pas cru devoir la nommer : cependant le nom de l'officier, celui de la ba-

taille doivent être gravés sur la médaille, et l'on se demande si la postérité y lira comme titres d'honneur de l'armée anglaise, la retraite de la Corogne, la défaite et le trépas de Moore, Talaveyra, la retraite de lord Wellington sur le Portugal, la prise de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida, la prétendue blessure et la captivité du général Cox, seul Anglais défenseur de cette dernière place. Ainsi composées, ces médailles seraient historiques, sans doute, mais est-ce à l'armée anglaise qu'elles devraient être destinées ?

La cour est à Fontainebleau où son séjour paraît devoir se prolonger : elle y sera aussi nombreuse que brillante ; la reine de Hollande y est arrivée ; on y attend la reine d'Espagne ; cinq cents invitations ont été envoyées pour ce voyage ; le concours des étrangers est immense ; mais toutes les dispositions ont été prises pour que les logemens ne manquent pas. Pendant toute la durée du voyage, il y aura spectacle sur le théâtre du palais, les lundi, mercredi et samedi. Le dimanche grande audience après la messe, et le soir, cercle et concert ; toutes les personnes présentées sont admises comme aux Tuileries. S.

---

#### PARIS.

S. M. a travaillé dimanche avec ses ministres ; lundi elle a tenu un conseil de marine et un conseil de commerce.

— Divers décrets viennent d'être publiés ; voici les dispositions que renferment les principaux d'entr'eux.

Par décret de S. M., les dotations de cinquième et sixième classes, en rentes sur le Monte-Napoleone, et celles assises dans les pays conquis en Allemagne, seront réunies en société pour l'administration et la jouissance desdits biens et revenus, à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1811. Chaque titulaire recevra une action de la société de 4000 et 2000 fr. Les titulaires de plus fortes dotations pourront être admis dans les sociétés et recevront un nombre d'actions proportionné au revenu dont ils sont dotés. Chaque société aura un administrateur-général à Paris et un caissier nommés par elle. Il y aura chaque année deux assemblées générales des sociétaires, prévénus par un avis inséré au *Moniteur*.

Un autre décret supprime les ordres monastiques et les congrégations dans les départemens de Gênes et des Apennins ; les religieux supprimés sont mis à la pension, et

leurs biens réunis au domaine de l'Etat. Le costume cessera d'être porté à compter du 1<sup>er</sup> novembre.

La Banque de France exercera son privilège dans les villes où les comptoirs d'escompte sont établis, de la même manière qu'elle est autorisée à l'exercer à Paris.

MM. Lemot et Stouf, statuaires, sont nommés professeurs de sculpture à l'école spéciale des beaux-arts, en remplacement de MM. Chaudet et Moitte, décédés.

M. Abrial, auditeur au conseil-d'état, est nommé commissaire-général de police à Lyon. M. Letourneur, général du génie, est nommé maître des comptes; M. le baron Dudon, maître des requêtes, procureur-général du conseil du sceau des titres, et M. le comte Regnier, auditeur, secrétaire-général dudit conseil.

— La cour impériale de Rome est organisée, conformément au décret du 6 juillet 1810. Un décret du 27 septembre organise des écoles spéciales de marine.

— Le conseil des prises, à Paris, connaîtra de toutes les difficultés résultantes des saisies faites en Hollande, en exécution des décrets rendus pour le commerce anglais.

— M. le sénateur comte d'Harville est nommé gouverneur du palais des Tuileries.

— Les comédiens français ont donné, samedi dernier, sur le théâtre de la cour, *la Mort de Pompée*.

— Par ordonnance de police, tous les petits théâtres commenceront le dimanche à cinq heures et demi précises, à dater du premier octobre.

— Le général comte Hulin a passé en revue, vendredi sur la place Vendôme, la garde municipale de Paris et la légion portugaise qui se partagent le service des postes de cette capitale.

— M. de Bissy, ancien lieutenant-général, l'un des quarante de l'Académie française, et membre de la deuxième Classe de l'Institut, vient de mourir à l'âge de 89 ans.

— On annonce de nouveaux travaux dans l'intérieur des appartemens des Tuileries : ceux du Louvre, des quais de l'Archevêché et Bonaparte, ceux du pont d'Iéna, et des divers marchés, ceux de la Bourse, et des fondations des abattoirs, ceux enfin de l'arc-de Triomphe de l'Etoile se poursuivent avec une égale activité.

## ANNONCES.

*Le joyeux Vigneron à ses Vendanges et à sa provision de Sucre de Raisin*; par Cointeraux. Ouvrage enrichi de deux gravures, et dans lequel l'auteur, toujours occupé du bien public, enseigne les économiques procédés à employer : 1<sup>o</sup> pour obtenir à l'aide de son nouvel égrappoir, et de ses tamis de toile métallique, un moût déjà très-rapproché de l'état sirupeux, et par suite un moscouade-raisiné aussi blanc que possible; 2<sup>o</sup> pour construire proprement, solidement et à peu de frais les laboratoires et les fourneaux indispensables aux personnes qui vont se livrer à la fabrication du sucre de raisin; 3<sup>o</sup> et enfin pour asseoir à l'avenir de la manière la plus avantageuse les vendanges, ou maisons destinées à y faire vendanges. Prix, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. Chez M<sup>lle</sup> Cointeraux, au salon d'exposition des modèles de monsieur son père, professeur d'agriculture, rue Traversière-Saint-Honoré, n<sup>o</sup> 39, près celle de Richelieu.

*Nouvelle méthode pour noter la musique, et pour l'imprimer avec des caractères mobiles*; par Ch. Gme. Riebesthal. In-4<sup>o</sup>. Prix, 1 fr., et 1 fr. 10 c. franc de port. A Strasbourg, chez Levrault, imprimeur-libraire; et à Paris, chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n<sup>o</sup> 17.

*Œuvres choisies de Dufresny*. Deux vol. in-18. Prix, papier ordinaire, 1 fr. 50 c.; pap. fin, 2 fr.; pap. vélin, 6 fr.; grand pap. vélin, 9 fr.; et pour le port franc 5 c. en sus. Chez Pierre Didot l'aîné, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n<sup>o</sup> 6, derrière le quai des Augustins.

*Politique d'Auguste et de Charlemagne, précédée du tableau des principes qui constituent le système nécessaire des grands rois*; par A. Gallet. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. franc de port. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n<sup>o</sup> 27.

*Sur la Souveraineté*; par M.-J. Chas, ancien jurisconsulte. *Seconde édition*, revue et augmentée. Brochure in-8<sup>o</sup>. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 30 c. franc de port. Chez Baco, libraire, galeries de bois, côté du jardin.

*Traité complet des droits des Epoux l'un envers l'autre et à l'égard de leurs enfans, de la puissance maritale et paternelle, de la minorité et des tutelles, conforme à la législation nouvelle, à ses motifs publiés*

### 384 MERCURE DE FRANCE, OCTOBRE 1810.

*par les législateurs eux-mêmes, et à la jurisprudence suprême des arrêts de la Cour de Cassation ; par A. G. Daubanton , auteur du Traité pratique des conventions avec formules de tous les actes qu'on peut passer sous seing-privé. Un vol. in-8° de 688 pages, caractères petit-romain , avec beaucoup de notes en petit-texte. Prix , 6 fr. , et 8 fr. franc de port. Chez Crapart, libraire, rue et hôtel Serpente, n° 16; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.*

*Les Grottes de Chartres, ou Clémentine ; par M<sup>me</sup> d'H\*\*\*, auteur d'Amour et Scrupule. Deux vol. in-12. Prix , 4 fr. , et 5 fr. franc de port. Chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.*

*Profanation des Tombes royales de Saint-Denis ; poëme par M<sup>me</sup> de Vannoz, née Sivry. Quatrième édition, revue et corrigée, in-12, pap. vélin. Prix, 1 fr. 50 c. , et 2 fr. franc de port. Chez les mêmes libraires.*

*Morceaux d'éloquence extraits des sermons des orateurs protestans, français, les plus célèbres du dix-septième siècle ; précédés d'une courte notice sur la vie de chacun d'eux ; par Caillot. Un vol in-8°. Prix , 5 fr. , et 6 fr. 50 c. franc de port. Chez Chaumerot l'aîné, libraire, Palais-Royal, n° 188; et chez Chaumerot jeune, passage Feydeau, n° 24.*

*Œuvres de A.-M. Lamierre, de l'Académie française, précédées d'une Notice sur la vie et les ouvrages de cet auteur ; par René Perrin. Trois vol. in-8° brochés. Prix , 12 fr. , et 16 fr. 50 c. franc de port. Chez Maugeret fils, imprimeur, et éditeur, rue Saint-Jacques, n° 38; Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23; et Delaunay, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.*

*L'Imitation de Jésus-Christ, traduite par Gonnelieu. Un vol. in-12, orné de quatre jolies gravures en taille-douce, sujets tirés de l'ouvrage même. Prix, relié en basanne, 3 fr. 75 c. , et 4 fr. 50 c. , broché, franc de port. Chez Belin fils, libraire, quai des Augustins, n° 55 ; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.*

*Le même ouvrage, format in-18, avec les mêmes figures, aussi jolie édition, prix, relié, 3 fr. 25 c. , et 4 fr. , broché, franc de port.*

---

**AVIS.** — *MM. les Abonnés au Mercure de France, sont prévenus que le prix de leur souscription doit être payé en francs et non en livres tournois.*



# MERCURE DE FRANCE.

---

N° CCCCLXXXII. — *Samedi 13 Octobre 1810.*

---

## POÉSIE.

### FRAGMENT

D'UNE TRADUCTION LIBRE ET ABRÉGÉE DE LA PHARSALIE  
DE LUCAIN.

*( C'est le moment où César fait assiéger Marseille. )*

QUAND les taureaux , ravis à Cérès consternée ,  
Qui pleure en ses guérets la perte de l'année ,  
Eurent , au pied des murs par César menacés ,  
Trainé de la forêt les débris entassés ,  
César , qui craint toujours que son bras ne s'arrête ,  
Laisse à ses lieutenans cette lente conquête ;  
Aux champs de l'Ibérie il porte ses drapeaux.

Du siège cependant on presse les travaux.  
Déjà deux vastes forts , aussi hauts que la ville ,  
S'avancent , en roulant sur un essieu mobile,  
De ces mouvantes tours tombe de toutes parts  
Sur Marseille étonnée une grêle de dards ;  
Mais du haut de ses murs ses soldats indomptables  
Accablent les Romains de coups plus redoutables,

Bb



Lancé par la baliste , et non point par leur bras ,  
 Chaque trait en partant porte plus d'un trépas.  
 C'est peu : de l'instrument les détentes rapides  
 Font succéder aux traits des pierres homicides ,  
 Qui , semblables aux rocs ébranlés par les tems  
 Que du sommet des monts arrachent les autans ,  
 Plus promptes que la foudre , avides de carnage ,  
 Brisent , renversent tout dans leur sanglant passage ,  
 Ecrasent sous leur choc les soldats fracassés ,  
 Et font voler au loia leurs membres dispersés.

Les Romains , pour tromper ces atteintes funestes ,  
 De leurs rangs éclaircis réunissant les restes ,  
 Jusqu'au pied des remparts s'approchent , défendus  
 Par leurs longs boucliers sur leurs fronts étendus ;  
 Et des traits meurtriers , qui passent sur leur tête ,  
 Tombe et meurt derrière eux l'inutile tempête.

Les assiégés alors , de leur bras vigoureux ,  
 Ebranlent des rochers qu'ils font rouler sur eux :

Les boucliers unis , à ce fardeau terrible  
 Opposent quelque tems une masse invincible ,  
 Comme d'un plomb solide un dôme revêtu  
 Retentit sous la grêle et n'est point abattu ;

Mais , lorsque des Romains la force est épuisée ,  
 Cette voûte d'airain s'ouvre , et tombe brisée.

Un autre toit par eux est soudain avancé :

Le béliet , sous son ombre à grand bruit balancé ,  
 Et par ses mouvemens rendu plus redoutable ,  
 Frappe et bat les remparts d'un front infatigable ,  
 Et s'efforce à briser , sous ses coups obstinés ,

Les liens de ciment dont ils sont enchainés.

Impuissante fureur ! Marseille , plus habile ,

De moment en moment , sur cet abri mobile

Fait pleuvoir les rochers , les poutres et les feux ;

Le toit fléchit , succombe , et s'éroule avec eux.

Tremblant et fatigué d'un assaut inutile ,

Le Romain de son camp implore enfin l'asyle.

Ce succès enhardit les Grecs à tout risquer.

C'est peu de se défendre , ils veulent attaquer.

De jeunes combattans dans l'ombre et le silence

Marchent , en abjurant le carquois et la lance.

Leur bras, au lieu de traits, s'est armé de flambeaux;  
 Ils veulent de César embraser les travaux.  
 Un incendie immense à l'instant se déploie;  
 Le chêne lutte en vain, lui-même en est la proie.  
 Par Eolè excité, Vulcain vole en tous lieux;  
 Il dévore, il consume, et vainqueur, jusqu'aux cieux  
 Fait monter en sifflant dans la nuit enflammée  
 Des tourbillons de feu, de cendre et de fumée.  
 Tout cède à ses fureurs : le soldat étonné  
 Voit brûler jusqu'au roc par les feux calciné;  
 Et la masse du camp, s'écroulant toute entière,  
 Semble plus grande encor dans sa vaste poussière.

Le vaincu fuit la terre, et court tenter les eaux;  
 Contre les Marseillais on arme les vaisseaux.  
 Decius vient unir à ces voiles actives  
 Sa flotte que du Rhône ont vu naître les rives.

Marseille à cet aspect, par des efforts nouveaux,  
 Rassemblant ses soldats, veut braver ses rivaux.  
 Les vieillards, de leur âge oubliant la faiblesse,  
 Accourent sur les eaux se joindre à la jeunesse.

Déjà l'aube du jour, s'élevant par degrés,  
 Brise ses rayons d'or dans les flots azurés;  
 Le ciel pur, le vent calme, et la mer immobile  
 Offrent aux jeux de Mars un théâtre tranquille.  
 Soudain des deux partis, au combat appelés,  
 S'avancent les vaisseaux à la fois ébranlés.  
 A peine ils font frémir l'empire de Nérée,  
 Une longue clameur fend la voûte éthérée,  
 Et couvre de son bruit le bruit des avirons,  
 Le murmure de l'onde et la voix des clairons.  
 La mer s'ensie et bouillonne, et la rame écumante  
 Frappe à coups plus pressés la vague blanchissante;  
 Les flottes à grand bruit se heurtent; les vaisseaux  
 Se repoussent l'un l'autre, et font bondir les eaux.

Mais bientôt pour tenter des attaques nouvelles,  
 Chacune, en s'éloignant, développe ses ailes.  
 Mille traits lancés se croisent dans les airs:  
 Les cieux en sont voilés, les flots en sont couverts.  
 Decius, que du sort la lenteur importune,

B b 2

Par un choc plus hardi veut étonner Neptune ;  
 Il commande ; ses chefs à sa voix empressés ,  
 Ramènent près du sien leurs vaisseaux dispersés.  
 D'un si puissant renfort cette flotte affermie  
 Trompe les mouvemens de la flotte ennemie ,  
 La rassemble autour d'elle , et l'arrête soudain  
 Par une chaîne immense et des griffes d'airain.  
 Contre ces nœuds étroits la résistance échoue ;  
 Le mât s'attache au mât et la proue à la proue ,  
 Et sur tous ces vaisseaux , joints et serrés entre eux ,  
 S'ouvre un champ , où commence un combat plus affreux.  
 Ce n'est plus ni le trait ni la flèche qu'on lance ;  
 Le soldat furieux sur le soldat s'élance ;  
 Le fer croise le fer , on frappe , on est frappé.  
 Dans ses coups plus certains le bras n'est plus trompé ,  
 Le sang coule , et rougit les ondes écumantes :  
 Les cadavres , tombant des galères fumantes ,  
 Entre leurs flancs étroits arrêtés , suspendus ,  
 Semblent des ponts nouveaux pour combattre étendus.  
 Les morts , le sang , les cris irritent le courage.  
 Le pilote Telon , celui qui dans l'orage  
 Sait le mieux maîtriser le vaisseau qu'il conduit ,  
 Tombe , et détourne encor la poupe qui le fuit.  
 Le brave Giarée à la saisir s'apprête ;  
 Au moment qu'il s'élance , un trait mortel l'arrête.

Parmi les Marseillais fleurissaient deux jumeaux.  
 Semblables par leurs traits , par leur stature égaux ,  
 L'amour les confondait aux regards de leur mère.  
 Le trépas vient détruire une erreur aussi chère ,  
 Et distingue à jamais ces frères malheureux.  
 Celui qui succombait sous un trait douloureux  
 Veut dérober à l'autre une mort si funeste ;  
 De sa force en mourant il rassemble le reste ,  
 Etend autour de lui ses membres enlacés ,  
 Reçoit ainsi les coups à son frère adressés ;  
 Et par ce tendre soin qui tous deux les honore ,  
 Expirant dans ses bras , il le défend encore.

Les blessés , les mourans boivent , au sein des mers ,  
 Leur sang qui les inonde avec les flots amers.  
 D'autres , précipités dans les plaines profondes ,

Repoussant à-la-fois le trépas et les ondes ,  
D'un vaisseau qui combat vont approcher le bord ;  
Mais son choc les écrase , et les rend à la mort.

Sur les eaux , hors des eaux , règne un affreux carnage.  
Les traits manquent en vain , la valeur devient rage.  
L'un , pour son fer rompu , d'un effort belliqueux ,  
Prend les débris d'un mât , se défend avec eux.  
D'autres , cherchant en vain leurs flèches épuisées ,  
Jettent aux ennemis des antennes brisées ;  
Avec les avirons on combat à grands cris ;  
On brise les vaisseaux pour lancer leurs débris :  
La fureur ou la crainte ont inventé des armes.

Sans voiles et sans mâts , au sein de tant d'alarmes ,  
Les navires des Grecs s'échappent , arrachés  
Aux nœuds dont les Romains les avaient attachés.  
Ils traînent lentement leur masse fracassée ;  
Mais soudain de Romains une flotte élançée  
Fond sur eux , les combat , et , sous des coups nouveaux ,  
Veut achever leur perte et briser leurs lambeaux.  
Nul ne peut soutenir cette attaque terrible.  
L'un d'eux , à tort paré du nom de l'invincible ,  
S'ouvre , et , cédant au poids des flots qui l'ont rempli ,  
Dans les gouffres profonds se perd enseveli.  
Là , le ~~Ténis~~ <sup>Ténis</sup> s'abyme en combattant encore ;  
Ici l'Aigle se rend , plus loin fuit le Centaure ,  
Qui , de ses mâts divers privé par tant d'assauts ,  
Semble un mont dépouillé qui flotte sur les eaux.

Sur d'autres bâtimens s'allume un incendie.  
D'une aile , dans son vol par les vents enhardie ,  
Furieux , il s'élance , et joint avec fracas  
Ses traits aux traits de Mars , et la mort au trépas.  
Rien ne peut l'arrêter : l'onde même enflammée ,  
Loin d'éteindre ses feux , semble en être allumée ;  
Elle écume , elle roule à flots étincelans.  
Des navires bientôt elle perce les flancs ;  
Elle entre , et , se joignant au feu qui les dévore ,  
D'un fléau destructeur vient les poursuivre encore.  
De ces deux élémens le soldat entopré ,  
Ne sachant où les fuir , erre désespéré :  
Tantôt , pour éviter les ondes menaçantes ,

Il s'attache et périt à des poutres ardentes ;  
 Et tantôt on le voit dans le gouffre écument ,  
 Pour se soustraire aux feux , se plonger tout fumant .  
 Il n'est plus de salut , et l'impuissant courage  
 Frémit moins en tombant de douleur que de rage .  
 Les imprécations , les longs gémissemens ,  
 Au bruit de l'incendie ont joint leurs hurlemens ;  
 Les vagues , les écueils , les nuages rougissent  
 De la lueur des feux , qu'au loin ils réfléchissent ,  
 Comme aux jours où l'Etna , de son sein furieux ,  
 Lance à grand bruit la flamme et les rocs jusqu'aux cieux .  
 Dans leur lit bouillonnant les mers amoncelées  
 Roulent des corps fumans et des planches brûlées ;  
 Et présentent aux yeux dans le même moment  
 Les horreurs d'un naufrage et d'un embrasement .

Par M. LE GOUVÉ.

### ENIGME.

J'AI de commun avec la lune ,  
 Trois quarts de chose assez commune .  
 Sans vouloir m'égalér aux dieux ,  
 J'ai rang distingué dans les cieux .  
 Sans moi l'hiver nous n'aurions point de glaces ,  
 Ni de chaleur pendant l'été ;  
 Les femmes resteraient sans grâces ,  
 Les hommes sans capacité .  
 Je fais les conquérans , je forme le courage ,  
 Le premier au combat commençant le carnage ,  
 César , je m'en rapporte à toi ,  
 Tu n'eusses pas vaincu sans moi ;  
 Et sans vouloir m'en faire accroître ,  
 Pour t'avoir en tout tems procuré la victoire ,  
 Non seulement sans moi tu n'eusses pas vaincu ;  
 Même , sans moi , César , tu n'eusses pas vécu .  
 Je règne sur les cœurs , et sur les caractères ,  
 Je les rends franes , constans , sincères .  
 Entrés-tu dans ton cabinet ?  
 J'y suis , et toujours en secret .  
 Admis dans le conseil , je joue un rôle en France .  
 Sans moi rien ne s'achève , et rien ne se commence :

Aussi voit-on qu'à moi toujours  
 Pour chaque chose on a recours.  
 Quoique je dédaigne les trônes,  
 Il n'en est pas ainsi des sceptres, des couronnes;  
 Fait pour être en captivité,  
 Je vis au sein de l'esclavage;  
 Ne pouvant être en liberté,  
 Je consens qu'en me mette en cage.

S.....

---

### LOGOGRIPE.

EN voyant les dents de Thémire  
 Tout le monde aussitôt m'admire;  
 Mais ôtez-moi mon chef, je me transforme en jeu  
 Où la force et l'adresse ont également lieu.  
 NAR....., département de P. Aude.

---

### CHARADE.

TOUJOURS ouvert est mon premier;  
 Jamais fermé n'est mon dernier;  
 Dans le tems de l'herbe fleurie,  
 Mon entier couvre la prairie.

S.....

---

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Paupières*. (les.)  
 Celui du Logogriphe est *Course*, dans lequel on trouve : *ourse*.  
 Celui de la Charade est *Fardeau*.



## SCIENCES ET ARTS.

**VOCABULAIRE PORTATIF** d'agriculture, d'économie rurale et domestique, de médecine, de l'homme et des animaux, de botanique, de chimie, de chasse, de pêche, et des autres sciences ou arts qui ont rapport à la culture des terres et à l'économie, dans lequel se trouve l'explication claire et précise de tous les termes qui ne sont pas d'un usage ordinaire, et qui sont employés dans les livres modernes d'agriculture et dans d'autres livres (\*) ; par MM. SONNINI, VEILLARD et CHEVALIER, collaborateurs du NOUVEAU COURS COMPLET, ou Dictionnaire universel d'agriculture-pratique de l'abbé ROZIER, en six volumes in-8°. A Paris, chez *F. Buisson*, rue Gilles-Cœur, n° 10.

IL arrive presque toujours que celui qui cultive n'est pas assez instruit, et que celui qui enseigne à cultiver est plus instruit qu'il ne faut. Il suit de là que le cultivateur a beaucoup de peine à entendre le professeur, et que le professeur perd son temps à enseigner le cultivateur. Pour se faire comprendre, il faut s'exprimer dans une langue commune. Si vous me parlez grec, quand je sais à peine le français, j'aurai bien de la peine à profiter de vos leçons.

Depuis que l'on a introduit les sciences exactes dans le domaine des sciences rurales, il s'est opéré une grande révolution dans le dictionnaire simple et modeste de l'art de Cérès. Les savans n'ont pas voulu s'abaisser jusqu'au langage des champs, et pour se donner plus d'importance, quelques-uns ont affecté une grande ostentation de mots, un faste d'expression puérile et ridicule.

---

(\*) Un volume in-8°. Prix, broché, 6 fr., et 7 fr. 50 c. franc de port.

On a vu des journaux d'agriculture où le nom même d'*agriculture*, méprisé et proscrit, était remplacé par celui de *géoponie*. Les campagnes n'avaient plus de terre végétale, mais de l'*humus* ; on n'écorçait plus les arbres, on en faisait la *décortication* ; ce n'était plus le verd de gris qui attaquait le cuivre, mais l'*oxide* ou l'*acétate de cuivre* ; on ne devait plus, dans quelques circonstances, donner du sel, mais du *muriate de soude* aux animaux malades. Vertumne et Pomone étaient condamnés à ne parler que grec et latin.

On affectait de dédaigner les anciennes méthodes ; de mépriser les notions courtes, étroites et simples du cultivateur. On appelait toutes les sciences à son secours. On voulait qu'il ne fût étranger à aucune d'elles ; de sorte qu'il ne devait désormais labourer son champ, tailler sa vigne, et semer du persil, sans savoir préalablement la géométrie, l'astronomie, la météorologie, la chimie, la minéralogie, la botanique, la docimasia, etc.

Les écrivains de l'antiquité étaient loin de se donner ces ridicules. Rien n'est plus simple, plus clair, moins fastueux que leurs leçons. Il n'est pas un habitant des hameaux qui ne puisse les lire. Les ouvrages de Varron, de Columelle, de Caton, sont des modèles de pureté, de précision, de méthode, de clarté. Leur parure est comme celle des fleurs, fraîche, naturelle, et sans apprêt. Ils ne cherchent point à briller, mais à se rendre utiles ; ils n'aspirent point à une vaine gloire, mais au mérite de propager l'instruction dans les campagnes.

Les ouvrages de nos premiers agriculteurs français se distinguent par le même mérite. Quoi de plus instructif et de plus simple en même tems que le *Théâtre d'Agriculture d'Olivier de Serres* ! Est-ce en parlant de charrue et de hoyau qu'on doit recourir aux figures ambitieuses, et au luxe de la rhétorique ? la véritable éloquence consiste à donner à chaque sujet le style qui lui convient.

Mais, si d'un côté le langage des agriculteurs érudits est trop recherché, celui des simples cultivateurs est quelquefois trop négligé. Ils estropient presque tous les mots, ils en créent à leur guise, et se font un argot



qu'il n'est pas donné à tout le monde d'entendre. Qu'un propriétaire se promène sur ses domaines, cette plante, cette graine, lui dira son jardinier, est *aotée*, c'est-à-dire, mûrie, propre à résister au froid, parce que le mois d'août est celui qui perfectionne et qui achève la maturation des plantes et des fruits. Cette brebis est *gobbée*, viendra lui dire son berger, c'est-à-dire, qu'elle a dans l'estomac une boule de laine qu'on appelle *gobbe*.

Ces gobbes étaient autrefois en fort mauvais renom. On les regardait comme des compositions empoisonnées que des malveillans, des sorciers avaient répandues dans les pâturages. On a reconnu depuis, qu'elles étaient des amas de laine ou de poil que les animaux avaient formés eux-mêmes en se léchant souvent et en avalant une partie de leur toison. Mais avant qu'on eût fait cette découverte, combien de malheureux bergers n'a-t-on pas emprisonnés, torturés, brûlés peut-être comme sorciers, parce que quelques chèvres de leurs maîtres étaient *gobbées*? On trouve des gobbes dans l'estomac de tous les animaux qui ruminent, et quelquefois elles forment des boules d'une rondeur parfaite et d'un poli achevé.

La campagne a aussi son système de chronologie et son almanach particulier. Ce sont les saints qui servent à fixer les dates, régler les époques, partager les saisons, indiquer les échéances. *À la Madeleine les noix sont pleines; à la saint Laurent, regardez dedans.* Il est bon que vous sachiez que la Madeleine arrive au 22 juillet, et la saint Laurent au 10 août. Saint Médard, sainte Barbe, saint Gervais, saint Claude et saint Bonaventure, saint André, saint Simon et saint Martin, sont aussi des chefs d'époque avec lesquels il est à propos de faire connaissance. Je suis fâché que les auteurs du *Vocabulaire portatif* n'aient pas noté ce genre de chronologie, il aurait eu aussi son mérite. On a publié, il y a quelques années, un dictionnaire du langage populaire; un dictionnaire de la langue des campagnes ne serait pas moins utile. Ce serait un moyen de communication de plus entre le propriétaire et ses tenanciers.

On ne peut que savoir gré à MM. Sonnini, Veillard et Chevalier d'avoir cherché à rendre la langue des agriculteurs lettrés accessible aux cultivateurs illettrés. Il est constant qu'on trouverait à la campagne peu de personnes en état de lire un Cours d'Agriculture, sans être arrêté à chaque instant par les expressions néologiques, les termes d'arts et de sciences, les mots grecs et latins dont on a surchargé, depuis quelque tems, ces sortes d'ouvrages. Par quel art secret un berger apprendra-t-il qu'un *œgagropile* n'est autre chose que cette gobbe dont nous parlions tout à l'heure ? Le magister du lieu lui enseignera-t-il les racines grecques ? Quelle composition magique faudra-t-il lui faire avaler, pour lui apprendre que ce mot est composé de *aigos* qui signifie chèvre, et de *pios* qui signifie poil ? Votre jardinier pourra-t-il jamais comprendre qu'un fruit *indéhiscant* est celui qui ne s'ouvre point, qui n'a pas la faculté de s'ouvrir spontanément ? Mais s'il vient lui-même à vous dire qu'il a *égravillonné* vos orangers, pourrez-vous jamais comprendre qu'il les a décaissés et qu'il en a coupé les racines à une certaine distance de la tige ? Avec le Vocabulaire de MM. Sonnini, Veillard et Chevalier, vous saurez tout cela ; vous comprendrez et on vous comprendra. Vous apprendrez sans maître une langue d'autant plus importante, qu'elle se rapporte à nos intérêts les plus chers, à nos besoins les plus utiles.

On ne s'étonnera pas de voir M. Sonnini, au nombre des auteurs de cet ouvrage. Ce savant s'est depuis long-tems distingué par son éloignement pour tout ce qui sent le pédantisme et la charlatanerie. Il a soin dans tous ses écrits de s'expliquer d'une manière claire, précise et sans recherche. Il sait parer son style sans avoir recours à des ornemens étrangers, persuadé, sans doute, que la langue d'un peuple aussi avancé que les Français dans les sciences et la civilisation, est propre à exprimer tous ses besoins, à rendre toutes ses idées.

SALGUES.



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

**MÉMOIRE**, ou Observations sur l'opinion en vertu de laquelle le jury institué par S. M. l'Empereur et Roi, propose de décerner un prix à M. Coray, à l'exclusion du *Traité de la Chasse de Xénophon*, du *Thucydide grec-latin-français*, et des *Observations littéraires sur Théocrite et Virgile*, de J. B. Gail, membre de l'Institut, lecteur impérial, et avec l'agrément de S. M. l'Empereur et Roi, chevalier de l'ordre de Saint-Wolodimir de Russie; accompagnées de *Remarques critiques sur Thucydide, Xénophon, Hippocrate, Théocrite, Isocrate et autres auteurs*; suivies d'une *Notice de ses travaux depuis vingt ans*, et divisées en deux parties; par J. B. GAIL. — Prix de ce Mémoire, 3 fr.; prix de l'Extrait du mémoire, 1 fr. 25 c. — A Paris, chez *Auguste Delalain*, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques. — An 1810.

Le jury institué pour les prix décennaux a cru devoir décerner le prix de traduction du grec au *Traité d'Hippocrate, des airs, des eaux et des lieux*, dont M. le docteur Coray a publié une édition grecque et française, en deux volumes in-8°. « M. Coray, dit le jury, a » rendu un véritable service à la science et à la critique, » en traduisant ce traité, sur lequel ses remarques ont » répandu une clarté nouvelle. Le nombre des passages » qu'il a mieux entendus et de ceux qu'il a restitués, corrigés et expliqués d'une manière satisfaisante, est très- » considérable. La sagacité de sa critique et le bonheur » de ses conjectures semblent le conduire souvent jus- » qu'à l'évidence. La philologie et la science médicale » répandues avec choix et sans profusion dans ses notes, » rendent la lecture de ce traité aussi intéressante qu'ins- » tructive. A l'égard du style, M. Coray a la modestie » de dire, dans son discours préliminaire, qu'on s'aper-

» ce vra facilement que c'est un étranger qui traduit dans  
 » une langue étrangère. Cependant, il n'y a rien de cho-  
 » quant dans son style, et l'on pourrait désirer que tous  
 » les Français qui se livrent principalement aux travaux  
 » de l'érudition, écrivissent leur langue avec autant de  
 » pureté et de correction que M. Coray. »

Cette décision du jury a excité dans l'ame de M. Gail la plus vive indignation ; il se croit, lui, beaucoup plus digne du prix, que l'écrivain qu'on lui a préféré. Aussi, lorsque la troisième classe de l'Institut, dont M. Gail est membre, a été appelée à discuter le rapport du jury, en ce qui la concerne, M. Gail n'a-t-il pas manqué d'y faire entendre ses réclamations ; mais la classe les a rejetées à l'unanimité, en confirmant le jugement du jury. M. Gail a donc aujourd'hui contre lui, non seulement l'opinion de ses premiers juges, mais aussi celle de la classe de l'Institut, composée des hommes les plus capables d'apprécier la légitimité de ses prétentions.

Dans cette situation, fort décourageante, sans doute, pour un homme qui n'aurait pas, comme M. Gail, la conviction de ses forces et de son mérite personnel, il se présente intrépidement au public et au juge suprême, avec le *Mémoire à consulter et Consultation*, dont on a pu voir le titre bizarre au commencement de cet article. Le scandale de ces réclamations n'a-t-il pas déjà été beaucoup trop grand ? Ceux qui ont attaqué le jury avec si peu de décence et de modération, n'auraient-ils pas dû s'apercevoir que leurs efforts n'étaient propres qu'à décrir les arts, les sciences et les lettres, et ceux qui les cultivent ? Un membre de l'Institut, en mêlant sa voix à ces clameurs insensées, ne paraît-il pas perdre tout-à-fait le sentiment de sa propre dignité ? D'ailleurs, comment prouve-t-on autrement que par ses ouvrages, qu'on est un grand écrivain et un savant du premier ordre ? Je n'examinerai point ici toutes ces questions. M. Gail est convaincu qu'on lui a fait une horrible injustice ; il est persuadé que *la gloire de son pays* sera compromise, si on ne lui adjuge pas le prix : il faut donc l'en croire au moins jusqu'à ce qu'on ait examiné les raisons sur lesquelles il se fonde, et c'est ce que je vais faire.

Cette tâche , au reste , n'est assurément pas facile ; il règne dans le mémoire du savant professeur un tel désordre , une telle confusion d'idées , les mêmes choses y sont redites et répétées si souvent et quelquefois si hors de propos , les faits les plus insignifiants , les raisonnemens les plus étrangers au véritable objet de la question y viennent si fréquemment interrompre et égarer l'attention du lecteur , que ce n'est qu'avec bien de la peine qu'il peut parvenir à se faire une idée nette du but que l'auteur se propose , et des moyens par lesquels il a cru y parvenir. Mais on ne doit pas en être surpris , la clarté et la précision ne sont pas les qualités dominantes du style de l'auteur , comme le savent ceux qui ont eu occasion de lire quelques-uns de ses nombreux ouvrages. D'ailleurs , en composant celui-ci , il se sentait déjà malade , très-malade , comme il l'avoue lui-même (1) , et il n'est que trop aisé de voir qu'il était alors dans un véritable accès de fièvre chaude. Essayons , toutefois , de démêler à travers ses digressions , ses contradictions , ses redites continuelles (*velut ægri somnia*) , ce qu'il a voulu dire et prouver.

J'ai donc cru entrevoir que M. Gail voulait établir les trois propositions suivantes : 1° qu'il est l'auteur d'une traduction française de l'*Histoire de Thucydide* , ouvrage bien plus considérable et bien plus important que le *Traité d'Hippocrate* , traduit par M. Coray , qui est en effet très-court ; 2° que le travail de ce savant helléniste , auquel le jury et la troisième classe de l'Institut ont ac-

---

(1) P. 146. « C'est donc de l'argent que vous voulez , a dit , dans une réunion littéraire , un savant d'un grand poids. Réponse. Non ; car le prix n'est que de 5000 fr. , et il m'en coûtera peut-être plus de 5000 fr. : 1° pour l'impression de mon Mémoire (\*) ; 2° pour LA MALADIE QUE JE VAIS FAIRE , à la suite de ce travail de vingt jours et quinze nuits ; 3° pour LES HONORAIRES DES MÉDECINS. Ce n'est pas pour de l'argent que je plaide ; mais pour repousser l'injustice , et pour défendre LA GLOIRE DE MON PAYS. »

(\*) M. Gail ne compte pas apparemment sur un grand débit de son Mémoire , puisque l'exemplaire se vend 3 fr. ; et l'Extrait , 1 fr. 25 c. comme le titre même l'annonce.

cordé le prix d'une voix unanime, est, dans le fait, fort peu estimable, sous le rapport de l'érudition et de la critique, aussi bien que sous celui du style ; 3° enfin, que si jusqu'à ce moment ses titres et ses réclamations ont obtenu un accueil très-peu favorable, c'est que M. Gail est l'objet et la victime d'une persécution inouïe, puisque, depuis douze ans, tous les hellénistes de France (2) l'attaquent, le dénigrent, le déchirent à l'envi, et le harcèlent ou par d'audacieuses clameurs ou par de sourdes intrigues. Voyons maintenant comment il démontre tous ces faits.

Sans doute, si M. Gail avait réellement donné une traduction de Thucydide passablement bonne, il eût été injuste d'accorder le prix à celle du *Traité des airs, des eaux et des lieux*, sur-tout en n'envisageant que le mérite de traducteur, parce qu'en effet, un ouvrage didactique, qui n'a qu'un petit nombre de pages, présentait infiniment moins de difficultés qu'une vaste composition historique, éminemment remarquable par l'éclat et la magnificence du style, par l'intérêt et la profondeur des pensées, par des harangues d'une éloquence admirable. Mais malheureusement pour M. Gail, cette traduction qu'il donne comme son ouvrage, est celle du savant et respectable M. Lévêque, qu'il n'a fait que copier presque d'un bout à l'autre, et qu'il prétend s'approprier sans façon. Il ne pouvait donc se dissimuler que ce serait-là le premier fait qu'on opposerait à ses prétentions, et il est curieux de voir comment il s'y prend pour anéantir ce fait accablant.

Il commence par rassembler un certain nombre de morceaux dans lesquels il croit avoir le mieux réussi à déguiser les phrases et les expressions de M. Lévêque, quoique les traces du plagiat y soient pourtant encore évidentes pour l'œil même le moins exercé, et il fait imprimer ces morceaux sur deux colonnes : « Pour mettre, » dit-il, mes lecteurs à portée de juger si Thucydide » était traduit imparfaitement avant moi, je vais offrir de

---

(2) Moins un, comme il le dit très-élégamment, pag. 148.

» nombreux échantillons de ma version placée en regard de celle de M. Lévêque. » Ces échantillons occupent environ soixante-douze pages. Cependant il n'est pas encore bien rassuré sur l'effet que cet artifice mal-aderoit pourra produire, et il croit devoir faire cette concession : « *Je dois beaucoup, il est vrai, à la traduction de M. Lévêque; et pourquoi n'aurais-je pas profité d'une traduction que je savais être bien préférable à celle de ses devanciers? Oui : j'en ai profité, ainsi que je l'ai déclaré dans ma Préface, et en diminuant le travail des mots, j'ai donné plus de tems à celui des choses.* » Mais à mesure qu'il écrit, sa tête se monte, ses doutes sur la légitimité de son procédé s'évanouissent : bientôt ce ne sont plus que *des chapitres tout entiers dans les livres VII et VIII seulement qu'il a empruntés à la traduction de son confrère; et enfin sa confiance s'accroissant avec le besoin qu'il a de la montrer, il met de côté toute mauvaise honte, tous les scrupules qui jusque-là semblaient l'avoir arrêté; il prend décidément son parti, et déclare sans hésiter, « que sa traduction ne doit rien, rien absolument à celle de M. Lévêque dans tout ce qui pour être compris exigeait érudition et logique, comme ce qui, pour être noblement exprimé, exigeait verve, éloquence et poésie; que, malgré ses emprunts de brouillards, sa traduction, louée par tout ce qu'il y a de plus savant et de plus grand en Europe, fruit de tant d'années de travaux, pouvait, malgré ses emprunts, s'opposer à la fameuse version des sept pages et demie de M. Coray, etc. »*

Cependant, M. Gail sentait bien qu'on pourrait n'être pas très-frappé de la force d'une pareille logique, et lui représenter que sa distinction entre *le travail des mots* et *le travail des choses* n'est qu'une vaine subtilité; que dans une traduction le travail des mots, c'est-à-dire, le choix des expressions, l'emploi des locutions, la coupe et le tour des phrases, sont assurément des choses d'assez grande importance; qu'en supposant que les changemens plus ou moins nombreux qu'il a faits à l'ouvrage de M. Lévêque, l'eussent amélioré, ce serait pourtant encore

encore l'ouvrage de M. Lévêque, revu et corrigé par M. Gail ; mais que si, au contraire, il avait souvent substitué des expressions impropres, des locutions vicieuses, de véritables contre-sens et des non-sens complets, dans les endroits qu'il avait changés, alors il était clair que cette traduction qu'il prétend s'attribuer, et en vertu de laquelle il veut qu'on lui adjuge le prix n'est, dans le fait, que la traduction de M. Lévêque mutilée et défigurée par M. Gail.

Pressé par de telles objections, il ne lui restait plus que la ressource des déclamations, des récriminations les plus étranges, et en effet il y a recours : « Non-seulement dans *mes harangues*, dit-il, mais dans *cent passages* des récits, j'ai traduit *infiniment mieux* que M. Lévêque, et l'on ose m'*opposer mes emprunts* ! et l'on ose me combattre *avec mes propres armes*, ou plutôt avec de honteux sophismes ! Quoi ! parce que j'ai été *généreux* envers M. Lévêque, parce que je n'ai relevé aucun de ses innombrables contre-sens ; parce que j'ai voulu les taire ; parce que j'ai couru çà et là priant les journalistes de ne point relever les fautes de M. Lévêque ; parce que je les ai suppliés de respecter ses cheveux blancs et sa vie, dont le calme ne devait point être troublé ; parce que j'ai fait tout cela, vous voulez m'opprimer ! etc. »

On pouvait lui répondre : tout le pathos que vous venez nous débiter ici, traduit en bon français, signifie seulement : Quoi ! parce que j'ai pillé par-tout la traduc-

---

(3) Dans la seule harangue d'Aleibiade, qui n'a pas plus de cinq à six pages, M. Gail a fait ou des fautes de langage, ou des fautes contre le sens de son auteur, par-tout où il a cessé de copier M. Lévêque. Ainsi, là où celui-ci a dit : *Lancer des chars*, M. Gail dit : *Émettre des chars* ; au lieu de dire comme son devancier, *personne chez eux ne croit avoir une patrie à défendre*, il dit : *personne ne se croit une patrie*, ce qui signifierait, en français, *ne croit être une patrie*, c'est-à-dire, ce qui n'a aucun sens, etc., etc. Il faudrait écrire un volume entier pour relever les méprises de tout genre qu'offrent les seuls échantillons que M. Gail a donnés de sa prétendue traduction.



tion de M. Lévêque, parce que depuis je n'ai cessé de la diffamer et de la décrier de tous côtés, autant qu'il était en mon pouvoir, vous ne voulez pas me présenter à S. M. l'Empereur et à l'Europe comme un savant digne des plus honorables récompenses ! Mais M. Gail ne s'amuse pas à réfuter une objection aussi frivole. Il raconte (p. 96) comment il a collationné treize manuscrits de Thucydide (travail incomplet et insuffisant, puisqu'il a négligé de donner les accens des variantes, et sur-tout les scholies inédites de ses manuscrits ; ) comment il les collationnait tout seul, quand personne ne l'aidait ; comment *il tenait d'une main un texte imprimé, de l'autre un texte manuscrit, puis du manuscrit il revenait à l'imprimé ;* comment il acheta une maison contiguë au collège de France ; comment il *céda* pour de l'argent comptant *une indemnité future, lointaine,* et d'autant plus incertaine qu'elle devait résulter de la vente des exemplaires de son *Xénophon*, etc. etc., et d'autres détails de cette importance. Il dit et répète en plusieurs endroits : 1° *Mon Mémoire sur Thucydide.* 2°. , 3°. , 4°. , 5°. , 6°. ; d'autres Mémoires encore. 7°. *Un Index fait à la hâte.* 8°. *Un manuscrit !* Tels sont les titres sur lesquels il fonde l'espoir de son triomphe.

Après avoir ainsi démontré comment la traduction de *Thucydide*, par M. Lévêque, lui appartient véritablement, à lui M. Gail, il passe à l'examen critique de l'ouvrage de M. Coray, et si cette nouvelle victoire n'est pas moins difficile à remporter que la précédente, il n'y marche pas avec moins d'intrépidité. Mais d'abord pour qu'on ne fût pas surpris de le voir entrer en lice avec M. Coray, dont tous les hellénistes de l'Europe prisent l'érudition peu commune, et les profondes connaissances dans la langue grecque, M. Gail a pris une précaution ; c'est de déclarer, deux fois dans son mémoire, ( pag. 54 et 71 ) que *Denys d'Halicarnasse n'entendait pas bien le grec* ; or, pour que M. Gail vît cela, il a fallu qu'il comprît mieux le grec que Denys d'Halicarnasse lui-même, et assurément personne n'oserait en dire autant de M. Coray ; il est donc évidemment démontré *a fortiori* que l'auteur du mémoire est plus savant

que M. Coray, il n'y a pas le mot à dire à cela. Voyons maintenant quelques échantillons de ses critiques.

M. Coray dit : « la première chose que doit faire un » médecin en arrivant dans une ville qu'il ne connaît » pas... » — « *Ville nouvelle pour lui*, dit M. Gail, rendrait, » je crois mieux l'idée ; car il la connaît au moins de » nom. » Cependant, *ville nouvelle pour lui*, ne signifie rien en français ; de plus on ne dit pas d'une ville qu'on la connaît de nom, et quoique M. Gail connaisse les noms de Londres et de Pékin, ce sont pourtant des villes qu'il ne connaît pas. Mais il n'importe, sa remarque subsiste.

Plus loin il est choqué. non plus de l'expression, mais de la pensée même qu'il trouve dans la traduction de M. Coray. « Cette pensée, dit-il, me paraissant peu » digne de la haute renommée d'Hippocrate. .... » Vous croyez qu'il va y substituer quelque pensée lumineuse ou sublime, point du tout ; il prend sa canne et son chapeau et se met à courir tout Paris. « J'allai voir, » poursuit-il, MM. Portal, Hallé, Chaussier, .... » C'est dommage qu'il n'ait pas songé à M. Pinel, car c'était le seul qui pût lui donner de salutaires avis dans la situation où il se trouvait. Quoi qu'il en soit, il ne rencontra que M. Chaussier, qui le mit, dit-il, sur la voie de la pensée qu'il n'avait pu trouver tout seul ; cette pensée, ajoute-t-il, fondée sur le texte, se fonde en même tems, etc. Il disserte encore pendant une grande page sur cette pensée fondée qui se fonde, et il finit par ces paroles remarquables : « Pressé par le tems, étranger d'ailleurs » à la médecine, je ne puis fixer le sens de *απὸ ἐνός τε* » *χρόνου* ... etc. » Et c'était le point de la difficulté qu'il s'était proposée.

Dans tout cet examen critique de la version de M. Coray, notre illustre professeur montre du moins qu'il possède au plus haut degré le merveilleux talent de parler sans rien dire. Je n'ai pas le tems d'examiner un passage de Polybe ; un plus ample examen m'est nécessaire ; telles sont les formules qu'il emploie fréquemment, et il espère bien que ses lecteurs compteront pour autant de fautes dans l'ouvrage qu'il attaque ainsi.

les doutes que sa passion lui suggère , et que sa précipitation ou son incapacité ne lui permettent pas de résoudre.

Que M. Gail se soit montré tout-à-fait incapable de lutter en fait de critique et d'intelligence de la langue grecque avec celui qu'il lui plaît d'appeler *son rival* , quoiqu'assurément personne n'ait songé à établir de comparaison entre lui et M. Coray , c'est ce qui n'étonnera personne. Mais qu'un professeur de littérature , né en France , qu'un traducteur qui a la prétention modeste de conserver « à Xénophon sa douce harmonie , à Thucydide son énergique précision , ses riches métaphores , ses mouvemens oratoires , ses brillantes prosopopées , ses étonnantes onomatopées , . . . etc. , » ait fait les fautes les plus grossières et les plus ridicules , toutes les fois qu'il entreprend de critiquer et de corriger le style d'un étranger , c'est ce qu'on aurait peine à croire ; citons donc encore un ou deux exemples.

Là où M. Coray a dit , « l'urine que rendent ceux » qui ont la pierre , est extrêmement claire , » M. Gail dit : *Les calculeux pissent une urine très-claire* , et il ajoute avec un ton de jactance qu'on a peine à comprendre : « Ma traduction , quoique faite à la hâte , me » semble *cent fois* plus littérale et plus claire. » Elle n'est bien certainement que plus ignoble et plus incorrecte. « Les Scythes , en général , dit M. Coray , ont le teint » basané ; . . . etc. » et moi , dit M. Gail , « je traduirais mot pour mot , et un enfant même allemand , » même suisse , traduirait , sans étonner personne , la » *nation scythe est basanée à cause du froid*. » Certes , tout le monde approuvera M. Coray , de n'avoir traduit ni comme un enfant allemand , ni comme un enfant suisse , ni comme M. le professeur Gail. Et qu'on ne s'imagine pas que je me sois donné beaucoup de peine pour trouver ces fautes grossières , ceux qui ont lu cet incroyable *mémoire* , savent assez que je n'ai pu avoir que l'embarras du choix.

On a vu jusqu'ici comment l'illustre professeur a établi la vérité de ses deux premières propositions : 1° qu'il est l'auteur de la traduction de Thucydide ;

2<sup>o</sup> que M. Coray n'est qu'un traducteur incorrect, et un très-mauvais critique. Examinons maintenant comment il prouve ce système de persécution et de dénigrement dont il se plaint dans vingt endroits d'une manière si pathétique. Qui sont-ils, en effet, ces ennemis dont il se vante? Il n'en nomme pas un seul. Il cite en sa faveur les témoignages honorables de MM. de Sainte-Croix (4) et Heyne, et, pour parler son langage, *les Amar, les Hoffmann, les Fellés, les Sévelinges*; il reconnaît que *le Moniteur, le Journal de l'Empire, le Mercure*, etc. ont cent fois publié ses louanges, et pour établir la preuve de cette prétendue persécution, dont il se dit l'objet, il est obligé de rappeler une critique de sa traduction du *Traité de la Chasse* de Xénophon, insérée il y a sept à huit ans dans le *Magasin Encyclopédique*, et, depuis deux ans, un seul article du *Mercur* où l'on a parlé de ses ouvrages avec trop peu de respect et d'admiration; encore cet article était-il, dit M. Gail, d'un homme médiocre et tout-à-fait incapable d'apercevoir par lui-même les fautes qu'il relevait. Ainsi voilà, de son propre aveu, deux ou trois articles dans le cours de huit années, deux individus qui seuls ont osé refuser de joindre leur voix à ce concert d'éloges dont il marchait sans cesse environné.

Il semble, en vérité, qu'il prenne à tâche de placer

(4) On est d'abord un peu surpris qu'un savant du mérite de M. de Sainte-Croix ait donné des louanges si exagérées à des ouvrages qu'il était, mieux que personne, capable d'apprécier à leur juste valeur. Mais M. Gail a pris la peine de nous expliquer lui-même comment il était parvenu à obtenir cette marque d'excessive indulgence : « *A tout moment, il est vrai, dit-il, j'étourdissais M. de Sainte-Croix de mes réclamations, à tout moment je lui disais : Comment! les savans honnêtes gens ne prendront jamais mon parti, et ne fermeront pas la bouche à l'intrigue audacieuse?* » Et remarquez ici que ceux qui ont le malheur de ne pas admirer les ouvrages du savant professeur sont traités d'intrigans audacieux, et ne peuvent pas, en effet, être d'honnêtes gens, car

Qui méprise Catin n'estime point son roi,  
Et n'a, selon Cotin, ni dieu, ni foi, ni loi.

auprès de chacune des assertions dont il veut fournir la preuve, tous les faits qui peuvent démentir et détruire cette assertion. Et d'ailleurs, à qui M. Gail persuadera-t-il que des hommes laborieux et paisibles, livrés sans cesse à des études qui font le charme et la consolation de leur vie; ou aux soins qu'exigent leurs affaires et leurs familles, ont formé une conspiration (ou *synomosie*, comme il le dit pour plus de clarté) contre le repos et la gloire de M. Gail? Ne voilà-t-il pas un objet bien digne de leur attention? Non, sans doute, ils ne consentiront à s'occuper un moment de ses œuvres et de sa personne que lorsque par des provocations insensées, ou par les saillies indiscrètes d'un amour-propre en délire, il les forcera à réprimer son inconcevable arrogance et ses outrages; trop heureux de pouvoir rentrer aussitôt dans le calme de leur vie habituelle et dans le silence de leur cabinet! « Mais, dit-il, » lorsqu'on est insulté *jusque dans les voies publiques*, » lorsque tous les jours on est accablé de lettres anonymes.... » Alors il faut avoir assez de bon sens pour mépriser les lettres anonymes, et assez de fermeté pour imposer aux insolens qui seraient tentés de vous insulter dans la rue (5); mais sur-tout il faut avoir assez de respect de soi-même et du public pour ne pas l'entretenir de pareilles pauvretés, car il n'y a sûrement là rien qui ait le moindre rapport avec la littérature ou avec les gens de lettres.

« Comparez, dit-il ailleurs du ton le plus lamentable, » comparez M. Coray justement encouragé dans ses » utiles travaux, à M. Gail injustement découragé..... à » M. Gail ne recevant ni honoraires, ni prix, ni mention » très-honorable, à M. Gail que personne ne soutient... »

---

(5) Mais, dit M. Gail, je ne veux pas me battre, pour trois raisons : « 1° Il n'y a pas un seul armurier dans tout le pays grec et » latin; 2° d'ailleurs je ne sais pas si on prend une épée par la pointe » ou par la poignée; 3° mes parens m'ont élevé avec l'horreur du » duel, et dans un duel on peut tuer un traducteur tout comme un » autre... etc. » Tout cela était-il bien nécessaire à dire, bien utile au succès de sa cause? je ne le crois pas,

Quoi ! tous les journaux et tous les écrivains cités précédemment par lui, ne l'ont pas assez encouragé ! Quoi ! il occupe depuis vingt-cinq ans la première chaire de grec dans tout l'Empire, à laquelle sont attachés de fort bons appointemens et un logement, et il se plaint qu'il ne reçoit point d'honoraires ! Quoi ! le gouvernement a fait imprimer à ses frais la traduction de Xénophon par M. Gail, et lui a donné, comme indemnité, une partie des exemplaires ; les diverses commissions de l'instruction publique ont adopté plusieurs de ses livres élémentaires, et lui en ont procuré un débit avantageux, il est chevalier de l'ordre de Wolodimir, membre de l'Institut, et il ose se plaindre que personne ne l'a soutenu et encouragé ! Certes, jamais mérite aussi mince ne fut plus magnifiquement récompensé.

Je ne pousserai pas plus loin l'examen de ce Mémoire, je craindrais de faire partager au lecteur la fatigue et l'ennui que j'éprouve moi-même à m'en occuper : mais quoique je n'aie relevé qu'une très-petite partie des contradictions et des fautes de tout genre que l'auteur y a accumulées comme à plaisir, je crois avoir montré avec évidence, qu'on ne peut lui accorder ses trois propositions, que par le renversement le plus complet des principes d'une saine logique, ou plutôt des plus simples lois du bon sens. En effet, si en se traînant servilement sur les traces d'un traducteur, en copiant ses expressions, ses phrases, etc., on est soi-même traducteur original, alors c'est véritablement M. Gail qui aura traduit Thucydide, et non pas M. Lévêque. Si en courant chez tous les journalistes leur dire, l'ouvrage de M. Lévêque est rempli de contre-sens et de fautes de toute espèce, je vous en avertis, mais je vous prie de n'en rien dire, on se montre *généreux* envers l'homme que l'on s'efforce ainsi de diffamer, alors M. Gail aura été *généreux* envers M. Lévêque. Si, *étranger à la médecine*, et n'ayant peut-être pas lu deux traités d'Hippocrate, ignorant les principes les plus vulgaires de la grammaire, au point de dire qu'un *écrivain penseur* et dont la *précision est l'attribut*, a dû souvent omettre l'article (attendu que cette sorte de mots contribue

éminemment à la clarté et à la précision), on est capable de juger un travail sur Hippocrate, fait par un médecin de profession, par un homme connu pour l'un des plus habiles critiques de l'Europe, alors M. Gail aura démontré que M. Coray est un mauvais critique. Si un homme assez peu instruit du bon usage de la langue française pour écrire (p. 89), *celui indiqué*, et (p. 93), *je lui remarquai*, etc., etc. (6), peut être regardé comme un juge compétent de la correction du langage, alors M. Gail aura pu prouver que M. Coray est un écrivain incorrect. Enfin, si celui qui a été appelé très-jeune et sans aucun titre à remplir la première chaire de grec en France, qui a été constamment vanté et préconisé par tous les journaux, qui a reçu à toutes les époques de sa vie des récompenses à-la-fois utiles et honorables, est un homme *persécuté*, alors M. Gail aura porté jusqu'à l'évidence la démonstration de ce système de persécution dont il aime tant à se plaindre.

Quelqu'un dira peut-être en voyant l'innombrable amas de contradictions et de puérités dont est rempli ce Mémoire : Quoi ! l'auteur n'avait-il pas un ami qui pût charitablement le dissuader de cette entreprise si nuisible à sa gloire ? Au contraire, il nous apprend lui-même (p. 142) : « Qu'un jeune savant a employé tout ce qu'il avait d'éloquence et d'amitié pour le détourner du projet d'écrire *le présent Mémoire*. » Mais ne pouvait-il pas au moins se donner le tems de réfléchir, avant de le faire imprimer, au scandale qu'il devait nécessairement produire ? point du tout : il avait oui

---

(6) Encore un exemple de l'étrange langage du savant professeur : « Souvent la danse, dit-il, n'est qu'une manière de marcher plus gracieuse, comme *la musique n'est qu'une façon de parler plus agréable*... » Dans le ballet de Télémaque, Mentor ne fait que *remuer les mains* et marcher en mesure, et cette action simultanée s'appelle danse à l'Opéra. Dans un autre ballet, le déserteur, principal personnage, n'exécute point même un seul pas, dit proprement de danse, et cependant il donne un ballet. » Le Déserteur qui donne un ballet en vérité M. Gail est admirable ;

« On a que lui qui puisse écrire de ce goût. »

dire que S. M. l'Empereur devait prononcer sur les prix décennaux le 15 août (voyez page 152). Quoi ! a-t-il pu penser que S. M. daignerait jeter les yeux sur un pareil écrit ? et l'un de nos plus grands poètes ne lui avait-il pas dit dès long-tems ,

Va, le roi n'a point lu ton Mémoire ennuyeux ;  
Il a trop peu de tems et trop de soins à prendre ;  
Son peuple à soulager , ses amis à défendre ,  
La guerre à soutenir ; en un mot , les bourgeois  
Doivent très-rarement importuner les rois.

Oh ! que n'a-t-il fait cette réflexion salutaire ! ou s'il voulait absolument produire ses étranges réclamations , qui l'obligeait à outrager aussi gratuitement et aussi indécemment deux hommes recommandables par leurs vertus , par leurs talens , et par de longs services rendus aux lettres et à l'érudition ? pour quoi exciter des journalistes à propager et à augmenter un pareil scandale (7) ? Quant à moi , j'aurais bien voulu , je l'avoue , être dispensé de m'occuper de l'ouvrage et de son auteur : mais quelque répugnance naturelle que j'aie pour la critique de ces écrits dans lesquels rien ne dédommage du malheur de blâmer , parce qu'on n'y trouve , en effet , rien qui ne soit à reprendre , il m'a semblé que la justice et la vérité exigeaient que je misse le lecteur à portée d'apprécier les titres et les réclamations de M. le professeur Gail , et la manière dont il a su les faire valoir (8).

THUROT.

---

(7) Plusieurs journaux , dit-on , ont déjà annoncé ce Mémoire avec beaucoup d'éloges.

(8) M. Gail nous donne avis qu'une réponse à la critique de son Mémoire paraîtra incessamment.

( Note des Rédacteurs. )



*Discours prononcé dans la séance publique tenue par la Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut de France, le 5 septembre 1810, pour la réception de M. de SAINTANGE. Paris, Baudouin, imprimeur de l'Institut de France.*

IL est extrêmement rare qu'une élection académique ne soit pas désapprouvée par une partie plus ou moins considérable du public, qui s'est réservé, sur toutes les décisions de l'Académie, un droit de censure dont il use largement. Aussi c'est une particularité fort honorable pour la nomination de M. de Saintange, que l'assentiment unanime donné par le public au choix de l'Académie. Ceux mêmes qui n'avaient pas craint de disputer à ce poète des suffrages que déjà plusieurs fois il avait tenté vainement de réunir en sa faveur, n'ont point osé se plaindre de la préférence qu'on lui accordait sur eux ; ils ont été vaincus sans honte, et ils ont cédé sans murmure à leur vainqueur : en pareil cas, on ne trouve pas toujours dans un si grand mérite un si légitime motif de consolation. L'Académie, en rendant à M. de Saintange cette justice un peu tardive, a servi ses propres intérêts ; ce nom qui manquait à sa liste, pouvait la faire examiner avec une sévérité désobligeante ; et l'exclusion si souvent répétée du traducteur des *Métamorphoses* jetait toujours quelque défaveur sur l'admission des autres candidats, qu'elle rendait comme complices d'une sorte d'iniquité littéraire. Aujourd'hui tout est réparé : l'Académie, qui a satisfait à l'opinion, est rendue à l'entière liberté de son choix ; elle peut désormais le fixer à son gré entre des concurrens dont les talens moins inégaux que différens semblent se balancer : ceux-ci qui avaient des titres ont maintenant des droits, et ils ne trouveront plus, dans la délicatesse de leur conscience ou dans les inquiétudes de leur amour-propre, rien qui les empêche de les faire prévaloir.

On a quelquefois reproché à M. de Saintange, sinon une trop forte conviction de son propre mérite, du

moins une expression trop franche de cette conviction. Cette faiblesse, s'il l'a réellement, peut choquer les convenances, mais elle n'offense point la vérité; si l'amour-propre des autres murmure des éloges que le sien se donne à lui-même, leur équité est obligée d'y souscrire, et, pour exprimer la chose par une distinction grammaticale, si M. de Saintange a tort de se vanter, ce n'est pas à tort qu'il se vante. Combien d'autres poètes, endoctrinant de leur mérite quelques petits échos familiers, ne font, pour ainsi dire, que nous faire entendre par réflexion ce qu'il aime mieux adresser directement à nos oreilles! Au reste, en qui cette légère violation de nos usages modernes pourrait-elle être plus excusable? M. de Saintange a passé sa vie entière dans le commerce des anciens; il s'est pénétré de leurs habitudes, et les a transportées à-la-fois dans son talent et dans son caractère. C'est encore imiter Ovide que de se louer franchement soi-même; ce poète ingénieux n'a-t-il pas dit, en achevant ses *Métamorphoses*?

Le voilà donc fini ce poétique ouvrage  
 Qui du fer, qui du feu ne craint point le ravage,  
 Ni les dents de l'envie ou la rouille des ans!  
 Oui, le dernier des jours que m'a comptés le tems,  
 Peut terminer ma vie et mon destin fragile;  
 Le tems n'a de pouvoir que sur ma faible argile,  
 Le tems respectera mon nom toujours fameux.  
 Jusqu'aux astres portée, immortelle comme eux,  
 La gloire de mes vers doit survivre à ma cendre.  
 Par-tout où des Romains l'empire ira s'étendre,  
 Mon livre, si j'en crois et ma muse et mes vœux,  
 Passera d'âge en âge à nos derniers neveux.

Quoi qu'il en soit, M. de Saintange qui sait être modeste quand il veut, et l'être de fort bonne grace, a parlé de lui-même, dans son discours de réception, en homme qui se confie noblement à la justice des autres. Sa confiance n'a pas été trompée: le public, qui l'avait nommé long-tems d'avance, l'a reçu avec cette satisfaction qu'on a toujours pour son propre ouvrage, et que de longs obstacles enfin surmontés ne font que

rendre plus douce et plus vive. M. de Saintange est en proie, comme il le dit lui-même, à une cruelle maladie, *sans trêve et sans remède*. La souffrance a son égoïsme comme la vanité ; elle a souvent le tort de trop parler d'elle-même : M. de Saintange a mis dans ses plaintes une modération à laquelle les traces de douleur imprimées profondément sur toute sa personne donnaient un caractère fort touchant. « Si cette maladie, a-t-il dit, ne me permet pas de goûter, comme je le voudrais, la joie d'être admis dans le premier corps littéraire de la France et de l'Europe, cet honneur ne me pénètre pas moins de la plus vive reconnaissance. Je le regarde comme un titre à inscrire sur ma tombe, et, ce qui me touche bien plus, comme une recommandation, non moins utile qu'honorable, que je puis léguer à ma famille. Je fais violence en ce moment aux souffrances continuelles et intolérables qui m'avertissent que l'ombre de l'académicien que je remplace attend la mienne, et qui me font dire, comme le vieux Lusignan dans *Zaire* :

» Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes aîs.

» Je les surmonte autant que je puis, pour tracer, en y mêlant quelques réflexions, une esquisse des progrès de la science grammaticale, depuis Vaugelas jusqu'à M. Domergue, et pour répandre d'une main tremblante quelques fleurs et quelques grains d'encens sur sa cendre. »

Trop souvent l'éloge de l'académicien qu'on remplace, est ce qu'on appelle vulgairement une *corvée* ; ou le sujet est d'une aridité que toute la richesse du talent ne peut féconder, ou il présente de ces difficultés périlleuses que toute son adresse ne saurait ni éluder, ni vaincre. Erasme a fait l'éloge de la *Folie* et Passerat celui du *Rien* ; mais ce n'était pas sérieusement, et ils n'y étaient point obligés : ce sont d'ailleurs de ces tours de force que tout le monde n'est pas en état de faire. M. de Saintange aurait pu être encore plus mal partagé qu'il ne l'a été : son prédécesseur était un grammairien qui avait en assez forte dose les travers presque inséparables de cette pro-

fession, c'est-à-dire, la manie de forger des dénominations nouvelles et le zèle pour son art, poussé jusqu'à cet excès qui rend ridicules les plus estimables choses. Mais ce sont-là des torts faciles à excuser : plus d'une fois, Fontenelle a su répandre un aimable intérêt sur ces légers abus et ces innocentes bizarreries qu'enfante l'enthousiasme ou, si l'on veut, le fanatisme de la science. M. de Saintange n'a pas été étranger à cet art ; il a fait de M. Domergue un portrait fidèle, et pourtant assez gracieux ; il y a marqué tous les traits du modèle, même les plus irréguliers, mais en les adoucissant, en leur donnant un certain tour qui ne dérobaient rien à l'exactitude de la ressemblance et satisfaisait aux bienséances du moment et du lieu. Il fallait, sans doute, quelqu'adresse pour ne pas trop vivement égayer l'auditoire, aux dépens du défunt académicien, en rapportant cette petite anecdote : M. Domergue dit un jour à M. Bitaubé, que Voltaire ne savait par la grammaire. *Ce que vous me dites*, répondit M. Bitaubé, *me fait grand plaisir ; car cela me prouve qu'on peut s'en passer, sans écrire plus mal.*

M. de Saintange, en sa qualité de poète, ne pouvait s'empêcher de protester contre ce rigorisme grammatical de M. Domergue, qui ne voulait voir que des irrégularités defectueuses dans ces heureuses hardiesses qui sont un des privilèges du génie poétique. « Il ne s'apercevait pas, dit l'orateur, qu'elles n'étaient pas contre » les règles, mais au-dessus des règles. » C'est le cas du proverbe latin : *Cæsar est suprâ grammaticam*. La prose plébéienne doit toujours obéir aux lois du langage : la noble poésie peut s'en affranchir quelquefois.

L'éloge de M. Domergue amenait assez naturellement l'histoire de la grammaire en France. M. de Saintange l'a écrite en traits rapides, mais trop mesurés, trop sûrs pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'il est des long-tems familiarisé avec la matière qu'il traite et les écrivains qu'il apprécie. L'ouvrage de l'abbé Girard sur les *Vrais principes de la Langue française*, est vengé par lui du discredit trop rigoureux où l'ont fait tomber à sa naissance la nouveauté plus apparente que réelle du système, et

sur-tout un ton de mignardise et de galanterie affêtée qui ne convenait pas plus au sujet qu'à l'auteur. « Si cette » grammaire, dit M. de Saintange ; n'est pas usuelle , si » elle a été abandonnée du vulgaire , les savans ont bien » su en faire leur profit. Les excellentes notes de Duclos » sur la Grammaire générale et raisonnée de Port-Royal » sont presque toutes des corollaires des *Vrais Principes* de Girard. » Ainsi Duclos en savait plus encore qu'il ne semblait, lorsqu'il disait de ce même ouvrage : *c'est un livre qui fera la fortune d'un autre.*

La péroration de tout discours académique est ordinairement consacrée à l'éloge du monarque. M. de Saintange a fait très-heureusement sortir la sienne de son sujet. Il remarque que M. Domergue a terminé ses jours au milieu des fêtes du mariage. « Hélas ! dit-il, ces fêtes » brillantes , je ne les ai point vues. Je n'ai pu mêler ma » voix aux chants d'hymen des poètes qui ont monté » leur lyre , pour célébrer cette union auguste et solennelle. Le travail des vers demande du repos d'esprit , » de l'imagination , de la verve , et un malade infirme et » souffrant n'en a pas. Un malheureux peut-il chanter » le bonheur ? Que dis-je ? Messieurs. J'oublie en ce moment que je le suis. Je me crois, je me sens heureux » au milieu de vous. Ce sentiment , si long-tems inconnu , » si long-tems inespéré pour moi , est à-la-fois le plus » touchant effet et le plus digne hommage de ma reconnaissance. »

M. Daru , président de la Classe , a répondu à M. de Saintange avec une urbanité élégante et ingénieuse. Au portrait de M. Domergue , tracé par le récipiendaire , il a ajouté ce trait heureux : *Ami de plusieurs écrivains célèbres , et entr'autres de Thomas qui n'aimait que ce qu'il estimait.* Il a rappelé les discussions littéraires qui eurent lieu entre le grammairien et le poète , son successeur , et il les a justement loués de leur égale modération dans l'attaque et dans la défense. Enfin , appréciant le solide bonheur que goûte un homme entièrement livré à l'étude , et qui a détourné ses yeux de tout ce qui émeut les ambitions ordinaires : « Je n'ai pas besoin » de vous en féliciter , a-t-il dit à M. de Saintange ; c'est

» à ceux qui, comme vous, ont su jouir de la retraite,  
 » à nous dire qu'ils y ont trouvé la paix et les arts : c'est  
 » à nous d'ajouter qu'ils y ont mérité la gloire. » Il faudrait désespérer et sur-tout dédaigner de faire sentir à ceux qui ne le sentiraient pas eux-mêmes, tout ce qu'il y a de fin, de délicat, de mesuré dans cet éloge de la retraite et de la modération, fait par un homme que de hauts emplois ont distrait du commerce, mais non détaché de l'amour des muses.

AUGER.

## LA JEUNE FEMME EXIGEANTE.

### NOUVELLE.

- La jeune Amélie d'Osville, enfant gâté de la nature et de la fortune, l'avait été aussi deses parens dans son enfance et de la société depuis le jour où elle avait paru pour la première fois dans le monde. L'encens qu'on nous donne de trop bonne heure rend notre tête un peu légère, la vanité s'en empare, et n'y laisse plus de place pour la réflexion.

Cependant seize ans, une jolie figure, des grâces, embellissent de légers défauts. La vanité dans une jeune personne que nous aimons n'est qu'une justice qu'elle se rend à elle-même; nous oublions que la modestie nous plairait davantage. Clairval amoureux de la jeune Amélie, avait cherché à lui plaire et s'était servi, pour parvenir à son but, du moyen le plus facile et le plus sûr, de la flatterie. Il avait l'esprit vif, l'imagination variée, et ce talent frivole mais agréable de tourner avec aisance ces petits vers de société dont tout le mérite est dans l'à-propos, qui, comme des étincelles, brillent et meurent en naissant, mais produisent quelquefois une impression durable sur le cœur de la femme qui les inspire.

Clairval et Amélie étaient mariés depuis deux ans, et un enfant avait cimenté cette union qu'aucun nuage apparent n'avait encore troublée. Cependant, il faut l'avouer, Clairval avait insensiblement changé de ton et de langage. Il aimait toujours sa femme avec la même tendresse, mais il ne faisait plus de vers pour elle. Occupé du soin de la rendre heureuse, il ne songeait plus à la flatter. Son langage avec elle était celui de la franchise et de la confiance, non celui, de la galanterie. Il pensait que le bonheur s'exprime autre-

ment que les désirs, que la galanterie peut être fort agréable dans le monde, mais qu'elle doit être fort insipide auprès de la femme avec qui l'on doit passer sa vie. Avant d'être marié, il avait voulu paraître le plus aimable des amans; une fois marié, il ne pensa qu'à être le meilleur de tous les maris.

Mais ce n'est pas à dix-huit ans qu'une femme nous aime pour nos bonnes qualités seulement. A cet âge la réflexion n'a pas encore passé dans le cœur. M<sup>me</sup> de Clairval fut blessée du changement de son mari; dans toute la fraîcheur de sa beauté, environnée d'adorateurs, elle crut devoir se dédommager des *hommages* qu'on lui refusait dans sa maison par ceux qu'on lui prodiguait dans le monde. On devina bientôt que la vanité était sa passion favorite, et l'encens ne lui fut pas épargné. Clairval s'aperçut qu'elle jouissait de son triomphe avec peu de modération, et que ce désir effréné de plaire pourrait être funeste à son bonheur et à sa réputation. « Vous étiez hier fort gaie chez M<sup>me</sup> de Belmont, lui dit-il un jour; et je remarque avec chagrin, mon amie, que vous paraissez beaucoup plus heureuse dans le monde que dans votre ménage. — Votre remarque est juste, répond M<sup>me</sup> de Clairval avec un peu d'aigreur; dans le monde on s'empresse de me rendre ce qui m'est dû, et dans mon ménage on me compte pour rien. — Vous l'entendez mal, ma chère amie, répondit Clairval. Dans le monde on vous flatte comme une jolie femme, et cela est bien: chez vous, on vous traite comme une femme estimable, comme une bonne mère, comme une tendre épouse, et cela vaut encore mieux. Dans le monde, l'amour-propre met en jeu tous les ressorts d'un esprit frivole et léger pour vous tourner la tête; dans votre ménage, c'est le cœur seul qui vous parle avec toute la franchise du sentiment. Dans le monde on cherche à vous séduire; dans votre ménage.....

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée d'une société nombreuse. M<sup>me</sup> de Clairval est bientôt entourée d'un cercle de jeunes gens à la mode; son éloge est sur toutes les lèvres, dans tous les regards. Une conversation vive, quoique sans suite, offre à chacun l'occasion de déployer son esprit et son amabilité. M<sup>me</sup> de Clairval ne dit pas un mot qui ne soit relevé, répété par tout le cercle. Qu'elle a d'esprit! que de grâces! que de finesse! c'est la cri universel: éloges d'autant plus flatteurs qu'ils sont mérités.

Parmi cette foule de jeunes admirateurs des charmes de M<sup>me</sup>

M<sup>me</sup> de Clairval, on remarquait sur-tout Floréville ; sa taille était belle, sa figure agréable, sa parure élégante et recherchée. Il est vrai que tant d'agrémens extérieurs étaient gâtés par beaucoup d'affectation dans les manières, et qu'à l'esprit qu'on ne pouvait lui refuser, il ne joignait pas la moindre dose de sens commun : mais peut-être, s'il eût réuni ces deux qualités, aurait-il eu moins de succès dans le monde où l'affectation est souvent prise pour le bon goût, et le ridicule pour le bon ton, où les plus solides qualités ne valent pas toujours un défaut à la mode.

Floréville avait entrepris la conquête de M<sup>me</sup> de Clairval et croyait même avoir fait déjà quelques progrès sur son cœur. Il ne s'était pas trompé. Quoique M<sup>me</sup> de Clairval eût reçu des principes excellens, qu'elle eût une connaissance parfaite et l'amour de ses devoirs, il était tems de venir au secours de sa raison. Un jour Clairval entre dans la chambre de sa femme ; elle était absente, mais elle avait laissé par mégarde sur son secrétaire le commencement d'une lettre qu'elle écrivait à une amie de son enfance. Clairval jette les yeux sur ce papier, et lit ce qui suit :

« Il s'en faut bien, ma chère amie, que je sois aussi heureuse que tu l'imagines. Il est vrai que mon mari est toujours le meilleur des hommes ; je crois à sa tendresse, mais il n'est plus pour moi ce qu'il était avant de m'avoir épousée. Qu'est devenu ce tems où il était soumis à toutes mes volontés, à mes moindres caprices ? Il ne me parlait que pour me dire des choses galantes et flatteuses. Il se néglige tous les jours de plus en plus. Ses procédés sont toujours les mêmes, mais non ses manières et son langage. Il me traite d'égal à égal. Croirais-tu qu'il ose me donner des conseils, à moi qu'il regardait autrefois comme son oracle ? Il oublie tous les jours les moyens qu'il a employés pour me plaire, et sans lesquels certainement je ne l'aurais jamais aimé. Heureusement une foule de jeunes gens s'empressent autour de moi, et je retrouve en eux ces soins, ces attentions que mon mari ne daigne plus me rendre. Il en est un sur-tout..... Ah ! si tu le voyais, tu l'aimerais, je gage. Il se nomme Floréville, je ne crois pas qu'il soit possible d'être plus aimable ; il joint à l'esprit le plus brillant la galanterie la plus recherchée. C'est l'homme à la mode, et je crois que cette fois-ci la mode a raison. Je puis te dire en confidence que j'ai fait sa conquête. » ..... M<sup>me</sup> de Clairval s'était arrêtée à cet endroit.

Son mari ne laissa pas que d'être ému à cette lecture ;  
D d





mais , en y réfléchissant , il crut trouver dans ce qui l'affligeait quelques lueurs d'espérance et de consolation. Ma femme m'aime encore , se dit-il à lui-même ; elle rend justice aux qualités de mon cœur : c'est moins de ma conduite avec elle que de mes manières qu'elle est mécontente ; eh bien ! il faut en changer. Elle regrette l'encens que je lui prodiguais ; je vais recommencer à en brûler à sa gloire : sans doute je vaincrai mes rivaux une seconde fois en me servant de leurs propres armes ; ou plutôt , car au fond Amélie est raisonnable et sensible , elle apprendra ce que valent réellement les fadeurs de la galanterie en les voyant succéder dans ma conduite à l'expression franche et naturelle de la plus solide affection.

Il arrive dans un de ces cercles nombreux où sa femme manquait rarement de se rendre. Il s'avance sur-le-champ vers elle , et se place au milieu des adorateurs dont elle est environnée. Floréville faisait tous les frais d'une conversation animée , et jamais son esprit n'avait paru plus vif et plus brillant. Il adressait à M<sup>me</sup> de Clairval des compliments tournés avec tant de grâce que tous ses rivaux désespéraient de pouvoir jamais atteindre ce degré d'amabilité. Clairval préparait à l'assemblée une scène assez neuve. Il se place entre sa femme et Floréville , et le voilà qui renchérit encore sur les éloges prodigués par ce dernier. Tous deux semblent se disputer à qui montrera le plus d'esprit et d'imagination ; c'est un feu roulant de madrigaux , à la fin duquel Clairval se trouve avoir remporté une victoire complète.

Bientôt on joue à ces petits jeux qui n'ont souvent d'innocent que le nom ; Clairval , toujours à côté de sa femme , ne perd pas une occasion de lui adresser quelque compliment ingénieux et flatteur. M<sup>me</sup> de Clairval est embarrassée du rôle que joue son mari ; elle rougit lorsqu'elle voit le sourire moqueur des autres femmes de la société , lorsqu'elle entend murmurer autour d'elle : « N'est-il pas ridicule qu'un mari adresse publiquement de tels éloges à sa femme ? N'ont-ils pas le tems , lorsqu'ils sont tête-à-tête , de se débiter toutes ces fadeurs ? L'amour conjugal peut être fort bon chez soi , mais il est bien insipide chez les autres. »

Bientôt on tire les gages , et Floréville reçoit l'ordre de faire le portrait de la femme qu'il aime. Le portrait est trouvé délicieux , et chacun regarde M<sup>me</sup> de Clairval ; hommage ironique de l'envie qui tourne cependant au profit de la beauté. Clairval se voit bientôt obligé de remplir la même tâche. Il fait à son tour le portrait de la femme qu'il aime.

Les plus brillantes couleurs sont prodiguées ; la corbeille de Flore , tous les trésors du printemps sont épuisés. Le portrait est d'une fraîcheur !..... C'est M<sup>me</sup> de Clairval , il est impossible de s'y méprendre.

Pour le coup on n'y peut plus tenir. « C'est pitoyable , disent toutes les femmes à voix basse ; ce pauvre Clairval est devenu fou. — La conduite de Clairval est vraiment édifiante , disent les jeunes gens ; peu de maris feraient un aussi beau portrait de leur femme. »

Le moment de quitter l'assemblée est arrivé ; Clairval se lève , il apporte avec le plus vif empressement le *schall* de sa femme , et ne veut pas souffrir qu'un autre homme lui donne la main pour la conduire à sa voiture. Lorsqu'il est seul avec elle , il conserve le même ton et les mêmes manières. M<sup>me</sup> de Clairval garde un profond silence , mais arrivée chez elle , elle ne peut se contenir plus long-tems. — Je ne conçois rien à votre conduite , Monsieur , dit-elle à son mari ; sûrement vous avez ce soir perdu la raison. — Ah ! Madame , répond Clairval , qui pourrait la conserver auprès de vous ? — Tous ces complimens que vous m'avez faits..... — Ils sont bien fades en comparaison de ceux que vous méritez. — Cet encens..... — Était bien faible pour une divinité. — Ce portrait..... — Il n'était pas flatté. — Il était du dernier ridicule. — La difficulté de peindre tant de charmes doit me servir d'excuse. — Vous m'avez exposée à la risée de toutes les femmes. — Elles étaient jalouses de vos agrémens. — Tous les hommes se moquaient de vous. — Ils étaient jaloux de mon bonheur. — Vous m'avez fait rougir plus de mille fois. — Ne vous en plaignez pas ; rien ne donne autant de charmes à la beauté que l'aimable rougeur de la modestie.

À ces mots , il la quitte et se retire dans son appartement. Elle est indignée ; elle rougit encore du rôle qu'on lui a fait jouer , et des plaisanteries piquantes dont elle vient d'être l'objet.

Le lendemain Clairval entre dans son appartement , mais il ne marche qu'avec la plus timide précaution. M'est-il permis , dit-il , d'entrer dans le sanctuaire des grâces ? M<sup>me</sup> de Clairval lève les épaules. Quelle fraîcheur ! continue Clairval , sans avoir l'air de remarquer le mécontentement de sa femme ; vous réunissez sur vos joues toutes les roses du matin. M<sup>me</sup> de Clairval ne daigne pas répondre. On lui apporte son enfant qu'elle embrasse avec tendresse. Ah ! dit Clairval , quel riant tableau ! c'est l'Amour dans les bras

de sa mère. — Quel ton ridicule ! dit enfin M<sup>me</sup> de Clairval ; est-ce ainsi qu'un mari doit parler à sa femme , qu'un père doit s'exprimer en parlant de son fils ? Cessez , je vous en conjure , ce ton de fade galanterie , ou vous me mettiez en colère. — En colère ? dit Clairval en souriant ; cela n'est pas possible ; des yeux si beaux... — Je n'y tiens plus , interrompt Amélie avec beaucoup d'humeur ; si vous continuez sur ce ton , Monsieur , je sens que vous me ferez mourir d'ennui. Je vous prie en grâce de me laisser seule ; je préfère la solitude absolue à la société d'un homme qui n'a que des fadeurs à me débiter.

Clairval soutenait depuis long-temps un procès considérable d'où dépendait une grande partie de sa fortune. Ce procès l'avait beaucoup occupé. L'affaire allait être jugée définitivement. Cependant il semble avoir perdu de vue tous ses intérêts : il n'est plus occupé que de sa femme. Son avocat vient chez lui pour lui demander une instruction nouvelle , et le trouve attentif à composer une chanson pour l'aimable Amélie. M<sup>me</sup> de Clairval le persécute pour aller voir ses juges. — Moi , Madame ? moi ! lui dit-il , m'éloigner un instant de vous pour de vils intérêts ? — Vous perdrez votre procès. — J'aime mieux le perdre qu'un seul de vos regards. — Vous vous ruinerez. — Vous me resterez , je serai toujours assez riche. A ces mots l'impétieuse veut se retirer , mais Clairval la retient et l'assied malgré elle , et lui montre la chanson qu'il compose , et dont elle est l'objet. C'est en vain que M<sup>me</sup> de Clairval refuse de l'entendre. — Je veux vous la chanter toute entière , lui dit son mari , elle n'a encore que dix couplets. — M<sup>me</sup> de Clairval se désole , mais il insiste et ne la laisse sortir qu'après l'avoir faite assister au sacrifice de toutes les déesses de la mythologie , de toutes les beautés célèbres de l'histoire , immolées à sa supériorité.

A peine M<sup>me</sup> de Clairval était-elle rentrée dans son appartement , les yeux encore pleins de larmes de dépit et de colère , qu'un domestique vint annoncer M. de Floréville. Le jeune homme le suit de près , il entre et salue M<sup>me</sup> de Clairval avec toute la grâce imaginable ; il se prépare à lui dire des choses charmantes et l'entretient du dernier bal où elle n'a point paru. — Etait-il brillant , demande-t-elle avec nonchalance. — Brillant ? ah Madame ! pouvait-il l'être ? vous n'y étiez pas. Floréville passe en revue toutes les personnes qui assistaient au bal ; il assaisonne chaque portrait d'une épigramme plus ou moins piquante , et les jeunes

femmes qui par leurs agrémens ou leur parure pouvaient rivaliser avec M<sup>me</sup> de Clairval ne sont pas ménagées. Elle écoute avec un peu de distraction ; sa pensée revient comme malgré elle sur la scène qu'elle vient d'avoir avec son mari. Floréville s'aperçoit de sa préoccupation et lui en demande la cause. Eh quoi, Madame ? vous serait-il arrivé quelque malheur ? Auriez-vous du chagrin, vous que tout votre sexe regarde d'un œil d'envie ? — Je suis occupée d'un procès. — D'un procès ? ah Madame ! ce n'est sûrement pas contre les Grâces que vous plaidez ; jamais vous n'avez été si bien ensemble. — Allons, dit en elle-même M<sup>me</sup> de Clairval, voilà encore le langage de mon mari. Cependant il faut répondre au madrigal de Floréville. — C'est un procès considérable, et je crains malheureusement de le perdre. — Vous, perdre un procès, Madame ? impossible ; vos juges seront des hommes, et l'Amour plaidera pour vous. M<sup>me</sup> de Clairval commence à donner quelques marques d'impatience. Elle va sonner et demander au galant Floréville la permission de le quitter, lorsque Clairval entre tout-à-coup dans l'appartement avec une figure toute rayonnante de joie. Je viens d'ajouter deux couplets à ma chanson, dit-il à sa femme ; puis apercevant Floréville : ah Monsieur ! lui dit-il, je suis charmé de vous voir ici : vous faites des vers très-agréables, je veux que vous jugiez de ceux que je viens de composer. Alors, sans attendre de réponse, il chante une demi-douzaine de couplets. Il s'arrête à la fin de chacun, pour attendre les complimens de Floréville, et Floréville est forcé de se récrier. M<sup>me</sup> de Clairval est au supplice, et pour mettre le comble à ce qu'elle souffre, une lutte nouvelle s'engage entre Floréville et son mari. Floréville croit devoir se montrer plus aimable que Clairval, qui n'a garde de lui céder. Les madrigaux pleuvent sur la pauvre Amélie au point qu'elle est prête à se trouver mal.

Floréville voyant enfin que son répertoire commence à s'épuiser, prend le parti de la retraite. — Il faut avouer, dit Clairval, que ce jeune homme est bien aimable. — Dites, bien insipide. — Comment ! tout ce qu'il dit... — Est d'une fadeur insupportable. — Il tourne un compliment avec une grâce !.... — Dont je suis excédée. — Vous n'aimez donc pas les complimens ? — Je les déteste. — Les hommages ? — Ils m'assomment. — Cependant son esprit... — Il me fait pitié. — Il est vrai qu'en fait d'esprit vous avez le droit d'être difficile. — Allons, encore ! Ah

mon dieu ! quand finirez-vous ? Quand prendrez-vous un autre langage ? — Lorsque vous m'aurez prescrit celui que je dois tenir avec vous. — Trêve de cette froide galanterie, je vous en conjure, dit M<sup>me</sup> de Clairval en versant quelques larmes ; parlez-moi le langage de la confiance, de l'estime et de la tendresse. Ah ! Clairval ! je ne vous reconnais plus. Autrefois vous me parliez comme un tendre ami..... Avez-vous donc cessé de l'être ? — Je le suis toujours, s'écrie Clairval en se jettant dans les bras de sa femme. Pardonne-moi, ma chère amie, la petite leçon que je t'ai donnée. Un peu trop de vanité te faisait rechercher et mettre au-dessus de tout les hommages frivoles dont tu connais aujourd'hui le véritable prix. J'ai voulu te prouver que ce qui peut séduire un instant l'amour-propre dans le monde, serait à la longue bien insupportable et bien ridicule dans le commerce habituel de la vie. — Quoi ! dit Amélie en souriant, c'est une leçon que tu as voulu me donner ? Tu jouais un rôle passager ? Tu ne seras plus galant avec moi ? Que je suis heureuse ! La leçon est excellente, et je promets d'en profiter. Dans le monde, vive la galanterie ! mais vive la bonhomie dans notre ménage !

ADRIEN DE S.....N.

## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice* — *Le Père Ambitieux*, comédie en cinq actes et en vers, de M. Dorvo.

*Le Mari Ambitieux* de M. Picard n'obtint, il y a quelques années, qu'un succès médiocre au théâtre de la rue de Louvois. *Le Père Ambitieux* de la tragédie, l'Artaban de M. Delrien, a jeté beaucoup plus d'éclat au Théâtre Français ; mais *le Père Ambitieux* de la comédie vient d'éprouver à l'Odéon une chute complète, ce qui, joint au peu de succès de *l'Ambitieux* de Destouches, semblerait prouver que Melpomène est beaucoup plus propre que Thalie à nous peindre les excès et les malheurs de l'ambition. M. Dorvo semblerait même l'avoir senti, car sa comédie est aussi romanesque que les mélodrames de la Melpomène des boulevards. S'il n'a pas mis de rois sur la scène, il a du moins fait agir un de leurs représentans, un ambassadeur ; s'il n'a pu employer le pistolet ni le poignard, en revanche il nous a fourni deux enfans retrouvés et trois reconnaissances.

sances ; et pour son style, s'il a cru devoir le rabaisser quelquefois jusqu'à la familiarité la plus triviale, quelquefois aussi il a su le guinder jusqu'aux régions les plus nébuleuses de l'emphase et de l'ampoulé. Son malheur est que le public n'a pas voulu goûter ce mélange, qu'étant venu pour s'égayer et ne trouvant pas dans la pièce le mot pour rire, il s'est amusé aux dépens de l'auteur, si bien que de sifflets en quolibets, d'applaudissemens ironiques en mauvaises plaisanteries, l'ouvrage s'est traîné péniblement à sa fin, n'a pu être entendu dans les dernières scènes, et n'est pas même parvenu à se relever par deux ou trois autres représentations.

Nous n'arrêterons pas long-tems nos lecteurs à l'analyse de cette pièce. Son but moral, qui est de corriger le père ambitieux, n'en occupe que la moindre partie, et se réduit à deux situations. D'abord Dapremont, étant parvenu à faire nommer son fils Léon secrétaire d'ambassade, va le voir dans sa grandeur nouvelle, et son fils, conseillé par un oncle qui est le raisonneur de la pièce, le reçoit en effet du haut de sa grandeur ; ensuite ce même oncle fait croire au père que le fils vient d'être disgracié, et alors Dapremont, révolté de cette injustice est le premier à conseiller à Léon de renoncer à une carrière où il a si malheureusement débuté. Ce premier échec le convertit, et nous lui en faisons notre compliment ; mais nous en conclurons aussi que son ambition n'était pas tenace.

Tel est le fond de cette comédie ; mais comme il n'aurait pu fournir cinq actes, l'auteur l'a renforcé de l'intrigue romanesque que nous avons indiquée plus haut. Il a donné à Léon une sœur nommée Aglaé, que Dapremont sacrifie, comme on l'a déjà deviné, à ses vues d'ambition pour le frère. Il entre encore dans ces mêmes vues du père de marier son fils à Pauline, nièce de l'ambassadeur auprès duquel il l'a placé, mais Léon s'est amouraché en voyageant d'une orpheline inconnue. D'un autre côté, Dapremont a un commis nommé Ferdinand, jeune homme également inconnu, qui est devenu amoureux de sa fille ; mais malgré l'absolue nécessité de faire au moins un mariage dans une comédie, il y a encore moins d'espoir de réussite pour celui-ci que pour le premier. Heureusement M. Dorvo est venu au secours de ses amans par le seul moyen qui fût en sa puissance : ne pouvant les unir dans l'état qu'il leur a donné au commencement de la pièce, il a pris le parti de les faire changer d'état. Léon reconnaît dans Pauline, nièce de l'ambassadeur, son adorable orpheline ; elle est reconnue

pour être aussi la nièce d'une M<sup>me</sup> de Volmar qui l'avait abandonnée après s'être emparée de ses biens ; le modeste commis Ferdinand est reconnu à son tour pour frère de Pauline, pour neveu de M<sup>me</sup> de Volmar et du ministre ; ses biens lui sont rendus ainsi qu'à sa sœur ; et rien ne s'oppose plus à son union avec Aglaé, non plus qu'à celle de Léon avec Pauline.

*Théâtre du Vaudeville. — Les Deux Lions*, ou *M. Vinfort*, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Barré, Picard, Radet et Desfontaines.

Les quatre auteurs de *Lantara* satisfaits de leur association se sont réunis de nouveau, et viennent de donner, en compagnie, *les Deux Lions*, ou *M. Vinfort*.

La scène se passe à Pantin ; M. Vinfort est un employé au canal de l'Ourq : il a une fille nommée Rose, dont le mariage est, suivant l'usage, le sujet de ce vaudeville nouveau. Deux prétendans aspirent à sa main ; Dufleuret, maître d'armes d'un régiment, est protégé par son père ; Dutrot, commis à cheval dans les droits réunis, est soutenu par M<sup>me</sup> Vinfort. Dufleuret est aimé de Rose ; mais Vinfort est une espèce de Cassandre qui n'ose résister à sa femme lorsqu'il est à jeun, et l'on voit que jusqu'ici les avantages des deux rivaux se balancent. En effet, il n'y a point eu de décision de prise tant que les choses sont demeurées en cet état : mais Dufleuret étant parti pour l'armée, Dutrot a obsédé M<sup>me</sup> Vinfort. La bonne dame a réduit son faible mari à l'obéissance, et l'on doit enfin se réunir à Pantin, chez la veuve Ledru, à l'auberge du Lion-d'Or, pour la signature du contrat. M<sup>me</sup> Vinfort et Dutrot s'y rendent les premiers avec le notaire, et l'on n'attend plus pour terminer que M. et M<sup>lle</sup> Vinfort.

En face de l'auberge du Lion-d'Or, est celle du Lion-d'Argent, tenue par Brin d'Amour ; ci-devant premier garçon chez M<sup>me</sup> Ledru ; Brin d'Amour aspirait à devenir le troisième mari de la tendre veuve ; mais n'ayant pu y parvenir, il s'est établi en face de son ancienne maîtresse, et de-là vient la rivalité des deux lions.

Dufleuret, qui a obtenu un congé, arrive à Pantin chez son ami Brin d'Amour ; ils tiennent conseil pour rompre le mariage de M. Dutrot, et lorsque M. Vinfort arrive enfin au rendez-vous avec sa fille, on lui persuade que sa femme l'attend au Lion-d'Argent. Il y trouve Dufleuret qui lui rappelle sa promesse ; M. Vinfort penche toujours

pour lui ; mais pour le faire vouloir il faut le faire boire , et c'est de quoi s'occupent aussitôt Brin d'Amour et Dufleur. Ils lui versent à l'envi du caractère , et à la fin de la seconde bouteille , M. Vinfort retrouve toute sa vigueur. Il fait substituer , sur le contrat , le nom de Dufleur à celui de Dutrot , et lorsque M<sup>me</sup> Vinfort rejoint la compagnie , elle trouve sa fille mariée ; elle entre d'abord dans une violente colère , elle veut soutenir les droits de son protégé ; mais Dutrot , que son rival vient d'effrayer par une scène de matamore , renonce lui-même à ses prétentions , et M<sup>me</sup> Vinfort se console de perdre un gendre aussi poltron. M<sup>me</sup> Ledru , apparemment pour faire partie carrée , épouse aussi Brin d'Amour.

Les spectateurs ont exprimé , chacun à leur manière , l'impression que M. Vinfort avait faite sur eux , je ne vois pas pourquoi les journalistes ne jouiraient pas du même privilège : les uns ont annoncé que M. Vinfort avait été applaudi , et ils ont raison ; les autres ont dit qu'il avait été sifflé , et ceux-là ont encore raison. Il resterait maintenant à apprendre aux lecteurs lequel des deux partis a remporté la victoire , ou des siffleurs ou des applaudisseurs. Tout ce que nous pouvons leur dire , c'est que les auteurs ont été nommés. C'est toujours un signe de succès , mais qui malheureusement est devenu un peu équivoque.

Après avoir impartialement rendu compte de la première représentation de *M. Vinfort* , qu'il me soit permis de dire aussi mon opinion : je pense que *les Deux Lions* , quoique un peu effarouchés de la réception que le parterre leur a faite , ne doivent pas se tenir pour battus , et qu'ils réussiront complètement à leurs prochaines tentatives.

---

#### *Sur l'épidémie de Pantin.*

DEPUIS quelques jours le public alarmé s'entretient d'une épidémie pestilentielle que l'on dit régner à Pantin , c'est-à-dire , aux portes de Paris. On ajoute , pour aggraver les circonstances , que la mortalité est effrayante , que le drapeau noir est arboré , et qu'un cordon de troupes a été placé pour intercepter toute communication. Voilà des exagérations bien ridicules. MM. Bourdois et Lherminier , tous deux médecins des épidémies , se sont rendus sur les lieux par ordre de M. le comte préfet de la Seine. Leur rapport est entièrement contraire au bruit général ; et c'est précisément par cette opposition qu'il est devenu suspect , et que le public persiste dans son erreur.



Le fait est que , dès la fin d'avril dernier , des fièvres ont été montrées à Pantin. Ces fièvres étaient rares et bénignes , comme le sont en général toutes les fièvres de printemps. Vers le milieu du mois d'août , elles se sont multipliées tout-à-coup , en prenant le caractère des fièvres d'automne : mais c'est uniquement par leur nombre , et non par leur danger , qu'elles ont attiré l'attention du gouvernement. Ce qui prouve qu'elles ne sont pas dangereuses , c'est que le village de Pantin n'a perdu depuis le mois d'avril que huit habitans. Deux sont morts de vieillesse , deux d'accidens , un cinquième de phthisie pulmonaire , et trois seulement de la fièvre épidémique. A cela il faut ajouter que la mortalité habituelle , loin d'être à Pantin plus forte que ne le comporte la population , est en général plus faible ; et que , particulièrement , pendant cette année 1810 , elle a été moindre que dans les années précédentes. Ce que nous avançons ici a été vérifié sur les lieux , par un relevé fait sur les registres de la commune.

La fièvre qui règne à Pantin n'a donc rien d'alarmant. Elle est même très-facile à traiter ; et les résultats prouvent que les médecins ont adopté la véritable méthode. Cette fièvre est absolument analogue à celle qui , deux ans de suite , a régné épidémiquement à Créteil et dans les communes environnantes. Elles ont été l'une et l'autre produites par les exhalaisons qui s'élèvent , sur-tout en automne , des terres basses , humides et marécageuses. Les terres de Créteil ont été , en effet , inondées plusieurs fois par la Seine ; et celles de Pantin le sont sur une surface de près de soixante-dix arpens par les eaux du canal de l'Ourcq , lequel est , dans ce point de son trajet , supérieur de plus de deux toises au niveau de la plaine qui s'étend sur sa droite.

Du reste , grâce aux soins d'une administration vigilante et protectrice , l'épidémie de Pantin diminue d'un jour à l'autre. On ne compte plus aujourd'hui qu'une centaine de malades , dont aucun ne fait craindre pour sa vie ; seulement les convalescences sont longues , difficiles , et sujettes à récidives. Les secours que l'administration prodigue aux indigens , et le changement de saison , mettront bientôt un terme à la maladie. Voilà , nous osons le dire , l'exacte vérité sur l'épidémie de Pantin. Il faut donc en écarter toute idée de contagion et de danger. La peste n'est faite que pour les peuples abrutis par les mauvais gouvernemens. Ce fléau est aussi étranger à notre civilisation qu'à notre climat.

E. PARIET.



## POLITIQUE.

Les rapports officiels russes sur les événemens de la guerre du Danube, pendant le mois de juillet, sont parvenus; ils contiennent ce que les relations reçues par la voie de Vienne avaient fait connaître. Le 9 juillet, le commandant en chef Kamenski II s'est porté lui-même devant Rutschuck pour presser les opérations de ce siège important. Toutes les sorties faites par les assiégés ont été repoussées, tous les rassemblemens formés dans le voisinage de la place ont été dispersés. Ces attaques ont occupé les premiers jours de juillet. Le 11, le général ordonna le bombardement de la forteresse; le 12, le feu commença. Le même jour 3000 Turcs s'avançant pour secourir la place ont été rejetés au loin avec une perte considérable. Le 13, le général Ouvarow parvint à compléter le blocus de la place.

En même tems, c'est-à-dire le 8 juillet, d'autres opérations se poursuivaient par la grande armée sous Schirmla. Le général Kamenski I<sup>er</sup> battait un corps de douze mille Turcs sortis de la forteresse, et qui s'étaient dirigés particulièrement sur le corps du général comte de Langeron. Les Cosaques soutinrent le premier choc avec bravoure, mais quelques régimens de ligne ayant paru avec de l'artillerie légère, les Turcs battirent en retraite. Bientôt ils essayèrent de tourner les Russes par leur droite, mais des carrés d'infanterie les attendaient. Pendant que l'on combattait sur ce point avec acharnement, le général Kamenski ordonna un mouvement qui, rapprochant un corps de ses troupes de Schirmla, menaçait de couper la retraite aux Turcs engagés sur la droite des Russes; ce mouvement déterminait leur retraite précipitée; ils ont été poursuivis jusqu'au pont défendu par des troupes fraîches, et qu'elles se sont hâtées de brûler. La perte des Ottomans a été très-considérable. Les généraux russes, et particulièrement le comte de Langeron, ont reçu du général en chef les témoignages les plus honorables de leur conduite distinguée.

Le 23 juillet, un autre engagement beaucoup plus con-

sidérable sur le même point a eu le même résultat. Les Turcs étaient sortis au nombre de 30000 hommes ; ils voulaient enfoncer le centre des assiégeans en feignant de menacer à-la-fois leurs deux ailes. Ce mouvement fut prévu. Le combat fut long, sanglant et opiniâtre. Les Turcs ont été obligés de faire céder leur impétuosité et leur extrême bravoure à la constance des troupes russes ; ils sont rentrés en laissant le champ de bataille couvert de leurs morts. Le nombre de leurs prisonniers a été considérable ; plusieurs pachas , beaucoup d'officiers , quarante drapeaux ; deux bâtons de commandement sont tombés au pouvoir des Russes ; le grand-visir lui-même a assisté à cette affaire , et a été témoin de la défaite de son corps d'armée.

Les relations russes s'arrêtent à cette date , ce qui s'explique facilement par la raison des distances ; mais il est essentiel que le lecteur se reporte pour la suite des événemens aux rapports subséquens publiés à Vienne , et qui vont jusqu'à la bataille du 7 septembre , dont nous avons fait connaître le détail : on sait qu'une armée turque nombreuse s'est avancée au secours de Rutschuck , que le général en chef russe a réuni ses forces sur le point qu'elle menaçait , et que maintenant la garnison dans ses retranchemens , il a livré à l'armée qui marchait à lui , une bataille sanglante , décisive pour le succès des opérations ultérieures ; que les Turcs ont perdu plus de dix mille hommes tués ou prisonniers ; que leur perte en armes , bagages , artillerie est immense ; que Sistoff s'est rendue à la suite de cette affaire , et que sa reddition a entraîné celle de la flottille turque avec un grand nombre de munitions. A cet état de choses , il faut enfin ajouter que le pacha de Nissaa , qui était entré en Servie , y a été complètement battu le 7 septembre , par Czerni-Georges , le même jour que les Turcs étaient défaits près de Rutschuck. La perte des Turcs a été considérable , celle des Serviens assez forte ; mais enfin leur territoire a été évacué dès le lendemain de l'affaire , c'est-à-dire , le 8 septembre.

Quant à Constantinople , les nouvelles directes vont jusqu'au 25 août. Les troupes asiatiques continuaient à défilér pour l'armée du grand-visir ; le grand-seigneur n'était pas encore parti ; la flotte turque était dans le canal de Constantinople , retenue par les vents contraires , et l'on savait déjà le mouvement de l'armée turque qui se portait au secours de Rutschuck , mouvement dont les nouvelles du 7 ont appris les désastreux résultats.

Les journaux allemands ont continué de suivre, dans sa marche incertaine et dans les détails singuliers de sa conduite, le comte de Gottorp, le ci-devant roi de Suède. Le 14 septembre, il était à Dirschau (Prusse) : il s'est fait reconnaître pour avoir des chevaux avec célérité ; un agent prussien le suivait pour l'observer et connaître la route qu'il devait prendre. Le 15, il s'est présenté à Colberg pour rejoindre la croisière anglaise ; l'officier commandant lui a fait éprouver un refus ; à un petit port entre Colberg et Königsberg, même refus. Il a alors déclaré que son intention était de gagner la frontière de Russie, d'où il passerait en Angleterre, alléguant qu'on ne lui donnait pas de moyens de subsistance sur le continent : en effet, le 17 il passait à Mémel, delà il est arrivé à Polange, frontière russe, où il est descendu au bureau des douanes. Il paraît qu'il a été embarqué sur un bâtiment marchand, pour joindre une croisière anglaise, et que delà il aura fait voile pour l'Angleterre ; car personne ne peut présumer que les Anglais aient la cruauté de se servir de ce prince comme d'un instrument pour fomenter le désordre et l'anarchie dans le royaume de Suède qu'il a perdu pour eux et par eux, et qu'ils voyent désormais arraché à leurs intérêts.

A l'égard de l'allégation du défaut de secours, et du paiement de la rente annuelle votée en sa faveur par les Etats de Suède, on peut rapprocher de ce mot, que l'on prête peut-être à tort au comte de Gottorp, l'extrait suivant d'une lettre d'Orebro, publié dans un journal du Nord :

« Dans le nombre des mille et un contes qu'on a faits sur le but du voyage de l'ancien roi Gustave Adolphe à Berlin, contes qui sont parvenus jusqu'ici, on s'est plu à rapporter entr'autres : *Que le roi s'y était vu forcé, parce qu'on ne lui payait pas la pension qu'on lui avait promise.* Si le roi n'a pas reçu cette somme, c'est sa faute ; il a refusé de la toucher des mains d'un juif, correspondant du banquier de la cour, Haber, à Carlserana, également de la nation juive ; et par une lettre de ce prince, arrivée hier, nous apprenons qu'il a nommé pour son payeur un chrétien à Stockholm. A son départ de Gripsholm, le roi choisit lui-même la Suisse pour son futur séjour, et promit d'y demeurer avec sa famille ; c'est sous cette condition que les Etats lui ont accordé une pension. Les fréquens voyages du roi et le refus d'habiter le château de Moersbourg, qui avait été préparé pour lui et pour les siens, ont fait maintenant naître la question, si on devait continuer

à payer la pension accordée au roi et à sa famille, vu qu'il n'a pas tenu les engagements qu'il avait contractés. »

Nous ne chercherons point à décider cette question. Mais si le roi de Suède, abdicaire et fugitif, a cherché un asyle chez le peuple dont la protection et l'alliance l'ont détrôné, il est probable que la question de ce que la Suède lui peut devoir, n'en formera plus une sur laquelle les Etats aient à délibérer. Au surplus, et pour en revenir à ce qui regarde plus positivement les intérêts de la Suède, dont les voyages du comte de Gottorp nous ont tenus comme éloignés, l'arrivée du prince-royal y sera aussi prochaine qu'elle y est impatiemment attendue. Au moment où nous écrivons, il doit être à Stockholm, où il a été précédé par l'ambassadeur de France M. Alquier.

Quelques lecteurs se rappellent, peut-être, les étranges conséquences que les Anglais se plaisent à tirer de l'élection de ce prince, et savent de quelle manière elles ont été repoussées à Paris; il est remarquable qu'à la même époque, les mêmes bruits semés en Russie étaient accueillis de la même manière, et qu'au moment où le *Moniteur* de France disait, « le continent est en paix et y restera, » l'empereur Alexandre daignait donner au chevalier Debray; partant pour Munich, ces paroles d'adieu et de congé aussi authentiques que remarquables :

« Vous ne manquerez pas d'entendre sur la route des bruits ridicules, sur une prétendue rupture entre la Russie et la France; il est singulier qu'on veuille à toute force mettre aux mains les Russes et les Français. Soyez tranquille sur ces bruits. J'aime l'empereur Napoléon, et il a pour moi les mêmes sentimens. L'alliance des deux empereurs est à l'abri de toutes vicissitudes. »

C'est ici le lieu de répéter quelques bruits que les Anglais font encore venir de Gothenbourg et de Danemarck : car tous les bruits alarmans, même les plus insensés et les plus ridicules, ont leur source en Angleterre. Le premier aurait été répandu à Copenhague, et suivant ce bruit la France et l'Autriche armeraient contre la Russie; suivant le second, la France aurait demandé le passage par le Holstein, de 25,000 hommes destinés pour la Zélande; enfin, la junte de Xérès aurait déclaré au roi Joseph son impossibilité de fournir plus long-tems des vivres à l'armée devant Cadix. *Balivernes*, dit le *Moniteur*, à l'énoncé de chacun de ces bruits, *balivernes pour étourdir le peuple de Londres*. Nous répétons avec lui *balivernes*,

nous les donnons pour ce qu'elles sont, et, comme on dit, pour mémoire.

Au camp royal de Scilla, c'était peu d'une reconnaissance hardie sur la rive opposée, et d'une apparition qui a porté l'alarme dans Messine. Le roi a voulu prouver qu'il était possible à son armée de débarquer en Sicile au premier coup de vent qui mettrait l'ennemi dans le cas de faire rentrer sa ligne d'embossage. Cet événement a eu lieu le 18 septembre : les Anglais, frappés par le vent qui les jettait à la côte, avaient fait rentrer tous leurs bâtimens dans le port. Vers dix heures du soir des détachemens de plusieurs régimens et un bataillon corse s'embarquent, et se dirigent en silence vers Scaletta. A trois heures du matin, ils étaient à Saint-Stephano en Sicile; et en avaient délogé l'ennemi aux cris de *vive l'Empereur ! vive le Roi !* Leurs colonnes s'avancent audacieusement, enlevant l'un après l'autre les postes qu'ils trouvaient sur leur passage : ils allaient sans doute être soutenus, et peut-être ce débarquement était le prélude d'une opération générale ; le roi sur l'autre rive avait passé la nuit dans sa barque, et l'armée n'attendait qu'un signal ; mais ce signal ne put être donné : les vents, ces seuls maîtres de la mer ; ces véritables et irrésistibles dominateurs de l'onde en avaient autrement ordonné ; un calme plat s'était tout-à-coup établi, les courans étaient contraires, et l'on ne put que donner le signal du retour aux détachemens descendus sur l'autre rive. Le général anglais s'est alors efforcé de rendre leur retraite difficile, mais ils avaient fini leur embarquement avant que l'ennemi eût pu réunir les moyens nécessaires pour les pousser vivement vers le rivage ; seulement quelques hommes n'ont pu être ramenés, parce que les premières barques arrivées étaient retournées aux Calabres ; et n'avaient pu revenir, comme on l'a vu, avec de nouvelles troupes. Cette tentative a été brillante ; elle a encouragé les Napolitains, et leur a fait reconnaître que son entier succès n'avait tenu qu'à une force surhumaine : elle a porté l'alarme parmi les Anglais, qui reconnaissent ce qu'ils peuvent attendre de quelques heures de constance d'un vent contraire à la défense de l'île ; enfin les peuples de Sicile ont vu les troupes napolitaines, et malgré la précipitation de l'attaque et le peu de durée de leur séjour, ils ont pu connaître, par le traitement qu'ils ont éprouvé dans les villages occupés par les troupes de S. M., combien étaient ridicules les moyens employés par les Anglais pour

tâcher de rendre redoutable à la population sicilienne une invasion qu'elle préférerait aujourd'hui sans doute à l'occupation gênante et anti-nationale de leurs prétendus protecteurs, invasion qu'elle appelle de ses vœux, et à laquelle il est démontré qu'avec un concours heureux de circonstances les Anglais ne peuvent s'opposer.

Depuis ce moment, le roi s'est rendu à Reggio, quelques divisions se sont rapprochées de Scilla, et leurs barques ont filé sur ce point. La garde royale a suivi le mouvement de ces divisions. Dans le même moment, le roi, instruit que des éruptions successives et très-violentes du Vésuve avaient causé beaucoup de dommages, a écrit à son ministre de l'intérieur que les pertes seraient remboursées sur sa cassette; les noms de ceux qui auraient pu périr seront donnés à S. M., et des secours seront distribués à leurs familles.

Depuis la publication des patentes sur les finances en Autriche, de nouvelles demandes se succèdent pour des acquisitions de domaines ecclésiastiques. Il n'était pas exact de dire que les domaines ecclésiastiques en vente dussent être achetés en espèces sonnantes; ils peuvent l'être de cette manière, mais aussi en papier; et il est question d'exiger de l'acquéreur qu'il prouve qu'il a retiré ses fonds de l'étranger, ou qu'il les avait à sa disposition avant la publication de la circulaire. En Bavière, comme dans le grand duché de Francfort, il est question d'obliger les propriétaires détenteurs de denrées coloniales à payer des droits très-considérables: ces droits seront les mêmes que ceux établis en France par décret du 5 août, et ne porteront que sur celles de ces denrées consommées dans le pays, et non sur celles exportées; la même mesure vient de s'étendre au royaume d'Italie et à celui de Naples, où l'entrée de tous les bâtimens chargés de denrées coloniales, quel que soit le pavillon, est interdit sous les peines les plus sévères. Des ordres publiés à Trieste admettent au nombre des bâtimens neutres ceux Ottomans: cette notification a fait une grande sensation dans l'Adriatique.

L'extrême rigueur avec laquelle est poursuivi le commerce anglais, soit dans les ports où il cherche à pénétrer, soit derrière la ligne même des douanes, s'il est parvenu à la franchir, continue à exciter en Angleterre les alarmes de tous les bons esprits, et ces alarmes ne sont que trop justifiées par de funestes événemens. Le 27 septembre, M. Abraham Goldsmith, chef d'une des premières mai-  
sons



sons de Londres, s'est brûlé la cervelle; on a en même-  
tems eu connaissance de la faillite de la maison Bekers,  
qui faisait des affaires immenses avec Malte et Héli-  
goland, et qui manque de 24 millions de francs, parce que Héli-  
goland et Malte, entrepôts surchargés, n'ont pu trouver, sur  
aucune partie du continent qu'ils avoisinent, les débouchés  
sur lesquels comptaient les directeurs de cette maison. On  
regardait ces deux maisons comme *les colonnes de la cité*;  
à la nouvelle de leur chute, le cours est tombé subitement.  
L'état de la banque de Londres a aussi continué d'être pris  
par les actionnaires en très-grande considération. La divi-  
dende a été réglé à 5 pour 100. On a remarqué le discours  
d'un membre qui s'est attaché à réfuter le rapport du co-  
mité des monnaies sur l'état de la banque. Cet orateur  
attribue cet état à d'autres causes que le comité, et justi-  
fie peut-être plus adroitement ces causes, mais cela ne  
change rien à l'état de la banque. L'orateur n'en conclut  
pas moins à ce que la banque ne fasse ses paiemens en  
espèces, que lorsque les directeurs le jugeront à propos;  
et lorsqu'un tel discours, que le *Moniteur* a donné en  
entier et qui effectivement est curieux, reçoit de vifs ap-  
plaudissemens, on conçoit qu'ils sont libéralement donnés  
par les actionnaires de la banque, plus que par les porteurs  
de billets; nous ne pouvons, toutefois, passer sous silence  
un fait à consigner et que l'orateur nous révèle. La banque  
a fait vingt-neuf remontrances au gouvernement contre les  
exportations de numéraire pour les expéditions tentées  
par le ministère, et pour les subsides accordés aux souve-  
rains armés contre la France. Ces remontrances ont été  
vaines, M. Pitt n'y prenait pas garde, et comme depuis  
lui le mal a été en croissant, on peut évaluer ce qu'il est  
aujourd'hui; la vingt-neuvième remontrance datait de 1797.

Or, voici pour la banque l'occasion d'en préparer une  
trentième, et contre un nouvel envoi de forces en Por-  
tugal, tandis que lord Wellington, à la date du 7 sep-  
tembre, continuait son mouvement de retraite, et contre  
une expédition lointaine et hasardeuse dirigée sur l'île de  
Bourbon. On sait quel succès a eu une première tentative  
sur cette île. La seconde est, dit-on, confiée à 5000 hom-  
mes sous le commandement du général Camphell.

Quant au Portugal, on sait que c'est le 4 et le 5 que lord  
Wellington a commencé sa retraite de Celorico sur Coim-  
bre. Les troupes françaises ont suivi ce mouvement et se  
sont portées sur Pinhel. Le duc d'Abrantès était à Ledes-

E e



ma. Des escarmouches ont eu lieu pendant la retraite de l'armée anglaise, nécessairement avec des succès variés. On ignore en Angleterre si les renforts envoyés au lord Wellington le détermineront à livrer bataille avant la saison pluvieuse; mais voici un événement qui peut changer les combinaisons de ce général; ou qui, s'il ne les change point, jette un grand jour sur la position de son armée, et ses rapports politiques avec les Portugais.

Voici ce qu'on lit dans l'*Alfred* du 2 octobre, et dans le *Moniteur* du 11.

« Pendant que l'armée anglaise s'est opposée jusqu'ici aux progrès de Masséna, Lisbonne a été menacée par les machinations du parti français qui existe dans cette ville.

» Lord Wellington a intercepté une correspondance entre l'ennemi et un parti portugais opposé à l'Angleterre, dans lequel se trouvent plusieurs des nobles les plus considérables. Plus de deux cents personnes ont été arrêtées, et on a trouvé une grande quantité d'armes cachées. On dit que le plan des conspirateurs était de mettre le feu à la ville en plusieurs endroits, et de profiter du désordre occasionné par l'incendie pour massacrer les Anglais et leurs principaux partisans. Le moment de l'exécution devait coïncider avec une attaque générale de Masséna contre l'armée de lord Wellington. Heureusement que ce complot a été découvert: les conspirateurs ont été enlevés et conduits à bord des vaisseaux; et sans doute ils auront le sort qu'ils ont si bien mérité.

» D'autres lettres ajoutent que les avis donnés à lord Wellington étaient si précis, que les demeures des conspirateurs et le nombre des armes qui devaient s'y trouver y étaient spécifiés. On assure que la quantité d'armes découverte est considérable. Les conspirateurs devaient aussi, dit-on, faire sauter le principal magasin à poudre; ce qui aurait détruit un des quartiers de la ville. D'après ce qui a transpiré jusqu'ici, ce complot paraît avoir été formé dans la plus haute classe des habitants. Un grand nombre de nobles ont déjà été arrêtés; et comme les ramifications du projet sont très-étendues, on doit s'attendre à de nouvelles arrestations.

» Ceci est une nouvelle preuve de la fausseté de l'opinion qui prétend que la seule populace des États de l'Europe est bien disposée en faveur des Français. Il paraît maintenant bien certain qu'en Espagne et en Portugal, les partisans de la France doivent se chercher dans les premières classes de

la société. Nous ignorons les causes de cette prédilection ; mais il est pénible de voir des dispositions aussi hostiles envers l'Angleterre chez les Portugais les plus éclairés et les plus riches. On ne dit pas que le clergé ait eu part à la conspiration ; c'est de lui que dépend notre succès. Si le clergé joignait son influence à celle de la noblesse, ce serait une folie à nous que de prétendre défendre le Portugal. »

Il est difficile d'asseoir son jugement sur un événement de cette importance, d'après un extrait de dépêches sans date, et ne renfermant que des détails aussi peu circonstanciés ; il faut attendre le résultat de cette découverte pour en apprécier l'importance. Mais, quoi qu'il en soit du nombre et des desseins des conspirateurs, et de la nature du crime que les Anglais prétendent avoir à punir, dût le Tage revoir les exécutions sanglantes qui, sur la côte de Naples, ont déshonoré ce pavillon anglais, que Nelson laissa déployer sur elles, il resterait démontré que les Portugais ne regardent pas les Anglais comme des protecteurs fidèles, comme des alliés utiles ; que la chute d'Almeida ne les a pas fait considérer comme des défenseurs dévoués et généreux, que leurs mouvemens n'inspirent à Oporto, à Coimbre et à Lisbonne que de vives alarmes, et qu'enfin les Français avaient laissé dans la capitale du Portugal, sur leur conduite, leur discipline, leur administration, leur police, des souvenirs honorables pour eux et chers à une partie des habitans. Cela reconnu, si les Anglais avouent que ces habitans ne sont point de ces prolétaires toujours prêts à se vendre à l'étranger, et à embrasser la cause de la révolte, parce qu'elle est celle du pillage et des excès, mais que les auteurs du complot appartiennent aux premières maisons du Portugal, que les habitans les plus éclairés et les plus riches y sont partisans des Français, les attendent, les appellent, et voulaient leur faciliter les chemins, la position des Anglais en Portugal est jugée, et leur projet de défendre ce pays est apprécié, en se mesurant sur la conduite qu'ils y ont tenue, envers des ennemis qu'ils n'ont pas su combattre, et des amis qui les récusent pour défenseurs. S.

---

#### PARIS.

On annonce que dimanche, 21 octobre, il y aura une grande fête à Fontainebleau. Il y aura spectacle et bal.

Les invitations doivent être très-nombreuses. La Comédie française représentera *les Trois Sultanes*, qui seront suivies d'un divertissement.

— M. le conseiller-d'état Néri Corsini est nommé membre du conseil du sceau des titres en remplacement de M. Portalis, directeur-général de l'imprimerie et de la librairie.

— Des lettres de Marseille annoncent un grand nombre de prises dans la Méditerranée.

— Un journal du Nord annonce que le roi d'Angleterre a été frappé d'une attaque d'apoplexie qui a mis ses jours en danger.

— M. Rousseau, évêque d'Orléans, est mort à Blois, dans la soixante-quatrième année de son âge.

— Les petits spectacles ont reçu l'ordre de commencer tous les jours à six heures.

— On promet, pour cet hiver, à l'Opéra-Buffera, la *Flûte enchantée* et le *Don Juan* de Mozart, et une reprise brillante du *Matrimonio segreto*.

## ANNONCES.

*Nouveaux Dialogues*, ou Entretiens aux Champs-Élysées, de quelques personnages marquans, anciens et modernes; par Louvain-Desfontaines. Prix, 60 c., et 80 c. franc de port. Chez Martinet, rue du Coq-Saint-Honoré; Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois; Petit, Palais-Royal, galeries de bois; et chez l'Auteur, rue Helvétius, n° 345.

*Traité d'Equitation*; par de Montfaucon de Rogles, écuyer ordinaire de la petite écurie du roi, commandant l'équipage de Mgr. le dauphin. *Nouvelle édition*, d'après celle du Louvre. Un vol. in-8° de 276 pages, avec 9 planches. Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port. Chez M<sup>me</sup> Huzard, imprimeur-libraire, rue de l'Éperon, n° 7; Magimel, libraire, rue de Thionville, n° 9; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*L'homme Singulier*, ou *Enfils dans le Monde*, par Auguste Lafontaine; imité de l'allemand sur la dernière édition; par J. B. J. Breton, et J. D. Frieswinkel. *Nouvelle édition*, ornée de deux gravures,

dessinées par Monsieu et exécutées par Bovinet. Deux vol. in-12. Prix, 4 fr., et 5 fr. 20 c. franc de port. Chez Gabriel Dufour et compagnie, libraires, rue des Mathurins, n° 7; et chez Janet et Cotelie, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

*La Petit Chansonnier, ou les Diners du Petit Salon.* Un vol. in-18. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. A Lyon, chez M. Mauchera. Longpré, cabinet littéraire.

*L'Epicurien Lyonnais.* Un vol. in-18. Prix, 1 fr., et 1 fr. 25 c. franc de port. Chez le même.

*Des Manufactures de Soie, et du Mûrier;* par M. E. Mayet, ancien directeur des fabriques du roi de Prusse. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Mongie jeune, libraire, Palais-Royal, galerie de bois, n° 208; Ferras aîné, libraire, rue des Grands-Augustins, n° 11; Bertin, libraire, rue Mazarine, n° 35.

*Histoire des généraux Français depuis 1792 jusqu'à nos jours;* par A. Châteauneuf. Sixième édition, absolument refondue. Le prix des 24 parties de cent-cinquante pages chacune était précédemment, de 30 fr. et de 36 fr. franc de port. Cette sixième édition, revue avec un soin extrême, très-épurée quant au style, et bien imprimée, ne se vend que 22 fr., et 28 fr. franc de port. Ceux qui s'y abonneront recevront à-la-fois, dès-à-présent, depuis la 1<sup>re</sup> jusqu'à la 12<sup>e</sup> partie. Les douze dernières parties qui se réimpriment, seront envoyées aux abonnés de huit jours en huit jours, jusqu'à la concurrence des 24 parties qui complètent cet ouvrage. Au reste, on peut acheter à part les douze parties réimprimées, moyennant 10 fr., et 13 fr. franc de port, et le reste à mesure qu'il reparaitra. Chez l'Auteur, rue des Bons-Enfants, n° 34; et chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

*Poésies diverses de J. B. A. Clédon.* Deux vol. in-18 très-bien imprimés sur pap. superfine d'Angoulême par Brasseur aîné. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. Chez Delaunay, libraire, Palais-Royal; J. Chaumerot, libraire, Palais-Royal; et chez l'Imprimeur, rue de la Harpe, n° 93.

*Notice sur le Pastel (isatis tinctorum), sa culture et les moyens d'en retirer l'indigo;* par M. de Puymaurin, député au Corps-Législatif. Prix, 75 c. Chez H. Agasse, imprimeur-libraire, rue des Poitevins, n° 6.

*Mémoire sur l'amélioration de nos laines en France, et sur tout l'intérêt qu'elle mérite de la part du gouvernement, dédié à l'Agriculture et au Commerce*; par M. Papion, chef et propriétaire de l'ancienne manufacture royale de damas et lampas de Tours. Brochure in-8°. Prix, 50 c., et 60 c. franc de port. A Tours, chez Letourmy, impr.-libraire, rue Colbert, n° 2. A Paris, chez Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

*Une Matinée de Charlemagne*. Ce petit fragment se trouve chez Repard, libraire de S. A. I. la princesse Pauline, rues de Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

*Mémoire sur la culture des mûriers et les récoltes de soie, dédié aux Sociétés d'Emulation et d'Agriculture*; par M. Papion, chef et propriétaire de l'ancienne manufacture royale de damas et lampas de Tours. Brochure in-8°. Prix, 75 c., et 1 fr. franc de port. A Tours, chez Mame, imprimeur-libraire. A Paris, chez Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

*Pensées de Cicéron*, choisies et traduites en français par feu J. d'Olivet, membre de l'Académie française; on y a joint le texte latin et une traduction italienne: à l'usage des lycées et des collèges, et de tous les jeunes gens qui se livrent à l'étude des langues. Par E. T. Dessous. Edit. de 1797. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Chez Lebel et Guitel, libraires, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 27.

*Petit Barème décimal*, ou Méthode simple et facile pour convertir les mesures et poids nouveaux en anciens, et les mesures et poids anciens en nouveaux. En outre, une méthode toute simple pour découvrir le prix d'une nouvelle mesure, d'après celui de l'ancienne, et réciproquement celui d'une ancienne, d'après celui de la nouvelle: précédée de la réduction des anciennes monnaies en francs et centimes, et des nouvelles monnaies en anciennes. Ouvrage utile et nécessaire aux fonctionnaires publics, employés, banquiers, commerçans, notaires, arpenteurs, etc., etc.; par J. C., arpenteur-géomètre. Précédé d'un petit tableau de la réduction des pièces d'or et d'argent, livres tournois en francs, d'après le dernier décret impérial du 13 septembre 1810. Un vol. in-16. Prix, 1 fr. 25 cent. franc de port. Chez Leprieux, libraire, rue des Noyers, n° 45.

*L'anthropographie française*, ou Moyens de correspondre à des distances éloignées, précédée de l'exposition de l'anthropographie de

M. James Sprath, lieutenant de vaisseaux, lequel lui a mérité une médaille d'argent de la Société des Arts de Londres ; par MM. Pajot-Laforet, membre de la Société académique des Sciences de Paris, correspondant de la Société des Sciences et Arts de Douay, etc., etc. ; et Coulon de Thevenot, de la Société des Inventions et Découvertes, ancien tachygraphe du gouvernement. Brochure in-8°, avec planche. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. Chez Coulon de Thevenot, rue du faubourg Saint-Honoré, n° 30 ; Lenormant, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

*Instruction sur l'Histoire de France et Romaine* ; par Le Ragois ; suivie d'un *Abrégé de géographie, de l'Histoire poétique, des Métamorphoses d'Ovide*, et d'un *Recueil de proverbes et bons mots* ; avec les portraits des rois et celui de Napoléon Ier. *Nouvelle édition*, totalement revue et corrigée, continuée jusqu'en juillet 1810 ; augmentée d'un *Précis des mœurs, lois et usages des Français sous les trois races*, et d'un *Abrégé de l'Histoire ancienne*, par Moustalon, auteur du *Lycée de la Jeunesse*. Deux vol. in-12 de 612 pages, reliés en un seul volume, en vélin, dos brisé, avec pièce en or. Prix, 3 fr. ; relié en basane, dos brisé, 3 fr. 50 c. ; broché, 4 fr. 50 c. franc de port. Chez Genets jeune, libraire, rue de Thionville, n° 14.

*Discours sur les questions suivantes*, proposées par l'Académie de la Rochelle : *Quel est le genre d'éducation le plus propre à former un administrateur ? Jusqu'à quel degré les lettres et les sciences lui sont-elles nécessaires ? Quel secours l'administrateur et l'homme de lettres peuvent-ils et doivent-ils se prêter ?* Par M. Bajot, employé au ministère de la marine, division des vivres et des hôpitaux. Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez Clerc, libraire, rue du Rempart, près du Théâtre français.

*Mémorial des Pasteurs*, ou Recueil des maximes et des écrits des SS. PP., sur les différentes situations de la vie sociale et de la vie privée ; précédé d'une Notice sur l'histoire du Christianisme, sur les différentes institutions d'ordres religieux et militaires ; et suivi de l'abrégé du *Catechismus ad ordinandos, juxta concilium tridentinum*, ainsi que d'un supplément contenant plusieurs sujets de discours. A l'usage des curés et des jeunes ecclésiastiques. *Nouvelle édition*, revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-12. A Lyon, chez les frères Périsse, imprimeurs-libraires. A Paris, chez Périsse et Compère, libraires, quai des Augustins, n° 47 ; et dans les principales villes de France.

## 440 MERCURE DE FRANCE, OCTOBRE 1810.

*Les Fables de Phédre*, affranchi de César Auguste, Empereur romain, divisées en quatre livres égaux, et traduites en français, par J. B. J. F. Boinvilliers, associé-correspondant de l'Institut de France, etc. conformément à l'édition latine qu'il en a donnée en faveur des lycées, avec les suppressions commandées par la décence. Ouvrage dédié à S. M. l'Empereur de toutes les Russies. Un vol. in-12. Prix, 3 fr. Chez Aug. Delalain, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

*La Science des Négocians et des teneurs de livres*, ouvrage utile aux négocians, armateurs, banquiers, marchands, aux receveurs généraux et particuliers, et aux jeunes gens qui désirent s'instruire; soit dans la tenue des livres à partie simple mixte et double, soit dans la comptabilité maritime et rurale, et dans les opérations de banque. *Troisième édition*, considérablement augmentée, dans laquelle se trouve le commentaire de l'ordonnance de 1673, comme étant la base de notre nouveau code de commerce, et ce dernier code avec sa jurisprudence; le rapport des poids étrangers au marc de France, donné par MM. Hellot et Tillet, offrant ce qu'il y a de plus exact sur cette matière importante, qui fut imprimé dans le tems à l'imprimerie royale, et qui est devenu d'une rareté extrême, un article important sur les prises maritimes, comprenant aussi l'arrêté du 6 germinal an VIII, sur la formation d'un conseil des prises à Paris; et les décrets impériaux des 21 novembre 1806, et 17 décembre 1807; l'article *Russie* en ce qui a rapport à son commerce, le tout enrichi de planches et tableaux. Dédié à son Excellence M. le comte Nicolas de Romantzof, ministre de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, pour les affaires étrangères et le commerce. Par M. P. B. Boucher, conseiller-d'état de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, attaché au ministère du commerce et à la commission des lois. Deux vol. in-4°. Prix, 21 fr., et 28 fr. franc de port. Chez Gabriel Dufour et comp<sup>e</sup>, libraires, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7; et chez Janet et Cotelle, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 17.

*Exercices latins*, tirés des auteurs des derniers siècles de la littérature latine, à l'usage des classes inférieures; par Depping. Un vol. in-12, cartonné. Prix, 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. franc de port. Chez P. Blanchard et comp<sup>e</sup>, libraires, rue Mazarine, n° 30, et Palais-Royal, galeries de bois, au sage Franklin.

---

AVIS. — MM. les Abonnés au *Mercur* de France, sont prévenus que le prix de leur souscription doit être payé en francs et non en livres tournois.



# MERCURE DE FRANCE



N° CCCCLXXXIII. — Samedi 20 Octobre 1810.

## POÉSIE.

### LA JEUNESSE DE FLORE (\*).

QUAND Flore vit le jour, elle était si jolie,  
Son teint brillait de si fraîches couleurs  
Qu'elle fut destinée à régner sur les fleurs.  
De tous les Dieux également chérie,  
Elle devint pendant ses premiers ans  
L'heureux objet des soins les plus touchans;  
Bientôt de mille attraits sa jeunesse embellie  
Offrit aux yeux charmés une belle accomplie.  
Ses blonds cheveux, dans un ordre inégal,  
Dessinaient un bandeau sur son front virginal,  
Et formaient avec grâce une boucle, une tresse;  
Ses yeux bleus respiraient l'esprit et la finesse;  
Sa bouche, qu'animait un sourire enchanteur,

(\*) Cette pièce de vers a été faite pour une jeune personne très-jolie, qui se plaisait aux jeux bruyans des écoliers, aimait à s'affubler d'un chapeau militaire, etc. et affectait des manières et un langage qui auraient dû lui être tout-à-fait étrangers.

(Note de l'Auteur.)

Ff



De la rose qui naît retraçait la fraîcheur,  
 Et sa taille légère imitait l'élégance  
 Du lis qu'un doux zéphyr sur sa tige balance.  
 Si parfois sur les fleurs elle formait des pas,  
     On la voyait, de ses pieds délicats,  
     En voltigeant les effleurer à peine;  
 Elle semblait alors agir en souveraine  
     Qui ne veut point fatiguer ses sujets.  
 Les Dieux, en l'admirant, charmés de tant d'attraits,  
     Répétaient tous dans leur ivresse :  
 Des filles du printems voilà bien la déesse !  
 Cependant quelle fut la surprise des Dieux  
     De voir cette aimable immortelle  
     Mépriser ses dons précieux,  
     Et paraissant dédaigner d'être belle,  
 Renoncer au plaisir de charmer tous les yeux;  
 Quitter les mouvemens nobles et gracieux  
     Pour copier quelque geste burlesque,  
 Et prendre une démarche hardie et soldatesque,  
     Jusqu'à ce jour nouvelle dans les cieux !  
     Lorsqu'elle parlait, son langage  
 Formait contraste avec son doux visage;  
     Bien loin de partager les jeux  
     Des nymphes des célestes lieux,  
     On la voyait, dans son étourderie,  
 Des faunes turbulens imiter la folie  
 Et les plaisirs bruyans des espiègles sylvains,  
 S'amuser à charger ses délicates mains  
     Des armes du Dieu de la guerre,  
 Et ceindre à ses côtés son pesant cimenterre.  
 On dit même qu'un jour les grâces, les plaisirs,  
 Les volages amours, et les jeunes zéphyr,  
 Qui venaient folâtrer autour de l'immortelle,  
 Dans un coin de l'Olympe aperçurent la belle  
     Un casque en tête, une lance à la main  
 Qu'elle avait dérobés aux forges de Vulcain.  
 Son front était courbé sous les poids du panache,  
 Et le dirai-je?... une large moustache  
 Environnait ses lèvres de carmin.  
 A cet aspect les zéphyr s'envolèrent,  
 Les plaisirs tristement reprirent leur chemin,

Et pleins d'effroi les amours se cachèrent.

Une Grâce lui dit: Un tel déguisement

Certes a droit de nous surprendre;

A la reine des fleurs il ne sied nullement:

Quelle raison vous forçait à le prendre?

Reine des fleurs! répond en grossissant sa voix

La jeune déité, j'abdique cet empire,

J'en désire un plus digne de mon choix;

Régner au champ d'honneur est le bien où j'aspire,

Dès aujourd'hui je quitte ce séjour:

Je dédaigne les jeux, les plaisirs et l'amour:

Mais je le sens, j'ai du goût pour la gloire,

Et dans un régiment je me ferai tambour!

Les Grâces l'écoutant avaient peine à la croire,

Je vous laisse à juger de leur étonnement.

La déesse des fleurs tambour d'un régiment!...

Ce projet dans les cieux se répandit bien vite:

Jupiter s'indigna, le puissant immortel

En fronça le sourcil qui fait trembler le ciel.

Qu'on l'arrête, dit-il, qu'on s'oppose à sa fuite:

Sans mon ordre partir! ce crime est capital!

Réunissez des Dieux l'imposante assemblée,

Et que devant l'auguste tribunal

On amène à l'instant la jeune écervelée!

Lorsque Jupiter parle, on ne réplique pas;

Les Dieux sont rassemblés, notre belle étourdie

Paraît, confuse un peu de son espièglerie:

Ses yeux baissés, son timide embarras

Donnent un nouveau charme à ses jeunes appas;

Sa rougeur l'embellit, et déjà sur ses traces

L'aimable modestie a ramené les Grâces;

Aussi, jetant un regard sur les Dieux,

Elle vit son pardon écrit dans tous les yeux.

Cependant Jupiter prend un air redoutable,

Et commande à Vénus de gronder la coupable.

Eh quoi! lui dit la mère des Amours,

Flore dédaigne son empire!

Et celle que les Dieux formèrent pour séduire

A perdre ses attraits occupe ses beaux jours!

Le puissant Jupiter, en vous créant déesse,

Ne vous accorda point l'éternelle jeunesse ;

Ah ! profitez de ses dons enchanteurs ,

Que le tems va bientôt emporter sur ses ailes :

Si vous avez l'éclat des fleurs

Vous passerez aussi comme elle.

Flore avoit de l'esprit, il fallut peu d'instans

Pour lui persuader sans peine

Qu'il vaut bien mieux employer son prié-tems

A séduire, à charmer, qu'à faire peur aux gens :

Elle rendit aux fleurs leur souveraine,

Choisit le plus doux passe-tems,

Cultiva son esprit, ses grâces, ses talens,

Et digne enfin d'être chérie,

Elle devint de l'Olympe enchanté

La plus aimable déité,

Comme elle était la plus jolie.

### ÉLÉGIE DE TIBULLE (\*).

#### ILLUSTRATION CHAMPÊTRE.

Vous tous, heureux pasteurs, favorisez mes chants ;

Suivant le rit ancien, purifions les champs.

Viens, Bacchus : à ton front suspends la grappe mûre ;

Cérès, orne d'épis ta blonde chevelure.

Sillons, reposez-vous ; reposez, laboureurs ;

Laissez le soc oisif ; et, dans leurs nœuds de fleurs,

Les taureaux arrêtés à leur crèche remplie,

Permettent que le peuple aux autels s'humilie.

Bergères, ce grand jour réclamé par les dieux,

Écarte du fuseau vos doigts religieux.

Toi dont hier Vénus couronna la tendresse,

Fuis les dieux, fuis, ou crains leur foudre vengeresse :

La chasteté leur plaît ; d'un lin pur décore,

---

(\*) Cette élégie fait partie de la traduction de *Tibulle*, par M. C. L. Mollevaut. Troisième édition. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c. Chez Caret, libraire, rue des Poitevins, n° 2. La traduction en prose de *l'Enéide*, et la traduction de *Salluste*, de M. Mollevaut, se trouvent chez le même libraire.

Plongez une main pure au sein des flots sacrés.  
 Regardez la victime à l'autel amenée ;  
 La foule suit ses pas , d'olivier couronnée.  
 Dieux , nous purifions les champs et les pasteurs.  
 Vous , loin de ces climats repoussez les malheurs ;  
 Que jamais les guérets ne craignent l'herbe avide,  
 Ni la lente brebis , la dent du loup rapide.  
 On verra le colon , de ses nombreux ormeaux ,  
 A ses foyers ardents prodiguer les rameaux ,  
 Et ses fils , riche espoir d'une terre féconde ,  
 En voûte assoupliront la branche vagabonde.  
 Pasteurs , le ciel propice a comblé tous vos vœux ;  
 La fibre prophétique annonce un sort heureux.  
 Que l'odorant Falerne aux festins vous rappelle ;  
 Que , brisant ses liens , le vieux Chio ruiselle :  
 Le buveur , inondé du nectar pétillant ,  
 Peut aujourd'hui , sans honte , errer d'un pied tremblant.

A mon héros absent buvons plein d'allégresse ;  
 Son nom dans nos discours doit retentir sans cesse.  
 L'Aquitaine a fléchi sous ses coups glorieux ,  
 Et sa gloire a vaincu celle de ses aïeux.  
 Messala , viens , accours ! ta présence m'inspire ;  
 Viens , des dieux de nos champs je célèbre l'empire.  
 Le sauvage , à leur voix , quitte son arc sanglant ,  
 Repoussé au loin la faim sans le secours du gland ,  
 Et dépouillant les bois de leur antique ombrage ,  
 Couvre son humble abri d'un dôme de feuillage.  
 Bientôt le joug unit les taureaux indomptés ;  
 Sur leur essieu brûlant les hauts chars sont montés ;  
 La greffe offre à Pomone une branche féconde ;  
 Les jardins altérés des ruisseaux boivent l'onde ;  
 La grappe sous les pieds fait jaillir sa liqueur ,  
 A la fougue du vin l'eau mêle sa fraîcheur ;  
 Cérès , quand Apollon embrase la nature ,  
 Abandonne à la faux sa blonde chevelure ;  
 L'abeille aux jeunes fleurs détrobe leur trésor ,  
 Et de leur ambroisie emplit ses rayons d'or ;  
 Le pasteur fatigué , pour charmer la tristesse ,  
 A des lois asservit les chants de l'allégresse ,  
 Et pressant sous les doigts de légers chalumeaux ,  
 Célèbre ses amours , ses dieux et ses travaux.

O Bacchus ! un bergeur , le front rouge de lie ,  
 Réglâ des premiers chœurs la joyeuse folie ,  
 Et d'une riche étable immola le bélier :  
 Ce bélier des troupeaux était le chef altier.  
 Dans les champs se tressa la première guirlande  
 Dont un enfant aux Dieux fit sa timide offrande ;  
 Dans les champs , la brebis , en l'ardente saison ,  
 Offrit à la bergère une molle toison :  
 La quenouille bientôt reçut la laine humide ,  
 Le doigt la fit tourner sur le fuseau rapide ;  
 Et la navette agile , errant sur le métier ,  
 Mêla son bruit léger aux chants de l'ouvrier.

L'Amour même , ce dieu si fier de sa puissance ,  
 L'Amour dans les hameaux a reçu la naissance ;  
 Son arc mal assuré , ses traits encor nouveaux ,  
 S'exercèrent d'abord sur les faibles troupeaux.  
 Mais en bien peu de tems que sa main ignorante  
 ( Pour mon malheur , hélas ! ) devint sûre et savante !  
 Les troupeaux ne sont plus percés d'un trait cruel :  
 Il poursuit la beauté , l'audacieux mortel !  
 Le jeune homme pour lui prodigue sa fortune ;  
 De ses vœux impuissans le vieillard l'importune ;  
 L'amante échappe seule aux gardiens endormis ,  
 Et , se glissant la nuit au rendez-vous promis ,  
 De ses pieds suspendus sonde les chemins sombres ,  
 De ses bras allongés interroge les ombres.  
 Malheureux ceux qu'Amour voit d'un œil menaçant !  
 Heureux qui sent du dieu le souffle caressant !

Amour , viens aux festins , mais dépose tes armes :  
 Loin de nous tes flambeaux , loin de nous tes alarmes !  
 Pasteurs , à haute voix , priens pour nos guérêts ;  
 Priez à voix plus basse , ô vous amants discrets ;  
 Non , sans crainte parlez ; la flûte de Phrygie  
 Couvre les vœux formés dans la bruyante orgie.

Hâtez-vous : la nuit froide attelle ses coursiers ;  
 Les astres , rallumant leurs feux hospitaliers ,  
 De leur mère voilée éclaircissent les ombres.  
 Le sommeil taciturne , entourés d'ailes sombres ,  
 S'avance lentement sur son char paresseux ,  
 Et les songes légers suivent d'un pied douteux.

C. L. MOLLEVANT.

---

**ENIGME.**

Mon tout présente un objet double ,  
 Qu'il importe que rien ne trouble ;  
 Ils ne font qu'un , mais ils sont deux :  
 En se plaçant à l'entour d'eux ,  
 Un lien commun les rassemble ,  
 Pour faire leur service ensemble ;  
 Car ce serait bien vainement  
 Qu'ils le feraient séparément.

S.....

---

**LOGOGRIPE.**

Sr tu ne touches pas ,  
 Ami lecteur , à ma structure ,  
 C'est dans les cours que tu me trouveras.  
 Mais que dis-je ! à l'instant , d'un livre fais lecture ,  
 Et sous tes yeux aussitôt tu m'auras.  
 Ou bien , mettant ma tête à bas ,  
 De la jeune Aglaé regarde la figure ,  
 En elle tu me connaîtras ,  
 A la fraîcheur de ses appas.

NAR....., *département de l'Aude.*


---

**CHARADE.**

Un fleuve ultramontain se voit dans mon premier ;  
 L'athlète jadis courait dans mon dernier ;  
 Tous les voleurs redoutant mon entier.

J. D. B.

---

*Mots de l'ENIGME , du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *C.* (la lettre)  
 Celui du Logogriphe est *Email*, dans lequel on trouve : *mail*.  
 Celui de la Charade est *Email*.



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

**CHARLES BARIMORE.** Avec cette épigraphe :

De desseins en regrets et d'erreurs en désirs ,  
Les mortels insensés promènent leur folie.  
Dans des malheurs présens , dans l'espoir des plaisirs ,  
Nous ne vivons jamais , nous attendons la vie.

Un volume in-8°, grand raisin , figures. — Prix, 4 fr. 50 c. , et 5 fr. franc de port. — A Paris , chez *Renard*, libraire , rue Caumartin , n° 12 ; et chez *Arthur-Bertrand*, libraire , rue Hautefeuille, n° 23.

On a tant fait et refait de romans , qu'il semble qu'en ce genre il n'y ait plus rien à faire ; cependant la manufacture va toujours , et avec une activité qui confond tous les calculs. Ce n'est pas que les lecteurs n'aient souvent été trompés dans leur espoir, les écrivains encore plus ; mais enfin des deux côtés personne ne se décourage , et l'on juge aisément que si les uns ne se lassent point de lire , les autres se laisseront encore moins d'écrire ; car, dieu merci , jamais courtisan n'a eu autant d'envie de plaindre son prince qu'un auteur à son lecteur. Il faut convenir , en même tems , que l'entreprise offre , au premier aperçu , toutes les facilités désirables : le champ est libre , vous pouvez à votre gré l'étendre ou le circoncrire ; vous pouvez dans votre vol ( si toutefois vous avez des ailes ) percer les nues ou raser la terre. Depuis les palais jusqu'aux cabanes toutes les portes vous sont ouvertes ; vous êtes maître de votre tems comme de votre terrain ; vos héros peuvent être mis en scène à la première page et mourir de vieillesse à la dernière ; rien ne vous maîtrise , rien ne vous gêne , ni rhétorique , ni poétique , ni règles , ni usage , ni convention ; vous pouvez passer par-tout , excepté où vous verrez des traces , elles ne sont bonnes qu'à éviter. Ne consultez donc point ici le code pédantesque des lois

littéraires ; il n'en existe qu'une pour les romanciers , c'est d'amuser. Ne craignez pas même d'être pris en mensonge ; le mensonge est votre premier devoir ; mais ce qui paraît si commode à tant de gens dans tant d'occasions , l'est beaucoup moins dans celle-ci : il y a loin de mentir en imposteur ordinaire ou en poète ; autant l'un se ravale , autant l'autre s'élève au-dessus de la nature humaine ; car mentir en poète , c'est créer ; et créer , c'est l'action d'un dieu. Cependant ne vous contentez pas d'une création informe et inanimée , tâchez que vos êtres fantastiques offrent les apparences d'une existence réelle : que , s'il est possible , ils fassent une illusion complète , et qu'ils s'emparent de l'esprit comme ces rêves dont on a peine à se détromper. Quand vous nous racontez ce que vous n'avez pas vu , faites en sorte qu'on voie ce que vous racontez ; tâchez que tout se lie , tout s'enchaîne , et se serve de preuve entre soi ; qu'une juste convenance entre les caractères de vos personnages , leurs discours et leurs actions , prête je ne sais quelle probabilité aux aventures les plus extraordinaires , et qu'une simplicité malicieuse dans le ton du récit , donne au conteur , comme au bon Arioste , l'accent de la persuasion ; en un mot , mentez avec vérité ; ou , si les choses que vous avez à nous dire étaient assez étranges pour que la crédulité la plus accommodante ne pût s'y prêter , fascinez comme l'Arioste la sévérité même , et que l'étrange disparaisse sous le gracieux. Qu'une grande pensée morale vous serve toujours comme d'étoile dans votre route : les hommes aiment que l'instruction naisse de l'amusement , comme les fruits des fleurs. Montrez-nous donc , sous les formes qu'il vous plaira , les passions tyrannisant les hommes chacune à sa manière , toujours divisées entre elles , toujours réunies contre la raison , leur ennemie commune ; peignez-nous l'ivresse de l'orgueil , les fureurs de la haine , les tortures de l'envie , la pauvreté de l'avarice ; mais peignez-nous aussi la vertu , *virtutem videant*. Peignez la probité au-dessus de la tentation , la sagesse méprisant également les offres et les menaces de la fortune ; peignez , en couleurs célestes , les délices de la bienfaisance , l'enthousiasme de



l'honneur , la magnanimité de l'amitié ; sur-tout n'oubliez pas l'amour dans vos tableaux ; l'amour , ce délicieux assaisonnement de la vie ; l'amour , dont on a fait tant de portraits , et dont il restera toujours tant de portraits à faire ; peignez-le de manière que notre cœur le reconnaisse à ses charmes , notre raison à ses dangers ; qu'à chaque page les ames sensibles répètent involontairement : *O troppo dura legge* , et les ames fortes : *O troppo imperfetta natura*. Enfin, si votre héros ou votre héroïne en triomphent , qu'on les admire sans les aimer moins ; s'ils succombent , qu'en les admirant moins , si l'on veut , on les aime davantage.

Une partie de ce que nous avons osé mettre en conseils , l'auteur du roman que nous avons sous les yeux a su le mettre en exemples ; et quoique ce joli morceau ne soit , en effet , qu'un morceau d'un plus grand ouvrage où nous aimerons à le retrouver , il suffit de reste pour donner l'idée qu'on doit prendre du style agréable , de la sensibilité communicative et des nobles affections de l'écrivain.

Le héros de la pièce , le jeune Barimore , est un de ces êtres privilégiés que les bons romanciers , à l'exemple des poètes et des fées , se plaisent à doter de ce qu'ils trouvent de plus précieux dans leur trésor , et qui apparaissent tout-à-coup dans l'imagination du lecteur comme Roscius ou Talma sur la scène , pour tout effacer.

A une haute naissance , à une grande fortune , à une charmante figure , le jeune sir Charles Barimore joint une ame sensible , un caractère aimable , un esprit orné , des talens cultivés , une raison précoce ; mais ce qui ajoute encore à tant d'avantages , c'est que déjà l'honnête homme perce au travers d'une aussi brillante enveloppe , qu'il a des principes arrêtés dans l'âge qui n'annonce encore que des inclinations , et que son premier abord en inspirant l'intérêt commande l'estime et la confiance. Cependant le cœur de sir Charles ne s'est encore ouvert qu'à l'amitié ; mais je ne sais quoi lui dit , sans amour point de bonheur ; il est donc triste comme beaucoup d'autres Anglais , et comme eux il prend le parti de voyager.

Il s'embarque pour la France avec un jeune Français, son compagnon d'études et son premier ami ; Moléar (c'était son nom), était aimable, léger, impétueux, inconsideré comme son âge, et si l'on en croit les Anglais, comme son pays le comporte. On ne savait pas trop bien en Angleterre qui était ce Moléar : lui-même ignore, à vrai dire, ses parens ; mais qu'importe à Barimore ? un ami n'est-il pas toujours assez bonne compagnie ? Le jeune homme était mandé auprès de la duchesse de B., très-digne et très-grande dame, et mère d'une personne accomplie, nommée M<sup>me</sup> de Saverande. Moléar leur est présenté : la dame, malgré sa réputation de sécheresse et de froideur, le reçoit à bras ouverts ; elle s'écrie à plusieurs reprises qu'elle revoit les traits de son amie la plus tendre et la plus chère, et demande à sa fille de consentir qu'elle l'adopte et qu'elle le traite comme son propre fils. On pense aisément que l'ami de Moléar est d'abord traité comme ami de la maison, et d'après son caractère aussi aimant qu'aimable, il ne tarde pas à le devenir.

Paris en était alors au premier crépuscule de la révolution, et déjà c'en était assez pour déterminer M<sup>me</sup> la duchesse et compagnie à sortir de France. Barimore les suit, et se lie particulièrement avec un personnage très-remarquable qui se trouvait dans la caravane. C'était un brave et galant homme, d'une très-belle figure, et d'un esprit encore plus distingué ; autrefois l'homme d'affaire, et devenu l'ami de la maison ; mais une fatale différence d'opinion sur les matières qui troublaient alors tous les cerveaux, le rendait de jour en jour moins agréable à la duchesse. Toute la société, par la même raison, lui avait tourné le dos ; jusqu'à Moléar sur l'attachement duquel il croyait avoir, plus que personne, droit de compter ; mais à qui sa frivolité naturelle d'une part, et de l'autre son amour insensé pour M<sup>me</sup> de Saverande, avait fait oublier tout ce qu'il devait à ses amis ; en sorte que ce digne M. Ferrand, attristé de sa position, songeait à retourner en France, vers laquelle d'ailleurs ses idées qu, si l'on veut, ses rêves patriotiques le rappelaient. Cependant, avant de partir, il veut se débarr

rasser d'un secret qui lui pèse , et que , pour des raisons à lui connues , il ne doit confier à personne de la société , pas même à M<sup>me</sup> de Saverande , la seule pourtant dont il ait toujours à se louer. Il choisit donc pour confident ce jeune Anglais qui lui a inspiré autant d'estime que d'affection. Hélas ! cette affection devait peu durer. Aussitôt après la confidence faite , le malheureux part et va chercher à Paris le sort des députés de la Gironde.

Ennuyé de son invincible indifférence , attristé des mécomptes de l'amitié , et pleurant l'homme intéressant qu'il ne reverra plus , sir Charles prend congé d'une compagnie qui essaye en vain de le retenir , et va promener sa mélancolie dans le pays le plus fait pour la dissiper. Son projet est de parcourir l'Italie , non en voyageur ordinaire , mais en contemplateur sensible de la nature , en admirateur savant de l'antiquité , en amateur plus qu'amateur des arts , en véritable artiste : il jouira de ce climat ami de l'esprit ; il dessinera les points de vue les plus attrayans ; il admirera les chefs-d'œuvre , il visitera les monumens , il méditera sur les ruines , et conversera , s'il le peut , avec les hommes fameux dans les sciences ou dans les arts. C'est ainsi que voyage Barimore , toujours occupé sur sa route , autant que la mélancolie le permet , s'arrêtant , s'écartant , se détournant , revenant quelquefois sur ses pas , prenant , comme Inachus , plaisir à prolonger son cours , et partout recueillant au fond de sa pensée la double moisson que l'Italie ancienne et l'Italie moderne ne cesseront jamais d'offrir à l'observateur.

Qui est-ce qui n'ambitionnerait pas une place à côté d'un tel voyageur ? Elle était remplie , et certes par celui qu'on y aurait le moins cherché , par un homme que l'étrange bizarrerie des conjonctures pouvait seule rapprocher de notre jeune Anglais ; c'était , ( qui le croirait ? ) M. l'abbé de Septfonds , qui , obligé de fuir , avait annoncé , en passant par Lausanne , la mort de M. Ferrand ; et comme il projetait de se rendre à Rome auprès du chef de l'église , il avait accepté la compagnie de sir Charles , bien persuadé qu'entre un saint et un honnête homme il ne saurait y avoir de mésalliance.

Les hautes vertus, le profond jugement, la résignation touchante, la tolérance exemplaire du cénobite fugitif, jointes à beaucoup de connaissances qui lui restaient d'un monde auquel il avait renoncé, avaient attiré la vénération sincère du jeune sir Charles, et cette vénération le saint personnage la payait d'une tendre amitié. Ils ont donc voyagé, ou plutôt ils se sont promenés ensemble jusqu'à la capitale du monde; ensemble ils ont payé le tribut qu'elle semble commander à tous ceux qui respirent, pour la première fois, l'air natal de tant de héros, à ceux qui, pour la première fois, impriment leurs pas sur cette terre où un peuple de grandes ombres semble toujours respirer, dans des bronzes, des marbres, des porphyres, à qui des mains immortelles ont donné l'immortalité.

Mais quand on a tout vu et revu à Rome, quand on s'y est familiarisé avec tout ce qui vous y étonnait, et que jusqu'à l'antiquité y a perdu pour vous le charme de la nouveauté, il faut chercher vos plaisirs ailleurs; et Rome elle-même vous dit dans son langage majestueux que vous serez plus heureux à Naples. Barrymore cède comme un autre, plus qu'un autre peut-être, à la tentation commune, car les mélancoliques espèrent toujours laisser leur mélancolie derrière eux. Il part donc après avoir fait des efforts inutiles pour emmener avec lui son pieux compagnon, devenu son ami pour le reste de ses jours, mais que de puissantes raisons tiennent enchaîné dans la métropole chrétienne; et c'est une peine de plus que le malheureux Barrymore emporte avec lui. Le voilà donc condamné à courir le monde, seul, absorbé, suivant sa triste coutume, dans ses tristes réflexions jusqu'à cette ville plus aimable que le Vésuve n'est terrible. Écoutons ce qu'il en dit, afin de juger, au moins par quelques lignes, du talent de sir Charles pour montrer à ses lecteurs ce qu'il a vu, et leur faire éprouver ce qu'il a senti.

« A peine est-on à Naples que déjà on y est naturalisé; » une langueur paresseuse s'insinue dans vos veines, » Arrêté où l'on se trouve, on ne pense pas que le mieux » puisse être plus loin. Mollement couché au pied d'un

» pin, d'un citronnier en fleur, les yeux et la pensée  
» errent doucement sur cette plage fortunée.

» Le soir, la scène devenait plus animée; une gerbe  
» enflammée vomie par le Vésuve s'élevait dans les airs,  
» et retombait en pluie ardente sur Portici et Torre del  
» Greco; le peuple de Naples répondait par des cris de  
» plaisir aux détonations redoublées du volcan. Des  
» fusées, le son de la guitare et la danse de la Taren-  
» telle égayaient le rivage : des barques chargées de  
» musiciens voguaient légèrement sur cette mer sillonnée  
» de feux, et la lumière de la lune était voilée par le  
» reflet rougeâtre de ce vaste incendie. »

Au reste, sir Charles prouve mieux que personne,  
par son exemple, qu'on oublie tout à Naples, qu'on s'y  
oublie soi-même, et qu'on n'y pense pas même à penser;  
car, de son propre aveu, il y reste près d'un an dans une  
sorte d'assoupissement d'esprit et de sensibilité qu'il  
compare aux calmes précurseurs des grands orages.  
Une promenade solitaire, sans autre but que le change-  
ment de place, le conduit par hasard à Procita, petite  
île à trois millés de Naples, peuplée jadis par une co-  
lonie grecque, dont les habitans offrent encore quelques  
vestiges dans leurs traits, leur langage et leur costume.  
Notre mélancolique s'oublie, selon sa coutume, dans  
ses vagues rêveries; le mauvais temps le surprend; im-  
possibilité absolue de se rembarquer, difficulté presque  
égale de gagner le bourg qui ne laisse pas que d'être  
assez éloigné : une humble maison de pêcheur est seule  
à portée; Charles s'y réfugie; la pauvreté est hospita-  
lière. Il y voit de jeunes et belles filles, et une entre  
autres... La voilà trouvée celle qui devait lui faire payer  
ce tribut si long-temps refusé aux plus aimables dames  
d'Angleterre, de France et d'Italie. C'était la fille d'un  
pêcheur, c'était Niziéda que son cœur attendait; ils se  
voient; ils se fixent; une même commotion électrique  
les a frappés; ils aiment, ils aimeront toujours; rien ne  
les séparera, mais qui pourra les rapprocher? Demandez  
au premier des entremetteurs, à l'amour.

Barimore, déjà tout autre, n'a pas tardé à s'insinuer  
dans la confiance de l'humble famille des Andora : il

apprend que ces bonnes gens ne sont pas absolument ce qu'ils paraissent ; comme beaucoup de pauvres , ils ont été riches ; comme beaucoup de riches , ils sont devenus pauvres. Si c'était là tout le mal , le remède serait bientôt trouvé. Il y a plus , c'est qu'ils tiennent de très près , (à la vérité par une mésalliance) à une famille noble , qui leur fait quelque bien ; mais à la condition expresse que tous leurs enfans embrasseront l'état monastique aussitôt qu'ils seront en âge de prononcer des vœux , et les malheureux père et mère y avaient consenti. Que n'ose point l'orgueil , et que n'accepte point la misère ? Ils y avaient consenti , et leur belle Niziéda , comme une autre Andromède , allait être la première victime de cette loi sacrilège qui ne leur permettait de vivre qu'en immolant leurs enfans , et qui les nourrissait en quelque sorte de leur postérité. Niziéda en était instruite ; elle s'était soumise ; elle avait promis , mais c'était avant d'avoir vu le beau sir Charles Barimore. Cependant le couvent est désigné , la jeune fille y est attendue ; elle devrait déjà y être , et c'est par une faveur singulière que ces pauvres parens avaient obtenu pour leur enfant chéri un répit de deux ans ; mais le terme fatal approche , et l'abbesse réclame sa prole. Que ne fait point le désolé sir Charles pour persuader à la victime de se dérober au sacrifice ! Inutiles efforts , la trop vertueuse fille a promis , et c'est comme si la promesse était écrite au ciel. Déjà il ne reste plus qu'un mois ; Niziéda languissante , accablée , trop faible contre ses combats intérieurs , tombe malade ; une fièvre brûlante se joint à la fièvre d'amour ; son état devient de jour en jour plus inquiétant. Charles , heureux au moins de la servir , a gagné sa maladie ; bientôt le médecin déclare que la malade est dans le plus pressant danger , et que Charles risque d'y être lui-même , s'il s'obstine à rester auprès d'elle ; mais il sent qu'il risque encore plus à s'en éloigner. Déjà tous les deux , comme deux colombes percées de la même flèche , sont étendus sans connaissance l'un à côté de l'autre , prêt de mourir ensemble , faute de pouvoir y vivre . . . quand tout-à-coup une voix inattendue réveille Barimore de sa léthargie ; il

reconnaît le vénérable et sensible abbé de Septfonds, qui, au milieu des tumultes politiques, avait suivi son jeune ami de la pensée : rien ne lui avait échappé ; il savait l'amour de Barimore, et il le pardonnait ; il savait ces terribles engagemens qui, semblables à des handelettes sacrées, liaient la tendre Niziéda ; il savait que l'un et l'autre touchaient à leurs derniers momens. Que ne peut la sagesse encouragée par l'amitié ! il est parti ; il a obtenu dans sa route le désistement de l'orgueilleuse famille ; il a fait entendre raison à l'abbesse ; il a levé les scrupules des bons et simples parens, et arrivé à tems pour placer la main mourante de Charles dans la main mourante de Niziéda, il les guérit l'un par l'autre.

Reposons-nous ici, et laissons respirer nos deux convalescens ; laissons-les jouir d'un bonheur que l'auteur peint si bien, mais qui durera si peu ! et détournons, si nous pouvons, les yeux des tableaux rembrunis qui vont succéder à ces agréables peintures ; car plus nous nous intéressons à Charles et à Niziéda, plus il nous en coûterait de nous arrêter sur le récit de leurs malheurs. On se ressouviendra seulement que Charles, avant de quitter Lausanne, a reçu une confidence importante ; et ce n'est pas la peine de dire qu'il devait garder le secret jusqu'au moment d'en faire usage. Or, le moment est venu. Voici le secret. Molear et M<sup>me</sup> de Saverande sont frère et sœur, et l'ignorent ; la duchesse et son ancien homme d'affaires le savaient aussi bien l'un que l'autre, mais ils sont morts sans l'avoir dit aux parties intéressées. Maintenant le jeune homme est passionnément amoureux de la jeune dame ; et cet amour date, comme bien d'autres, du premier regard ; elle en est embarrassée ; elle pourrait lui défendre de la voir ; mais il lui a été si vivement, si tendrement recommandé par la duchesse, qu'elle ne se résoudra point à rompre avec lui. Enfin, tant que M. de Saverande a vécu, il n'y avait rien à craindre ; aujourd'hui elle est veuve ; elle n'a point, il est vrai, d'amour pour Molear, mais, en même tems, elle n'en a pour personne, et il en a tant pour elle ! tant, qu'elle a peut-être besoin qu'on l'aide à lui résister. Au surplus, le frère et la sœur sont à Rome, et l'un et l'autre y attendent

dent Barimore, qui sent qu'il n'y a pas un moment à perdre.

Revenons à présent à Niziéda ; elle nous a d'abord semblé parfaite, elle ne l'est point. Son mari, quoique tous les jours plus épris, lui a reconnu une défiance que rien ne rassure, une jalousie incurable, une inquiétude vague attachée peut-être à l'excès de la félicité même, lorsqu'elle passe la mesure du cœur.

Nous la verrons donc cette belle et trop intéressante créature en proie aux plus horribles chagrins, quand son mari lui annoncera la courte absence qu'il médite ; en vain essaye-t-elle de le retenir, l'honneur parle, et Barimore n'écoute que l'honneur ; en vain demande-t-elle à le suivre, elle est grosse de huit mois, elle est languissante, elle est malade, les chemins ne sont pas sûrs, son mari l'aime trop pour consentir. Malheureux ! l'honneur lui défend de rester auprès d'elle, l'amour lui défend de l'emmener avec lui. Bref, il saisit un moment où il la voit tombée dans une sorte d'assoupissement, à la suite des plus horribles agitations, et il part. Il lui a fallu pour cela toute la force que donne la probité ; mais qu'aurait-il fait s'il avait prévu tout ce qui s'en est suivi ? et ce départ insensé de Niziéda, et cette arrivée sous un autre nom à l'hôtel garni de sir Charles, et ce coup de foudre qu'elle reçoit à cette porte fatale qu'elle n'entre trouve que ce qu'il faut pour voir Charles avec M<sup>me</sup> de Saverande, et qu'elle referme sans avoir été vue, et ce déplorable enfant tombé mort sur l'escalier de l'hôtel, et tous ces signes de la plus effrayante folie, et cette fuite précipitée, dans un pareil état, dans de pareils momens ! et cette retraite impénétrable, indevinable, où elle va chercher un tombeau, que ne connaîtra jamais celui qui serait trop heureux de le partager !

Au reste, tous les romans sont pleins de ces infortunes-là ; c'est à qui s'y prendra le mieux pour nous les rendre d'une manière plus frappante, et peu s'y prennent aussi bien que notre auteur ; mais plus les objets sont bien peints, comme ici, plus l'effet qu'ils produisent dans notre pensée doit être douloureux. Quelle idée un écrivain a-t-il donc de ses lecteurs, s'il pense,

G.g





on leur offrant de telles images , les servir à leur goût ? et qu'est-ce que les hommes , si ce sont là les plaisirs qu'il leur faut ? Et ces dames sensibles et délicates qui en font leur plus doux passetemps , ne ressemblent-elles pas à ces douces vestales qui , dans les combats de gladiateurs, trouvaient leurs innocentes délices à voir couler le sang , et faisaient ordinairement signe au vainqueur d'égorger le vaincu ?

S'il était possible qu'il parût aujourd'hui , dans nos sociétés , un homme de bons sens qui , sans être dépourvu de connaissances , fût absolument étranger à ces sortes de compositions , et qu'on lui en fît lire une pour la première fois.... Eh quoi ! dirait-il , on vous a fabriqué à plaisir des êtres plus parfaits , plus aimables que tout ce que le monde a jamais produits ! on vous les présente sous le plus beau jour ! il n'y a point de pères , point de mères qui ne fussent glorieux d'avoir donné le jour à de tels fils et à de telles filles ; point d'amans et de maîtresses qui pour eux ne fissent de bon cœur infidélité à leurs maîtresses ou à leurs amans. Enfin , on n'a rien oublié de ce qui pouvait vous passionner pour eux , et c'est pour mieux vous amuser de leurs infortunes. N'est-ce point renouveler aux yeux de l'esprit les horribles spectacles des arènes de Rome , excepté que là c'était des hommes condamnés ou diffamés , au lieu qu'ici c'est l'élite des deux sexes qu'on immole pour vos plaisirs ? allez , vous n'êtes pas si bons que vous essayez de le paraître. Et que dirait-il ce même censeur sauvage , à tous nos faiseurs de drames et de romans qui , après avoir , comme autant de Jupiters , produit ces êtres tout parfaits du creux de leurs cerveaux , leur préparent , dans leurs ténébreuses méditations , toutes les traverses , tous les chagrins , toutes les embûches que la malice humaine puisse inventer ? On en voit même qui s'ingénient pour les vexer , les tourmenter , les torturer jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ah ! les anciens romans de nos bons et gais ancêtres finissaient mieux que cela. Cette triste passion du moment , pour ces sortes de sacrifices humains , nous vient d'un autre peuple ; laissons-lui en tout le plaisir ; mais nous , écartons , s'il se peut , de

nos riantes imaginations, tous ces tableaux funèbres, et quand le bonheur serait, dans la réalité, aussi rare qu'on se plaît à le dire, essayons du moins de le montrer quelque fois en peinture.

BOUFFLERS.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

*Hugh Gray's Letters from Canada. London, 1810.*

Lettres sur le Canada, par HUGUES GRAY. Londres, 1810.

L'AUTEUR commença par reprocher à ses compatriotes l'ignorance où ils sont presque tous des rapports qui existent entre le Canada et la Métropole. On croit généralement en Angleterre, dit-il, que dans une colonie anglaise, dans un pays conquis, ce sont les Anglais qui gouvernent et donnent la loi. Il n'est point cependant d'erreur plus grande; car, si le gouverneur et quelques membres du conseil sont anglais, la majorité de l'assemblée (*assembly-house*) est formée par les Canadiens français, et aucune loi ne pourrait y passer sans leur consentement. Ils sont excessivement jaloux de ce droit d'opposition, et n'ont jamais manqué de s'en prévaloir avec autant d'énergie que de fierté dans une foule de circonstances.

Dans quelle société de Londres ne s'imagine-t-on pas que, dans une colonie britannique, la langue anglaise doit être nécessairement la seule admise dans l'assemblée des représentans, les administrations publiques et les tribunaux? Il n'en est pourtant rien. Par-tout on parle français; les actes quelconques sont rédigés d'abord en français, puis subsidiairement en anglais pour l'intelligence des agens britanniques. Les Canadiens mettent leur orgueil à ne pas prononcer un seul mot anglais, non-seulement dans la vie sociale, mais même dans l'assemblée législative: on juge facilement alors à quel état de faiblesse et d'inertie y sont réduits les membres nouvellement arrivés d'Angleterre, on point encore familiarisés avec l'idiome du pays.

Les Canadiens paraissent très-déterminés à user de tous les moyens de force et d'adresse pour maintenir la prépondérance dont ils jouissent dans la législation. L'exemple suivant en est une preuve; vers la fin de la session de l'*assembly-house* en 1807, plusieurs colons avaient obtenu la per-

G g 2

mission de retourner dans leurs familles ; il en résulta que le nombre des membres délibérans se trouva composé , par parties égales , de Français et d'Anglais. Les premiers ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs adversaires voulaient profiter de la circonstance , pour faire adopter une de leurs propositions : aussitôt un Canadien quitte son siège , et s'élance hors de la barre de l'assemblée ; un autre s'écrie sur-le-champ que la délibération doit être ajournée , parce que les votans ne sont plus en nombre compétent. L'orateur ou président (*the speaker*) n'osa pas ordonner au Canadien de reprendre sa place , tous les autres semblant déjà se disposer à sortir de la salle : il fallut lever la séance.

Un journal français (*le Canadien*) qui s'imprime à Québec depuis quelques années , s'attache visiblement à exalter le caractère français en toute occasion , tandis qu'il n'en néglige jamais une de déprécier la nation anglaise. Aussi l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons se répand-il en plaintes amères sur ce qu'il appelle l'impudente audace (*procacious audaciousness*) de ces journalistes anti-anglicans. Il remarque comme un trait de méchanceté noire de leur part d'avoir été exhumer une lettre écrite , il y a plus de quarante ans , par le général Murray , lettre dans laquelle ce gouverneur déclarait au ministère que la plupart des sujets anglais , qui étaient venus s'établir dans le Canada , faisaient honte à la nation par la perversité de leur caractère et la dépravation de leurs mœurs. Enfin Hugues Gray avoue que la présence des troupes anglaises impose si peu aux Français-Canadiens , qu'il est très-ordinaire de leur entendre dire hautement , qu'un événement semblable à celui qui les a séparés de leur mère-patrie peut , au premier jour , leur procurer la consolation de rentrer sous ses lois.

Il paraît assez naturel de supposer que les Canadiens ne jouissent de privilèges aussi étendus , qu'en vertu des conventions faites avec eux lors de la conquête , c'est-à-dire , des capitulations de Québec et de Mont-Réal : mais Hugues Gray s'indigne de cette simple supposition. Il entre dans un long examen des articles stipulés dans le traité définitif , pour prouver que ce que les nouveaux sujets de la Grande-Bretagne appellent leurs droits , ne sont que des usurpations manifestes. Nous ne le suivrons pas dans cette discussion politique , mais nous remarquerons la manière ambiguë et insidieuse dont les commissaires britanniques répon-

dirent, dans le tems, à deux articles par lesquels les colons français, tant du Canada que de l'Acadie, se réservaient le droit de ne jamais porter les armes contre le roi de France et ses alliés, ainsi que le libre exercice des lois civiles connues sous le nom de *Coutume de Paris*. Les Anglais écrivirent simplement au bas de ces articles : *Les colons seront sujets du roi*. C'est, néanmoins, sur ce peu de mots que la cour de Londres s'appuya pour retirer aux Canadiens tous les privilèges dont ils comptaient jouir, et pour introduire chez eux la législation anglaise dans toutes ses formes. Cet état de choses dura onze ans; mais en 1774, les plaintes des administrés devinrent si violentes, qu'un bill du parlement annulla tous les jugemens rendus au Canada selon les lois anglaises, et y rétablit formellement celles qui y avaient été en vigueur sous la domination de la France. Hugues Gray veut bien faire honneur de cette rare condescendance à la modération de son souverain et de ses ministres; mais il nous permettra d'observer que la violente fermentation qui régnaît déjà, à cette époque, dans une vaste contrée voisine du Canada (la Nouvelle-Angleterre), a dû nécessairement influencer sur les décisions du cabinet de Saint-James. L'auteur gémit de ce qu'il nomme une faiblesse, et qui ne fut probablement qu'une sage prudence, à laquelle l'Angleterre dut la conservation d'une colonie qui pouvait alors lui échapper comme tant d'autres dans cette même partie du globe. « Si le code » anglais, dit assez naïvement Hugues Gray, fût resté en » vigueur, du moins les juges auraient-ils eu l'avantage » d'entendre la loi; au lieu qu'aujourd'hui, ces juges qui » arrivent ordinairement des Universités d'Oxford et de » Cambridge, ont quelquefois beaucoup de peine à lire et » à comprendre le texte des lois françaises qu'ils sont » chargés d'appliquer. » On ajoute aisément foi aux assertions de l'auteur, lorsqu'il affirme qu'une organisation aussi bizarre du système judiciaire a eu pour résultat immédiat l'avilissement des juges, et le mépris de la loi même. Ce n'est pas avec moins de raison qu'il avance, que rien n'est plus capable de dépraver tout un peuple que de mauvaises lois, ou une mauvaise application de lois bonnes en elles-mêmes, cas incomparablement plus fréquent que le premier chez la plupart des nations civilisées (1).

---

(1) Hugues Gray cite pour exemple le Portugal où la législation est bonne, mais où l'insuffisance des traitemens a conduit graduel-

La justice criminelle est parfaitement administrée au Canada ; aussi y voit-on fort peu de vols à force ouverte , et encore moins de meurtres ; mais le droit civil y est un objet de dérision. Un habitant de Québec qui paye ses dettes , fait une action exemplaire ; rien ne l'y contraint , pour peu qu'il se soit rendu familier avec quelques formes de chicane. On n'y connaît aucun règlement à l'égard des banqueroutes : nul n'a le droit de faire arrêter son débiteur , à moins qu'il n'atteste par serment que cet homme a le dessein de quitter le pays ; encore celui-ci peut-il se soustraire à la détention par un serment opposé. En aucun cas ses biens ne peuvent être saisis par son créancier ; si celui-ci obtient un arrêt quelconque , le débiteur l'éconduit d'appel en appel , jusqu'à ce que sa bourse et sa patience soient également épuisées.

Après avoir ainsi parcouru toutes les branches de l'administration , l'auteur consacre une espèce d'appendice à la relation de quelques scènes qui , dans les premiers mois de cette année , donnèrent de vives inquiétudes au ministère britannique sur les dispositions des habitans de cette importante possession. La fermentation des esprits y fut principalement attribuée à l'influence du journal *le Canadien* , qui , en effet , redoublait chaque jour de hardiesse contre le gouvernement anglais. L'ordre arriva de Londres d'arrêter le rédacteur de cette feuille , et bientôt après l'orateur de la chambre des représentans. Le gouverneur , sir James Henry Craig , rendit , à cette époque , une proclamation d'une longueur démesurée , que l'auteur des lettres s'est cependant cru obligé d'insérer dans toute sa teneur. On ignore quelle a pu être , depuis six mois , la suite de ces troubles : le gouvernement anglais affecte le plus profond silence à cet égard.

Porté par inclination et par état à s'occuper presque exclusivement des matières de législation et d'économie politique , Hugues Gray semble n'avoir accordé qu'une

lement les juges et les magistrats à la plus honteuse vénalité. Il raconte que pendant qu'il habitait Oporto en 1802 , une bande de brigands commit les dévastations et les cruautés les plus épouvantables ; elle était composée de muletiers , de moines et de jeunes gens de famille. Tous furent arrêtés ; on s'attendait à les voir périr : une somme de 20,000 crusades , remise au président de la cour de justice , leur fit ouvrir les prisons sur l'heure.

attention très-secondaire aux objets de sciences ou de curiosité. Il donne quelques détails sur l'érable à sucre (*acer saccharinum*) très-abondant au Canada, et dont il croit que l'on pourrait tirer un assez grand profit en Europe, où il serait facile de multiplier cet arbre. Enfin il n'a pas omis de parler du fameux saut de Niagara, dont la vue paraît l'avoir singulièrement étonné, quoiqu'en dépit de plus d'une géographie moderne, il réduise la hauteur de cette cataracte de 600 pieds à 160 environ. La rivière de Montmorenci, près de Québec, se précipite d'une élévation bien plus considérable (240 pieds); mais elle est, à la vérité, beaucoup moins large que le fleuve Saint-Laurent.

L'auteur a hasardé, sur les frontières occidentales du Canada, et, en général, sur toute la partie nord-ouest de l'Amérique septentrionale, des conjectures géographiques qui se trouvent entièrement démenties par le voyage des capitaines Lewis et Clarke dans ces contrées jusqu'alors inconnues (2).

L. S.

(2) Ce voyage, entrepris par ordre des Etats-Unis, a eu pour objet de reconnaître la rivière du Missouri depuis son embouchure jusqu'à sa source, et, après avoir traversé les montagnes par le plus court passage, de rechercher la communication par eau la plus directe et la plus facile de ces montagnes au grand Océan dit *Pacifique*. Les capitaines Lewis et Clarke ont parfaitement rempli les vues du congrès; le journal de leur voyage, qui a duré deux ans et quatre mois, a été traduit en français par M. Lallemand, l'un des secrétaires de la marine; il est accompagné d'une carte entièrement neuve, gravée par Tardieu. Cet intéressant ouvrage se trouve chez Arthus Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

Le gouvernement des Etats-Unis fait imprimer la relation détaillée de ce grand et important voyage, en 3 vol. in-4°, avec un atlas.

## LITTÉRATURE ALLEMANDE.

*Herr Gottlieb Merks, der Egoist und Kritikus; ein Lustspiel in zwey akten, von A. von Kotzebue.*

Monsieur Théophile Merks, l'égoïste et le critique, comédie en deux actes, par A. de Kotzebue.

CETTE pièce est imprimée en tête de l'*Almanach dramatique* pour 1810, que M. de Kotzebue s'est empressé de faire paraître dès le mois d'août 1809, selon l'usage de l'Allemagne, où l'on attache tant de prix aux Almanachs qu'on veut les avoir long-tems avant l'année dont ils portent le nom. Les auteurs et éditeurs tâchant de se gagner de vitesse, il en résultera infailliblement qu'au premier janvier, en croyant se procurer l'Almanach de l'année courante, on achètera celui de l'année d'après. Mais revenons à la comédie de M. de Kotzebue.

Le titre seul annonce une satire : elle est même probablement directe. Le nom de *Merks* semble cacher celui d'un écrivain, avec lequel M. de Kotzebue a été en querelle ouverte, relativement à l'entreprise de son fameux journal le *Freimüthig*. Peu importe, au reste, à des lecteurs français : il leur suffira que l'égoïste-critique, héros de cette nouvelle composition de l'inépuisable dramaturge, soit peint en traits assez larges pour que sa figure puisse s'appliquer sur celle de tout individu appartenant à la même classe. Nous allons donc donner un aperçu des principales scènes.

Merks est à son bureau, travaillant à son journal ; l'imprimeur l'attend :

« Mon dernier numéro n'était que l'éclair, celui d'aujourd'hui sera la foudre. Je veux faire perdre aux actrices l'habitude de voyager..... et cette Coraline, qui se permet de paraître dans un emploi où j'ai décidé que ma petite Juliette n'aurait point d'égale ! Oui, je lui ai assigné tous ces rôles-là, et je répéterai si souvent au public qu'elle seule peut les jouer, qu'il finira par le croire. Quant à Coraline, qu'elle y prenne garde ! Elle sait que ma plume gouverne le parterre.

» Voyons maintenant ce que m'ont apporté la grande et la petite poste : un roman en deux volumes, et une lettre

» de deux lignes ! L'éloge ne sera pas plus long. — Un  
 » recueil de poésies, et un ducat sous l'enveloppe : voilà  
 » de très-jolis vers. — Et ceci, un article tout fait, sans  
 » recommandation... ? Au rebut. — Et cette autre lettre ? —  
 » Monsieur le journaliste, en vain redoublerais-je d'efforts  
 » pour plaire au public, si votre feuilleton, oracle du bon  
 » goût, arbitre des opinions, régulateur des sentimens....  
 » Ah ! voilà enfin un auteur qui a quelqu'idée des conve-  
 » nances ! »

Le libraire Krause entre en faisant de profonds saluts :  
 « Monsieur, permettez que j'aie l'honneur.... de venir très-  
 » humblement..... »

MERKS.

Qui êtes-vous ?

KRAUSE.

Un malheureux libraire chargé d'une nombreuse famille.  
 Un petit article de votre estimable feuille va nous envoyer  
 tous à l'hôpital ; toute l'édition de la tragédie que je viens  
 d'imprimer va me rester sur les bras.

MERKS.

Pourquoi vous en être chargé ? Vous saviez que la pièce  
 me déplaisait.

KRAUSE.

Hé ! monsieur, pouvais-je le penser ? Vous en aviez  
 parlé si avantageusement chez M. le conseiller Baumaun !...

MERKS.

Moi !... eh bien ! cela peut être. Mais, depuis ce tems-là,  
 l'auteur m'a manqué, monsieur, manqué grièvement.

KRAUSE.

Il a tort, monsieur ; mais moi, vous ai-je offensé ?

MERKS.

Ecoutez, mon cher monsieur Krause : franchement,  
 n'avez-vous pas envoyé un exemplaire de cette belle tra-  
 gédie au rédacteur d'un certain journal ?

KRAUSE.

Monsieur, j'en conviens ; mais ne faut-il pas se mettre  
 bien avec tout le monde ?

MERKS.

Avec moi, Monsieur, avec moi. Allez demander à  
 messieurs tels et tels qui a fait leur réputation.



KRAUSE.

J'aime toujours à croire que ce sont les ouvrages qui font la réputation des auteurs.

MERKS.

Pauvre homme !

KRAUSE.

Oui, pauvre libraire ! je commence à voir que je n'entends rien au débit des livres que j'imprime. Mais enfin, mon cher monsieur Merks, pourquoi voulez-vous tomber sur celui qui vient de paraître ?

MERKS.

Plaisante question ! n'ai-je pas mes abonnés à divertir ? Et ne savez-vous pas encore que la multitude a autant de plaisir à voir déchirer un auteur, qu'à voir pendre un criminel ?

KRAUSE.

Oh Dieu ! qui doit-on mépriser le plus, dans ce cas, du public ou du critique ?

MERKS.

Méprisez qui vous voudrez, cela m'est égal. Mais si c'est tout ce que vous avez à me dire, adieu.

KRAUSE.

Adieu donc, monsieur le journaliste. Mais, si j'imprimais notre conversation !

MERKS.

Je dirais que vous avez menti d'un bout à l'autre : il n'y a pas de témoin.

KRAUSE.

Fort bien : mais si j'imprimais la relation détaillée de la petite rencontre que vous eûtes dernièrement avec un homme de lettres qui, en pleine rue,...

MERKS.

Bah ! le public l'a su avant vous : imprimez, mon ami, imprimez si l'on vous paie.

Le libraire se retire en levant les épaules, et Merks déclame deux mauvais vers dont le sens est : « Un vrai critique ne craint pas plus les coups de bâton que les coups de pied ; il est cuirassé comme un rhinocéros. »

Survient un jeune homme, nommé Holder :

« Monsieur le journaliste, je suis pauvre, et je suis cependant l'unique soutien de mes vieux parents. J'allais

obtenir une place qui comblait tous leurs vœux et les miens : vous avez versé le ridicule sur mon dernier ouvrage : mon protecteur a rougi de moi, et la place est donnée à un autre. »

MERKS.

Monsieur, j'en suis désespéré : mais j'avais de bonnes raisons pour vous traiter ainsi.

HOLDER.

De bonnes raisons pour m'assassiner !

MERKS.

Vous avez les plus heureuses dispositions, votre ouvrage annonce même..... mais, mon cher monsieur, vous appartenez à une certaine clique....

HOLDER.

Moi ! je ne connais, grâce au ciel, nul esprit de parti ; et d'abord, faites-moi l'honneur de m'expliquer....

MERKS.

Monsieur, je n'explique rien, je n'ai pas ce tems-là. Au lieu de perdre des paroles, écrivez contre moi.

HOLDER.

Contre vous, qui pouvez chaque jour correspondre avec soixante-mille lecteurs ! je demande seulement que vous répariez le tort que vous pouvez m'avoir fait auprès d'eux.

MERKS.

Moi ! me rétracter ? ah ! je dis comme Pilate : ce qui est écrit, est écrit.

HOLDER.

Adieu donc ; la vérité, peut-être malgré vous....

MERKS.

Eh quoi ! de l'emportement, jeune homme ! vous m'intéressez, écoutez-moi : Voulez-vous être des nôtres pour guerroyer par tous les moyens certaines gens..... ? vous m'entendez..... et ma plume est à vous.

HOLDER.

Et vous me disiez à l'instant même.....

MERKS.

Bah ! je vous disais.... ! ne savez-vous pas l'histoire de ce cardinal qui fit un si beau discours pour démontrer l'existence de Dieu, et qui dit à ceux qui l'applaudissaient : « Maintenant, si vous voulez, je vais vous prouver le con-

« traire? » Chacun ici-bas fait ce qu'il veut de sa langue et de sa plume ; pourquoi donc prétendriez-vous qu'un critique fût seul invariable comme une étoile fixe ?

HOLDER.

Nous ne nous comprendrions pas , monsieur le journaliste ; je vous laisse ; votre conversation m'a rendu le courage que m'avait ôté votre censure.

Après plusieurs scènes assez insignifiantes , après un monologue écrit , l'ont ne sait trop pourquoi , en vers rimés , lorsque le reste de la pièce est en prose , arrive un Persan , auquel le journaliste adresse très-respectueusement la prière de se faire connaître. Que tous les astres , répond-il , s'inclinent devant le plus grand homme de l'Allemagne ! je suis fier , à cause de lui , d'être Allemand moi-même. Je m'appelle *Foppmann* ; mais le costume oriental que je porte n'est pas un vain déguisement. J'arrive réellement de Perse , où j'étais attaché en qualité de médecin à la princesse d'Erzerum. Elle eut la fantaisie d'apprendre la langue allemande. Cent chameaux furent chargés de tous les ouvrages qu'avait produits depuis six mois la foire de Leipsick ; mais la princesse ne voulut absolument en lire d'autres que ceux du célèbre Théophile Merks.

MERKS.

Oh ! Monsieur , quelle adorable princesse !

FOPPMANN.

De même qu'Alexandre faisait porter à sa suite les œuvres d'Homère dans une riche cassette , la princesse d'Erzerum ne fait jamais un pas sans tous vos journaux , qu'elle dépose elle-même dans un coffret de bois de cèdre enrichi de perles.

MERKS.

Elle vivra dans la postérité aussi long-tems qu'Alexandre.

FOPPMANN.

Mais vous lire ne lui suffisait plus : je veux le voir , a-t-elle dit , je veux le voir face à face. Elle est partie , elle a volé , rien n'a pu la détourner un seul instant. En vain j'ai offert de lui montrer ce que l'Allemagne possède de plus rare : le grand foudre de Heidelberg , l'encrier que le diable jeta à la tête de Luther , etc. , elle vous trouve plus curieux que tout cela , elle ne veut avoir d'yeux que pour vous.

MERKS.

Ciel ! quand pourrai-je me précipiter à ses pieds , et baiser le bord de sa robe ?

FOPPMANN.

Elle fait tout disposer pour vous recevoir convenablement ; et elle vous prie d'abord d'accepter , selon l'usage oriental , cette aigrette de diamans pour votre digne compagnie.

MERKS.

Des diamans ! Ah ! messieurs les beaux esprits qui méprisez mon journal !

On se doute bien que les diamans sont faux , et que toute cette scène n'est qu'une mystification assez visiblement imitée de celle que Covielle fait subir au *Bourgeois Gentilhomme*. Tout le reste de cette comédie n'est plus qu'une farce très-peu amusante , parce qu'elle ressemble à cent autres. En général , cette nouvelle production de M. de Kotzebue est bien complètement dans la manière habituelle de l'auteur , manière qui tient peut-être encore moins à la tournure de son esprit qu'à un système raisonné. Il veut être original , à quelque prix que ce soit , et pense qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour y parvenir que de confondre tous les genres , que d'entasser toutes les disparates. C'est ainsi qu'à côté d'une observation fine se trouve une basse trivialité , après un mot délicat une obscénité grossière , à la suite d'une scène touchante une pantalonade , etc. La réputation de M. de Kotzebue est si bien faite à cet égard , que lorsqu'un auteur donne une pièce nouvelle qu'il sait être sans plan , sans liaison , sans caractères , il a soin de faire ajouter sur l'affiche : *Nach der Kotzebueschen manier* ( à la manière de Kotzebue ). Au reste , cette précaution ne réussit pas plus aux imitateurs que le genre lui-même au chef de cette belle école.

L. S.

J. B. GAIL à l'auteur d'un article du *MERCURE*,  
N° 482, 13 octobre 1810.

*Réponse au reproche d'avoir attaqué l'Institut (p. 472);  
Réflexions sur le Traité de la Chasse, dont M. le Rédacteur n'a pas daigné faire la moindre mention, ouvrage écrit avec facilité, dit le jury, et que M. Gail, qui en est le premier traducteur, croit pouvoir opposer avec un immense avantage au traité de M. Coray, traité inégalement traduit, et d'ailleurs traduit avant M. Coray.*

FONTENELLE jetait avec mépris dans un coffre toutes les satyres qu'on publiait contre lui. Ce stoïcisme est beau, sans doute : mais n'y aurait-il pas des circonstances où il serait plus facile de l'admirer que de l'imiter : celle, par exemple, où je me trouve, engagé comme je le suis dans un procès où je n'ai pas la ressource du silence, puisqu'il s'agit d'une cause mise sous les yeux de l'Europe savante ?

Ma première pensée était de répondre à M. le Rédacteur par ces seuls mots : « Depuis vingt-cinq ans, m'efforçant de remédier à la disette des livres grecs en France, j'ai publié de nombreuses éditions, entr'autres ce *Thucydide grec français-latin*, qui manquait à notre littérature et à nos lycées; durant vingt-cinq ans, donnant des cours gratuits qui ont suppléé pour le grec à l'absence d'une école normale, j'ai entretenu le feu sacré; pendant vingt ans, (et ici qu'il me soit permis de citer mot pour mot le témoignage même de l'Institut) : *M. Gail a bien mérité de la littérature grecque, soit par des leçons (gratuites) non interrompues dans les circonstances les plus difficiles, soit par de nombreux ouvrages, tels que traductions, éditions, abrégés, etc.; consacrés à l'instruction et dont on ne peut méconnaître l'utilité.* » Je voulais me borner à cette réponse; mais elle ne satisferait pas mon adversaire : je consens donc à descendre dans l'arène.

Je commencerai par rappeler que j'ai tout fait pour éviter une lutte où il me serait presque impossible de résister seul à l'astuce et aux sophismes de plusieurs. Je voulais, évitant un concours périlleux, jouir du bonheur d'être obscurément utile. Ce bonheur que je sollicitais m'a été envidé. On a voulu me faire servir de trophée au char du vainqueur : j'ai cru alors devoir réclamer dans un mémoire où j'ai rap-

pelé mes titres. Ce mémoire est combattu, et voici par quels argumens.

*Première objection.* « Le jury a prononcé contre M. Gail. » Oui : mais sa décision est nulle, puisque, des trois juges qui le composaient, l'un, M. Delambre, astronome illustre, ne connaissait qu'une partie de mes travaux helléniques (déclaration qu'il m'autorise à faire) ; et l'autre, M. Lévêque, était à-la-fois mon rival et mon juge.

*Deuxième objection.* « M. Gail a réclamé contre la décision du jury, et la classe a rejeté sa réclamation. » — Réclamé ! non. Pour réclamer, il m'aurait fallu protester contre ce qui allait se faire, m'élever contre la décision d'un jury sans juges (voyez première objection), contre la partialité du rapporteur qui, après avoir lancé de virulentes diatribes contre mon *Traité de la Chasse*, dès qu'il parut, venait de déclarer, depuis l'ouverture du concours, qu'il les maintenait et les jugeait fondées pour la plupart ; citer ces diatribes dont la dernière finit par ces mots : *Je ne puis m'empêcher de plaindre M. Gail de ce qu'il se croit dans la nécessité de donner des éditions et des traductions des auteurs classiques ; il n'a rien de ce qu'il faut pour ce genre de travail*, etc. Il fallait remarquer que ces critiques outrageantes avaient pu influencer sur la sévérité du jury ; que si l'on accorde quelque attention à un ouvrage favorablement annoncé, on détourne involontairement ses regards d'une production que l'on voit dénigrée par des hommes qui passent pour juges éclairés ; il m'aurait fallu ensuite, approfondissant la question, dire à M. Lévêque présent, que son *Thucydide* était inexactement traduit, et en offrir des preuves que d'anciennes relations ou des affections habituelles eussent peut-être rejetées sans examen ; déclarer de plus aux juges et amis de M. Coray que les fameuses sept pages et demie, traduites par l'illustre Dacier entre autres, ne méritaient pas la couronne, puisque le style en est incorrect, le texte souvent mutilé, les notes prolixes, souvent insignifiantes. Je n'ai rien fait de tout cela : je n'ai donc pas réclamé. Loin de montrer du courage et la conscience de ma force, j'ai paru, en lisant quelques lignes en ma faveur, faible, tremblant, et défiant de moi-même. Je voyais un rival juge et partie, un rapporteur trop peu généreux, l'Institut induit en erreur, l'honneur de mon pays compromis par la proposition de couronner les immortelles sept pages ; MM. Ameilhon, Guérault, Binet, Mollevaut entièrement oubliés ; mestroin

grands ouvrages écartés du concours ; M. le rapporteur abusant de l'influence que donnent dans toutes les compagnies les fonctions de rapporteur ; en abusant au point de proposer et d'obtenir une mention honorable pour son ami M. le Rédacteur du *Mercur* que je combats , pour M. Th. , lequel deviendra sans doute un grand helléniste , mais qui , dans le moment où je parle , n'a traduit qu'un opuscule traduit avant lui. J'entendais M. le Rapporteur , d'une part , déclarer sur son honneur et sa conscience qu'après un mûr examen il n'avait trouvé que trois fautes légères dans les sept pages ( voyez p. 149 du *Mémoire* ) , de l'autre un savant , très-honnête homme , mais égaré par ses affections , se récrier contre l'inhumanité d'une critique qui osait violer un étranger arrivé tout récemment en France , depuis vingt à vingt-cinq ans. Confus de ces injustices , ne pouvant d'ailleurs inviter les trois grands hellénistes que possède la classe à entreprendre un examen de mes trois ouvrages , dont deux ( Xénophon et Thucydide ) sont hérissés de difficultés , je me taisais : mon silence alors paraissant un aveu de ma faiblesse , la classe prit le seul parti qu'elle pouvait prendre , celui d'adopter les conclusions du Rapporteur. Voilà les faits , je n'ai donc pas réclamé : je n'ai donc été jugé ni par le jury , ni par son rapporteur , ni par l'Institut.

*Troisième objection.* « M. Gail , membre de l'Institut , n'a-t-il pas perdu , en réclamant , le sentiment de sa propre dignité. » La dignité de l'homme consiste-t-elle donc à se laisser immoler ? La confiance que je m'efforce de mériter comme professeur du premier Collège de France est-elle donc un bien qui m'appartienne , et que je puisse sacrifier à ce que mes adversaires appellent l'amour de la paix ?

*Quatrième objection.* « M. Gail , mêlant sa voix à des clameurs insensées , attaque l'Institut. » Est-il bien vrai ? Quoi ! j'aurais long-tems désiré d'appartenir à la première société savante de l'Europe , je jouirais de cet honneur , j'aurais le bonheur de me voir le confrère d'hommes que je consulte sans cesse , d'hommes vénérables trop accoutumés à être mes bienfaiteurs pour s'en douter ; et je serais , moi , leur contradicteur ! Un trop juste dépit m'aurait-il donc rendu ingrat à ce point ? Non , j'en jure par l'honneur que m'a fait l'Institut ; non , je n'ai point manqué au corps illustre qui m'a reçu dans son sein ; car l'Institut n'existe pas dans le seul M. Lévêque , dans ce savant respectable que sa rivalité a pu un moment égarer ; l'Institut n'existe

n'existe pas dans M. le rapporteur qui a sacrifié sa conscience à d'injustes ressentimens.

*Cinquième objection.* « M. Gail a collationné seize manuscrits de Thucydide, mais son recueil est incomplet. Mon recueil des variantes de Thucydide et de Xenophon m'a commandé des sacrifices sans nombre, et d'un trait de plume, vous prétendez en faire oublier les droits. Souffrez que j'oppose à votre témoignage celui de l'illustre M. Heyne, jugeant mes variantes autrement que vous. *Eas (variantes) magni pretii aestimandas pronuntio*, et que je forme un vœu, celui de voir les textes des auteurs collationnés avec les mêmes soins et dans les principes que j'ai professés. *Les règles, dit M. Heyne, que M. Gail a suivies pour l'admission des variantes dans le texte sont bonnes : on ne peut rien leur objecter.* Voyez pag. 100 de mon Mémoire.

*Sixième objection.* « La traduction de Thucydide, par M. Gail, n'est dans le fait que la traduction de M. Lévêque, mutilée et défigurée par M. Gail. Il lui a souvent substitué des expressions impropres, des locutions viciieuses, et de véritables contre-sens. » Afin de prouver que j'avais mieux réussi que M. Lévêque, j'ai donné 1<sup>o</sup> de nombreux échantillons de ma version placée en regard de celle de M. Lévêque ; 2<sup>o</sup> un index des nombreux contre-sens commis soit par M. Lévêque, soit par les plus célèbres hellénistes de l'Europe. Pour anéantir cette masse de preuves, que fait M. le Rédacteur ? Montre-t-il une vingtaine de fautes qui encore ne prouveraient rien contre un ouvrage de si longue haleine, et contre l'interprète du plus difficile des écrivains grecs ? Non. Il cite deux prétendues fautes, et après s'être exprimé ainsi : « Là où celui-ci (M. Lévêque) a dit *lancer des chars*, M. Gail dit, *émettre des chars* ; » tout-à-coup fatigué de ses efforts et passant à la conclusion, *il faudrait, dit-il, écrire un volume entier pour relever les méprises de tout genre commises par M. Gail.* Voilà une réfutation assurément impartiale et péremptoire !

Page 400, M. le Rédacteur m'objecte une contradiction ; mais n'ai-je pas d'avance réfuté le sophisme, puisque j'explique en quoi je dois à M. Lévêque, et sous quels rapports je ne lui dois rien ? Je lui dois beaucoup en ce qu'il m'a ouvert la carrière, et présenté des secours dont j'ai dû profiter (voyez page 142 du Mémoire les motifs

H h



de ces emprunts) : *mais je ne lui dois rien, rien absolument dans les passages difficiles ; dans ce qui, pour être compris, exigeait érudition et logique, comme dans ce qui, pour être noblement exprimé, exigeait nervé, éloquence et poésie ; et mon index et les témoignages des deux plus illustres critiques de l'Europe (voyez page 101 sq. et page 105) offrent la preuve que j'ai résolu d'innombrables difficultés. Quant au style, il a été jugé favorablement par les meilleurs écrivains : qu'on examine les échantillons de traduction, et l'on verra que la version de M. Lévêque n'offre que la sèche littéralité d'un traducteur qui rend le sens des mots sans faire ressortir les formes et la pensée de son modèle, tandis que la mienne, disent les meilleurs écrivains, en général élégante, conserve souvent au modèle son énergique précision. Je ne me suis donc pas contredit : mon censeur avec ses deux notes n'a donc pas anéanti un travail loué, pour la partie érudite et critique, par les Sainte-Croix et les Heyne ; et pour la partie oratoire et le style par MM. de Sainte-Croix, Hoffmann, Fellès, et tant d'autres. Au reste, en avouant (p. 106 du *Mémoire*) que 1<sup>o</sup>, pour le style, je n'ai pu soigner ma traduction de Thucydide autant que celle d'Anacréon, de Théocrite, de Phèdre, etc. il n'en reste pas moins évident que cent pages de mon *Mémoire* bien écrites, et sur 800 pages de ma traduction, 200 pages élégamment écrites, méritent cent fois mieux la couronne que les sept pages de M. Coray. Voilà ce que je soutiendrai même après la distribution des prix décennaux.*

Mais suivons M. le Rédacteur dans sa course rapide ; et de mon Thucydide qu'il croit anéanti par deux phrases censurées, passons avec lui à l'Hippocrate de M. Coray, objet de la septième objection.

*Septième objection.* « M. Gail assez peu instruit du bon usage de la grammaire française pour écrire, celui indiqué, je lui remarquai (p. 408), et ignorant les principes les plus vulgaires de la grammaire (p. 407), ne peut être juge compétent de la correction du langage (p. 408), ni prouver que M. Coray est écrivain incorrect. » A cette objection la réponse est facile. *La traduction de Théocrite par M. Gail, est élégante et correcte, Laharpe. — M. Gail, l'un de nos plus laborieux hellénistes, a enrichi la langue, M. Geoffroy. — M. Gail se distingue par la correction du style : sa traduction est incontestablement la meilleure*

qui existe dans notre langue, M. Ginguené. Son Exc. M. le Grand-Maitre porte à-peu-près le même jugement dans un article du *Mercur*, où il a daigné rendre compte de mon *Anacréon*. — *Le style du Traité de la Chasse manque ni de facilité, ni même d'une sorte de élégance*, M. Dacier. — *La mode, l'esprit de parti, l'intérêt personnel, n'ont aucune influence sur le succès d'un ouvrage critique : on peut placer hardiment sa traduction parmi celles qui doivent être recherchées par tous les amateurs de belles-études et de la poésie antique*, M. Esménard.

Rassuré par ces témoignages qui peuvent contredire celui de mon censeur, j'ose avancer : 1<sup>o</sup> que M. Coray est écrivain incorrect ; 2<sup>o</sup> qu'il n'y a pas dans son opuscule un seul chapitre d'une élégance annonçant du goût et un véritable talent. Voici des preuves de ce que j'avance. — Ch. 8, l. 6, *l'état du ventre suit*. L'idée d'état est-elle susceptible de l'idée de suivre ? — *Ib.*, l. 8, *la manière dont on doit faire les recherches dont. Dont doit donc !* — Ch. 11, l. 1, et ch. 14, l. 2, ainsi situé. Ainsi si. — Ch. 53, *tous ceux dont la vessie n'est pas ardente, ni son col trop enflammé*. — Ch. 22, l. 12, en dissipant par. Pant par ! — Ch. 9, toute ville exposée aux vents chauds, *tels que ceux qui soufflent entre le levant et le couchant d'hiver, et qui est à l'abri des vents. Tels qui, et qui est !* — *Ib.*, l. 5, mais ces eaux sont saumâtres. Ces sont sau ! Le jury a beau dire : *Il n'y a rien de choquant dans le style de M. Coray, et l'on pourrait désirer que tous les Français qui se livrent aux travaux de l'érudition, écrivissent leur langue avec autant de pureté et de correction que M. Coray* ; moi, je répondrai que M. Coray est un écrivain incorrect, qu'il a écrit en Scythe barbare et non en Français, et que c'est faire injure à la langue des Racine et des Bossuet, que de couronner l'ouvrage de cet étranger, d'ailleurs si estimable, en rejetant les trois grands ouvrages de M. J. B. Gail, Français, qui depuis vingt-cinq ans a enrichi la langue d'ouvrages utiles aux belles-lettres. Si l'on couronne les *ces, sont, sau*, de M. Coray, que l'on aille déterrer l'auteur de ces phrases harmonieuses : *Qu'attend-on donc tant ? que ne les (barricades) tend-on donc ? afin d'en couronner l'auteur ?*

*Huitième objection.* Pour démontrer l'injustice de ma critique et anéantir la preuve de tant de fautes grossières commises par M. Coray dans ses immortelles sept pages,

H h 2

M. le censeur cite quatre passages où ma critique lui paraît en défaut. Je ne répondrai pas à sa note sur *ville nouvelle pour lui*, je ne la crois pas fondée ; mais page 403, où il prétend qu'au lieu de réfuter M. Coray j'ai moi-même erré, je proteste que j'ai démontré, dans la seule p. 111 de mon *Mémoire*, trois fautes graves commises par M. Coray. Mais, continue M. le Rédacteur : « Là où M. Coray a dit : L'urine que rendent ceux qui ont la pierre est extrêmement claire, M. Gail dit : Les calculeux pissent une urine claire. » M. le Rédacteur a beau me reprocher mon très-mince mérite et mon incapacité, je lui répondrai : 1° que des injures ne sont pas des raisons ; 2° que ma traduction de *épis*, inadmissible dans un ouvrage de goût, est recevable dans un traité de médecine ; 3° que le mot *calculeux*, qui me vaut une verte réprimande, n'est pas de moi : je l'ai pris à M. Coray, au chapitre précédent ; 4° que même dans l'hypothèse d'une faute, la réprimande ne serait pas méritée. Il faut juger ma version non d'après une ligne, mais d'après des chapitres entiers que j'oppose à M. Coray.

Au lieu de censurer mon style, M. le Rédacteur aurait dû châtier le sien, et sur-tout supprimer son *là où celui-ci dit*, M. Gail dit (p. 401, lig. 32, sq. du *Mercur*) phrase élégante qu'il affectionne et répète (p. 404, l. 19) ; sur-tout il aurait dû, si la justice n'est pas un vain nom, s'interdire un système d'attaque qui consiste à montrer ou des fautes réelles, ou de prétendues fautes, en passant sous silence les beautés qu'ils rachètent : *Cure ego paucis*? etc. Pour moi, je n'imiterai pas l'injustice de mes rivaux, et j'avouerai publiquement que M. le Rédacteur, sophiste habile, a un style, en général, correct ; que cet article que je réfute est incontestablement le meilleur qu'il ait fait, et que son ami, M. le rapporteur du jury, très-mauvais écrivain, puisqu'il me propose l'adoption de quatorze *an*, *ant*, dans mon *Traité de la Chasse*, a d'ailleurs du mérite.

*Neuvième objection.* « M. Gail est d'une arrogance inconcevable. » Oui, s'il y a de l'arrogance à repousser l'oppression : mais est-il donc si modeste, mon heureux rival, lorsqu'après avoir traduit sept pages et demie d'Hippocrate, se croyant, comme le pense en effet M. Lévêque, digne des regards de l'Europe, il s'écrie dans son enthousiasme : *ô mon immortel Hippocrate!* Est-il donc si modeste et digne, même sous ce rapport, des éloges du jury (p. 28),

lorsqu'il dit, tom. 1, p. 124 (1), *j'avais deviné la bonne correction d'Heringa*; tom. 2, p. 7, *un critique m'avait devancé dans cette correction*; *ib.* p. 210, *j'ai rétabli ce passage long-tems avant d'avoir connu la bonne leçon de Gadaldinus*; *ib.* p. 246, l. 10, *avant d'avoir aucune connaissance des variantes de Gadaldinus, j'avais déjà rétabli ce passage*; p. 173 de son Théophraste (sur lequel j'aurai bien des choses à dire, si cet ouvrage fût entré dans le concours), *j'ai expliqué un mot comme Richard Newton, mais je ne me suis aperçu de la note de Newton qu'après avoir fait la mienne*; *ib.* p. 247. *Reiske l'explique de la même manière que moi.* Quoi! M. Coray, Reiske, votre ancien, l'a expliqué comme vous! pourquoi ne pas dire que vous l'avez expliqué comme Reiske et d'après Reiske? Se montre-t-il donc si humble et si modeste, se montre-t-il philosophe pratique, et l'Aristide des Grecs modernes, lorsque accusant Saumaise d'une mauvaise correction, et oubliant que sous ce rapport il est loin d'être l'éditeur sans reproche, il dit à Saumaise qu'il insulte au bon sens de ses lecteurs (*ibid.* p. 169)? Est-il donc si humble et si modeste, M. Coray, qui censeur pointilleux des Saumaise et des Casaubon, s'applique avec tant d'art à se faire honneur non-seulement de ce qu'il croit avoir trouvé, mais sur-tout de ce que les autres ont découvert avant lui? Dacier (ch. 121, 123) propose-t-il une excellente leçon, M. Coray (ch. 76), ne le nomme pas; le nomme-t-il (tom. 2, p. 274), c'est pour lui reprocher une impropriété d'expression. Est-ce d'après de semblables traits d'humilité que le jury, attentif à parer son idole, préconise sa modestie? Est-ce en raison des découvertes faits par les Heringa, les Gadaldinus, les Dacier et autres, que le jury (p. 28) vante la sagacité de sa critique et le bonheur de ses conjectures? Son bonheur vient, non pas de la sagacité de sa critique et de ses heureuses corrections du texte, car il le mutile sans

---

(1) Je l'ai déjà dit, la traduction de M. Coray a sept pages et demie in-fol., ou trente-sept pages treize lignes de l'édition grecque et latine de V. Linden: ce qui, en ôtant la version latine, ne donne pas tout-à-fait dix-huit pages de texte grec. Ces dix-huit pages imprimées en gros caractères et divisées en nombreux chapitres et alinéa ont conduit M. Coray à soixante pages de traduction, et à deux volumes en tout, en comptant quantité de notes prolixes dont les meilleures appartiennent à ses devanciers. Voyez-en la preuve dans mon mémoire.

cesse, mais de l'inappréciable avantage d'être le dieu d'une secte. Qu'il soit donc dieu, puisqu'il consent à l'être (*deus esto*), mais que je ne sois pas sa victime, ni celle d'un parti qui veut montrer sa puissance, en défiant celui-ci, en frappant celui-là.

*Dixième objection.* « M. Gail se plaint d'un système de » dénigrement et de persécution (p. 408 et *passim*), donc » M. Gail est visionnaire. » Les preuves multipliées de persécution (que les bornes du journal me forcent d'abréger) n'existent-elles pas et dans les virulentes diatribes du Rapporteur; diatribes que consacrent (voyez page 175 du *Mémoire*) les procès-verbaux de l'Institut; et dans l'injuste acharnement d'hellénistes français pour qui chacun de mes livres a été un titre de persécution; et dans la conduite de M. le Rédacteur qui, le 19 août 1809, jour même de mon installation à l'Institut, publia cette fameuse diatribe qui condamne tous mes ouvrages *in globo*; et dans la hardiesse avec laquelle M. le Rédacteur rappelle aujourd'hui (p. 405, l. 16) cette persécutante diatribe? Quoi! M. le Rédacteur, unissant votre voix à celle de M. le Rapporteur, vous me plaignez, vous et M. le Rapporteur, d'avoir publié des éditions et des traductions! Le scandale n'est pas que je les aie publiées, mais que je me voie réduit à justifier le bien que j'ai fait. Le scandale n'est pas que je les aie publiées, mais que bienfaiteur de l'instruction publique, j'aie été publiquement outragé dans mon pays et dans le journal des instituteurs qui sont tous mes amis, et qu'en récompense de mes immenses travaux, je n'aie recueilli que des injustices, et me sois vu impunément appelé par vous, ici, l'imbécille du Pyrée, là, l'ingénieux Emule de M. Jourdain. Le scandale n'est pas que j'aie publié et mon *Traité de la Chasse*, et mon *Thucydide grec-latin-français* (2), et mes observations sur *Théocrite* et *Virgile*, mais que ces trois ouvrages aient été écartés du concours sans la moindre mention, et que j'aie été réduit à prouver que des ouvrages, fruit de dix années de travaux, et loués par tout ce qu'il y a de plus grand en Europe, valaient mieux qu'un opuscule d'un mois, déjà traduit par Dacier. Le scandale n'est pas que je me sois

---

(2) Une fois ces débats terminés, je commencerai l'impression de mon *Hérodote* avec les variantes des cinq manuscrits de la bibliothèque que impériale.

immolé pour mon pays, mais qu'on ait préféré le traducteur de sept pages au traducteur et auteur de trois grands ouvrages; et qu'on vous ait accordé à vous, M. le Rédacteur, une mention honorable pour un opuscule traduit avant vous. Voilà le scandale.

Me reprocher mes éditions, c'est m'accuser d'avoir remédié à la disette des livres grecs en France. Je n'ai pas le droit de dire à mes accusateurs, comme autrefois un illustre Romain : ( j'ai eu le bonheur de servir mon pays ) Concitoyens, montons au Capitole remercier les Dieux ( et qu'il ne reste sur la place que le crieur ) (3); mais du moins, avais-je celui d'espérer que des sacrifices de toute espèce me protégeraient contre des hommes nouveaux, sans cesse dénigrant mes livres classiques, mes éditions, mes traductions, et jusqu'à mon enseignement.

Je persiste donc dans mes précédentes conclusions ( voyez pag. 146 sq., et pag. 224 du *Mémoire* ) ( *ἵψι αὐτοῖς ἀπὸ γράμης ἔχομαι, ὃ Ἀθηναῖοι, μὴ εἶμαι* ) et convaincu que M. Coray est un grand helléniste et un élégant écrivain, je prétends que ce double mérite, qui existe dans sa personne, ne se voit nullement dans son traité que l'on veut couronner. Je prétends 1° que le traité des airs, des eaux et des lieux, est un ouvrage médiocre; que le style en est incorrect, le texte honteusement mutilé, les notes prolixes, souvent insignifiantes et fautives; 2° qu'il est injuste de préférer le traducteur des immortelles sept pages au traducteur de sept à huit cents pages, parmi lesquelles on en compte au moins cent de bien écrites, et à l'auteur d'un mémoire jugé aussi bien écrit que bien pensé; et en cas de rejet de cet ouvrage qui m'a coûté tant d'années de veilles, j'offre au concours; 1° mes *Observations sur Théocrite et Virgile*, ouvrage si honorablement accueilli en Allemagne par le patriarche de la littérature grecque, et en France par nos plus grands littérateurs, et que je puis opposer aux notes médicales de M. Coray que quelques-uns couronnent; ne pouvant couronner son style; 2° ce *Traité de la Chasse*, écrit avec facilité et même élégance, disent des hommes impartiaux, ouvrage non traduit avant moi, plein d'obscuretés, offrant de grandes dif-

---

(3) *Simul se universa concio ab accusatoribus avertit et recuta Scipionem est, nec quisquam præter præconem turbamque servilem remansit.* Je cite de mémoire.

ficultés, sur-tout celle de marcher sans guide et abandonné à soi-même; et qu'enfin l'estimable M. Coray, étranger, traducteur de sept pages et demie traduites avant lui par l'illustre Dacier, est beaucoup moins digne du prix national que M. J. B. Gail, Français, s'immolant pour son pays depuis vingt-cinq ans. Voilà ce que, fort de ma conscience, je soutiendrai même après la distribution des prix décennaux, si, comme il est probable, ma réclamation n'arrive pas jusqu'au pied du trône de S. M. I. (4); même alors je défendrai ma cause, je rassemblerai les pièces du procès, j'indiquerai des séances publiques au collège de France, et je dirai: Français, venez m'entendre et me juger. Et si m'aveuglant sur mes droits, si n'obtenant pas le suffrage de ces arbitres convoqués, je venais à succomber à mes douleurs, même alors du fond de ma tombe, à travers l'enveloppe de pierre ou de marbre, sortirait, comme autrefois de la statue de Niobé, non pas seulement le cri de la douleur, mais encore celui de l'indignation.

Mais, me dira-t-on, la classe, à vous entendre, ne pouvant, au milieu de ses importantes fonctions, entreprendre une discussion longue, pénible et difficile, a bien fait d'adopter les conclusions du rapporteur, et vous désiriez que S. M., occupée de grands intérêts et de hauts faits d'armes, descendît jusqu'à votre réclamation! Oui, je le désire, et pour que justice soit faite, j'ai l'honneur de supplier S. M. I. de daigner interroger un tribunal dont la formation ne sera pas embarrassante: car il existe déjà, cet infailible tribunal. Le journal d'Iéna, MM. de Sainte-Croix, Ginguéné, Esménard, Geoffroy, Hoffmann; et autres ont prononcé en faveur de la correction de mon style. La question n'est-elle pas décidée, puisque S. M. veut couronner une traduction utile, non pas aux belles-lettres et aux sciences tout à-la-fois, mais utile soit aux belles-lettres, soit aux sciences? Or, mon *Traité de la Chasse* a ce mérite; et de plus, au lieu d'un seul ouvrage, j'en présente trois dont le style peut certes balancer celui de M. Coray. Si l'on exige plus que le décret impérial et que l'on me demande un ouvrage utile même aux sciences

---

(4) S'il m'était permis d'émettre une opinion, je proposerais de donner le prix de langues anciennes ou à M. Guérault, ou à M. Binet, ou de partager le prix entre M. Lévêque et moi. Ces quatre Français offrent de plus beaux titres que M. Coray étranger.

et à la critique, je réponds que j'ai pour moi, 1<sup>o</sup> le premier critique de France, M. de Sainte-Croix, qui juge que j'ai beaucoup lu, beaucoup comparé, et que je remporte sur Laharpe et Mably une victoire complète (p. 103 sq.) ; 2<sup>o</sup> le journal d'Iéna ; 3<sup>o</sup> le patriarche de la littérature grecque en Allemagne ; 4<sup>o</sup> que dans mon *Traité de la Chasse*, j'ai réfuté des erreurs d'Oppien, de Pollux, de Buffon (p. 222 du *Mémoire*), et que sur le rapport de monseigneur le Grand-Chancelier de la Légion-d'Honneur et de M. Cuvier, la classe des sciences a ordonné l'impression de trois mémoires que j'ai composés d'après mon *Traité de la Chasse*. Dixi.

J. B. GAIL, *membre de l'Institut.*

*Note sur l'article précédent.*

Puisque M. Gail n'a rien de plus, ni de mieux, à dire contre l'opinion que j'ai énoncée en rendant compte de son *Mémoire*, je consens, très-volontiers, à ne pas ajouter un mot à ce que j'ai déjà dit, et il ne tiendra pas à moi que nous n'ayons désormais rien à démêler ensemble. J'avais pris, depuis long-tems, la résolution de ne pas écrire une seule ligne au sujet de ses ouvrages, et j'aurais évité de parler de cette nouvelle production de sa plume, s'il avait su s'abstenir d'y mêler des personnalités odieuses et tout-à-fait inutiles, contre deux savans très-recommandables et généralement estimés. Il paraît que je n'ai pas pu parvenir à lui faire comprendre qu'il avait eu tort, au moins à cet égard, puisqu'il n'a fait que redoubler ici ses attaques furieuses, et l'on a pu voir avec quel succès. Au reste, si cette vérité est sensible pour tout le monde, excepté pour lui, sa cause n'en deviendra pas meilleure. M. Gail, dont l'imagination est trop souvent obsédée par les fantômes qu'elle produit, exagère et travestit jusqu'aux expressions que ses critiques ont employées : il prétend que je l'ai appelé *l'imbécille du Pyrée*, et un journaliste a observé avec un ton de commisération dont M. Gail est peut-être dupe, que *cela n'est pas poli* ; la vérité est que je n'ai jamais écrit une pareille grossièreté. Mais, encore une fois, je ne demande pas mieux que de garder, à l'avenir, un silence absolu sur les ouvrages de M. Gail, à moins qu'il n'en publie de bons : alors je le louerai bien sincèrement ; et pour lui prouver que je ne suis pas son ennemi, comme il le croit peut-être, je souhaite, de tout mon cœur, que ses écrits, dans cette circonstance, ne lui fassent pas plus de tort qu'ils n'en feront à ceux contre qui ils sont dirigés ; mais je l'avertis qu'il a un véritable et bien dangereux ennemi dans l'auteur de ces écrits-là.

THUROT.



## VARIÉTÉS.

## CHRONIQUE DE PARIS.

*Paris est pour un riche un pays de Cocagne,  
Et pour le pauvre adroit un pays de ressources.*

Croira-t-on qu'il existe dans cette grande capitale une classe assez nombreuse de gens qui ne possèdent pas un sou, qui n'exercent aucune profession, qui n'ont ni parens ni amis, dont la conduite n'a rien de légalement repréhensible, et qui trouvent cependant le moyen de mener une assez douce vie? Voici la solution de ce singulier problème. L'homme que nous prendrons pour type de l'espèce dont il est question, sort de chez lui de fort bonne heure; une pièce d'estomac de baptiste bien blanche et bien plissée supplée à la chemise qui lui manque, une cravatte noir lui donne un air militaire dont il peut tirer parti au besoin; le drap de son habit, vu de près, laisse un peu trop à découvrir le travail du tisserand, mais à tout prendre il est proprement et décentement vêtu; il peut, sans être désagréablement remarqué, se présenter par-tout: c'est le point important. On l'a pris à témoin la veille dans un pari dont la perte entraîne un déjeuner au Rocher de Cancale, à la porte Maillot, ou sous la rotonde du Palais-Royal; il se trouve tout naturellement invité, et ne manque jamais d'arriver le premier au rendez-vous. Vers quatre heures il entre dans une maison de jeu, examine attentivement la figure, la contenance des joueurs et s'attache de préférence à l'étranger que la fortune favorise. Un joueur qui gagne, dîne bien, et n'aime pas à dîner seul; notre homme accompagne le ponte heureux chez le restaurateur, s'assied à table avec lui et dîne à ses dépens. Le dîner fini, il court au café Minerve, rendez-vous général des *claqueurs dramatiques*: il y a toujours quelque pièce nouvelle, quelque reprise, ou quelque rentrée d'actrice; notre homme est particulièrement connu du *chef de file* à qui les billets sont prodigués dans ces jours solennels, il en obtient deux, court sous les galeries du théâtre, et propose à quelque provincial une entrée *gratis*, que celui-ci accepte avec reconnaissance. Placés l'un auprès de l'autre, l'habitué raconte à son voisin toutes les anecdotes des coulisses, lui dit le nom de chaque acteur,

lui apprend quel est l'amant de chaque actrice, et lui fait l'histoire des chutes et des succès de l'auteur qu'on joue. L'offre d'un bol de punch ou d'un riz au lait après le spectacle ne saurait payer tant de complaisance; on se sépare très-satisfait l'un de l'autre, avec promesse de se revoir le lendemain, et la connaissance intime commence, de la part de l'officieux désœuvré, par l'emprunt d'un ou deux écus de six francs, qui servent à payer une quinzaine de la mansarde qu'il occupe rue Saint-Jean-de-Beauvais.

— Le prince d'Estherazy, le même qui fit exécuter à Paris, dans le mois de juin dernier, la messe en musique de notre célèbre Chérubini, vient de donner une nouvelle preuve de son amour éclairé pour les arts, et principalement pour la musique, en faisant rendre à la mémoire d'Haydn des honneurs funèbres, dignes de cet immortel compositeur. Après en avoir obtenu la permission du gouvernement autrichien, le prince a fait transporter à Elsenstall en Hongrie les restes de cet homme célèbre, et les a fait déposer, avec la plus grande pompe, dans le caveau des Franciscains, à côté de ceux du fameux Thomassini. Ce prince, protecteur des arts, s'est empressé d'acquiescer, à un prix très-élevé, tous les livres et tous les manuscrits d'Haydn, ainsi que les nombreuses médailles qu'il avait obtenues dans le cours de sa longue et glorieuse carrière.

— On trouve chez tous les marchands de nouveautés, dans tous les cabinets littéraires, et nous croyons même qu'on crie dans les rues, (nous n'oserions l'assurer cependant), un nouvel ouvrage du docteur Gay, intitulé : *La saignée réduite à sa plus simple expression*; cet énoncé algébrique n'indique néanmoins qu'une réfutation des articles de journaux qui se sont élevés contre les opinions de ce docteur anti-phlébotomiste. S'il arrivait pourtant que son système prévalût quelque jour, et qu'on en vînt à reconnaître l'abus qu'il dénonce, il faudrait ajouter le nom du docteur Gay à celui des apologistes persécutés de l'antimoine, du quinquina et de l'inoculation; en attendant, on peut affirmer dès aujourd'hui, qu'esprit de système à part, M. Gay est un médecin très-habile, et de tous points semblable à l'homme d'Horace qui n'avait d'autre travers que celui de se croire possesseur de tous les vaisseaux qui entraient dans le Pyrée. *Cætera sanus.*

— Nous nous sommes lassés plus vite que les Anglais de ces romans phantasmagoriques, dont la littérature s'est

trouvée infectée tout-à-coup d'un bout de l'Europe à l'autre; la *manière noire* de M<sup>me</sup> Radcliff, passée de mode en France, se soutient, sinon avec honneur, du moins avec fureur en Angleterre. On est effrayé du nom seul de quelques-uns des romans qui viennent de paraître à Londres : c'est, *le Moine gris et le Revenant blanc; la Religieuse apostate; le Ménétrier nocturne; les Bandits de la Forêt*, etc. etc. En jetant les yeux sur de pareilles pauvretés, on demande aux Anglais où sont leurs Fielding et leurs Richardson; mais à leur tour, en nous voyant réduits à traduire les niaiseries sentimentales de Kotzebue et autres, ils sont en droit de nous demander où sont nos Lesage, nos Prévôt et nos Marmontel.

— Il n'est question que des préparatifs qui se font à Fontainebleau pour la fête qui doit avoir lieu dimanche prochain. Ce palais, l'une des plus belles habitations royales, est peut-être, par sa distribution, par l'étendue, la disposition et la forme de ses jardins, plus susceptible qu'aucun autre de se prêter à la pompe et aux développemens d'une grande fête. La belle salle des Cent-suisse, construite sous François I<sup>er</sup>, et enrichie de fresques peintes par Nicolo, sur les dessins du Primatice, est disposée pour le bal, et décorée avec autant de richesse que d'élégance. L'étang et son pavillon illuminés ne peuvent manquer de produire un effet merveilleux.

— La police, dont les cent yeux sont ouverts sur les abus de toutes espèces qui se renouvellent sans cesse au milieu d'une aussi grande réunion d'hommes, ne lutte pas toujours avec avantage contre les efforts de la cupidité. Les marchands veulent à tout prix attirer l'attention; ils ne se contentent pas d'enseignes énormes et fastueuses, d'affiches, d'annonces de toutes les couleurs; ils imaginent encore de rétrécir les rues et les passages par des étalages saillans qui enlèvent à la voie publique un pied ou deux de chaque côté. Tout cela n'est que gênant, mais il peut résulter des inconvéniens plus graves de cette quantité de lanternes-enseignes qui servent à indiquer les cafés, les maisons de prêt, les tripots et les restaurateurs. Il est à souhaiter que l'accident arrivé dernièrement rue de Richelieu, à une dame qui fut blessée par la chute d'une de ces lanternes, serve à faire remettre en vigueur l'ordonnance de police qui prescrit d'adosser ces lanternes à la muraille et défend de les suspendre en saillie sur la rue. L'abus et les inconvéniens de ces enseignes transparentes, se font

plus particulièrement remarquer sous les galeries du Palais-Royal, où leur nombre, leurs formes et la variété de leurs couleurs, sont tels, qu'on est tenté de croire, en les regardant, qu'on assiste au troisième acte de l'opéra de *Panurge*.

— On poursuit avec activité les réparations et le nettoiement des statues des Tuileries et de leurs piédestaux. Les crampons de bronze qui servaient à lier entr'elles les différentes pièces de marbre dont se composent ces piédestaux, répandaient en s'oxidant des taches verdâtres qui altéraient la blancheur et le poli du marbre. Ces crampons ont disparu et sont remplacés par une espèce de mastic ou de ciment que l'on applique par un procédé nouveau, et qui se joint à la pierre d'une manière si immédiate qu'on peut croire que le piédestal est formé d'un seul bloc. Déjà toutes les statues de la terrasse ont subi cette réparation qui se continue sur les autres, et l'on peut espérer qu'avant un an les belles productions des Coustou, des Coyzevox, des Puget et des Pigale réparaitront avec l'éclat de l'atelier.

— Les petits spectacles viennent de recevoir l'ordre de commencer, le dimanche, à cinq heures et demie précises et de finir à dix heures; cette ordonnance rappelle celle du juge de police en 1609 qui enjoignait aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne et de l'hôtel d'Argent, *de ne jouer passé quatre heures et demie au plus tard, et de commencer précisément avec telles personnes qu'il y aura à deux heures après midi, la porte devant être ouverte à une heure précise*. A cette même époque, on payait cinq sous au parterre et dix sous dans les loges. *Nunc hic dies aliam vitam adfert, alios mores postulat*.

— Avant la nouvelle tragédie de *Mahomet II*, les Français nous donneront encore une comédie en cinq actes et en vers.

Feydeau va rajeunir son répertoire d'une foule de vieilles pièces qu'on n'a pas joué depuis trente ans : il est question du *Serrurier* et de *On ne s'avise jamais de tout*. On a refait la musique du premier de ces ouvrages, mais on ne s'est pas permis de toucher à l'œuvre de Monsigny.

L'Odéon aura bientôt deux *Cendrillons*, l'une en français, et l'autre en italien; elles n'auront, à ce qu'on assure, de commun avec la pièce de Feydeau que le titre, et peut-être aussi le succès.

Le Vaudeville prépare une pièce intitulée : *Je m'émancipe*; et les Variétés rappellent le *Ravisseur*.

**MODES.** — C'est du théâtre que sont prises les modes de femmes de cette dernière quinzaine. On voit beaucoup de chapeaux à la *Cortez*, espèce de toque de paille noire, garnie de plumès de même couleur autour de la forme : la robe à l'*Eugénie*, est faite sur le modèle de la robe que porte M<sup>lle</sup> Bourgoing dans la pièce de ce nom. La saison a déjà ramené les robes de mérinos et les rédingotes de drap ; leur forme est absolument la même que celle de l'année dernière. Mais ce qui distingue éminemment la femme *comme il faut*, c'est la robe de cachemire : plus d'une tête de femme travaille en ce moment pour se procurer cette parure, qui serait encore la plus jolie lors même qu'elle ne serait pas la plus chère.

Nos jeunes gens portent des habits d'une largeur démesurée, et dont la mesure paraît avoir été prise sur le plus étoffé des sapeurs de la garde. Les culottes ressemblent à des pantalons, et les bottes à des guêtres : c'est dans ce costume qu'il est d'usage d'aller prendre avant dîner au café Tortonî une liqueur nouvelle qu'on est convenu d'appeler *des gouttes de Malte*, et qu'un provincial appellerait tout simplement du Cuiraco.

L'eau de Portugal a remplacé sur toutes les toilettes l'eau de miel d'Angleterre et l'essence de rose ; en vain les plus fameux parfumeurs de la capitale ont ils essayé d'imiter ce parfum. Les Fargeon, les Teissier, les Laboulée, ont baissé pavillon devant le fameux Riban de Montpellier, lequel vient d'établir un dépôt de ses essences dans la rue Helvétius : son modeste magasin, où rien n'éblouit les yeux, s'annonce de loin à l'odorat charmé. A vingt pas de sa maison on se croit transporté dans les odoriférantes campagnes de la belle Provence.

Y.

---

**SPECTACLES.** — *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation des *Epoux de trois jours* ou *J'enlève ma Femme*, vaudeville en deux actes.

Les romans sont une mine inépuisable pour les auteurs d'opéras comiques, de vaudevilles, de mélodrames ; c'est là qu'ils peuvent trouver abondamment de quoi satisfaire la curiosité sans cesse renaissante des spectateurs : on ferait un catalogue assez nombreux de cette sorte de pièces de théâtre qui tirent leur origine d'un roman.

Parmi nos romanciers modernes, l'un des plus féconds

et des plus spirituels, M. Pigault-Lebrun, est aussi celui auquel on a fait les emprunts les plus nombreux.

Cette manière de travailler est fort commode pour les auteurs; ils trouvent dans un roman les matériaux tout préparés, souvent même ils conservent le dialogue; ils n'ont donc plus d'autre peine que de resserrer les incidens, et de faire passer en peu d'instans sous les yeux du spectateur les événemens que le romancier a délayés dans plusieurs volumes.

C'est dans un roman de M. Pigault-Lebrun, intitulé : *La Famille de Luceval*, que les auteurs ont pris le sujet de la pièce nouvelle.

Adolphe, neveu de M<sup>me</sup> de Vétilly, est âgé de dix-huit ans; il a épousé depuis trois jours une jeune personne qui en a dix-septs; les nouveaux époux, pour échapper aux importunités auxquelles ils sont en butte depuis leur union, et pouvoir se répéter sans contrainte qu'ils s'aiment, quittent clandestinement le château de la tante, et forment le projet de vivre uniquement pour eux dans quelque retraite ignorée.

M<sup>me</sup> de Vétilly court après eux, et en cela elle n'agit pas en personne expérimentée; elle devait savoir qu'une passion qui n'est pas contrariée, et qui peut être satisfaite à chaque instant, s'éteint bien vite; M<sup>me</sup> de Vétilly, à mon avis, devait attendre tranquillement dans son château, et je lui aurais garanti le retour des déserteurs avant la semaine écoulée; mais alors pas de vaudeville, et nous aurions perdu une pièce gaie dont le dialogue est spirituel, les couplets bien tournés et sans calembourgs, choses devenues assez rares au Vaudeville. M<sup>me</sup> de Vétilly fait donc bien de poursuivre les fugitifs; ceux-ci ont quitté le château en négligé du matin; ce costume assez singulier éveille les soupçons du greffier d'un maire de village, chez lequel ils se présentent pour avoir des rafraîchissemens: le greffier se persuade, d'après un avis qu'il a reçu, que ce sont deux fous échappés d'une maison de santé voisine; déjà même il se prépare à les faire lier et reconduire à leur hospice, lorsqu'heureusement pour Adolphe le médecin de cet hospice arrive lui-même: il ne reconnaît pas ses malades, et n'a pas de peine à décider le greffier à mettre les jeunes gens en liberté. Le premier usage qu'ils en font, est de partir pour Paris, où ils ne connaissent personne; le docteur leur donne l'adresse d'un hôtel garni situé au fond du Marais. A peine ont-ils quitté la chaumière du greffier, que l'on voit arriver

M<sup>me</sup> de Vétilly, escortée de M. Famignac, gascon affamé; on lui apprend le départ de son neveu, le nom de l'hôtel où il va descendre, et la bonne dame, sans pitié pour ses chevaux et pour M. Famignac; se remet en route, sans même leur donner le tems de se reposer ni de se rafraîchir.

Au second acte, Adolphe et sa femme arrivent dans l'hôtel garni du Marais; ce quartier solitaire leur plaît beaucoup, ils veulent y prendre un appartement, mais à l'inspection de leur costume un peu trop *négligé*, l'hôte est sur le point de les mettre à la porte, lorsque Adolphe montre de l'or: à la vue de ce métal tout-puissant, on leur offre le meilleur appartement de la maison, mais, ô disgrâce! à peine en ont-ils pris possession que la tante et le gascon arrivent sur leurs traces: les jeunes époux se barricadent dans leur appartement et sont décidés à soutenir un siège en règle; M. Famignac est introduit dans la place assiégée en qualité de parlementaire, et la paix est signée aux conditions suivantes: liberté absolue aux jeunes époux, et M<sup>me</sup> de Vétilly épouse Famignac.

J'ai déjà dit que les couplets de ce vaudeville étaient bien tournés et le dialogue spirituel; il a été fort applaudi par tous les spectateurs, à l'exception de deux ou trois esprits chagrins, qui, non contents de ne pas prendre de plaisir à cette représentation, ont essayé de troubler celui des autres par le bruit aigu de certains instrumens à vent; mais leurs voix aigres se sont perdues, non dans le désert, mais dans le bruit glorieux des applaudissemens nombreux et mérités. Les auteurs ont été nommés; ce sont MM. Ourry et Moreau.

—Il est difficile de se tromper plus complètement que ne l'a fait ou que ne l'ont fait l'auteur ou les auteurs du *Ravisseur*; vaudeville sentimental, moral et amphigourique, représenté mercredi dernier sur le théâtre des Variétés. Le parterre a fait justice de cette production bizarre dont probablement nous n'entendrons plus parler.

POLITIQUE.



## POLITIQUE.

LA gazette de la cour de Pétersbourg a publié le rapport du général en chef Kamenskoi, sur la victoire du 7 septembre, dont nous avons donné les détails : ceux que renferme ce rapport officiel sont absolument conformes à ce qui avait été publié à Vienne, et que les feuilles de Paris se sont empressées de reproduire. Depuis cette affaire majeure, on ignore quel parti les vainqueurs ont pu tirer d'un avantage regardé comme décisif, et qui paraissait devoir entraîner la chute de la place importante que les Turcs avaient eu pour objet de délivrer ; mais la seule place de Sistow a capitulé, on n'apprend pas encore la reddition de Rutschuck. Des lettres de Turquie annoncent que l'armée russe se tient toujours sur la défensive, mais ce sont des lettres de Turquie, répétées par des gazettes hongroises, et l'on sait depuis long-tems quelle foi est due à de telles autorités revêtues de semblables garanties. A Pétersbourg, la famille impériale réunie a célébré avec solennité la fête de l'Empereur Alexandre ; il y a eu grand couvert au palais d'hiver, et le soir spectacle au théâtre de l'Ermitage.

S. A. R. le prince héréditaire de Suède poursuit sa route ; ce doit être déjà pour lui une douce récompense des nobles travaux qui l'ont élevé jusqu'à la dignité royale, que de voir les sentimens que son élection inspire dans les pays situés sur son passage ; ce doit être une heureuse perspective pour l'avenir qui l'attend, et comme un favorable augure, que de traverser ainsi, pour se rendre dans les Etats qu'il doit gouverner un jour, ceux de souverains amis de son ancienne et de sa nouvelle patrie, amis de sa gloire personnelle, et sur-tout de celle du grand monarque qui se plaît à en laisser réfléchir les rayons sur ses fidèles alliés. Par-tout en effet le prince reçoit les témoignages les plus flatteurs de la haute estime qui le précède, et des vœux qui l'accompagnent dans le chemin glorieux qu'il poursuit. A Cassel le roi avait daigné envoyer au-devant du prince son grand chambellan et plusieurs de ses officiers dans les voitures de la cour. Le prince a assisté



aux manœuvres de la garde royale, et d'une division westphalienne, commandées par S. M., et au retour de ces manœuvres elle a reçu le grand cordon de l'ordre de Westphalie qui lui a été remis, de la part du souverain, par M. le comte de Furtenstein. En Danemarck la réception la plus brillante lui est aussi préparée : les autorités civiles et militaires des Etats de S. M. danoise ont reçu ordre de lui rendre tous les honneurs dus à son rang. M. l'adjudant de Lindhom est chargé de l'accompagner au passage des Belts, et M. le comte de Molik de le recevoir et de le complimenter à Corsoër. Le ministre de Suède est parti pour aller à sa rencontre jusqu'à Altona. Une nombreuse députation des premières autorités suédoises l'attend à Helsingborg pour le conduire à Stockholm. Là il doit recevoir les grandes décorations des ordres de la couronne, et les fonctions de généralissime des armées de terre et de mer du royaume, titre que S. M. suédoise vient de lui conférer.

L'empereur d'Autriche continue son voyage en Styrie ; il était à Gratz le 2 octobre, et devait se rendre en Croatie, en visitant la frontière de Turquie, revenir par la Hongrie, accompagné de l'archiduc palatin. Des mines nouvellement découvertes, de grands travaux entrepris pour rendre la navigation et les communications plus faciles, doivent fixer pendant ce voyage l'attention du monarque qui, dit-on, fait porter aussi en Hongrie, sur le cordon de neutralité, quelques-unes des troupes qui étaient stationnées en Bohême. Pendant ce voyage, les ministres poursuivent l'exécution des mesures de finances prises pour le rétablissement du crédit, mesures parmi lesquelles il faut compter un nouveau tarif des douanes. Cependant le change varie encore avec une incroyable rapidité, et ses mouvements donnent lieu à un jeu, ou proviennent d'un jeu, qui, à la bourse de Vienne, déplace en un moment la fortune d'un grand nombre de particuliers. On répand le bruit d'une mesure qui tendrait à suspendre la vente des domaines ecclésiastiques, et qui en remplacerait le produit par une contribution réglée avec le clergé ; mais on ne croit pas que le ministère revienne sur une résolution prise après les délibérations les plus mûres, et qui tenait à un ensemble d'opérations. En Silésie et en Westphalie, cette même disposition paraît devoir s'exécuter sans délais et sans transaction. Par décret royal de Cassel, neuf couvens sont supprimés dans différentes villes de Westphalie. Les mem-

bres de ces établissemens seront pensionnés, et les domaines vendus en bloc sur les devis d'exploitation.

En Saxe, tout se prépare pour l'assemblée des Etats : après leur tenue, le roi dont la santé se rétablit de jour en jour, se rendra à Varsovie pour ouvrir la diète du grand duché, à laquelle assisteront, pour la première fois, les députés de la Gallicie réunie. En Bavière, les mesures de circonscription du territoire ancien et du territoire réuni, et de la distribution des chefs-lieux d'administration, s'exécutent avec rapidité, et comme sous les auspices du mariage du prince-royal, événement qui comble les vœux de la Bavière, et pour lequel de grandes solennités se préparent à Munich.

Les princes de la confédération, occupés de régulariser l'administration des états qui leur sont échus en partage, n'en placent pas moins au rang de leurs plus chers et de leurs premiers intérêts la fidélité aux devoirs que leur impose le lien puissant qu'ils forment et qui les affermit. La confédération toute entière est en paix ; mais elle est encore armée contre un ennemi dont il faut craindre jusqu'aux présens, contre les Anglais qui, si on peut s'exprimer ainsi, pour soulever le fardeau colonial qui les oppresse, peuvent appeler au secours de leur commerce leurs propres sacrifices, et chercher à introduire des denrées, en évitant, par des pertes calculées, la perte totale qui les menace ; mais partout le décret impérial de Trianon, en date du 5 août, se convertit en loi ; il en a acquis la force en Saxe, en Bavière, dans le Wurtemberg, en Westphalie, dans le grands duchés de Bade, de Francfort et de Berg. Les principaux dépôts de marchandises prohibées en Allemagne et en Suisse sont saisies, et le *Moniteur* prie les afficheurs du café de Lloyd d'en tenir note. Nous disions dans un dernier numéro, qu'un ordre relatif aux bâtimens ottomans avait étonné, et fait une grande sensation dans l'Adriatique ; cet ordre en effet a été révoqué par l'autorité supérieure. Les bâtimens ottomans qui avaient été relâchés, à la vérité sous caution, à Trieste, ont été reconnus naviguer sous licence anglaise, pour le compte anglais, et venir de Malte ; les cautions garantiront l'acquit de la valeur de leurs cargaisons. En conséquence des ordres expédiés à cet effet, les confiscations faites à Marseille, à Gènes, à Naples, à Venise, se montent déjà à vingt millions ; celles faites à Trieste et à Ancône montent à douze ; voilà donc, dit encore le *Moniteur*, trente-

deux millions escomptés par la banque de Londres, et dont elle est créditée sur les brouillards de l'Adriatique et de la Méditerranée. C'est ici le cas d'ajouter quelques détails sur M. Goldsmith, sa mort, la cause de cette catastrophe, son état de situation, et celle des maisons qui appuyaient leur crédit sur la siépie. M. Goldsmith était un des hommes les plus probes que pût compter le commerce anglais; associé à la maison de Baring, les pertes de celle-ci furent telles, qu'aucune fortune particulière n'eût pu les supporter. Depuis que l'*Omnium* dont M. Goldsmith avait pour 20 millions (un journal anglais dit 4 millions sterling, 96 millions de francs), était tombé au-dessous du pair, le courage de ce négociant s'était affaibli. L'*Omnium* étant tombé à 5 et 6 pour cent d'escompte sans apparence de hausse possible, la tête du malheureux négociant se perdit tout-à-fait, et il crut ne pouvoir se soustraire au coup affreux qui le menaçait, que par un suicide. On en connaît l'effet subit, l'*Omnium* tomba sur-le-champ de six à dix d'escompte. M. Baring a aussi perdu la vie: on présume que c'est un effet naturel de sa situation violente, et du désespoir que lui a causé la mort qu'il avait, en quelque sorte, donnée à son ami. Le déficit des deux maisons a dû être constaté le 3 octobre, mais on varie sur le résultat. Quoi qu'il en soit, on croit que le gouvernement viendra au secours des associés survivans, et des individus qui avaient fait à M. Goldsmith des avances sur les fonds d'*Omnium* qu'il possédait; mais déjà le contre-coup est fait sentir: la maison Bakers manque pour une somme à-peu-près égale à celle de la maison Goldsmith; plusieurs autres très-considérables de la cité viennent d'éprouver le même sort.

Les dernières nouvelles du Portugal n'ont donné connaissance d'aucun engagement entre l'armée du maréchal prince d'Eckmull et celle du général Wellington. L'*Alfred* présente une analyse rapide des événemens de cette campagne, depuis le moment où, de jour en jour, l'on promet à Londres la défection totale de l'armée française. Cette analyse offre ceci de remarquable, c'est que, date par date, toutes les fois qu'un bruit se répand à Londres, l'événement l'a démenti en Portugal; et qu'ainsi, au lieu de la bataille dans laquelle le général anglais devait inévitablement anéantir l'armée française, affaiblie par des désertions en masse, une effroyable dyssentérie, et un manque total de vivres, on a successivement appris la prise de

Ciudad-Rodrigo, celle d'Almeida, la destruction de l'avant-garde commandée par le général Crafford, et enfin la retraite de lord Wellington : ainsi, dit l'*Alfred*, après l'attente d'une bataille réputée inévitable, nous retrouvons au bout de quarante-sept jours le lord Wellington en arrière, selon lui, *de quelques lieues* de la position qu'il prétendait garder, et de la ville qu'il a *défendue* par procuration, donnée à un seul Anglais, le général Cox, pris avec la garnison portugaise ! Nous retrouvons aussi ce Massena qui devait être retourné à Salamanque, dont l'armée manquait de provisions et même d'eau, et disparaissait, vaincue par la maladie et par la désertion, nous le retrouvons avançant, en dépit des obstacles que lui oppose la dévastation qui sépare son armée de celle anglaise, comme un signe évident de la protection généreuse que cette armée assure au pays qu'elle défend. Au moment où l'*Alfred* faisait ces rapprochemens, la crédulité publique était encore amusée par la nouvelle de l'arrivée d'une lettre particulière, apportée par un bâtiment de guerre anglais, qui la tenait d'un Américain, qui la tenait du Havre où régnait le plus grand découragement par suite de la destruction de l'armée française. La généalogie de cette nouvelle a quelque chose de piquant, mais le plus curieux, c'est qu'accompagnée de tous les caractères de vérité que nous venons de retracer, elle a été crue généralement. Après cela, il ne faut plus s'étonner du nombre des journaux anglais, de leur étendue, de la quantité de leurs infatigables souscripteurs : la lecture de ces journaux est une des habitudes de la crédulité publique ; et c'est à raison de cela, sans doute, que l'Angleterre est reconnue pour la terre classique des nouvellistes.

En parlant de fausses nouvelles, on en avait aussi répandu une ces jours derniers dans Paris : un prince étranger devait arriver à Compiègne, où des appartemens lui étaient préparés ; le prince de Neufchâtel était parti pour aller à sa rencontre, d'autres disaient pour aller prendre le commandement de l'armée en Allemagne. La vérité est qu'il n'y a aucun mouvement, aucun préparatif, aucun relai préparé à Compiègne, que le prince de Neufchâtel a eu l'honneur de chasser le 16 avec S. M., et qu'il n'a pas un instant quitté Fontainebleau.

Ne confondons pas cependant dans le sentiment d'une égale défiance tout ce qui se dit sur le séjour de la cour à Fontainebleau ; loin de là, accueillons avec empressement,

avec joie ce que l'on répand sur la fête du 21, sur son objet, sur l'événement heureux qu'appelaient les vœux des Français, et qu'on espère y voir annoncé. S.

### PARIS.

S. M. a nommé S. Em. M. le cardinal Maury à l'archevêché de Paris. S. Em. a prêté serment en cette qualité, dimanche dernier, à Fontainebleau, à la messe impériale, après l'Evangile.

— M. le conseiller d'Etat Dubois, préfet de police, rentre au conseil d'Etat, service ordinaire, section de l'intérieur. S. M. a nommé à la préfecture de police M. le baron Pasquier, conseiller d'Etat, auquel M. le baron Dudon succède dans sa place de procureur impérial près la commission du sceau des titres.

— S. M. a nommé grand chancelier de l'ordre des Trois-Toisons-d'Or, M. le général comte Andréossi; et grand trésorier, M. le comte Schimmelpenninck.

— Un décret impérial du 3 octobre établit, à l'égard des domestiques dans la ville de Paris, un règlement qui rétablira, sous ce rapport, la sécurité qui était désirable, garantira l'existence des bons domestiques, récompensera leur fidélité, et tiendra les mauvais dans une appréhension salutaire des mesures de police prescrites contre eux. Tout domestique de l'un et de l'autre sexe devra être inscrit à la préfecture de police. Nul domestique ne sera reçu s'il n'est pourvu d'un billet d'inscription qui restera dans les mains des maîtres. Tout domestique sans place pendant plus d'un mois, et qui ne justifierait pas de moyens d'existence, sera tenu de sortir de Paris. L'obligation de l'inscription n'est pas applicable aux domestiques qui ont plus de cinq ans de résidence chez le même maître.

— Par divers décrets, S. M. a appelé à son conseil d'état, M. le duc d'Alberg, et MM. Pommeretuil, préfet du Nord, Quinette, préfet de la Somme, et Chauvelin, préfet de la Lys.

— Par un autre décret, S. M. a confirmé dans la place de trésorier du sénat M. le sénateur comte Chaptal de Chanteloup, qui l'occupait depuis 1804.

— Par divers autres décrets, M. le baron Bressieux est nommé administrateur-général des forêts; M. Rossel, ancien capitaine de vaisseau, est nommé membre du bu-

reau des longitudes en remplacement de M. le comte de Fleurieu; M. Lecointe, négociant, est appelé aux fonctions de membre du conseil de préfecture de la Seine, en remplacement de M. Perdry, démissionnaire; M. Lescaulier est nommé consul-général aux Etats-Unis d'Amérique; M. de la Malle, auditeur au conseil-d'état, est nommé commissaire-général de police à Livourne; M. le baron Louis, maître des requêtes, est nommé président du conseil de liquidation, établi en Hollande par décret du 23 septembre dernier.

— La première classe de l'Institut de France vient de nommer à la place vacante par la mort de M. de Fleurieu, M. Beauteims Beaupré, ingénieur hydrographe au ministère de la marine.

— M. Luce de Lancival a laissé une sœur absolument sans fortune: l'Empereur, instruit de son sort, par considération pour les talens de son frère, et les services qu'il a rendus dans la carrière de l'instruction publique, a daigné lui accorder une pension de 1500 fr.

— On profite à Paris, avec activité, des derniers beaux jours de la saison qui se prolonge heureusement, pour la continuation des travaux publics. De nouvelles percées sont commencées dans divers quartiers, et produiront par des moyens faciles d'utiles dégagemens et de beaux points de vue.

— Toutes les nouvelles des pays vignobles s'accordent à dire que la récolte n'a pas été très-abondante, mais qu'elle est d'une excellente qualité, ce qui est incomparablement plus avantageux aux propriétaires et aux consommateurs.

— On prétend que la seconde classe de l'Institut revisant le rapport du jury, propose de donner le premier prix des poèmes nationaux à M. Millevoye, auteur de *Belzunce*, ou *la Peste de Marseille*; le second, à M. de Treneuil, auteur des *Tombeaux de Saint-Denis*, et d'accorder une mention honorable aux poèmes de MM. Davigny et Victorin-Fabre.

— La statue du général Desaix, à la place des Victoires, est environnée d'échafaudages qui indiquent qu'on s'occupe d'apporter quelques changemens à ce monument.

— M. Lahoc, auteur de *Pyrrhus*, et anciennement connu dans la carrière diplomatique, vient de mourir.

## ANNONCES.

*Poétique de Vida*, traduite en vers français avec le texte à côté. *Nouvelle édition*, suivie de notes explicatives; par J. E. Barrau, professeur de rhétorique au Collège de Riom. In-8°. Prix, 3 fr., et 3 fr. 75 c. franc de port. Chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, n° 168.

On trouve chez le même libraire, et du même auteur, *Séphère*, tragédie en trois actes et en vers; et *Ulysse*, tragédie en trois actes et en vers, à l'usage des Lycées et des Ecoles secondaires.

*Abrégé de la vie des plus illustres philosophes de l'antiquité, avec leurs dogmes, leurs systèmes, leur morale, et un recueil de leurs plus belles maximes.* Ouvrage destiné à l'éducation de la jeunesse, par F. de Salignac de la Motte-Fénélon, archevêque de Cambrai, et précepteur de M. le duc de Bourgogne. *Nouvelle édition*, revue avec soin. Orné des vingt-six portraits des philosophes, et d'un portrait de Fénélon. Un vol. in-12. Prix, 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. franc de port. A Lyon, chez M<sup>me</sup> Buynand, née Bruyset; et chez Yvernauld et Cabin; et à Paris, chez Lenormant, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

*Idees nouvelles sur le système de l'univers*; par Guillaume-Antoine Maréchal. Prix, 5 fr., et 6 fr. 25 c. franc de port. Chez Clément, libraire.

*La question de la saignée réduite à sa plus simple expression, et mise à la portée de tout le monde*; ou Adresse à la classe des sciences physiques de l'Institut, chargée d'examiner les écrits destinés à concourir pour les prix décennaux; par Jean-Antoine Gay, membre de l'ancienne faculté de médecine, et de l'ancienne société d'agriculture et des arts de Montpellier; ci-devant médecin d'un hôpital de la même ville. Brochure in-8°. Prix, 50 c., et 60 c. franc de port. Chez Lenormant, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; Gabon, place de l'Ecole de Médecine; et Cussac, Palais-Royal, galerie vitrée, n° 231.

AVIS. M. Carnevale, professeur de langue italienne et espagnole, rue Faydeau, n° 28, continue son cours, et il donne des leçons particulières.



# MERCURE DE FRANCE.



N° CCCCLXXXIV. — Samedi 27 Octobre 1810.

## POÉSIE.

SUR LA MORT DE LUCE DE LANCIVAL,

*Professeur de rhétorique au Lycée impérial, auteur de la  
tragédie d'Hector.*

*Extinctum Musæ crudeli funere Daphnim*

*Flèbant*

*VIRGILE. — Eglog.*

DE ses voiles épais la Nuit couvrait la terre,  
Lorsque des dieux l'horrible et prompt messagère,  
La Mort au teint livide, aux regards menaçans,  
Vint de Luce à jamais apaiser les tourmens.  
Elle arrive, et déjà, rayonnante de joie,  
L'euménide sanglante a dévoré sa proie,  
Lancival dans ses bras va descendre au tombeau.....  
« Arrête, ô Mort ! éteins ton lugubre flambeau,  
» Détache de ton front les palmes funéraires,  
» Retiens ta faux sanglante, écoute nos prières.  
» Fille de l'Achéron, hélas ! tu vois nos pleurs.  
» Suspends d'une heure encor l'effet de tes rigueurs ;

K k



- » Laisse, laisse à nos yeux contempler ta victime.
- » Luce, ô toi qu'Apollon vit, sur la double cime,
- » A la muse d'Ovide arracher des faveurs,
- » Que depuis tu ravis à Melpomène en pleurs,
- » Luce, de l'amitié n'attends plus que des larmes..
- » Jour affreux ! quoi ! ton cœur, tes écrits pleins de charmes,
- » Tes vertus, rien ne peut t'enlever au trépas ?
- » Chantre immortel d'Hector, peux-tu ne vivre pas ?
- » Peux-tu mourir, hélas ! lorsque, vainqueur des âges,
- » Vers la postérité s'élancent tes ouvrages ?
- » Peux-tu mourir, à l'heure où de puissans rivaux,
- » Te cèdent la victoire et des lauriers nouveaux ;
- » A l'heure où, chantre heureux de la splendeur du trône,
- » De la fille des rois (\*) tu reçois la couronne ?
- » Luce, qui l'eût pensé que, pour ton noble orgueil,
- » Le char victorieux dût n'être qu'un cercueil !
- » France ! et toi qui l'aimais, ô Fontane, ô son maître !
- » Toi qui joins aux talens celui de les connaître,
- » Et que forma le goût pour nous dicter ses lois ;
- » Toi dont on entendit et les pleurs et la voix,
- » Gémir sur ses douleurs, proclamer sa victoire,
- » Et mêler de regrets l'éloge de sa gloire,
- » Qui vous eût dit qu'un jour, pour Luce, plein d'appas,
- » Serait un jour de pleurs, marqué de son trépas,
- » Qu'il mourrait dans l'instant le plus beau de sa vie ?
- » Ainsi le sort parfois s'est joué du génie.
- » J'en atteste le tien, chantre aimé des neuf sœurs,
- » O Tasse ! dont le nom rappelle les malheurs.
- » Tu marchais triomphant aux murs du Capitole,
- » Quand la Mort vint tromper ton attente frivole,
- » Et changer tout-à-coup tes lauriers en cyprès.
- » Qu'importe à ta mémoire ! elle vit à jamais ;
- » Comme la tienne, ô Luce, elle est impérissable.

Mais que vois-je ! la Mort n'est pas impitoyable.  
 Son courroux un moment semble s'être adouci,  
 Son cœur d'airain s'émeut, de nos pleurs amolli.  
 Venez, amis de Luce ! et vous, aimable enfance,  
 Vous, l'objet de ses soins, et l'espoir de la France,

---

(\*) L'Université impériale.

Vous qui de ses leçons nous devrez compte un jour,  
Approchez ; que vos pleurs lui disent votre amour.

Sous les simples lambris qu'habite la sagesse,  
Dans le réduit voilé, chéri de la mollesse,  
Paraît Luce, étendu sur un lit de douleur.  
Au chevet de sa couché, à la pâle lueur  
Des flambeaux répétés dans cette enceinte obscure,  
La Mort laisse entrevoir sa hideuse figure.  
Elle attend, immobile, et prête à s'envoler,  
Le soupir que bientôt Luce doit exhiler,  
Tandis que de la Mort, à son tour triomphante,  
Montera dans les cieux son aine bienfaisante.  
O qu'est-il devenu son sourire éloquent !  
Cet oeil rapide et vif comme fut son talent !  
Ses lèvres ne sont plus la source aimable et pure  
Des sentimens heureux, enfans de la nature ;  
Et ses yeux abaissés, fermés par la douleur,  
Ont déjà de la Mort ressenti la froideur.

Daigne encor les ouvrir à la douce lumière,  
Lancival. Lève ici ta mourante paupière.  
Vois de tes vrais amis le couple infortuné  
S'attrister du signal qu'Atropos a donné ;  
De ces jeunes enfans entends la voix touchante :  
« Toi qui tiens dans tes mains la foudre étincelante,  
» O Dieu ! de Lancival épargne les destins ;  
» Epargne notre ami, le meilleur des humains.  
» Il est de nos vertus le modèle et le père :  
» Prends nos jours, mais du moins prolonge sa carrière. »

O ! comme ces accens ont pénétré son cœur !  
Il oublie un moment l'excès de sa douleur.  
Il les voit, il leur tend une main défaillante,  
Sa voix les nomme encore, et sa lèvre brûlante  
Les appelle aux baisers des adieux éternels.

Mais voici que soudain de leurs chants solennels  
Ses amis ont frappé son oreille attentive.  
Il écoute, il entend ; et sa bouche craintive  
Ose à peine d'un mot interroger le bruit  
Qui de ses longs travaux a couronné le fruit,  
Et qui sur ses rivaux lui donne la victoire.  
Quand il n'en peut douter, il refuse d'y croire.

K k 2

» Eh ! qu'ai-je fait, dit-il , pour un honneur si grand ?  
 » Toi qui viens d'accorder à mon faible talent ,  
 » Un prix où mon espoir n'aurait osé prétendre ,  
 » O grand maître ! dis-moi , d'un intérêt si tendre ,  
 » Comment j'ai mérité la douce expression ?  
 » Jadis quand j'ai montré la plaintive Ilion  
 » Prophétisant d'Hector les tristes funérailles ,  
 » Perdant en lui l'espoir , l'appui de ses murailles ;  
 » Quand j'ai dit d'Andromaque et d'Hector belliqueux ,  
 » Et l'amour , et les pleurs , et les touchans adieux ;  
 » Quand j'ai peint dans Achille un prince moins sévère ,  
 » Plus courageux , plus grand , l'idole de la terre ,  
 » Je n'avais d'autre but que d'imiter tes chants .  
 » Heureux ! si j'eusse atteint à tes nobles accens ,  
 » A ces mâles accords d'un sublime génie ,  
 » Par qui , chez les Français , l'ignorance bannie ,  
 » L'étude et la morale au trône des Césars  
 » Forment avec amour d'invincibles remparts .  
 » Dès-lors à mes succès , vautés par l'indulgence ,  
 » Tu voulus ajouter ; mais à la récompense ,  
 » Au rang où ta faveur m'allait associer ,  
 » J'osai me dérober , et m'en justifier .  
 » Je disais : en tout tems , fidèle à ma promesse ,  
 » Je veux à mes leçons enchaîner la jeunesse ;  
 » À toujours cultiver son esprit et son cœur ,  
 » Luce a placé sa gloire ou plutôt son bonheur .  
 En achevant ses mots , sa langue embarrassée  
 Forme un son douloureux , et demeure glacée ;  
 Il expire , et son âme a volé dans les cieux .

Abaisse tes regards sur ces terrestres lieux ,  
 Lancival. Vois nos pleurs ; vois tes amis fidèles  
 Des lauriers du Parnasse et des fleurs les plus belles  
 Tresser une couronne à ton front glorieux ,  
 Et léguer ta mémoire à nos derniers neveux .

BREVETEUR.

## LA CAVERNE DU TEMS.

*Fragment de CLAUDIEN , Eloge de STILICON , Livre 2<sup>me</sup>.*

Par de là les soleils et par de là les cieux ,  
 Lieu presque inaccessible aux pas mêmes des Dieux ,  
 Où , dans son vol hardi , loin du globe élançée ,  
 De l'homme veut en vain s'élever la pensée ;  
 Source de l'infini , mère antique des ans ,  
 L'Eternité treusa la caverne du Tems.  
 Un serpent , dont les dents rongent tout en silence ,  
 L'embrasse et la remplit de son contour immense.  
 Sa tête mord sa queue ; et son corps écaillé ,  
 De vert , de pourpre et d'or , et d'azur émaillé ,  
 En cercle incessamment se roule sur lui-même.  
 Vieille , mais toujours belle en sa vieillesse extrême ,  
 La Nature est assise au seuil de ce séjour :  
 Des germes créateurs , voltigeant alentour ,  
 Par elle sont semés dans les champs de la vie.  
 Un vieillard vénérable , à la barbe blanchie ,  
 Là , grave sur l'airain les immuables lois ,  
 Qui gouvernent les ans , les saisons et les mois ;  
 Et des astres divers les repos et la course ,  
 De vie et de trépas inexpuisable source ,  
 Ce que servent au monde , étoilés voyageurs ,  
 Jupiter dans sa marche , et Mars en ses erreurs ,  
 Dans sa rapidité la courrière nocturne ,  
 Et sur son char pesant la lenteur de Saturne ,  
 L'étoile de Vénus , au feu pur et vermeil ,  
 Et le fils de Maia , compagnon du Soleil.

Arrivé sur le seuil , le Dieu du jour s'arrête :  
 La Nature s'avance ; elle incline sa tête  
 Devant le front du Dieu , de rayons couronné.  
 Soudain la porte s'ouvre , et les gonds ont tourné.  
 Son oeil perce du Tems la demeure profonde ,  
 Et pénètre un mystère impénétrable au monde.  
 Là , s'assemblent debout , en groupes séparés ,  
 Les siècles différens , en métal figurés.

Là, les siècles de fer, à l'air dur, au front sombre,  
 Près des siècles d'airain sont entassés sans nombre.  
 Ici, brillans d'argent, sont des siècles plus doux.  
 Plus loin, les siècles d'or, les plus rares de tous,  
 Âges heureux, toujours regrettés sur la terre,  
 S'entrelacent en cercle autour du sanctuaire.

DESAINTEANGE.

## A MADAME \*\*.

ILs sont donc écoulés ces jours si pleins de charmes,  
 Où chaque instant vous offrait à mes yeux !  
 Ah ! par combien de soupirs et de larmes  
 Je vais payer ces momens trop heureux !  
 De bonheur et d'amour, près de vous je m'enivre :  
 Que j'aurai loin de vous de tourmens à souffrir !  
 Puisqu'avec vous, hélas ! je ne puis vivre,  
 En vous quittant que ne puis-je mourir !

S. DE LA M\*\*\*.

## ENIGME.

ON a souvent recours à moi ;  
 Mais pour bien remplir mon emploi,  
 Et ne pas m'exposer à ce qu'on me rejette,  
 Jè ne dois pas manquer de tête ;  
 Car sans tête, malgré ce que j'ai de piquant,  
 Je devjendrais moins attachant.  
 O de l'esprit humain égarement bizarre !  
 Malgré mes qualités, souvent on me compare  
 Aux plus vils objets, mais toute comparaison,  
 Comme l'on sait, n'est pas raison.

S.....

## LOGOGRIPHE.

ON me trouve toujours d'une douceur extrême,  
 Si bien que la douceur se compare à moi-même.

Je suis le résultat d'un travail précieux,  
 Et l'utile produit d'un peuple industrieux :  
 Au fils d'un roi jadis il prit envie  
 De goûter de mon suc ; il en perdit la vie.  
 J'ai quatre pieds , supprimez le second,  
 Et vous aurez le latin de mon nom.

S.....

---

 CHARADE,

*En couplet , adressé à mademoiselle de\*\*.*

Je voudrais bien , belle Thémire ,  
 Pouvoir peindre dans mon dernier  
 Ce que votre beauté m'inspire ,  
 Mais je ne saurais l'exprimer.  
 Ah ! si le ciel m'avait fait naître  
 Pour être avec vous mon premier ,  
 N'en doutez pas , je croirais être  
 Le plus heureux de mon entier.

NAR....., département de l'Aude.

---

*Mots de l'ENIGME , du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme est *Verres de lunettes.* ( les )  
 Celui du Logogriphe est *Page*, dans lequel on trouve : *Age*.  
 Celui de la Charade est *Police*.

---



## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE ;  
par CHARLES LACRETELLE, professeur d'histoire à l'Université Impériale. — Tome IV. — A Paris, chez  
*F. Buisson*, rue Gilles-Cœur, n° 10.

LES trois premiers volumes de cette histoire avaient obtenu des suffrages unanimes ; aucune censure n'en avait interrompu le concert : c'était un genre d'épreuve et de sanction qui manquait à la gloire de l'auteur. Le jury des prix décennaux s'est empressé de le lui procurer. On n'a pas vu sans surprise ce grave et respectable tribunal entasser dans son jugement sur l'ouvrage de M. Lacretelle des éloges et des reproches tellement contradictoires, qu'ils se détruisent les uns les autres, et qu'en définitif il ne subsiste plus ni louange ni blâme. « C'est, a-t-on dit d'abord, le tableau le plus complet » des événemens publics où la France s'est trouvée » intéressée pendant la première moitié du dix-huitième » siècle.... Les faits y sont présentés avec exactitude ; la » narration est claire et rapide ; le style est généralement facile et correct ; enfin l'ouvrage offre une » instruction suffisante, présentée sous une forme agréable et quelquefois intéressante. » Cela est net et positif : exactitude dans les faits, clarté et rapidité dans la narration, facilité et correction dans le style, voilà des éloges absolus qui, en soi, semblent n'admettre aucune restriction. « Tous ces titres, ajoute le jury, sont » balancés par des imperfections de plus d'un genre. » On doute d'abord qu'un historien qui réunit toutes les qualités les plus essentielles du genre, puisse avoir des défauts qui les *balancent*. Toujours est-on certain que ces défauts ne seront pas le contraire de ces qualités, c'est-à-dire, que l'inexactitude des faits ne sera pas reprochée à celui qu'on a loué de son *exactitude* ; qu'on

n'accusera pas de manquer d'instruction celui en qui l'on a remarqué une *instruction suffisante*, etc., etc. Eh bien ! l'on est dans l'erreur. « M. Lacretelle n'a fait » aucune recherche pour constater la vérité de quelques » faits importants ;..... il serait aisé de relever plusieurs » inexactitudes dans d'autres faits. En général il y a peu » de critique dans son ouvrage, et la partie politique » sur-tout, y est traitée superficiellement..... Dans les » portraits qu'il trace du caractère des principaux per- » sonnages, la justesse de certains traits peut être con- » testée..... M. Lacretelle recherche trop des anecdotes » satiriques souvent suspectes ;..... il a répété, sans » un examen assez sévère, des imputations calom- » nieuses, etc. » Je demande maintenant ce que sont devenues cette *instruction suffisante* et cette *exactitude avec laquelle les faits sont présentés*. Se montre-t-il *suffisamment instruit*, celui qui *n'a fait aucune recherche pour constater la vérité de faits importants*, qui *a mis peu de critique dans son ouvrage*, et qui *a traité trop superficiellement la partie politique sur-tout* ? A-t-il présenté les faits avec exactitude, celui en qui *il serait aisé de relever plusieurs inexactitudes*, en qui *la justesse de certains traits peut être contestée*, qui *recherche trop des anecdotes satiriques souvent suspectes*, et qui *a répété des imputations calomnieuses sans un examen assez sévère* ? Qu'aurait dit de plus, de quelle autre sorte se serait exprimé le critique qui aurait voulu prouver que M. Lacretelle manquait d'exactitude et d'instruction, c'est-à-dire absolument le contraire de ce que le jury avait établi d'abord ? Le jury pourrait vouloir expliquer ces étranges contradictions, en disant que l'éloge n'est exprimé que généralement et sauf restriction, que l'ouvrage, dans la totalité, rempli d'instruction et d'exactitude, pèche pourtant sous ces deux rapports dans plusieurs de ses parties, et que la justice voulait qu'il en fût fait mention. Je répondrais alors au jury que, par leur répétition fréquente et leur nombreuse réunion, toutes ces expressions partitives et proportionnelles, *plusieurs, quelques-uns, certains, quelquefois, trop ou trop peu, etc.*, détruisent à mesure et finissent par ruiner complètement



l'éloge qu'elles ont l'air seulement de vouloir modifier et restreindre. On pourrait défier le jury de placer à la fin de son jugement sur l'ouvrage de M. Lacretelle la phrase louangeuse qu'il a mise au commencement. Je propose une épreuve facile à faire : que mes lecteurs veuillent bien parcourir une seconde fois des yeux la longue série des reproches articulés contre l'historien sur son défaut de recherche, d'exactitude, de critique, de justesse et autres griefs, et qu'ensuite ils se la représentent terminée par ces mots en forme de conclusion : *bref, l'ouvrage offre une instruction suffisante, et les faits y sont présentés avec exactitude* : certainement ils seront frappés de cette chute, comme d'une des plus fortes inconséquences qui soient jamais sorties d'un cerveau humain. Je me suis attaché seulement à ce qui concerne l'exactitude et l'instruction, parce que ce sont-là les points les plus importants ; j'aurais pu démontrer avec la même facilité que le jury, toujours abusant de la faculté de restreindre, a pareillement annihilé les éloges qu'il avait cru d'abord devoir accorder à la clarté et à la rapidité de la narration, ainsi qu'à la facilité et à la correction du style. C'est sur-tout cette louange donnée à la *forme agréable et quelquefois intéressante* de l'ouvrage, qu'il devient impossible de retrouver sous un amas de reproches qui excluent, qui étouffent pour ainsi dire toute idée d'agrément et d'intérêt, tels que le défaut de liaison entre les faits, ceux-ci dépouillés des circonstances qui les accompagnent et les expliquent, la sécheresse et le décousu qui en résulte, et plusieurs autres vices de ce genre. Mais une espèce de critique toute particulière et que M. Lacretelle seul a subie, c'est celle qui le compare successivement à trois des écrivains qui ont retracé la même époque, remarque en quoi il diffère de chacun d'eux, et tourne contre lui toutes ces différences comme autant de sujets de blâme. « Il est resté, dit-on, fréquemment au-dessous de ses » *modèles*. » L'expression de *modèles* est d'une impropriété perfide, s'appliquant à Saint-Simon et à Duclos : un historien ne prend point pour *modèles* des auteurs de mémoires, et ceux-ci trouvent dans la liberté du genre des ressources qui sont totalement interdites à l'autre. « En

» suivant Saint-Simon, Voltaire et Duclos, il n'a ni l'énergie originale du premier, ni l'élégance naturelle et piquante du second, ni le trait ferme et précis du dernier. »

M. Lacretelle pourrait avouer sans confusion qu'il n'a pas, du moins au même degré que ces trois écrivains célèbres, la qualité qui caractérise chacun d'eux. Chacun d'eux n'est il pas aussi privé du mérite particulier qui distingue les deux autres? Voltaire a-t-il l'énergie originale de Saint-Simon, et Saint-Simon l'élégance naturelle et piquante de Voltaire? Que veulent dire ces distinctions? Hors des trois qualités que l'on cite, n'en existe-t-il pas quelque autre qui puisse honorablement caractériser la manière d'un historien, telle, par exemple, que la noblesse et la gravité? D'ailleurs, pourquoi le jury n'a-t-il pas aussi appliqué cette espèce de critique relative, aux autres genres d'ouvrages soumis à son examen? Pourquoi n'a-t-il pas dit d'un auteur de tragédie, qu'il avait ou n'avait pas la sublimité de Corneille, la diction enchanteresse de Racine, et le pathétique entraînant de Voltaire? Cela n'eût pas été plus injuste, et c'est alors sur-tout que l'expression de *modèles* eût été bien plus convenable.

Ces éloges si habilement neutralisés par tous les reproches contraires, et ces formes extrajudiciaires employées seulement contre l'historien du dix-huitième siècle, ne sont rien en comparaison de la phrase qui termine le jugement porté sur son ouvrage. « Il serait possible de » faire des reproches encore plus graves au troisième » volume, que l'auteur a publié depuis la clôture du concours; mais, par cette considération même, le jury est » dispensé d'en faire l'analyse. » Ce n'est point ici le lieu d'examiner si ce troisième volume mérite en effet des reproches *encore plus graves* que les deux autres qui, comme on a pu voir, en ont encouru d'assez graves et d'assez nombreux sur-tout : mais comment le jury s'est-il décidé à flétrir de ce blâme; d'autant plus nuisible qu'il est plus vague; un volume qui n'était nullement justiciable de sa censure, puisqu'il avait été publié *depuis la clôture du concours*? Il est, dit-il, *dispensé, par cette considération même, d'en faire l'analyse.* Mais cette même considération, sans parler de celles de la justice et de la bienséance,

le dispensait aussi d'en faire la satire. La phrase du jury n'est-elle pas l'équivalent exact de celle-ci? *nous n'avons pas le droit de vous juger, mais nous vous condamnons.*

Le quatrième volume, dont j'ai à rendre compte, est formé de trois livres, et la plus grande moitié de cet espace est remplie par le ministère du duc de Choiseul; le reste contient les trois dernières années du règne de Louis XV, et les deux premières du règne de son infortuné successeur. Avant d'entamer le récit des événemens qui, en terminant honteusement l'un de ces règnes, ont si terriblement influé sur les destinées de l'autre, l'historien s'excuse de ce qu'il va les retracer avec plus d'étendue et de détails qu'ils ne semblent le mériter. « Si le » règne de Louis XV, dit-il, eût été suivi d'un règne » prospère qui, par son énergie, eût réparé les torts de » la mollesse et de l'irrésolution, l'historien pourrait » tracer avec une rapidité dédaigneuse le tableau des » douze dernières années de ce monarque; il indiquerait » les désordres d'une cour énervée, heureux d'en voiler » les détails..... Mais les malheurs, la chute et la mort » de Louis XVI font une loi de rechercher avec plus de » scrupule, de retracer avec plus de sévérité les fautes » de son aïeul, et de saisir, dans des événemens frivoles » en apparence, les pronostics ou les mobiles d'une » révolution terrible. » L'auteur établit ensuite une distinction plus juste encore qu'ingénieuse entre les différentes manières de traiter l'histoire, suivant la forme différente des gouvernemens dont il faut décrire la marche et l'action. Il fait sentir parfaitement l'avantage qu'ont eu les historiens de l'antiquité qui, ayant à peindre soit les agitations d'une démocratie, soit les révolutions d'un état despotique, pouvaient, dans l'un et dans l'autre cas, ne mettre en scène à la fois qu'un petit nombre d'imposans personnages, donnant l'impulsion aux divers partis par la seule force du caractère, ou changeant par quelque catastrophe subite la destinée d'un grand peuple. Il prouve que les monarchies tempérées des temps modernes offrent un tableau beaucoup plus compliqué. « C'est sur-tout, dit-il, depuis les grandes découvertes » des quinzième et seizième siècles que les noms et les

» faits historiques se multiplient. L'opinion règne ; les  
 » nations veulent concourir à leurs destinées : les sou-  
 » verains éprouvent une résistance inaccoutumée.....  
 » L'opinion qui dans le principe n'avait ni un but fixe ,  
 » ni un mouvement progressif , devient plus constante  
 » dans ses vœux , à mesure que le gouvernement paraît  
 » plus mobile dans ses résolutions. On dirait qu'il s'est  
 » formé une démocratie factice. Tout homme qui prend  
 » de l'empire sur ses contemporains , soit en excitant  
 » l'enthousiasme , soit en armant la raison , soit en lan-  
 » çant le ridicule , possède , autant et plus qu'un mi-  
 » nistre , qu'un roi , le privilège d'amener de grands  
 » événemens. L'écrivain qui ne peut méconnaître la  
 » puissance de ces divers mobiles , désespère de les pré-  
 » senter avec ordre , avec clarté. Il s'embarrasse de ses  
 » propres conjectures et se défie du sentiment qui a pu  
 » les lui dicter. Quelque travail qu'il s'impose , il sent  
 » qu'un travail du même genre reste à faire à ses lec-  
 » teurs. » Cette manière de saisir et de présenter les  
 difficultés de son sujet , est d'un écrivain qui saura bien  
 les surmonter.

M. Lacretelle, qui envie aux historiens de l'antiquité la  
 majestueuse simplicité de leurs sujets , me paraît avoir  
 emprunté assez heureusement un des artifices de leur  
 composition ; je veux parler de ces discours directs où  
 l'on fait dire à ses personnages ce que , d'après leur  
 caractère ou leur intérêt connu , ils ont pu dire ou  
 penser dans une circonstance donnée. On a blâmé , peut-  
 être avec raison , les harangues politiques ou militaires  
 que les historiens anciens mettent dans la bouche de  
 leurs personnages , parce qu'une harangue est donnée  
 pour un fait , et que fort souvent les circonstances du  
 lieu , du tems ou de la personne , ne permettent pas de  
 croire que ce fait ait eu réellement lieu , ou du moins  
 qu'il se soit passé exactement comme on le raconte : mais  
 la vérité ne peut être blessée par ces sortes de discours  
 que l'on présente comme de pures suppositions , et qui  
 ne sont qu'un moyen plus vif , plus animé d'exposer les  
 sentimens dont toute une classe de la société était affec-  
 tée dans quelque conjoncture importante , les desirs ou

les craintes que sa position lui suggérait , et enfin les raisonnemens que lui dictait son intérêt ou sa passion. M. Lacretelle en a fait particulièrement usage dans l'histoire de la destruction des Jésuites , événement dans lequel la cour , le clergé , les parlemens , les jansénistes et les philosophes prenaient parti soit d'une manière opposée , soit plutôt d'une même manière , mais par des motifs fort différens.

Je ne puis suivre l'historien dans la route qu'il se fraye à travers tant d'événemens , de personnages , de partis et d'intrigues de tout genre. Sa marche y est à-la-fois ferme et prudente ; quelquefois ralentie par des observations nécessaires , ou même par des pas rétrogrades que la position des divers objets lui commande , elle n'est jamais incertaine ni embarrassée. D'intéressantes digressions qui ont pour objet d'expliquer l'influence de certaines causes trop éloignées de leurs effets pour être aperçues du vulgaire , délassent le lecteur de la diversité monotone d'une foule de petits faits qui , n'étant le produit d'aucune volonté ferme , ne produisent eux-mêmes aucun résultat important ni durable. De ce genre est la digression relative aux travaux , aux bienfaits et aux erreurs de la philosophie de 1758 à 1770 , c'est-à-dire , dans un intervalle de douze années : l'autorité de Voltaire s'affaiblissant par degrés , son irréligion jugée timide , et surpassée par une incrédulité qui n'a pas à craindre la même disgrâce , sa monarchie universelle démembrée par des lieutenans qui cachent leurs vues ambitieuses sous des respects trompeurs , un nouveau phénomène s'élevant sur l'horizon littéraire ; et exerçant , par le soin même qu'il prend de heurter son siècle , un pouvoir que Voltaire n'a jamais obtenu en le flattant , tels sont les principaux traits de ce tableau , où quelques traits accessoires peuvent manquer de justesse , quelques couleurs pourront paraître aux uns trop adoucies , aux autres trop dures et trop tranchantes , mais où tous seront forcés de reconnaître un talent observateur , habile à rassembler et à coordonner des faits épars pour en faire apercevoir la liaison secrète et en tirer d'importantes conséquences , un esprit juste autant qu'éclairé , sincère dans son amour

pour l'ordre comme dans son aversion pour les excès , ayant la ferme volonté d'être impartial et prouvant assez bien qu'il y réussit , en réunissant contre lui les opinions extrêmes. Je dois encore indiquer , comme morceaux pleins d'une instruction riche , variée et féconde en aperçus , l'exposition de la philosophie sage et modérée de cette fameuse université d'Edimbourg , qui , suivant l'expression de l'auteur , fut un autre Port-Royal pour le nombre d'écrivains profonds et laborieux qu'elle produisit , mais où l'esprit de secte ne pénétra jamais ; et l'analyse comparative des deux écoles d'économistes dont l'une eut son berceau dans le modeste appartement que Quesnay , médecin de M<sup>me</sup> de Pompadour , occupait à Versailles , sous celui de la favorite , et qui toutes deux ralliées en un seul corps sous le bon et vertueux Turgot , eurent , pour peu d'instans , la joie de voir leurs vœux enfin réalisés , et leurs théories mises en pratique.

J'ai eu occasion , dans le compte que j'ai rendu des précédens volumes de l'Histoire du dix-huitième siècle , de louer certains traits fermes et brillans par lesquels l'auteur caractérisait une époque ou un personnage : ce genre de mérite ne se fait pas moins remarquer dans le volume que j'examine aujourd'hui. Voici de quelle manière l'historien termine le portrait du duc de Choiseul : « Personne ne pouvait dire : *C'est un grand homme* ; » chacun disait : *C'est un homme brillant*. Pendant presque tout le cours du dix-huitième siècle , il n'y eut point en France de meilleur titre de recommandation. » C'est peindre d'un mot et le duc de Choiseul et le siècle. Je ne puis trouver la même justesse dans ce trait : « On pourrait dire que c'était le Régent avec de la sobriété. » Le Régent sobre eût été l'un des meilleurs et des plus grands princes de la monarchie ; il eût peut-être égalé Henri IV , dont le sang coulait dans ses veines , et dont sa figure rappelait , dit-on , les traits. Aussi , brave que lui , doué dans les combats d'autant de présence d'esprit et de pénétration , plus libéral ou peut-être seulement plus prodigue , il avait sa bonté , sa clémence , son affabilité , sa gaieté , ses réparties promptes et spirituelles ; une conception facile et nette , un premier jugement

rapide et sûr l'eussent rendu aussi propre à conduire les affaires de l'État, que ses dégoûts et ses débauches l'y rendirent inhabile; enfin des connaissances variées et des talens portés fort au-delà du médiocre embellissaient cet heureux naturel, et auraient suffi pour faire du Régent, fût-il né dans la classe moyenne, un des hommes les plus aimables et les plus distingués de son tems. Je doute fort que M. le duc de Choiseul possédât une semblable réunion de qualités. Ni les vices d'une détestable éducation, ni l'amour effréné de tous les plaisirs n'empêchèrent le développement ou l'application de celles qu'il avait, et l'on peut croire qu'il n'était pas véritablement né pour les grandes choses, puisque maître à-peu-près absolu du pouvoir en France pendant douze années, il ne signala son administration par aucune de ces opérations profondes et durables qui assurent la prospérité intérieure d'un royaume ou établissent sa gloire au-dehors. M. Lacretelle observe un rapport beaucoup plus réel entre le Régent et M. de Choiseul; c'est d'avoir été en butte l'un et l'autre à des soupçons aussi atroces qu'injustes, d'avoir été accusés tous deux de s'être faits les empoisonneurs d'une grande partie de la famille royale. Il faut repousser, comme le fait M. Lacretelle, les imputations dirigées contre M. de Choiseul, et encore plus celles dont le Régent fut l'objet; mais on ne peut s'empêcher d'être frappé d'une stupeur inquiète et soupçonneuse en voyant tomber presque à la fois autour du trône, le dauphin, la dauphine, le duc de Bourgogne leur fils, la reine, et enfin M<sup>me</sup> de Pompadour qu'il faut bien oser nommer avec tous ces augustes personnages, de même qu'on avait vu, au commencement du siècle, un autre dauphin, un autre duc de Bourgogne, sa femme et l'un de ses fils descendre au tombeau, pour ainsi dire, sans intervalle. « Lorsque » M<sup>me</sup> de Pompadour mourut, dit M. Lacretelle, les » troupes françaises, dont elle avait compromis la gloire, » témoignèrent leur joie d'être délivrées de sa mépris- » ble et capricieuse influence. Quand de telles femmes » deviennent des instrumens de calamité, le peuple les » charge d'imprécations, afin d'épargner son roi; mais » le

« le roi seul est coupable. » Cela est bien observé, et l'histoire ne peut prononcer une sentence à-la-fois plus sévère, plus juste et mieux exprimée.



**ELOGE DE LA BRUYÈRE**, discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la Classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 4 avril 1810, par MARIE J. J. VICTORIN FABRE. — Un vol. in-8°, avec le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, discours du même auteur, couronné dans la même séance de l'Institut. — A Paris, chez Michaud frères, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34 ; et chez Delaunay, libraire, au Palais-Royal.

Peu de livres dans notre langue ont eu plus de célébrité que les *Caractères* de La Bruyère, mais aucun, peut-être, ne paraît, au premier aperçu, moins fait pour que l'éloge de son auteur, dont il est à-peu-près l'unique ouvrage, soit le sujet d'un prix d'éloquence. La vie de cet auteur, sa personne, sont presque inconnues ; son livre est une composition philosophique où ni la grandeur du plan, ni les formes du style n'ont d'abord rien de frappant, où l'éloquence, en un mot, ne paraît point provoquer l'éloquence ; et plus un écrivain semblera s'être fait une étude du style oratoire, moins on le croira propre à traiter un pareil sujet. Si, par exemple, un jeune homme avait mérité deux fois la couronne par deux discours tels que l'*Eloge de Corneille* et le *Tableau littéraire du dix-huitième siècle*, et qu'il confiât à quelqu'un le projet de disputer ce troisième prix, il est peu de donneurs d'avis qui ne l'en détournassent, et qui ne trouvassent pour cela de fort bonnes raisons. Mais s'il avait une fois bien mis cela dans sa jeune tête ; s'il avait déjà bien médité son La Bruyère, comme il me semble qu'il le fait de chaque sujet qu'il traite, laissez-moi faire, répondrait-il : il y a plusieurs genres d'éloquence ; La Bruyère lui-même m'apprend à les distinguer (1) : ou je me trompe, ou

(1) Dès son premier chapitre, intitulé : *Des ouvrages de l'esprit*,



son ouvrage qui les rassemble tous , son ouvrage dont je suis plein et sur lequel je ne pourrais plus obtenir de moi de ne pas écrire , m'inspirera celui de tous ces genres qui conviendra le mieux , ou plutôt me rendra capable d'en changer et de les prendre tous l'un après l'autre à son exemple. *L'éloquence* , a dit mon auteur , *est rarement où on la cherche , et elle est quelquefois où on ne la cherche point* (2). Je vous vois bien disposé à ne la point chercher dans le discours que je vais faire : je tâcherai que mes juges l'y trouvent , et pour cela je tâcherai qu'elle y soit.

Que les choses se soient ainsi passées ou non , il est certain que les juges qui ont prononcé sur ce discours y ont trouvé le genre d'éloquence qui pouvait y mieux convenir. Non seulement ils l'ont couronné , mais ils l'ont vivement applaudi , ils en ont parlé avec plus que de l'estime. L'auteur n'y ayant pas joint son nom cacheté , les paris étaient ouverts pour deviner de qui il pouvait être , et quand on l'a su on voulait à peine le croire , tant on y trouvait sa manière différente de ce qu'elle était dans les deux autres discours , tant on y rencontrait de ces résultats qui supposent l'expérience , de cette connaissance du monde qu'on n'acquiert que dans le monde même , en un mot de maturité. En effet , M. Fabre ne paraît pas seulement , dans ce discours , si bien pénétré de l'auteur dont il fait l'éloge , qu'il le loue en quelque sorte dans son style ; mais il semble aussi avoir appris de lui-même à observer les hommes ; et dans plus d'un endroit , après avoir cité des traits de La Bruyère , il y joint des traits de lui , qui paraissent encore des citations.

Dès sa seconde page , voulant expliquer la différence qui existe entre La Bruyère auteur d'un livre célèbre , mais dont la vie est peu connue , et certains auteurs qui sans cesse attirent sur eux les yeux du monde , et croient assurer par là la célébrité de leurs ouvrages , il dit de ces derniers : « Lorsqu'un auteur s'est fait ainsi des succès , et ce qu'il croit un avenir , on n'ignore point sa vie : on

---

(2) *Ibidem.*

sait qu'on le voyait souvent dans le salon de Ménippe, ou à la toilette de Césonie (3) ; on retient ses mots flatteurs, ses anecdotes piquantes ; on n'oublie que sa prose et ses vers ; et quelquefois il demeure un grand homme dans le dictionnaire historique. L'on va donc par cette route à la postérité, mais on n'y porte pas ses livres. Quand un livre y va seul, au contraire, sa réputation est sûre et durable : c'est lui qui l'a faite, et il la soutient. » Ne pourrait-on pas dire au panégyriste :

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre auteur ?

Ailleurs il veut faire sentir pour quelle principale raison la manière de Théophraste, dans ses Caractères, diffère de celle de La Bruyère. Cette raison, il la trouve dans les hommes, dans les sociétés civiles, dans les mœurs publiques que chacun des deux moralistes avait à peindre. La différence des modèles entraînait celle des portraits, et Théophraste ne pouvait peindre le monde tel qu'il n'existait pas de son tems. « Parmi les peintures de La Bruyère, dit M. Fabre, il n'en est pas de plus piquante, de plus éminemment philosophique et morale que celle de ces deux hommes, l'un toujours *timide*, *circonspect*, *embarrassé*, *flatteur*, *complaisant* ; *partout évité*, *oublié*, *raillé* ; importun avec une extrême politesse, et *stupide malgré son esprit* (4) : l'autre fier, railleur, présomptueux, dogmatique ; toujours recherché, fêté, caressé, applaudi ; homme aimable, homme de bon ton qui ne dit que des impertinences, homme d'esprit qui n'est qu'un sot. Ces peintures si vivement, si heureusement terminées par ces mots : *Il est pauvre ! il est riche !* le philosophe grec n'aurait pu les tracer. » Ne croirez-vous pas que ce sont là les deux portraits que La Bruyère a tracés lui-même ? point du tout ; c'en est une réduction vive et animée ; ce sont deux pages resserrées en deux phrases, et à l'exception du peu de mots qui sont ici en italique, pas une expression de la copie ne se trouve dans l'original.

---

(3) Deux caractères de La Bruyère.

(4) Il a, dit La Bruyère, *avec de l'esprit, l'air d'un stupide.*

Ce n'est pas tout ; il continue : « Jamais le pauvre de La Bruyère ne s'est offert à ses regards (de Théophraste). Il ne l'a jamais vu marcher lentement, le front penché, *les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point aperçu* (5). » Puis tout-à-coup laissant là son guide, il va plus loin que lui, mais du même pas et de la même allure. « La considération, les égards, n'étaient point encore dans le siècle où vivait Théophraste l'apanage exclusif de l'opulence. L'indigence même avait été ennoblie par les Miltiades et les Eudamidas. Le pauvre était, se croyait, et il était cru l'égal du riche. Comme lui, dans les assemblées politiques, il venait, la main libre et la tête haute, jeter son vote dans l'urne, et se donner des magistrats : il entraît avec lui dans les bains publics, dans les lycées, dans les gymnases : et dans les jeux, dans les spectacles, il venait s'asseoir près de lui sur les marches de l'amphithéâtre, ou s'élançant dans la lice, il volait lui disputer le prix. Une inégalité plus ou moins grande dans les fortunes a été de tous les siècles et de tous les gouvernemens. Mais, à ne considérer les objets que sous le point de vue moral et politique, on trouvera que les hommes furent toujours partagés en deux classes : ce sont aujourd'hui des riches et des pauvres ; c'étaient autrefois des esclaves et des citoyens. Les modernes peuvent s'applaudir et se faire honneur de leur partage. Il y a cependant plus de rapports entre la pauvreté et l'esclavage qu'entre la richesse et les droits de cité. » Vous voyez que si l'on peut encore prendre cela pour du La Bruyère, c'est en lui donnant cent ans de plus et en supposant qu'il ait écrit dans notre siècle et non pas dans le sien.

Ce discours est divisé en trois parties. J'avoue que je n'ai pas été d'abord content de l'ordre dans lequel l'orateur annonce qu'il les a rangées. Il se propose d'analyser premièrement la composition de La Bruyère et son style ; d'exposer ensuite sa morale et sa philosophie ; enfin de chercher à découvrir, par la connaissance de l'écrivain et du philosophe, les traces de l'homme ignoré.

---

(5) Expression de La Bruyère.

L'écrivain, le philosophe, l'homme, voilà donc les trois parties de son discours. Or, quelque distinguée, quelque supérieure que soit la manière de composer et d'écrire de l'auteur des *Caractères*, son talent d'observer et les principes de sa philosophie le sont encore davantage : la réflexion, l'observation précéderent en lui l'art, et peut-être même le dessein d'écrire : en général, un philosophe moraliste doit étudier long-tems les hommes, doit rapprocher long-tems ce qu'il découvre en eux, des principes qu'il s'est faits d'avance et des opinions philosophiques qu'il a embrassées, avant de prendre la plume pour les peindre. Il me semblait donc qu'ici l'ordre naturel des idées était interverti et que la seconde partie du discours aurait dû être la première ; mais en lisant cette partie, j'ai reconnu que de la manière grande et générale dont l'auteur y considère l'écrivain, il avait sagement fait de disposer ainsi sa matière, et qu'il avait fort bien rempli le précepte d'Horace qui s'applique à tout l'art d'écrire aussi bien qu'à la poésie :

*Ut jam nunc, dicat jam nunc debentia dici.*

« C'est un métier de faire un livre, comme de faire » une pendule. » Cette expression de La Bruyère autorisait assez M. Fabre à distinguer en lui, comme dans tout écrivain habile, le talent de l'auteur et l'art de l'ouvrier. On lui a reproché cette expression avec la même justesse et la même bonne foi que beaucoup d'autres choses ; on s'est moqué de son admiration pour cet art de l'ouvrier dans un écrivain tel que La Bruyère, comme s'il n'avait vu en lui que cet art, comme s'il avait eu tort de se servir de ce mot *ouvrier*, qui lui a été dicté en quelque sorte par La Bruyère lui-même, lorsqu'il a employé le mot *métier* ; enfin comme si l'orateur avait entendu par-là seulement l'*arrangement artificiel des mots*, et s'il se fût tué dans tout son discours à tâcher de nous démontrer, le scalpel à la main, cet arrangement. Il faut avoir lu ces choses-là pour y croire. A l'âge de M. Fabre, avec ses talens et ses succès, on pourrait avoir une dose un peu forte d'amour-propre : s'il était dans ce cas, ses amis pourraient craindre qu'à force

d'être injuste on ne le poussât jusqu'à un excessif orgueil : rien n'y serait plus propre , et des injustices d'un genre plus grave seraient croire qu'on en aurait le projet ; j'espère qu'il ne tombera point dans le piège , que de quelque manière qu'il soit traité par les passions des autres , il n'en sera pas moins maître des siennes , et qu'il n'en sera , en un mot , ni plus découragé ni plus fier.

Mais revenons à sa première partie , où il ne cherche point du tout à nous expliquer en quelle façon La Bruyère observait les règles de la grammaire et de la syntaxe , mais comment il était devenu écrivain , quel plan il s'était tracé , quel apprentissage il s'était fait à lui-même dans *ce métier de faire un livre* , quelles raisons il avait eues pour donner au sien la forme que nous y voyons , que's furent pour lui les avantages de cette forme , et enfin les talens qu'il déploya dans l'exécution de son dessein. Le plus brillant , et celui où il excella peut-être le plus , est le talent de peindre. Son panégyriste fait passer sous nos yeux plusieurs de ses tableaux , et sans les copier toujours littéralement , il les retrace. S'il était poète comique , il relirait sans cesse La Bruyère ; et il montre évidemment le profit qu'il en saurait tirer ; mais cela le conduit plus loin ; un autre grand peintre , le poète comique par excellence , Molière excella aussi dans la fidèle représentation des caractères : on peut comparer plusieurs de ceux de ces deux habiles maîtres ; en faisant cette comparaison entre l'hypocrite de l'un et l'hypocrite de l'autre , M. Fabre aperçoit et il nous fait voir dans l'Onuphre de La Bruyère le dessein très-marqué de faire la contre-partie du Tartuffe de Molière , et de relever quelques inconséquences dans la conduite de ce dernier.

Nous voilà loin , je crois , des dissections grammaticales , et ce qui suit ne nous en rapproche pas. Après avoir mis en rivalité La Bruyère avec Molière , il indique en passant ce que Fontenelle , Duclos , et même l'auteur des Lettres Persanes ont pu apprendre du premier. Il ne prétend pas pour cela ( car son admiration ne va pas jusqu'à un aveugle engouement ) , il ne prétend pas égaler La Bruyère aux Molière et aux Montesquieu ;

*il ne le placera pas au rang de ces génies extraordinaires dont un seul suffit pour illustrer un siècle et une nation ; mais se servant avec adresse de cette restriction même , pour réunir sous un seul point de vue tous les différens mérites qu'il admire dans son auteur : « Je demanderai , dit-il , quelle est la seconde place digne d'un écrivain qui , dans un seul ouvrage , semble épuiser toutes les formes de la composition et toutes les ressources du style ; qui prend avec une égale aisance tous les caractères d'esprit et tous les genres de talent ; qui peint le vice comme Juvénal , joue le ridicule comme Aristophane ; qui raille avec Lucien , plaisante avec Rabelais ; puis tout-à-coup grandit , se passionne et s'élève , se montre philosophe , et grand philosophe , orateur et grand orateur , et devient un moment l'émule des Platon , des Cicéron et des Chrysostome ; qui , représentant cet univers comme une vaste scène d'illusions théâtrales , où les décorations restent toujours les mêmes , tandis que les acteurs changent toujours , où ceux qui ne sont pas encore , un jour ne seront plus , demande quel fond à faire sur ce personnage de comédie (6) , avec ce même ton oratoire , cet accent de triomphe et de terreur , dont Bossuet s'écrit , après une peinture du même genre : *Oh ! que nous ne sommes rien !* qui , s'élevant contre le prince d'Orange à peine encore assis sur le trône par l'exil de son beau-père , accable le nouveau monarque de son indignation moins encore que de ses craintes , rend la cause du faible Stuart commune à tous les rois qui l'ont trahie , et développe les plus grands intérêts politiques avec toute la rapidité des mouvemens oratoires les plus variés et les plus éclatans ? »*

Lisez l'analyse éloquente que l'orateur fait ensuite de cette éloquente harangue ; et reconnaissez avec lui , dans La Bruyère , cette variété singulière de tons qui se plie à tous les genres d'éloquence. Il ne vous dissimulera point quelques défauts qui se mêlent à ces qualités éminentes ; il en assignera les causes. En parlant de ces causes , il avancera sur-tout que La Bruyère

---

(6) Chap. VIII, *De la Cour.*

ne pouvait reconnaître de modèles dans l'art d'écrire , puisque son livre n'en avait pas ; et comme on serait tenté de lui objecter Théophraste , c'est de là qu'il partira pour donner des notions aussi justes que précises sur la philosophie morale des Grecs , sur ce philosophe en particulier , sur ce qu'il constitue sa doctrine et sa manière , et sur les raisons fondamentales qui font que , quoiqu'il ait peint des caractères comme La Bruyère , La Bruyère ne pouvait en rien se modeler sur lui. La principale de ces raisons est la différence des mœurs , et cette différence est sur-tout remarquable entre l'existence que les femmes avaient chez les Grecs , et celle qu'elles ont chez les peuples modernes. Ici vous pardonnerez sans doute à un jeune homme sensible un morceau un peu plus étendu peut-être que ne le demandaient les justes proportions de son discours , sur le rang où les femmes se sont élevées parmi nous , sur l'influence qu'elles ont exercée , et sur la part qu'elles doivent avoir dans tout ouvrage qui a pour but la peinture des mœurs. L'auteur parvient ainsi à la fin de sa première partie , qu'il a su remplir de mouvement et de variété , sans cesser d'envisager comme écrivain son auteur , mais en considérant dans l'art d'écrire ce qu'il a de plus élevé , de plus noble , de plus rarement apprécié , non ce qu'il a de vulgaire , de sec et de trivial.

C'est comme philosophe moraliste qu'il le représente dans sa seconde partie ; il y recherche d'abord pourquoi sur certains points la morale de La Bruyère diffère de celle des anciens : il fait voir ensuite que , sur beaucoup d'autres , La Bruyère devança au dix-septième siècle les philosophes du dix-huitième ; il retrouve encore en lui le grand peintre dans l'art de mettre le plus souvent la morale en action et les principes en tableaux. Ce n'est point la méthode des philosophes vulgaires , c'est la sienne. Pour nous prouver , par exemple , que le sort des habitans des campagnes est trop souvent malheureux , et que nous le connaissons et le plaignons trop peu , ils s'épuiserait en déclamations , en oppositions , en contrastes ; La Bruyère fait moins de frais et frappe bien davantage ; il met en quelque sorte sous nos yeux

la chose même. C'est là qu'est placée cette belle citation qui produisit un effet si général et si grand à la lecture publique, et qui confirme si bien ce que l'auteur a précédemment établi, que La Bruyère possède les parties les plus élevées et les plus rares de l'éloquence.

Je choisirai plus loin une autre citation qui n'est pas de Labruyère, mais où l'on voit une nouvelle preuve du parti que son panégyriste a tiré de son commerce avec lui. La Bruyère, dit-il, en peignant les hommes de son tems, a fort souvent aussi fait le portrait des hommes du nôtre. « Nous vivons encore tous les jours avec la plupart de ses personnages. N'est-il pas notre contemporain ce favori d'un ministre qui, la veille d'une disgrâce, reconduit jusque sur l'escalier? N'est-il pas notre contemporain, ce savant Hermagoras qui néglige de s'informer des guerres d'Allemagne ou d'Italie pour discourir, sans distractions, sur la guerre des géans? Les jolies femmes d'un âge mûr ne se persuadent-elles plus que *les années ont moins de douze mois*? N'est-il plus de ces hommes prudents qui, peu chargés de maximes, *en empruntent, selon l'occurrence, à mesure qu'ils en ont besoin* (7)? Que de Pamphiles aujourd'hui, comme dans le siècle de La Bruyère, *parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier* (8), savent l'histoire avec les femmes, sont poètes avec un docteur, et géomètres avec un poète! Mais sur-tout quelle foule, ou pour parler plus juste, quel troupeau de ces Clitons qui *n'ont jamais eu toute leur vie que deux affaires, déjeuner le matin et dîner le soir; hommes nés pour la digestion, et dont les éloquentes discours sur le rôti, les entremets et le hors-d'œuvre donnent envie de s'asseoir à une bonne table où ils ne soient point* (9). »

On n'est point surpris après cela du retour que l'orateur fait sur lui-même et de lui entendre dire : « Il me semble quelquefois que la méditation de son livre m'a donné de l'expérience. Si je me laisse moins surprendre à ces

---

(7) Chap. IX, *Des Grands*.

(8) *Ibid.*

(9) Chap. XI, *De l'Homme*.



dehors qui nous trompent, parce qu'ils commencent par nous flatter; si je me trouve armé d'avance contre cette honnêteté impérieuse qui fait servir la politesse aux prétentions de la vanité, ou si je prends sur le fait ce désintéressement-avare qui sait tourner les calculs de la générosité au profit de la fortune; c'est que j'ai pris des leçons de La Bruyère, c'est qu'en m'instruisant si bien à observer les visages; il m'a fait sentir le besoin de ne plus m'arrêter aux masques, et, comme il dit lui-même avec tant de bonheur, *d'enfoncer les caractères* pour savoir à quelle profondeur on rencontre le tuf. » Mais peut-être y a-t-il quelque imprudence à nous avoir ainsi dit son secret; peut-être même M. Fabre en éprouve-t-il déjà les suites. Qu'il y prenne garde; ni son âge ni la carrière qu'il paraît destiné à parcourir, ne lui permettent de vivre ailleurs que dans ce grand bal masqué qu'on appelle le monde; et il y trouvera bien peu de masques qui pardonnent à qui leur dit : je te connais.

Trop souvent un voile épais  
 Couvre de honteux mystères :  
 Si nous voulons vivre en paix,  
 Effleurons les caractères ;  
 Ne les enfonçons jamais.

M. Fabre ayant à peindre, dans sa troisième partie, l'homme moral, rassemble les traits épars, sur le caractère de La Bruyère, dans l'histoire de l'académie par d'Olivet, dans le discours de l'abbé Fleuri, successeur de La Bruyère à l'académie, dans le livre de La Bruyère lui-même : de l'assemblage de tous ces traits résulte un caractère, aussi estimable qu'on doit l'attendre dans l'inexorable censeur du vice, et plus aimable que ne le ferait croire quelquefois l'âpreté de ses censures, tel en un mot qu'on aime à le trouver dans le véritable homme de lettres, et que malheureusement on ne l'y trouve pas toujours. Je ne sais pourquoi l'auteur ne donne ici que comme une conjecture, que La Bruyère s'est peint lui-même dans la peinture qu'il a faite d'un philosophe, au sixième chapitre des Caractères. Cela paraît, en effet, purement hypothétique, de la manière dont le passage

est cité dans ce discours. « Entrez chez ce philosophe ; vous le trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame..... ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter.... Vous lui apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or , si c'est une occasion de vous obliger , etc. » Cela n'est point ainsi à la troisième personne , dans le livre de La Bruyère ; c'est en style direct , c'est en son nom qu'il parle , et il est nullement douteux que ce portrait ne soit le sien.

Il se met d'abord en scène avec un certain Clitiphon , chez qui il s'est présenté deux fois : la première fois , Clitiphon n'était point encore visible ; il devait l'être dans une heure , et avant l'heure il était sorti ; on ne le voit point , on ne le trouve point ; on vient toujours trop tôt ou trop tard ; et quand il s'enferme dans son cabinet comme en un sanctuaire impénétrable , qu'y fait-il ? il enfile quelques mémoires , il collationne un registre ; il signe , il paraphe , ou fait quelque autre chose tout aussi grave que celles-là. « O homme important et chargé d'affaires , qui à votre tour avez besoin de mes offices , lui dit enfin La Bruyère , venez dans la solitude de mon cabinet , le philosophe est accessible ; je ne vous remettrai point à un autre jour ! Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame , de sa distinction d'avec le corps , ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter..... Entrez , toutes les portes vous sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en attendant ; passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or , si c'est une occasion de vous obliger ; parlez , que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut-il quitter mes livres , mes études , mon ouvrage , cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse , que celle de vous être utile ! etc. » Assurément il n'y a aucun doute que La Bruyère n'ait eu en vue quelque Clitiphon de sa connaissance , dans ce portrait qui ressemble encore à des Clitiphons de la nôtre , et que pour en mieux faire ressortir l'impertinence , il ne se soit représenté lui-même

au naturel. M. Fabre a peut-être eu une raison pour faire ce changement dans le texte de son auteur, mais franchement je ne la vois pas.

Quoi qu'il en soit, il parvient, dans cette troisième partie, à établir si bien le caractère de La Bruyère, que l'on oublie, après l'avoir lue, qu'il n'avait que peu d'éléments d'où il pût le tirer, et que ces éléments étaient épars. Il finit par une sorte de parallèle entre La Bruyère et un peintre de mœurs avec lequel on ne lui voit d'abord rien de commun que ce titre : c'est La Fontaine. Mais sans faire de ces efforts que l'on voit si fréquemment dans les parallèles, pour concilier les oppositions et rapprocher les contraires, M. Fabre saisit avec esprit et avec justesse des rapports généraux entre deux écrivains si différens. Il ne cherche point à enfler par des exagérations le mérite d'un auteur qui n'en a pas besoin ; il l'associe à nos plus grands hommes, sans que le goût puisse lui reprocher, ni de l'avoir trop élevé, ni de les avoir fait descendre. « Si l'on ne trouve dans son livre, l'un des chefs-d'œuvre de notre langue, ni la profondeur éloquente de Pascal, ni l'impétueuse élévation de Bossuet, qui furent des génies sublimes : ni la simplicité brillante de Fénelon, ni le charme ingénu de La Fontaine, qui furent d'heureux génies ; comme La Fontaine lui-même, La Bruyère eut des successeurs, et ne fut pas remplacé dans le sein de l'Académie ; comme La Fontaine lui-même, il a fait des imitateurs sans nombre, et n'a pas été remplacé dans notre littérature. Traitant des genres divers, mais qui se ressemblent, puisque l'un et l'autre exigent sur toutes choses le talent de bien peindre et de bien définir, tous deux ont ouvert la carrière et paraissent l'avoir fermée : hors de parallèle tous deux, leur commune destinée semblerait nous avertir que la parfaite union des ressources de l'esprit les plus variées et les plus fécondes avec tout ce que l'art d'écrire eut jamais de plus industrieux, moins séduisante peut-être, et sur-tout moins admirée, n'est cependant pas moins rare, moins difficile à égaler, que les heureuses inspirations du plus aimable génie. »

C'est de ce ton et de ce style qu'est, en général, écrit

ce discours , si l'on en excepte un petit nombre d'endroits où , en parlant de morceaux de La Bruyère dont le style est plus oratoire et plus élevé , l'auteur élève aussi le sien davantage , ce qui prouve en lui le double talent , nécessaire au bon orateur , de ne se point passionner hors de tems et de mesure , et de savoir se passionner à propos. Pour faire entendre en peu de mots ce que je pense de la manière dont ce sujet , nouveau pour l'éloquence académique , est traité , il me semble que si l'un des passages que j'ai cités , ou tel autre que j'aurais pu citer encore , eussent précédemment existé , et si M. Fabre eût demandé à l'homme du goût le plus exercé et le plus sûr comment il devait écrire cet éloge , proposé pour le prix d'éloquence française , il aurait eu pour réponse : Ecrivez-le ainsi.

En rendant compte précédemment du *Tableau littéraire* du 18<sup>e</sup> siècle , je n'ai point parlé des *notes et dissertations* qui le suivent. Je ne dirai rien non plus de celles qui sont à la fin de l'éloge de La Bruyère. Il y faudrait un article à part. Le jeune orateur a une manière à lui d'envisager la plupart des objets , et son style , même dans des notes , est aussi piquant que ses vues. Je renverrai le lecteur , dans les notes du premier discours , à une dissertation de plus de vingt-cinq pages sur les tragédies de Voltaire ; à plusieurs notes sur ce même Voltaire , sur Montesquieu , sur d'Alembert , sur les discours de réception à l'Académie ; dans les notes du second , à celles qui ont pour objet les divers genres d'éloquence , les Caractères de Théophraste , les Dialogues de La Bruyère sur le quiétisme ; la philanthropie et la sensibilité de La Bruyère , sa morale ou sa doctrine , résumé très-bien fait , qui offre en corps de système ce qui est répandu sans ordre dans tout le livre de l'auteur , et enfin l'exposé de quelques jugemens portés jusqu'à ce jour sur le livre des Caractères. Tous ces morceaux prouvent que M. Victorin Fabre ne cultive pas moins son goût et sa raison que son talent d'écrire. L'Académie française , en reconnaissant la variété , l'éclat et la maturité de ce talent , a annoncé qu'elle en concevait encore de plus grandes espérances , lorsque l'âge , la méditation et le travail l'auront étendu et

*perfectionné* (10). Il semble que M. Fabre, qui ne peut rien sur son âge, s'efforce, en doublant la méditation et le travail, de corriger cet heureux désavantage, pour remplir les espérances de l'Académie, et celles qu'il a données dès son début, aux amis de la philosophie et des lettres.

GINGUENÉ.

---

ŒUVRES CHOISIES DE PIRON, édition stéréotype, d'après le procédé de M. *Firmin Didot*. Deux volumes in-18. A Paris, chez *Didot l'aîné*, et chez *Firmin Didot*.

UN éditeur mal-adroit avait recueilli les œuvres de Piron en sept gros volumes : un abrégiateur plus sage vient de les réduire à deux petits, et cependant je crains fort qu'on ne lui dise comme à Lamotte :

Vos abrégés sont longs au dernier point.

*La Métromanie*, *Gustave*, en faveur de quelques situations énergiques, un petit nombre de contes et de poésies légères où se montrent un esprit et un talent original, enfin quelques épigrammes dignes d'être proposées pour modèles, tel est sans doute, en dernier résultat, tout le bagage que Piron doit porter à la postérité. L'abrégiateur a bien recueilli la *Métromanie* et *Gustave*; il a bien recueilli, et même en trop grand nombre, les poésies légères et les contes; il y a bien ajouté quelques-unes des épigrammes les plus piquantes; mais il en a écarté plusieurs qui méritaient d'être conservées; et, qui pis est, il a conservé et les *Courses de Tempé*, et *Arlequin Deucalion*, très-médiocre arlequinade, digne au plus d'être classée parmi les pièces du second ordre dans le répertoire des *Variétés*.

L'éditeur, sans rien ôter à l'étendue de son volume, aurait pu le remplir moins mal, si à la place d'*Arlequin* il eût mis l'*Ecole des Pères*, pièce qui, sous le titre des *Fils ingrats*, obtint du succès dans la nouveauté; et une scène de *Fernand Cortès*, où des bizarreries nombreuses

---

(10) Rapport déjà cité, sur le Concours des Prix, etc.

défigurent , il est vrai , mais ne doivent pas faire méconnaître , une éloquence noble et vigoureuse.

Quant aux épigrammes , on pense bien que l'abréviateur n'a point oublié celle sur l'abbé Desfontaines :

Un écrivain fameux par cent libelles , etc.

épigramme exquise de tout point , et qui conservera toujours le mérite de l'à-propos , parce que dans tous les siècles il se trouvera , selon l'expression même de l'auteur , *des visages sur qui l'appliquer*. Mais , pour citer un exemple des omissions dont je ne puis savoir gré à l'éditeur , je n'aurai pas besoin de rappeler une pièce moins connue. Qui ne sait par cœur ce huitain , modèle de finesse et de grâce ?

Gresset pleure sur ses ouvrages  
En pénitent des plus touchés.  
Apprenez à devenir sages,  
Petits écrivains débauchés.  
Pour nous , qu'il a si bien prêchés,  
Prions tous Dieu qu'en l'autre vie  
Il veuille oublier ses péchés ,  
Comme en ce monde on les oublie.

Comment M. l'éditeur a-t-il pu rejeter de son recueil cette épigramme charmante , qui faisait les délices de Voltaire ? Serait-ce donc parce qu'elle est injuste ? Mais M. l'éditeur en a laissé subsister plus d'une contre Voltaire lui-même , où l'injustice du fond n'est pas , à beaucoup près , rachetée par les mêmes agrémens dans la forme ; et dans le choix des pièces fugitives , qu'il nous reste à examiner , il en a inséré plusieurs qui ne renferment que des injures toujours contre ce même Voltaire , des injures personnelles , brutales , sans esprit comme sans talent , et qui blessent le goût autant que la décence.

Pour prouver que je ne dis rien de trop , il me faut bien en donner quelques exemples. J'aurai la modération de les choisir tous dans la même pièce : vingt autres pourraient m'en fournir presque autant. Cette pièce vraiment odieuse est un dialogue en forme de

couplets , entre Apollon et une Muse , sur l'air de la  
*Confession.*

APOLLON.

Que je vois d'abus ,  
De gens intrus  
Ici , ma chère ,  
Depuis quarante ans  
Qu'en pourpoint j'ai couru les champs !  
D'où nous est venu ce téméraire  
Qu'on nomme Voltaire ?

LA MUSE.

Joli sansonnet ,  
Bon perroquet ,  
Dès la lisière  
Le petit fripon  
Eut le vol du chapon.

APOLLON.

Par où commença le téméraire ?  
Répondez , ma chère.

LA MUSE.

Tout jeune , il voulut , etc.

Il voulut faire *OEdipe* , la *Henriade* , l'histoire de  
*Charles XII* , le *Temple du Goût* , tous ouvrages plus  
ridicules les uns que les autres , ainsi que chacun sait ,  
au dire de la *Muse* de Piron.

APOLLON.

Et que fit ensuite le téméraire ?  
Répondez , ma chère.

LA MUSE.

Quoique inepte et froid ,  
Et qu'il ne soit  
Maçon ni père ,  
Il ne fit , un tems ,  
Que des temples et des enfans.

Après avoir déclaré Voltaire *inepte* , la Muse continue  
à passer en revue tous les ouvrages de ce grand écrivain.  
Viennent ensuite les actions :

Il fit le méchant ,  
Le chien couchant ,

Le

Le réfractaire ,  
Et selon les tems  
Montra le derrière ou les dents.

.....  
APOLLON.

J'ordonne , lorsque le téméraire  
Sera dans la bière ,  
Qu'on porte soudain  
Cet écrivain  
Au cimetière

Dit communément  
Le charnier de Saint-Innocent ;  
Et qu'il y soit écrit sur la pierre

Par mon secrétaire :

Ci-dessous git qui

Droit comme un i

Eût perdu la terre ,

Si de Montfaucon

Le croc était sur l'Hélicon.



Je ne dirai pas précisément que l'auteur d'un tel dialogue méritât de *perdre la terre droit comme un i* ; mais je demanderai quel sel , quelle espèce d'agrément on peut trouver aujourd'hui à ces plates vilenies. Que tous les folliculaires, tous les faiseurs de libelles, depuis l'infolio jusqu'à l'in-18, se soient acharnés sur Voltaire pendant plus de soixante années , on le conçoit aisément, ou plutôt il serait impossible de concevoir le contraire ; mais que les hommes de lettres ses contemporains, et j'entends les plus distingués, aient été à son égard, trente ou quarante années durant, des libellistes eux-mêmes, et d'injustes folliculaires, voilà, il faut en convenir, ce qui paraît, au premier coup-d'œil, être bien moins naturel. Cependant il n'est pas malaisé de s'en donner l'explication, et d'en démêler les causes.

Voltaire eut le double malheur, et d'entrer bien jeune encore dans la carrière des lettres, et d'y obtenir, dès ses premiers pas, d'incontestables succès. Or, c'est-là un double crime que toute la vie d'un auteur ne suffit point à expier, à moins qu'il ne parvienne à la décrépitude. Voltaire, célèbre à vingt-cinq ans, eut toutefois assez

M m



de crédit pour être reçu à l'Académie à cinquante : mais s'il fût mort à cette époque, il aurait quitté la vie bien persuadé qu'il ne laissait dans *le monde* que l'idée d'un bel esprit. Quand on se rappelle les premiers tems de son existence littéraire, pourrait-on douter un moment que l'auteur de la *Henriade* ne fit un retour sur celui d'*Oedipe*, lorsqu'il écrivait cette pensée, cet axiome d'une vérité si grande et si universelle :

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux ?

Ne serait-ce point d'ailleurs un commentaire de ce beau vers qu'il aurait voulu nous donner lui-même dans ce fragment d'une épître charmante :

De ma Muse en ses jeunes ans

J'ai vu les tendres fruits imprudemment éclore ;

J'ai vu la calounie avec ses noirs serpens

Des plus beaux jours de mon printemps

Obscurcir la naissante aurore.

Ces vers dont tout écrivain qui, dans quelque genre que ce puisse être, aura le dangereux honneur d'obtenir des succès prématurés, sera condamné dans tous les siècles à se faire l'application, étaient plus particulièrement encore appropriés à la situation de Voltaire. A la vérité, quand *Oedipe* parut, Lamotte, alors censeur royal, imprima dans son approbation, que cet ouvrage faisait espérer un digne successeur de Corneille et de Racine ; généreux et noble témoignage qui lui fera plus d'honneur dans la postérité que les scènes touchantes d'*Inès* ! Mais les ames comme celle de Lamotte sont rares, et Lamotte lui-même ne fut pas toujours, dans la suite, aussi juste envers Voltaire. Peut-être éprouva-t-il, sans se l'avouer, que le jeune auteur d'*Oedipe* avait trop tôt rempli ses espérances.

Cela peut arriver quelquefois : ce qui arrive presque toujours, c'est qu'on juge les écrits d'un jeune homme, non pas sur son talent, mais sur son âge. Cette manière de juger sera toujours la plus commune, parce qu'elle est la plus commode, n'exigeant de la part des juges, ni goût, ni esprit, ni lumières, ni examen. Lorsqu'un jeune écrivain paraît, quelques succès qu'il obtienne,

bien des gens s'empressent de tirer son horoscope ; ils lui marquent ses limites , et lui disent : « Tu n'iras pas » plus loin. » Or, ces gens-là ne souffrent pas qu'on les démente. Il en est d'autres , au contraire , qui savent très-bien voir l'espace qu'il doit un jour parcourir ; et ils en conviennent sans peine jusqu'à ce qu'il le parcoure réellement. Ils sont alors les premiers à s'inscrire en faux contre leurs prophéties. On se met à l'aise avec la réputation naissante d'un jeune homme : on prend sur ses écrits un ton qu'il serait pénible de quitter. Aussi ne fait-on sur ce point rien de pénible. Ces injustices durent encore quand l'âge qui les fit naître s'est depuis long-tems écoulé. De sorte que pour arriver tard à la gloire, le plus sûr moyen qu'il y ait à prendre, c'est de mériter de bonne heure la renommée.

Pour moi, je dirai au jeune homme qui se destinera aux lettres : Ayez d'abord une fortune qui vous permette d'attendre : une fois lancé dans la carrière, il ne serait plus tems de revenir sur vos pas. Travaillez, et beaucoup dès aujourd'hui ; les ouvrages que vous ferez dans toute la fougue des passions, auront plus d'originalité, plus d'ame peut-être et de vrai talent qu'ils n'en auraient à un autre âge : mais travaillez en secret ; attendez le tems de la maturité pour faire éclore par l'impression les fruits de votre solitude. Si l'on vous nomme une fois *un jeune écrivain*, vous serez tel une bonne partie de votre vie. Si, au contraire, vous vous montrez lorsque, vous supposant toutes vos forces, on ne craindra plus en vous l'avenir et les espérances, vos écrits prendront aussitôt leur rang, et vous monterez au vôtre. Comparez la destinée de Rousseau à celle de Voltaire, et reconnaissez vous-même les raisons qui motivent mon conseil. Que si l'on vient flatter vos oreilles de cette espèce d'indulgence que le public accorde, dit-on, aux essais de la jeunesse, priez bien Dieu, les deux mains jointes, qu'il vous préserve à jamais d'une pareille indulgence. Puisse-t-il vous accorder en échange toute la sévérité dont on favorise l'âge mûr !

Je ne finirai point cet article sans parler de l'exécution typographique du livre qui en est le sujet. Dire que le

M m 2

texte est imprimé avec correction et avec soin, ce serait ne rien apprendre aux lecteurs qui voient sur le frontispice le nom de Didot. Mais puisqu'on a voulu décrier le papier employé par MM. Didot dans leurs éditions stéréotypes, je regarde comme un devoir de déclarer que le papier des deux volumes que j'annonce est très-bon pour l'in-18; et j'ajouterai que les caractères, malgré leur extrême petitesse, ont tant d'harmonie et de netteté qu'ils sont agréables à l'œil, et fatiguent peu la vue.

## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique.*

Est bien fou du cerveau

Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Je me suis récemment attiré deux fâcheuses affaires, et de redoutables adversaires dans la polémique musicale. La première fois, j'ai eu le malheur de dire que Dalayrac, musicien plein de grâce, d'esprit et de goût, serait toujours entendu avec plaisir à l'Opéra-Comique, mais qu'il n'aurait pas le même succès aux concerts du Conservatoire: je croyais avoir raison; je pensais qu'une chose mise à sa place double de prix; on m'a soutenu le contraire, on m'a accusé d'insulter à la mémoire d'un artiste cher au public, d'affecter un goût exclusif pour les compositeurs étrangers, et de préférer des productions que beaucoup de gens trouvent inintelligibles, à des morceaux légers et faciles que tout le monde aime, parce que tout le monde les retient. Le reproche était tout-à-fait injuste, mais il subsiste, même ici, où j'aime à le reproduire, certain de ne pas le mériter.

Une autre fois, je parlais des exclusifs d'une autre école; et avouant que pour moi aussi Mozart était un génie bien extraordinaire, je demandais, relativement à son culte, des dogmes moins sévères que ceux de notre révélation divine. Je désirais qu'on reconnût la pluralité des dieux dans l'Olympe musical, un peu païen de sa nature; mais un cri s'est élevé: j'ai blasphémé, dit-on, il n'y a qu'un dieu; c'est Mozart, et me voilà traduit devant le tribunal de l'inquisition harmonique, pour en avoir douté.

Je croyais cependant que Garat me l'avait bien fait connaître, bien entendre et bien sentir, ce Mozart inappréciable, dont on ne saisit ni les intentions, ni le style, ni l'esprit, si on ne l'entend, par exemple, qu'aux Bouffons, où les chanteurs ne laissent guères deviner qu'il y a autant de finesse et de gaieté dans cette musique que dans le dialogue de la pièce. J'évalue si haut ce trésor intitulé *le Nozze di Figaro*, que j'ai souvent insisté pour que l'Opéra-Comique français s'en enrichît, en prenant la traduction excellente qui existe, et en rétablissant tout ce qui a été somis ou dénaturé. Les rôles sont, en quelque sorte, écrit pour Elleviou, Martin, M<sup>me</sup> Duret, M<sup>me</sup> Gavaudan, M<sup>me</sup> Regnault et la jeune Alexandrine : là cette musique toute dramatique, toute de verve, d'inspiration, comme elle est toute de situation, serait exécutée par les chanteurs dans son esprit véritable. Est-ce là désirer que Mozart soit banni ? J'avois, en effet, parlé d'ostracisme ; comme ce paysan d'Athènes, fatigué d'entendre appeler Aristide le juste, je m'étais lassé d'entendre appeler Mozart l'unique : mais qu'on se tranquillise ; il y a loin d'une plaisanterie à l'inscription d'un tel nom sur la fatale coquille. Loin de l'exiler, je l'invoque, et je l'appelle ; mais, qu'il paraisse à l'opéra français ou italien, je désire qu'on ne lui immole pas de victimes : on peut, sans se contredire, entendre successivement et avec un grand charme, les chefs des différentes écoles, et les maîtres de tous les pays ; en les analysant bien, on voit que lorsqu'ils excellent, ils se rapprochent ; tous ont eu le même but, mais il est curieux de voir par quelle route ils ont cherché à y parvenir ; pour cela il faut une oreille douée de sensibilité et de tolérance. Quant à moi, je ne conçois pas qu'un bel air de Piccini fasse dédaigner les expressifs quintetti de Boccherini ; par admiration pour les symphonies d'Haydn, je ne refuserai pas d'entendre un délicieux nocturne d'Azioli ; l'Iphigénie en Aulide ne me paraît pas nuire du tout à la Fausse Magie ; et le style idéal de Stratonice n'empêche qu'Azémia ne soit un ouvrage d'une piquante naïveté. Chaque production musicale a son lieu où elle est bien, si elle est bien traitée dans son genre : sa couleur, si elle est naturelle et vraie, et son mérite si elle flatte l'esprit, le cœur ou l'oreille. Mais les exclusifs raisonnent autrement ; ils seraient de mauvais gardiens du Musée ; ils n'en tiendraient ouverte qu'une travée. A entendre les uns, il n'y a plus rien dans ce Pergolèse à la suite duquel Grétry s'était placé à dessein, et Rou-

seau par sentiment. Ecoutez les autres, on ne comprend plus rien à la musique, depuis qu'elle a revêtu un costume qui accuse un peu moins le nu. Chacun son goût, soit ; mais aussi respect à celui des autres ; laissez composer et laissez entendre ; ce principe des économistes n'est pas d'une application dangereuse à la musique ; écoutons, je parle à ceux qui l'aiment, celle de tous les pays, et celle de tous les âges ; ses formes peuvent varier, le fond est le même, et l'effet sera le même dans tous les tems, lorsqu'elle aura une expression quelconque. Ne croyons pas que les bornes de l'art soient posées, ne soyons ni trop facilement enthousiastes, ni trop promptement ingrats ; et si par exemple, après une longue absence, Monsigny reparait avec sa vieille partition d'*On ne s'avise jamais de tout*, par respect pour Félix, observons, avec soin, le ton naïf de ses romances, la coupe franche et comique de ses petits airs, le tour heureux et l'unité de ses vaudevilles. On avait eu tort de désigner *On ne s'avise jamais de tout*, comme un moyen de fortune pour l'Opéra-Comique ; sur-tout de dire la veille, que les spectateurs ne sauraient pas entendre cette musique plus que les acteurs ne sauraient l'exécuter ; le public l'a très-bien entendue, et cela n'était pas difficile ; les acteurs l'ont bien chantée dans son style : Solié y a été sur-tout d'une perfection rare. Quant à la pièce, on sait que ce n'est qu'une petite parade dont le succès serait aujourd'hui fort douteux. Au total, *On ne s'avise jamais de tout* ne fera pas plus vivre l'Opéra-Comique, qu'il ne tuera le Barbier de Séville qu'on prétend être sa copie. Je vois bien dans M. Tue l'idée de Bartholo, mais certes, je ne vois pas Rosine dans Lise, ni Almaviva dans Dorval ; quant à Figaro, je ne le soupçonne même pas, et il est cependant pour quelque chose dans le Barbier de Séville.

Reprise de *Fanchette*, comédie en deux actes mêlée d'ariettes ; paroles de M. Desfontaines, musique de Dalayrac.

Une fable romanesque qui produit une assez faible intrigue, une musique légère sans couleur et sans effet, tels sont, en peu de mots, les élémens dont se compose cette *Fanchette* que l'on vient de remettre au théâtre, et que le public semblait avoir oubliée, quoique sa première représentation ne date que de vingt-deux ans. On y voit un honnête M. Dupré qui est allé chercher fortune en Amérique,

laissant en France sa fille Fanchette entre les mains d'une nourrice. Il a gagné aux îles 1500 mille francs, et il passe pour avoir péri en revenant en Europe, ou du moins pour avoir été pris par les Algériens. Heureusement ses richesses n'ont pas éprouvé le même sort; elles sont parvenues en entier à sa sœur M<sup>me</sup> Darville, ce qui l'a un peu consolée du malheur du pauvre Dupré. En bonne mère de famille qui ne veut pas laisser son argent *oisif*, elle a commencé par acheter une fort jolie terre; son fils Auguste, à peine adolescent, l'habite déjà depuis quelques semaines avec son intendant Dubois, et M<sup>me</sup> Darville y est attendue le jour même. Les paysans lui préparent une fête qui lui fera sûrement plaisir, car elle aime beaucoup les hommages, mais Auguste lui a ménagé une surprise qui ne lui plaira pas autant. Parmi les filles du village, il a remarqué une petite Fanchette, fille d'un gros paysan nommé Lucas, et il en est devenu amoureux. Lucas n'habite le canton que depuis six semaines; les autres villageois ignorent qui il est et ne s'en inquiètent guères; mais Dubois, l'intendant de M<sup>me</sup> Darville, se doute bien qu'il n'est pas un paysan comme un autre, et sans doute nos lecteurs ont déjà reconnu en lui le voyageur Dupré. Il a pris ce déguisement pour éprouver sa sœur, et l'amour qu'Auguste et Fanchette ont conçu l'un pour l'autre, lui en fournit l'occasion. Auguste, qui n'y entend pas malice, a obtenu de sa mère qu'elle prendrait Fanchette en qualité de femme de chambre; mais au premier essai que l'on veut faire de ses talens, la petite fille fait autant de gaucheries que Bruni dans ses rôles de jocrisse; M<sup>me</sup> Darville s'aperçoit en même tems des motifs qu'a eus son fils pour la placer auprès d'elle, et se décide à la renvoyer. Dupré trouve d'abord cela fort mauvais; il est indigné de ce que M<sup>me</sup> Darville ne veut pas marier son fils âgé de seize ans à une petite paysanne de quinze. Cependant, avant de rompre tout-à-fait avec sa sœur, il veut voir si par hasard son neveu ne vaut pas mieux qu'elle, et il ne tarde pas à en être convaincu. Auguste déclare qu'il ne se laissera jamais séparer de Fanchette, et le bon Dupré voit bien qu'il ne faut pas différer davantage à unir ces deux enfans si pleins d'amour et de raison. Il se fait connaître; M<sup>me</sup> Darville ( nous devons lui rendre cette justice ) paraît beaucoup plus sensible au plaisir de revoir son frère qu'au chagrin de lui rendre les 1500 mille francs. Dupré reconnaît que malgré ses petits torts, elle a au fond un bon caractère; le frère et la sœur s'embrassent, et les deux enfans sont unis.

Le talent de M<sup>me</sup> Saint-Aubin avait fait , dans la nouveauté , le succès de ce faible ouvrage. Elle y déployait , dans le rôle de Fanchette , ces grâces , cette gentillesse , cette naïveté enfantine que l'on aurait cru inimitables , si sa fille ne semblait en avoir hérité. Aussi est-ce à M<sup>lle</sup> Saint-Aubin que le rôle de Fanchette a été confié à cette reprise ; mais , en employant les mêmes moyens que sa mère , elle n'a point obtenu le même succès. Le public , un peu trop accoutumé sans doute aux rôles de ce genre , n'a pas trouvé que celui-ci fût suffisant pour le dédommager de l'ennui qui règne dans tout le reste de l'ouvrage. Il l'a accueilli assez froidement , et il est probable qu'après un petit nombre de représentations , *Fanchette* retombera dans l'oubli d'où on l'a tirée.

*On ne s'avise jamais de tout*, opéra-comique en un acte, de Sédaine , musique de M. Monsigny.

*On ne s'avise jamais de tout* est une pièce beaucoup plus agréable que celle dont nous venons de rendre compte , mais nous ne croyons pas que sa reprise ait plus de succès. Tout le monde en connaît le sujet , emprunté du conte de La Fontaine qui porte le même titre. Un amant dont la maîtresse est sévèrement gardée par un vieux tuteur amoureux et jaloux , imagine de la dérober à cette surveillance fâcheuse , en lui versant sur la tête un panier d'ordures lorsqu'elle passe sous son balcon escortée de sa gouvernante ; il descend ensuite dans la rue déguisé lui-même en duègne , et persuade à la duègne véritable de lui confier la jeune personne pendant qu'elle ira lui chercher des habits. C'est en vain que le tuteur furieux revient bientôt réclamer sa pupille. La justice qu'il invoque se déclare contre lui , et il est obligé de consentir au mariage de Dorval et de Lise. Aux deux ou trois scènes que fournissait ce fond assez léger , Sédaine en a ajouté d'autres plus plaisantes : tantôt c'est le tuteur et la duègne qui développent l'un sa jalousie et l'autre son avarice ; tantôt c'est Dorval qui travesti , d'abord en valet bague et ensuite en captif revenu d'Alger , trouve moyen d'observer les argus de Lise , d'amuser la duègne et de prescrire à Lise elle-même la marche qu'elle doit suivre pour favoriser son dessein. Le dialogue de ce petit ouvrage est franc et naturel. Sédaine l'a semé de plaisanteries fort gaies et de couplets agréables auxquels M. Monsigny a adapté de fort jolis airs. On conçoit qu'il ait eu un grand succès lorsque l'Opéra-Comique n'était encore que ce que le Vaudeville est de nos

jours, car c'est un fort joli vaudeville; mais les amateurs de l'Opéra-Comique sont aujourd'hui plus exigeans. Ils veulent une intrigue plus forte et sur-tout une musique plus savante et plus riche que celle d'*On ne s'avise jamais de tout*. Ils trouvent tout cela dans d'autres ouvrages, dont plusieurs même leur ont été donnés par ces deux auteurs; et à moins que le public ne revienne au goût qu'il avait, il y a soixante ans, nous ne devons pas présumer qu'il abandonne les pièces nouvelles pour les anciennes.

*Théâtre de l'Impératrice. — Le Jeune savant, comédie en un acte et en vers, de M. Rougemont.*

« Qui trop embrasse, mal étreint. »

C'est ce proverbe que M. Rougemont a mis en action. Charles, fils de Thomas, riche meunier, a été envoyé à Paris, par son père, pour y recevoir une éducation plus soignée que celle qu'on aurait pu lui donner au village; mais cette éducation, quoique très-brillante, est loin d'être bonne; Charles a appris un peu de tout, c'est-à-dire, qu'il ne sait rien. Il aime Elisa, fille de Germeuil; le père lui destine la main de sa fille, mais, avant de les marier, il prétend corriger Charles de sa présomption et de sa confiance en ses prétendus talens. Il lui annonce donc que son père, en lui donnant une éducation aussi dispendieuse, a plus consulté sa tendresse que la prudence, et que les dépenses qu'il a faites ont totalement ruiné le bon Thomas. A cette nouvelle, Charles, en bon fils, veut se servir d'un de ses talens pour faire exister son père, et comme il croit exceller dans toutes les sciences et tous les arts d'agrément, il n'est embarrassé que de choisir entre le dessin, la musique ou les mathématiques; mais à la nouvelle de sa ruine, les maîtres qui le flattaient lorsqu'il était riche, lui disent à présent, sans détour, qu'il ne sait rien.

Lorsque Germeuil a assez prolongé la confusion de Charles, il lui apprend que son père n'a rien perdu, et que c'est une leçon qu'on lui a donnée; Charles promet de la mettre à profit, et la main d'Elisa sera sa récompense s'il persévère dans ses bons sentimens.

Cette petite comédie a obtenu un succès non contesté. Le public a tenu compte à l'auteur de l'intention comique de son ouvrage, celle de corriger un jeune homme d'un défaut devenu, il faut le dire, plus commun qu'il ne



l'était il y a quelques années. Rien de plus ridicule qu'un jeune pédant ; la jeunesse est l'âge de l'étourderie et non de la morgue.

Mais, en attaquant ce ridicule, M. Rougemont n'aurait pas dû prendre, dans le joli vaudeville du *Retour au Camp-toir*, l'idée de la scène principale, celle où les maîtres de Charles, en apprenant sa ruine, lui disent crûment qu'il n'a pas profité de leurs leçons.

Malgré cet emprunt dont peu de personnes se sont aperçues, la pièce mérite le succès qu'elle a obtenu ; elle est écrite en vers assez bien tournés, et quelques petits traits de satire générale ont égayé l'assemblée. Les acteurs ont bien secondé l'auteur. Firmin, sur-tout, s'est fait remarquer dans le rôle de Charles.

**SOCIÉTÉS SAVANTES. — Athénée de Paris. —** L'Athénée de Paris vient de publier le programme de ses cours pour l'an 1811 ; depuis vingt-cinq ans, un succès constant a couronné le zèle de ses fondateurs. Cet établissement, unique en France, et auquel rien ne ressemble chez les nations étrangères, n'est, comme l'observe très-bien le rédacteur du programme, ni une académie, ni un club, ni précisément une école publique ; il est à-la-fois tout cela ; ou du moins il réunit, jusqu'à certain point, ce que ces divers genres d'institutions offrent d'agréable et d'utile. « On y trouve des leçons journalières sur les différentes branches de la littérature et des sciences... Trois salons séparés de la salle des cours, et destinés, l'un à la conversation et à la société, l'autre à la lecture, le troisième aux dames, sont ouverts aux souscripteurs depuis neuf heures du matin jusqu'à onze heures et demie du soir. Ceux qui fréquentent l'établissement ont en même tems l'avantage d'y pouvoir lire tous les journaux, d'y trouver habituellement une société choisie, d'avoir à leur disposition une bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle, et un lieu de réunion commode, où ils peuvent se rencontrer, à toutes les heures du jour, dans le quartier le plus central de la capitale, avec les personnes qu'ils ont besoin de voir, sans perdre de tems à s'attendre mutuellement. »

Le rédacteur du programme ajoute, avec vérité, en traçant un court historique de l'établissement : « Dans son sein ont paru successivement les plus habiles professeurs, les orateurs les plus distingués. C'est pour lui qu'ont été composés ces ouvrages célèbres où sont déposés les meilleurs principes des sciences, les meilleures règles du goût : *Le Cours de Littérature*, de Laharpe ; *le Cours de Botanique*, de Ventenat ; *le Système des connaissances chimiques*, de Fourcroy, etc., etc. Le rédacteur passe ensuite à l'énoncé des cours de l'Athénée, qui comprennent deux grandes divisions.

**Première Division : — Sciences physiques. — 1<sup>o</sup>. Physiques expérimentales.** Professeur, M. Thémery, ingénieur des mines.

2°. *Chimie*. — M. Thénard, professeur au Collège de France, membre de l'Institut.

3°. *Anatomie et Physiologie*. — M. Pariset, D. M., membre du conseil de salubrité et de la Société Philotechnique.

4°. *Botanique, physiologie végétale*. — M. Mirbel, membre de l'Institut.

Cet énoncé est suivi des notices où les professeurs ont eux-mêmes exposé, ou simplement indiqué, la marche que chacun d'eux se propose de tenir dans ses leçons. Nous analyserons brièvement ces différentes notices.

M. Thémery, en faisant l'exposé de toutes les connaissances qui appartiennent proprement à la physique, s'attachera, dit-il, à fixer l'attention sur telles que nous devons aux recherches les plus modernes; de manière que ses leçons puissent intéresser non-seulement les personnes qui se proposent de suivre un cours complet, mais encore celles qui, ayant déjà fait une étude plus ou moins approfondie de la physique, désirent connaître particulièrement en quoi consistent les travaux les plus récents qui ont reculé les limites de cette science.

M. Thénard traitera des principes généraux de la chimie, en fera des applications aux arts, à la médecine, et à l'économie domestique.

M. Pariset, après avoir donné, dans les trois années précédentes, l'exposition de tous les phénomènes de la physiologie, considérés dans l'homme individuel, se propose d'en faire d'abord une récapitulation générale; après quoi il fera des applications de la physiologie individuelle à l'espèce humaine en général, considérée, 1° dans ses variétés originelles; 2° dans ses modifications accidentelles, causées, soit par l'influence des agents extérieurs, tels que l'air, le climat, le sol; soit par l'action de ses propres ouvrages, tels que les arts, les lois, etc.

M. Mirbel, divisant son cours en trois parties, traitera, dans la première, de l'anatomie et de la physiologie végétales; dans la seconde, des divers systèmes qui ont été imaginés pour conduire les élèves à la connaissance des espèces; et dans la troisième, il exposera la théorie des familles naturelles.

SECONDE DIVISION DES COURS. — *Littérature et langues étrangères*.

— 1°. *Littérature générale*. Professeur, M. Népomucène-Louis-Lemercier, membre de l'Institut.

2°. *Eloquence*. — M. Victorin-Fabre.

3°. *Langue italienne*. — M. Boldoni.

4°. *Langue anglaise*. — M. Roberts.

MM. Boldoni et Roberts annoncent qu'ils suivront dans leurs cours la même méthode que les années précédentes, ce qui nous dispense d'analyser leurs notices. On sait d'ailleurs que l'utilité, la bonté de cette méthode a été confirmée par un plein succès. Nous croyons, au contraire, convenable de ne pas nous borner à extraire, mais de transcrire textuellement les notices de MM. Lemercier et Victorin-Fabre, parce qu'elles ont pour objet des matières qui intéressent plus particulièrement nos lecteurs.

*Littérature générale*. — M. Népomucène-Louis-Lemercier, membre de l'Institut, continuera cette année l'étude de la littérature dramatique, en suivant la méthode analytique qu'il a employée l'année

dernière. Il décomposera le genre comique, ainsi qu'il a décomposé le tragique : il en classifiera les diverses espèces ; il exposera leurs qualités distinctives et traitera de leurs conditions ou règles générales et particulières. Après avoir succinctement récapitulé les principes fondamentaux qu'il a posés, il en déduira ; dans la première séance, des considérations sur la comédie, ancienne et moderne ; et ses leçons, données de semaine en semaine, se composeront ensuite alternativement, de son travail nouveau sur ce genre, et de son travail antérieurement présenté au public sur la tragédie. Le professeur, en reproduisant cette partie déjà connue de ses essais d'enseignement, cède aux invitations qui lui ont été adressées, de satisfaire à la curiosité des personnes qui n'ont pu l'entendre, et de répondre au désir encourageant de celles qui veulent bien l'écouter encore.

*Eloquence française.* — M. Victorin-Fabre.

On s'attachera sur-tout à faire connaître avec quelque précision les développemens successifs de l'éloquence française, les causes qui ont hâté ou ralenti son essor, les caractères que lui ont imprimés des génies diversement supérieurs, et les applications qu'ils ont faites soit de l'éloquence, soit de l'art oratoire, à tous les genres d'écriture.

Si l'on considère par abstraction tous les écrivains éloquens qui ont formé et enrichi la langue, depuis Amiot et Montaigne jusqu'à l'immortel auteur de l'Histoire Naturelle, comme un seul écrivain éloquent dont on se propose d'apprécier et de suivre pas à pas tous les progrès, depuis les premiers essais de son jeune âge jusqu'aux chefs-d'œuvre de sa maturité ; en décomposant par l'analyse les diverses parties de son talent, en présentant dans l'ordre historique ses tentatives heureuses ou trop hardies, ses chutes ou ses succès dans tous les genres de compositions, en cherchant enfin à découvrir l'influence qu'il a exercée sur l'esprit général de la nation et celle qu'il en a reçue, on peut concevoir l'espérance de tracer à la fois l'histoire et le tableau de l'éloquence française. Tel sera du moins le but que s'efforcera d'atteindre le professeur. S'il ne s'écarte pas trop de son plan, les préceptes généraux et les règles particulières de l'art viendront se présenter d'eux-mêmes dans le cours de la narration, interprétés par de grands exemples, autorisés par de grands noms, et comme des secrets du talent, surpris par l'étude aux grands modèles.

Quelques journaux n'ayant cité de la notice qu'on vient de lire qu'une phrase incidente et tronquée qui, travestie de la sorte, ne présentait plus qu'un sens obscur, ou plutôt n'en présentait aucun, ayant d'ailleurs cité cette phrase, qui n'était plus celle du professeur, de manière à faire penser que c'était là toute sa notice, nous croyons devoir observer que, bien loin d'offrir rien d'obscur, d'énigmatique ou de bizarre, cette même notice fait connaître avec beaucoup de clarté le plan de M. Victorin-Fabre. On y voit très-bien, à ce qu'il nous semble, que, ne voulant pas se restreindre à donner des notions particulières sur la vie, des jugemens isolés sur les productions de nos grands écrivains, il se propose, au contraire, de les réunir, de les coordonner, de les présenter sous des points de vue généraux, d'en former ainsi un ensemble, un tout ; et de tracer par ce moyen un historique suivi et un tableau progressif, non-seulement de l'art oratoire

en France, mais de l'éloquence française. Voilà du moins ce qui nous a paru fort nettement indiqué dans sa notice, telle que nous l'avons mise sous les yeux de nos lecteurs. Nous dirons aussi, en passant, que les mêmes journaux se sont mépris lorsqu'ils ont parlé de la chaire d'éloquence comme existant depuis long-tems à l'Athénée de Paris. Il n'y avait jamais eu à l'Athénée de Paris de chaire d'éloquence : elle sera remplie cette année pour la première fois.

On remarque encore dans le programme une autre nouveauté. Il annonce qu'outre les cours des professeurs dont nous venons de parler, plusieurs hommes de lettres parmi lesquels sont nommés *MM. Lemaire, Andrieux, de Grandmaison, et de Chazet*, doivent faire des lectures sur des objets littéraires.

On dit, au reste, que l'ouverture générale des cours aura lieu le 15 novembre, et que M. Fabre a été chargé de prononcer le discours d'ouverture.

*Prix proposés par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon.* — L'Académie, dans sa séance du 14 août 1810, n'ayant pu couronner aucun des ouvrages qui lui ont été adressés, propose les mêmes sujets de prix pour l'année prochaine.

Une médaille d'or de la valeur de mille francs sera décernée à celui des concurrens qui aura le mieux écrit une époque de notre histoire. Le sujet doit être choisi parmi les événemens qui se sont passés depuis le milieu du huitième siècle, jusqu'au règne de Henri II inclusivement.

L'Académie doit rappeler ici les motifs qui l'ont déterminée à présenter une époque historique pour sujet d'un prix de littérature.

Trop souvent les académies ont proposé des questions vagues, inutiles, qui, loin de diriger vers les bonnes études l'esprit des jeunes écrivains, ne pouvaient donner lieu qu'à de froides déclamations. Les mots *style académique*, bien loin de réveiller l'idée de ces formes simples et nobles qui distinguent le style de nos grands prosateurs, signifient un style emphatique et maniéré, un style qu'on ne peut employer dans aucun genre d'ouvrages raisonnables. L'Académie de Besançon a voulu présenter un sujet qui n'invitât pas les concurrens à faire des lieux communs. Le style historique est celui vers lequel il lui paraît important de diriger aujourd'hui les études des jeunes littérateurs, et sans doute il serait superflu qu'elle développât les motifs de son opinion. Elle ne couronnera ni des déclamations, ni une aride nomenclature de faits ; elle demande aux concurrens des pages écrites dans le style animé, simple, élégant et noble qui convient à l'histoire.

L'étendue des ouvrages n'est pas déterminée. Ils doivent être adressés, francs de port, à M. le secrétaire perpétuel, avant le 1<sup>er</sup> juin 1811.

Le sujet du prix d'érudition est encore pour l'année prochaine, *l'Histoire des deux premiers royaumes de Bourgogne*. Le prix est une médaille d'or de la valeur de 200 fr.

Les concurrens, pour l'un et l'autre prix, ne se feront pas connaître ; des billets cachetés contiendront leurs noms et leurs adresses.



## POLITIQUE.

On connaît, et l'on publie officiellement à Vienne, les résultats avantageux pour l'armée russe de la grande affaire du 7 septembre. Ces détails communiqués par la légation russe ont été imprimés dans la gazette de la cour. Les voici :

17 (29) septembre 1810.

« Pendant que les troupes victorieuses de S. M. (l'Empereur Alexandre) occupaient la forteresse de Sistow, le général en chef, comte Kaimenski II, fut informé qu'un autre corps de troupes russes, sous les ordres du colonel Zwilleneff, avait emporté d'assaut les retranchemens de Buno, et s'était peu après rendu maître de la place de Gladowa.

» La prise de Sistow n'est pas le seul résultat heureux de la glorieuse victoire éclatante que les troupes russes ont remportée près de Batyn. Elles ont pris le 6 (18 septembre) la forteresse d'Ornawa ; et peu de tems après les deux autres forteresses de Praowa et de Negotin, ainsi que toute l'artillerie, les munitions de guerre et de bouche qui s'y trouvaient. L'occupation de ces deux dernières places est d'autant plus importante, qu'elles garantissent de ce côté les Serviens contre toutes les attaques des Turcs.

» Ces progrès rapides ont eu pour résultat immédiat la prise très-importante de Rudschuck et de Giurgewo. C'est au milieu des salves d'artillerie par lesquelles on célèbre le 15 (27 septembre) la fête du couronnement de notre monarque adoré, que les habitans de ces deux villes ont prêté le serment de foi et hommage, et se sont soumis à son sceptre glorieux. Cet événement, si décisif pour la suite des opérations de l'armée russe, acquiert un nouveau prix en ce qu'il nous rend maîtres d'une quantité immense d'artillerie et de provisions de guerre. Toute la flotille turque qui était stationnée devant Rudschuck est aussi tombée en notre pouvoir. »

On dit que c'est à la suite d'un bombardement de dix-huit heures que les Russes se sont emparés de Rudschuck ; déjà à Pétersbourg, le jour de la fête de S. M. I., les trophées pris sur les Turcs avaient été portés en procession publique, au nombre de 240 drapeaux, étendards ou queues de cheval. Le soir de ce jour, toute la ville a été illuminée.

en signe d'allégresse. Les prisonniers turcs sont très-nombreux au quartier-général russe ; parmi eux on en reconnaît beaucoup qui appartiennent à la classe aisée. Du côté de la Servie , une nouvelle attaque , faite le 26 septembre , a donné lieu à une action sanglante ; les Turcs ont été repoussés avec une perte très-considérable ; le soir , l'armée turque leva son camp et battit en retraite. Les Serviens se sont battus vaillamment , ils ont perdu un de leurs plus braves chefs. Dans la mer Noire , les opérations de l'escadre russe ont également obtenu des résultats avantageux.

A Vienne , l'ouverture des Etats a eu lieu le 8 octobre , de la manière la plus solennelle : on croit que dans cette session annuelle , cette assemblée s'occupera spécialement des finances et des impôts. L'empereur continue son voyage en Hongrie , examinant par lui-même les moyens d'exécution des plans d'amélioration et de restauration qui lui ont été proposés. S. M. , par une nouvelle décision , a confirmé sa première résolution sur la vente des biens ecclésiastiques ; les réclamations du clergé et ses offres d'acquiescer volontairement une imposition qui devait équivaloir au prix de la vente , n'ont pu déterminer S. M. à revenir sur sa délibération ; une commission spéciale désignera les biens à vendre. Le ministre de Russie , M. Stakelberg , est arrivé dans la capitale en même tems que M. de Metternich qui , de retour de Paris , a expédié , sur-le-champ , un courrier à son souverain. La fête de S. M. a été célébrée avec solennité dans toutes les provinces de la monarchie. Cependant le change continue à éprouver une baisse sensible ; l'édit par lequel le gouvernement accorde une prime aux contribuables qui se sont acquittés avant le délai fixé par la loi , a fait sur le cours une impression défavorable. M. le baron d'Eskeler a été envoyé en Hollande , pour des négociations dont on attend impatiemment le résultat.

La cour de Bavière voit se succéder les fêtes du mariage du prince royal avec la princesse de Saxe-Hildburghausen. Le 13 , il y a eu grande illumination à Munich , et le lendemain présentation , cercle et gala. LL. AA. RR. ont reçu les félicitations des députations envoyées de toutes les parties du royaume , et de tous les corps de l'armée. De grandes promotions dans le civil et le militaire vont signaler cette époque mémorable ; le ministre cher à l'Etat et à son roi , M. de Montgelas , doit être élevé à la dignité

de prince; la cour de Bavière entretiendra désormais un envoyé à la cour de Saxe-Hildburghausen.

La diète saxonne sera ouverte le 6 janvier; celle de Varsovie lui succédera; celle d'Orebro, a dû se former le 18 octobre, et le roi revenir à Stockholm. Les préparatifs pour la réception du prince royal continuent; on attend aussi la princesse son épouse et le prince Oscar son fils; leurs appartemens sont préparés. Le prince a quitté Hambourg le 14. Le 16, le chef d'état-major de l'armée d'Allemagne y est arrivé. On y attend le grand quartier-général du prince d'Ekmull.

La guerre déclarée par la confédération du Rhin à la contrebande, à la fraude anglaise, et à tous les produits du commerce ou de l'industrie de cette nation, se continue avec une vigueur et un ensemble qui doit en assurer le succès.

« Tous les Etats confédérés et toute la Suisse, dit *le Moniteur*, se sont empressés d'imiter l'exemple donné par la France : dans tous ces Etats le nouveau tarif sur les denrées coloniales a été mis en vigueur. Par-tout; cette mesure atteint son but; par-tout les heureux effets s'en font sentir. Dans le Wurtemberg le prix des denrées coloniales augmenta de moitié le jour même où parut l'ordonnance du roi. Ce concert de tous les Etats aura un résultat facile à prévoir et infaillible. En ôtant tous moyens à la contrebande, il enlève à l'Angleterre sa dernière espérance. »

Cela est si vrai qu'on apprend de Hambourg, que six cents vaisseaux sortis de Liverpool et d'Héligoland, chargés de marchandises manufacturées en Angleterre ou de denrées coloniales, errent en ce moment sur la Baltique; ils s'arrêtent à quelque distance des côtes, et cherchent vainement une issue favorable à la fraude. En vain met-on en usage tous les moyens de corruption, toutes les simulations, tous les artifices ordinaires de la contrebande : les côtes de la Baltique sont surveillées, comme le seront désormais celles de la mer du Nord. Les douanes sont par-tout inspectées, et mises à l'abri de la séduction. Les six cents bâtimens dont il s'agit seront bientôt forcés d'abandonner ces parages, et retournant en Angleterre avec leur cargaison, ils y rapporteront l'effroi, le découragement, et le signal de nouvelles banqueroutes.

Aussi écrit-on de Londres, en date du 10 octobre : « Tout est ici dans la plus grande stagnation, et les prix

Y

y. sont au plus bas : il n'est pas une marchandise qu'on n'obtienne à plus de 20 pour 100 du prix coté, en offrant du numéraire : l'*omnium* continue à décheoir : la mort de M. Barings y contribue, et en remettra beaucoup à vendre sur la place. Les banqueroutes continuent à se succéder avec rapidité, il n'y a plus de crédit, la confiance est évanouie, tout le monde est suspect. »

Mais comme ce tableau trop véridique a besoin d'adoucissement, on insinue qu'on se console en débitant que la Russie va déclarer la guerre à la France. C'est pour cela sans doute, que lord Wellington hâte sa retraite au Portugal, et qu'il a tout fait disposer, par l'amiral Berkley, pour que chacun de ses régimens trouve ses chaloupes prêtes à le recevoir.

Voici des détails officiels qui font connaître quels sont les mouvemens qui ont déterminé lord Wellington à hâter le sien.

« Le général Drouet, commandant le 9<sup>e</sup> corps de l'armée d'Espagne, mandé du 10, qu'un affidé qui vient d'arriver à Valladolid, lui porte les nouvelles suivantes :

» Le 30 septembre, le prince d'Essling était arrivé à Coimbre, une des plus grandes villes du Portugal, située à moitié chemin d'Almeida à Lisbonne. L'armée française avait déjà fait plus de quarante lieues depuis son départ d'Almeida; elle avait eu plusieurs affaires d'avant-garde et de flanc avec les milices et les régimens portugais; elle avait fait plus de 2500 prisonniers, et désarmé plusieurs régimens portugais. Le 27 septembre, elle avait rencontré l'armée anglaise qui se croyait inexpugnable dans une forte position, à une journée de Coimbre. Les Anglais avaient été attaqués, tournés et vivement poursuivis; ils avaient abandonné une partie de leurs malades et de leurs magasins. Le résultat de l'affaire du 27 était 700 prisonniers, dont 400 Anglais, et deux pièces de canon anglaises. Mais ce qui était plus important, on avait gagné à cette affaire les superbes positions de Mondego, et la ville de Coimbre, qui offre de grandes ressources. L'officier porteur des détails des événemens qui s'étaient passés depuis le 27 septembre, marchait avec une escorte qui conduisait les prisonniers. L'affidé les avait laissés à la couchée de Viseu.

» L'armée était en bonne santé et abondamment approvisionnée de vivres. On avait évacué les blessés sur l'hôpital de Viseu, et ceux principalement provenant de l'affaire

Nn





du 27 : ils ne se montaient guère qu'à 500 hommes, compris les malades.

» Le général Drouet marchait pour se porter sur Almeida, et maintenir les communications sur les derrières du Portugal. »

Une seconde lettre du même général, en date du 12, est parvenue au prince de Neufchâtel. Ce général annonce que le prince d'Essling poussait les Anglais l'épée dans les reins. Il n'a point encore de nouvelles directes du prince d'Essling, mais il transmet au prince major-général celles qu'il reçoit de l'intendant-général de l'armée, M. le commissaire-ordonnateur Lambert. Ce dernier écrit de Viseu en date du 5 octobre :

« Nous n'avons eu aucune affaire très-importante depuis notre entrée en Portugal. Le 26 septembre, le prince rencontra l'armée anglaise occupant les gorges et les défilés de Mondego, à huit lieues de Coimbre. Les troupes légères ennemies, repoussées les 26, 27 et 28, évacuèrent toutes leurs positions, qui étaient aussi fortes qu'il y en ait au monde. Aussi le prince ne les fit pas attaquer de front ; il se contenta de tenir en respect par son infanterie légère l'armée anglaise, et se porta avec le duc d'Abrantès, la cavalerie et les trois quarts de l'armée, sur la route de Coimbre à Oporto. Mais le général anglais était déjà en retraite, avait repassé le Mondego, et nous livrait ces belles positions et toutes les ressources que nous offrait la ville de Coimbre.

» L'armée se porte bien ; elle est abondamment pourvue de vivres. Nous avons trouvé des ressources à Viseu. L'hôpital est abondamment fourni ; il n'y a que 500 blessés et 250 malades. Aucun général ni colonel n'a été blessé au combat de Coimbre. On m'assure, mais cela n'est pas certain, que le général de brigade Simon, ayant voulu, avec trois bataillons de voltigeurs, enlever le couvent de Basaco, avait été fait prisonnier avec quelques hommes. Plusieurs blessés qui étaient de cette échauffourée, m'assurèrent que l'ennemi a fait peu de prisonniers ; car ayant reçu l'ordre réitéré de ne pas attaquer le couvent et de ne pas avancer, nos troupes avaient eu le tems de se replier.

» Nous sommes en pleine communication avec Coimbre. On m'assure que notre cavalerie est déjà arrivée à Pombal. Les magasins trouvés à Coimbre sont assez considérables.

» Il paraît que lord Wellington avait compté rester long-

tems dans sa position de Mondego. Il n'a pu brûler qu'une partie de ses magasins. »

Les nouvelles des autres corps de l'armée d'Espagne sont également satisfaisantes.

En Estramadure , le 2<sup>e</sup> corps aux ordres du général Regnier a eu quelques engagements sérieux , dans lesquels les généraux Marisy , Sarrut et Graindorge , et la division du général Gazan se sont particulièrement distingués. L'ennemi a eu plus de 2000 morts et 1000 prisonniers dans le cours d'août ; d'autres affaires ont eu lieu dans la même province , les généraux Chauvel et Girard ont vivement repoussé un corps qui avait le projet de marcher sur Séville. L'ennemi a perdu 2500 hommes tués ou blessés , et 700 prisonniers , beaucoup d'artillerie et une immense quantité de vivres.

Cadix éprouve une disette de vivres toujours croissante , et les assiégés tentent de jour en jour de petits débarquemens pour s'en procurer. Le duc d'Arémburg et le général Pepin réunis ont marché sur les détachemens descendus , et les ont forcés à se rembarquer honteusement , en laissant à terre leurs tonneaux vides ou pleins.

Dans les provinces de Grenade et de Murcie , le général Sébastiani a fait divers mouvemens contre les insurgés aux ordres de Blake. Son expédition contre Murcia a parfaitement réussi : l'armée y est entrée sans tirer un coup de fusil. Pendant la marche de ce corps , des soulèvemens partiels ont été tentés ; le général Weslé a tout maintenu , ou tout fait rentrer dans le devoir. Grenade s'est très-bien conduite ; tout est tranquille du côté de Malaga et dans les montagnes de la Ronda.

Dans la Manche , le nombre des brigands diminue chaque jour. Une bande de 1200 hommes avait paru dans le Guadalaxara. Le général Hugué l'a détruite. En Catalogne , une marche de quelques bataillons du général Suchet a fait disparaître quelques Valenciens qui avaient fait mine de s'avancer ; des drapeaux , des bagages , et 150 mille rations ont été abandonnés. L'armée de Catalogne a fait jonction avec le 3<sup>e</sup> corps , et les travaux du siège de Tortose sont poussés avec vigueur. Les Aragonais sont dans le meilleur esprit , ils ne s'occupent que de leurs travaux : on voyage dans ce pays sans escorte. Dans la Navarre , dans la Biscaye , les Asturies et la Vieille-Castille , il n'y a absolument que des bandes isolées qui ne se rendent redoutables qu'aux habitans , et ne se signalent que par

pillage, et les excès qui accompagnent toujours l'existence de ces hordes sans organisation et sans discipline.

Les dernières nouvelles de Londres sont du 20 octobre; on y sait déjà la retraite de lord Wellington, qui de forte position en forte position a été conduit par le maréchal Massena jusqu'à quelques milles de Lisbonne. Les Anglais parlent de nombreuses rencontres de cavalerie, où, comme de raison, ils ont eu constamment le dessus, tandis que leur infanterie gagnait du terrain en arrière: c'est à Torrez Vedras que l'on croit à Londres que lord Wellington attendra l'ennemi *enragé*, dit le *Correspondant*, qui s'attache à sa poursuite. On ajoute, toujours à Londres, que la Romana s'est joint, avec dix mille hommes, à la droite de l'armée anglaise, que des renforts sont arrivés, et que l'armée française meurt de faim. C'est cette dernière supposition qui nous vaut peut être l'épithète dont les Anglais l'honorent; toutefois elle les effraie alors qu'ils la prononcent; la crise, disent ils, est alarmante; lord Wellington est habile, ses troupes sont braves et ses positions fortes, mais il a affaire à des *enragés*, et il a en tête un homme qui passe pour le premier général de l'armée française. Ajoutant que Coimbre est occupé et qu'Opporto est sans défense, on concevra l'importance qu'attache l'Angleterre à ce que l'amiral Berkley remplisse exactement cette mission salutaire dont nous avons parlé plus haut.

La cour de Fontainebleau a été, dimanche dernier, extrêmement brillante. S. M. a reçu avant la messe le ministre plénipotentiaire de Danemarck; ensuite le corps diplomatique a été conduit à l'audience dans les formes accoutumées. Avant la messe, M<sup>me</sup> la duchesse d'Elchingen et M<sup>me</sup> la princesse Aldobrandini, nouvelles dames du palais, ont été admises à prêter serment, ainsi que plusieurs Hollandais nommés chambellans. Le soir il y a eu spectacle au théâtre de la cour: on a représenté *les Trois Sultanes*; il y a eu ensuite bal et souper dans les grands appartemens.

Dans cette journée on a appris avec une satisfaction que nous ne chercherons point à caractériser, qu'une gouvernante des enfans de France venait d'être nommée. M<sup>me</sup> la comtesse de Montesquiou a eu l'honneur de fixer pour cette haute mission le choix de S. M. l'Empereur et Roi. On a appris en même tems que M. Dubois, chirurgien en chef de l'hospice de l'Ecole de médecine, avait été nommé chirurgien-accoucheur de S. M. l'Impératrice.

## PARIS.

S. M. a tenu lundi dernier un conseil de commerce.

— Un décret impérial du 18 octobre établit un règlement général pour l'organisation provisoire des départemens de la Hollande pour l'an 1811.

— Un autre décret établit des cours spéciales pour connaître des délits en matière de douanes, poursuivre les auteurs et complices de la contrebande. La compatibilité de ces cours reconnue, leurs jugemens seront sans appel.

— Un autre décret pourvoit à la salubrité des lieux voisins d'établissmens ou de manufactures répandant une odeur désagréable ou dangereuse, en statuant sur les distances auxquelles ces établissemens doivent être placés, des autres habitations.

— On a reçu la nouvelle que l'île Bonaparte, voisine de l'île-de-France, a été attaquée par le général anglais Stewart, à la tête de six mille hommes, et qu'elle a dû être occupée après une honorable capitulation.

— S. M. a confirmé dans la place de trésorier du sénat M. le comte Chaptal, qui l'occupait depuis plusieurs années.

— MM. Quinette, préfet de la Somme, Pommereuil, préfet du Nord, et Chauvelin, préfet de la Lys, sont nommés conseillers-d'état, section de l'intérieur.

— M. Lescalier est nommé consul-général aux Etats-Unis. M. Alexandre Macrae est arrivé de Philadelphie à Paris, en qualité de consul américain et de conseil des prises.

— M. Louis, maître des requêtes, est nommé président du conseil de liquidation établi en Hollande.

— L'exposition publique des productions modernes au Musée Napoléon, commencera le premier novembre prochain. Tout annonce qu'elle sera digne de la précédente, et qu'elle soutiendra l'éclat de celle des prix décennaux.

— Le célèbre sculpteur Canova vient d'arriver à Paris. On le dit chargé de travaux importants, et l'on croit qu'à l'exposition prochaine le public pourra voir quelques-unes de ses productions.

# TABLE

## DU TOME QUARANTE-QUATRIÈME.

### POESIE.

|                                                                                             |                                          |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------|
| <b>L</b> Le beau Loïs ; par M. <i>Millevoye</i> .                                           | Page 3.                                  |
| Fragment d'un poëme sur la Musique ; par M. <i>C. P. J.</i>                                 | 4                                        |
| Neptune et la Tamise , vers sur le Mariage de LL. MM. II. et RB. ; par M. <i>Le Goupé</i> . | 65.                                      |
| Julien et Gallus , ou Remède contre l'Ennui ; par M. <i>Andrieux</i> .                      | 129                                      |
| Le Navigateur. — Ode ; par M. <i>Léon Duillet</i> .                                         | 193                                      |
| Stances sur une Solitude ; par M. <i>A. J. Dellard</i> .                                    | 197                                      |
| Le Prix ; par M. <i>Evariste Parry</i> .                                                    | 257                                      |
| Vers mis au bas d'une statue de l'Amour ; par M. <i>S. de la M***</i> .                     | 259                                      |
| Quatrain ; par M. <i>Kéripalant</i> .                                                       | 260                                      |
| Epître à M. Raynouard ; par M. <i>J. P. G. Viennet</i> .                                    | 322                                      |
| Impromptu à M <sup>me</sup> de Gr. ; par M. <i>Ph. de la Madelaine</i> .                    | 327                                      |
| Fragment d'une traduction de la Pharsale ; par M. <i>Le Goupé</i> .                         | 385                                      |
| La jeunesse de Flore.                                                                       | 441                                      |
| Élégie de Tibulle ; par M. <i>C. L. Mollecaut</i> .                                         | 444                                      |
| Sur la Mort de Luce de Lancival ; par M. <i>Brulebauf</i> .                                 | 497                                      |
| La Caverne du Temps ; par M. <i>Desaintange</i> .                                           | 502                                      |
| A M <sup>me</sup> *** ; par M. <i>S. de la M....</i> .                                      | Ib.                                      |
| Enigmes,                                                                                    | 6, 70, 135, 199, 260, 327, 390, 447, 502 |
| Logogripes.                                                                                 | 6, 70, 135, 200, 261, 328, 391, 447, 502 |
| Charades.                                                                                   | 7, 71, 136, 200, 262, 328, 392, 447, 503 |

### SCIENCES ET ARTS.

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Rapport sur les effets d'un remède contre la goutte ; par M. <i>Hallé</i> . (Extrait.) | 8   |
| Dictionnaire raisonné des Livres d'Agriculture ; par <i>Filippe Ré</i> . (Extrait.)    | 263 |

# TABLE DES MATIÈRES.

551

|                                                                                                                         |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Botanique historique et littéraire ; par <i>Mme de Genlis</i> . (Extrait.)                                              | 329 |
| Vocabulaire portatif d'Agriculture et d'Economie rurale ; par<br><i>MM. Sonnini, Viellard et Chevalier</i> . (Extrait.) | 392 |

## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

|                                                                                                                                              |         |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Description de Londres et de ses édifices ; par <i>J. B. Barjaud et C. P. Landon</i> . (Extrait.)                                            | 12      |
| Dicours prononcé dans la séance publique de la faculté de Médecine de Montpellier ; par <i>M. C. L. Dumas</i> .                              | 21      |
| Coup-d'œil sur quelques-uns de nos vieux écrivains ; par <i>M. P. F. Tissot</i> .                                                            | 40      |
| Essai sur la nature de l'Homme ; par <i>M. l'ex-marquis J. B. de Rangoni</i> . (Extrait.)                                                    | 72      |
| Le nouveau Furgole, ou Traité des Testamens ; par <i>M. A. T. Desquiron</i> . (Extrait.)                                                     | 80      |
| Pensées, Observations, etc. ; par <i>M. Auguste de Labouisse</i> . (Extrait.)                                                                | 83      |
| Œuvres choisies de Lesage. (Extrait.)                                                                                                        | 91, 210 |
| Vie d'Ulrich Zuingle ; par <i>M. J. G. Hesse</i> . (Extrait.)                                                                                | 137     |
| Tableau littéraire du XVIII <sup>e</sup> siècle ; par <i>M. Victorin Fabre</i> . (Extrait.)                                                  | 147     |
| Recherches sur l'art statuaire chez les anciens ; par <i>M. Emeric David</i> . (Deuxième extrait.)                                           | 161     |
| Fêtes à l'occasion du Mariage de <i>S. M. Napoléon</i> , etc. ; recueil de gravures avec une description ; par <i>M. Goulet</i> . (Extrait.) | 167     |
| Observations sur les Mœurs des Indiens qui habitent la partie supérieure du Missouri, d'après un manuscrit de <i>Jean Trudeau</i> .          | 201     |
| Des erreurs et des préjugés répandus dans la société ; par <i>J. B. Salgues</i> .                                                            | 218     |
| Morceaux choisis des Lettres édifiantes. (Extrait.)                                                                                          | 266     |
| Recueil des ouvrages de peinture, sculpture, etc., exposés dans le salon du Musée ; par <i>M. Landon</i> . (Extrait.)                        | 272     |
| Les Antiquités d'Athènes, de Stuart, etc., publiées par <i>Landon</i> . (Extrait.)                                                           | 281     |
| Aldino et Lilla. — Nouvelle ; par <i>M. de Sévelinges</i> .                                                                                  | 290     |
| Œuvres de Massillon. (Extrait.)                                                                                                              | 339     |
| Sur les Fontaines publiques ; par <i>M. A. M. G.</i>                                                                                         | 350     |
| Mémoire ou Observations de <i>J. B. Gail</i> , sur une opinion du jury pour les prix décennaux. (Extrait.)                                   | 396     |
| Discours de <i>M. Desaintange</i> , pour sa réception dans la classe de la Langue et de la Littérature françaises. (Extrait.)                | 410     |

|                                                                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La Jeune Femme exigeante. — Nouvelle ; par M. <i>Adrien de S...</i>                                                      | 415 |
| Charles Barimore ; par M. ***. (Extrait.)                                                                                | 448 |
| J. B. Gail à l'auteur d'un article du <i>Mercur</i> .                                                                    | 470 |
| Histoire de France pendant le XVIII <sup>e</sup> siècle ; par <i>Charles Lacretelle</i> . (Extrait.)                     | 504 |
| Eloge de Labruyère ; par M. <i>Marie J. J. Victorin Fabre</i> . (Extr.)                                                  | 513 |
| Œuvres choisies de Piron. (Extrait.)                                                                                     | 526 |
| <i>Revue littéraire</i> . — Chants d'Hymen. (Deuxième article.)                                                          | 33  |
| Le Chansonnier des Grâces.                                                                                               | 285 |
| Œuvres choisies de Destouches.                                                                                           | 289 |
| <i>Littérature allemande</i> . — Portrait biographique de Charles Guillaume Ferdinand, duc de Brunswick et de Lunebourg. | 26  |
| Les Affinités électives ; roman de <i>Goëthe</i> .                                                                       | 30  |
| Iphigénie en Tauride. — Drame ; par le même.                                                                             | 221 |
| M. Théophile Merks, l'Egoïste et le Critique. — Comédie de <i>Kotzebue</i> .                                             | 464 |
| <i>Littérature anglaise</i> . — Voyages sur les bords du Démérari, etc. ; par <i>Henri Bolingbroke</i> .                 | 100 |
| Aperçu de l'état actuel du port Jackson.                                                                                 | 345 |
| Lettres sur le Canada ; par <i>Hugues Gray</i> .                                                                         | 459 |

## VARIÉTÉS.

|                                                     |                                       |
|-----------------------------------------------------|---------------------------------------|
| Spectacles.                                         | 45, 114, 235, 305, 364, 422, 486, 532 |
| Sociétés savantes et littéraires.                   | 47, 178, 242, 310, 368, 538           |
| Essais sur les Sots ; par M. <i>César Auguste</i> . | 360                                   |
| Monument retrouvé.                                  | 50                                    |
| Sur l'épidémie de Pantin ; par M. <i>Pariset</i> .  | 425                                   |
| <i>Chronique de Paris</i> .                         | 109, 230, 355, 489                    |
| Beaux-Arts.                                         | 177                                   |
| Lettres aux Rédacteurs.                             | 170, 311                              |

## POLITIQUE.

|                        |                                            |
|------------------------|--------------------------------------------|
| Evénemens historiques. | 52, 117, 179, 247, 312, 372, 427, 489, 542 |
| Paris.                 | 60, 126, 189, 255, 317, 381, 435, 494, 549 |

## ANNONCES.

|                  |                                       |
|------------------|---------------------------------------|
| Livres nouveaux. | 61, 127, 192, 256, 319, 383, 436, 496 |
|------------------|---------------------------------------|

*Fin de la Table du tome quarante-quatrième.*





